

1998 -11- 24

Cahiers

7/1995

d'études

hongroises

*Littérature et histoire –
La Hongrie
des XVI^e—XVIII^e siècles*

Lexique et grammaire

*Sorbonne Nouvelle
Paris III – CIEH*

*Balassi
Kiadó*

*Institut
Hongrois*

Cahiers d'études hongroises
7/1995

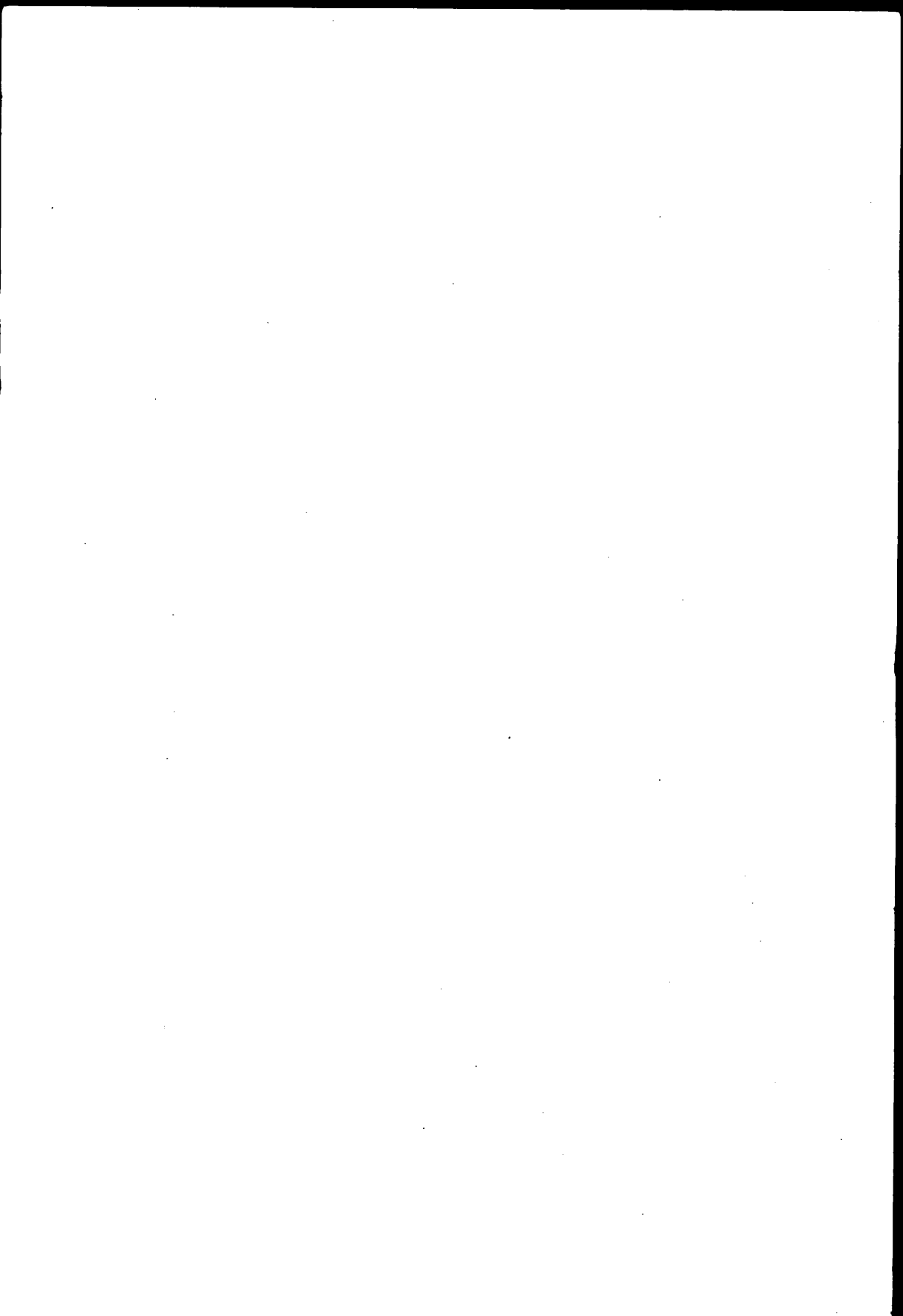
Revue publiée par
le Centre Interuniversitaire d'Etudes Hongroises
et l'Institut Hongrois de Paris

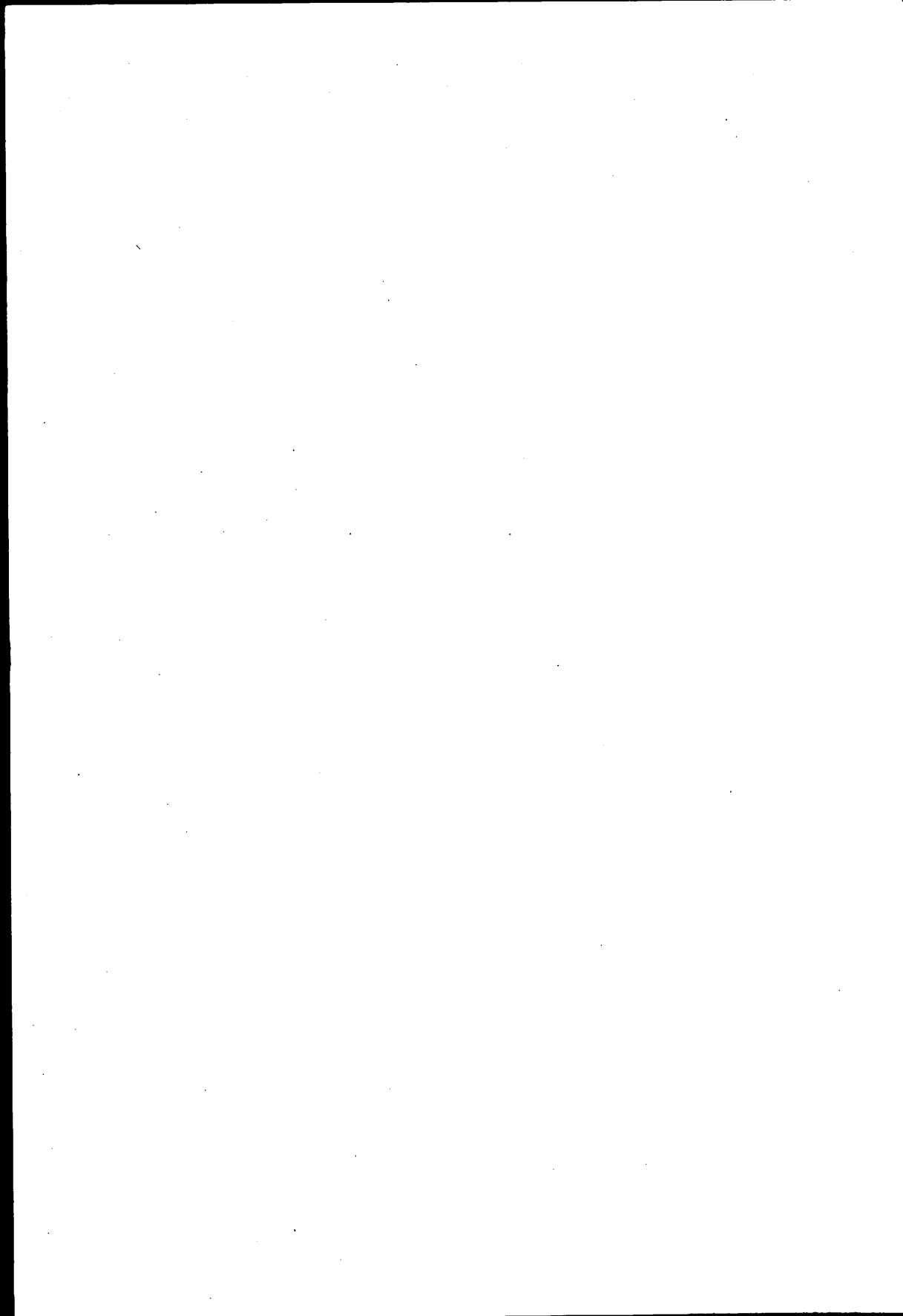
DIRECTION :
Jean Perrot / András Bálint Kovács

CONSEIL SCIENTIFIQUE :
József Herman, Béla Köpeczi, Jean-Luc Moreau,
Violette Rey, Xavier Richet, János Szávai

REDACTION :
Rédacteur en chef, Klára Korompay
Comité de rédaction :
Károly Ginter, Paul Gradwohl, Judit Karafiáth,
Miklós Magyar, Martine Mathieu, Éva Oszetzky,
Chantal Philippe, Michel Prigent, Monique Raynaud,
Olga Szalay, Tamás Szende, Henri Toulouse,
György Tverdota

ADRESSE DE LA RÉDACTION :
Centre Interuniversitaire d'Etudes Hongroises
1, rue Censier
75005 PARIS
Tél. (1) 45 87 41 83
Fax : 43 37 10 01





Cahiers
d'études
hongroises

Littérature et histoire –
La Hongrie des XVI^e—XVIII^e siècles

Lexique et grammaire

Sorbonne Nouvelle
Paris III – CIEH

Balassi
Kiadó

Institut
Hongrois

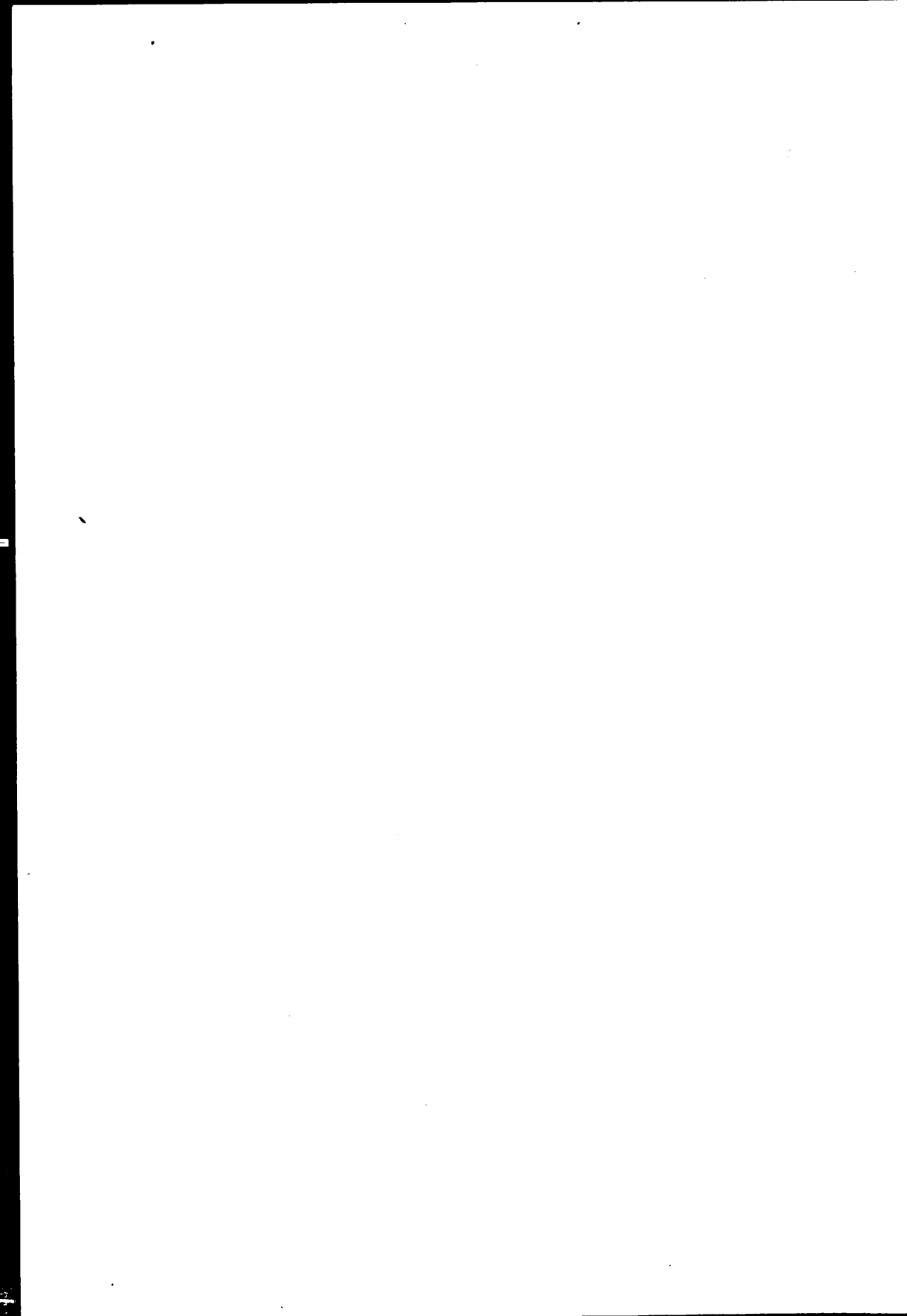
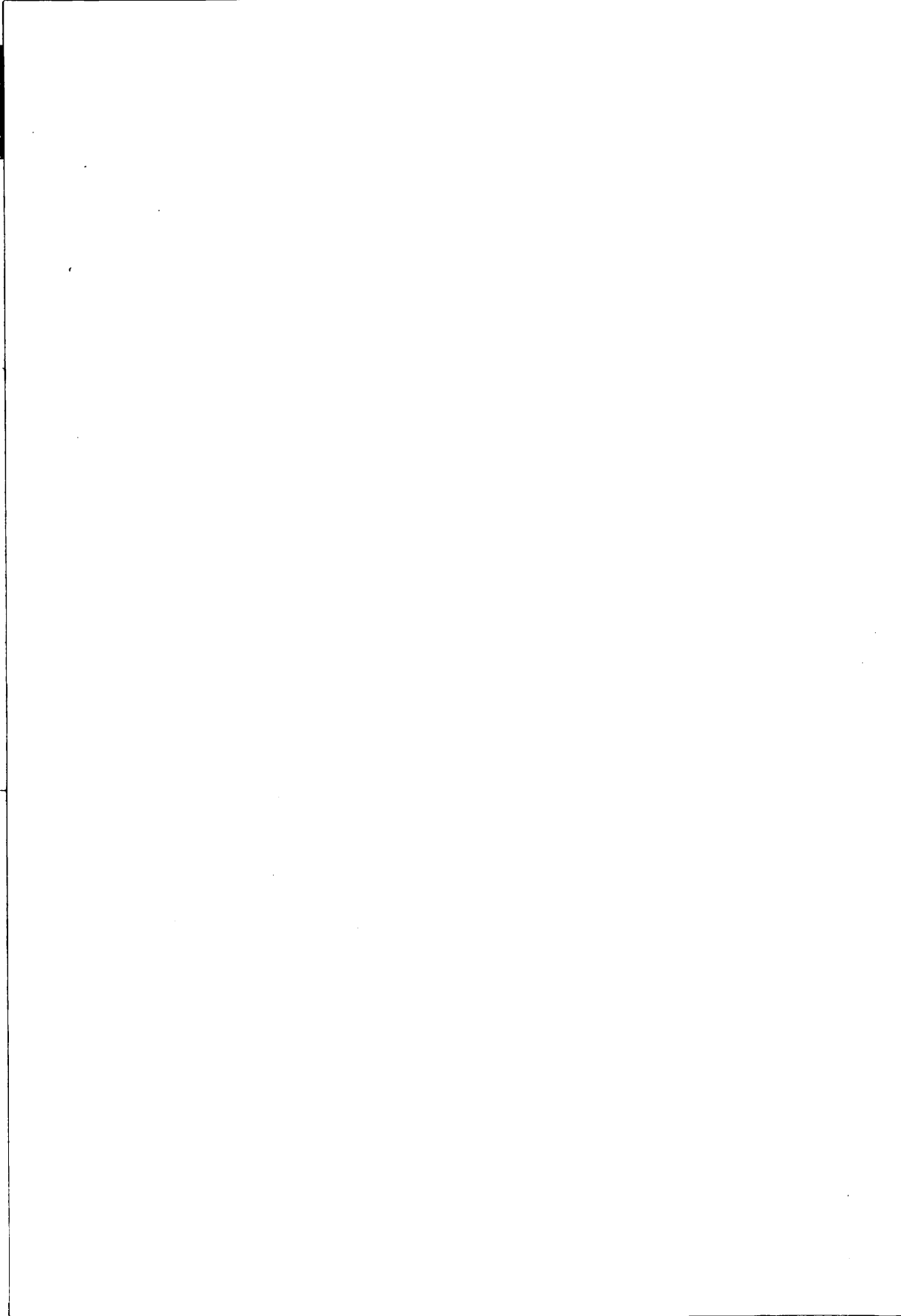


TABLE DES MATIERES

Littérature et histoire — la Hongrie des XVI^e—XVIII^e siècles	7
Imre SZABICS : Bálint Balassi et la lyrique troubadouresque	9
Ilona KOVÁCS : Exil et littérature. La période 1711-1735 dans l'œuvre de François II Rákóczi	20
Olga PENKE : Les figures du narrateur et du destinataire dans l'œuvre philosophique de György Bessenyei	29
István MONOK : La présence des auteurs français dans les lectures de la noblesse hongroise	38
Eszter HÉJJAS : Français et Hongrois dans la campagne de 1663-1664	51
Sándor CSERNUS : « Pro Christo et contra inimicos ejus » (Buda, 1686) Document	68
Ferenc TÓTH : Voltaire et un diplomate français d'origine hongroise en Orient L'activité de François baron de Tott en Turquie dans le miroir de la correspondance de Voltaire avec Catherine II	78
Lexique et grammaire	87
Jean PERROT : Matériel lexical et matériel grammatical: un problème contrastif de frontières en lexicographie bilingue	89
Ferenc KIEFER : Le problème des équivalences pour l'expression de l'aspect et du mode d'action	95
Lajos NYÉKI : Aux frontières du lexique et de la grammaire: le cas des verbes préverbés en hongrois	102
Anne-Marie LOFFLER-LAURIAN : Frontières entre lexique et syntaxe dans les dictionnaires	109
Varia	119
François SAUVAGNAT : Une passion psychotique du vrai: figures de la déréliction chez Attila József	121
Gábor KARDOS : Traduire « l'inquiétante étrangeté » d'une poésie étrangère ..	140
Caroline VAUTHRIN : Kosztolányi et la rencontre avec la mort	151
Timea GYIMESI : Ottlik, amateur du silence	170

Catherine HOREL : Les entrepreneurs juifs et la naissance du capitalisme en Hongrie 1830-1850	186
Traductions	203
Trois poètes d' aujourd'hui (Adaptations de Georges Timár)	205
Bálint BALASSI, Prière à Dieu, par Élisabeth Cottier-Fábián	210
Bálint BALASSI, Comment il prend goût à Célia, par Élisabeth Cottier-Fábián ..	212
Attila JÓZSEF, Pour une étreinte qui n'est pas venue, par Élisabeth Cottier-Fábián	213
Attila KÓZSEF, Poèmes, par Annie Folinais	214
Antal SZERB, Carélie, Finlande, Estonie, par Élisabeth Cottier-Fábián	223
Chroniques	227
Jean GERGELY : Mes souvenirs sur Béla Bartók	229
Patricia MONCORGÉ : Miklós Radnóti (1909—1944)	234
Élisabeth COTTIER-FÁBIÁN : Antal Szerb cinquante ans après: « Écrivain, n'écris pas! »	248
Károly GINTER : Ottó Süpek, 1928-1995	259
Florence LEGENDRE : L'enseignement supérieur en France et en Hongrie	260
Élisabeth ROBERT : Patriotisme et immigration transylvaine en Hongrie	265
Stéphane DUFOIX : Pour une sociologie de l'exil. Quelques pistes sur l'exemple hongrois.	273
Katalin CSSZ-JUTTEAU : La bibliothèque du CIEH	282
Comptes rendus	287
Bálint Balassi. Poèmes choisis (Georges Kassai)	289
Strukturális magyar nyelvtan (Jean Perrot)	290
Répertoire de la poésie hongroise ancienne (Lajos Nyéki)	292
La Littérature et ses Cultes (Dominique Radanyi)	297
EDUCATIO (Károly Ginter)	298
Contre-preuves Examen du rapport slovaco-hongrois en Slovaquie (Paul Gradvohl)	299
Stabilité et instabilité en Europe centrale. (Paul Gradvohl)	300
A propos de « L'histoire des peuples de l'Europe centrale », de Georges Castellan (Bruno Drweski)	301
Bibliographie 1994, par Olga SZALAY	308
Résumés	319
Note technique aux auteurs:	328

Littérature et histoire
La Hongrie des XVI^e—XVIII^e siècles



Imre SZABICS

Université Loránd Eötvös de Budapest

Bálint Balassi et la lyrique troubadouresque

« Par sa vie, par sa culture, c'est un homme de la Renaissance; par la fraîcheur de son inspiration, par la variété rythmique de ses poèmes, il nous rappelle les meilleurs de nos troubadours », constate avec justesse et perspicacité Jean-Luc Moreau à propos de Bálint Balassi dans la préface de l'édition bilingue des poèmes choisis du premier grand poète lyrique hongrois de langue hongroise.¹

En effet, plus de quatre siècles séparent la floraison de la lyrique des troubadours "classiques" et la poésie unique et inégalable de Bálint Balassi qui exprima dans son œuvre poétique les sentiments et pensées d'un grand seigneur hongrois de la Renaissance, exposé aux vicissitudes et aux désordres d'une époque particulièrement mouvementée et d'un pays extrêmement délabré. Cependant, alors que Bálint Balassi a parfaitement assimilé, grâce à son précepteur Péter Bornemisza et à ses études à Nuremberg et à Padoue, l'esprit ouvert des meilleurs humanistes et leur mentalité affranchie de tout préjugé et de tout dogme scolastique, on retrouve dans la plupart de ses poèmes la représentation de l'Amour et de la Femme idéalisés et glorifiés par — peu s'en faut — les mêmes images, les mêmes motifs et procédés poétiques qu'avaient employés les illustres troubadours du XII^e siècle.

*

Les spécialistes de la littérature hongroise ancienne débattent depuis longtemps de l'existence ou de la non-existence d'une poésie courtoise et chevaleresque dans la Hongrie médiévale. Bien que les troubadours — Peire Vidal, Gaucelm Faidit — et les *Minnesänger* qui ont séjourné dans le royaume de Hongrie à l'époque médiévale² ne semblent pas avoir laissé de traces dans la poésie hongroise du Moyen-Âge et de la Renaissance, Rabán Gerézdi suppose qu'une riche lyrique amoureuse avait précédé les

¹ *Bálint Balassi, Poèmes choisis/Balassi Bálint Válogatott versei*, traduits par Ladislas Gara, versifiés par Lucien Feuillade, préface de Jean-Luc Moreau, Balassi Kiadó, Budapest, 1994, 15.

² Sur ce sujet, voir Sándor Eckhardt, « Trubadúrok Magyarországon », *Irodalomtudományi Közlemények*, 1961, 129-131; Zoltán Falvy, *Mediterranean Culture and Troubadour Music*, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1986, 74-75; Imre Szabics, « La fonction poétique des motifs de voyage dans la poésie française et occitane du Moyen-Âge », *Écrire le voyage*, éd. par György Tverdota, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1994, 115-124.

chansons d'amour mûres et raffinées de Bálint Balassi. Il appuie sa thèse, entre autres, sur les chants d'amour présentés à la cour du roi Mathias Corvin et évoqués par l'historiographe du roi, Galeotto Marzio, et en particulier sur les variantes "courtoises" des *virágének* ("chants floraux"), destinées à faire l'éloge, au moyen de métaphores constituées par les "fleurs de l'amour" (rose, lis, violette), de la beauté et des grâces des jeunes filles nobles et des dames de cour.³

Balassi a donc puisé, continue Gerézdi, à cette source naturelle et toute fraîche des *virágének* (*cantilena de amricula*) pour combler de métaphores "florales" extrêmement riches et raffinées ses nombreuses amantes aussi bien que les hautes dames "inaccessibles" (Anna Losonczy) à qui il exprimait ses hommages dans ses poésies.⁴ Outre les "chants floraux", étudiés pour la première fois, en 1541, par János Sylvester, Bálint Balassi a pu s'appuyer aussi sur les poèmes amoureux italiens pétrarquistes ou pétrarquisans ainsi que sur les idées néo-platoniciennes de l'amour, transmises d'Italie en Hongrie par son précurseur humaniste et poète de langue latine, Janus Pannonius.

En réalité, on ne pourrait pas comprendre l'essence et la profondeur de la lyrique amoureuse de Bálint Balassi sans y apercevoir l'aspiration permanente à l'amour de la Femme idéalisée, unique et inaccessible, identifiée le plus souvent avec cet amour même qui était source de tout bonheur et de toute bonté pour le poète amoureux. Or, cette tradition poétique pétrarquiste que l'on retrouve dans la plupart des poésies amoureuses de Balassi avait déjà été présente, sous une forme « vulgarisée et populaire », dans les chants d'amour hongrois précédant la lyrique de notre poète.⁵ On sait combien les rapports intellectuels, artistiques et poétiques étaient étroits, développés et féconds entre l'Italie et la Hongrie à l'époque de l'humanisme non seulement sous le roi Mathias, mais aussi dans les décennies qui suivirent son règne.

En fin de compte, Balassi a pu connaître la conception pétrarquiste ou pétrarquisante de l'amour aussi bien pendant son séjour à Padoue, en faisant connaissance avec la lyrique d'amour italienne de l'époque, qu'en Hongrie, en lisant ou en entendant les versions "populaires" des chansons d'amour pétrarquistes.

La lyrique amoureuse de Pétrarque, de Dante ou de Guido Guinicelli, poètes du *dolce stil nuovo*, et le pétrarquisme peuvent constituer, en effet, le chaînon reliant la lyrique troubadouresque et la poésie d'amour du poète hongrois du XVI^e siècle. Les poètes italiens du *dolce stil nuovo*, Pétrarque en particulier, n'ont pas seulement continué la conception de l'amour et la tradition poétique des meilleurs troubadours, pour qui ils avaient un profond respect: ce sont eux qui ont élevé au suprême degré l'idéalisation et la spiritualisation de l'amour transcendant pour la Dame unique et inaccessible.⁶

*

³ *A magyar világi líra kezdetei*, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1962, 266-303.

⁴ *Ibid.*, 277-282.

⁵ Cf. *Balassi Bálint Összes versei és Szép magyar Komédiája*, éd. Sándor Eckhardt, postface Tibor Klaniczay, Budapest, Magyar Helikon, 1961, 218.

⁶ Cf. Imre Szabics, *A trubadúrok költészete*, Budapest, Balassi Kiadó, 1995, 33.

Dans ce qui suit, nous nous proposons d'établir et d'analyser les affinités à la fois ontologiques et typologiques entre la conception de l'amour de Balassi et celle de la lyrique troubadouresque à l'aide des motifs-clefs communs aux deux poésies d'amour.

Motifs floraux. — Dans les portraits de femme conventionnels (*descriptio puellae*), les troubadours comparent ou identifient métaphoriquement leur *domna* le plus souvent à la rose et à la fleur blanche du lis ou de l'aubépine. (Ces fleurs, en particulier la fleur blanche du lis et de l'aubépine, symbolisaient la pureté et l'innocence de l'âme humaine pour les gens du Moyen-Âge.)

Voici comment Arnaut de Marueilh décrit, dans son épître amoureuse, la beauté du visage de sa dame en mettant l'accent sur la couleur blanche de son teint par des répétitions:

Las vostras belas sauras cris,
E'l vostre fron pus blanc que lis,
Los vostres uelhs vairs e rizens,
E'l nas qu'es dreitz e be sezens,
La fassa fresca de colors,
Blanca, vermelha pus que flors,
.....

*Blanca com neus ni flors d'espina, (53-62)*⁷

... vos beaux cheveux blonds et votre front plus blanc que lis, vos yeux gris et rieurs, votre nez droit et bien fait, le teint frais de votre visage, blanc et plus vermeil que fleur (...), blanc comme neige ou fleur d'aubépine, ... — Trad. P. Bec.

Guiraut de Bornelh se sert de la rose fraîchement éclose pour créer une comparaison hyperbolique, susceptible de relever la beauté gracieuse du corps de sa *domna*:

Tant es sos cors gais et isneus
E complitz de belas colors
Qu'anc de rosier no nasquet flors
Plus fresca ni de nulhs brondeus;

*(Quan lo freitz e'l glatz e la neus, 14-17)*⁸

Son corps est si gracieux et si vif, si riche en belles couleurs, que jamais ne naquit fleur plus fraîche, de rosier ou d'autre plante. — Trad. P. Bec.

Ce même topique de la fleur fraîchement éclose du rosier se retrouve dans le portrait que Raimon de Miraval peint, dans sa chanson d'amour, de sa dame:

Ja non cre qu'ab lieis parei
Beutatz d'atra domna mais,

⁷ *Les Saluts d'amour du troubadour Arnaut de Marueilh*, éd. P. Bec, Toulouse, Privat, 1961, 71.

⁸ *Sämtliche Lieder des trobadors Giraut de Bornelh*, éd. A. Kolsen, Halle, 1909, 58.

Que flors de rosier quan nais
Non es plus fresca de lei,

(*Bel m'es qu'ieu chant e coindei, 37-40*)⁹

Je ne crois pas que la beauté d'une autre dame puisse égaler la sienne, car la fleur du rosier, quand elle éclôt, n'est pas plus fraîche qu'elle; — Trad. P. Bec.

Comme nous l'avons dit plus haut, Bálint Balassi avait continué et enrichi la tradition des *virágének* ("chants floraux") en identifiant ses dames aimées avec des fleurs, dans la plupart des cas, avec des roses, des lis et des giroflées (ces dernières étant aussi caractéristiques de la flore de Hongrie que l'aubépine de celle de Provence). La rose rouge, le lis blanc et la giroflée blanche ou jaune se rencontrent donc avec autant de fréquence dans les chansons d'amour du cycle de Julia que dans celui de Célia. Il est à remarquer qu'à la différence des troubadours, Balassi a tendance à accumuler plusieurs sortes de fleurs dans la même image poétique:

Én drágalátos palotám,
Jó illatú, piros rózsám,
Gyönyörű szép kis violám,
Élj sokáig, szép Juliám !

(*Hogy Juliára talála, így köszöne néki:*)¹⁰

*Tu es mon palais précieux,
Ma douce giroflée, ma belle,
Et mon parfum, ô fleur des cieux.
Julia, sois ma rose éternelle !*¹¹

A Paradicsomba
termett szép új rózsa
dicsőséges orcája,

(*Juliát hasonlítja a szerelemhez, ...*)

*Son visage étincelle
Comme rose nouvelle
Qui vient d'éclorre au paradis;*

⁹ *Les Poésies du troubadour Raimon de Miraval*, éd. L.T. Topsfield, Paris, 1971, 301-309.

¹⁰ *Balassi Bálint Versei*, texte établi et annoté par Péter Kőszeghy et Géza Szentmártoni Szabó, Balassi Kiadó, Budapest, 1993, 80. Nous citons les extraits des poésies de Balassi d'après cette édition.

¹¹ Traduit par L. Feuillade, in *Bálint Balassi, Poèmes choisis, éd. cit.*, 40. Nous publions les versions françaises des autres poèmes cités de Balassi également dans la traduction de L. Feuillade.

Il n'est pas surprenant de voir que le poète présente à l'aide des mêmes topiques floraux la beauté de Célia, son dernier amour, qui est en proie à la douleur pour avoir perdu son frère:

Mint tavasz harmatja,
reggel ha áztatja
szépen jól nem nyílt rózsát,
.....

Mint szép liliomszál,
ha félbemetszve áll,
fejét földhöz bocsátja,

(*Kiben az kesergő Céliáról ír*)

*Au printemps la rosée
Doucement va poser
Ses pleurs sur la rose inclinée.*
.....

*Comme un lys élané,
Qu'une main a brisé
Cède à son destin misérable,*

Motifs fauniques. — Avant de passer aux *motifs fauniques* proprement dits, nous présentons une véritable célébration de la nature printanière reverdie dans laquelle le poète de la Renaissance reprend et enrichit de couleurs individuelles le topique conventionnel du "début printanier" des troubadours:

Széllyel tündökleni nem lát-d-é ez földet
gyönyörű virágokkal ?
Mezők illatoznak jó szagú rózsákkal,
sokszínű violákkal,
Berkek, hegyek, völgyek mindenütt zöngenek
sokféle madárszókkal.

(*Ejusdem generis*)

*Vois avec quel bonheur
Resplendissent les fleurs
En tous les endroits de la terre.
Les roses parfumées,
Les tendres giroflées
Enbaument des prairies entières.
Par les monts et les champs
Et les bois on entend
Des oiseaux les si doux concerts.*

Si la *rose* est la fleur intimement liée à l'amour dans la lyrique amoureuse, pour ce qui est de la faune, c'est sans doute le *rossignol* qui est l'oiseau symbolique par excellence de l'amour dans les poèmes amoureux du Moyen-Âge et de la Renaissance. Aussi cet oiseau-symbole se retrouve-t-il dans la majorité des *cançons* troubadouresques et dans nombreux poèmes d'amour de Bálint Balassi.

Le motif du *rossignol* et de son chant est particulièrement fréquent dans les "début printaniers" des chansons d'amour de Bernart de Ventadorn, le plus grand troubadour du *joy* et de la *fin'amor*, et il peut être associé à sa joie d'amour aussi bien qu'à sa douleur ou à sa nostalgie d'amour:

Quan l'erba fresch' e'lh folha par
E la flors boton' el verjan,
E'l rossinhol autet e clar
Leva sa votz e mou son chan,
Joi ai de lui, e joi ai de la flor
E joi de me e de midons major;

(*Quan l'erba fresch' e'lh folha par, 1-6*)¹²

Lorsque l'herbe fraîche et les feuilles paraissent, que la fleur bourgeoine sur la branche, et que le rossignol élève sa voix haute et claire et entonne son chant, j'ai joie de lui, et j'ai joie de la fleur, et joie de moi-même et plus grande encore, de ma dame;
— Trad. M. Lazar.

Voici comment le troubadour varie le même motif, avec l'introduction du thème du rossignol "sauvage":

La doussa votz ai auzida
Del rossinholet sauvatge,
Et es m'ins el cor salhida
Si que tot lo cossirer
E'ls mals trachz qu'Amors me dona,
M'adoussa e m'assazona.

(*La doussa votz ai auzida, 1-6*)

J'ai entendu la douce voix du rossignolet sauvage et elle m'est entrée au fond du cœur, si bien qu'elle adoucit et apaise les soucis et les tourments qu'amour me donne.
— Trad. P. Bec.

Le même motif du "rossignolet sauvage" revient avec la même fonction poétique dans la chanson célèbre d'un autre troubadour du Limousin, Gaucelm Faidit, qui se console du cœur volage de sa dame en écoutant le doux chant du "rossignolet salvatge":

¹² Bernard de Ventadorn, *Chansons d'amour*, éd. M. Lazar, Paris, Klincksieck, 1966, 137-139.

Lo rossignolet salvatge
ai auzit, que s'esbaudeja,
per amor en son lengatge,
e-m fai si morir d'enveja,
car lieis cui desir
non vei ni remir
e no-l volgr' ogan auzir -

(*Lo rossignolet salvatge, 1-7*)¹³

J'ai entendu le rossignol sauvage dire en sa langue la joie qui lui vient de son amour, et il me fait ainsi mourir d'envie, et je ne voudrais pas l'entendre cette année, car je ne vois ni ne contemple celle que je désire. — Trad. J. Mouzat.

Chez Balassi, le motif du chant joyeux du rossignol constitue souvent, *mutatis mutandis*, l'antithèse poétique de son état d'âme plein de douleur à cause de l'amour inassouvi qu'il éprouve pour sa Julia inaccessible.

Te, szép fülemile,
zöld ágak közibe
mondod el énekedet,
De vizont az ellen
az én veszett fejem
mond keserves verseket,
Kiket bánatjában
szerelem lángjában
szép Juliáról szerzett.

(*A fülemilének szől - Altera inventio, 1*)

*O mon beau rossignol,
J'écoute tes paroles
Au milieu des vertes ramées,
Et moi, pendant ce temps,
C'est de vers déchirants
Que mon cœur est comme enragé.
Ce poème de flamme,
Des chagrins de mon âme,
Pour Julia je l'ai composé.*

Dans ce même poème, il oppose le vol libre de l'oiseau aux "fers" dans lesquels l'amour le retient prisonnier:

¹³ *Les Poèmes de Gaucelm Faidit, troubadour du XII^e siècle*, éd. J. Mouzat, Paris, Nizet, 1965.

Te szabad vagy, repülsz,
hol akarod, szállsz, ülsz,
nem úgy, mint én e vasban.

*Quand je suis dans les fers,
Toi tu parcours les airs
Ou prends ton repos à ton gré.*

Identification de l'Amour et de la femme aimée. — Dans la plupart des *cansos* de la lyrique occitane, les troubadours non seulement mettent au même niveau l'Amour tout-puissant et leur *domna*, mais ils les identifient même en les faisant apparaître dans une unité indissoluble. À titre d'exemple, nous citons un extrait de l'une des chansons d'amour de Peire Vidal dans lequel le troubadour toulousain met à la même hauteur, à l'aide d'une épanaphore, l'Amour irrésistible et sa dame dont la beauté naturelle signifie une "valeur morale parfaite" pour le poète:

Mas vencutz es cui Amors apodera;
Apoderatz fui quan ma don'aic vista,
Quan negun'autr'ab lieis no s'aparelha
De gaug entier ab proeza complida.

(XLI, 31-34)¹⁴

Mais celui qui est pris par l'Amour est vaincu; moi, je fus pris quand j'eus vu ma dame, car aucune autre ne lui ressemble en mérite complet joint à une valeur morale parfaite. — Trad. J. Anglade.

Balassi identifie de même l'Amour et la dame aimée (Anna Losonczy) dans plusieurs poèmes du cycle de Julia, et il ne les évoque séparément que pour accentuer davantage l'effet redoublé qu'ils exercent sur lui:

Szerelem s Julia egymás mellett állva
reám szikráznak vala,
Gerjeszt mind a kettő, mert mindenike lő,
nagy mindenik hatalma,
Egyik szép szemével, másik nagy szenével
erejét rám támaszta.

(*Hogy Juliának s nem az Szerelemnek adta meg magát*)

Julia et l'Amour peuvent s'identifier à tel point qu'il est permis de parler de leur consubstantialité dans le poème *Juliát hasonlítja a szerelemhez, ... (Le poète compare Julia à l'amour...)*, qui est aussi le poème de l'amour inassouvi pour une femme inaccessible:

¹⁴ Peire Vidal, *Poesie I-II*, éd. D'Arco S. Avalle, Milan-Naples, 1960.

Julia az lelkem,
mikoron szól nékem,
Szerelem beszél vélem,
Julia ha rám néz,
azonnal eszem vész,
mert Szerelem néz éngem,
Julia hol alszik,
még az is úgy tetszik,
hogy ott nyugszik Szerelem.

*Julia mon âme tendre,
Lorsque je peux l'entendre,
C'est l'Amour qui parle avec moi.
Un seul de ses regards,
Et mon esprit s'égaré,
C'est encore l'Amour qui me voit.
Où Julia se dispose
Au sommeil, tu reposes,
Cupidon, sous le même toit.*

La soumission à la dame aimée (obediensa) est une attitude troubadouresque qui revient constamment dans les *cançons* occitanes depuis Guillaume IX d'Aquitaine jusqu'aux derniers troubadours du XIII^e siècle. On retrouve cette attitude poétique chez Balassi aussi, surtout dans les poésies du cycle de Julia.

Juliámra hogy találék,
Örömben így köszönék,
Térdet-fejet néki hajté,
Kin ő csak almosolyodék.
(Hogy Juliára talála, így köszöne néki)

*A genoux je fis mon hommage.
Elle, devant moi, sans rien dire,
M'offrit alors de son visage,
Miroir de ma joie, son sourire.*

Öszvekulcsolt kézzel, hajlott térdel-fővel
Juliámnak könyörgék,
Midőn jóvoltától, mint istenasszonytól,
kegyelmet reménlenék,
(Cupidónak való könyörgés, ...)

L'inaccessibilité de la femme aimée. — Certaines chansons d'amour de Balassi, adressées à Julia, rappellent à la fois "l'amour lointain" de Jaufré Rudel et la transcendance spiritualisée des *domnas* des troubadours tardifs et des poètes italiens du *dolce*

stil nuovo. Ainsi Julia peut-elle apparaître pour notre poète sous une forme ambiguë: il ne sait décider si elle est un "ange" ou un être humain sous la figure d'une ange:

Egy kegyes képében az gyászöltözetben
vallyon angyal tűnék-é ?
Vagy ember magzatja angyalábrázatba
szemeimnek tetszék-é ?
Angyal-é vagy ember, aki ezen ment el,
lelkem de immár övé.

(Immár hogy az Cupido mutatására megsaldítja Juliát, ...)

Plus loin, il tient Julia pour une "fée", ou plutôt pour "Diane chasseresse", et, à la fin du poème, accomplissant une gradation parfaite, il identifie sa dame inaccessible à une "déesse":

De ne adja Isten, hogy ez ilyen légyen,
ez bizony inkább tündér,
Vagy vadász Diana, vagy istenasszonya
szívemnek, amit felvér,
.....
Egy kapu közében juték elejében
vidám szép Juliának,
Hertelen hogy látám, előszer alítám
őt lenni angyalnak,
Azért ő utába így szólék utána,
mint istenasszonyomnak.

Le caractère incertain, insaisissable et fugitif de la figure de Julia — elle apparaît tantôt comme un "ange", tantôt comme une "fée", tantôt comme une "déesse" mythologique ou mystique — peut ne pas traduire seulement son inaccessibilité pour le poète. Outre sa nature transcendante, elle apparaît aussi dans l'imagination poétique de Balassi comme l'incarnation d'un être surnaturel, comme une véritable déesse spirituelle et désincarnée. Sur ce point, en évoquant le caractère fugitif de l'amour et de la femme aimée, le poète hongrois rejoint de nouveau les troubadours qui chantent l' "amour lointain" qu'ils éprouvent pour une dame jamais vue, imaginaire. Et tout comme aux troubadours, cette "femme-déesse" insaisissable et fugitive lui paraît beaucoup plus "réelle" et beaucoup plus importante qu'une femme véritable, accessible, car, à l'opposé de celle-ci, c'est elle qui enflamme son amour et son imagination et lui inspire les sentiments amoureux les plus profonds et les formes poétiques susceptibles d'exprimer cet amour transcendant pour une Femme spiritualisée et idéalisée. Comme les troubadours tardifs ou les poètes du *dolce stil nuovo*, dans quelques pièces du cycle de Julia, en offrant ses hommages poétiques à la Dame unique et incorporelle, Bálint Balassi semble glorifier et absolutiser plutôt l'*Amour* que l'objet de son amour, la femme concrète et réelle.

Dolga mind egyenlő,
Szerellemmel egy ő,
Csak erkölcse különböz,
Kegyese a Szerelem,
s Julia kegyetlen,
éngem halálra üldöz,
Szerelem mely édes,
Julia oly mérges,
mert éngem csak ver földhöz.

*(Juliát hasonlítja a Szerelemhez, ...)*¹⁵

*D'amour en vérité
Elle a l'identité
Mais aucunement la vertu.
Amour est charité
Et Julia cruauté,
Elle me torture et me tue.
Amour n'est que douceur,
De Julia la fureur
Ne me veut qu'à terre et vaincu.*

¹⁵ Bálint Balassi, *Poèmes choisis*, éd. cit., 59.

Ilona KOVÁCS

Université des Sciences Économiques de Budapest

Exil et littérature

La période 1711-1735 dans l'œuvre de François II Rákóczi

L'ensemble de l'activité politique et littéraire de François II Rákóczi (1676-1735), à travers ses exils successifs avant, pendant et après la guerre d'indépendance menée contre les Habsbourg (1703-1711) permet d'analyser la situation emblématique de l'exilé, par rapport à la littérature. Dans son cas, on est même amené à supposer qu'à l'origine de toutes ses tentatives d'écriture, il y a le bannissement, voire le sentiment d'exclusion qui le suit comme une fatalité dès l'enfance. Pour lui, c'est l'exil qui a engendré l'écriture, qui le pousse à chercher un échappatoire dans la littérature. Dès le début, sa situation très particulière lui a imposé des contraintes tout d'abord dans le choix des langues, mais les mêmes contraintes ont aussi déterminé les sujets et le caractère apologétique de ses œuvres, c'est-à-dire la finalité de ses écrits.

Il est inévitable d'établir un parallèle sommaire entre les œuvres littéraires de Rákóczi et la poésie dite de vagabondage ("bujdosó költészet") de la littérature hongroise des XVII^e-XVIII^e siècles. Celle-ci est étroitement liée au personnage du "prince des exilés" et outre cela, il faut voir que la même déchirure, le même conflit existentiel inspirent tous ces auteurs, anonymes ou connus. Les points communs sont faciles à énumérer; mais plus significatives sont les différences qui les distinguent. Dans l'ensemble, la poésie de vagabondage relève du folklore, elle se rattache à des événements concrets par des allusions explicites, bien que dans les transformations qui s'opèrent dans le processus de la folklorisation, les événements et les personnages soient interchangeableables, ce qui ne facilite pas la tâche de l'historien de la littérature. C'est notamment autour de Rákóczi que s'est transmise et fixée la production poétique antérieure, telle celle de Thököly, beau-père du prince, chef des révoltes kouroutz à la fin du XVII^e siècle.¹ Les œuvres de Rákóczi, écrites en prose, suivent des modèles littéraires identifiables (p. ex. Saint-Augustin, Bossuet, puis Nicole et d'autres jansénistes), elles tentent de généraliser les expériences vécues sous forme de mémoires ou de méditations sur l'Écriture Sainte. Il est ainsi clair que ces deux courants, également nourris par des sentiments et des idées d'exilés, appartiennent à des catégories bien distinctes quoique reliées par des liens étroits.

Il convient aussi de mentionner à ce propos un essai philosophique datant de 1936 qui s'est proposé d'ériger en modèle le caractère et la mentalité d'exilé en vue de construire le mythe national du Hongrois sur cette base. Il s'agit du livre de Lajos

¹ Cf. *A kuruc küzdelmek költészete* (La poésie des luttes kouroutz), publ. par Imre Varga, Akadémiai Kiadó, Budapest, 1977, surtout les n° 8-78 et 88-243.

Prohászka, *Le pèlerin et l'exilé (A vándor és a bujdosó)*, Budapest, 1936), écrit sous l'influence de Dilthey et ayant suscité des polémiques sans fin que je n'ai pas l'intention de trancher ici.

Sans vouloir donc analyser les vagues successives d'émigrés dans l'histoire de la Hongrie du XVII^e siècle à nos jours, je me contenterai de constater que, dans le sort de Rákóczi, son destin personnel et le destin collectif s'unissent pour l'ériger en symbole de la fidélité à la cause et de l'exil volontaire, exil certes imposé mais assumé tel un acte consenti par un fidèle se soumettant à la volonté de Dieu.

En me référant aux catégories établies par Jacques Mounier dans son introduction à l'ouvrage collectif sur *Exil et littérature*², je dois préciser que le cas de Rákóczi est tellement complexe qu'il correspond simultanément à plusieurs variantes. Jacques Mounier distingue des exils subis et volontaires, il parle d'exilés de l'extérieur et de l'intérieur, d'exils culturels, d'exils physiques et métaphysiques et en dernier lieu, d'exils métaphoriques. La biographie de Rákóczi fournit des exemples de toutes les combinaisons possibles, étant donné qu'il s'est trouvé confronté à ce type de conflits dès l'âge de 12 ans. Je prendrai, suivant le classement de J. Mounier, trois moments décisifs de sa vie pour mettre en relief la complexité des exils qu'il a vécus.

Le premier exemple remonte au temps de sa jeunesse: la méfiance de la cour de Vienne à l'égard de toute sa famille l'ayant empêché de se ranger parmi les fidèles sujets de l'empereur, l'a conduit, par des hasards surprenants, à entrer en contact avec un ministre de Louis XIV. Cette tentative de conspiration fait long feu — son émissaire est un espion au service de la cour de Vienne —, il est condamné à mort et aurait été exécuté sans l'évasion qui se présentait pour lui alors comme la nécessité absolue, impérative. Ce n'est pas la première fois qu'il est obligé de vivre hors de son pays, mais c'est une expérience d'exil subi, imposé, incontournable.

La guerre d'indépendance s'achevant en 1711 par le traité de Szatmár, signé en son absence par Sándor Károlyi, l'un de ses généraux, Rákóczi choisit l'exil, mais dans des circonstances douloureuses. Avant de prendre sa décision il doit s'interroger sur son refus de tout compromis, même raisonnable, pendant les dernières années d'une guerre, pourtant désastreuses, et cette intransigeance revêt un caractère volontaire, voire arbitraire. Il est incontestable que dans ce cas, c'est lui-même qui a fait une série de choix, lesquels, à la longue, ne pouvaient aboutir qu'à l'exil et, au bout du chemin, à la mort en terre étrangère.

Si la décision voulue et acceptée en 1711 présente encore les traits caractéristiques de l'exil à la fois volontaire et involontaire, la dernière étape de ses pérégrinations que constitue son départ de France en 1717, ne peut être qualifiée autrement que comme un acte décisif dont il ne mesurait sans doute pas la portée tragique, mais dont la responsabilité lui incombe entièrement. Après avoir passé six ans en France, séduit par de vagues promesses mal transmises par son envoyé et trompé surtout par ses propres illusions de pouvoir recommencer la guerre avec l'aide des Turcs, il s'embarque à Marseille pour la Turquie, d'où il ne lui sera jamais possible de regagner l'Europe et

² *Exil et littérature*, ouvrage coll. publié par Jacques Mounier, Ellug, 1986. (Équipe de recherche sur le voyage, Université de Grenoble III.)

où il trouvera la mort en 1735, aussi totalement isolé de son pays que du monde chrétien.

Ces trois étapes qui le font passer de l'exil imposé à l'exil consenti, voire choisi, auront des répercussions bien différentes sur son activité littéraire. La première évasion de son cachot de Wiener-Neustadt, suivie d'un séjour en Pologne, ainsi que d'autres événements douloureux de sa jeunesse, comme la première séparation violente d'avec sa mère ou ses études chez les Jésuites de Neuhaus, seront rapportés dans le registre des récits de voyage de la *Confession d'un pécheur*³; les exils consentis, choisis, engendreront une écriture particulière, des œuvres à la fois théologiques et politiques où la finalité de l'écriture tend à se fondre dans le sentiment religieux et où l'ambition littéraire n'est jamais dominante. À partir de 1711, son statut d'exilé qu'il n'a toujours pas accepté comme définitif, se double d'une émigration vers l'intérieur, d'une introspection de plus en plus profondément mystique. La méditation religieuse prend une telle ampleur pendant son séjour chez les Camaldules de Grosbois en France⁴ qu'on peut parler d'une véritable conversion faisant de lui un grand mystique vers la fin de sa vie. Il est même probable que sans ce renouvellement de sa vie spirituelle, il n'aurait pas écrit d'œuvres qu'on puisse classer parmi les œuvres littéraires, bien que cette classification soit plus que contestable, tant leur finalité que leur source d'inspiration sont difficiles à cerner!

Avant de clore cette introduction, j'aimerais illustrer l'expérience d'exil culturel qu'il a vécue dans son isolement total en Turquie, par l'exemple antithétique de César de Saussure, l'un des secrétaires français qu'il avait à son service pendant ses dernières années de bannissement à Rodostó.⁵ On constate ainsi, grâce aux *Lettres de voyages*⁶, que Saussure, lui, a fait de ses pérégrinations un récit vivant, plein de verve, parsemé d'anecdotes et de descriptions des coutumes des pays parcourus. Les œuvres de Rákóczi, en comparaison, bien que rédigées lors de l'exil turc, ne trahissent par aucun détail pittoresque les conditions de leur genèse, abstraction faite des parties décrivant fidèlement les habitudes et la vie quotidienne de la petite colonie hongroise. Cette caractéristique de Rákóczi écrivain, enlève beaucoup au plaisir que trouve le lecteur à ses écrits et montre bien qu'à la fin de sa vie, il est passé aussi par l'expérience de l'exil culturel, suivant la définition de J. Mounier.

³ *Confessio peccatoris: Principis Francisci II. Rákóczi Confessiones et Aspiraciones Principis Christiani*. Kiadja az MTA Történelmi Bizottsága, Budapest, 1876.

⁴ Le séjour à Grosbois, sans compter quelques visites avant 1715, se situe entre 1715 et 1717.

⁵ *Lettres et voyages de César de Saussure en Allemagne, en Hollande, en Angleterre, en Portugal, en Malte, en Turquie et en France, de faits historiques curieux, amusants et de diverses aventures arrivés à l'auteur*, publ. par Kálmán Thaly, Budapest, 1909. La publication de Thaly est bilingue, le titre hongrois est: *César de Saussure törökországi leveliből. De Saussure Cézárnak II. Rákóczi Ferenc fejedelem udvari nemesének törökországi levelei 1730-39-ből és följegyzései 1740-ből*. Le volume contient tous les extraits importants qui se rapportent à l'exil de Rákóczi. Un nouveau choix de textes, trad. par László Antal est sous presse aux éditions Európa.

⁶ V. ci-dessus. L'introduction de Kálmán Thaly attire également l'attention sur les qualités littéraires des *Lettres* de Saussure.

Rákóczi a donc vécu de nombreuses formes d'exil avant de passer lui-même dans la légende (ce qui équivaut à une forme d'exil métaphorique), puisque son personnage représentant tous les traits de l'émigré et de l'exilé, voire de l'apatride, est devenu le symbole d'un destin collectif qui, pour certaines couches sociales peu favorisées, constituait un bagage commun de malheurs séculaires.

Rákóczi, comme figure symbolique de l'apatride, a déjà été amplement analysé, discuté et commenté du point de vue de l'historiographie, mais l'aspect politique et diplomatique de sa carrière ne nous intéresse guère ici. Par contre, son comportement particulier, par rapport aux langues littéraires et les sinuosités de son itinéraire d'écrivain forgé par les malheurs sont les deux domaines que je me propose d'analyser maintenant.

Apatride au royaume des langues

Rákóczi se montre un véritable exilé dans le domaine des langues, car il s'exprime successivement en plusieurs langues sans se familiariser avec aucune, ce qui est surprenant s'agissant d'un écrivain. Au cours de sa carrière, il a eu accès à trois langues littéraires; l'importance de chacune varie selon les objectifs politiques, religieux ou littéraires de l'œuvre en question. Ces trois langues, le hongrois, sa langue maternelle, le latin, sa langue "paternelle" et le français, comme langue de la diplomatie ou plutôt comme celle de l'Europe chrétienne, ont inspiré et véhiculé des messages divers suivant les différents types d'activité de sa carrière politique et littéraire. À mon avis, ses hésitations entre ces trois langues et l'usage simultané de deux d'entre elles (de latin et de français) à certaines époques de sa vie sont porteuses de sens et révèlent une face cachée de son personnage.

Le hongrois mérite bien la distinction de langue maternelle, car il l'avait appris avec sa mère, Ilona Zrínyi, et l'avait utilisé dans son enfance avec une aisance naturelle. Selon un témoignage,⁷ il avait tenu un discours public en hongrois dans la forteresse de Munkács quand il avait dix ans. La privation de ce moyen d'expression, deux ans après, dut être d'autant plus douloureuse qu'elle signifiait une séparation d'avec sa mère, après la reddition de Munkács. Séparé d'elle et de sa sœur, lors de ses études faites en latin chez les Jésuites, il vivra tout jeune un premier exil linguistique qui amènera une détérioration sensible de sa connaissance du hongrois. Bientôt, il aura du mal à s'exprimer correctement en hongrois dans ses lettres,⁸ et son hongrois tombera dans l'oubli jusqu'à un renouveau éblouissant de la langue maternelle entraîné et provoqué par la guerre d'indépendance. Pendant cette période agitée, il utilise très largement le hongrois dans les échanges quotidiens tout aussi bien que dans les pamphlets, prières, discours rédigés et souvent prononcés, évidemment en hongrois. Le rôle des secrétaires (avant tout celui de Pál Ráday pendant le soulèvement) est indubitable

⁷ Pour les études de hongrois du jeune Rákóczi, v. Béla Köpeczi, *Döntés elött* (Avant la décision), Budapest, Akadémiai Kiadó, 1982, 35.

⁸ Cf. Béla Köpeczi, *op. cit.*, 58, la lettre en question est publiée en fac-similé dans le premier tome de la grande biographie de Sándor Márki (II. Rákóczi Ferenc. I-III, 1907, 1909, 1910).

dans ce travail, bien que leur contribution et les dimensions de leur apport restent, par la nature des choses, difficiles à définir. Il est toutefois incontestable que le hongrois renaît, et par écrit et oralement, dans les activités politiques de Rákóczi à cette époque, puis s'éclipse au fur et à mesure que tout espoir de retour au pays se révèle fallacieux. Dans la carrière de Rákóczi, la fortune du hongrois décrit une courbe étroitement liée aux espoirs et aux possibilités d'action immédiate dans le domaine de la politique et symbolise donc un rattachement au pays natal.

Le latin apparaît tout naturellement chez Rákóczi comme la langue des études, d'abord à l'âge de six ans avec son précepteur Badini, puis chez les Jésuites, pour s'établir comme la langue de la pratique et de la méditation religieuses. Il rédigera deux de ses œuvres uniquement en latin (la *Confessio peccatoris* et une méditation *Meditationes anni 1723*)⁹ Même s'il n'a jamais été parfaitement maîtrisé, le latin se montre ainsi clairement lié à la foi et au repentir, donc aux œuvres d'inspiration religieuse.

Quant aux autres langues dont le français, leur fonction est plus compliquée, puisque Rákóczi avait commencé à en apprendre plusieurs (notamment l'italien, l'espagnol, l'allemand et le français) lors de son premier séjour à Vienne et de ses voyages de jeunesse, mais il n'y a que le français qui ait acquis une importance particulière dans son œuvre. Aussi l'usage du français pose-t-il des problèmes complexes et difficiles à interpréter. Sa première tentative d'étude du français (lors du premier séjour imposé à Vienne¹⁰) n'a rien donné, certainement faute de motivation suffisante. La deuxième tentative sera autrement réussie, car c'est avec l'aide et presque sous la dictée du capitaine Longueval, espion de la cour de Vienne, qu'il rédigera sa première lettre en français destinée à Barbezieux, mais communiquée par Longueval aux autorités viennoises avant qu'elle n'arrive en France.¹¹ Cette aventure vaudra à son auteur une arrestation et une condamnation à mort, comme la suite de l'histoire nous l'apprend. Après l'évasion de la prison pour un premier exil en Pologne, Rákóczi reviendra en Hongrie pour mener la guerre, période d'activité politique fiévreuse (1703-1711) au cours de laquelle le français apparaît dans la correspondance diplomatique du prince, mais relégué derrière le hongrois et le latin. Ce sont les exils successifs en France (1711-1717) et en Turquie (1717-1735) qui verront l'apogée du français dans les écrits de Rákóczi. Toute sa correspondance avec la comtesse Sieniawska,¹² ainsi que toute une partie de son courrier, à partir de 1711, se faisait en français. À côté de ses lettres diplomatiques, deux œuvres ont été rédigées exclusivement dans cette langue: les *Mémoires*¹³ et les *Réflexions*,¹⁴ tandis que plusieurs autres ont été écrits parallèlement

⁹ Cf. *Confessio*, et *Meditatio anni 1723*, le manuscrit est conservé à la bibliothèque Municipale de Troyes, l'édition critique est sous presse aux Éditions Académiques (Akadémiai Kiadó).

¹⁰ Cf. Köpeczi, *op. cit.*, 76-77.

¹¹ Cf. *Confession*, éd. cit., 162-163.

¹² Cette correspondance est inédite.

¹³ *Mémoires: Mémoires du Prince François II Rákóczi sur la guerre de Hongrie depuis 1703 jusqu'à sa fin*, avec une postface et des commentaires de Béla Köpeczi, texte établi et appareil critique par Ilona Kovács. Budapest, Akadémiai Kiadó, 1978.

¹⁴ *Réflexions: Réflexions sur les principes de la vie civile et de la politesse d'un chrétien. Testament politique et moral de François II Rákóczi*, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1984, 13-89.

en latin et en français, comme le *Tractatus de potestate — Traité de la puissance*¹⁵, les *Aspirationes principis christiani — Aspirations d'un prince chrétien*¹⁶ et les *Meditationes super Scripturam Sacram — Méditations sur l'Écriture Sainte*¹⁷.

L'existence de ces textes parallèles est assez troublante, voire énigmatique. Sur la base d'un collationnement minutieux et après des examens approfondis, je pense pouvoir avancer que, dans les trois cas, le prince est l'auteur des deux versions du même texte. Néanmoins, le dédoublement des textes reste difficile à expliquer. À mon avis, il voulait les rédiger simultanément dans les deux langues (bien que la priorité chronologique du texte latin soit à peu près certaine dans tous les cas), car si le latin était attaché au genre religieux, il n'en reste pas moins vrai qu'il utilisait aussi le français pour pouvoir communiquer dans une langue vivante avec une chrétienté de plus en plus éloignée géographiquement, mais de plus en plus proche de son cœur, dans son exil intérieur, aggravé par sa retraite en Turquie. Les arguments qu'il cite lui-même en faveur du français sont doubles, et éloquents: c'est la langue commune avec ses deux fils (qui ignoraient le hongrois et le latin), c'est aussi la langue vivante de communication avec l'Europe, étant celle de la diplomatie. On peut ajouter à tout cela que l'activité des secrétaires français a également pu jouer un certain rôle et que certains de ses modèles littéraires étaient français.

Pour définir le rapport de ces trois langues utilisées tantôt successivement, tantôt simultanément, on est réduit à des conjectures. À mon avis, au lieu d'un plurilinguisme ou multilinguisme, on a affaire ici à un phénomène douloureux: cet auteur, apatride dans la réalité, était tout aussi apatride dans le domaine des langues. Le hongrois, langue maternelle refoulée, oubliée, s'estompait et se perdait au fil du temps, à mesure que tout espoir politique s'éloignait. Le latin, jamais totalement maîtrisé, était lié à une pratique religieuse méditative et n'était pas apte à devenir une forme d'expression littéraire adéquate, ne serait-ce d'ailleurs que faute d'ambition littéraire de l'auteur. Enfin en français, bien que celui-ci fût langue de communication avec la famille et la chrétienté, mais l'une demeurant bien lointaine et l'autre s'éloignant toujours plus, il ne cherchait pas non plus à atteindre un degré de perfection: pour Rákóczi, il ne symbolisait ou n'incarnait qu'un lien avec le monde civilisé et il ne l'avait pas investi d'ambitions purement littéraires.¹⁸ Là aussi, une fois de plus, le fait de pouvoir exprimer ce qu'il avait à dire aux chrétiens de son temps et éventuellement à la postérité, lui suffisait amplement.

Le drame du plurilinguisme chez Rákóczi, c'est que le vagabondage entre les langues correspond tout à fait à son existence tourmentée, tissée d'exils, interrompue seulement par quelques périodes d'activité politique intense (sur les 59 années de sa

¹⁵ *Tractatus de potestate — Traité de la puissance*, le texte intégral est publié dans le même volume que celui des *Réflexions*, cf. le *Testament* ci-dessus.

¹⁶ *Aspirationes — Aspirations*, l'édition critique a été publiée, dans la série *Archivum Rákócziánium*, Balassi Kiadó, Budapest, 1994.

¹⁷ *Méditationes — Méditations*, l'édition critique est préparée pour la série *Archivum Rákócziánium*, chez le même éditeur cf. la note 16, ci-dessus.

¹⁸ Cf. mon article sur *l'Interprétation des intentions de l'auteur* (« Az írói szándék értelmezése Rákóczi műveiben », *Irodalom, történelem, folklór*, Debrecen, 1992), 25-31.

vie, il a passé 32 ans en terre étrangère); et de même que la réclusion est à l'origine de l'écriture sadienne, le sentiment d'exclusion est le motif principal (en plus de l'examen de conscience) qui a engendré les œuvres "para-littéraires" chez le prince Rákóczi.

Un repentir en quête de salut dans l'écriture

Si c'est l'exil et l'exclusion dans le sens le plus large qui font de Rákóczi un écrivain, il ne sera jamais un écrivain comme les autres, puisqu'il est à la recherche d'un salut que la littérature en tant que telle n'est pas en mesure d'assurer. En tout cas, ce grand mystique confond plus d'une fois confession et écriture: il regarde l'écriture avec l'œil d'un repentir et son statut d'apatride en littérature lui impose de nombreuses contraintes. Celles-ci sont relatives notamment aux thèmes, au public et même à la finalité des écrits qui se trouvent définis par les aspirations religieuses et politiques de l'auteur.

Les thèmes incontournables pour lui proviennent de sa volonté apologétique qui le pousse à chercher partout des justifications à ses actions passées, d'abord dans la Bible, mais aussi dans l'histoire de la Hongrie et même de l'humanité tout entière. Le caractère de méditation religieuse est également déterminant, révélé par le ton de confession qui constitue le registre de base de toutes ses œuvres. Sans prétendre à l'exhaustivité, mentionnons encore le côté juridique des méditations et réflexions bibliques du prince: tout cela découle d'un conflit fondamental, le fait qu'il était à la fois seigneur et prince et qu'il avait cependant pris la direction d'une révolte menée contre les Habsbourg. Cette contradiction grave qui le tourmentera toute sa vie ne pouvait trouver d'autre solution religieuse que celle du repentir se soumettant aux décrets irréfragables de la Providence.

Quant au public auquel pensait Rákóczi en écrivant ses textes, il me semble que pour le définir, il faille recourir au sous-titre de son célèbre pamphlet *Recrudescunt*, sous-titre qui a aussi valeur de recommandation: "Universis Orbis Christiani Principibus et Republicis... À tous les Princes et à toutes les Républiques du Monde Chrétien... A keresztyén világ minden fejedelmének és republikájának..."¹⁹ Sommaire-ment, il s'agit là de l'opinion publique du monde civilisé, de l'Europe en quelque sorte. Mais cette tentative de définir le public souhaité ou imaginé par l'auteur se heurte à plusieurs obstacles. Tout d'abord, il n'existe que très peu de preuves qui témoigneraient de l'ambition du Prince de publier ses œuvres de son vivant! Ainsi ne peut-on citer que quelques lettres portant témoignage de son désir de montrer certains de ses manuscrits à tel ou tel diplomate français, mais interpréter ces allusions plutôt vagues et qui, de plus, n'ont abouti à aucun projet d'édition, serait trop osé. Ensuite, dans les œuvres apparemment politiques (ou de destination politique), il faut prendre en considération un paradoxe, notamment le fait qu'elles présentent une vision négative ou parfois injustement dramatisée des faits et que, par conséquent, elles constituent tout le contraire de ce qu'on pourrait appeler des œuvres de propagande politique! Je n'irais

¹⁹ *Ibid.*, et *Réflexions*, éd. cit., 258-260.

pas jusqu'à qualifier de masochiste la version de la guerre d'Indépendance racontée dans les *Mémoires*, mais le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il est très critique par rapport à tout, à son propre rôle aussi bien qu'à celui de ses généraux et de ses troupes. L'un des motifs permanents du récit est par exemple la débandade générale des troupes qu'il déplore amèrement,²⁰ l'incompétence des chefs militaires²¹ et l'alcoolisme perpétuel des soldats!²²

Au lieu de pousser plus loin l'énumération d'exemples pour le moins troublants, constatons que ce n'est pas un auteur d'ouvrages d'apologie politique qui parle dans les *Mémoires* et les autres écrits, mais un pécheur repentant qui examine sa conscience devant la Vérité Éternelle.

Un pécheur devant la Providence

L'Épître dédicatoire des *Mémoires*, épître qui s'adresse à la Vérité Éternelle, nous guide vers les véritables fins de cette écriture. S'il est vrai que le prince Rákóczi est un homme politique avant toute chose, il n'est pas moins sûr qu'au moment où il écrit, il ne se considère plus comme le chef militaire et diplomatique des révoltés, mais qu'il se recueille en tant que pénitent. Ce ton de repentir consubstantiel à l'examen de conscience caractérise toutes ses œuvres: j'ose donc avancer l'hypothèse selon laquelle il s'adresse plutôt à la Providence et à l'opinion chrétienne contemporaine ou posthume qu'à un public concret susceptible de l'aider à redevenir prince de Transylvanie. Qu'il s'agisse d'écrits d'inspiration religieuse directe (comme la *Confession* ou les *Aspirations*) ou d'écrits apparemment destinés à l'opinion publique contemporaine (comme les *Mémoires*), il n'y a qu'une nuance subtile qui les distingue: dans le premier cas, il s'adresse directement à Dieu pour examiner sa conscience, dans le second, il parle de ses actions politiques, publiques, mais toujours devant la Providence, dans la même optique de la confession! C'est la raison pour laquelle, à mon avis, en réexaminant la guerre d'Indépendance, il considérera l'échec non plus comme le résultat d'erreurs de toutes sortes combinées avec des malheurs provenant de la politique extérieure, mais comme le jugement de la Providence le condamnant à l'exil. Si c'est toujours le bilan de ses activités politiques qui fait l'objet des *Mémoires*, ce n'est plus dans l'esprit pragmatique d'un homme public, mais dans toute l'humiliation d'une âme en quête de salut éternel devant son Créateur.

Ainsi les deux œuvres magistrales de Rákóczi, la *Confession* et les *Mémoires*, constituent d'après moi les deux faces d'une même et unique médaille, celle de la confession; qu'il ait voulu publier ou non ses écrits de son vivant, ceci reste discutable, demeurent toutefois le fait que la publication de ses ouvrages est posthume et sa volonté attestée par plusieurs documents (dont le *Testament*) était de ne les faire publier

²⁰ *Mémoires. éd. cit.*, 25, 27, 29, etc.

²¹ *Ibid.*, 66, « J'avouerai donc que j'étais un aveugle qui conduisois des aveugles... »

²² *Ibid.*, 78.

qu'après sa mort;²³ l'essentiel est sûrement qu'il n'envisage et ne vise aucun public existant, mais il écrit pour les chrétiens de tous les temps, sous le regard de la Providence, de cette Vérité Éternelle.

Au lieu d'avancer quelques conclusions toujours discutables, je préfère formuler quelques paradoxes qui caractérisent cet auteur très particulier qu'est le prince Rákóczi. À travers son personnage légendaire, on peut entrevoir une situation foncièrement tragique où un homme politique, confronté à l'échec et contraint à l'émigration, devient écrivain dans l'exil: mais, tout en devenant écrivain, il agit contre ses propres intérêts politiques immédiats, l'auteur de confessions prenant l'avantage sur l'auteur de mémoires politiques. Ensuite, Rákóczi incarne un type d'écrivain pour qui la parole est vitale, porteuse de salut dans une retraite à la fois forcée et consentie, et qui ne cherchera pourtant jamais à maîtriser les langues, le style et les moyens d'expression purement littéraires, qui se contente donc de s'exprimer de façon utilitaire et non littéraire. L'analyse minutieuse de ses manuscrits révèle indubitablement l'absence de toute ambition esthétique proprement dite, fait étrange s'agissant de littérature! Ses manuscrits le montrent comme un auteur qui, arrivé à un certain degré de compétence, n'aspire plus à perfectionner son style. Ce paradoxe s'ajoute à un autre, tout aussi fondamental, notamment au fait que c'est un auteur qui s'exprime en trois langues dont aucune n'est vraiment sa langue maternelle et dont il ne maîtrise aucune dans l'absolu. Sans multiplier les paradoxes, pourtant nombreux, disons pour terminer que Rákóczi est un auteur chez qui le déracinement caractérise tous les domaines. Il cherche désespérément à exprimer ses convictions et à communiquer ses confessions, mais sans savoir se servir de la littérature; il produit donc des œuvres qui ne seraient probablement jamais nées sans la déchirure des exils, mais qui, par leur caractère mutilé et imparfait disent indirectement le malheur de vivre loin de son pays, avec le fardeau d'une conscience qu'il faut examiner devant les hommes et la Providence et la perspective de mourir en terre étrangère.

²³ Cf. le récit de Saussure sur le manuscrit des *Mémoires* (Saussure, *op. cit.*, 290) selon lequel le prince a fait présent du texte à Molitard « sous la promesse qu'on ne les feroit point imprimer sa vie durant ».

Les figures du narrateur et du destinataire dans l'œuvre philosophique de György Bessenyei

« Tu peux voir que je laisse mes pensées se succéder sans aucun ordre, sans aucun système, et que rien de ce que je vais dire des différents sujets n'est définitif. Je ne me propose pas de l'instruire, je voudrais seulement inciter le lecteur, en lui montrant des vérités à moitié découvertes, à poursuivre ma réflexion. »

(INYM,¹ 350).

« Je ne cesse pas de te rappeler que je n'écris pas à des gens cultivés mais à des lecteurs incultes, à mes amis nobles qui ont besoin de mes explications »

(RVD I. 246).

Les deux pensées citées en épigraphe proviennent des ouvrages philosophiques de György Bessenyei, et représentent les deux périodes de sa vie qui sont fondamentalement différentes. Dans la première, il s'adresse au lecteur cultivé et dans la deuxième au lecteur inculte; mais toutes les deux témoignent du besoin continu du narrateur d'avoir devant lui un destinataire dès l'acte d'écriture. Il fonde cet acte sur une convention qui le relie à son lecteur: « Si tu trouves ma manière d'écrire convenable, je sais que tu me liras; si non, tu abandonnes la lecture: je ne serai pas à ta charge, ni toi à la mienne: notre pacte est conclu » (RVD, I. 74). Son destinataire ne peut point être identifié à des personnes réelles, évoquées dans l'introduction: souverains, mécènes, amis philosophes. Cet interlocuteur est un personnage fictif, témoin de la naissance des œuvres, avec des pensées souvent identiques à celles du narrateur; c'est lui qui lui permet de réaliser un dialogue, ou bien de mettre en évidence ses objectifs. Ce personnage du texte peut être considéré comme le dédoublement d'un narrateur qui hésite dans ses pensées, et qui réalise, grâce à ce personnage, un dialogue avec lui-même.

La réflexion dialoguée caractérise d'ailleurs presque tous les ouvrages philosophiques de Bessenyei: les pensées divergentes peuvent être également présentées par des personnages ou par des chapitres différents d'un livre, par des lettres fictives où l'une répond à l'autre, ou par la réunion du texte original et de sa traduction ainsi que d'un commentaire sur le texte traduit. Le dédoublement du narrateur prend une forme particulièrement intéressante dans son dialogue "Bessenyei György és a lelke" (Gy. B. et son esprit) où l'esprit essaie de convaincre l'écrivain de l'utilité de son travail. Le narrateur incertain a donc besoin d'un interlocuteur dont la réflexion ressemble à la

¹ La liste des abréviations utilisées est présentée en fin d'article.

sienne: ce dernier est une fiction indispensable dans le difficile moment de l'écriture (AH, 262-284).

Ce destinataire nous fait penser au concept du "lecteur idéal" dans la théorie de l'effet esthétique de Wolfgang Iser qui voit dans ce type de lecteur "une fiction", "une construction pure", une figure qui "devrait avoir le même code que l'auteur".² Cette conception sur le rôle du narrateur et le lien entre le narrateur et le destinataire ressemble à celle de Diderot que les critiques considèrent comme « un aspect de la stratégie persuasive » et comme « une communication de trompe-l'œil » dans lequel le destinataire n'est qu'une « illusion ».³

Les ouvrages de György Bessenyei sont marqués par l'existence continue du destinataire qui peut adopter différentes figures. Le narrateur est également mis en scène, il est partout présent, et sa figure nous révèle, surtout dans les ouvrages de maturité, le caractère, les sentiments, la méthode de réflexion, les circonstances de la vie de l'écrivain. Ces figures se ressemblent: le narrateur crée un destinataire qui lui convient.

Dans notre analyse nous présenterons les caractéristiques et les transformations de ces deux figures à travers les ouvrages philosophiques et les paratextes des œuvres fictives de György Bessenyei.

*

Avant de faire l'analyse de l'œuvre en entier, nous allons prendre deux exemples qui témoignent d'une façon évidente du fait que le choix du destinataire détermine les autres facteurs de l'écriture.

Notre premier exemple sera la traduction de l'*Essai sur l'Homme* de Pope. La première traduction est née à Vienne en 1772 et il retraduit l'ouvrage trente ans plus tard, dans sa solitude provinciale. Les paratextes des deux poésies désignent explicitement le destinataire choisi. En 1772, Bessenyei s'adresse au lecteur cultivé capable de juger librement des questions philosophiques. Il accompagne la traduction (d'ailleurs très libre) d'abondantes notes qui, au lieu de simplifier le texte original, le rendent plus complexe et plus dense. Il complète en effet le texte du philosophe anglais par ses commentaires en prose et par quelques poésies, il fournit à son lecteur la solution d'une lecture individuelle: « Chacun sent soi-même la liberté de son âme, et j'avais l'intention d'écrire mes pensées de telle manière que je puisse être rectifié par tout homme susceptible de penser et de sentir, d'ailleurs un lecteur a le droit de juger comme il veut, puisqu'il démontre ainsi la liberté de son esprit » (KÖ, 135).

Nous pouvons constater le changement du destinataire dans la traduction de 1803 par le fait que les notes s'y raréfient. De surcroît, le narrateur utilise ses notes, au lieu de rendre plus polémique le texte traduit, pour expliquer les pensées de l'écrivain anglais, trop difficile à comprendre pour un lecteur "inculte", "provincial". Le traduc-

² Wolfgang Iser, *L'acte de lecture. Théorie de l'effet esthétique*, Bruxelles, 1985, 60-64.

³ Jean-Pierre Seguin, *Diderot, le discours et les choses*, Lille, 1981, 213-219; « L'illusion du destinataire chez Diderot: un aspect de la stratégie persuasive », *Stratégies discursives*, Lyon, 1978.

teur hésite entre deux possibilités: éviter entièrement les notes ou bien expliquer l'ouvrage du début à la fin,⁴ mais il décide enfin d'abandonner les notes et de rendre claires les poésies en elles-mêmes. Il représente sa relation avec le destinataire choisi dans l'annexe de la traduction. Cette annexe met en relief la difficulté qui se pose au traducteur: « Je n'écris point au lecteur sage, cultivé, mais au lecteur inculte (...) qui ne me comprend pas si je laisse le texte sans transformation » (KÖ, 428). Cette tâche ne le rebute point, au contraire, l'écrivain âgé s'intéresse davantage au service qu'il peut rendre à ses lecteurs qu'à la célébrité.

*

Le deuxième exemple où le changement de destinataire est particulièrement intéressant dans deux textes de caractère similaire est celui du "périodique".

En 1779, Bessenyei publie *A Magyar Néző* (Le Spectateur Hongrois) dont le titre évoque les périodiques européens de l'époque,⁵ mais que nous considérons comme un libelle, car le texte entier a été écrit d'un seul jet. L'auteur y défend le progrès contre certains de ses compatriotes qui veulent figer l'histoire, continuer à utiliser le latin au lieu du hongrois dans la littérature et dans les sciences. Il ébauche l'histoire des mœurs, des coutumes et des lois hongroises et universelles pour y démontrer les changements advenus au cours du temps et pour prouver que les mœurs ne s'adoucissent que grâce à la civilisation. Ce destinataire critiqué n'est que rarement évoqué au cours du récit, son lecteur implicite, représenté par l'emploi de la 2^e personne du singulier, constitue un public beaucoup plus large, et le narrateur, qui s'identifie plus d'une fois avec ce destinataire compréhensif (en utilisant la 1^{re} personne du pluriel) essaie de convaincre ce dernier par les exemples qu'il énumère.

Deux ans plus tard, il publie un périodique en allemand, en sept parties, sous le titre *Der Mann ohne Vorurtheil in der neuen Regierung* (L'homme sans préjugé sous le nouveau gouvernement). Dans ce périodique allemand l'auteur concentre ses pensées, pareillement à l'ouvrage hongrois, sur la question du progrès, et on ne peut que noter entre les deux ouvrages l'identité d'exemples et de citations qu'il puise dans l'histoire mondiale et religieuse; il en va de même pour les références.⁶ Le parallélisme s'arrête pourtant ici puisque l'auteur ne s'adresse plus au public hongrois peu instruit, pour lequel il traduit les citations que dans le texte allemand il laisse en version originale, en latin ou en français. Le texte a un double destinataire, il s'adresse aux deux: d'une part il vise les souverains, de l'autre son "ami-lecteur".

⁴ « Je voudrais à tout prix éviter les explications, j'ai des remords, mais je me sens obligé ici de faire des ajouts ». « J'aurais voulu expliquer l'œuvre du début à la fin car il arrive (le texte de Pope) trop tôt au lecteur hongrois peu cultivé qui ne connaît aucune langue étrangère » (KÖ, 399, 401).

⁵ On peut considérer comme modèle "The Spectator" de Steele, Addison et Pope; périodique ayant eu une influence immense en Europe. Il est également connu en Hongrie au XVIII^e siècle. Voir: György Kókay, *A magyar hírlap és folyóiratirodalom kezdetei. 1780-1795* (Les débuts de la presse hongroise), Budapest, 1970, 19, 71.

⁶ Voir par exemple: *A Magyar Néző* (Le Spectateur Hongrois), Budapest, 1932, 53 et INYM, 278, 373.

Le narrateur peut être identifié à Besseneyi qui présente à travers l'homme sans préjugé sa situation et celle de ses amis philosophes à Vienne. Il imagine qu'il remplit le rôle du conseiller du roi et se charge de le soutenir contre le clergé qui l'attaque à cause de son édit sur la tolérance; il se place en même temps dans le rôle du "médium" entre le souverain et ses sujets. Tandis que le souverain apparaît par intermittence comme destinataire, la présence de l' "ami-lecteur" est permanente. Il est présenté comme un véritable partenaire qui accompagne le narrateur dans un voyage intellectuel: le narrateur, comme nous le voyons dans la première épigraphe, conçoit un lecteur qui peut reconstituer ses pensées désordonnées et même donner suite à la réflexion entamée par l'auteur. Ce lecteur représenté est un modèle, un idéal que le narrateur a l'intention de former par sa manière d'écrire: « L'homme ne réfléchit que si on l'incite à le faire, et son âme ne peut pas s'élever tant qu'il ne sait réfléchir par lui-même » (INYM, 350).

*

Les œuvres philosophiques de György Besseneyi et les paratextes de ses ouvrages fictifs sont basés sur des sujets très variés relevant du domaine de l'épistémologie, de la morale, de la politique et de l'histoire. La préoccupation de l'auteur n'est pas simplement la communication des connaissances, mais bien plus la persuasion, la captation d'un lecteur installé à l'intérieur du texte même. Ce trait est typique du style des Lumières. J.-P. Seguin pose par exemple la caractéristique du « discours à thème didactique » de Diderot comme « un genre à forme fixe » à cause du retour régulier de certaines formes d'expression (apostrophe, interrogation, impératif, etc.) et de « l'imitation soutenue du contact personnel, obsession de persuader un interlocuteur qu'il se crée à soi-même ».⁷

Cette communication est fondée dans l'œuvre de Besseneyi sur la représentation d'un auteur-narrateur qui fait participer son lecteur à la production du texte qu'il lira. Le pacte qui les relie, au lieu d'être une compromission contraignante, signifie une entière liberté entre les deux partenaires: « J'écris comme je peux; et toi, tu juges comme tu peux et comme tu veux » (INYM, 327). Il essaie d'assurer sa liberté d'auteur à tout prix: « Je m'offre par mon travail à mon Cher Lecteur, qu'il me dise son jugement: si sa parole juste et convenable peut m'éclaircir, je l'écoute, mais s'il m'attaque sans raison, je deviens sourd » (SZ, 297). L'auteur se résigne pourtant et accepte le défi que représente la satisfaction continue du lecteur.

Ses premiers ouvrages font déjà appel au lecteur: « j'espère capter l'approbation généreuse de mon lecteur plutôt par ma bonne volonté que par ma disposition d'esprit » (INYM, 90).

L'auteur implicite, dont la présence constante est suggérée au lecteur par les formes personnelles, essaie d'établir une communication avec le lecteur par toute une série de manœuvres: il se représente, montre sa situation, explique ses intentions, partage avec lui ses doutes.

Dans les années viennoises, l'acte d'écriture lui paraît être un devoir difficile et dont l'utilité lui semble incertaine: « Pourquoi j'écris tout cela? Peut-être pour rendre

⁷ Seguin, *Op. cit.*, 213-216.

les gens plus heureux par la lecture? ... Quelle faiblesse, et quelle immense témérité! Es-tu heureux, fortuné et paisible toi-même qui sais tout cela, le sens et l'écris? Que fais-tu d'autre sinon de communiquer ta tristesse et ta misère à ceux qui te comprendront... » (AH, 221). Malgré ce doute, qui est d'ailleurs le trait distinctif de la représentation qu'il fait de lui-même, la communication a de la valeur puisque le destinataire est caractérisé par une réflexion identique: « Je suis incapable de concevoir les œuvres et les limites de la nature, comme toi d'ailleurs. Je ne puis pas dire autre chose que ce que je peux comprendre ou imagine de comprendre » (PM, 542).

Le narrateur se représente comme un être dominé par une force surhumaine qui le pousse à écrire: « Il est difficile d'imaginer un homme qui soit plus paresseux que moi dans le monde. Par contre, tu n'as jamais vu un esprit plus inquiet que le mien, ni un écrivain aussi infatigable que moi. Une paresse physique terrible coexiste avec une fureur morale dans mon être. Je suis poursuivi par quelqu'esprit qui ne me laisse tranquille si je n'écris et si je ne réfléchis jusqu'à l'étourdissement. Tel est mon repos... » (PM, 496).

Le narrateur, dans le but d'attirer la sympathie de son destinataire, décrit sa situation: il ne se plaît pas dans le rôle du philosophe, il met en relief sa qualité d'"Homme" (RVD, I, 73). En voulant représenter son idéal, il énonce un dilemme: cet écrivain idéal devrait être un sage exempt de passions, de "folies", mais il doit être aussi un homme sensible qui ne cherche pas à concevoir de beaux systèmes mais qui mobilise tout son effort vers un seul but: contribuer à la réalisation du bonheur humain (RVD, II, 128; PM, 560-564).

Il dévoile toute sa vie devant son "ami-lecteur": le jeune homme consciencieux qui se tue pour devenir cultivé (« Réflexion, lecture!... je vous ai serré sur mon sein et vous avez bercé ma vie fatiguée dans vos bras », (RVD, II, 123-124) et le vieillard triste et solitaire dont « le cœur est vidé des plaisirs », qui sent « l'amertume morne de la mort même avant la fin de la vie humaine » (PM, 90).

Il montre à son lecteur la difficulté de la création, en présentant l'acte d'écriture par des métaphores. Le jeune homme se compare aux « pauvres habitants de la Guinée qui se penchent sur l'eau de la rivière qui emporte avec le sable quelques grains d'or, (il) se penche de même sur l'histoire ancienne de (sa) nation hongroise » (TB, 299). L'écrivain âgé, devenu « un pèlerin dans le désert »⁸ crée un narrateur résigné qui ne passe que deux heures à écrire pendant la journée.

Le narrateur est déterminé par sa nationalité hongroise bien qu'il s'avoue citoyen du monde, car il se sent obligé d'utiliser le hongrois pour exprimer des sujets auxquels cette langue n'est pas encore adaptée. Il ne manque pas de mentionner la particularité de sa situation quand il est condamné au silence. Ainsi ses ouvrages écrits pendant sa retraite, au milieu de ses terres, s'adresseront logiquement à la postérité et souligneront dans sa situation et qu'il est désabusé et que dire la vérité lui est plus important que jamais: « La quête de la fortune, du rang et du respect n'étouffe point la vérité que le Dieu des Cieux a imprimé dans le cœur (...) je consacre ces quelques heures qui me restent de la vie à chercher la vérité de la nature. Je ne crains point le jugement des hommes!... » (PM, 564).

Le narrateur ne se contente pas d'attirer la sympathie du destinataire par le dévoile-

⁸ *A Természet Világa* (Le Monde de la Nature), éd. par János Bokor, Budapest, 1898, 29.

ment de sa personne et de sa bonne volonté. Il renforce la fonction persuasive du texte en insistant sur sa relation avec le destinataire.

Il fait semblant de suivre ou de refuser les conseils d'un interlocuteur présent.⁹ « A propos de cette chose, est-ce que tu désires, Lecteur, que je remonte jusqu'à l'origine du monde (...) Ne m'oblige pas à retourner si loin, car je ne puis pas résoudre la question si tu me forces à écrire une histoire » (PM, 332). Le narrateur explique à son destinataire sa méthode d'écriture: comment et pourquoi il choisit certains événements ou sujets à représenter, comment il organise son récit. L'intérêt de son lecteur et sa méthode de pensée prévaut sur les choix narratifs de l'écrivain et sur la logique du récit qu'il construit. Il veut l'éduquer et lui donner des conseils utiles: « Si je ne peux pas discuter d'un événement avec toi, je l'abandonne » (RVD, II. 28). Il veut le protéger contre la crédulité en se proposant lui-même comme modèle: « La structure de la pensée de quelqu'un m'importe plus qu'une croyance aveugle en lui. Je te conseille de faire de même. Ne me crois ni moi ni personne d'autre si tu n'y trouves pas de véritable raison » (RVD, II. 182). Il établit un dialogue avec lui, l'incite à une discussion, le pousse à réfléchir et à juger, l'utilise comme témoin de sa réflexion, il exprime même ses sentiments et son étonnement.

Ce destinataire actif apparaît ainsi dans le récit par ses questions, ses objections: « Tu es fou, me diras-tu impatientement, comment les hommes pourraient-ils être différents?... Je ne m'effraie point de ce que tu m'aies appelé fou... » (INYM, 336). La fausse communication est poussée jusqu'à ses limites quand le narrateur prie son lecteur de lui faire parvenir la conclusion des réflexions qu'il tirera de la lecture du texte.¹⁰ Il lui dévoile son but et l'interroge comme s'il pouvait répondre: « Mais où en est la cause mon lecteur-parent? » « Dis-moi, où peut-on trouver la vraie foi chrétienne? » (RVD, II, 162; AH, 140).

Sa conviction de pouvoir persuader le lecteur l'emporte sur le doute et il se fatigue à l'excès pour réaliser son but: il cherche les exemples convaincants pris dans sa propre expérience, lui épargne les détails désagréables ou fatigants.

Un des procédés particulièrement intéressants de sa technique de persuasion consiste à se confier à l'imagination de son destinataire. Une analogie peut servir ainsi la compréhension et éclairer une problématique sur laquelle le destinataire n'a pas de connaissances suffisantes: une armoire pleine d'objets fragiles qu'il faut déplacer peut montrer au lecteur la difficulté que la transformation des lois, des coutumes, des mœurs d'une nation peut signifier pour un ministre (INYM, 179).

La forme personnelle dans laquelle une conversation est réalisée entre le narrateur et son destinataire ne domine pas tous les ouvrages philosophiques de Bessenyei. Nous montrerons dans ce qui suit quelques exceptions marquantes.

Dans ses traductions (où il respecte d'ailleurs très peu le texte original) le narrateur s'étirole et le destinataire apparaît rarement. Bessenyei traduit un extrait de l'*Essai sur*

⁹ Georges Daniel appelle ce phénomène "une métalepse du message" et le décrit ainsi: « Feindre que les paroles au style direct incluses dans le contexte de la situation d'écriture sont articulées par une personne logiquement inactualisable dans le présent de l'énonciation ». *Le Style de Diderot. Légende et structure*, Genève-Paris, 1986, 393.

¹⁰ « Après avoir comparé les intentions morales de ces mortels que j'ai énumérés, dis-moi, quelle est la conclusion que tu as tirée concernant le système de la nature » (INYM, 168).

les Mœurs de Voltaire, l'histoire de l'Europe au XI^e siècle auquel il ajoute une histoire parallèle de la Hongrie. Voltaire signale la présence du narrateur et de son lecteur de manière très indirectes: "on croit bien", "on prétend". Dans la traduction, Bessenyei utilise des formules telles que: "comme nous le savons", "on peut voir", "on dit" ("mint tudjuk", "úgy mondatik", "láttuk"). Ses quelques intrusions personnelles que nous trouvons dans le texte sont des rajouts et se rapportent à la Hongrie. Son histoire hongroise est déjà pleine d'exemples personnels (« Tu me dis que cela est possible; je n'en sais rien » (TB, 145).

Le destinataire explicite peut également reléguer au second plan le personnage du lecteur implicite, ainsi par exemple dans le libelle qu'il adresse à la haute noblesse hongroise (*Egy magyar társaság iránt való jámbor szándék* — L'Intention modeste de former une société hongroise).

Une autre exception au bon fonctionnement du couple lecteur-narrateur est représentée par un ouvrage très personnel: *A Bihari Remete* (L'Ermite de Bihar). L'auteur s'y dédouble: d'une part il est le narrateur qui présente l'Ermite, et de l'autre, il lui prête ses propres pensées; le narrateur livre la parole de l'Ermite à la 3^e personne du singulier, sans rien y ajouter. Mais dans les notes, où il expose ses explications, il se dévoile et présente les pensées énoncées comme les siennes: « Ce petit travail a été redevable à la langue de ce pays. Jamais on n'a réfléchi ainsi en hongrois dans un ouvrage imprimé. Les lectures, les expériences, la réflexion et les sentiments de toute ma vie ont composé ce petit travail... Jamais je n'ai été aussi pressé par ce que j'ai écrit que par ce travail » (PM, 474). La multiplication de soi-même exclut le fonctionnement de l'hypothèse du narrataire, ce qui nous suggère déjà que ce dernier peut également exprimer un autre lui-même.

Le lecteur implicite de Bessenyei est un personnage qui mérite la fatigue du narrateur, ce dernier s'intéresse à ses pensées et lui permet également de se libérer de ses doutes ainsi que de s'approcher de la vérité. Comme il a du bon sens, il peut même résoudre les questions épineuses: « Je plaide devant toi comme l'avocat des deux parties. Sois-en l'arbitre et juge! » (PM, 321).

Ce narrataire n'a pas toujours les mêmes caractéristiques: il peut être le Hongrois habitant à Vienne, le lecteur cultivé ou simple, le lecteur contemporain ou la postérité.

Le lecteur de mauvaise foi apparaît aussi. Il est vrai qu'il apparaît rarement sur scène et qu'il est toujours le même: ce personnage loue l'autorité, il est méfiant à l'égard des pensées progressistes (celles de l'écrivain) et craint les changements. Son rôle permet à l'écrivain de réfuter ceux qu'il considère comme les ennemis du progrès (INYM, 329, 331; TB, 172-174).

L'homme cultivé est le destinataire des premiers ouvrages et le public restreint de quelques textes de sa vieillesse.¹¹ L'évocation de ce destinataire lui permet de parler de sujets considérés comme interdits ou de communiquer des idées dans lesquelles il hésite ou bien il est indécis (INYM, 347-350).

¹¹ Il est apostrophé dans *A Bihari Remete* (L'Ermite de Bihar) (PM, 373); dans *Der Mann Ohne Vorurtheil* (L'homme sans préjugé) (INYM, 350) et quelquefois dans son histoire romaine (RVD. II, 190).

Le lecteur simple, le noble de province est généralement le destinataire des derniers ouvrages. Cet interlocuteur est également un partenaire intellectuel qu'il appelle son parent; on peut le considérer comme un autre soi-même, le noble provincial pourvu de bon sens mais inculte qu'il aurait pu lui aussi devenir sans les années viennoises pleines d'événements spirituels enrichissants.

Du point de vue de la fonction de ces discours, il ne faut pas non plus négliger l'importance des apostrophes. La présence du destinataire est continuellement évoquée par la 2^e personne du singulier ou par la 1^e personne du pluriel (où il est identique au narrateur), mais tous les textes analysés font aussi appel directement au lecteur et d'autres personnages sont également interpellés: les souverains, les citoyens, ses amis, les "paysans, pauvres débiteurs". Ces apostrophes, ainsi que les formes personnelles sont des figures qui agissent sur l'attention du lecteur, lui font accepter l'illusion qu'il y a quelqu'un qui lui parle.

Le narrateur suppose bien connaître son interlocuteur, avec souvent un goût, un raisonnement et des sentiments similaires aux siens, ainsi il est en mesure de lui communiquer des connaissances utiles: « Mon intention n'est pas de faire accepter à mon compagnon mortel mon esprit particulier, mais bien plus lui montrer sa propre nature... » (PM, 541). Leur relation est intime: le narrateur se réfère à des expériences communes ou similaires (« depuis notre enfance nous nous sommes habitués »). Cette intimité ne l'empêche point de provoquer son lecteur: « Je me fatigue continuellement, tracassee-toi aussi quelquefois, Lecteur! » (PM, 191).

Le narrateur s'identifie avec le destinataire qu'il dessine identique à lui-même, ainsi la 1^{re} personne du pluriel suggère une vérité généralement acceptée, une évidence: « Ami ce n'est pas notre partage de connaître la loi de l'univers. Adorons en l'auteur et vegetons dans ce merveilleux labyrinthe, ou il nous a placé... » (sic! — lettre en français de Bessenyei (INYM, 160).

On peut remarquer un glissement de la situation du narrateur à celle du narrataire dans cette citation: « Mahomet gémit sous nos pieds ». La particularité de cette identification réside dans le fait que le pronom exprimant une communauté se rapporte aussi à des gens du passé. De pareils procédés obligent aussi le lecteur à une participation personnelle.

Le narrataire peut aussi devenir le prolongement du narrateur: participant de la réflexion, on lui confie la décision dans les cas délicats: « Je n'ai pas la possibilité de montrer audacieusement le chemin qui relie le cœur à l'âme et l'âme au cœur. Je présente seulement quelques expériences, craintivement, tâtonnant... que le lecteur en juge selon sa propre intelligence » (AH, 210).

*

La relation entre le narrateur et son destinataire est caractérisée dans les textes analysés par l'effet d'identité, d'interférence ou par le phénomène de l'appel à la participation. Le texte peut exprimer les doutes par le faux-dialogue de ces deux personnages, et par l'association scripteur-lecteur il suggère également l'idée de l'évidence.

Les formes personnelles assurent une unité à l'œuvre, témoignent de la préoccupation de l'écrivain de persuader son lecteur et rendent possible de présenter, à la place d'idées toutes faites, la formation de ses pensées philosophiques.

ABRÉVIATIONS des références d'ouvrages de György Bessenyei

- BIB = AH — *A Holmi* (Pot-pourri), éd. critique par Ferenc Bíró, Budapest, 1983.
BIB = INYM — *Idegen Nyelvű Munkák és Fordítások. 1773-1781* (Ouvrages en langue étrangère et traductions), éd. critique par György Kókay, Budapest, 1991.
BIB = KÖ — *Költemények* (Poésies), éd. critique par László Gergye, Budapest, 1991.
BIB = PM — *Prózai Munkák. 1802-1804.* (Œuvres en prose), éd. critique par György Kókay, Budapest, 1986.
BIB = RVD — *Rómának viselt dolgai* (Histoire romaine), éd. critique par Olga Penke, I-II, Budapest, 1992.
BIB = SZ — *Színművek* (Théâtre), éd. critique par Ferenc Bíró, Budapest, 1990.
BIB = TB — *Társadalombölcseleti írások. 1771-1778.* (Philosophie politique), éd. critique par Péter Kulcsár, Budapest, 1992.

La présence des auteurs français dans les lectures de la noblesse hongroise entre 1526 et 1671¹

Les historiens de la civilisation hongroise et tout particulièrement les historiens du livre sont trop enclins à contempler l'histoire du livre, de la bibliothèque et de la lecture au XVI^e et XVII^e siècles exclusivement des hauteurs de la Bibliotheca Corvina. Bien sûr, les contemporains avaient toutes les raisons de parler en superlatifs de cette magnifique collection, et la reconnaissance de la post riorit ² est justifiée aussi, mais les recherches de ces quinze à vingt dernières années ont démontré d'une manière convaincante que la Bibliotheca Corvina et plus généralement la civilisation (l'architecture, les arts décoratifs, la culture écrite et les modalités de sa consommation: la lecture) de l'époque de Mathias avaient été bien préparées et n'ont pas disparu aussi définitivement que l'on pourrait croire, vu l'histoire tragique de la Hongrie au XVI^e siècle. L'ère de l'humanisme ne se limite pas à la seconde moitié du XV^e siècle: la fondation de l'université à P cs par Louis I^{er} (1367) et la double fondation de l'université de Buda (en 1395 et 1410) par l'empereur Sigismond n'auraient pas été possibles dans un milieu dépourvu de toute culture; la réévaluation de l'époque de Sigismond (de 1387 à 1410) du point de vue de l'histoire de la civilisation ne s'achève que de nos jours.³

L'histoire moderne des deux siècles après la mort de Mathias Hunyadi est à la portée de tous ceux qui s'y intéressent;⁴ la Principauté de Transylvanie a été l'objet

¹ Il est impossible dans le cadre d'une brève étude de présenter une bibliographie exhaustive; nous ne mentionnons que les documents publiés, les synthèses et les monographies. Nous nous efforçons de n'oublier aucune étude rédigée en langue accessible aux non hongrois.

² Synthèse moderne des recherches sur l'histoire de la Bibliotheca Corviniana: Csaba Csapodi, *The Corvinian Library. History and Stock*, Budapest, 1973; Csapodi 1984.

³ *Magyarországi M v szet 1300-1470*, I-II (Les arts de Hongrie 1300-1470, I-II), sous la direction d'Ern  Marosi, Budapest, 1987, A magyarországi m v szet története, 2 (Histoire de l'art de Hongrie, 2);  gnes Kurcz, *Lovagi kult ra Magyarországon a 13-14. században* (La culture chevaleresque en Hongrie aux XIII^e et XIV^e siècles), Budapest, 1988; Elem r M lyusz, *Kaiser Sigismond in Ungarn 1387-1437*, Budapest, 1990; *M v szet Zsigmond király kor ban*, I-II (Les arts à l'époque du roi Sigismund), sous la direction de László Beke, Ern  Marosi, T nde Wehli. Budapest, 1987.

⁴ *Magyarország története 1526-1686*, I-II (Histoire de la Hongrie 1526-1686, I-II), sous la direction d' gnes V rkonyi, Budapest, 1985. (Parue condensée en anglais, français et allemand).

d'une monographie entière,⁵ par contre, l'histoire des bibliothèques hongroises⁶ n'a pas intégré les acquis des deux dernières décennies et continue de se contenter du slogan rendant certainement compte d'une part de la vérité: « les muses se taisent au bruit des armes » (*Inter arma silent musae*); les auteurs de ce livre ont ignoré l'énorme quantité de documents accumulés pendant les années 70 et 80.

Je voudrais présenter l'état de la civilisation et de la culture hongroises aux XVI^e et XVII^e siècles, d'autant plus que les collections privées les plus importantes de l'époque font partie de ce panorama et constituent les éléments de base du réseau des institutions culturelles.

Les institutions culturelles de Hongrie aux XVI^e et XVII^e siècles

Bien que les grandes dates de l'histoire politique ne correspondent pas, en général, au tournant des grandes périodes de l'histoire de la civilisation, la défaite à Mohács (1526) et la prise de Buda par les Turcs (1541) ont apporté des transformations fondamentales dans l'évolution de la civilisation hongroise:

1) La cour royale a cessé d'exister

Le pays a perdu un centre d'organisation et d'attraction internationale prestigieux qui, grâce à un roi mécène, avait joué un rôle décisif dans le développement de la culture en Hongrie (exemple du roi Mathias). Ce rôle sera pris en charge, vers le milieu du siècle, par un réseau de cours seigneuriales. Quelques exemples importants (auxquels correspondent des bibliothèques privées considérables): la cour des Zrínyi à Ozaly (après la mort de György Zrínyi, un de ses fils, Péter garde le château comme centre du domaine seigneurial, l'autre s'installe à Csáktornya avec sa cour), celles de Batthyány à Némétújvár et à Szalónak, la cour des Nádasdy à Sárvár puis à Pottendorf, celle des Thurzó à Bicsé, des Perényi puis des Rákóczi à Sárospatak et des Eszterházy à Kismarton et à Fraknó. Il est à souligner qu'en Transylvanie la situation est différente, étant donné qu'une partie de la cour s'est installée à Gyulafehérvár (1541) privant ainsi l'institution de voïvodat, et la cour du voïvode de sa raison d'être. Après la sécularisation des biens de l'évêché catholique romain de Transylvanie (1551), la cour du prince de Transylvanie dispose, aux XVI^e et XVII^e siècles, des revenus de trois cours. C'est cette richesse particulière dans une région pauvre (même si on la compare au Royaume de Hongrie) qui explique au moins en partie que le caractère intellectuel de cette cour princière exerce une influence déterminante sur l'évolution de la civilisation en Transylvanie. Là, on ne constate le rôle accru des cours seigneuriales dans l'organisation de la vie culturelle qu'après la tragédie de 1658, après la destruction de la capitale princière par les troupes turques et tatares.

⁵ *Erdély története*, I-III (Histoire de la Transylvanie, I-III), sous la direction de Béla Köpeczi, Budapest, 1986. (Parue condensée en anglais, allemand et français).

⁶ Csaba Csapodi—András Tóth—Miklós Vértesy, *Magyar Könyvtártörténet* (Histoire des bibliothèques en Hongrie), Budapest, 1987. L'étude parlant de notre époque est publiée aussi en allemand: Csapodi 1984.

C'est à partir de cette date qu'apparaissent les cours seigneuriales comme celle des Bethlen à Keresd, des Teleki à Gernyeszeg et celle des Apaffi à Radnót.⁷

2) L'organisation intérieure de l'Église catholique a été perturbée

Le champ de bataille de Mohács a vu la mort des deux tiers du haut clergé (archevêque, évêques et abbés) hongrois. Les Turcs ont occupé un tiers du pays. La Transylvanie, où, comme je viens de le mentionner, on a sécularisé les biens de l'évêché, est considérée, ainsi que les régions dominées par les Turcs, comme un pays de mission, et seuls les franciscains, et à partir du XVII^e siècle les Jésuites, développent leurs activités. Le clergé séculier (privé du soutien et du contrôle de la hiérarchie) perd son influence ou se rallie aux Protestants. Le haut clergé gardant les titres, mais perdant ses fonctions, se masse sur le territoire du Royaume de Hongrie et met en place, à Nagyszombat et à Pozsony, les institutions dont il pourra profiter dans sa lutte victorieuse, au XVII^e siècle, contre les Églises protestantes devenues majoritaires dans le pays. C'est aussi le moment de la fondation de la première université, à Nagyszombat (1635), capable de fonctionner sans interruption pendant une très longue période.⁸ Les pertes des ordres religieux sont très importantes aussi à cause de la progression de l'occupation turque, mais le fait que la grande majorité des villes devient protestante en deux décennies, et que les ordres religieux seront purement et simplement délogés, est encore plus grave.

3) Les circonstances ne pouvaient pas être meilleures pour la progression de la réforme

La hiérarchie de l'Église catholique est en ruine; la majeure partie des villes étaient habitées par des Allemands qui ont adopté la religion luthérienne pratiquement d'un jour à l'autre; la noblesse hongroise, en partie par réaction à l'hégémonie habsbourgeoise, a choisi, elle aussi, la nouvelle religion. À la fin du XVI^e siècle, la grande majorité de la population des territoires hongrois appartenait déjà à l'une des religions

⁷ Les études de Tibor Klaniczay sur l'époque publiées en français: « La Transylvanie: naissance d'un État », *Ethno—Psychologie*, Revue de Psychologie des peuples. Actes du Colloque tenu au Centre d'Études Supérieures de la Renaissance (Université de Tours, 20-22 mai 1976) 1977, 287-301; « Réforme et transformations culturelles en Hongrie », *Les réformes, enracinement socio-culturel*. XXV^e colloque international d'études humanistes, Tours 1-13 juillet 1982. Études réunies par Bernard Chevalier, Robert Sauzet, Paris, 1985, 233-238; Klaniczay 1985.

⁸ À la fin du siècle, à l'époque de la première vague des Jésuites, ceux-ci fondent une université à Kolozsvár (Cluj), mais elle ne pourra fonctionner sans interruption: 1579-1603. Cf. Klaniczay 1985; Pour ce qui concerne l'histoire de l'université de Nagyszombat voir: Franciscus Kazay, *Historia universitatis tyrnaviensis Societatis Jesu...* Tyrnaviae, 1737; *Az Eötvös Loránd Tudományegyetem története 1635-1985* (L'histoire de l'Université Loránd Eötvös 1635-1985), sous la direction d'István Sinkovics, Budapest, 1985; *Trnavská Univryita v dejinách skolsiva a vzdelanosti*, sous la direction de Margita Krejcová, Bratislava, 1986; *Matricula Universitatis Tyrnaviensis 1635-1701*, publ. par Attila Zsoldos, Budapest, 1990, Fejezetek az Eötvös Loránd Tudományegyetem történetéből 11 (Chapitres de l'histoire de l'Université Loránd Eötvös 11).

protestantes; ces religions étaient organisées, et elles avaient réussi à mettre en place leurs propres réseaux d'enseignement. Mais ils ne sont pas arrivés à organiser leur propre enseignement supérieur, ce qui explique l'importance accrue de la fréquentation des universités étrangères.⁹

Les sources de l'histoire des bibliothèques et de la lecture aux XVI^e et XVII^e siècles

Le programme de recherches mis en chantier à Szeged, en 1980, afin de rassembler les documents qui témoignent de l'assimilation de la culture écrite¹⁰ insistait déjà sur la nécessité des études qui compareraient non seulement les lectures des différentes couches sociales et des différents groupes religieux mais aussi celles des différentes régions de la Hongrie. Bien sûr, de longues années laborieuses seront encore nécessaires pour élaborer une synthèse à partir de ces documents, mais leur description bibliographique¹¹ et leur publication en simple lecture¹², la décodification des différentes unités de registres puis leur mise sur ordinateur¹³ constituent déjà un bon point de départ. On a préparé la typologie des sources pour l'histoire de la lecture¹⁴, et paraissent les premières études profitant des données ainsi présentées.¹⁵ Les acquis de ces travaux, quoique les recherches pour la mise en valeur des sources doivent encore être poursuivies dans plusieurs domaines, m'autorisent d'ores et déjà à étudier, dans le

⁹ Voir certaines pièces de la série des livres *Fontes rerum Scholasticarum* (I-IV) et de *Peregrinatio Hungarorum* (I-IX).

¹⁰ Katalin Keveházi, « Aufarbeitung und Publikation von ungarischen Bücherverzeichnissen aus der Zeit vom 16. bis 18. Jahrhundert », *Wolfenbütteler Notizen zur Buchgeschichte*, 1985, 68-71; István Monok, « A XVI-XVII. század magyarországi olvasmányai » (Les lectures en Hongrie aux XVI^e-XVII^e siècles), *Csongrád megyei Könyvtáros*, 1985/1-2, 15-20; István Monok, « XVI-XVII. századi olvasmánykultúránk » (Notre culture de lectures aux XVI^e et XVII^e siècles), *Magyar Könyvszemle*, 1988, 78-82.

¹¹ KtFI-VIII.

¹² ADATTÁR 11-18.

¹³ La description de l'enregistrement des titres: Monok 1993, 59-60.

¹⁴ Monok 1993.

¹⁵ Voir entre autres: Viliam Cicaj, *Bányavárosi könyvkultúra a XVI-XVII. században* (La culture du livre dans les villes minières aux XVI^e et XVII^e siècles), Besztercebánya, Kőrmöcbánya, Selmezbánya, Szeged, 1993. Olvasmánytörténeti Dolgozatok (Études d'histoire de la lecture) IV; István Monok, « Olvasmánytörténeti forrásaink — értelmiségtörténet » (Les sources de l'histoire de la lecture en Hongrie — histoire de l'intelligentsia), *Az értelmiség Magyarországon a 16-17. században* (L'intelligentsia en Hongrie aux XVI^e et XVII^e siècles), sous la direction d'István Zombori, Szeged, 1988, 169-181; Károly Kokas, *Könyv és könyvtár a XVI-XVII. században Kőszegen* (Livre et bibliothèque aux XVI^e et XVII^e siècles à Kőszeg), Szeged, 1991. Olvasmánytörténeti Dolgozatok (Études d'histoire de la lecture) III; Gábor Farkas, *A 16-17. századi polgári könyvtárak típusai* (Les différents types de bibliothèques bourgeoises aux XVI^e et XVII^e siècles), *Magyar Könyvszemle*, 1992, 100-121; Tibor Grill, *Könyv és könyvtár a XVI-XVII. századi Sopronban* (Livre et bibliothèque à Sopron aux XVI^e et XVII^e siècles), Szeged, 1994. Olvasmánytörténeti Dolgozatok (Études d'histoire de la lecture) VI.

cadre d'un article, les bibliothèques et les lectures d'une seule couche sociale, celle de la noblesse, en comparant les caractéristiques de l'érudition assurée par ces lectures à celle d'autres noblesses d'autres pays. Je m'efforcerai de définir — conformément à ce que suggère le titre de cet article — la proportion de la présence des auteurs français et non français, de présenter l'influence des courants intellectuels représentés par les auteurs français.

Il va de soi que dans le cadre de cet article, il me serait impossible de présenter une typologie méthodique des sources; je voudrais tout de même signaler que les recherches de ces quinze dernières années étendues sur tout le territoire de la Hongrie historique visaient essentiellement deux groupes de sources: premièrement, les différentes remarques manuscrites, surtout celles qui témoignent du possesseur dans les livres existants, et les collections privées reconstruites justement grâce à ces remarques; et deuxièmement, la mise en valeur des sources des archives témoignant de la possession des livres et de leur lecture.

Pour ce qui concerne la période entre 1526 et 1750, nous connaissons autour de 1500 listes de livres, et presque trois quarts de celles-ci faisaient partie des inventaires successoraux. L'étude des remarques des possesseurs nous a rendu possible une meilleure connaissance des lectures, et même des habitudes culturelles d'un certain nombre de personnalités importantes par la qualité de leurs textes écrits, tels András Dudith, Miklós Oláh, la lignée des superintendants luthériens en Transylvanie ou Boldizsár Batthyány et Miklós Zrínyi, grands seigneurs.

Collections de grands seigneurs et de gentilhommes

Les collections de la noblesse moyenne comprennent à peu près de 20 à 300 unités, celles des grands seigneurs entre 200 et 3 000 volumes. Parmi ces collections il y en a très peu dont les catalogues soient parvenus jusqu'à nous.¹⁶ Les informations dont nous disposons nous permettent d'affirmer que du point de vue du nombre des livres gardés dans les bibliothèques, les collections de livres de la noblesse hongroise ne se distinguent guère de celles des autres pays d'Europe.¹⁷ Mais les amateurs de livres

¹⁶ Voir notre annexe.

¹⁷ Afin de pouvoir comparer, voir: Henri-Jean Martin, *Livre, pouvoirs et société à Paris au XVII^e siècle*, I-II, Genève, 1969. Voir en particulier I, 529-534: « Les bibliothèques des gentilhommes »; André Stegmann, *L'Héroïsme cornélien*, Paris, 1968. (En particulier: 215-225: « La circulation du livre au XVII^e siècle »; Lawrence Stone, *The Crisis of the Aristocracy*, I, Oxford, 1965, 672-722: « Education and Culture »; Sears Jayne, *Library Catalogues of the English Renaissance*, London, 1983; Eva Pleticha, *Adel und Buch. Studien zur Geisteswelt des fränkischen Adels am Beispiel seiner Bibliotheken vom 15. bis zum 18. Jahrhundert*, Neustadt, 1983; Otto Brunner, *Österreichische Adelsbibliotheken*, Wien, 1949. Anzeiger der philosophisch-historischen Klasse des Österreichischen Akademie des Wissenschaften; Otto Brunner, « Österreichische Adelsbibliotheken des 15. bis 18. Jhs », *Neue Wege der Socialgeschichte. Vorträge und Aufsätze*. Göttingen, 1956. 155-167; Wolfgang Neuber, « Adeliges Landleben in Österreich und die Literatur im 16. und im 17. Jahrhundert », *Adel im Wandel. Politik, Kultur, Konfession 1500-1700*. Niederösterreichische Landesausstellung, Rosenberg, 12 Mai-28 Ok-

en Europe orientale n'avaient pas les facilités de ceux de l'Occident. Il ne leur était pas possible de choisir parmi les libraires de Paris ou de Bâle et d'y aller personnellement pour consulter les livres à acheter. Par conséquent, leurs bibliothèques n'étaient pas aussi homogènes. Un savant, un grand seigneur, un prélat, un pasteur ou un riche bourgeois étaient tous tributaires de beaucoup de points de vue du goût du libraire ambulant, du moine pérégrin, de l'alumnus, etc., sans parler du fait qu'ils n'avaient pas d'information sur le livre avant de l'acheter. Ils dépensaient leur argent pour acheter les livres qu'on leur conseillait ou dont on leur avait signalé l'existence. Il en résulte que leurs collections seront beaucoup plus hétérogènes, et on ne trouve pas de bibliothèque réellement spécialisée.

Ce qui caractérisait la noblesse hongroise (aussi bien tchèque que polonaise) est l'intérêt très accusé pour les historiens et les livres de droit. En outre, la proportion des livres en rapport avec la pratique quotidienne de la religion (surtout si on la compare aux exemples français, italiens et allemands) est très importante, même dans les collections ne dépassant pas le chiffre de vingt ou trente. On doit voir une rare exception en György Perneszi (mort en 1560) dont la bibliothèque de 62 volumes comprenait un nombre important d'auteurs français humanistes de l'époque. Il faut ajouter que le propriétaire lui-même exerçait une activité de mécène.

Comme le répertoire des livres joint à cette étude en témoigne, la présence des livres français dans la lecture de la noblesse moyenne aussi bien que dans celle des grands seigneurs est pratiquement insignifiante. Pourtant, nous avons inclus dans cette liste les ouvrages de Jean Calvin et de Théodore de Bèze. Nous avons cherché en vain les auteurs huguenots qui figurent souvent dans les listes établies après la mort des pasteurs calvinistes et des bourgeois transylvains (comme Daniel Toussaint, Catharinus Dulcis, Clément Dubois, Philippe Mornay, etc.).¹⁸ De même, Joseph Duchesne (Quercetanus), Jean Fernel ou Jacques Primerose très fréquents dans les bibliothèques des médecins et des pharmaciens ne se retrouvent que dans la bibliothèque de Rákóczi à Sárospatak et sur le fragment de répertoire de la bibliothèque de Péter Zrínyi.

L'absence aussi accusée des auteurs français s'explique avant tout par la rareté des sources. Nous ne disposons pas de documents qui ressemblent à des inventaires de bibliothèque chez les gentilhommes de ces régions majoritairement calvinistes. Par

tober 1990. Katalog des NO Landesmuseums, Neue Folge Nr. 151. En ce qui concerne les bibliothèques tchèques, voir l'annexe de l'analyse de Miroslav Flodr réalisée dans un autre but: *Die griechische und römische Literatur in Tschechischen Bibliotheken im Mittelalter und der Renaissance*, Brno, 1966. Quant à la situation en Pologne, voir: Wladislaw Czaplinski-József Dlugosz, *Zycie codzienne magnaterii polskiej w XVII. wieku*. Warszawa, 1976, surtout pp. 151-163: « Magnat a ksiazka »; Bogumila Kosmanowa, *Ksiazka i jej czienie w dawnej Polsce*, Warszawa, 1981, surtout pp. 227-255: « Dzieje ksiegozbiorn magnackiego ».

¹⁸ Les relations des Hongrois avec les huguenots français ont été globalement analysées par József Turóczy-Trostler, « Szenczi Molnár Albert Heidelbergben » (Albert Szenczi Molnár à Heidelberg), *Magyar irodalom — világirodalom* (Littérature hongroise — littérature universelle), Budapest, 1961, 109-155; Judit Vásárhelyi, *Eszmei áramlatok és politika Szenczi Molnár Albert életművében* (Les différents courants de pensée dans l'œuvre de Albert Szenczi Molnár), Budapest, 1985, 9-16.

contre, nous avons des informations sur certaines collections de livres chez les gentilhommes transylvains à la fin du XVII^e siècle, bien que leurs livres trahissent une très forte orientation théologique orthodoxe virulente, dans les Pays-Bas calvinistes. Les familles nobiliaires de l'époque étudiée ayant un rôle dans l'organisation ou dans le soutien d'une Église et dont on possède un catalogue de livres appartiennent en général à la religion luthérienne (comme György Thurzó). Ces listes ne nous informent pas non plus sur les livres scolaires, ce qui explique par exemple l'absence de Pierre de La Ramée. Pourtant, sur le seul inventaire de libraire (1583) qui nous soit parvenu on trouve trois de ses manuels.¹⁹ D'autres sources indépendantes de l'histoire de la lecture témoignent d'une influence française beaucoup plus profonde, mais cette intervention doit se limiter à l'analyse des documents relevant de l'histoire de la lecture. Je vous présente un seul exemple pour souligner l'insuffisance de l'étude de ce seul type de documents pour arriver à des conclusions généralisantes: l'inventaire de la maison d'Ausbourg de Szaniszló Thurzó contient la petite liste de livres que nous avons déjà mentionnée dans l'introduction. Sur cette liste il n'est mentionné aucun auteur français, ni en latin, ni en français, ni en italien. Or on sait que le propriétaire avait appris le français avec son frère Elek, et son professeur de français s'appelait Catharinus Dulcis.²⁰

Comme notre annexe le suggère, nous avons à étudier soigneusement les lectures de trois familles si nous voulons avoir quelque connaissance de la présence française dans la culture de nos grands seigneurs de l'époque: celles des Batthyány, des Zrínyi et de Miklós Pázmány.

Voyons d'abord les lectures de Boldizsár Batthyány (1535-1590). Les cours de Szalónak et de Némethújvár attiraient les humanistes hongrois et étrangers (entre autres Charles de l'Ecluse et Elias Corvinus).²¹ Le propriétaire a formé sa collection de livres en prenant en considération les conseils du petit cercle de savants pratiquement constamment présents. Il achetait ces livres en premier lieu chez Erhardt Widmar à Vienne et chez Jean Aubry à Francfort-sur-le-Main; du moins, on possède les factures livrées par ces libraires.²² Un seul catalogue est parvenu jusqu'à nous, celui qui date de la fin de la vie d'Ádám (1654), petit fils reconverti de Boldizsár, mais les inscriptions dans les livres de la bibliothèque existant aussi de nos jours, et tout particulièrement les factures, nous permettent d'isoler le fonds acheté par Boldizsár. Ce qui saute aux yeux en examinant cet ensemble, c'est le rôle particulièrement marquant de l'orientation française inhabituelle en Hongrie, surtout en ce qui concerne la présence d'historiens quasi contemporains. Chez les Batthyány, Erdődy, Istvánffy et en général

¹⁹ ADATTÁR 13.22-35.

²⁰ Cf. Ferdinand Justi, *Leben des Professors Catharinus Dulcis von ihm selbst beschreiben*, Marburg, 1899.

²¹ Cf. Béla Iványi, *Batthyány Boldizsár a könyvbarát* (Boldizsár Batthyány le bibliophile), ADATTÁR 11, 389-410; Ödön Szabolcs Barlay, « Boldizsár Batthyány und seine Humanisten-Kreis », *Magyar Könyvszemle*, 1979, 231-251.

²² Adattár 11, 410-435; Robert Evans, *The Wechel Presses. Humanism and Calvinism in Central Europe, 1572-1627*, Oxford, 1975; Theodor Tabernigg, « Die Bibliothek des Franziskanerklosters in Gussing », *Biblos*, 1972, 167-175.

dans les rangs de la noblesse du Sud-Ouest de la Hongrie et en Croatie, cette orientation franco-italienne, et surtout italienne, ne surprend personne, mais il est rare (même dans ce milieu) que quelqu'un lise en français *La République* de Jean Bodin et d'autres auteurs contemporains, comme le fait Boldizsár Batthyány. La majeure partie des chefs-d'œuvre de la littérature politique ne parviendront en Hongrie même à la fin du XVII^e siècle qu'en latin ou en italien. Il était le seul qui possédât dans sa bibliothèque, avant le dernier tiers du XVII^e siècle (en dehors de Miklós Pázmány, mentionné plus loin), une œuvre littéraire française proprement dite, « *Les œuvres de F. Rabelais* 16^e Relié doré », un *Discours de la Beauté*, et qui eût lu le roman courtois *Amadis de Gaule* en français.

Mais lui aussi lisait de préférence des ouvrages d'histoire; étant protestant, il s'intéressait aux guerres de religion. Il avait été témoin des événements d'Amboise (*Histoire des massacres de France; Histoire entière des troubles* etc.).²³

Les Zrínyi appartenaient au même milieu francophile que Boldizsár Batthyány (il avait épousé une Zrínyi). L'épouse, Dóra Zrínyi, et son frère György (1549-1603), envoyaient régulièrement leurs hommes de confiance à Venise pour acheter ce qui était nécessaire. Venise a constitué la place principale pour l'acquisition des livres. Quand il était informé de la publication d'un livre touchant aux problèmes vitaux de Hongrie, traitant par exemple des possibilités de se libérer des Turcs, Miklós Zrínyi le faisait acheter et en informait son beau-frère à Némétújvár. Il envoya à Batthyány, le 12 décembre 1571, dans une lettre, un livre parlant de la bataille de Lepante.²⁴ Le père du poète Miklós Zrínyi (1620-1664), le fils de György, poursuivit le développement de la bibliothèque, mais la Bibliotheca Zriniana est presque entièrement l'acquisition de Miklós. Seuls les livres dont il avait hérité ont été installés dans le château de Csáktornya; la majorité de la bibliothèque devait rester à Ozaly, chez Péter Zrínyi, frère de Miklós.

Miklós Zrínyi avait six ans quand son père mourut. Il eut pour tuteur Péter Pázmány, jésuite, archevêque d'Esztergom, qui mena à bien la réforme de l'Eglise, après le Concile de Trente. Le problème politique primordial pour Pázmány, comme pour de nombreux aristocrates, était de repousser les Turcs et de libérer la Hongrie. La grande question consistait à savoir si on devait s'appuyer sur les Habsbourg ou si on pouvait trouver une solution européenne, notamment dans le cadre d'une coalition anti-habsbourgeoise. Toute une génération bien définissable d'hommes politiques a adopté ses idées selon lesquelles il y avait d'autres solutions qu'une alliance à tout prix

²³ Entre le mois de février de 1560 et le début de l'année 1562, il séjourna en France: à Paris, à Amboise et à Orléans. Cf. Sándor Eckhardt, « Batthyány Boldizsár a francia udvarnál » (Boldizsár Batthyány à la cour française), *Magyarságtudomány*, 1943, 36-44; Ödön Szaboles Barlay, *Romon virág. Fejezetek a Mohács utáni reneszánszról* (Fleurs sur les ruines. Chapitres de la Renaissance d'après Mohács), Budapest, 1986, 192-196.

²⁴ ADATTÁR 11, 554.

avec les Habsbourg.²⁵ Il cherchait un soutien en France, à Venise et en Pologne, et au moins provisoirement, il put gagner à sa cause des princes de la Transylvanie aussi (Gábor Bethlen, György Rákóczi I^{er}) qui, en général, n'envisageaient pas d'alliance autre qu'avec les puissances protestantes. Miklós Zrínyi fut élevé sous son contrôle spirituel. On lui doit donc essentiellement que les actes et les écrits politiques de cet homme politique, chef de guerre et poète, avaient pour arrière-plan une culture politique sérieuse. Ses principales sources étaient des auteurs italiens (Francesco Guicciardini, Giovanni Francesco Lottini, Francesco Sansovino, etc.), mais deux ouvrages français doivent être considérés comme déterminants. Il s'agit, d'abord, de Jean de Silhon (1596-1667), qui en sa qualité de secrétaire de Richelieu et de Mazarin a pu rédiger son ouvrage sur *Le ministre de l'Etat, avec le véritable usage de la politique moderne*. Pour Zrínyi, les deux questions traitées dans cet ouvrage — qu'il a lu dans la traduction italienne de Muzio Ziccata — avaient une importance capitale: comment en finir avec les guerres civiles, et comment se débarrasser de l'occupation étrangère.²⁶ On trouve un autre ouvrage aussi de Silhon dans cette collection, mais cette fois en français (*Esclaircissement de quelques difficultez touchant l'administration du Cardinal Mazarin*).

Le second auteur est Philippe de Béthune (1561-1648) dont *Le conseiller d'État, ou recueil des plus générales considérations servant au manieiment des affaires publiques*, publié anonymement, se trouve dans la bibliothèque de Zrínyi traduits par le même Ziccata. Ce qui intéressait Zrínyi dans cet ouvrage est le problème de la coexistence avec des gens appartenant à une autre religion, et l'importance de la question de la raison d'État. Dans cette bibliothèque, l'autre parti était représenté aussi. On y trouve l'ouvrage (en italien, traduit par Maiolini Bisaccioni) du huguenot Henri de Rohan (1579-1638), émigré à Venise: *Le parfait capitaine*. Zrínyi lut non seulement des ouvrages de théorie politique, mais aussi des ouvrages d'historiens contemporains ou quasi contemporains. Nous retrouvons dans cette bibliothèque les ouvrages de Blaise de Monluc (1501-1577) et d'Enrico Caterina Davila (1576-1631) sur les guerres civiles

²⁵ Voir plusieurs études d'Ágnes Várkonyi dans son ouvrage intitulé: *Magyarország kereszt-útjain* (Les croisées de chemins de la Hongrie), Budapest, 1978, puis son article: « Pázmány és Erdély a törököt kiűző háború eszmei megfogalmazásában » (L'idéologie de la guerre de libération: Pázmány et la Transylvanie), *Az értelmiség Magyarországon a 16-17. században*, sous la direction d'István Zombori, Szeged, 1988, 87-93; Emil Hargittay—Ágnes Varga, « A hitvitáktól a gyakorlati politikáig Pázmány Péter politikai pályájának alakulása » (Des disputes théologiques à la politique pratique. La carrière politique de Pázmány Péter), *Irodalom és ideológia a 16-17. században* (Littérature et idéologie aux XVI^e et XVII^e siècles), sous la direction de Béla Varjas, Budapest, 1987, *Memoria Saeculorum Hungariae* 5, 311-336; Emil Hargittay, « A politikai elmélet Pázmány tevékenységének hátterében » (La théorie politique comme arrière-plan des activités de Pázmány), *Pázmány Péter emlékezete. Halálának 350. évfordulóján*, (Mémorial de Pázmány Péter. 350^e anniversaire de sa mort), sous la direction de László Lukács, Ferenc Szabó, Rome, 1987, 405-448.

²⁶ Voir: Tibor Klaniczay, « Korszerű politikai gondolkodás és nemzetközi látóköri Zrínyi műveiben » (Pensée politique moderne et large horizon international dans les œuvres de Zrínyi), *Irodalom és ideológia a 16-17. században* (Littérature et idéologie aux XVI^e et XVII^e siècles), sous la direction de Béla Varjas, Budapest, 1987, *Memoria Saeculorum Hungariae*, 5, 336-400.

en France, mais aussi l'ouvrage en latin de Gabriel-Barthélémy de Gramond (1590-1654): *Historiarum Galliae ab excessu Henri IV. ad annum 1629*. Quant aux guerres sous Henri III et Henri IV, c'est Pierre Mathieu (1563-1621) qui nous en informe, dans une traduction de Girolamo Canini.

Miklós Pázmány (1623-1667), qui avait fait ses études à Graz, Nagyszombat, Vienne et Olmütz, voyagea en Italie et à Paris. Il n'avait pas le talent de Zrínyi, mais les vues politiques de son oncle. La liste de ses livres témoigne que ceux-ci ne pouvaient pas ne pas exercer une forte influence sur le propriétaire de ces livres. Il est bien possible aussi qu'il ait tout simplement hérité ces ouvrages de Péter Pázmány. Contrairement à Zrínyi, il a lu le *Ministre d'État* de Silhon, en français, et il avait un certain nombre d'ouvrages présentant les activités de Richelieu; il possédait aussi quelques ouvrages sur l'art militaire. Il avait dans sa bibliothèque la traduction française des *Discours* d'Ammirato Scipione.

C'est probablement Péter Pázmány qui acheta ces deux ouvrages: *De l'usage des Passions* et *Les visions de Domino Francisco*, de Quevedo Villega.

Il faut bien souligner qu'à l'époque, il est le seul à posséder à la fois Boccaccio, Petrarca, puis Marcus Aurelius en français, et *Les Elegies Eclogues et Mascarades* de P. Ronsard.

Conclusion

Pour terminer, permettez-moi quelques remarques de synthèse. L'examen des documents rassemblés, et l'identification des volumes signalés par un ou deux mots, ne font que commencer. Ce n'est qu'après avoir achevé ce travail que l'on pourra réellement analyser la présence de telle ou telle culture nationale dans les inventaires de livres en Hongrie. Ce qui est certain, c'est que le nombre des livres et des auteurs à citer augmentera sensiblement.

Cette intervention avait pour but d'attirer l'attention sur les travaux en cours depuis plus d'une décennie, qui arrivent dans une phase pouvant éventuellement intéresser non seulement les spécialistes hongrois, mais ceux d'autres pays aussi. Nous pourrons peut-être rendre compte de phénomènes intéressants. Je pense que l'impact des courants de pensée européens (notamment français) dans les confins de l'Europe de l'époque pourra éveiller un certain intérêt.

Abréviations

- ADATTÁR 11 *A magyar könyvkultúra múltjából. Iványi Béla cikkei és anyaggyűjtése* (De l'histoire du livre en Hongrie. Études et enquête de Béla Iványi), publié par János Herner et István Monok, Szeged, 1983, Adattár XVI-XVIII. századi szellemi mozgalmaink történetéhez 11 (Documents sur l'histoire des mouvements intellectuels aux XVI^e-XVIII^e siècles, 11).
- ADATTÁR 12A Dernschwam-könyvtár. Egy magyarországi humanista könyvjegyzéke (La bibliothèque Derschwam. L'inventaire de livres d'un humaniste hongrois), publié par Katalin Keveházi et István Monok, Szeged, 1984, Adattár XVI-

- XVIII. századi szellemi mozgalmaink történetéhez 12 (Documents sur l'histoire des mouvements intellectuels aux XVI^e-XVIII^e siècles, 12).
- ADATTÁR 12/2A Zsámboky-könyvtár katalógusa (1587) Gulyás Pál olvasatában (Le catalogue de la bibliothèque de Johannes Sambucus, interprété par Pál Gulyás), sous la direction d'István Monok, Szeged, 1992, Adattár XVI-XVIII. századi szellemi mozgalmaink történetéhez 12/2 (Documents sur l'histoire des mouvements intellectuels aux XVI^e-XVIII^e siècles, 12/2).
- ADATTÁR 13 *Magyarországi magánkönyvtárak, 1533-1657* (Bibliothèques privées de Hongrie, 1533-1657), publié par András Varga, Budapest, 1986, Adattár XVI-XVIII. századi szellemi mozgalmaink történetéhez 13 (Documents sur l'histoire des mouvements intellectuels aux XVI^e-XVIII^e siècles, 13).
- ADATTÁR 13/2 *Magyarországi magánkönyvtárak II, 1580-1721* (Bibliothèques privées de Hongrie, II, 1580-1721), publié par Gábor Farkas, András Varga, Tünde Katona et Miklós Latzkovits, Budapest-Szeged, 1992, Adattár XVI-XVIII. századi szellemi mozgalmaink történetéhez 13/2 (Documents sur l'histoire des mouvements intellectuels aux XVI^e-XVIII^e siècles, 13/2).
- ADATTÁR 14 *Partiumi könyvesházak, 1621-1730* (Bibliothèques de Partium Regni Hungariae), Sárospatak, Debrecen, Szatmár, Nagybánya, Zilah, sous la direction d'István Monok et András Varga, Budapest-Szeged, 1988, Adattár XVI-XVIII. századi szellemi mozgalmaink történetéhez 14 (Documents sur l'histoire des mouvements intellectuels aux XVI^e-XVIII^e siècles, 14).
- ADATTÁR 15 *Kassa város olvasmányai, 1562-1731* (Les lectures de la ville de Kassa, 1562-1731), sous la direction d'István Monok, Szeged, 1990, Adattár XVI-XVIII. századi szellemi mozgalmaink történetéhez 15 (Documents sur l'histoire des mouvements intellectuels aux XVI^e-XVIII^e siècles, 15).
- ADATTÁR 16/1 *Erdélyi könyvesházak I, Klára Jakó, Az első kolozsvári egyetemi könyvtár története és állományának rekonstrukciója, 1579-1604* (Les bibliothèques de la Transylvanie, I, L'histoire de la première bibliothèque universitaire de Kolozsvár et la reconstruction de ses fonds de livres), Szeged, 1991, Adattár XVI-XVIII. századi szellemi mozgalmaink történetéhez, 16/1 (Documents sur l'histoire des mouvements intellectuels aux XVI^e-XVIII^e siècles, 16/1).
- ADATTÁR 16/2 *Erdélyi könyvesházak II* (Les bibliothèques de Transylvanie, II), Kolozsvár, Marosvásárhely, Nagyenyed, Szászváros, Székelyudvarhely, publié par István Monok, Noémi Németh et Sándor Tonk, Szeged, 1991, Adattár XVI-XVIII. századi szellemi mozgalmaink történetéhez, 16/2 (Documents sur l'histoire des mouvements intellectuels aux XVI^e-XVIII^e siècles, 16/2).
- ADATTÁR 17/1 *Jezsuita könyvtárak Magyarországon 1711-ig* (Les bibliothèques jésuites en Hongrie jusqu'en 1711), Kassa, Pozsony, Sárospatak, Turóc, Ungvár, sous la direction d'István Monok et András Varga, Szeged, 1990, Adattár XVI-XVIII. századi szellemi mozgalmaink történetéhez, 17/1 (Documents sur l'histoire des mouvements intellectuels aux XVI^e-XVIII^e siècles, 17/1).
- ADATTÁR 18 *Nyugat-magyarországi könyvesházak* (Les bibliothèques de la Hongrie de l'Ouest), Sopron, Kábold, Kismarton, Kőszeg, Ruszt, sous la direction de Tibor Grüll, István Monok et Péter Ötvös, Szeged, 1993, Adattár XVI-XVIII. századi szellemi mozgalmaink történetéhez, 18 (Documents sur l'histoire des mouvements intellectuels aux XVI^e-XVIII^e siècles, 18).
- BIBL. ZRINIANA *A Bibliotheca Zriniana története és állománya* (History and stock of the 1991 Bibliotheca Zriniana), par Gábor Hausner, Tibor Klaniczay, Sándor Iván Kovács, István Monok et Géza Orlovsky, Budapest 1991, Zrínyi-könyvtár IV.
- CSAPODI 1984 Csaba Csapodi, « Ungarische Bibliotheksgeschichte vom Mittelalter bis zum Frieden von Szatmár (1711) », *Gutenberg Jahrbuch*, 1984, 332-357.
- KLANICZAY 1985 Tibor Klaniczay, « Les intellectuels dans un pays sans universités (Hongrie: XVI^e siècle) », *Intellectuels français, intellectuels hongrois, XIII^e-XX^e siècles*

- cles*, publié sous la direction de Jacques Le Goff et Béla Köpeczi, Budapest-Paris, 1985, 99-109.
- KtF I *Magángyűjtemények Magyarországon, 1551-1721, Könyvjegyzékek bibliográfiája* (Bibliothèques privées en Hongrie, 1551-1721, Bibliographie des listes de livres), sous la direction d'István Monok, Szeged, 1981, Könyvtártörténeti Füzetek I (Cahiers d'Histoire de bibliothèques, I).
- KtF II *Magángyűjtemények Nyugat-Magyarországon, 1555-1721, Könyvjegyzékek bibliográfiája*, (Bibliothèques privées en Hongrie de l'Ouest, 1555-1721, Bibliographie des listes de livres), sous la direction d'István Monok, Szeged, 1982, Könyvtártörténeti Füzetek II (Cahiers d'Histoire de bibliothèques, II).
- KtF III *Magángyűjtemények Magyarországon, 1545-1721, Könyvjegyzékek bibliográfiája*, (Bibliothèques privées en Hongrie, 1545-1721, Bibliographie des listes de livres), sous la direction de János Hemer et István Monok, Szeged, 1983, Könyvtártörténeti Füzetek III (Cahiers d'Histoire de bibliothèques, III).
- KtF IV *Magángyűjtemények a királyi Magyarországon és az Erdélyi fejedelemségben, 1533-1721, Könyvjegyzékek bibliográfiája* (Les bibliothèques privées au Royaume de Hongrie et dans la Principauté de Transylvanie, 1533-1721, Bibliographie des listes de livres), sous la direction de János Herner et István Monok, Szeged, 1985, Könyvtártörténeti Füzetek IV (Cahiers d'Histoire de bibliothèques, IV).
- KtF V *Magyarországi magángyűjtemények, 1561-1721, Könyvjegyzékek bibliográfiája* (Bibliothèques privées en Hongrie, 1561-1721, Bibliographie des listes de livres), sous la direction d'István Monok, Szeged, 1989, Könyvtártörténeti Füzetek V (Cahiers d'Histoire de bibliothèques, V).
- KtF VI *Intézményi gyűjtemények 1535-1721, Könyvjegyzékek bibliográfiája* (Bibliothèques collectives en Hongrie, 1535-1721, Bibliographie des listes de livres), sous la direction de Gábor Farkas, István Monok et Noémi Németh, Szeged, 1989, Könyvtártörténeti Füzetek VI (Cahiers d'Histoire de bibliothèques, VI).
- KtF VII *Intézményi- és magángyűjtemények Magyarországon 1722-1750, Könyvjegyzékek bibliográfiája* (Bibliothèques collectives et privées en Hongrie, 1551-1721, Bibliographie des listes de livres), sous la direction d'István Monok et András Varga, Szeged, 1990, Könyvtártörténeti Füzetek VII (Cahiers d'Histoire de bibliothèques, VII).
- KtF VIII *Intézményi- és magángyűjtemények Magyarországon 1530-1750, Könyvjegyzékek bibliográfiája* (Bibliothèques collectives et privées en Hongrie, 1551-1721, Bibliographie des listes de livres), sous la direction de Viliam Cicaj et István Monok, Szeged, 1994, Könyvtártörténeti Füzetek VIII (Cahiers d'Histoire de bibliothèques, VIII).
- MONOK 1993 *István Monok, Könyvkatalógusok és könyvjegyzékek Magyarországon 1526-1720, Forrástipológia, forráskritika, forráskiadás* (Catalogues de bibliothèque et listes de livres en Hongrie, 1526-1720, Typologie, critique et publication des sources), Szeged, 1993, Olvasmánytörténeti Dolgozatok, V (Études d'histoire de la lecture, V).

Annexe

Bibliothèques nobiliaires dont la liste intégrale ou un fragment de liste nous est parvenue

- 1553, Ferenc Zay, 80 titres (il n'y a pas de titre français), ADATTÁR 13,9-10.
 1560, György Perneszi, 62 titres (il n'y a pas de titre français), ADATTÁR 13, 12-13.
 1571-1588, Boldizsár Batthyány, 154 titres (45 titres français), ADATTÁR 11, 410-433.
 1573, Pál Meli, 5 titres (il n'y a pas de titre français), ADATTÁR 13, 17.
 1586, Szaniszló, Thurzó, 71 titres (il n'y a pas de titre français), ADATTÁR 11, 489-490.
 1588, Imre Forgách, 171 titres (il n'y a pas de titre français), ADATTÁR 13/2, 3-9.
 1600, Kristóf Soós, 6 titres (il n'y a pas de titre français), ADATTÁR 13, 59.
 1600, la famille Verancsics, 13 titres (il n'y a pas de titre français), ADATTÁR 14, 60.
 1603, István Illésházy, 101 titres (1 titre français), ADATTÁR 11, 149-151.
 1604, Balázs Török, 93 titres (il n'y a pas de titre français), ADATTÁR 11, 153-156.
 1610, György Thurzó, 353 titres (4 titres français), ADATTÁR 11, 505-535.
 1613, Pál Radvánszky, 7 titres (il n'y a pas de titre français), ADATTÁR 13, 95.
 1616, Pál Gosztonyi, 113 titres (2 titres français), ADATTÁR 13, 101-104.
 1618, Mihály et Imre Czobor, 48 titres (il n'y a pas de titre français), ADATTÁR, 13, 104-105.
 1629, György Hofman, 39 titres (il n'y a pas de titre français), ADATTÁR 13, 124-126.
 1635, István Baracska, 80 titres (il n'y a pas de titre français), ADATTÁR 11, 201-204.
 1644, István Pálffy, 13 titres (il n'y a pas de titre français), ADATTÁR 13, 151.
 1645, Ferenc Máriássy, 155 titres (il n'y a pas de titre français), ADATTÁR 11, 238-243.
 1647, György Majthényi, 102 titres (1 titre français), ADATTÁR 13, 154-157.
 1647-1648, Ferenc Máriássy, 77 titres (il n'y a pas de titre français), ADATTÁR 11, 495-498.
 1650, la famille Berényi, 170 titres (il n'y a pas de titre français), ADATTÁR 11, 259-263.
 1651, Ferenc Révay, 313 titres (1 titre français), ADATTÁR 13, 157-164.
 1651-1656, Ádám Batthyány, 268 titres (il n'y a pas de titre français), ADATTÁR 11, 268-278.
 1652, Zsigmond Ádám Forgách, 132 titres (1 titre français), ADATTÁR 13, 164-170.
 1654, Pál Petróczy, 23 titres (il n'y a pas de titre français), ADATTÁR 13, 175-176.
 1657, Sándor Mikulich I., 99 titres (il n'y a pas de titre français), ADATTÁR 11, 305-309.
 1657, Sándor Mikulich II., 126 titres (2 titres français), ADATTÁR 11, 537-542.
 1658-1660, la famille Rákóczi, 924 titres (21 titres français), István Harsányi, Budapest, 1917.
 1662, Miklós Zrínyi, 424 titres (13 titres français), ADATTÁR 13/2, 11-34., BIBL. ZRINIANA 1991, 107-459.
 1664, István Koháry, 5 titres (il n'y a pas de titre français), ADATTÁR 13/2, 36-37.
 1665, Ferenc Bónis, 39 titres (1 titre français), ADATTÁR 13/2, 39-40.
 1666, András Dobai Székely, 31 titres (il n'y a pas de titre français), ADATTÁR 13/2, 40-41.
 1667, Miklós Pázmány, 382 titres (25 titres français), ADATTÁR 13/2, 43-52.
 1670, Imre Balassa, 8 titres (il n'y a pas de titre français), ADATTÁR 13/2, 53-54.
 1671, István Csáky, 294 titres (il n'y a pas de titre français), ADATTÁR 13/2, 58-65.
 1671, Péter Zrínyi, 95 titres (7 titres français), ADATTÁR 13/2, 55-57., BIBL. ZRINIANA 1991, 573-579.
 1672-1678, Ferenc Nádasdy, 400 titres (1 titre français), ADATTÁR 13/2, 73-80., 101-107.

Français et Hongrois dans la campagne de 1663-1664

Au début de l'année 1664, Louis XIV fait remettre par son ambassadeur de Venise une somme de dix mille écus à Miklós Zrínyi, comme marque de son estime pour le héros de la "campagne d'hiver". Son entreprise couronnée d'un succès formidable, Zrínyi devient l'un des personnages connus de l'Europe entière, de tout le monde chrétien. Les félicitations des souverains et des hommes d'état se suivent: « Il a couru icy quelque bruit que le Roy d'Espagne luy envoioit la toison d'or ».¹

Pour ce qui concerne le cadeau du roi de France, il n'est pas coutume d'accepter de l'argent d'un souverain étranger. La même année, les officiers français, rentrant par Vienne de la campagne turque de Hongrie, après la bataille de Szentgotthárd, sont solennellement reçus dans la cour impériale.

*« C'était... un concert de louanges et de belles paroles. Et ce qui fut très curieux c'était que le trésor impérial, qui était vide, trouvait cent mille livres à offrir aux généraux français; et comme ils répondirent un peu fièrement qu'ils ne prenaient l'argent que du roi seul, les florins se métamorphosaient en diamants et bijoux ».*²

Ainsi l'envoi de Louis XIV est de toutes façons remarquable. Aussitôt Zrínyi écrit une lettre à l'Empereur lui rendant compte de l'estimation du roi de France, pour éviter tout soupçon.³

En automne 1663 le Reichstag prend une décision favorable pour une guerre offensive contre les Turcs. Bien que les relations commerciales de la France avec la Sublime Porte connaissent un long passé, et soient restées importantes, la France ne peut se retirer, sans perte de réputation considérable, d'une grande ligue européenne embrassant toutes les forces de la chrétienté.

La première réponse de Vienne à la décision du Reichstag donne lieu à une certaine consternation; selon des nouvelles datées de la ville impériale, en septembre:

¹ Pierre de Bonsy au Roi, le 13.6.1664 (Paris, Archives des Affaires Étrangères - Correspondance Politique): AAE CP Venise t. 84. fol. 321.

² Robert à Le Tellier, le 7.11.1664 (Budapest, Bibliothèque Nationale Széchényi - Départements des Manuscrits): OSZK Kézirattár - Fol. Gall. 75/1. fol. 144.

³ Fol. Gall. 75/1. fol. 71.

*« Beaucoup de gens s'étonnent icy de ce qu'elle / Sa majesté Impériale Léopold / refuse les troupes que le Roy de France a fait offrir à Ratisbonne a Son Altesse l'Archiduc de Salzbourg. »*⁴

La ligue chrétienne est organisée par l'Electeur de Mayence; des participants actifs en sont les princes protestants allemands, ainsi que la France de Louis XIV; les réserves de la cour impériale sont plus que compréhensibles. Vienne voudrait conserver la paix avec la Porte, presque à tout prix, justement à cause des aspirations conquérantes du roi de France et des questions menaçantes de l'héritage d'Espagne.

Pour Louis XIV, plus qu'une entreprise commune de la Chrétienté, les possibilités de la politique de l'Est sont intéressantes; tout allié éventuel contre les Habsbourg attire l'attention de Versailles. Or, les chefs de la noblesse hongroise doivent se rendre compte, au début des années 1660 au plus tard, que pour l'Empereur, roi de Hongrie, libérer le pays de l'occupant turc est devenu et restera désormais une question secondaire. Le mécontentement grandissant des Hongrois offre une possibilité favorable pour le roi de France, de créer un "parti" pour la défense de ses intérêts dans le dos de l'Empereur; la campagne projetée est à la fois une occasion à ne pas manquer pour prendre contact direct avec les seigneurs hongrois.

La présente étude tente de marquer quelques éléments de l'histoire des relations franco-hongroises des années 1663-1664, à partir des documents français. Ces pièces devraient prouver que Louis XIV avait pris en considération et l'activité et la personne de Miklós Zrínyi, dès le début de l'année 1663, pour un rôle éventuel dans sa politique de l'Est. À partir des dépêches de l'ambassadeur de Venise, aussi bien que des lettres de Zrínyi, on peut bien voir, pendant toute l'année 1664 le contact est continu entre la cour de Versailles et le seigneur hongrois.⁵

Au cours des recherches que j'ai poursuivies aux Archives des Affaires Étrangères et aux Archives de Guerre de Vincennes (AG), j'ai pu comparer les documents de ces collections avec celles des volumes de la correspondance politique (série Autriche, Hongrie, Pologne, Turquie, Venise), et avec les relations des officiers français.

Au printemps de 1663, Pierre de Bonsy, ambassadeur de Louis XIV à Venise, écrit:

« ... l'esprit hongrois se trouvera toujours très disposé contre l'Empereur quand il se verront appuyez et il n'y a que la peur qu'ils ont du Turc qui est plus grande que l'aversion pour l'Empereur qui les contienne, mais si on pourrait mettre dans l'esprit du prince de Transilvanie de pretendre a la couronne de hongrie et faire entrer les Suedois en Pomeranie, l'Empereur se trouveroit bien des affaires sur les bras en

⁴ Auteur inconnu de Vienne, le 6.9.1663 - Fol. Gall. 75/1. fol. 26.

⁵ J'ai étudié les pièces des volumes de la correspondance politique, et de la correspondance des officiers français des troupes subsidiaires de la campagne de 1664, trouvées dans une collection de copies de la Bibliothèque Nationale Széchényi, OSZK Kézirattár Fol. Gall. 75.I-II; ainsi que les documents publiés dans l'ouvrage de Valtazar Bogisić, *Acta coniurationem Petri a Zrinio et Francisci de Frankopan nec non Francisci Nádasdy illustrantia*. Zagrabia, 1888.

mesme temps, les hongrois se prevaudroient de la conjoncture... et Votre Majesté sans paroistre s'ouvreroit la porte a des succez de grande gloire. »⁶

« ... Il est certain que si leur Royaume n'estoit pas divisé ils ne choisiroient autre Roy que de leur nation et l'Empereur qui l'apréhende, ne songera jamais quand il pourroit a recouvrir la partie qu'il n'occupe pas pour ne prendre entierement le reste se consentant que cette frontiere serve de digue pour retenir la furie des Turcs esloigne de ses Etats hereditaires. Cette nation ne desire rien avec tant d'ardeur que la rupture de l'Empereur avec le Turc et neantmoins si on en veoit a la conclusion, Le Royaume ne se fieroit pas au Roy, et ne voudroit pas attirer dans son sien les forces des allemands, d'un autre coté l'Empereur qui ne peut faire la guerre au Turc qu'avec l'espée des hongrois, ne portera jamais a une resolution vigoureuse qu'il n'ait dompté les hongrois entierement et qu'il ne les ait mis en estat de ne plus inquieter, a qouy il a dessein de s'apliquer apres la conclusion de son traité avec le Turc, en tenant dans la Hongrie une armée de dix ou douze mille hommes pendant quelques années s'il n'est occupé ailleurs et cette pensée l'obligera au prejudice mesme de la Chrestienté de conserver avec soin l'amitié du Turc. On trouvera toujours les hongrois disposés... les encourageant a entreprendre quelque chose de considerable contre l'Empereur. Ils ont le venin dans le cœur contre luy. ...mais on ne peut pas faire grand fondement sur cette nation inconstante, sans discipline et aisées a mettre en fuite... Il sera assés difficile d'en trouver qui veuillent s'exposer sans adveu dans un pays rempli des trahisons. »⁷

Telles sont les circonstances lorsqu'en Hongrie, la campagne commencée au printemps 1663 par le Grand Vizir, Köprülü, commence à donner les résultats espérés.

Le Palatin, avec les autres dignités de la noblesse hongroise, ont beau presser la Cour à l'action pour une défense efficace, les commissaires de Vienne, même dans le camp de Belgrade de Köprülü, ne font que des propositions de paix. Les départements hongrois, désespérés de l'inactivité de la cour impériale, sont de plus en plus souvent tentés de se soumettre: en premier lieu au prince Apafi, qui suit avec prudence l'armée turque. Le Grand Vizir, sûr de lui, poursuit sa marche vers le Nord de la Hongrie, et le 16 août bloque la forteresse de Érsekújvár, place d'une grande importance stratégique. Lorsque Zrínyi, nommé, avec un retard considérable, haut commandant des forces hongroises, peut joindre les six à sept mille hommes de Montecuccoli, pour essayer ensemble de lever le siège, il est déjà trop tard. Les défenseurs de Érsekújvár rendent la forteresse; la cour impériale, et les habitants de Vienne, pris de panique, se sauvent; Léopold transmet son siège à Linz. Le conflit de Zrínyi et Montecuccoli n'en devient que plus ouvert: les soldats de l'armée impériale, sans ressources, non seulement ne défendent pas les habitants des villages contre les ravages des Turcs et des Tartares, mais, par leurs mises à sac, obligent les paysans à se sauver.

Zrínyi remporte quelques succès contre les Turcs près de Komárom; puis, le 27 novembre, il met en déroute les armées turques et tartares dans la province de la rivière

⁶ Pierre de Bonsy au Roi, le 21.4.1663. - AAE CP Venise t. 83. fol. 28-32.

⁷ Pierre de Bonsy à Lionne, le 21.4.1663. - AAE CP Venise t. 83. fol. 28-32.

de Mura. Son frère Péter gagne en même temps une bataille contre les Turcs près de Károlyváros. À la fin de l'année 1663 la conception de Köprülü a échoué: soumettre la Hongrie royale, placer le pays dans une dépendance semblable à celle de la Transylvanie, et déclarer le prince Apafi roi de Hongrie et vassal du Grand Seigneur, prévenant ainsi une offensive de la coalition européenne en formation, grâce aux victoires des frères Zrínyi.

À ce moment la guerre du printemps à venir paraît inévitable; la cour impériale est également obligée de se mettre en activité. Lionne, secrétaire d'Etat des Affaires Étrangères de Louis XIV, informe le 25 janvier de l'année suivante Pierre de Bony:

« Je donnay avant hier a Mr le comte de Strozzi la reponse du Roy sur la demande qu'il est venu faire de la part de l'Empereur de quelques assistances contre l'ennemy commun, ... je ne sçauroids ... si ce brave cavalier se trouva plus satisfait ou plus épouventé de l'excès de magnanimité de nostre jeune monarque lorsque je lui déclaré de sa part que ... Sa Majesté envoie en Hongrie des le commencement de mars, ... un corps de six mil hommes effectifs... 4 000 homme de pied, et... 2 000 chevqux et que Sa Majesté payera a ses depens l'entretienement dudit corps tant dans sa route que pendant le service quil rendra toute cette campagne. »⁸

Jeucourt, l'agent français à Vienne, écrit le 13 février:

« La nouvelle reçue cet ordinaire du secours que le Roi a accordé... pour l'Empereur réjouit ici tout le monde, ... en sorte qu'il ne se parle ici que de la générosité de nostre Maistre, de la prompte expédition de la chose et de sa manière toute royalle en cette occasion. »⁹

En même temps, dans l'Est de la Hongrie, la reddition des forteresses continue:

« ... la garnison de Sekelhit en ayant chassé le gouverneur et les officiers faute de paye depuis 14 mois a remis au prince Apafi cette place importante... ce qui reste en Transylvanie et l'Hongrie superieure tout fort en bransle comme tout le reste en grand danger si les resolutions de Ratisbone ne concluent a un grand et prompt secours. »¹⁰

« Nouvelle arriva icy le 4. de ce mois que la garnison de Clausenbourg a l'exemple de celle de Zekalhit a remis aussy cette place au prince Abaffi aprez en avoir chassé par force les officiers. »¹¹

⁸ AAE CP Venise. t. 84. fol. 43-44.

⁹ Lettre de Jeucourt, le 13.2.1664. -Fol. Gall. 75/1. fol.58.

¹⁰ Lettre de Jeucourt, le 2.1.1664. - Fol. Gall. 75/1. fol. 48-49.

¹¹ Lettre de Jeucourt, le 6.2.1664. -Fol. Gall. 75/1. fol. 54.

Le résident impérial fait savoir, depuis le camp de Belgrade, que la campagne suivante sera menée par le grand seigneur en personne; l'effectif de l'armée peut atteindre les 300 000 hommes.¹²

Après les succès de la fin de l'année précédente, dans les provinces du Sud, Zrínyi s'apprête à une nouvelle entreprise. Déjà le 2 janvier, Jeucourt écrit:

*« le comte d'Holach marchait avec toutes ses troupes à dessein de joindre le comte de Zrin pour une entreprise considerable qu'on ne devine point. »*¹³

*« le comte de Zrin qui tient tout en allarme vers Canise, y continue l'assemblée de ses troupes ordinaires auxquelles le comte Budiani doit s'estre joint, aussy bien le comte d'Holach... pour quelque dessein qu'on ne sait point ».*¹⁴

*« Le comte de Zrin met tout en épouvante chez les Infidelles le long de la Drave ou il doit avoir surpris quelques places dont est Babocz. On assure mesme qu'il ait assiégé Sigeth qui seroit une entreprise de haute importance a quoy on ajoute que dela il a detaché 5 000 chevaux qui ont marché jusqu'a Cinq-Eglises, d'ou il a envoyé 2 000 commandés par le général major du comte d'Holach pour brusler et ruiner un pont des Turcs a Essek... ce qu'on croit qu'il a heureusement executé et qui seroit un succes bien considerable. »*¹⁵

On *« le tient fort de plus de 20 000 hommes et que ses troupes se grossissent journellement des paysans voisins... Il y a lettre de Gratz du 9: qui assurent que le comte de Zrin a bruslé la longueur d'une demye lieue du pont d'Essek; pris et pillé Cinq-Eglises; et qu'il presse Sigeth... »*¹⁶

*« Le comte de Zrin qui a tout rempli les nouvelles depuis quelques semaines est enfin de retour chez lui avec ses troupes apres avoir entierement desolé le pays ou il apassé... mais sans la prise de Sigeth... ni mesme l'avoir attaquée; ... cette armée est retournée si chargée de butin que toujours ce succes seroit considerable s'il n'avoit pas couté la perte d'environ 400 hommes. »*¹⁷

Une relation datée d'Alep, le 12 avril, constate:

« ... toutes les gazettes d'Europe nous ont chanté les plus glorieux récits du monde, le comte de Serin joue beaucoup mieux son rolle les Turcs le craignent plus

¹² *Ibid.*

¹³ Fol. Gall. 75/1. fol. 48-49.

¹⁴ Jeucourt, le 16.1.1664. - Fol. Gall. 75/1. fol. 50.

¹⁵ Jeucourt, le 6.2.1664. - Fol. Gall. 75/1. fol. 54.

¹⁶ Jeucourt, le 13.2.1664. - Fol. Gall. 75/2. fol. 11.

¹⁷ Jeucourt, le 27.2.1664. - Fol. Gall. 75/1. fol. 61.

que ne fon la peste, et je scay de ... bonne part que la porte n'epargnera rien pour le faire perir. »¹⁸

Après les succès de la campagne d'hiver, on peut à juste titre espérer la réalisation des projets, les forces chrétiennes étant renforcées d'autres troupes auxiliaires; et même avant l'arrivée de l'armée principale turque, on envisage la libération du Sud de la Transdanubie, et la reconquête de Kanizsa. La cause des troupes alliées semble mieux assurée; le subside est voté au Reichstag.

« La nouvelle receue de ratisbonne de l'entiere resolution pour le secours contre les Turcs donne beaucoup de joye ici ».¹⁹

Au début du mois d'avril, M. de Lumbres, envoyé français à Varsovie, transmet la nouvelle de Vienne et Ratisbonne,

« que le pape envoie une Bulle contenant la permission d'aliener le quart des biens ecclésiastiques qui sont dans les Etats de l'Empereur pour les deniers en provenance estre employer en la guerre contre la Porte, ce que l'on croit devoir porter plus de 20 millions d'or et que le Roy d'Espagne leur a fit encore remettre un million d'or ».²⁰

Mais à la fin du mois d'avril, Jeucourt mande à Le Tellier, secrétaire d'Etat de Guerre:

« Ceux / les soldats / d'Italie font esperer aussy peu de secours du pape les soldats se sauvants par troupes de telle sorte qu'on le dit deia fort diminué. »²¹

« Le cadet du comte de Zrin qui doit incessamment partir pour se rendre auprez de son frere a ordre de faire en sorte que M.es les venetiens fournissent 6 000 hommes du coté de Friul pour les ioindre a quelques troupes crauattes. »²²

Louis XIV nomme au commandement des troupes auxiliaires le comte Coligny-Saligny et le général La Feuillade.²³ Dans l'ordre donné à Coligny le roi met un accent particulier sur la discipline du passage; l'instruction précise les détails des ressources des troupes, ainsi que leur composition par compagnie et par province.²⁴

¹⁸ AAE CP Turquie t.7. fol. 129-131.

¹⁹ Fol. Gall. 75/1. fol. 52-53.

²⁰ Relation de M. de Lumbres, le 4.4.1664. - AAE CP Pologne t. 19. fol. 100-102.

²¹ Lettre de Jeucourt à Le Tellier, le 25.4.1664. - Fol. Gall. 75/1. fol. 69-70.

²² Jeucourt, le 7.5.1664. - Fol. Gall. 75/1. fol. 73.

²³ AG A1 189. fol. 1.

²⁴ AG A1 189. fol. 23-26., 26-41.

« Sa Majesté désire que ses troupes vivent dans... la discipline requise, ... ordonne... user de la dernière severité envers ceux qui commetront quelque violence ou desordre. »²⁵

En Hongrie, la campagne est déjà commencée.

« Le comte de Souches marche maintenant en haute Hongrie pour donner ce semble de l'occupation aux Turcs en facilitant par une diversion l'entreprise de Canise dont on parle icy si hautement que personne n'en doute. ... On croit que les generaux qui sont a Ratisbonne, apparemment pour l'établissement des desseins de la campagne, ne tarderont pas s'en partir. Le comte de Montecuculi pour icy et les comte d'Holache et de Strozzi pour Stirie pour y joindre le comte de Zrin, qu'on dit de tenir avec le comte Budiany les avenues de canise gardées en les attendant et suivant la créance commune, le secours qui vient de la part du Roy, pour attaquer tous ensemble cette place. »²⁶

À ces nouvelles, Jeucourt ajoute le 9 avril:

« Toutes les lettres de Graz marquent l'entreprise de Canise par le Comte de Zerlin toute certaine et qu'outre l'artillerie et provisions de toutes choses qu'on y voiture incessamment, les troupes qui vont en Stirie et carinthie ont ordre de marcher à ce dessein, pour lequel on a moins d'esperance à cause de la grandeur de l'entreprise que de crainte pour un succès contraire dont les conséquences seront grandes. »²⁷

Mais, une semaine plus tard:

« L'entreprise de Canise ... se ralentit si fort par le flegme ordinaire de ces gents-ci et leur peu de résolution pour toute sorte d'executions, qu'on n'en croit plus rien, d'autant plus que la saison s'avance trop pour espérer de pouvoir prevenir les forces des ennemis »,²⁸

« il n'y a plus à douter du siège de Canise d'ou j'ai lettres du 6 de ce mois qui me marquent que les Comtes d'holac et Strozzi conduisent les attaques pendant que le comte de Zrin avec sa cavallerie bat l'estrade dans le pays des ennemis pour les observer et les empêcher tant qu'il pourra de secourir cette place qui ne paraît plus imprenable aux nôtres qui la poussent de bel air. »²⁹

Vers la fin du mois, les difficultés grandissent:

²⁵ AG A1 189. - passim.

²⁶ Lettre de Jeucourt, le 2.4.1664. - Fol. Gall. 75/1. fol. 66.

²⁷ Fol. Gall. 75/1. fol. 67.

²⁸ Lettre de Jeucourt, le 16.4.1664. - Fol. Gall. 75/1. fol. 68.

²⁹ Jeucourt, le 14.5.1664. Fol. Gall. 75/1. fol. 74.

« Nostre canon ne nous sert presque de rien parceque de quatre pieces de 24 qu'on nous a emenez il n'y en a que deux qui sont bons. »³⁰

« ...les approches des comtes de Serin et Strozzi ont esté plus lentement poussées, et seulement depuis huit jours ils en sentent les difficultez. Ils ont esté un peu maltraitez des Turcs le 21 de ce mois... Neantmoins avec tout cela il y a lieu d'esperer que dans vingt iours la place sera prise au cas que la grande armée nous les donne, que si l'on vouloit estre aussi diligent de faire ioindre les troupes de Montecucli avec les munitions dont nous avons besoin assurément que l'affront en demeureroit aux Turcs. »³¹

Le 28 mai, on apprend que le Grand Vizir a quitté Eszék, et poursuit son chemin vers Kanizsa.³² Le 3 juin, le Sieur Bardleben, comissaire des armées alliées allemande:

« Nous avons commencé avanthier a lever le siege de Canize... nous sommes presentement logez a une lieue du nouveau fort de Serin... si l'ennemy se fut advisé... il nous auroit fermé toutes les avenues par ou nous recevions nos vivres, et nous auroit contraints de nous retirer de devant la place avec beaucoup de dommage, et possibles avec une perte tres considerable. »

« Nous attendons avec la plus grande impatience du monde les troupes de l'Empereur et celles du Roy d'autant que si elles nous ioignent bientost, nous n'appre-henderons plus tant l'Armée des ennemys quoy qu'elle consiste en 200 000 hommes ... ils ont beaucoup d'artillerie, et qu'ils en attendent encore d'autres et que lorsqu'elle sera arrivée ils ne tarderont plus a attaquer de vive force le Fort de Serin. »³³

« L'on y attend nos troupes comme les Juifs font le Messie... M. le Comte de Zerlin ... adit que si messieurs les français ne venaient bientot... sa place estait en danger d'être perdue. »³⁴

Coligny, arrivant le 1^{er} juillet près de Vienne, écrit:

« Il court un bruit que l'Empereur a ordonné a ses generaux de donner bataille aux Turcs pour les chasser de devant le fort de Serin, je ne faits nul doubte qu'estants dans un pays que le Comte de Serin a sacagé l'hyver par ses courses, et cette campagne par le siege de Canise, l'armée des Turcs ne pastisse extremement dans ce poste la - particulièrement pour les fourages, et je suis persuadé qu'elle s'y ruinera mesme si

³⁰ Lettre de Hohenlohe, le 27.5.1664. - Fol. Gall. 75/1. fol. 116-117.

³¹ Fol. Gall. 75/1. fol. 114-115.

³² Jeucourt, le 28.5.1664. - Fol. Gall. 75/2. fol. 29-30.

³³ Fol. Gall. 75/2. fol. 31-32.

³⁴ Robert, le 24.6.1664. - Fol. Gall. 75/1. fol. 119.

cela dure encore dix ou douze jours, mais de croire que les impériaux veulent hasarder une bataille contre les troupes aguerries avec des troupes qui ne le sont gueres (car vous sçavez les temps qu'il y a que la paix est en Allemagne) c'est ce qui n'entre pas facilement dans l'esprit. »³⁵

« Je vous manday... la prise de Zerinwar... la garnison qui estoit dedans s'est tres mal deffendue... Cela donne suiet aux Hongrois qui sont tres mal affectionnez aux Allemands de les blasmer comme des laches. »³⁶

« J'ay parlé aujourd'huy a un gentilhomme de mons. le Comte de Serin... m'a fait connoistre... que l'Empereur est tres aise de la perte du comte de Serin et qu'il y a contribué de tous son possible, que les hongrois et les allemands ont une grande aversion les uns pour les autres. Et qu'en fin les choses sont en un estat tel que le prince de Lobcowitz chef du Conseil de guerre de l'Empereur a dit a un homme de condition qu'il n'y avait plus que le Roy qui pust retablir leur affaire en Allemagne. »³⁷

« ... il y en a de reste de savoir que les Chrétiens ont fait cette perte a la vue d'une armée considérable et d'une maniere honteuse au souvenir... Le Comte de Zrin... veut entierement renoncer au généralat des hongrois et Croates plutost que de n'estre pas secondé ou plutost contrecarré dans le tems propre a faire quelque chose; ... sa desunion avec M. Montecuculi a été suivant... d'un grand prejudice au reste. »³⁸

« Les Turcs sont toujours sur la riviere de Muher qu'ils font mine de vouloir passer aquoy les troupes de l'Empereur, de l'Empire des Alliez et des hongrois s'oposent vigoureusement, cette perte du fort Serin leur a beaucoup osté le courage, chacun espere que l'arrivée de celles du Roy pourra les rassurer un peu »,

écrit Gravel de Ratisbonne, le 17 juillet.³⁹

Quelques jours plus tard, Coligny trouve une situation déplorable:

« Nous avons amené nos troupes en ce pays au meilleur estat qu'on eust jamais pu esperer, mais nous allons joindre une armée qui est disparüe, et qui n'a plus que le nom, nous composerons tout seulz le Corps des alliez. »⁴⁰

« Il ne s'est jamais rien veu de plus beau que notre armée, c'est dommage que nous n'ayons seulement quinze mil hommes nous serions en estat de tout entrepren-

³⁵ AG A1 190. fol. 125-126.

³⁶ Bardleben, le 4.7.1664. - Fol. Gall. 75/2. fol. 53.

³⁷ Relation de Coligny, le 8.7.1664. -AG A1 190. fol.148.

³⁸ Jeucourt à Le Tellier, le 16.7.1664. - Fol. Gall. 75/1. fol. 80-82.

³⁹ AG A1 190. fol. 160.

⁴⁰ Lettre de Coligny, le 21.7.1664. - AG A1 190. fol. 161.

dre... c'est une pitié de voir les troupes des alliez, de l'Empereur et de l'Empire, auprez des notres. »⁴¹

Le 30 juillet, c'est déjà la bataille qui commence:

« ... tout presentement le Canon Turc donne dans mon camp, ... je ne doute point que les Turcs ne tentent fortement le passage de la riviere de Raab, peut estre mesme dez aujourd'hui, Dieu nous en donne un bon succez. »⁴²

Le 1^{er} août, après la victoire remportée:

« Nous avons aujourd'hui pu voir deux choses fort opposées: la valeur des Français et la poltronnerie de ces troupes-ci. Aujourd'hui les Français ont sauvé l'Empire... Tous les Turcs que nous avons défaits aujourd'hui avoient chacun une tête d'Allemand pendue à leur ceinture; mais ils les ont bien payées et jamais je n'ai vu un si grand désordre que celui qui a été parmi ces gens-la, ni un si grand massacre en si peu de temps. »⁴³, écrit Coligny.

Dans ses Mémoires, plus tard, il rend justice aux troupes impériales:

« Les troupes de l'Empereur / celles de Montecuculi / doivent être exceptées du nombre des méchantes, car elles étaient fort bonnes; mais l'armée de l'Empire / celle du margrave de Bade / ne valoit rien, et celle de l'Alliance ne consistoit qu'en celle de France, car le reste étoit entierement ruinée. »⁴⁴

« Les Turcs ... sont venus en ce lieu cy qui est proche Saint-Gothard et sur la mesme riviere de Raab pour tenter... le passage, ... ou il y eut un fort rude combat... les Turcs... passerent d'abord la riviere avec assez de facilité et repousserent les Allemands qui plierent et s'enfuirent d'abord, en sorte que ... les Turcs passerent en fort peu de temps douze à quinze mille hommes en deça de l'eau de nostre costé ce qui eust causé la déroute et la défaite entière de l'armée impérialle sans nostre infanterie et cavallerie française... Après un combat fort opiniâtre et fort long... [les Français] non seulement empêcherent les Turcs de pousser plus outre la victoire qu'ils croyoient déjà à eux... et les obligerent de repasser l'eau les repoussant avec tant de chaleur que se précipiterent les uns sur les autres dans la riviere pour se sauver dont il s'ensuit qu'il s'en noya une infinité et nos Français... passerent eux-même la riviere les poursuivaient toujours, s'emparèrent du poste qu'ils occupaient sur le bord de l'eau de l'autre costé et les obligerent de se retirer dans les hauteurs ou est leur camp...

⁴¹ AG A1 190. fol. 162-163.

⁴² AG A1 190. fol. 164.

⁴³ 1.8.1664 - Fol. Gall. 75/1. fol. 198.

⁴⁴ Mémoires de Coligny. - Paris - 1844. p. 99.

toute la gloire en demeure a nos troupes françaises et les Allemands ne nous la disputent point du tout »,

mande l'intendant Robert à Le Tellier.⁴⁵

Montecuccoli lui-même reconnaît les mérites des Français:

« mais sur tout on doit la louange de cet heureux succes au deux généraux françois Mrs de Coligni et de la Feuillade le premier s'estant posté partout pour donner aux siens les ordres nécessaires pour charger l'ennemy et le dernier qui commandoit la cavallerie ayant mis pied à terre pour assister l'infanterie qui a fait des mieux. »⁴⁶

L'ambassadeur français de Venise, et celui de Varsovie, rendent compte dans les mêmes termes enthousiastes de la grandeur du Roi, et de la gloire des troupes de Coligny.⁴⁷

« Les copies des lettres... font voir tant de générosité et tant de bonne conduite de nos françois dans le dernier combat, qui s'est donné en Hongrie contre les Turcs, que nostre Nation en reçoit un grand accroissement de gloire. »⁴⁸

« On attribue icy toute la gloire aux troupes de Vostre Majesté de la derniere victoire remportée sur les Turcs au passage de la riviere de Raab, et la Republique tient qu'elles seules ont sauvé l'Empire, puisque sans leur courage, Montecucoli se retiroit et couroit grande risque de perdre toute son armée, et pour conséquence la seule deffense de l'Empire... »⁴⁹

À la fin du mois d'août, Coligny fait savoir:

« ... Montecucoli a esté déclaré général des troupes de l'Empereur et commandera a tous les autres generaux - il en faisoit bien la fonction, mais il n'en avoit pas le titre, c'est l'affaire de St. Gothart qui luy a procuré cet avantage, et quand il parle aux françois il leur dit qu'il tient la vie et l'honneur d'eux, je ne scais s'il dit ailleurs la mesme chose, c'est un italien bien deniaisé. »⁵⁰

La grande bataille gagnée, tout le monde s'attend à une suite. Mais au lieu de cela:

⁴⁵ 2.8.1664 - Fol. Gall. 75/1. fol. 134-138.

⁴⁶ Rapport de Montecuccoli, le 2.8.1664. - Fol. Gall. 75/1. fol. 127-130.

⁴⁷ M. de Lumbres, le 22.8.1664. - AAE CP Pologne t. 19. fol. 221-222.

⁴⁸ M. de Lumbres, le 2.9.1664. - AAE CP Pologne t. 19. fol. 238.

⁴⁹ Pierre de Bonsy, le 16.8.1664. - AAE CP Venise t. 85. fol. 80.

⁵⁰ Coligny, le 23.8.1664. - AG A1 190. fol. 230.

« ... L'on nous fait marcher ou séjourner sans nous en dire jamais les raisons et sans nous donner jamais la moindre part des desseins... »⁵¹

« Il y a eu un des généraux de l'Empire qui a donné son avis par écrit; cet avis portait qu'il serait bon de gagner une grande bataille ou de prendre une place considérable, mais que le plus sur était, d'attendre jusqu'au mois de mai. Chacun a été gaillardement de son avis, car il faudrait être bien Allemand pour ne pas connaître que ce serait une bonne chose de gagner une bataille ou de prendre une grande place; mais c'est la difficulté d'y pouvoir parvenir. »⁵²

« Monsieur de Montecucoli fait tous les jours des propositions élevées jusqu'au ciel, comme d'aller donner bataille au Turc et d'autres choses semblables, et quand ce vient aux moyens d'exécuter tout cela, c'est de lui mesme que viennent toutes les impossibilités, son dessein pourtant étant toujours de nous faire donner dans le panneau et de faire paraître à la cour de l'Empereur qu'il ne tient qu'aux Français qu'on ne donne bataille. C'est un des plus artificieux esprits que j'aie jamais connus. mais nous, qui avons découvert ses menées et ses fourberies, lui mettons tout et si souvent le marché à la main qu'il faut, de par tous diables, qu'il confesse que c'est lui qui ne peut et ne veut rien faire. »⁵³

« Nous lui prêchons tous les jours que ce n'est pas a nous a savoir ce qu'ils perdront ou ce qu'ils gagneront a une bataille; que quand le roi aura perdu ce qu'il a à perdre de troupes en Hongrie, il en aurait grand regret, mais que cela n'ébranlerait pas sa couronne et qu'ainsi il ne faut point qu'il nous vienne faire tous les jours des rodomontades et nous charger de ce qu'il n'entreprend rien et qu'on nous donne du pain, nous sommes prêts à marcher. Cela l'embarrasse beaucoup. »⁵⁴

Le commissaire de l'Empereur et le grand vizir avaient signé déjà le 10 août le traité de paix à Vasvár. Dès que la nouvelle vient au jour, la consternation est générale:

« Quoy que l'on ayt publié de tous costés une cessation d'armes entre les Chrétiens et les Turcs, le bruit court toutefois icy que l'Archevesque de Presbourg a escrit aux comtes de Zerín, Bathiany et nadasdi que l'on ne devoit pas faire un grand fondement sur cette armistice: Mais plustost se preparer a resister aux ennemys: veu que les Hongrois tant de deça que dela le Danube exerçoient contre eux toute sorte d'hostilités. Nous verrons ce qui en arrivera et si les Turcs n'auront point recours au droit du talion; s'ils ne romperont point la paix, ou s'ils ne remettront point à un temps qui leur sera plus favorable a en tirer la raison. L'on appréhende toujours de plus en plus à cette Cour que le Résident Reininger n'ayt un peu précipité la conclusion de la

⁵¹ Robert, le 18.8.1664. - AG A1 190. fol. 221.

⁵² Coligny à Le Tellier, le 26.8.1664. - Fol. Gall. 75/1. fol. 200.

⁵³ Coligny à Gravel, le 29.9.1664. - Fol. Gall. 75/1. fol. 201.

⁵⁴ Lettre de Coligny à Le Tellier, le 30.9.1664. - Fol. Gall. 75/1. fol. 201.

paix, veuque son secrétaire et Pazoldo son adjoint escrivent que l'armée des Turcs estoit dans la derniere misere, que les janissaires et les Spahis avoient menacé le grand Vizir de la hâcher en morceaux sil les laissoit davantage dans le miserable estat ou ils se trouvoient, et sil ne faisait pas la paix. ... Le Résident s'excuse sur ce qu'il dit avoir eu des ordres expres et un pouvoir spécial d'accorder les conditions: Mais il est certain qu'il aurait bien pu mieux mesnager les intérets de l'Empereur qu'il n'a pas fait. »⁵⁵

Le chevalier de Grémonville, ambassadeur français à Vienne depuis peu, écrit:

« Les Hongrois crient fort contre cette paix, disant que l'Empereur leur a mis les fers aux pieds dans le temps qu'il avait la plus belle occasion d'établir la sureté du Royaume. »⁵⁶

À Varsovie, courent des bruits selon lesquels l'Empereur s'attribue le mérite du traité de paix,

« Il parle de ce traité, comme ... fort avantageux a toute la Chrestienté, et lequel d'ailleurs il estoit obligé de faire pour n'estre point secourus des Princes Chrestiens. ... cela ne se peut dire généralement de tous les Princes Chrestiens apres le secours que le Roy nostre maistre luy a envoyé qui a esté le plus qu'il n'esperoit et que toute l'Europe avoue avoir esté la principale cause des victoires remportées sur les Turcs. »⁵⁷

« Tout le monde est scandalisé de cette paix cy qui n'a esté communiqué a personne - et les hongrois font ce qu'ils peuvent pour la rompre, par les courses qu'ils continuent de faire sur les Turcs qui ne sont pas gens a demeurer en reste. »⁵⁸

En Hongrie, la sympathie désormais témoignée aux Français est celle des éventuels alliés. Lors d'une réception solennelle, les seigneurs hongrois expriment leurs sentiments de reconnaissance et d'hommage.

« ... apres le conseil il fut question de disner, je me trouway vis a vis du festinant qui estoit un bon et ancien archeveque de presbourg, qui but et rebut tant a la santé des françois qui 'posueront animam suam profratribus suis', que quoyque goutteux et impotent de tous ses membres, il fit quitter le Déz a tout le monde... il me dit vingt fois 'excelentissime domine nemo animam suam dat pro fratribus suis et tamen vos illustrissime et generosissime gallii fecistis hoc et dedistis animas vestras pro conservacione hungariae vivat et semper vivat rex invectissimus gallorum qui est conservator noster'. Il me dit mille belles choses a la louange du Roy que je ne scaurois vous redire

⁵⁵ Auteur inconnu, Vienne, le 12.10.1664. - Fol. Gall. 75/1. fol. 212-213.

⁵⁶ Grémonville au Roi, le 18.10.1664. - Fol. Gall. 75/1. fol. 214.

⁵⁷ M. de Lumbres, le 27.10.1664. - AAE CP Pologne t. 19. fol. 285.

⁵⁸ Lettre de Coligny, le 26.10.1664. - AG A1 190. fol. 376.

*parceque je ne les entendois pas trop bien moy mesme, et que je suis un meschant Latin, cet archevesque est fort puissant en hongrie. »*⁵⁹

*« Monseigneur... je ne sçais pas si vous estes informé de la retraite de M. le Comte de Serin, ... l'Empereur luy ayant ordoné de se retirer chez luy, ... lon dit qu'on luy a donné cet ordre a cause de bons accueils et grandes civilitez quil rendoit a tous les françois blessez qui s'estoient retirez en cette ville. »*⁶⁰ écrit Robert au début de septembre.

Depuis le début de l'année, le contact entre Louis XIV et les frères Zrínyi est maintenu. Remerciant le Roi de son cadeau, Miklós Zrínyi demande à l'ambassadeur de lui donner conseil sur la manière dont il pourrait exprimer sa gratitude envers Louis XIV.⁶¹

*« La pensée généreuse... en faveur de M. le Comte Nicolo de Zerín, est assurément digne de sa Roiale magnificence et capable d'animer de plus en plus ce brave capitaine a signaler sa valeur pour la deffense de la chrestienté. Il est presentement en Hongrie, ... et on y seroit fort disposé a luy en offrir la couronne, sil la vouloit accepter. »*⁶²

Quelque temps après l'arrivée du cadeau du roi, Péter Zrínyi s'adresse dans une lettre au souverain français, pour lui offrir leurs services. Louis XIV ne répond qu'à la fin du mois de juillet:

*« J'ay bien voulu vous tesmoigner... que comme personne n'estime plus que moy le mérite et la valeur de deux si braves et si illustres cavaliers qui signalent tous les jours leurs pieté et leur zele pour la desfence de la Chrestienté par des actions memorables; j'ambrasseray touiours avec grand plaisir toutes les occasions de vous donner a l'un et a l'autre des marques de ma bienveillance. »*⁶³

La correspondance se poursuit pendant toute l'année. Aux mois d'août et de septembre, Pierre de Bonsy signale plusieurs lettres de Miklós Zrínyi.⁶⁴

« ...ils estoient resolu de se mettre sous la protection de Votre Majesté... Ils se considerent entierement exposez a la jalousie de la cour de Vienne et se croyent capables de susciter quelque révolution dans la Hongrie au prejudice de l'Empereur,

⁵⁹ Lettre de Coligny, le 5.9.1664. - AG A1 190. fol. 268.

⁶⁰ Rapport de Robert, le 2.9.1664. - AG A1 190. fol. 267.

⁶¹ Bogisić, nr. CCLXXIII; CCLXXIV; CCLXXV - p. 227-229.

⁶² Pierre de Bonsy au Roi, le 26.1.1664 - AAE CP Venise t. 84. fol. 45.

⁶³ Lettre de Louis XIV, le 25.7.1664. - AAE CP Hongrie t. 2. fol. 71.

⁶⁴ Lettres de Pierre de Bonsy au Roi et à Lionne, le 9.8.1664; le 23.8.1664; le 6.9.1664; le 13.9.1664; - AAE CP Venise t. 85. fol. 68; fol. 87; fol. 112; fol. 122.

par la disposition qu'ils voyent dans l'esprit de toute la noblesse mescontente et dembrasser toutes les ouvertures de nouveauté qui se presenteront pour changer de Roy. ... Si Vostre Majesté les juge dignes de ses bonnes graces et capable de luy rendre quelque service ils s'engageront par un traité secret avec Vostre Majesté... pour donner des preuves assurées de leur fidélité ils envoyeroient leur fils uniques auprez de Vostre Majesté si elle l'agreoit... J'ay creu de ne devoir pas rebuter la pensée de ces Messieurs... estant persuadé que l'on pourroit se prevaloir du degoust qu'ils ont de l'Empereur pour les gagner a executer dans le temps qu'on jugeroit a propos ce qui ne seroit pas moins honteux que prejudiciable a la maison d'autriche si on luy ostoit la couronne de Hongrie à quy on trouvera les hongrois toujours disposez quand ils se croiront appuyez de Vostre Majesté. »⁶⁵

La réponse du roi est datée du 17 octobre:

« S.M. considerant... l'engagement ou se trouoit l'Empereur de soustenir les armes a la main les interets de la Chrestienté contre l'ennemy commun, ne jugea pas convenable ni honneste d'entendre a de pareilles ouvertures... Auiourd'hui que les affaires publiques ont pris une face toute differante par la conclusion preceptitées de la paix de l'Empereur avec la Porte, S.M. croit aussi deuoir changer de sentiment, et considerans que l'Empereur assisté puissamment comme il estoit de tous les Etats de l'empire et de Sa Majesté même et dans la conjoncture d'ailleurs d'une bataille gagnée qui auoit reduit l'ennemy a ne pouuoir plus que de perdre dans la continuation de la guerre, ne peut auoir eu d'autre plus pressant motif de faire une paix sans necessite aucune et a des conditions honteuses, que celui de se mettre en estat de causer des embarras a S.M.... Sadite Majesté croit aussi que sans auoir en effect aucun mauvais desseing contre l'Empereur ny intention de luy nuire, s'il n'est le premier a luy en donner le sujet, la prudence et la bonne politique veulent et l'honestete mesme qui se doit garder enuers proches parens et bons amys, ne le deffend pas que Sadite Majesté se mette de son coste a l'estat de repousser et d'arrester, par des moyens indirects, les prejudices que d'autres contre toute - raison lui voudroient causer en ses interets. Sadite majesté veut donc bien a present entendre a la proposition des dits Comtes de Serin de les engager a son service, aux conditions dont ils se sont expliqués... Et qu'afin que ce qui se passera et se pourra conclure demeure toujours dans un secret impenetrable, Sa Majesté ... voudra qu'ils envoient a Venise une personne de leurs entiere confiance... Le principal obiect... c'est d'engager lesdits Comtes a exciter des troubles et des revolutions dans la Hongrie par le moyen des chrestiens mescontents du gouvernement de la Cour de Vienne, toujours neantmoins a l'exclusion des turcs que la pieté de S.M. ne lui permettra jamais vouloir mesler en quelque façon que ce soit dans cette affaire et cela seulement afin que si l'Empereur se porte un jour a causer des embarras au Roy, S.M. ayt un moyen en main de luy en faire perdre l'envie de les occasioner en donnant de l'occupation a ses armes dans ses propres Estats... tout ce qui peut regarder l'establissement d'un parti formé en Hongrie contre

⁶⁵ Pierre de Bonsy au Roi, le 27.9.1664. - AAE CP Venise t. 85. fol. 150-153.

l'Empereur que S.M. put faire agir a point nommé, dans le cas d'une nécessité pressante ou l'Empereur l'y obligerait par sa conduite. »⁶⁶

Les négociations se poursuivent, toujours à Venise; le prochain compte-rendu est du 15 novembre, et émane de Pierre de Bonsy:

« ... leur dessein seroit de se mettre entierement sous sa protection et de procurer par la la liberté au Royaume de Hongrie qu'ils estiment tres dispose a eslire un Roy... et tout a fait perdu et esclave s'il reste sous la domination de l'Empereur... ils manquent d'argent et qu'ils seroit necessaire que les dites Comtes fissent quelque levée de troupes en Croatie pour pouvoir les employer et receussent de V.M. l'assistance entiere pour les maintenir, et quelque effet aussy de sa libéralité pour eux-mesme, les despences et les pertes qu'ils ont faites sans aucune recompense de l'Empereur les ayant ruinez et endettez sans quoy ils ne demanderoient rien a V.M.... La description... tombe ensuite sur l'appuy que le Royaume de Hongrie cherche pour jouir de ses privileges, et que lesdits Comtes voyant leur ruine, celle de leur patrie et de leurs enfans assuré, puisque l'Empereur nonseulement les abandonne et accable d'Injustices mais encor leur lie les mains et leur oste le moyen de faire paroistre leur valeur. Ils cherchent a servir leur patrie, et la chrestienté sans dessein d'aucune trahison ny meschante action mais au contraire par des voyes qui soient louées de tout le monde repétant touiours que si le Royaume de Hongrie demeure a l'Empereur, ils sont perdus. ... les Comtes de Serin voudroient faire eslire V.M. roy de Hongrie, faire changer la face des affaires et servir V.M. en tout ce qu'elle voudrait. »⁶⁷

Au même moment, un jeune noble hongrois, Miklós Bethlen, arrive à Vienne, et cherche contact avec le chevalier de Grémonville:

« Il y a trois jours que le sieur Betlen arriva de Transylvanie, et... me vint voir le soir mesme, ... il estoit parti de son pays le 1er septembere, ou l'on ne sait point encore la paix pour venir trouver le Comte de serin a dessein d'apprendre auprez de lui la guerre comme pour remarquer la disposition des affaires de Hongrie... il avait vu le Sieur Vitnyédy... qui lui avait appris les mecontentemens que son maitre [Zrínyi] recevoit de l'Empereur et le dessein qu'il avait de s'en venger dans la premiere occasion favorable, qu'il ne pouvait consentir aux conditions de la paix non plus que la meilleure partie des Seigneurs de Hongrie, ... étant parti ce matin pour se rendre en diligence a Ciatourme m'ayant laissé un chiffre pour m'crire plus surement, ... il me dit que l'Évesque de Presbourg lui avait juré qu'il se laisserait plutot écorcher que de consentir a la paix. Pour le palatin de Hongrie il l'a vu dans des sentiemens de laisser faire la fortune, et de ne se déclarer jusques a ce qu'on ait lu les dispositions de la diete. Elle a été intimée a Presbourg pour le vingt-cinq de ce mois... Il y a eu diverses particulieres assemblées dans le pays dans lesquelles on a parlé de ne point

⁶⁶ Lionne à Bonsy, le 17.10.1664 - Venise t. 85. - citée par Bogisić, nr. CCLXXXV. p. 241-244.

⁶⁷ Pierre de Bonsy au Roi - AAE CP Venise t. 85. fol. 227-235.

recevoir les conditions de la paix de faire plutôt la guerre au Grand Seigneur et à l'Empereur afin de les obtenir plus avantageuses pour la sûreté de leur religion et liberté; et lorsque je vis la dernière fois le Comte de porcia... il me dit qu'ils [les Hongrois] étaient des inconstants qui ne savaient ce qu'ils voulaient qu'ils avaient engagé la guerre qu'étant déclarée ils ne l'avoient plus voulu faire et la voulaient à présent que la paix était faite... Enfin toute l'application de l'Empereur est d'établir par la force un Gouvernement plus absolu dans la Hongrie... on diffère tous les jours la distribution des quartiers d'hiver, parce qu'on est bien aise que les troupes demeurent dans ce royaume pour empêcher les cabales, qui s'y préparent... L'Ambassadeur de Venise m'a dit d'attendre ici le Comte de Serin, que pour le persuader de se mettre à la tête des Hongrois en le flattant de se faire élire leur Roy pour tâcher par ce moyen d'obliger les Turcs à renvoyer les corps d'avance dans ces frontières... Il me dit que le comte Serin lui avait promis de venir icy dans cinq ou six jours, mais lui avait recommandé surtout que leur abonnement fut secret. J'ai été bien aise de ce rencontre puisqu'il sert au dessein commun. »⁶⁸

« Les Hongrois ayant refusé de se rendre ici le mois passé, l'Empereur... trouvait plus à propos de faire une assemblée à Vienne, à laquelle ils ont consenti de n'avoir aucune autorité de rien conclure et d'écouter seulement ce qu'on leur voudrait proposer... il n'y a que le Comte de Serin qui pourrait faire beaucoup par la réputation qu'il s'est acquise par l'amitié qu'il a avec l'Évêque de Strigonie, le plus accrédité dans le pays et le plus capable d'y faire une faction. Mais d'autre côté le Comte Serin n'est point aimé des principaux seigneurs et n'a pour amis que les protestants parmi lesquels il n'y a que la basse noblesse... Il est certain que tout le pays est un sous-levement, le Comte de Serin et l'Évêque de Strigonie sont en pleins de haine et de vengeance et les seuls qui ont plus de moyens de s'en bien servir... C'est sur ce fondement ce me semble qu'on doit travailler pour nourrir la défiance et empêcher l'établissement de l'autorité. »⁶⁹

« On attend de moment à autre le Comte de Serin, l'Évêque de Strigonie et le Palatin de Hongrie, comme tous les Seigneurs qui doivent assister à l'Assemblée ».⁷⁰

Zrínyi veut partir pour Vienne le 19 novembre. Le 18, à la partie de chasse fatale, ce n'est pas seulement sa vie, mais aussi toute une période de l'histoire hongroise qui s'achève...

⁶⁸ Grémonville au Roi, le 6.11.1664. - Fol. Gall. 75/1. fol. 217-220.

⁶⁹ Grémonville, le 13.11.1664.- Fol. Gall. 75/1. fol. 221-222.

⁷⁰ Grémonville, le 23.11.1664. Fol. Gall. 75/1. fol. 224.

**”Pro Christo et contra inimicos ejus”
(Buda, 1686)
Document**

La pièce que nous allons publier (*Lettres patentes de Comte de Saint-Empire accordées aux comtes de Maigret par l'Empereur Léopold, le 23 avril 1687*) est un document particulièrement intéressant de l'histoire de Hongrie de la fin du XVII^e siècle; un témoignage qui présente l'événement tant attendu par les Hongrois et par toute l'Europe chrétienne depuis près d'un siècle et demi: la reprise de Buda, capitale du Royaume de Hongrie, tombée sous la domination turque en 1541.¹

L'histoire de cet affrontement spectaculaire des ”deux Empires” (conformément à sa portée historique), est très bien documentée et ne manque pas de sources contemporaines. L'ensemble de la période a été étudié minutieusement et a fait l'objet de nombreuses monographies savantes. Des éditions de documents ont été régulièrement mises à la disposition des spécialistes et d'un public intéressé plus large.²

Néanmoins, les lettres patentes de comte de Saint-Empire de la famille de Maigret constituent une source originale et précieuse de cet événement, tout en restant la pièce maîtresse de l'histoire d'une famille bourguignonne et la preuve de son ascension dans la hiérarchie de l'aristocratie européenne. Il est évident que François-Guillaume de Maigret, par son comportement héroïque, a contribué grandement au succès de l'attaque décisive de l'armée chrétienne. Cette prouesse exceptionnelle lui a permis en même

¹ Nous tenons à remercier tout particulièrement le Comte Jean-Louis de Maigret, d'avoir bien voulu mettre à notre disposition toute la documentation de ces textes. Ses conseils, ses explications, ses commentaires nous ont été particulièrement précieux. Nous remercions également le Comte Yves de Maigret pour ses précisions et M. Branko Vuillemin, qui a attiré notre attention sur l'existence de ces documents et qui a fait les premières démarches pour nous organiser la possibilité de consultation des archives.

² De la littérature abondante, à titre d'orientation bibliographique, nous ne citons ici que les ouvrages suivants: János Ifj. Barta, *Budavár visszavétele* (La reprise de Budavár), Budapest, 1985, avec une liste des documents les plus importants (p. 253); *Magyarország története* (Histoire de la Hongrie) III/2, 1536-1686, (bibliographie, pp. 1622-1628, 1871-1876); Béla Köpeczi, « *Magyarország a Kereszténység ellensége* ». *A Thököly-felkelés az európai közvéleményben* (« La Hongrie, ennemie de la Chrétienté ». Le soulèvement de Thököly dans l'opinion publique européenne), Budapest, 1976; Árpád Károlyi—Imre Wellmann, *Buda és Pest visszavívása 1686-ban* (La reconquête de Buda et de Pest en 1686), Budapest, 1936; Lajos Némethy, « *Kik voltak az elsők Budavárában* » (Qui étaient les premiers dans la forteresse de Buda), *Századok*, 1886, 580-589; *Lotharingiai Károly hadinaplója Buda visszafoglalásáról, 1686* (Journal de guerre de Charles de Lorraine sur la reprise de Buda, 1686, édition bilingue hongrois-allemand), Budapest, 1986, éd. par József Kun, trad. de l'allemand par Károly Molay, étude de László Nagy.

temps d’assurer, par la faveur impériale qui lui accordait le titre de comte de Saint-Empire, la consolidation de sa lignée dans la jouissance des titres et des biens déjà obtenus par sa famille.

La forteresse de Buda assiégée fut prise finalement par l’assaut au cours d’un combat particulièrement violent et dans des conditions désastreuses pour la ville. Nombreux sont les témoignages qui indiquent, comme notre document, que le succès devait également arriver par l’héroïsme individuel des combattants (la dernière grande attaque a eu lieu le 2 septembre 1686). Comme on le sait, l’armée des coalisés de la Sainte-Ligue (près de 65 mille soldats) composée de contingents de l’Empire, de volontaires venus de toute la Chrétienté et de Hongrois (15 mille) voulant participer à la reconquête de leur pays, fut placée sous le commandement de Charles de Lorraine. Pour les sujets de l’Empereur, cet affrontement ”gigantesque” des Empires (du côté turc, près de 15 mille soldats devaient assurer la défense de la ville fortifiée), est apparu comme une occasion unique de partager la gloire tant espérée des vainqueurs, d’obtenir la faveur impériale, des biens matériels et des titres prestigieux en récompense de leurs services rendus.

Il est à remarquer, que les Français de Bourgogne, depuis leur participation dans la bataille malheureuse de Nicopolis (1396) ont toujours prêté une attention particulière à la lutte anti-ottomane, qui s’est enracinée dans leur tradition guerrière. Pour une partie des Français de Bourgogne, devenus sujets de l’Empire, la participation à ces entreprises militaires a été l’acte le plus naturel. Leur carrière militaire, l’ascension de leur famille, ont été souvent et intimement liées au service de l’Empereur, dépositaire et chef incontesté de la lutte ”contre l’Infidèle”.

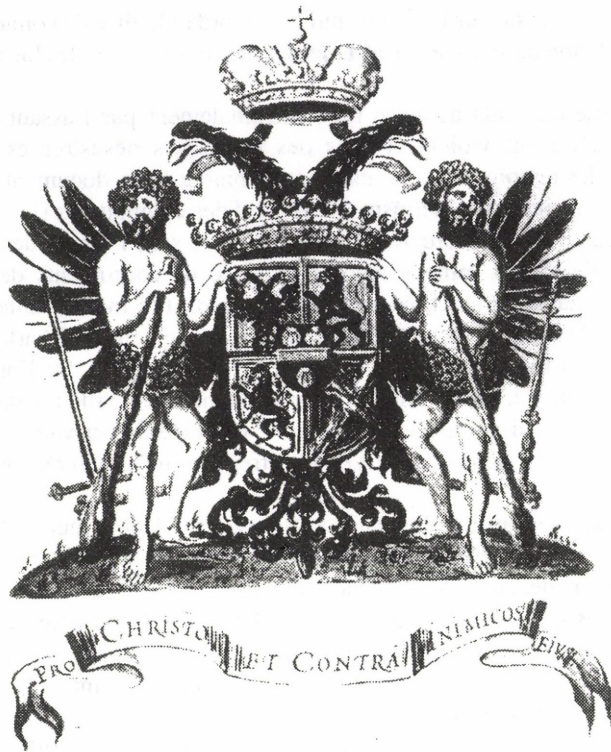
Sans aucun doute, François-Guillaume de Maigret a été un vaillant représentant de cette noblesse bourguignonne, prêt à ”sacrifier sa personne” au service de l’Empereur et la quête de la gloire allait de pair avec ses objectifs personnels. La documentation extrêmement riche de la famille de Maigret permet la reconstruction remarquablement précise de son histoire dont nous allons présenter seulement les grandes lignes.³

La famille de Maigret est une vieille famille bourguignonne de la région de Dôle (Comté de Bourgogne) dont l’ancienneté est documentée clairement depuis le début du XIV^e siècle (1307), par la mention de Guyot de Maigret, écuyer, portant pour armes « *d’azur, à fasce d’or, accompagnée de trois coquilles de même, deux en chef et une en pointe* », armes, qui ont été enregistrées à Thionville, le 2 août 1689, au registres de Lorraine; armes, que nous retrouvons intégrées dans la belle composition du blason des lettres patentes.⁴

Les Maigret ont possédé plusieurs fiefs et seigneuries en Bourgogne. L’ancienneté de la famille, selon la tradition orale, remonte au XII^e siècle, mais les documents antérieurs au XIV^e siècle ont disparu. En revanche, comme le prouve une recherche

³ L. De Magny, (publ.) *Archives de la Noblesse. Recueil de Généalogies de maisons nobles de la France*, III, Paris, 1894, 17-51. L’ensemble des documents se trouve dans les Archives de la Famille de Maigret, gardé traditionnellement par le Chef de famille (Arch. Maigret).

⁴ Voir ci-joint. Blason de dessin légèrement modifié par rapport à celui des lettres patentes. Présenté dans les *Archives de la noblesse et du Collège Héraldique de France*, ANCH, III, Paris, 1896, 2. Le blason que nous présentons est tiré du document original (Arch. Maigret).



faite sur la noblesse de Bourgogne en 1669, la lignée des Maigret est attestée de façon claire et documentée dès le début du XIV^e siècle.⁵

Un événement décisif est survenu dans la vie de la famille au XVI^e siècle (en 1530), quand Charles-Antoine de Maigret, « ayant eu un duel malheureux » se réfugia au duché de Limbourg, dans les Pays-Bas. La carrière de la famille est ensuite très attachée au service de ses membres dans l'armée impériale: c'est ainsi que Jean III de Maigret, chevalier, « officier supérieur dans les armées impériales » a été créé premier comte de Maigret en 1587, par l'Empereur Rodolphe, titre, qui sera confirmé dans notre document. Désormais l'étoile de la famille brille de plus en plus haut: nouvelles seigneuries, dignités et succès (par conséquent montée en grade) dans l'armée impériale s'ensuivent.

Au cours des dernières décennies du XVII^e siècle, la famille de Maigret entre dans une période particulière et décisive de son histoire: les deux mariages de Jean V de Maigret assurent deux descendance mâles, et la branche cadette, représentée par

⁵ Plusieurs membres de la Maison de Maigret ont été inhumés dans l'église de Chavanne; la famille a été propriétaire de plusieurs fiefs et seigneuries dans cette région. Les Maigret portent, mis à part les titres de comtes du Saint-Empire, de comte de Maigret et de Neau, de barons de Stockem, les titres de Seigneurs de Chavanne, de Raveling, de Prangy et de la Pinodière, la famille étant enracinée en Bourgogne, au Pays-Bas, en Autriche et en Lorraine. *ANCH*, III, Paris, 1896, 2-16.

François Guillaume de Maigret, sera couverte de gloire grâce surtout à la prouesse exceptionnelle de celui-ci et aura tendance à dominer l’histoire de la famille.⁶

C’est une volonté évidente, qui semble trouver sa confirmation même dans le texte de notre document, et qui explique peut-être la présentation détaillée des mérites des anciens membres illustres de la Maison de Maigret. Par ce résumé de ”l’histoire familiale”, qui est désormais fortement liée au bénéficiaire des lettres patentes de 1687, François-Guillaume devient le personnage central de la famille de Maigret dont les privilèges anciens sont confirmés dans ce texte établi *pour lui* et ceci *dès 1587*, donc un siècle plus tôt. Le titre de comte de Saint-Empire et le privilège accordé à *toute la descendance* de porter ce titre, ne fait que couronner les efforts de François-Guillaume de Maigret.⁷

La documentation des loyaux services du bénéficiaire des lettres patentes est très complète: un certificat rédigé en espagnol, signé par Charles V de Lorraine, qui répète les éloges de l’Empereur concernant la fidélité et l’efficacité exceptionnelle du « Sergent général de bataille comte de Maigret » a été soigneusement joint à la documentation peu après la rédaction des lettres patentes de Léopold, le 1er mai 1687.⁸

En effet, le comte de Maigret, *général-major des armées impériales* a été un des principaux lieutenants du duc Charles, et depuis cette époque, les Maigret restent très attachés au service des Ducs de Lorraine et à la maison de Habsbourg-Lorraine. Les descendants de François-Guillaume ont porté, gardé, défendu et — le cas échéant — ont fait confirmer leur titres par leurs souverains, notamment par l’Impératrice Marie-Thérèse en 1756.⁹

François-Guillaume est décédé à Bruxelles en 1690, et de son mariage conclu en 1674 sont nés un fils (mort prématurément, à l’âge de 10 ans) et une fille. Le titre de comte, les autres titres et les privilèges décrits dans les lettres patentes, avec toute la documentation soigneusement conservée et augmentée par la branche cadette, ont été remis en 1804 à la branche aînée, par la veuve de Louis de Maigret décédé sans enfant en 1793.¹⁰

⁶ Sur l’autorité et les ambitions de François-Guillaume de Maigret voir De Magny, *op. cit.*, 17-51. (avec quelques imprécisions.)

⁷ Première édition de la traduction française du texte latin: De Magny, *op. cit.*, ”Pièces justificatives”, 17-22, l’original est dans les Arch. Maigret.

⁸ Traduction française du texte espagnol signé par le Duc Charles V de Lorraine, concernant les services du « Sergent général de bataille comte de Maigret ». En revanche, d’après l’édition citée plus haut, le Duc Charles ne mentionne pas François-Guillaume de Maigret dans son *Journal de Guerre* où il parle des chefs les plus importants de l’attaque et cite les noms suivants des officiers tombés ou blessés: le marquis de Spinola, tué, Michèle d’Asti blessé mortellement et un certain ”Major Magni”, « blessé, mais il revint avec ses pansements ». Pour le certificat délivré par le Duc, voir De Magny, *op. cit.*, 23-29, l’original est dans les Archives de la Famille. Les événements sont brièvement relatés dans le *Journal de guerre* de Charles de Lorraine, *op. cit.*, 208-214.

⁹ François-Servais-Joseph de Maigret obtient de l’Impératrice-Reine Marie-Thérèse les lettres patentes confirmant pour lui le titre de comte de Saint-Empire, le 6 décembre 1756, De Magny, *op. cit.*, 41-45, l’original est dans les Arch. Maigret.

¹⁰ De Magny, *op. cit.*, 58.

Cette présentation de l'histoire de la Maison de Maigret laisse conclure, malgré sa brièveté, que le destin des comtes de Maigret n'a été lié qu'une seule fois à l'histoire de la Hongrie: en 1686.¹¹ Mais c'était un moment décisif aussi bien pour la Hongrie que pour l'Empire et pour les serviteurs mobilisés de l'Empereur. Il est fort possible que François-Guillaume ait été *parmi les tout premiers* qui pouvaient se maintenir sur les murs de Buda, comme la description très imagée de notre texte l'indique.¹²

De toute manière, le document que nous publions ici, pourra certainement contribuer à la meilleure connaissance des acteurs principaux de la reprise de Buda, de l'histoire de cette guerre sans merci et des conditions précises de son déroulement. Et, en même temps, c'est une page intéressante de l'histoire des relations franco-hongroises, dont l'étude plus détaillée apportera certainement des précisions complémentaires.

Le texte français des lettres patentes mis à notre disposition, est la première traduction complète et conforme (datée le 17 octobre 1770) de la version originale rédigée en latin le 23 avril 1687. L'original a été signé et scellé par l'Empereur Léopold. Le sceau est en cire rouge entouré de cire blanche et enfermé dans une boîte en or, attachée par deux cordons d'or. Les belles armoiries baroques aux couleurs très vives ont été conservées dans un étui de velours rouge. Sur le couvercle de la boîte une très belle parure avec le dessin du sceau impérial, avec l'écriture « *LEOPOLDVS D. G. EL. RO. IMP. SEMP. GER. HVNG. BOH.z. REX. ARCHID. AVST. DUX. BVRG.z. COM. TYR.* »

Les renseignements apportés par le texte peuvent être divisés en deux parties liées par la personne du bénéficiaire. La première partie importante est consacrée aux mérites des anciens membres de la famille de Maigret, aux services rendus à l'Empire et aux qualités personnelles de François-Guillaume avant sa participation à la campagne de Hongrie. Ensuite nous avons la description de ses exploits, de sa témérité et de ses prouesses lors de la reprise de Buda, actes qui lui ont valu la faveur impériale.

Il est à souligner que cette présentation renoue également avec une vieille tradition médiévale de la rédaction des lettres patentes des rois de Hongrie: de façon originale, ces documents contiennent une partie spéciale, une "*narratio*", réservée à la présenta-

¹¹ Une prise de contact a eu lieu entre la ville de Budapest et la Maison de Maigret à l'occasion des cérémonies liées au "bicentenaire" de la reprise de Buda. La lettre d'invitation manuscrite du Maire-adjoint de Budapest, Károly Gerlóczy, adressée au comte Gaston de Maigret, a été soigneusement conservée dans les archives de la famille (les lettres d'invitation et le programme commémoratif organisé à la "Redoute" par la Ville de Budapest et la Société Historique Hongroise, « en la présence de Sa Majesté », dans les Arch. Maigret).

¹² Les spécialistes de l'histoire militaire sont d'accord pour dire que la prise de la « Courtine qui est entre le grand et le petit bastion » a été l'étape décisive de l'attaque, une prouesse exceptionnelle qui a valu, d'après notre texte, un titre de comte de Saint-Empire. Sur la problématique "des premiers" voir Némethy, *op. cit.*, 580-589, et Barta, *op. cit.*, 215-220.

tion détaillée des mérites du bénéficiaire et de sa famille. De ce point de vue, la rédaction des lettres patentes de comte de François-Guillaume n'est pas étrangère à la tradition hongroise.¹³

Remarquons que le sceau de l'Empereur est le « sceau qu'il utilise comme roi de Hongrie », et que les personnages mentionnés dans le texte, pour certifier son authenticité, appartiennent à la haute noblesse hongroise et portent les titres les plus prestigieux du Royaume de Hongrie — ce document (signé par Petrus Korompay, évêque élu de Nyitra et par Joannes Maholányi) est un produit de la chancellerie royale hongroise.¹⁴

Lettres patentes de Comte du Saint-Empire pour François-Guillaume, comte de Maigret.

« LÉOPOLD, par la Grâce de Dieu Elu Empereur des Romains, toujours Auguste, Roy D'Allemagne, de Hongrie, de Boheme, de Dalmatie de Croitie, D'Esclavonie, de Servie, de Gallitie, de Lodomerie, de Cumanie et de Bulgarie; Archiduc D'autriche, Duc de Bourgogne, de Brabant, de Styrie, de Carinthie, de Carniole, Marquis de Moravie, Duc de Luxembourg et de la haute et basse Silesie, de Wirtemberg et de Thek, Prince de Suabe, Comte de Habsbourg, de Tirol, de Ferrete de Kybourg et de Gorice, Landtgrave D'alsace; Marquis du Saint-Empire Romain, de Bourgovie et de la haute et basse Lusace; Seigneur de la Marche D'Esclavonie, du Port Naon et de Salins etc.

A vous notre féal, cher, généreux, illustre et Magnifique François-Guillaume Comte de Maigret et de Neau, Baron de Stockem, Marechal hereditaire de la Province et du Duché de Limbourg, General Major de nos Armées Imperiales et Colonel d'un Regiment d'Infanterie, salut et accroissement continuel de notre grace Imperiale et Roiale.

Ayant une pleine connoissance et voulant egalement faire connoitre a la posterité la plus reculée, que, depuis plus de trois siecles, plusieurs heros issus de votre ancienne et noble famille de Maigret, ont rendu de fideles et signalés services aux Empereurs Romains, aux Rois, Ducs de Bourgogne et a notre Auguste Maison D'autriche, en considération desquels leur nom et Maison fut décoré pour toujours du titre de Comte, ainsi que nous avons très gracieusement accordé, ratifié et confirmé a Jean Comte de

¹³ En ce qui concerne les particularités de la tradition hongroise des "narratio", voir l'article d' Elemér Mályusz, « La chancellerie royale et la rédaction des chroniques dans la Hongrie médiévale », *Le Moyen Âge*, Revue d'Histoire et de Philologie, 75, 1969, n° 1-2, 51-86 et 219-254.

¹⁴ L'empereur-Roi Léopold a multiplié les donations après le succès de l'armée des coalisés. Entre autres, Miklós Bercsényi, le futur compagnon de Rákóczi dans la lutte pour l'indépendance hongroise, a obtenu son titre de comte pour son comportement héroïque lors de l'assaut de Buda. (Son fils László rentrera plus tard au service de la France, organisera les régiments de hussards et sera nommé maréchal de France.) Voir les lettres patentes de baron (1639) et de comte (21 juin 1689) des Bercsényi éditées par Kálmán Thaly, *A Székesi Gróf Bercsényi Család 1525-1835* (La famille de Comte Bercsényi de Székes), I-II, Budapest, 1885, I, 339-345 et József Zachar, *Franciaország magyar marsallja, Bercsényi László*, "Korok és embelek", Budapest, 1987.

Maigret, Grand veneur de notre serenissime Cousin le Roi D'Espagne en la Province de Limbourg et son grand Drossard en la ville de Baelen, de meme qu'a tous ses descendants portant son nom et ses armes, de se servir des a present et pour toujours du titre de Comte du Saint-Empire Romain, Comte de Maigret et de Neau, Baron et Seigneur de Stockem, Marechal hereditaire de la Province et du Duché de Limbourg; de le posseder et d'en jouir avec tous les honneurs, graces, privileges, indultes, libertés, prerogatives, droits et immunités dont les autres Comtes du Saint-Empire Romain, de nos autres Roiaumes et Provinces jouissant du meme titre de droit ou d'ancienne coutume, ont usé et joui, useront et jouiront a perpetuité, en toute terre et en tous lieu tant en jugements et assemblés publiques que hors d'iceux, comme aussi en leurs armes, blasons, dans les combats serieux et badins, jeux de lances, tournois, duels, monomachis, exercices et actions militaires, cachets, rideaux, tapis, anneaux, drapeaux, boucliers, tentes, maisons et sepulcres.

Et qui plus est, François-Guillaume Comte de Maigret et de Neau-Baron de Stockem, on nous a fait un rapport extremement avantageux de votre courage et de votre valeur, et de tous les beaux exploits et actions illustres qui eterniseront a jamais votre memoire, et qui, depuis l'an 1656 jusqu'a la prise de Bude, que vous avez servi, tant au Pays-bas Espagnols, qu'en hollande, en Bourgogne, dans l'Empire Romain, en Autriche et en hongrie; et que vous avez assisté a differentes batailles et a plusieurs sieges, vous ont rendu tres digne de notre bienveillance Imperiale et Roiale, et particulierement lors qu'etant aux sieges D'utrecht, de Donquerque et des villes et forteresse de Bourclavelochem, Frisiven, Noerden et Vourden et qu'etant Capitaine des gardes de Monsieur le Prince D'orange General de la Republique de Hollande notre alliée, vous commandiez un Regiment D'infanterie, et donniez du secours ou l'on en avoit besoin.

De plus etant aux sieges de Maestrech, des Villes de Charleroy et Audenarde; et aux attaques du fort de Fauquemont et de la Ville de Bonne; et aux Batailles données prés de Seneff et du Chateau S.Denys vulgairement dit Castian et en diverses autres attaques et Combats vous vous y etes tellement distingué, que, selon les informations particulieres que nous avons fait prendre chez les Generaux, sous lesquels vous avez servi, et qu'ils nous ont donné de la meilleure maniere possible, vous vous etes acquité par tout, et en toute rencontre de votre devoir en brave et vaillant officier.

Ce qui nous a aussy apparu dans la suite au secours donné a la Ville de Saint Guillain a l'occasion duquel, comme vous aviez été premierement requis par le Sieur Diefeldt ambassadeur de Hollande de la part du Prince de Waldeck Général des armées de cette république et en permission du Duc de Villa Ermosa Gouverneur general des Flandres et de Bourgogne, vous avez été choisi entre autres dudit prince de Waldeck, ainsy que nous en avons été suffisamment informé par son rapport, pour assister le dit Prince Waldeck dans cette occasion, lequel vous avoit aussi promis pour récompense de vos services et secours, le premier régiment allemand qui vaquerait, mais l'affaire trainant en longueur, le dit Seigneur Prince D'orange donna au nom de leurs hautes Puissances un Régiment Hollandois.

Mais l'an 1684 la paix ayant été faite pour vingt ans entre les Princes Chretiens, vous etes entré a notre services Imperial du consentement des Generaux Hollandois, et l'année suivante nous vous avons nommé Colonel et General Major de notre Armée

Impériale; dans l'Exercices desquelles charges vous avez donné tant de marques d'Experience et de Valeur, qu'on ne peut sans iniustice vous refuser le titre d'un vrai General D'armée, et singulierement par rapport a la grande part que vous avez eue a la Victoire et au triomphe de la glorieuse prise de la Ville de Bude Capitale de notre Roiaume de Hongrie.

En effet, malgré toute la resistance de l'Ennemi, et au mepris d'un feu continuel de Canon et de Mousqueterie, d'une grêle de bombes et de grenades, des pierres, de carcasses, de cloux, de faux et D'herissons; malgré l'artifice, la fraude et tous les stratagemes que Mars ait jamais pu inspirer a des hommes qui sont dans le desesper; vous etes parvenu avec un courage intrepide a la Courtine qui est entre le grand et le petit bastion, vous l'avez emporté par la force et la constance de votre Valeur; et vous vous y etes genereusement soutenu. Cet exploit, au rapport de tous nos Généraux et Officiers est une des actions la plus remarquable qui ait jamais été, ou qui sera jamais, et merite tant d'eloges, que l'on doit avec raison vous attribuer la meilleure part de la Victoire et de la prise de cette Ville et de sa Citadelle.

Car vous ne vous etes pas donne de relache tant en attaquant la Ville, qu'en repoussant de toutes vos forces le secours que les Turcs vouloient y faire entrer; jusques l'a qu'apres en avoir tué plusieurs et avoir eu la main gauche fracassée et le Corps tout ensanglanté par neuf blessures differentes de dards et de fleches; malgré les forces ottomanes, la presence du grand Visir et de toute son Armée, malgré l'abondante effusion du genereux sang Chretien; Bude enfin et sa Citadelle, qui avoient opiniatement resisté a huit sieges differens furent emportés d'assaut, delivrés du joug Barbare sous lequel elles gémissoient depuis 1529 que Soliman les avoit usurpées, et retournerent sous notre Domination Impériale et Roiale le 2 septembre 1686.

Or comme la Majesté Imperiale et Roiale brille d'autan qu'elle est plus attentive a recompenser dignement ceux qui l'ont merité, et particulierement ceux qui ont consacré leur vie pour defendre ses Domaines et son autorité; A ces causes et en consideration de votre Valeur, et de toutes les actions illustres et memorables cy dessus enoncées, et pour temoigner combien elles nous sont agréables, et le cas nous faisons, nous avons resolu de vous donner un gages particulier de notre manificence Imperiale.

Nous donc, de notre propre mouvement, science certaine, de notre pleine gré et déliberation, et par la plenitude de notre puissance Imperiale et Roiale, nous vous gratifions donnons et accordons, a vous François-Guillaume de Maignet et de Neau, Baron de Stockem, major de nos Armées et Colonel d'un Régiment d'infanterie et a votre femme, a vos enfants et a tous ceux qui naitront de vous a jamais le pouvoir et le droit de prendre les titres de comtes immatriculé du comte de Saint-Empire, de Maignet et de Neau, de Baron de Stockem, de Marechal hereditaire de la province de Limbourg, et voulons qu'ils soient réputés tels depuis l'an 1587 avec les prérogatives et droits susdits y annexés; que de tous les honneurs, privileges, indultes, libertés, prerogatives, droits et libertés, dont les Comtes du St. Empire Romain ceux de nos Roiaumes et provinces ont us et joui, usent et jouissent de droit ou d'ancienne coutume, en toute terre et en tous lieux, tant en jugemens et Dietes que hors d'iceux.

De plus, pour reconnoître et conserver eternellement le souvenir de votre grandeur d'ame, de votre bravoure et de vos fideles services, par la meme autorité Impériale et Roiale et par la plenitude de notre puissance, nous augmentons ainsi et

confirmons vos armes ou armoiries, et vous permettons a vous et a vos descendans, de vous en servir et d'en jouir, conjointement ou separement suivant votre seul plaisir, tant en la maniere ordinaire; qu'avec l'augmentation que nous y faisons;

Scavoir: un Ecu ecartelé de quatre quartiers, supporté de deux sauvages tenans leurs masses en mains avec cette inscription en latine: pro Christo et contra inimicos ejus, tellement embelli et ajusté qu'il y ait a la gauche par le haut une aigle Imperiale noire en fond d'or, par en bas un lion de gueules ayant les pieds de devant avances pour attraper son proye en champs d'argent, et a la droite par en haut un lion de sable en champ d'or ayans pareillement les pieds de devant pres d'enlever sa proye, et par en bas une croix d'argent en champ de gueules, et au milieu: vos armes de naissance ordinaires, et pardessus ces escus une couronne d'or les fermans et l'escu meme garny de bordures a la mode Imperiale, blanches et de gueules, et de plus pour le Comté de Neau, une lune divisée d'or en champ de sable, et pour la Baronnie de Stockem, sept etoiles d'or, en champ d'azur, une en chef, une en coeur, une en pointe, et quatre en sautoir, le tout tel qu'il est representé et peint avec ses propres couleurs a la tete ou au commencement de nos presentes lettres.

Decernant, ordonnant et statuant fermement, par notre present Edit Imperiale et Roiale, que vous François-Guillaume Comte de Maignet et de Neau, Baron de Stockem, et tous vos Enfans, heritiers, descendans et successeurs legitimes des deux sexes, nés et a naître, puissiez et puissent librement, paisiblement et sans aucun trouble, empement ou contradiction, avoir et porter les susdittes armes ou armoiries, en toutes et chaque honnetes et decentes actions, exercices et expeditions, tant serieuses que badines, dans les jeux ou combats de Lances soit a pied, soit a cheval, dans les guerres, duels, combats singuliers et de quel autre genre qu'il puissent etre de prés et de loin en vos Ecussions, banniers, Drapeaux, boucliers, tentes, mausolés, sepulchres, monumens, bijoux; bagues, colliers, brasselets, cachets, edifices, murs, fenetres, portes, lambris, tapisseries et meubles; enfin en quelle maniere que ce puisse etre, soit que la chose fut necessaire ou que vous le voulussiez ainsi, et de meme que les ont et les portent les autres Comtes et barons du Saint-Empire Romain et de nos autres Roiaumes et Domaines.

De plus vous declarons, vous et vos successeurs capables et idoines de posseder et recevoir toutes les graces, libertés, exemptions, fiefs, privileges, immunités de toute sorte de devoirs et charges, réelles personnelles, ou mixtes; enfin de jouir de tous les droits dont jouissent dequel façon que ce soit de droit ou de coutume tous ceux qui par nous, ou nos predecesseurs Empereurs des Romains et Rois ont été revetus de pareilles dignités, ornemens et fiefs nonobstant toutes choses a ce contraires, et meme en vertu des presentes, nous vous garantissons, confirmons, augmentons et amplifions tout ce que dessus.

En memoire et stabilité perpetuelle de quoi, nous avons gracieusement trouvé bon de vous accorder et donner nos presentes lettres privilegiales munies du scel secret pendant, dont nous servons en qualité de Roy de Hongrie, a vous, dis-je François-Guillaume Comte de Maignet et de Neau, et a tous vos heritiers et descendans mâles et femelles.

Donné en notre Ville de Vienne en Autriche le 23 avril de l'an de notre Seigneur 1687, de nos regnes de Rome le 29eme, de Hongrie et autres le 32eme et de Boheme

31eme, par notre feal et bien amé le Reverend Pierre Korompay, Eveque et Comte Supreme et perpetuel de la Ville et Comté de Nittrie, notre Conseiller et Chancelier de notre dit Roiaume de Hongrie. Du temps des tres Reverends et Venerables Peres en Jesus Christ, Messieurs Georges Szecheny, Archeveque de L'Eglise metropolitaine de Strigonie, frere Martin Borkovich Archeveque des Eglises de Colocz et de Bach canoniquement unies, Georges Fenyessy Eveque d'agrie, le susdit frere Martin Borkovich administrateur de L'éveché de Zagrabie, Pierre Korompay cy devant nommé élu Eveque de la ditte Eglise de Nittrie, Leopold de Kolonich, Cardinal-Prêtre de la Sainte Eglise Romaine eveque de Javarin, frere Augustin Benkovich Eveque de Varadin, Etienne Kada élu eveque de Transilvanie, frere Paul Szecheny élu Eveque de Weszprim, Nicola Balogh Eveque de Weitzen, Michel Duornikovitch élu Eveque de Csanadie, le Siege episcopale de Cinq Eglises etant vacant, François Jany élu Eveque de Sirmich, Godefroy Capaun élu Eveque de Samandrie; André Peterfy élu Eveque de Novosmont, François Cziculiny élu Eveque de Scopia; le Comte Valentin Drugeth de Homonna élu Eveque de Corbavie; Jacques Hasko élu Eveque de Rosona, Alexandre Mikulicz élu Eveque de Tine, Mathias Radonay élu Eveque de Scardon, les sieges episcopaux de Segna et de Modrusch etant vacants, frere Nicolas Plumbeo Eveque de Bosnie, gouvernants heureusement les Eglises de Dieu.

Item du temps de Speciaux et Magnifiques le Comte Paul Esterhazy de Galantha, Palatin perpetuel de Frakne dans notre dit Roiaume de Hongrie; Comte Nicolas Draskovith de Trakostyan juge de notre Cour Roiale, le Comte Nicolas Erdeody de Monyorokerek Gouverneur de nos Roiaumes de Dalmatie, Croatie et Esclavonnie cy dessus enoncés; le Comte Emeric Erdeody de Monyorokerek, Grand Chambellan, le Comte Etienne Zichy l'ainé Maître des huissiers de la Chambre, le Comte Georges Illyeshazy de la meme famille grand Maître D'hotel, le Comte Adam de Battyán grand echanson, le Comte Jean Draskovich notre Chancelier et Seneschal en Hongrie; et le Comte Jean Palffy D'Erdeod comte de Posonie, et tous les autres en tres grand noble jouissant des Comtés et autres titres honorables de notre Roiaume de Hongrie, dont nous avons fait tant de fois mention. Sont signés a L'original des presentes Ecrites sur parchemin, Leopoldus avec paragraphe, plus bas Petre Korompay el. Epps. Nittriense, et encore plus bas Joannes Maholany aussy avec paragraphe; et est eppendu le Cachet de Sa Majesté comme Roy D'hongrie dans une Boete de Vermeille.

Pour copie authentique traduite de L'original Latin en françois et y trouvée conforme par moy Notaire Roial sousigné de la residence de la Ville de Virton Duché de Luxembourg et Comté de Chiny ce dix sept octobre mil sept cent septante. »

(signé: B. Tinant)

Ferenc TÓTH

Étudiant en doctorat d'histoire sous la direction de MM. Jean Béranger, (Université de la Sorbonne Nouvelle - Paris III) et László Nagy (Université Attila József de Szeged)

Voltaire et un diplomate français d'origine hongroise en Orient

L'activité de François, baron de Tott en Turquie dans le miroir de la correspondance de Voltaire avec Catherine II

L'abondante correspondance de Voltaire passe pour un trésor inépuisable d'informations sur les événements majeurs de son temps. Ce philosophe fut l'un des correspondants les plus assidus du XVIII^e siècle. Il entretenait des relations épistolaires avec beaucoup de personnages éminents de l'Europe des Lumières. Parmi eux on retrouve aussi des souverains comme Frédéric II, roi de Prusse, et Catherine II, la tsarine de Russie. Ces despotes éclairés" étaient charmés des lettres flatteuses du philosophe et demandèrent son avis sur plusieurs questions politiques délicates. Pendant la guerre russo-turque de 1768-1774, le volume de la correspondance de Voltaire avec Catherine II augmenta. Les événements de la guerre offraient mille occasions de s'écrire à ces deux esprits éclairés. L'activité d'un certain chevalier de Tot (sic!) a fait couler beaucoup d'encre. Ce monsieur qui portait un nom à consonance hongroise mérite notre attention. L'étude de cette relation épistolaire nous permet non seulement d'élargir nos connaissances sur la pensée parfois incohérente de Voltaire, mais elle nous amène aussi à découvrir une histoire assez peu connue, celle des survivants de l'émigration hongroise en France à la fin de l'Ancien Régime.

L'auteur

Qui était ce fameux baron de Tott? Il s'agit d'un gentilhomme d'origine hongroise chargé de missions diplomatiques, en particulier dans l'Empire Ottoman. Son père, András Tóth, fut un ancien combattant de la guerre d'indépendance hongroise du prince Rákóczi.¹ En 1711, après l'échec des kouroutz", partisans du prince Rákóczi, András Tóth se réfugia sur le territoire turc avec Miklós Bercsényi, un des dirigeants de la guerre d'indépendance. Les réfugiés y vivaient dans une petite colonie hongroise au sud de la ville de Bucarest; un village roumain appelé *Berceni* rappelle même, de nos jours, leur mémoire.² Ayant appris les langues turque et tartare, l'importance du réfugié hongrois s'accrut bientôt. En 1720, László Bercsényi, le fils de son protecteur, l'invita en France où il entra dans son régiment de hussards. Il y fut officier jusqu'à sa mort. De temps en temps, il effectuait des voyages en Turquie pour chercher des recrues

¹ Voir sur la vie d' András Tóth: József Zachar, *Idegen hadakban* (Dans des armées étrangères), Budapest, 1984, 221-229.

² *Ibid.*, 222.

parmi les réfugiés hongrois retirés en Moldavie et Valachie.³ De même, il fut chargé de missions secrètes auprès des émigrés hongrois qui résidaient dans la ville de Rodosto, la résidence du prince Rákóczi exilé située à proximité de Constantinople, et qui espéraient de la France une assistance militaire et financière pour recommencer leur lutte pour l'indépendance de la Hongrie.⁴ Entre temps, il se maria avec Marie-Ernestine de Pesselier, dont il eut deux enfants, André et François. C'est son fils cadet, François, qui fit plus tard une brillante carrière, et dont l'activité constitue le sujet de notre présente étude.

Il naquit le 17 août 1733 dans le petit village de Chamigny, situé dans la vallée de la Marne.⁵ Dès l'âge de dix ans, il entra dans le régiment de hussards Berchény où il servit auprès de son père durant la guerre de Succession d'Autriche (1740-1748). En 1747 il fut nommé sous-lieutenant. Son père l'emmena en Turquie lors de son voyage de 1755 avec le chevalier de Vergennes, nommé ambassadeur de France à Constantinople.⁶ Le but officiel de son voyage était l'étude de la langue turque, pour pouvoir remplacer plus tard son père en Orient.⁷ Après la mort de son père, survenue en 1757, il resta en Turquie durant la guerre de Sept Ans (1756-1763). Retourné en France, en 1763, il servit dans le régiment de hussards Berchény. En 1766, il fut envoyé à Neuchâtel avec une mission secrète dont le but était le rattachement de ce petit État à la France. L'objectif de la diplomatie française fut divulgué et Tott dut bientôt quitter Neuchâtel.⁸ Les connaissances qu'il avait acquises durant son séjour en Turquie devinrent fort intéressantes aux yeux du gouvernement français en 1767, année où il fut nommé consul de France en Crimée, auprès du khan des Tartares. Sa mission secrète comprenait une activité permettant l'entrée en guerre de l'Empire Ottoman contre la Russie et en faveur de la Pologne, alliée orientale de la France menacée d'une invasion russe.⁹ Notons ici que son frère aîné, André de Tott, se trouvait à cette époque à Saint-Pétersbourg et entretenait une correspondance secrète avec François, qui résidait en

³ Archives du Service Historique de l'Armée de Terre (ASHAT), série A1 3403 fol. 37., 100 et 66; 3407 fol. 7-30.

⁴ Archives Diplomatiques de Nantes (ADN), série Saint-Priest 158 (Correspondance de Vergennes, ambassadeur de France à Constantinople, avec András Tóth).

⁵ Voir sur la vie de François baron de Tott: Edgár Palóczy, *Báró Tóth Ferenc, a Dardanellák megerősítője* (François baron de Tott, le fortificateur des Dardanelles), Budapest, 1916.

⁶ « La mort de Sultan Mahamout et celle de M. Désalleurs déterminèrent la mission de M. de Vergennes à Constantinople. J'eus ordre de l'accompagner, pour y apprendre la langue et m'instruire sur les mœurs et le gouvernement des Turcs. Embarqués à Marseille sur un bâtiment marchand nolisé par le roi, nous fîmes voile dans les premiers jours d'Avril 1755, et notre navigation traversée par les vents contraires ne nous permit d'entrer dans le détroit des Dardanelles que vers le 18 mai. » *Mémoires du baron de Tott sur les Turcs et les Tartares*, I, Amsterdam, 1785, 1.

⁷ Voici un extrait de la lettre du 18 septembre 1757 de Vergennes au duc de Choiseul: « Un de ses fils, officier dans le régiment de Berchini est avec moy, M. Rouillé et M. Le Comte d'Argenson Luy avoient permis de m'accompagner, comptant qu'il pourroient Se former et se rendre capable de remplacer un jour M. son pere dans les commissions dont il avoit Eté chargé dans le pays-cy. » ADN, série Saint-Priest 35, fol. 233.

⁸ E. Palóczy, *op. cit.*, 25-36.

⁹ ADN, série Saint-Priest 207 (Correspondance de Vergennes avec Tott 1767-1768).

Crimée.¹⁰ Suite à une incursion des cosaques sur le territoire turc, ravageant un petit bourg nommé Balta, la Porte prit des mesures sévères: l'ambassadeur de Russie à Constantinople, Obreskov, fut arrêté et emprisonné dans le château des Sept-Tours. Aussitôt, le gouvernement russe expulsa André de Tott, dont quelques lettres chiffrées avaient déjà été interceptées par les autorités russes.¹¹ François resta encore à côté du khan et l'accompagna pendant les campagnes de 1769 avec les troupes tartares. Après la mort du souverain tartare, il se rendit à Constantinople. A cette période, après la défaite de la marine turque à Tcheshmé, la capitale ottomane était à la merci de la flotte victorieuse de l'amiral Orlov, qui s'en approchait rapidement. La terreur s'empara des troupes turques résidant dans la capitale, ce qui aggrava encore la situation déplorable dans laquelle se trouvait la ville.¹² Tott commença par redonner courage aux soldats turcs, puis fit faire des réparations dans le système de fortification. La menace russe passée, il entreprit des travaux de grande envergure dans ce domaine. Il fit mener à bien les réparations nécessaires dans les anciens forts gardant les détroits de la mer de Marmara, c'est-à-dire le Bosphore et les Dardanelles, et en fit élever de modernes, qui assuraient l'étanchéité militaire des détroits. L'historiographie islamisante hongroise du début de notre siècle le surnomma le fortificateur des Dardanelles", puisque les combats particulièrement sanglants à cet endroit, durant la Première Guerre Mondiale, ont prêté une actualité à son travail.¹³ Mais le baron de Tott ne s'arrêta pas là. Appuyé par le gouvernement français, il envisagea la modernisation de toute l'armée ottomane. Comme son prédécesseur au début du XVIII^e siècle, le pacha Bonneval, il commença par l'artillerie, cette arme savante et particulièrement développée dans l'armée royale française. Sous la direction d'ingénieurs aussi éminents que Bélidor et Gribeauval, l'artillerie française atteignit un niveau de perfection remarquable dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle. Les succès des artilleurs français des guerres révolutionnaires et napoléoniennes avaient été préparés dans cette période. Il n'est donc pas étonnant que Tott visa en premier lieu la réforme de cette arme de l'armée turque. Il avait des ingénieurs à sa disposition et put en peu de temps aménager un atelier de fonte pour fabriquer des canons à la française. L'autre innovation de Tott fut l'introduction d'un corps d'officiers d'élite, à la manière du corps d'artilleurs français, au sein de l'armée turque.¹⁴ Ce corps d'artillerie à tir rapide (« sürat topchuları ») devint vraiment la haute

¹⁰ André de Tott fut un ami de l'aventurier Jacques Casanova, qui nous a laissé des informations précieuses sur son séjour en Russie: Jacques Casanova, *Histoire de ma vie*, III, Paris, 1993, 421.

¹¹ La lettre du 23 décembre 1768 de l'ambassadeur de France à Constantinople, Rossignol, relate ainsi l'expulsion d'André de Tott: « (...) On attribue icy la rupture entre les deux empires aux intrigues de la France, d'ou vous pouvez juger, Mgr., de quel œil nous sommes vus. La haine et l'animosité contre nous sont excessives; elles ont poussé l'Impératrice à faire donner ordre au Baron de Tott de partir en vingt quatre heures. Le pretexte est la conduite que son frère qui a été en Crimée a tenue avec les confederés, et il est parti depuis quinze jours (...). » ADN, série Saint-Priest 232, fol. 8. Voir sur la carrière diplomatique d'André de Tott: Archives du Ministère des Affaires Étrangères, Personnel 1ère série vol. 67.

¹² Jean Bérenger — Jean Meyer, *La France dans le monde au XVIII^e siècle*, Paris, 1993, 250.

¹³ Voir à ce sujet: E. Palóczy, *op. cit.*

¹⁴ Robert Mantran (sous la dir.), *Histoire de l'Empire ottoman*, Paris, 1989, 423.

élite de l'armée turque. La formation des artilleurs était comparable à celle qui existait alors en France: enseignement axé sur les sciences exactes, et particulièrement sur les mathématiques. Pour subvenir aux besoins de l'enseignement des artilleurs, Tott fonda une école de mathématiques à l'imitation des écoles militaires françaises contemporaines.¹⁵ Le baron devait beaucoup à la bienveillance du jeune sultan, Mustapha III, qui lui confia des travaux aussi impressionnants que le rétablissement du canal de Suez. Après la mort de celui-ci, le changement de régime mit fin à l'activité réformatrice de Tott, qui allait quitter bientôt la Turquie, en 1776.¹⁶ Arrivé en France, il ne voulut pas quitter les affaires étrangères. Il proposa un projet d'occupation de l'Égypte qui fut fort bien accueilli à Versailles, malgré les réticences du Ministre des Affaires étrangères, le chevalier de Vergennes.¹⁷ Finalement, le baron de Tott fut chargé de l'inspection des Échelles du Levant et de la Barbarie, ainsi que des comptoirs et consulats français du Moyen-Orient, en 1777. Il reçut aussi une mission secrète: faire une reconnaissance détaillée de l'Égypte. Tott remplit bien cette fonction et fit même un projet d'occupation d'Égypte dont la réalisation fut différée.¹⁸ Vingt ans plus tard environ, le projet fut repris par l'expédition malheureuse de Napoléon Bonaparte. Retourné en France, ce diplomate chevronné se mit à rédiger ses mémoires, publiés pour la première fois en 1784 à Amsterdam. Les *Mémoires du baron de Tott sur les Turcs et les Tartares* connurent cinq éditions en deux ans et passaient pour un livre à très grand succès à la fin de l'Ancien Régime.¹⁹ Ils furent également traduits en anglais, allemand, danois et néerlandais. À la veille de la Révolution, le baron était le commandant militaire de la ville de Douai.²⁰ À la suite d'une émeute en 1790 il émigra en Suisse d'où, acceptant l'invitation de Tivadar Batthyány, il se rendit en Hongrie dans le petit village de Tarcsa (aujourd'hui Bad Tatzmannsdorf en Autriche). Il y mourut le 24 septembre 1793.²¹

La correspondance

Les réformes du baron de Tott eurent très rapidement des échos dans les "médias" de l'époque — revues, gazettes, etc... — qui en firent un personnage mondialement connu. Les nouvelles de l'eupéanisation de l'armée turque suscitérent de vives inquiétudes parmi les membres de l'élite russe. L'impératrice, qui, comme nous allons le voir, avait une très forte personnalité, éprouva des moments de chagrin et d'anxiété de ne jamais voir ses troupes victorieuses entrer solennellement dans la ville de Constan-

¹⁵ Georges Castellán, *Histoire des Balkans (XIV^e-XX^e siècle)*, Paris, 1991, 210.

¹⁶ E. Palóczy, *op. cit.*, 137-138.

¹⁷ François Charles-Roux, *Le projet français de conquête de l'Égypte sous le règne de Louis XVI*, Le Caire, 1929, 18-21.

¹⁸ ASHAT, série MR (Mémoires et reconnaissances) 1677.

¹⁹ Henry Laurens, *Les origines intellectuelles de l'expédition d'Égypte, L'orientalisme islamisant en France (1698-1798)*, Istanbul-Paris, 1987, 63-67.

²⁰ Archives Municipales de Douai, série BB 28, fol. 55.

²¹ E. Palóczy, *op. cit.*, 179-182.

tinople. Le philosophe Voltaire, qui représentait en quelque sorte l'opinion de l'intelligentsia éclairée européenne, ne cessait de rassurer la souveraine russe sur la justesse de la cause des armes russes.

Pendant nos recherches, nous avons consulté l'édition récente de la correspondance de Voltaire, parue aux éditions Gallimard.²² En ce qui concerne les lettres de la tsarine, nous avons eu recours à une édition plus ancienne, les *Œuvres complètes* du philosophe, imprimées à Paris en 1784.²³ Les références essentielles sont donc tirées de ces deux éditions. Celle de la Pléiade, augmentée par les recherches plus récentes, est certainement plus complète et plus fiable. Toutefois, la consultation d'une édition regroupant la correspondance de ces deux personnages nous était également utile.

Voltaire vivait à Ferney, en Suisse, dans la période de la gloire" du baron de Tott (1770-1774). Notons ici que Voltaire l'avait déjà rencontré avant sa mission en Crimée, puisque dans une lettre du 11 avril 1767 à la marquise de Florin, il s'interroge sur le but du voyage de Tott à Neuchâtel: « Je prie le grand Turc de me dire pourquoi le baron de Tott est à Neuchâtel. Il me semble qu'il n'y a nul rapport entre Neuchâtel et Constantinople ». ²⁴ Nous avons même trouvé une lettre du philosophe au baron de Tott, datée de cette époque (le 23 avril 1767). Elle mérite d'être publiée ici intégralement:

« Monsieur,

Je m'attendais bien que vous m'instruiriez, mais je n'espérais pas que les turcs me fissent jamais rire. Vous me faites voir que la bonne plaisanterie se trouve en tout pays.

Je vous remercie de tout mon cœur de vos anecdotes, mais quelques agréments que vous ayez répandus sur tout ce que vous me dites de ces Tartares circoncis, je suis toujours fâché de les voir les maîtres du pays d'Orphée et d'Homère. Je n'aime point un peuple qui n'a été que destructeur et qui est l'ennemi des arts.

Je plains mon neveu de faire l'histoire de cette vilaine nation. La véritable histoire est celle des mœurs, des lois, des arts, et des progrès de l'esprit humain. L'histoire des Turcs n'est que celle des brigandages; et j'aimerais autant faire les mémoires des loups du mont Jura auprès desquels j'ai l'honneur de demeurer. Il faut que nous soyons bien curieux nous autres Velches de l'Occident, puisque nous compilons sans cesse ce qu'on doit penser des peuples de l'Asie qui n'ont jamais pensé à nous.

Au reste, je crois le canal de la mer Noire beaucoup plus beau que le lac de Neuchâtel, et Stamboul une plus belle ville que Genève, et je m'étonne que vous ayez quitté les bords de la Propontide pour la Suisse. Mais un ami comme M. du Peyron vaut mieux que tous les vizirs et tous les cadis.

J'ai l'honneur d'être, etc... »²⁵

²² Voltaire, *Correspondance*, Paris (collection Pléiade), VIII (1983), X (1986), XI (1987): Voltaire Pléiade.

²³ Voltaire, *Œuvres complètes*, tome 67. Lettres de l'Impératrice de Russie et de M. de Voltaire, Paris, 1784: Voltaire 1784.

²⁴ Voltaire Pléiade VIII, 1067.

²⁵ *Ibid.*, 1100.

Selon le témoignage de cette lettre, il est évident qu'il existait une relation épistolaire entre les deux personnages, du moins pendant le séjour du baron à Neuchâtel. Ensuite, cette relation fut certainement interrompue à cause du départ de Tott en Crimée.

Le nom du baron réapparut en 1770, lorsque les premières nouvelles de son activité à Constantinople furent publiées dans les gazettes européennes. Voltaire exprima vivement son indignation dans sa lettre du 20 novembre 1770 à l'Impératrice de Russie:

« Je suis un peu affligé en qualité de Français d'entendre dire que c'est un chevalier de Tot qui fortifie les Dardanelles. Quoi! c'est ainsi que finissent les Français, qui ont commencé autrefois la première croisade! Que dirait Godefroi de Bouillon si cette nouvelle pouvait parvenir jusqu'à lui dans le pays où l'on ne reçoit de nouvelles de personne? »²⁶

Il est intéressant de remarquer que Voltaire considérait que le baron de Tott était français. Pourtant, Tott se plaignit dans ses mémoires que son nom étranger empêcha sa carrière.²⁷ D'autre part il existait également une famille noble française, appelée *du Tot* en Normandie, qui s'éteignit en 1755 avec la mort de Jean-Alexandre du Tot, marquis de Varneville.²⁸

Les lettres suivantes de Voltaire sont pleines de confiance pour la Russie. Celle du 1^{er} février 1771, par exemple: « Votre empire est dans la vigueur de son accroissement, et celui de Moustapha dans sa décadence. Le chevalier du Tot ne le sauvera pas de sa ruine. »²⁹

Le personnage de Tott nous apparaît ici comme une figure anachronique qui agit contre le mouvement naturel de l'histoire. Cette image est bien apparente dans la lettre du 30 avril 1771 également: « Je ne sais si le chevalier du Tot sera le premier canonnier de l'univers, mais je me flatte que le trône ottoman pour lequel j'ai très peu d'inclination ne sera pas le premier trône. »³⁰

Avec les retards dus au voyage, les réponses de l'Impératrice arrivaient aussi à Ferney. Méprisant les Turcs et les Français, inspirée de sa langue maternelle allemande, elle les appelait *Velches* (Gaulois en allemand); elle prévut une mort cruelle pour le baron, dans sa lettre du 14 mars 1771:

« Les Velches, Monsieur, qui vantent le génie de Moustapha, vantent-ils aussi ses prouesses? Pendant cette guerre je n'en connais d'autres, sinon qu'il a fait couper la tête de quelques vizirs, et qu'il n'a pu contenir la populace de Constantinople, qui a roué de coups sous ses yeux les ambassadeurs des principales puissances de l'Europe lorsque le mien était enfermé aux sept tours: l'internonce de Vienne est mort de ses

²⁶ Voltaire *Pléiade*, X, 486.

²⁷ « (...) le Ministère qui avait eu des vues sur moi, venait d'être changé en France. Un nom étranger, nul appui, huit ans d'absence passés à Constantinople, rien de tout cela ne me promettait de grands succès à Versailles. » *Mémoires du baron de Tott...*, *op. cit.*, II, 1-2..

²⁸ De La Chenay-Desbois-Bodier, *Dictionnaire de la noblesse*, 19, Paris, 1876, 43.

²⁹ Voltaire *Pléiade*, X, 601-602.

³⁰ *Ibid.*, 613.

blessures. Si ce sont-là des traits de génie, je prie le ciel de m'en priver à jamais, et de le réserver tout entier pour Moustapha et le chevalier Tott son soutien. Ce dernier sera étranglé à son tour: le vizir Mahomet l'a bien été, quoiqu'il eût sauvé la vie au sultan, et qu'il fût le beau-fils de ce prince. »³¹

Deux mois plus tard, le 31 mai 1771, elle constata avec satisfaction que les réformes de Tott n'avait pas ébranlé la position des troupes russes: « Apparemment que les Turcs ne font pas grand fond sur les canons du sieur Tott, puisqu'ils ont enfin relâché mon résident, lequel, si on en peut croire les discours du ministre de la Porte, doit se trouver à présent sur le territoire autrichien. »³²

A partir de l'année 1772, on peut remarquer que le discours de Voltaire est devenu plus nuancé. Désormais, il souligna aussi les qualités du baron de Tott, sans nier les effets négatifs de son service en Turquie. Le 1^{er} janvier 1772, faisant référence aux articles de l'Encyclopédie relatifs à la Russie, il écrivit ainsi: « (...) les articles de Russie donneront du lustre à leur édition, en dépit des canons fondus par M. du Tott. Ce monsieur du Tott, au reste, est un homme de beaucoup d'esprit. C'est dommage qu'il ait pris le parti de Moustapha. »³³

Dans le même esprit, la lettre du 12 août 1773 opposa le génie de Tott et l'ignorance de l'élite turque:

« Le chevalier de Tott, qui a beaucoup de génie, quoi qu'il ne soit point ingénieur, fortifiera toutes leurs places sur la mer Egée et sur le Pont-Euxin, quoique Moustapha et son grand vizir ignorent que ces deux petites mers se soient jamais appelées Pont-Euxin et mer Egée. »³⁴

Avec cette comparaison Voltaire voulait certainement souligner plutôt l'impuissance des Turcs que le talent militaire de Tott.

Trois mois plus tard, le 19 novembre 1773, il noircit son portrait dans un poème satirique, intitulé "La Tactique", dans une lettre à Claude-Henri de Fuzé de Voisenon:

Allez, au Belzébuth détestable libraire,
Portez votre Tactique au chevalier de Tot;
Il fait marcher les turcs au nom de Sabaoth.
C'est lui qui, de canons couvrant les Dardanelles,
Dans leur propre science instruit les infidèles.³⁵

Cet ouvrage poétique a été déjà maintes fois cité, voire traduit en hongrois, par les biographes hongrois de François baron de Tott, qui, de manière étonnante, ont totalement négligé l'ensemble de la correspondance du philosophe.

La lettre suivante de Catherine II, du 7 janvier 1774, suggère de nouveau la supériorité absolue de la Sainte Russie sur les Turcs et leurs alliés français: « Il se peut

³¹ Voltaire 1784, 149.

³² *Ibid.*, 164.

³³ Voltaire Pléiade, X, 918.

³⁴ Voltaire Pléiade, XI, 436.

³⁵ *Ibid.*, 520.

que ce sultan soit un esprit supérieur, mais il n'en est pas moins battu pour cela depuis cinq ans, malgré les conseils de M. de Saint-Priest et les instructions du chevalier Tott, qui se tuera à force de fondre des canons et d'exercer des canonniers. Il a beau être vêtu de caftans et d'hermines, l'artillerie turque n'en sera pas meilleure et mieux servie; mais toutes ces choses sont des enfantillages auxquels on donne beaucoup plus d'importance qu'ils ne méritent. Je ne sais où j'ai lu que ces tours d'esprit sont naturels aux Velches. »³⁶

En 1773, l'Impératrice de Russie devait affronter un défi interne: la révolte de Pougatchev. La vive fantaisie de Voltaire ne tarda pas à rapprocher la révolte populaire russe de l'activité militaire du baron de Tott à Constantinople: « La lettre du 19 janvier (...) m'a fait connaître M. Pugatschew. C'est apparemment le chevalier de Tott qui fait jouer cette farce. »³⁷

Catherine II, dans sa lettre du 15 mars 1774, refusa de façon spirituelle cette supposition: « Monsieur, les gazettes seules font beaucoup de bruit du brigand Pugatschef, lequel n'est en relation directe ni indirecte avec M. de Tott. Je fais autant de cas des canons fondus par l'un que des entreprises de l'autre. M. Pugatschef et M. de Tott ont cependant cela de commun, que le premier file tous les jours sa corde de chanvre et que l'autre s'expose à chaque instant au cordon de soie. »³⁸

Voltaire, de son côté, approuva la sentence de l'Impératrice de Russie à la fin de sa réponse, datée du 7 mai 1774: « Aussitôt je l'ai fait partir pour Lubek, où je voudrais bien aller avec lui, attendu que Lubek est sur le chemin de Pétersbourg, mais je suis condamné à mourir à Ferney en faisant des vœux pour que les Turcs soient bien battus, pour que les canons de M. le baron de Tott crèvent et pour que M. Pugatschew soit incessamment pendu. »³⁹

Enfin, le traité de paix fut signé à Kütchük-Kaynardja, le 21 juillet 1774.⁴⁰ De cette façon, le baron de Tott disparut des gazettes contemporaines. Néanmoins, le souvenir du baron resta encore présent pendant un bon moment dans l'opinion publique. Le 19 octobre de cette année, Voltaire recommanda ainsi un jeune gentilhomme à la tsarine: « Votre Majesté ne doit point être surprise qu'il désire passionnément d'entrer à votre service. Tout ce qui doit affliger ce jeune officier c'est que vous ayez sitôt accordé le paix au sultan, car il aurait bien voulu lever le plan de Constantinople et contrecarrer le chevalier du Tott. »⁴¹

En fin de compte, le baron de Tott quitta la Turquie puisque le nouveau régime, établi après la mort du sultan Mustapha III, était hostile aux réformes préconisées par cet officier français d'origine hongroise. Si le baron évita le cordon de soie, contrairement à la prédiction de Catherine II, il n'en fut pas moins maltraité par l'opposition du feu sultan. Il partit de la Turquie le cœur plein d'amertume. Dans ses *Mémoires*, il

³⁶ Voltaire 1784, 287.

³⁷ Voltaire *Pléiade*, XI, 623.

³⁸ Voltaire 1784, 291.

³⁹ Voltaire *Pléiade*, XI, 678.

⁴⁰ Lucien Bely, *Les relations internationales en Europe, XVII^e-XVIII^e siècles*, Paris, 1992, 575.

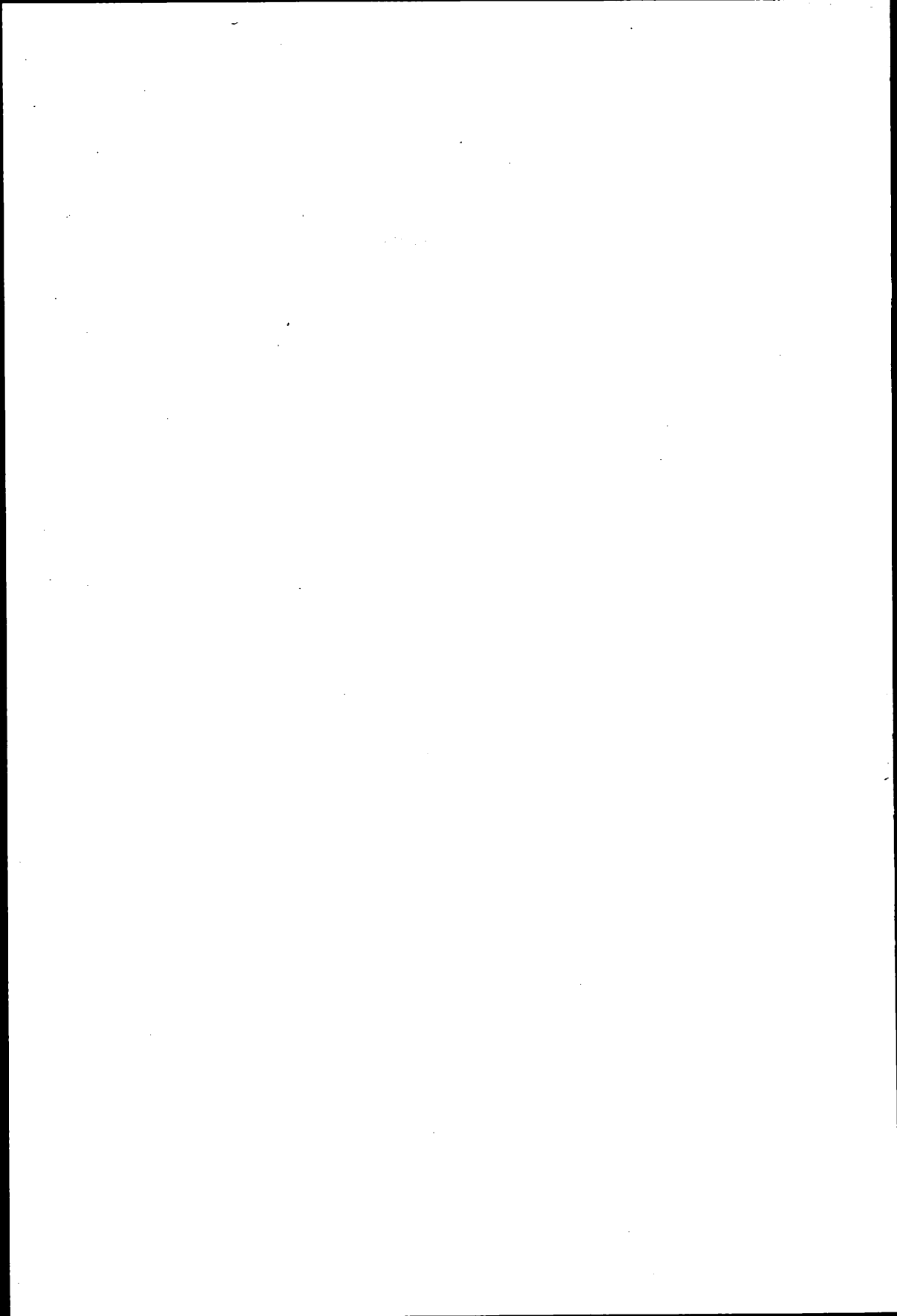
⁴¹ Voltaire 1784, 297.

condamna sévèrement le despotisme turc. Dorénavant, il appuya l'idée du partage de l'Empire Ottoman et encouragea le gouvernement de Versailles, comme nous l'avons montré plus haut, à occuper la province la plus riche de l'empire: l'Égypte.

Au terme de cette étude, la figure du baron de Tott nous apparaît sous différents angles. D'un côté, il fut perçu comme un personnage diabolique agissant contre la chrétienté européenne. De l'autre côté, c'était un génie incontestable dans la mouvance d'une puissance ennemie, au lieu de servir la bonne cause représentée par l'Impératrice de Russie. Cette dernière conception affirmant la supériorité des Européens sur les Orientaux, développée plus tard dans les *Mémoires* de Tott également, devint le principe fondamental des idéologies de la colonisation.

De toute manière, le personnage emblématique du baron de Tott incarnait en quelque sorte la politique orientale française servant de bouc émissaire aux yeux des ennemis de la France. Néanmoins, la splendeur et la misère de ce gentilhomme d'origine hongroise reste un mystère de l'histoire de l'époque des Lumières. Selon notre opinion, les "médiats" contemporains européens qui ont fait un héros ambigu du baron de Tott, et qui l'ont laissé tomber après la fin de la guerre russo-turque, étaient, en majeure partie, les responsables de sa fortune dans la correspondance de Voltaire et Catherine II. D'autre part, les idées maintes fois citées de Voltaire sur la tolérance et son engouement pour l'Empire Ottoman marqué par son célèbre ouvrage *Candide ou l'optimisme* (1759) devraient être également repensés, ou du moins complétés, à l'aide des sources secondaires, comme la présente correspondance.

Lexique et grammaire



Jean PERROT

Directeur d'Études à l'École Pratique des Hautes Études, IV^e section

Matériel lexical et matériel grammatical: un problème contrastif de frontières en lexicographie bilingue¹

1. Les problèmes pratiques qu'ont à résoudre les auteurs de dictionnaires pour délimiter leur domaine, c'est-à-dire en principe le domaine lexical, les obligent à prendre position dans un débat théorique auquel les linguistes ne semblent pas pouvoir apporter une solution définitive, celui des divisions de la langue. Divisions de la langue, ou division du travail d'analyse auquel la linguistique soumet les éléments constitutifs d'une langue? La tradition qui établit une répartition des matériaux à analyser entre une étude du matériel phonique, une morphologie, une syntaxe, un lexique, résulte en partie d'une différence de nature dans la fonction des éléments ainsi classés — c'est une différence de nature qui justifie la reconnaissance de deux "articulations", l'une impliquant le sens, l'autre non — mais c'est surtout la contrainte subie par le descripteur, obligé de classer sa matière en chapitres successifs, qui impose le classement entre morphologie, syntaxe et lexique. Il n'est pas question de rouvrir ici le débat sur ce vieux problème des divisions de la langue, que je me trouve amené à évoquer aujourd'hui, en raison de mes responsabilités dans l'élaboration du nouveau dictionnaire bilingue, plus de quarante ans après en avoir traité, jeune assistant à la Sorbonne, dans une publication de l'Institut de linguistique.²

C'est sous l'angle de la lexicographie bilingue que je dois aujourd'hui évoquer de nouveau le problème de la démarcation entre lexique et grammaire, de la délimitation entre unités lexicales et unités ne relevant pas du lexique ou, plus spécifiquement encore, entre unités lexicales devant être traitées dans le dictionnaire et unités à exclure du dictionnaire, soit que par nature elle n'appartiennent pas au domaine du lexique, soit que, entrant dans la constitution du matériel lexical, elles échappent pourtant, du fait de leur statut, à un traitement dans le dictionnaire.

2. Poser ainsi le problème, c'est déjà en montrer toute la complexité. Je ne ferai qu'en indiquer les aspects essentiels, qui peuvent être ramenés à deux ordres de questions, l'un général, l'autre propre à la lexicographie bilingue.

¹ Ce texte est issu de l'exposé présenté par l'auteur le 7 février 1995 pour engager le débat sur le thème majeur du colloque organisé par le Centre Interuniversitaire d'Études Hongroises les 6 et 7 février: « Lexique et grammaire en lexicographie bilingue ».

² Jean Perrot, « Morphologie, syntaxe, lexique. Contribution à la discussion sur les divisions de la langue », dans *Conférences de l'Institut de Linguistique de Paris*, XI (1952-53), Paris, 1954, 63-74.

2.1 Tout d'abord, s'il s'agit de chercher à établir une frontière entre les unités lexicales et les unités non lexicales, disons grammaticales, relevant à ce titre de la morphologie plutôt que du lexique, on se heurte à cette difficulté évidente que le lexique lui-même comporte une grammaire: les unités lexicales analysables d'une langue comme le français ou le hongrois résultent soit d'une composition, soit d'une dérivation, dont le mécanisme met en œuvre un matériel morphologique dans une combinatoire qui constitue une véritable grammaire du lexique.

2.1.1 Sous l'étiquette de "composition", on range généralement des réalités linguistiques diverses. D'une part la combinaison, productrice d'unités lexicales complexes, d'éléments qui par ailleurs fonctionnent chacun comme une unité autonome: hongrois *szemüveg* "lunettes", c'est-à-dire "verres (*üveg*) pour les yeux (*szem*)", dans une structure déterminant-déterminé, français *porte-manteau* dans une structure thème verbal-substantif objet servant à faire référence à une entité dont le propre est de servir à accomplir un procès qui s'exerce sur un objet. D'autre part la combinaison à une unité lexicale qui a un fonctionnement autonome d'un élément qui relève du matériel grammatical en ce qu'il appartient à une classe d'éléments dont l'effectif est limité et qui s'adaptent à un type donné de base. Pour l'essentiel, il s'agit des préverbes, dont l'importance est très restreinte en français, mais qui jouent un rôle considérable en hongrois. Problème pour le dictionnaire: doit-il enregistrer les préverbes et leur consacrer des articles, ou faut-il les éliminer parce qu'ils ne fournissent pas à eux seuls des unités lexicales de plein exercice, c'est-à-dire utilisables pour désigner des éléments de l'expérience (hormis des conditions très particulières, comme la reprise d'un préverbe seul au lieu du verbe préverbé dans une réponse)? La pratique usuelle n'accorde aux préverbes hongrois qu'une mention très restrictive dans les dictionnaires, où seuls sont recensés les emplois effectivement autonomes comme celui de *ki* "dehors" dans un énoncé impératif tel que *ki innen!* "hors d'ici!", "sortez!". On peut estimer inutile de consacrer davantage de place aux préverbes en les traitant pour eux-mêmes alors qu'ils n'ont, en règle générale, de pouvoir de désignation que dans leur association à des verbes comme unités lexicales conjointes. Mais il faut alors prendre en compte les conséquences pratiques de ce choix, qui impliquerait que tous les verbes comportant un préverbe donné soient systématiquement admis comme entrées, alors que très souvent, notamment pour un préverbe de valeur aussi abstraite que *meg*, mais aussi pour d'autres, la différence entre le verbe simple et le verbe préverbé en hongrois n'entraînera pas de traduction différente en français.

Assez souvent, d'ailleurs, le dictionnaire Eckhardt mentionne un verbe composé préverbé par *meg* uniquement pour renvoyer au verbe simple correspondant. La pratique, en cette matière, apparaît ainsi comme la recherche de compromis permettant d'éviter à la fois les articles inutiles qu'entraînerait le traitement systématique de tous les verbes préverbés, la présentation d'articles correspondant à chacun des préverbes, ce qui manquerait d'intérêt parce qu'on n'en tirerait pas le moyen de traduire les verbes pourvus de ces préverbes, et enfin l'absence systématique de tout traitement des préverbes, qui peuvent apparaître dans des emplois autonomes où il faut donner le moyen de les traduire.

2.1.2. Si les dictionnaires acceptent, dans une certaine mesure, de traiter comme des entrées lexicales les préverbes, qui ont l'avantage d'être des éléments initiaux de mots, ils répugnent à consacrer des articles aux morphèmes de dérivation, qui, eux, se présentent à la finale ou dans le corps des mots. Cette attitude vaut aussi bien pour les morphèmes qui opèrent des translations, comme *-ás/-és* qui fournit sur base verbale des noms d'action, que pour ceux qui véhiculent des catégories relevant par exemple de l'aspect ou de l'ordre de procès, comme le fréquentatif *gat/-get*, ou de la diathèse comme le factitif en *-(t)at/-(t)et*. Une exception notable chez Eckhardt: le dictionnaire comporte une entrée pour *-hat/-het*, réduite d'ailleurs à une ligne: "*-hat, -het (rag) pouvoir; être de nature à (inf)*".

Le parti adopté consiste donc à consacrer une entrée aux dérivés, même lorsqu'il s'agit d'une dérivation de fonctionnement très général, comme dans le cas des noms d'action en *ás/-és*, et même lorsque la traduction de ces noms ne fait intervenir aucune particularité notable et apporte tout simplement le correspondant nominal de la traduction du verbe de base: ainsi quand l'article *lehorgaszt*, qui donne "*~ja fejét*" "incliner, baisser la tête" est suivi de l'article *lehorgasztás* qui se réduit à l'exemple "*fej ~a* un baissement de tête".

Ce parti, dans le cas du hongrois, tend un piège, dans la mesure où la dérivation peut produire non pas des *mots* dérivés, mais des *syntagmes* dérivés, le suffixe de dérivation opérant une translation de ce syntagme qui change de classe. C'est le cas des adjectivants comme *-i* ou *-ű/-ű*. Le premier peut donner effectivement un adjectif correspondant au substantif de base: ainsi *tengeri* "maritime" dérivé de *tenger* "mer"; mais le même suffixe *-i* sert aussi à opérer une translation de syntagme, et c'est ce qu'il a pour fonction de faire en cas de syntagme postpositionnel, comme *a vár alatt* "sous le château" qui, avec une dérivation de syntagme marquée par la suffixation de *-i* à la postposition, donne un syntagme épithétique *a vár alatt* "qui est sous le château". Eckhardt donne bien une entrée *alatti*, mais ne fournit, et pour cause, aucun exemple d'emploi de cette forme en dehors de l'adjectivation d'un syntagme à postposition *alatt*:

alatti [~ ak, ~ t] de dessous qc; sous-jacent, -e; situé(e) au bas v en contrebas de qc; *a rue Saint-Jacques 5. sz. ~ lakásán* à son domicile 5, rue Saint-Jacques; *Múzeum körút 6. sz. ~ ingatlan* l'immeuble sis n° 6, boulevard du Musée; *a vár ~ folyosók* les galeries souterraines du château; *a Gellért-hegy ~ házak* les maisons situées au v en contrebas v au pied du Mont St-Gérard; *a hegy ~ rétegek* les couches inférieures de la montagne; *a 3. cikk második bekezdése ~ rendelkezések* les dispositions sous l'alinéa 2 de l'article 3.

situation qui se reproduit pour *melletti* "d'à côté de, voisin de", *közötti* "situé entre", etc.

Quant à *-ű/-ű*, sa fonction est exclusivement, en hongrois d'aujourd'hui, d'opérer la translation d'un syntagme à noyau substantival pour lui conférer une fonction épithétique: on ne crée pas de *mots* dérivés en *-ű/-ű*. Il n'est pas correct d'enregistrer dans un dictionnaire, comme l'a fait Eckhardt, un mot *arcú*, pour lequel aucune traduction ne peut être proposée, et dont l'emploi ne peut être illustré que par des exemples de

syntagmes + *arc* adjectivés par *-ít*: ”*sápadt* ~ au visage pâle; *szabályos* ~ aux traits réguliers; *szép* ~ de belle mine”. La même observation vaut pour un terme comme *akaratú*, mot enregistré par Eckhardt et en fait inexistant, la forme n’apparaissant que dans des syntagmes comme *erős akaratú ember* ”homme de volonté” ou *gyenge akaratú ember* ”homme sans volonté”. Les exemples pourraient être multipliés.

3. L’établissement d’un dictionnaire bilingue associant hongrois et français fait surgir tout un ensemble de questions entraînées par la différence de statut, d’une langue à l’autre, pour des moyens d’expression qui se correspondent quant à leur fonction dans la langue, mais non quant à leur réalisation morphologique. Cette absence de symétrie pose problème lorsqu’elle a pour effet d’entraîner des comportements différents des lexicographes à l’égard d’éléments qui, en dépit de leur analogie de fonction, sont traités dans l’une des deux langues comme relevant du lexique, en tout cas comme ayant leur place dans le dictionnaire, et dans l’autre comme devant en être exclus.

3.1. Un cas particulièrement frappant est celui des relateurs, dont la fonction est de marquer les relations entre constituants d’énoncé, d’organiser le marquage des relations actanciennes et circonstancielles. Ces éléments, quel qu’en soit le statut dans la morphologie de la langue, apparaissent comme ayant des traits qui les relient au domaine du lexique et d’autres qui les rapprochent du matériel grammatical. Ils constituent des ensembles ouverts, où on constate souvent des apports nouveaux, notamment par intégration de syntagmes nominaux eux-mêmes pourvus de relateurs et dont le noyau substantival est une unité lexicale que son contenu oriente facilement vers une valeur catégorielle: ainsi, à côté des prépositions traditionnelles qui constituent le stock de base de ses relateurs, le français s’est doté de ”locutions prépositives” comme *à cause de*, *à/en raison de*, *du fait de*, *par rapport à*, *au niveau de*, etc. Par ailleurs, il s’agit, comme dans le matériel grammatical, d’éléments constituant, en dépit de leur ouverture, des paradigmes limités dans un état de langue donné. Les limites du paradigme sont floues, et c’est là un trait qui montre que ces éléments sont porteurs de désignations caractérisées par la même plasticité que celles de l’ensemble du domaine lexical.

L’inclusion de ces éléments dans le lexique, et concrètement dans les dictionnaires, est donc légitime. De fait, les propositions — et, naturellement, à plus forte raison, les locutions prépositives formées à partir d’un substantif qui fournit une entrée dans le dictionnaire — sont traitées dans les dictionnaires français, et du même coup dans les dictionnaires bilingues pour la partie où la langue de départ est le français. En hongrois, les éléments correspondants sont des suffixes et des postpositions, et l’attitude des lexicographes est autre: on ne fait pas de place, en règle générale, aux suffixes casuels, mais on admet les postpositions, et même avec générosité puisque pour celle qui correspond à *sous*, par exemple, Eckhardt a une entrée *alatt* ”sous” (statique) mais aussi une entrée pour le latif *alá* ”sous” (avec mouvement) et une pour l’ablatif *alól* ”de dessous”. Il résulte de cette situation une discordance flagrante, fâcheuse et injustifiée, entre les deux parties du dictionnaire bilingue; la traduction des relateurs du hongrois en français ne se dégage que des exemples donnés au fil des articles, sans aucun exposé systématique, si ce n’est ce que peut fournir l’appendice grammatical du dictionnaire, c’est-à-dire fort peu d’informations, cet appendice ayant pour fonction de

présenter le système hongrois et non pas de proposer des traductions françaises de ses éléments constitutifs. Il y a là une lacune, et ce n'est pas le hasard qui a suscité, il y a quelques années, un projet de publication d'un dictionnaire des suffixes casuels et postpositions du hongrois et de leurs équivalents français, ouvrage qui malheureusement n'a pas encore été publié.

Les suffixes casuels, exclus en tant que tels, apparaissent en revanche dans le dictionnaire Eckhardt lorsqu'ils fonctionnent comme bases auxquelles s'adjoignent des suffixes possessifs, c'est-à-dire lorsque le substantif auquel un suffixe casuel serait adjoint dans une situation de désignation explicite est représenté par l'élément anaphorique que constitue la suffixation possessive, avec inversion de statut (base/affixe) pour les deux éléments conjoints. On trouve ainsi un article *vele* chez Eckhardt, article justifié sans doute par toute une série d'emplois où ce suffixe casuel employé comme base avec une marque possessive donne lieu à des traductions autres que *avec lui/elle*: ainsi *velünk vannak* "ils sont (des) nôtres", ou *mit akar vele mondani?* "que voulez-vous dire par là?". Pour *-nak/nek*, Eckhardt va plus loin et mentionne à la fois *nekem* "à moi", *neked* "à toi" et *neki* "à lui/elle", la justification de ces entrées étant sans doute à chercher dans la volonté de fournir à l'usager les formes *me, te, lui* que prend le pronom français en fonction de référence personnelle intraverbale pour le destinataire.

3.2. Si on en vient à ce domaine des marques personnelles du verbe, on doit faire observer que les références subjectales et objectales du verbe sont également traitées de façon différente dans le sens français-hongrois et dans le sens hongrois-français. *Je, tu, il(s), le, la, les*, qui ne sont que des affixes verbaux en français, mais que les grammairiens continuent d'appeler pronoms, ont leur place dans les dictionnaires français, et de même dans les dictionnaires bilingues partant du français; en hongrois, et donc dans les dictionnaires bilingues partant de hongrois, on ne prend pas en compte les suffixes qui portent référence au premier actant (référence subjectale), comme *-k* pour la 1^{ère} personne, ni les suffixes de la conjugaison objective qui font référence à l'objet (*-ja-* dans *ja-tok*) ou qui cumulent une référence subjectale et une référence objectale (comme *-m* = S. 1^{ère} pers. + O 3^e pers. ou *-ja* = S 3^e pers. + O 3^e pers.). Il faut bien convenir que, quel que soit le parti adopté par les lexicographes, le dictionnaire ne peut dispenser son usager de connaître la grammaire de la langue, c'est-à-dire, dans le cas évoqué ici, la façon dont s'organisent en hongrois les références personnelles dans le cadre du mot verbal, et que la mention dans la partie français-hongrois du "pronom" *le, la* par exemple, avec pour traductions possibles *őt, azt* ou zéro, ne permet pas, en dépit des exemples proposés, d'accéder à une utilisation correcte des différents moyens d'expression marqués comme équivalents possibles.

3.3. Quant aux marques personnelles affectant un substantif, c'est-à-dire les marques possessives, la situation est la même: *mon, ton, son*, etc. ont leur place dans le lexique français, tandis que les équivalents hongrois, suffixaux, ne sont pas traités dans les dictionnaires et sont donc exclus des dictionnaires bilingues hongrois-français.

3.4. La différence de statut, pour ces moyens d'expression qui par nature relèvent de la grammaire plutôt que du lexique, entre formes hongroises et formes françaises

est en partie illusoire. L'écriture l'accuse en écrivant entre deux blancs, comme des mots autonomes, les possessifs français aussi bien que les indices subjectaux et objectaux des formes verbales, tandis que les suffixes hongrois correspondants, en tant que suffixes, sont graphiquement soudés au mot nominal ou verbal: d'où une apparence de mots autonomes pour les éléments français, en contraste avec la réalisation graphique soudée des éléments conjoints du hongrois. Il est vrai que les marques françaises manifestent plus d'autonomie dans leur rattachement au mot verbal ou au mot nominal: un certain nombre d'éléments peuvent s'insérer entre les marques et les formes verbales ou nominales elles-mêmes: *je n'en ai pas entendu parler; mon pauvre vieux chien*. Mais en fait cette différence n'a pas assez d'importance pour justifier deux traitements différents d'une langue à l'autre. Dans un dictionnaire bilingue, en particulier, ce qui compte avant tout, c'est de faire apparaître les équivalences, et, de ce point de vue, si en insérant *je* dans le dictionnaire on se donne le moyen de faire un sort à un cas particulier comme *je soussigné*, dont il est utile de donner le correspondant hongrois comme il est utile de consacrer un article à *son* pour introduire des emplois particuliers comme *il connaît bien son Homère*, cas où le hongrois n'utilise pas de marque possessive, de la même manière un traitement dans le dictionnaire hongrois-français des marques possessives fournirait le moyen de mentionner une correspondance entre le recours à un suffixe possessif en hongrois et un moyen d'expression lexical en français: *tíz éve (hogy) nem láttam "ça fait dix ans que ne l'ai pas vu"*.

4. Il est difficile pour les lexicographes d'apporter une solution satisfaisante aux problèmes qui viennent d'être évoqués. Les faits de dissymétrie qui ont été illustrés par quelques exemples sont au total assez nombreux pour imposer une réflexion sur le traitement auquel il convient de les soumettre dans un dictionnaire bilingue. Ils se retrouvent, on l'a vu, dans les cas où le hongrois répond par un procédé de dérivation à l'usage, en français, d'un auxiliaire. Le factitif est un de ces cas: à l'auxiliaire *faire* du français répond le suffixe *-(t)at/-(t)et* du hongrois, qui a *etet* en face de *faire manger*. C'est aussi ce qui se produit pour l'expression verbale du possible, qui dispose du suffixe *-hat/-het* en hongrois en face de l'auxiliaire modal *pouvoir* du français; c'est précisément un cas où on constate qu'exceptionnellement le suffixe hongrois a droit à une entrée — très brièvement traitée — chez Eckhardt.

C'est finalement le souci d'efficacité qui doit l'emporter dans un dictionnaire bilingue; mais il n'en faut pas moins éviter de s'abandonner à un pragmatisme incontrôlé et s'imposer un effort de réflexion sur les conséquences qui résultent, pour la constitution d'un dictionnaire bilingue, de la dissymétrie, d'une langue à l'autre, dans le statut de moyens d'expression équivalents. Ce n'est qu'à partir d'une réflexion approfondie sur ces phénomènes qu'on peut élaborer une pratique cohérente conciliant exigences théoriques et considérations pratiques.

Ferenc KIEFER

Institut de Linguistique de l'Académie des Sciences de Hongrie

Le problème des équivalences pour l'expression de l'aspect et du mode d'action¹

Nous examinons dans cet exposé le problème des équivalences hongrois-français pour les catégories aspectuelles et les modes d'action. Commençons d'abord par les définitions pertinentes (Kiefer, 1992, 807, 816, 817-823).

1. L'aspect

(1) *L'aspect est la structure temporelle interne de la phrase. Autrement dit, l'aspect en est une catégorie sémantico-syntaxique. D'autre part, l'aspect du verbe est la contribution du verbe à l'aspect de la phrase.*

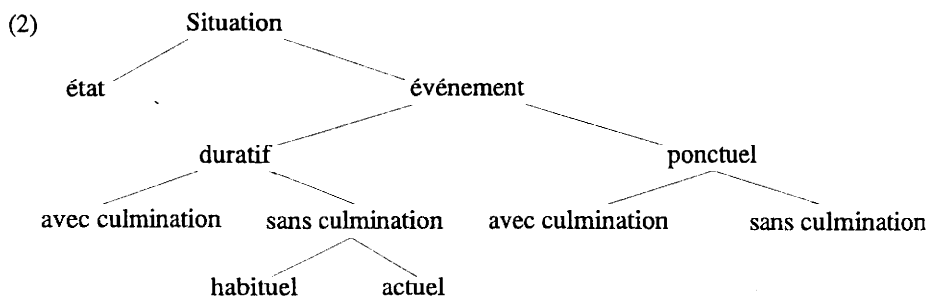
De ce point de vue, l'aspect est en opposition avec la structure temporelle externe de la phrase qui présuppose l'existence des catégories déictiques (la chronologie des événements par rapport au moment de la parole ou par rapport à un événement distinct).

« Sur l'axe du temps, les 'procès' (propriétés ou relations) peuvent être situés par rapport à des repères, notamment par rapport au repères t_0 du moment de la parole; ils peuvent aussi être situés les uns par rapport aux autres; ces localisations, absolues ou relatives, s'opèrent toutes dans un temps englobant, extérieur aux procès; elles constituent une chronologie » (Martin — Nef, 1981, 18, v. aussi Guillaume, 1927).

L'aspect est toujours une propriété intérieure à la phrase. La phrase comporte non seulement l'idée d'un certain état de choses, mais aussi l'idée d'un certain mode de manifestation dans le temps de cet état de choses.

Les états de choses (ou les situations) peuvent être classés en événements et en états (non-événements). Les événements peuvent être duratifs ou ponctuels. En outre, certains événements ont une structure interne comportant une phase préparatoire, une culmination et un état postérieur. Finalement, les situations duratives sans culmination peuvent être divisées en situations habituelles et situations "actuelles". Tout cela nous donne l'ontologie suivante:

¹ Communication présentée au colloque « Lexique et grammaire en lexicographie bilingue » organisé par le Centre Interuniversitaire d'Études Hongroises les 6 et 7 février 1995.



Dans cet exposé, nous nous bornerons à l'aspect du verbe. Les verbes statifs expriment un état, les verbes d'accomplissement des situations duratives avec culmination, les verbes d'activité des situations duratives sans culmination, les verbes d'achèvement des situations ponctuelles avec culmination et les verbes semelfactifs des situations ponctuelles sans culmination. Les situations habituelles et actuelles ne s'expriment pas en hongrois par des verbes différents mais par des formes verbales distinctes.

Les cinq classes verbales mentionnées ci-dessus sont illustrées en (3)

(3) *Les statifs*: croire, posséder, être, avoir, peser, savoir, aimer, haïr.

Les accomplissements: fabriquer, produire, réparer, dessiner, sortir, entrer.

Les activités: courir, chanter, manger, boire, écrire, lire, écouter, regarder.

Les achèvements: arriver, terminer, finir, trouver, cesser, atteindre, apercevoir.

Les semelfactifs: tousser, hoqueter, sursauter, craquer, frapper.

Il y a quelques tests qu'on peut utiliser pour distinguer ces cinq classes (Smith, 1991, 253-295). Par exemple, en règle générale et sauf conditions particulières, les statifs ne s'emploient pas à l'impératif.

(4)(a) *Ayez soif.

(b) *Soyez jaloux.

En outre, les statifs sont incompatibles avec certains compléments circonstanciels (en général, il s'agit d'adverbes qui expriment le développement d'une activité ou d'un procès):

(5)(a) *Marie est lentement jalouse.

(b) *J'ai peu à peu soif. (Possible, mais avec perte du sens statif.)

Les activités ne tolèrent pas de compléments circonstanciels de temps qui expriment une limitation temporelle:

(6)* Jean a couru en une heure.

De même pour les verbes exprimant l'achèvement de l'action:

(7)* *Jean a fini de courir en une heure.*

En ce qui concerne les accomplissements, on note d'une part leur compatibilité avec les circonstanciels de temps exprimant une limitation temporelle et d'autre part leur incompatibilité avec les circonstanciels de temps duratifs sans limitation temporelle.

(8)(a) *Jean a peint un portrait en quelques jours.*

(b) * *Jean a cessé de peindre un portrait pendant une heure.*

Les achèvements, contrairement aux accomplissements, ne permettent pas l'implication de la validité de l'état de choses dans la phase préparatoire. Ce contraste se manifeste nettement en (9) (a)-(b) et (10) (a)-(b).

(9)(a) *Jean est arrivé au sommet en deux jours.*

(b) * *Jean arrivait au sommet pendant deux jours.*

(10)(a) *Jean a peint un portrait en quelques jours.*

(b) * *Jean peignait un portrait pendant quelques jours (à l'époque).*

Il est évident que (9) (a) n'implique pas (9) (b) tandis que si (10) (a) est vrai (10) (b) aussi doit être vrai. En (10) (a) la phase préparatoire contient des activités très variées mais aucune de ces activités ne peut être désignée par le verbe *arriver*.

Les notions traditionnelles de perfectif et d'imperfectif couvrent toutes les catégories aspectuelles à l'exception de l'état. L'imperfectif peut être défini de la façon suivante:

(11) *Un événement e est imperfectif par rapport à un intervalle I si e est vrai dans la plupart des sous-intervalles de I. En ce sens on peut dire que I est divisible.*

(12) *Un événement e est perfectif par rapport à un intervalle I si e n'est vrai dans aucun des sous-intervalles de I. En ce sens on peut dire que I est indivisible.*

Les accomplissements et les achèvements sont des événements à l'intervalle indivisible. L'état de choses n'est vrai que par rapport à l'intervalle entier. Et il va de soi qu'un événement ponctuel est lié à un intervalle indivisible. C'est-à-dire que les semelfactifs, eux aussi, sont des événements à l'intervalle indivisible.

D'autre part, les activités se déroulent de façon divisible. Il peut en être déduit que les accomplissements, les achèvements, les semelfactifs sont des événements perfectifs tandis que les activités sont des événements imperfectifs. Les statifs sont extérieurs à l'opposition 'perfectif-imperfectif'.

On a affaire à une opposition nette entre verbe imperfectif et verbe perfectif (ou le mode d'action n'intervient pas) dans les cas suivants.

(13) *ígér* 'promettre' - *megígér* 'promettre'; *hízik* 'grossir' - *meghízik* 'grossir'; *búcsúzik* 'dire adieu à q' - *elbúcsúzik* 'dire adieu à q'; *intéz* 'gérer, diriger' - *elintéz* 'régler, arranger'; *kézbesít* 'notifier, mener à destination' - *kikézbesít* 'notifier, mener à destination'; *értékel* 'évaluer' - *kiértékel* 'évaluer'; *próbál* 'essayer' - *felpróbál* 'essayer'; *vetkőzik* 'se déshabiller' - *levetkőzik* 'se déshabiller'.

Après avoir présenté en grandes lignes le problème de l'aspect, on passera à la discussion du mode d'action.

2. Le mode d'action

Les catégories aspectuelles, telles qu'elles viennent d'être définies, sont à séparer des modifications que l'on peut introduire dans la représentation d'une action ou d'un procès selon le type de déroulement qu'on lui attribue, et le moment de son déroulement où on le considère.

La définition de l'aspect en (1) correspond à la définition que l'on rencontre dans la littérature contemporaine sur l'aspect. La définition du mode d'action que je proposerai ci-dessous, cependant, diffère des définitions généralement reçues dans les études sur les langues germaniques ou romanes (pour l'allemand v. Flämig, 1991; pour le français Cohen, 1989, 34-40). Elle est plus proche des définitions que l'on rencontre dans les ouvrages sur l'aspect des langues slaves ou finno-ougriennes. (V. p. ex. Avilova, 1976; Schlachter, 1961.) Je suivrai ici cette deuxième tradition.

(14) *Le mode d'action exprime une modification accidentelle du sens du verbe. Cette modification est exprimée par un morphème (préfixe ou suffixe) et peut être caractérisée par une catégorie sémantique générale.*

C'est-à-dire qu'il est nécessaire de faire tout d'abord une distinction entre propriété essentielle et propriété accidentelle. Considérons par exemple les verbes *respirer*, *dormir* et *trouver*. Respirer est un procès itéré, l'itération est un trait définitoire de la respiration; il s'agit par conséquent d'une propriété essentielle. L'itérativité appartient au sens lexical du verbe *respirer*. Dormir est un procès duratif; la durativité appartient par conséquent à l'essence du sens du verbe *dormir*; en d'autres termes, nous avons affaire à une propriété essentielle. Finalement, le sens du verbe *trouver* implique un résultat; la résultativité de cette activité fait donc partie du sens lexical de ce verbe. En somme ni l'itérativité, ni la durativité, ni la résultativité n'expriment le mode d'action de ces verbes.

D'autre part, dans l'opposition *ölel* 'embrasser' - *ölelget*, le verbe *ölelget* garde toujours le sens du verbe *ölel* mais ajoute la propriété accidentelle d'itérativité à ce sens. En d'autres termes, l'itérativité est le mode d'action du verbe *ölelget*. De même pour l'opposition *ír* 'écrire' - *megír*, où le deuxième verbe n'exprime pas seulement la perfectivité de l'action mais aussi la résultativité de celle-ci. Notons, cependant, que la perfectivité n'implique pas toujours la résultativité. Il est évident que cette propriété est une propriété accidentelle du verbe *megír*: si on supprime cette propriété, le sens du verbe *ír* reste intact. La résultativité est alors le mode d'action du verbe *megír*.

Considérons un troisième exemple. Le verbe *megszeret* 's'éprendre d'amitié pour q, s'éprendre de q, prendre goût à qc' exprime le début d'un état, de l'état qui peut être caractérisé par le verbe *szeret* 'aimer'. L'ingressivité est le mode d'action du verbe *megszeret*.

Avant de parcourir très rapidement les modes d'action majeurs en hongrois, il convient de signaler encore quelques propriétés supplémentaires du mode d'action.

(a) Abstraction faite du problème du complément d'objet obligatoire, le mode d'action ne change pas la valence du verbe.

(b) Le mode d'action ne change pas les propriétés sélectionnelles du verbe non plus. Par conséquent, la différence sémantique entre *mos* 'laver' et *mosogat* 'faire la vaisselle' est d'ordre lexical et n'a rien à faire avec le mode d'action.

(c) Le mode d'action est toujours exprimable par une catégorie sémantique générale comme 'durativité', 'résultativité', 'itérativité', 'intensité', 'ingressivité', etc.

(d) La formation d'un mode d'action doit être relativement productive, car quelques cas lexicalisés ne fournissent pas une base solide pour la définition d'une catégorie générale.

(e) L'aspect est une catégorie sémantico-syntaxique, il est une propriété de la phrase entière; le mode d'action, par contre, est une catégorie sémantico-morphologique qui n'est pertinent que dans la description sémantique des verbes (morphologiquement complexes).

(f) Le mode d'action est pertinent du point de vue de l'aspect quand il exprime une catégorie temporelle mais ceci n'est pas toujours le cas, comme on va le voir tout de suite.

En hongrois, il semble possible d'établir au moins les modes d'action suivants (j'ai utilisé le dictionnaire Eckhardt pour les équivalents français; deux points d'interrogation indiquent le fait que le mot hongrois ne figure pas dans le dictionnaire):

(a) *La résultativité: l'activité aboutit à un résultat*

ír 'écrire' - *megír* 'écrire'; *keres* 'chercher' - *megkeres* 'chercher'; *olvas* 'lire' - *elolvas* 'lire (d'un bout à l'autre)'; *mos* 'laver' - *elmos* 'laver'; *olvad* 'se fondre' - *elolvad* 'se fondre'; *nyomoz* 'faire une enquête' - *kinyomoz* 'dépister'; *tanulmányoz* 'étudier' - *kitanulmányoz* 'étudier'.

(b) *L'ingressivité: l'action désigne le début d'un état*

tud 'savoir' - *megtud* 'apprendre'; *szeret* 'aimer' - *megszeret* 'prendre q en amitié; s'éprendre de q, prendre goût à qc'; *tetszik* 'plaire' - *megtetszik* 'plaire'; *gyűlöl* 'haïr' - *meggyűlöl* 'prendre en haine'; *lát* 'voir' - *meglát* 'apercevoir'.

(c) *L'itérativité: l'action est répétée*

kóstol 'goûter' - *kóstolgat*??; *ölel* 'embrasser' - *ölelget* 'donner des accolades à q, embrasser, lutiner'; *nyom* 'presser' - *nyomogat* 'malaxer, pétrir'; *üzén* 'faire dire à q, prévenir q de qc' - *üzenget* 'envoyer des messages'; *említ* 'mentionner' - *emleget* 'mentionner, évoquer'.

(d) *La diminution: l'action est affaiblie*

tanul 'étudier' - *tanulgat*; 'feuilleter ses livres, se consacrer à l'étude, dans l'étude'; *dolgozik* 'travailler' - *dolgoztat* 'travailler'; *eszik* 'manger' - *eszegat* 'mâchonner, picorer'; *szed* 'cueillir, ramasser' - *szedeget* 'cueillir (de-ci de-là); *süt* 'cuire' - *sütöget*??

(e) *L'action unique: une action itérative est exécutée une seule fois*
látogat 'aller voir' - *meglátogat* 'aller voir'; *csóvál* 'agiter (la queue)' - *megcsóvál*
 'agiter'; *csókol* 'embrasser' - *megcsókol* 'embrasser'; *kapar* 'gratter' - *megkapar* 'grat-
 ter'.

(f) *L'action momentanée: une action durative est changée en un événement ponc-
 tuel*

csúszik 'glisser' - *megcsúszik* 'glisser, faire une glissade'; *húz* 'tirer' - *meghúz*
 'tirer'; *nyom* 'presser' - *megnyom* 'presser'; *ráz* 'secouer, agiter' - *megráz* 'secouer,
 agiter'.

(g) *L'action exagérée: l'action est exécutée d'une façon qui dépasse toute mesure*
dicsér 'louer' - *agyondicsér* 'porter aux nues, glorifier'; *hajszol* 'traquer q' -
agyonhajszol 'surmener'; *cicomáz* 'pomponner' - *agyoncicomáz* 'pomponner'; *fizet*
 'payer' - *túlfizet* 'surpayer'; *hangsúlyoz* 'souligner, insister sur qc' - *túlhangsúlyoz??*;
kompenzál 'compenser' - *túlkompenzál* 'surcompenser'?

(h) *L'action assouvie: l'action ou le procès amènent l'assouvissement*
alszik 'dormir' - *kialusza magát* 'dormir son compte'; *mulat* 's'amuser' - *kimu-
 latja magát* 'faire la noce à tout casser'; *sír* 'pleurer' - *kisírja magát* 'pleurer toutes les
 larmes de son corps'; *panaszodik* 'se plaindre' - *kipanaszodikja magát* 'décharger son
 cœur'.

(i) *L'action altérée: l'action ou le procès aboutissent à un état indésirable*
fő 'cuire' - *elfő* 'être trop cuit'; *hízik* 'grossir' - *elhízik* 'prendre du ventre, prendre
 de l'embonpoint'; *sóz* 'saler' - *elsóz* 'trop saler'; *öregszik* 'vieillir' - *elöregszik* 'vieillir,
 parvenir à la vieillesse, être atteint(e) de sénilité'; *kényeztet* 'gâter' - *elkényeztet* 'gâter'.

(j) *L'action prolongée: une action durative est prolongée*
ábrándozik 'rêver, songer' - *elábrándozik* 'rêver, être plongé dans ses rêveries';
báméskodik 'badauder' - *elbáméskodik* 'badauder'; *babrál* 'tatillonner, bricoler' -
elbabrál 'bricoler, tatillonner'; *cseveg* 'causer' - *elcseveg* 'causer longuement'; *bete-
 geskedik* 'être malade' - *elbetegeskedik* 'devenir malade'.

3. Quelques conclusions

(a) En général, l'opposition perfectif-imperfectif reste inexprimée dans les diction-
 naires hongrois-français. Le perfectif ainsi que l'imperfectif sont rendus par le même
 mot. Étant donné qu'en français, cette opposition n'existe pas au niveau lexical, l'as-
 pect doit être indiqué dans la description des verbes hongrois par des marqueurs comme
 'perf' et 'imperf' dans le dictionnaire, comme on le fait dans les dictionnaires slaves
 (p. ex. *d'elat* 'faire' *perf. s-*, *čitat* 'lire' *perf. pro-*, *pisat* 'écrire' *perf. na-*).

(b) Dans le cas du mode d'action, la situation est plus variée. En général, le mode
 d'action est inexprimé en (a), (c), (e) et (f). Pour (a), il me semble qu'il sera nécessaire
 d'introduire un trait 'résultatif'. Il est en effet difficile ou même impossible de carac-
 tériser le mode d'action de tous ces verbes par un adverbe. En revanche, l'itérativité en
 (c) peut être rendue par le circonstanciel 'plusieurs fois': *ölelget* signifie 'embrasser
 plusieurs fois' et *emleget* signifie 'mentionner plusieurs fois'. De manière analogue, le
 mode d'action (e) est exprimable par le circonstanciel 'une seule fois'. Pour des raisons

évidentes, je n'ai aucune solution pour (f). En (d) et (j), le mode d'action est indiqué dans les équivalents français dans certains cas, mais pas toujours. La diminution signifie que l'action est exécutée de façon atténuée. C'est-à-dire que le verbe *dolgozgat* devrait être rendu par 'travailler un peu' et le verbe *tanulgat* par 'étudier un peu'. En ce qui concerne (j), notons que le sens du mode d'action est 'faire quelque chose longuement'. Ceci nous donne pour *elbabrál* l'équivalent 'bricoler longuement' et pour *elábrándozik* 'rêver longuement'. Finalement, on trouve l'expression du mode d'action en (g), (h) et (i) de façon plus ou moins régulière bien que cette expression soit loin d'être systématique. En (g), le préfixe français *sur-* correspond exactement au préfixe hongrois *túl-*, mais il ne peut pas être utilisé pour exprimer l'équivalent du préfixe *agyon-*. On a *surpayer*, *surmener*, peut-être aussi *surcompenser* mais pas **surlouer*, **surinsister*, **surpomponner*. Dans ces cas-là, il faut ajouter un adverbe comme *trop*, *excessivement*. Le mode d'action en (h) est rendu en français par des expressions idiomatiques. Je ne suis pas sûr que ce soit vraiment la seule possibilité, mais je n'ai aucune solution à offrir. En (i), il me semble que le mode d'action est rendu de façon adéquate par l'adverbe *trop*. Le verbe *előregszik* ou *előregedik* signifie 'devenir trop vieux', le verbe *elhízik* signifie 'devenir trop gros' et le verbe *elkényeztet* signifie 'gâter excessivement'. Il est donc en général possible d'exprimer le mode d'action du verbe hongrois en français d'une façon plus systématique. Il reste à voir dans quelle mesure cette hypothèse est valide dans le travail pratique du lexicographe.

Bibliographie

- Avilova, N.S., 1976, *Vid glagola i semantika glagol'nogo slova*, Nauka, Moskva.
 Cohen, D., 1989, *L'aspect verbal*, PUF, Paris.
 Flämig, W., 1991, *Grammatik des Deutschen*, Akademie Verlag, Berlin.
 Guillaume, G., 1929, *Temps et verbe: théorie des aspects, des modes et des temps*, Champion, Paris.
 Kiefer, F., 1992, Az aspektus és a mondat szerkezete, *Strukturális Magyar Nyelvtan 1., Mondattan*, Akadémiai Kiadó, Budapest, 797-886.
 Martin, R. — F. Nef, 1981, « Introduction », *Langages*, 64.
 Schlächter, W., 1968, *Arbeiten zur strukturbezogenen Grammatik*, Fink, München.
 Smith, C.S., 1991, *The Parameter of Aspect*, Kluwer, Dordrecht.

Lajos NYÉKI

Professeur honoraire à l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales

Aux frontières du lexique et de la grammaire: le cas des verbes préverbes en hongrois¹

Ce colloque s'inscrit dans une orientation relativement récente de la linguistique qui consiste à abolir ou tout au moins atténuer les frontières entre études grammaticales et lexicales. Si les grammairiens traditionnels ont tendance à reléguer aux lexicographes tout ce qui est difficile à systématiser dans une langue, les lexicographes ne tiennent pas toujours compte des règles qui se manifestent dans le vocabulaire, notamment dans le domaine des rections ou valences, ou bien de la dérivation. (Il faut espérer que ce n'est pas le cas de l'équipe qui prépare au C.I.E.H. le nouveau dictionnaire.)

Pourtant, depuis la fin des années 1970, les grammaires dites "fonctionnelles" ou "systémiques" (voir Martin Kay, 1979, Joan Bresnan et Ronald Kaplan, 1981 et, déjà, les *Méthodes en syntaxe* de Maurice Gross, 1975) « considèrent ... les connaissances lexicales, les connaissances sur les structures et les règles de grammaire de façon uniforme, comme des expressions de contraintes » (formulation citée d'après l'ouvrage collectif intitulé *Langage humain et Machine*, CNRS, 1991, 61). Dans le même ordre d'idées, on pourrait aussi se référer à Igor Mel'čuk, 1986.

La bonne coordination des recherches grammaticales et lexicographiques est d'autant plus souhaitable que c'est la seule voie à suivre pour répondre à l'exigence de l'exhaustivité réclamée par tous ceux qui se préoccupent du traitement automatique du langage humain, perspective que de nos jours on ne peut pas négliger.

*

Tous ceux qui, enseignants ou enseignés, s'occupent du hongrois, sont unanimes pour affirmer qu'une des difficultés majeures qu'ils rencontrent est constituée par le maniement des verbes préverbes. La raison principale de cette difficulté vient de la très grande multiplicité des fonctions qu'assurent les préverbes, ce qui fait que les verbes préverbes se situent véritablement aux frontières du lexique et de la syntaxe.

Quatre documents illustrent ces observations:

(a) La liste des préverbes ou préverboïdes hongrois, dans laquelle sont signalés leur traduction littérale, leurs correspondants français (s'il en existe) et leur sèmes dominants (Nyéki, 1988, 368-369).

¹ Communication présentée au colloque « Lexique et grammaire en lexicographie bilingue » organisé par le Centre Interuniversitaire d'Études Hongroises les 6 et 7 février 1995.

(b) L'énumération des différentes fonctions que les préverbes peuvent assurer (dans cette présentation, il ne nous paraît pas indispensable de distinguer *aspect* et *modes d'action*; pour cette distinction voir l'article de F. Kiefer).

(c) Une note intitulée « schèmes sémantico-syntaxiques et préverbes » a pour but de donner quelques indications permettant de faire des sélections parmi les nombreuses acceptions potentielles prévues par les listes (a) et (b) (ces schèmes semblent correspondre à ce que Pierre Lerat appelle dans sa communication « distribution sémantico-syntaxique »).

(d) L'ordre alphabétique strict, inévitable dans l'économie d'un dictionnaire, masque souvent les rapports réels qui s'établissent entre un verbe nu et ses préverbes, ou bien il dissimule les effets de sens créés par l'adjonction des différents préverbes à un verbe nu; cette combinatoire quasi exhaustive établie à partir du verbe *ad* (donner) précédé de différents préverbes, laisse prévoir l'ampleur de la question.

a) Liste des préverbes

Outre la fréquence et la productivité, nous avons choisi pour établir notre liste un troisième critère: celui de la possibilité d'emploi non spatial, qui est d'ailleurs une conséquence presque inévitable de la productivité.

Après chaque préverbe, et placées entre parenthèses, figureront ses caractéristiques: sa traduction littérale, ses correspondants français (s'il en existe), ses "sèmes" dominants.

Par le terme *sème* on désigne les "traits distinctifs sémantiques" dont le faisceau constitue le sens d'un lexème; les *sèmes* en tant qu'unités du *signifié* s'opposent aux *monèmes*, unités du *signifiant*. Ainsi le monème *clé* se compose des *sèmes* suivants: substantif, féminin, instrument (qui implique inanimé), ouvrir, fermer, etc.

Comme la plupart des préverbes sont des latifs d'approche, ce fait n'est pas signalé dans la liste.

ABBA- ('là-dedans'; cesser, interrompre) /peu productif/

AGYON- ('sur le cerveau'; extermination, excès; statique: *superessif*)

ALÁ- ('au-dessous de'; *SOUS-*; position inférieure, soumission, mépris)

ÁT- ('à travers; *TRANS-*; traversée, transformation, changement, pénétration/intensité)

BE- ('dans'; *IN-*, *EN-*, *INTRO-*; entrée, inchoatif)

BELE- ('là-dedans'; *IN-*; vers l'intérieur, éventuellement, valeur causale)

EL- ('au loin'; éloignement, accomplissement, aboutissement)

ELLEN- ('contre'; *CONTRE-*; opposition, résistance) /peu productif/

ELŐ- ('devant'; *PRÉ-*; préparation, production)

ELŐRE- ('avant'; prévoyance)

FEL- (*FÖL-*)('au-dessus', 'vers le haut'; lever, mettre en évidence, s'adresser à une instance, suspendre)

FÉLBE- ('à moitié'; *INTER-*; interruption)

FÉLRE- ('vers le côté'; *MÉ-*; écarter, s'écarter, se tromper, défigurer)

FENN- FENT- ('au-dessus', 'en haut' /*statique*/; maintenir, persister)
HÁTRA- ('derrière'; *RÉTRO-*)
HAZA- ('à la maison', 'chez soi')
HELYRE ('sur place'; remise en état)
HOZZÁ ('chez lui/elle'; adhésion)
IDE- ('ici'; approche)
JÓVÁ- ('pour le bien'; réparation d'un dommage, confirmation) /peu productif/
KERESZTÜL- ('à travers'; traversée, aboutissement)
KETTÉ- ('en deux'; séparation)
KI- ('dehors'; *EX-*, *DÉ-*, *É-*; exposer, exploiter)
KÖRÜL- ('autour de' /*statique*/; *CIRCON-*; délimitation, approximation)
KÖZBE(N)- ('entre'; *INTER-*; intervention)
KÖZRE- ('en commun', 'entre'; *INTER-*, *CO-*; entourer, participation, coïncidence)
LE- ('vers le bas', *DÉ-*; baisser, dégrader, diminuer, dominer, copier)
MEG- (préverbe statique, non spatial; accomplissement, inchoatif, intensité)
MELLÉ- ('à côté' /*PRO-*, *AD-*/; protection, appui, inefficacité: "être à côté")
NEKI- ('à lui/elle'; attaquer, affronter, commencer, se mettre à)
ODA- ('vers là'; éloignement, effectivité)
ÖSSZE- ('ensemble'; *CO-*, *CON-*; réunir, concerter, confondre)
RÁ- ('dessus'; ajouter, confier, contraindre, imposer, viser)
RAJTA- ('dessus' /*statique*/ être/se mettre dessus, surprendre)
SZEMBE(N)- ('en face', contre; s'affronter, affronter)
SZÉT-/SZÉJJEL- ('en tous sens'; *DE-*; dispersion, désagrégation)
TOVÁBB- ('plus loin'; avancer, continuer)
TÚL- ('au-delà'/*statique*/; *SUR-*; dépassement, excès)
ÚJJÁ- (de l'adjectif *új-* = nouveau; *RE-* *RÉ-*; renouvellement) /non spatial/
ÚJRA- ('de nouveau'; *RE-*; reprise) /non spatial/
UTÁNA- ('derrière/après lui/elle'; suivre, contrôler)
VÉGIG- ('jusqu'au bout'; arriver au terme)
VISSZA- ('re' /*RE-*; retour, rétablissement, abus)

(b) Les diverses fonctions assurées par les préverbes

1. Dérivation

Sur le verbe *megy* (aller), on a par ex. *átmegy* (traverser), *bemegy* (entrer), *belemegy* /le recours aux schèmes sémantico-syntaxiques s'impose/: *belemegy a vízbe/a sárba* (entrer/s'enfoncer/dans l'eau/dans la boue), *belemegy az alkuba* (accepter/concéder le marché), *elmegy* (partir), *előremegy* (avancer), *felmegy* (monter), *félremegy* (s'écarter), *hátramegy* (aller en arrière/rétrograder), *hazamegy* (rentrer à la maison/chez soi), *helyremegy* (regagner sa place), *hozzámegy* (épouser/en parlant d'une fille), *keresztülmegy* /un schème sémantico-syntaxique s'impose/: *sok nehézségen/megpróbálatáson ment keresztül* (il a subi beaucoup de difficultés/d'épreuves), *kimegy* (sortir), *lemegy* (descendre), *nekimegy* (heurter/attaquer), *odamegy* (aller là-bas), *összemegy*

(aller/demeurer ensemble): *a tej összemert* (le lait a tourné/s'est caillé), *rámegy: ráment a jégre* (il est passé sur la glace); *minden pénze ráment a fia tanulmányaira* (tout son argent est passé aux études de son fils/il a dépensé tout son argent pour les études de son fils); *rámert az egészsége* (sa santé y est passée), *szétmegy* (se défaire), *továbbmegy* (aller plus loin/aussi dans le sens figuré/), *túlmege a határon* (dépasser les frontières/les bornes), *utánamegy* (rejoindre qq), *végigmegy* (aller jusqu'au bout), *visszamegy* (retourner/revenir).

2. Fonction actancielle

Le préverbe a une tendance à transformer un verbe nu intransitif en un verbe transitif. Exemples: *úszik a folyóban* (il nage dans la rivière) — *átúszta a folyót* (il a traversé la rivière à la nage) — *jól megúsztuk* (eh bien, nous l'avons échappé belle); *járt az erdőben* (il marchait dans le bois) — *bejárta az erdőt* (il a parcouru le bois) — *kijárt a fiának egy jó állást* (à force de démarches, il a fait obtenir un bon emploi à son fils) — *kijárta az iskoláit* (il a fait ses classes/il a terminé ses études) — *kijárta a cipőjét* (il a usé ses chaussures) — *eljártak egy tangót* (ils ont dansé un tango); *a mormota egész télen alszik* (la marmotte dort pendant tout l'hiver) — *a mormota átalussza a telet* (la marmotte 'traverse/passe/ tout l'hiver en dormant' /à dormir).

3. Expression des aspects et des modes d'action

Très souvent, le verbe nu hongrois n'exprime le procès que dans sa généralité ou bien comme un processus linéaire en cours, ce qui explique que dans un récit il est souvent traduit par l'imparfait. L'expression d'un processus ponctuel, parfait, dont l'accomplissement est envisagé, nécessite la plupart du temps le recours à un préverbe. Exemples: *megy a házba* (il va à la maison / en direction de la maison) — *bemegy a házba* (il entre dans la maison); *haragudott Annára* (il était fâché contre Anne) — *Megharagudott Annára* (il s'est fâché contre Anne); *tudott a dolgról* (il était au courant de la chose / de l'affaire) — *megtudta a dolgot* (il a appris la chose / il en a pris connaissance); *Klára csak nevetett Péteren* (Claire ne faisait que de se moquer de Pierre) — *Klára kinevette Pétert* (Claire a tourné Pierre en ridicule). Dans ces derniers exemples, on peut aussi remarquer l'effet transitivant du préverbe. Par un effet véritablement "iconique", l'itération du préverbe peut exprimer l'itératif/fréquentatif; *meg-megállt* (périodiquement, il s'arrêta); *fel-felnéz az égbe* (à plusieurs reprises, il regarde vers le ciel). On peut se demander dans quelle mesure ce procédé est productif dans l'usage contemporain non-littéraire. Il est à signaler que ces différentes fonctions ne sont pas en exclusion.

(c) Schèmes sémantico-syntaxiques et verbes

Le sens (la traduction) d'un verbe dépend essentiellement de son entourage syntaxique. Ceci est particulièrement vrai dans le cas des verbes préverbés. Il ne s'agit pas simplement du phénomène de rection, mais des contraintes relatives à la classe sémantique.

tique des éléments nominaux ("sujet", "objet", "complément") dépendant du verbe. Quand le choix entre ceux-ci est très restreint ou nul, on est en présence de l'amorce d'un processus qui peut aboutir à la phraséologie (marquée par le signe #).

Exemples:

- BEAD:** *bead egy kérvényt* (présenter une requête)
beadja neki az orvosságot (il lui donne/administre le médicament)
beadja a labdát (il envoie le ballon vers le centre)
mit adunk be a vendégeknek? /fam./ (qu'est-ce qu'on va servir aux invités?)
 /expression contestée par certains hungarophones qui lui préfèrent "*mit adunk fel a vendégeknek?*"
minden ostobaságot be lehet neki adni (on peut lui faire avaler n'importe quelle bêtise)
 # *beadta a kulcsot* (il a cassé sa pipe)
 # *beadja a derekát* (plier le dos)
- ELÁLL:** *eláll a füle* (il a les oreilles décollées)
ez az étel jól eláll (ce plat se garde bien)
eláll a szándékától/a tervétől (il renonce à ses intentions/à ses projets)
elállt az eső/a havazás (la pluie a cessé/il cesse de neiger)
elállták a kijáratokat (on a barré les sorties)
- ELNÉZ:** *úgy elnéztem ezt a szép kislányt* (j'ai été absorbé par la vue de cette belle fille)
elnéztem neki a hibáját (j'ai fermé les yeux sur ses fautes) // * Il est évident que le choix entre les compléments est plus restreint que dans le cas précédent //
majd elnézek hozzátok (je vais faire un saut chez vous)
- LEJÁR:** *gyakran lejár Szegedre* (il descend souvent à Szeged)
lejárt a heti jegye/a bérlete (sa carte hebdomadaire/sa carte d'abonnement est périmée)
lejárt az ideje (il a fait son temps)
lejárt az órája /sens concret/ (sa montre s'est arrêtée)

(d) Verbes préverbés formés sur *ad* (donner)

átad (transmettre, remettre; *átadta az üzenetet* = il a transmis le message; *átadták neki a díjat* = on lui a remis le prix); *bead* (voir liste (c)); *belead* (*mindent belead az ételbe* = il met tout ce qu'il faut dans le plat; *beleadja a lelkét* = il y met toute son âme; *beleadja (az) apait, anyait* = <se mettre en quatre>, <faire tout son possible> // traduction du dictionnaire en préparation //); *elad* (vendre); *előad* (représenter, interpréter, réciter, raconter); *felad* (envoyer par la poste, poster; abandonner; donner à faire, etc.; le recours à des schèmes sémantico-syntaxiques s'impose); *hátraad* (envoyer en arrière); *hazaad* (*hazaadja a labdát* = il envoie le ballon au gardien de sa propre équipe); *hozzáad* (marier/surtout quand il s'agit d'une fille; dans le cas d'un garçon, on dit *hozzámegy*); *idead* (donner/à l'expéditeur du message/); *kiad* (passer un objet vers l'extérieur; dépenser; éditer; rendre (un aliment)) *közread* (communiquer; mettre à la

disposition de tout le monde); *lead* (passer un objet d'en haut vers le bas; émettre/émission radiophonique ou télévisuelle/); *megad* (rendre ce qui est dû, rembourser; accorder qqc à qq'un); *odaad* (donner à quelqu'un qui n'est pas l'expéditeur du message); *összead* (unir; additionner); *ráad* (mettre un vêtement à quelqu'un; prendre en considération l'opinion de qq'un/dans le cas de ce suffixe possessivé, nous sommes à la limite des préverbes/); *továbbad* (transmettre; colporter, répéter (une nouvelle)); *túlal/vminl* (se défaire, se débarrasser de qqc; "refiler" qqc).

Les équivalences proposées sont loin d'être exhaustives.

Commentaires

(a) Dans la liste (a), on ne trouve que des indications sommaires et générales. Telle ou telle acception signalée, comme par exemple l'intensité par rapport au préverbe *át-*, ne se manifeste que dans un certain nombre de schèmes sémantico-syntaxiques bien déterminés: *a testét átjárta a hideg* (le froid lui a transi tout le corps), *egészen átmelegedett a szoba* (la chambre s'est complètement échauffée), etc. Comme nous adoptons exclusivement le point de vue synchronique, nous devons laisser de côté l'influence de l'allemand ou, plus généralement, celle des visions répandues dans plusieurs langues indo-européennes dans l'emploi des préverbes, ce qui fait que de très nombreux verbes préverbés hongrois sont en réalité des calques. Quand on examine de plus près le rapport sémantique entre les diverses acceptions, on constate régulièrement le glissement d'un sens spatial vers un sens temporel ou notionnel.

(b) En ce qui concerne l'expression des aspects, le rejet du préverbe peut signifier l'inachèvement, particulièrement dans une phrase complexe: *már ment ki a kertbe, amikor a telefon csengett* (il allait déjà en direction du jardin quand le téléphone sonna).

Du point de vue contrastif, il faut tenir compte des remarques de Jean Perrot, 1995, concernant le "dynamisme" du préverbe, ce qui suscite souvent un véritable déplacement de catégories dans la traduction française d'un prédicat préverbé hongrois, le préverbe étant traduit par un verbe conjugué, le verbe, par un complément nominal correspondant par ex. au moyen par lequel le procès se réalise: *átússza a folyót* = il traverse la rivière à la nage.

(c) On pourrait bien sûr présenter ces schèmes d'une manière formalisée, ce qui serait indispensable pour recenser les différents types en vue d'un traitement automatique.

(d) Il serait souhaitable de préparer, en complément du grand dictionnaire, un manuel qui présenterait le plus grand nombre de combinaisons qu'on peut obtenir à partir d'un verbe simple de base à l'aide des préverbes. Un tel ouvrage aurait un très haut intérêt pédagogique.

Principaux ouvrages consultés:

- Bresnan (Joan) et Kaplan (Ronald), 1981, « Lexical Functional Grammar; a Formal System for Grammatical Representation », *The mental Representation of Grammatical Relations*, Cambridge, Joan Bresnan éd., MIT Press.
- Kay (Martin), 1979, « Functional Grammar », *Acts 5th Annual Meeting of the Berkeley Linguistic Society*.
- Mel'čuk (Igor), 1986, *Dictionnaire explicatif et combinatoire du français contemporain*, Québec.
- Nyéki (Lajos), 1988, *Grammaire pratique du hongrois d'aujourd'hui*, Paris, Ophrys-POF.
- Perrot (Jean), 1995, « Préverbes et suffixes casuels en hongrois », communication au colloque *Préverbes et préverbation* tenu en novembre 1993 à l'Université Charles de Gaulle - Lille III. (Actes à paraître en 1995.)

Frontières entre lexique et syntaxe dans les dictionnaires¹

I. Lexique et grammaire: de l'autonomie à la dépendance, un parcours rapide

À travers les écrits de quelques linguistes, nous proposons un parcours très rapide de l'autonomie du lexique jusqu'à ses relations de dépendance à l'égard de la syntaxe.

Rappelons que Saussure écrit² que la grammaire est le résultat de l'ensemble morphologie + syntaxe. Jean Perrot écrit:³

« La liste des éléments composant le lexique est théoriquement illimitée, tandis que la grammaire est constituée d'un ensemble de petits systèmes à l'intérieur desquels s'opposent des termes peu nombreux (...) »

Cette liste est ouverte, c'est-à-dire qu'elle s'enrichit constamment et sans difficulté, pour répondre à de nouveaux besoins, à des exigences de renouvellement, à des modes plus ou moins passagères. Un système grammatical a au contraire un caractère fermé: il n'y pénètre pas facilement de nouveaux éléments, et si un élément nouveau apparaît, il ne peut s'installer sans un remaniement de l'ensemble, sans une redistribution des fonctions à l'intérieur du système affecté.

(...) le mot système, appliqué au lexique, ne recouvre pas la même réalité que quand on l'applique à la grammaire. Les rapports entre les termes sont, dans le lexique, beaucoup plus lâches: maison ne s'oppose pas à immeuble comme singulier à pluriel; les deux termes s'appliquent à des données de l'expérience différenciées plutôt qu'opposées(...). »

On a ici l'impression que tout oppose lexique et grammaire. Mais Jean Perrot serait-il encore d'accord avec ce qu'il écrivait à l'époque? Dans ce même article, un peu plus loin, il écrit déjà:

« Ce serait fausser l'image de la langue que d'opposer lexique et grammaire, comme deux domaines rigoureusement délimités l'un par rapport à l'autre. (...) Les éléments dits fonctionnels, ceux qui servent à indiquer les fonctions dans les énoncés, sont considérés comme grammaticaux; mais il est souvent facile d'observer que, s'ils

¹ Communication présentée au colloque « Lexique et grammaire en lexicographie bilingue » organisé par le Centre Interuniversitaire d'Études Hongroises les 6 et 7 février 1995.

² Cours de Linguistique Générale, Paris, Payot, 1968, 185.

³ Encyclopédie de la Pléiade, NRF, 1968, article *Le Lexique*, 283-299, passage cité 283-284.

forment un système, ce système ne se réduit pas à un petit nombre de termes et n'a pas un caractère nettement fermé. (...)

Inversement, le lexique comporte lui-même une grammaire: il ne peut se constituer sans recours à des éléments généraux du même type que ceux de la grammaire; il a lui aussi ses "morphèmes" » (286).

Saussure, qui n'était peut-être pas si loin de nous, a aussi écrit:⁴

« On voit donc qu'au point de vue de la fonction, le fait lexical peut se confondre avec le fait syntaxique. D'autre part, tout mot qui n'est pas une unité simple et irréductible ne se distingue pas essentiellement d'un membre de phrase, d'un fait de syntaxe. »

Alain Rey⁵ reprend cette idée et ajoute:

« (...) 'au point de vue de la fonction', le fait lexicologique se confond avec le fait syntaxique: les éléments du lexique sont tenus de fonctionner syntaxiquement ».

Fonctionner syntaxiquement signifie ici avec fonctionnalité — se placer en linguistique syntagmatique.

Enfin, plus récemment Pierre Lerat écrit:⁶

« L'autonomie des mots est apparue comme une fiction lexicographique au fur et à mesure que se développaient les travaux distributionnels et transformationnels, qui ont montré que l'unicité de verbes comme faire est problématique en dehors de la morphologie. »

II. Sourde lutte entre l'écrit et l'oral, victoire de l'écrit dans les dictionnaires

Si l'on admet que le mot est l'unité de base du discours, il est "normal" d'en faire l'unité de classement du dictionnaire. Mais le problème est que l'unité n'est pas le mot. Il n'a de réalité que graphique. Il y a bien longtemps qu'on admet que le langage oral a d'autres "mots", ou plutôt d'autres unités, telles par exemple: *yaka, takapa, douk' (douktu viens, doukisort)*, ou le fameux *doukipudonktan* de Zazie. Pour qui n'analyse pas le langage, l'unité n'est pas le mot. Le mot est un artifice, une abstraction, une invention de lexicographe (ce qui ne signifie pas que l'invention soit récente, bien au contraire).

⁴ *Ibid.*, 187.

⁵ Alain Rey, *Le lexique: images et modèles*, Paris, A. Colin, 1977, 162.

⁶ Pierre Lerat, *Les langues spécialisées*, Paris, PUF, 1995, 24.

Les dictionnaires ont toujours travaillé sur le langage écrit. Le langage oral n'a d'ailleurs acquis un statut d'objet d'étude que très récemment. Au même titre que les argots, les pidgins, et autres variétés de "langues qui n'ont pas de grammaire" comme dit le sens commun (ce qui est un contre-sens bien sûr), l'oral était considéré comme du "mauvais" français qui ne devait donc pas figurer dans les livres, et encore moins dans les dictionnaires. Ceux-ci ont en effet un prestige d'ouvrage de référence: tel mot se dit ou ne se dit pas, voire existe ou n'existe pas selon qu'il est répertorié dans le *Petit Larousse* ou pas. On note quand même au passage que l'absence de l'oral dans les dictionnaires allait de pair avec son absence supposée de grammaire. Jusqu'à ce que des équipes universitaires s'occupent de l'oralité, pour des langues autres que celles de "sauvages barbares" de contrées lointaines, et que des dictionnaires "modernes" autorisent l'introduction de mots familiers voire grossiers, donc forcément réservés à l'oral (ou à une "sous-littérature"), dans leurs pages.

Étant artificiel, hors discours, le mot du dictionnaire ne devrait comporter aucune flexion qui le manifeste comme élément de discours. Il devrait aussi avoir une forme abstraite ou théorique. C'est ce que les lexicographes réalisent lorsqu'ils mettent le verbe à l'infinitif dans les dictionnaires: c'est une décision arbitraire qui tente de donner au verbe une forme "minimale". D'autres langues, tel le hongrois donnent dans les dictionnaires la troisième personne du présent de l'indicatif. C'est une convention. L'anglais donne la forme sans *to* qui peut être interprétée comme une forme de première ou de seconde personne de l'indicatif présent, mais qui est peut-être perçue comme une forme abstraite, non conjuguée. Évidemment plus la conjugaison est complexe plus la forme choisie paraît arbitraire. En chinois, si la conjugaison n'existe pas, la forme est ce qu'elle est, invariable. On a donc un problème qui concerne les formes variables: laquelle introduire dans le dictionnaire? Cette question nous place à la frontière du lexique et de la morphologie.

Admettons que le lexème soit la forme minimale qui trouve sa place dans le lexique, selon les définitions d'André Martinet: « désigner comme des *lexèmes* simples ceux des monèmes qui trouvent leur place dans le lexique et non dans la grammaire, et conserver *morphème* pour désigner ceux qui, comme *-ons*, apparaissent dans les grammaires ». ⁷ Alors un dictionnaire qui ne serait pas de discours mais de langue donnerait les lexèmes. Les formants morphologiques permettant de les utiliser en discours seraient ailleurs.

Les dictionnaires biffent en général une partie de la distinction entre lexique et morphologie. Ils acceptent de présenter un certain *état morphologique* du vocable. Il s'agit de *conventions*, il ne s'agit *que* de conventions, mais ces conventions sont quand même importantes car elles ont forgé l'attitude de quantité d'utilisateurs, et aussi l'attitude de quantité de faiseurs. Les dictionnaristes n'ont pas toujours remis en cause les concepts qu'ils utilisent, et même s'ils les ont remis en cause théoriquement, intellectuellement, ils ont la plupart du temps adopté, en pratique, des solutions déjà

⁷ Pour mémoire, définition de monème chez Martinet: « les unités que livre la première articulation, avec leur signifié et leur signifiant, sont des signes. Il n'existe pas de terme universellement admis pour désigner ces unités. Nous emploierons ici celui de *monème* » (*ELG*, 1-9).

éprouvées, déjà adoptées par leurs prédécesseurs. Il y a une *pesanteur de la tradition* dans la confection des dictionnaires.

La question reste posée: faut-il, si l'on envisage la fabrication d'un nouveau dictionnaire, s'inscrire dans une tradition ou bien tenter de créer du nouveau? Créer du nouveau pour le plaisir d'innover n'est certainement pas l'objet de la recherche (en général) ou l'objectif du rédacteur-concepteur. *Créer pour mieux s'adapter à son sujet ou pour mieux répondre à une demande*, par contre, peuvent être des motivations fortes pour faire travailler l'imagination.

III. On atteint la frontière entre le lexématique et le morphologique (les dérivations), puis la frontière entre morphologique et sémantique (les emplois).

Les dictionnaires se situent en général sur la frontière du lexématique et du morphologique. La présence par exemple des *dérivations* sous une entrée principale fait ressortir le rôle unificateur du lexème de base, même si l'entrée est, de fait, un vocable formé de lexème + morphème. La présence de "familles de mots" fait sentir l'unité de base comme autre que celle que l'on verrait avec la formule des entrées multiples. Il est vrai que les dérivations, dans ces cas-là, sont aussi d'une certaine façon lexématiques: il ne s'agit ni de pluriel/singulier, ni de masculin/féminin ni de conjugaisons, mais de formes en *eur, euse / tion, ation, été / tionner / ement / age / erie / ier, ière / ien, ienne / isme / iste*, etc. Chaque dérivation justifie une nouvelle définition. Les éléments morphologiques ne justifient pas de définition séparée, car les contenus, les significations grammaticales sont censées être connues.

Souvent, les dictionnaires indiquent des *emplois*. Par exemple dans le *Trésor de la Langue Française*⁸ on trouve *Emploi intrans.* et une liste de prépositions peut être donnée. Exemple: pour "communier", ... *Emploi intrans. - avec qqn..., - à ..., - dans...*, etc.

Que signifie ce mot "emploi"? Il s'agit bien d'utiliser le vocable dans une phrase, dans une construction, dans une structure syntaxique. Un emploi au théâtre, c'est un rôle. *En discours, qui est le théâtre de la langue, c'est le rôle dans la phrase*. Du rôle à la fonction il n'y a qu'un pas.

Pour les verbes on a souvent ce genre de distinctions: *v.t., v.i., v. pronom.* ou *pron.* Ce sont les emplois. Ensuite on a des indications sémantiques: *sens réfléchi... sens réciproque... sens passif...* Ou bien encore (*Petit Robert*) pour "parler": *v.intr. ... v.tr.indir. Pronom. (Réfl.) ... (Récipr.) ... (à l'impératif) ... v. tr. dir. (Avec un compl. sans art.) ... etc.* Ceci est exprimé par des mots comme par exemple (*TLF*) pour "grever": *- qqch..., qqn - qqch (de qqn) par / de qqch* et on ajoute aussi: [au passif]. Dans le *TLF* encore, sous le substantif "balayeur" on trouve: *Emploi adj., P. anal., Emploi subst., Au fig, employé gén., au masc., Arg.*

⁸ *TLF*, C.N.R.S. — Gallimard.

Dans le *TLF* encore sous le verbe "salir", on trouve: *qqc salit qqc; qqn salit qqc* (avec, de, par, etc., *qqc*): *Emploi pronom., réfl. dir., Emploi pronom., réfl. indir., En partic., Loc. verb., littér., fam., etc.*

Avec les emplois, on est à la frontière de la morphologie et de la sémantique.

Le *Dictionnaire du Français Contemporain* indique parfois des fonctions grammaticales. Par exemple pour "seul" on trouve dans un encadré un tableau fondé sur une tripartition: *épithète / attribut / valeur adverbiale*. On trouve également des descriptions qui tiennent compte de l'ordre et de la nature des mots. Dans le *DFC* encore, dans l'encadré concernant "plus, moins", on lit: *Emplois... devant adj. ou adv. ... devant de ap. verbe ... suivi de prép. ...* Et, encore dans le *DFC*, sous "meilleur", on lit: *comparatif... - ss art. ... / Superlatif... - Avec l'article défini ou indéfini ... - avec l'article défini invariable... - Substantif avec l'article indéfini et sans complément...*

Dans le *Petit Robert*, on trouve des rubriques hétérogènes: par exemple pour "Bien": 1) *Adv. man.*, 2) *Adv. invariable*. Le premier exprime une signification, le second un caractère morphologique. Sous *Adv. man.* on trouve la sous-partie *Absol.* ce qui indique un emploi, une syntaxe. Sous *adj. invar.* on trouve les sous-parties: 1° *attribut*, 2° *fam. épithète*. Là encore une indication concerne le niveau de langue, l'autre la fonction dans la phrase.

On observe en général dans les dictionnaires, un va et vient entre indications sémantiques et indications syntaxiques. Cela laisse entendre que la syntaxe indiquée a valeur sémantique. La fonction ou l'ordre donne sa signification au vocable. C'est parce qu'il est utilisé absolument, ou en complément, ou transitivement, ou intransitivement, etc. qu'il est investi de telle ou telle signification.

Donc la syntaxe intervient dans la détermination du sens. Gaston Gross écrit dans « *Forme d'un dictionnaire électronique* »:⁹

« Notons que dans le cadre du lexique-grammaire, dans lequel nous nous plaçons, il n'y a pas de distinction de nature entre des "niveaux" syntaxique, sémantique et lexical. La notion fondamentale est celle d' "emploi" de l'opérateur qui regroupe ces trois niveaux ».

IV. Les vocables prennent leur sens grâce aux collocations, grâce à leur insertion dans un énoncé: Collocations, idiomatismes, syntagmes figés.

Rappelons ici l'importance des groupes binaires dans l'élaboration des significations. Ils occupent une grande place dans le *TLF*. Ce n'est pas seulement comme *illustration* du sens, mais comme éléments participant à la *construction du sens*. En tant que rédacteur (il y a fort longtemps) nous avons souvent utilisé les groupes binaires, et aussi les contextes fournis par l'informatique (une ligne ou huit lignes) pour mieux saisir le sens des vocables à définir.

⁹ Article dactylographié, p. 2, communication personnelle.

On en arrive très rapidement à penser que les mots n'ont que peu de signification hors contexte. Ce n'est pas vrai, bien sûr, ils sont porteurs d'une charge sémique qui les rend reconnaissables même en dehors de tout texte. Mais hors du contexte ils ne gardent que le "noyau" sémantique, les éléments centraux qui seront communs à tous leurs emplois dans tout contexte. Du contexte sort la signification "locale", réelle, en situation, du vocable. Pour faire apparaître ces *significations réalisées* ou actualisées, par opposition aux *significations virtuelles*, on a besoin des phrases, voire des paragraphes. Cela signifie qu'on a besoin des structures syntaxiques qui charpentent la phrase, le paragraphe, le discours. Sans syntaxe, point de signification.

Collocations

Le dictionnaire *The BBO Combinatory Dictionary of English*,¹⁰ ne donne pas de définitions, pas d'explications, seulement des emplois dans des phrases. Il donne quand même parfois des équivalents phrastiques, et des indications de niveau de langue telles que *slang, colloq.*, aussi des indications de catégories: *adv. adj. n.*, de même que des indications de *patterns* (cf. XXIII) concernant l'ordre des mots. Ce sont des indications syntaxiques.

Avec la combinatoire, ou avec les collocations, on est en limite des affinités sémantiques (cf. Pottier des années 70) et des structures quasi-obligatoires. Les groupes plus ou moins figés, les groupes les plus fréquents, sont-ils de nature lexico-sémantique ou sémantico-syntaxiques?

Dans un dictionnaire idiomatique anglais tel que *English Idioms and how to use them*,¹¹ on trouve un grand nombre de locutions qui sont classées ainsi: *pairs of adjectives, pairs of nouns, collective noun phrases, compound adjectives, adjective + noun phrases, verb + noun collocations, noun + verb collocations, prepositions with nouns or noun phrases*, etc, etc. Il est ici évident que la catégorie des mots forme la base du classement, elle est considérée comme prioritaire. Ce qui suppose que le sens ou les possibilités d'emploi résulteront de ce classement catégoriel.

Le dictionnaire d'emplois et de collocations correspond au processus d'apprentissage de la langue par les jeunes enfants: il répètent des énoncés produits par des adultes dans certaines situations. Ces situations justifient les énoncés. Les énoncés ont un certain impact sur le comportement des adultes, cet impact contrôle leur validité. Un énoncé est une pragmatique qui s'autovérifie en permanence. Être compris c'est cela. Au moment où notre interlocuteur ne nous comprend pas c'est que nous avons mal utilisé un vocable: soit nous en avons distordu la signification¹² soit nous l'avons mal employé dans la syntaxe d'une phrase¹³.

¹⁰ Benson, Benson & Ilson, John Benjamins, 1986.

¹¹ Scidl & McMordie, Oxford University Press, 1978.

¹² Pef, *Dictionnaire des mots tordus*, Paris, Gallimard, coll. Folio cadet, 1983, et Pef, *La belle lisse poire du prince de Motordu*, Gallimard, coll. Folio benjamin, 1980.

¹³ Cf. notre interlocuteur nous disant: « recommence tout doucement, allez, étale tous tes mots, et faisons de l'ordre... »

Une définition générale de la collocation est proposée par Heid et Freibott:¹⁴ « Combinaison de lexèmes préférée par une communauté linguistique ». Elle est peu technique en ce sens qu'elle ne distingue pas les divers aspects possibles de cette préférence: est-elle liée à la situation, à la syntagmatique ou au sens? Selon que l'approche est pragmatique, syntaxique ou sémantique, on aboutit à des conceptions sensiblement différentes, qui justifient les distinctions explicites entre l'adéquation (communicative), la combinaison (syntagmatique) et la connectabilité (conceptuelle).

Phraséologie

Le principe de *Tit for Tat*¹⁵ est de donner des énoncés complètement construits pouvant s'insérer tels quels dans une *situation de communication*. Peut-on encore appeler ce type d'ouvrage "dictionnaire"? Ne s'agit-il pas plutôt d'un répertoire thématique? Des dictionnaires thématiques sont possibles. Quel en est l'agencement? L'organisation interne d'un dictionnaire, comme d'un répertoire, dépend du but, ou du public visé. Nous pensons qu'un dictionnaire a en général et dans l'ensemble une *visée didactique*. Celle-ci est plus ou moins affirmée, plus ou moins obscure. D'une façon générale, consulter un dictionnaire ou un répertoire revient à reconnaître une ignorance et chercher à y remédier. On consultera par ordre alphabétique ou selon un ordre arbitraire relatif à des situations (*Tit for Tat*) ou à des mots pivots (*English idioms*).

Il ne sert à rien de connaître des équivalents de mots si on ne peut les utiliser dans des phrases. Ce type de dictionnaire vise à fournir un ensemble d'emplois réels. L'idée n'est pas seulement d'être "en prise" avec la *communication*, ce à quoi tend l'enseignement des langues étrangères, mais aussi à fournir des éléments de discours observés, réutilisables, faisant sens en eux-mêmes, se référant à des situations concrètes qui permettent de faire sens.

Et l'on s'aperçoit que la communication est faite en grande partie de groupes figés, de structures figées, de locutions figées. Si tout n'est pas phraséologie dans la communication, beaucoup l'est. La phraséologie permet de s'identifier à un groupe et rassure en s'appuyant sur des us et coutumes éprouvés. Contre la peur de l'inconnu, les énoncés liés comme les appelle Iván Fónagy, au moins, évitent de "sombrier" dans l'originalité.¹⁶

Certains dictionnaires, particulièrement ceux destinés aux étudiants de langues étrangères, tiennent compte de ce phénomène. En fait ils se présentent souvent comme des recueils, des répertoires, des "guides" plutôt que des dictionnaires.

¹⁴ Article « Collocations dans une base de données terminologiques et lexicales ». *Meta*, vol. 36 n°1, 1991, 78.

¹⁵ Ducourant & Mutch, Magnard, 1986.

¹⁶ À ce sujet voir notre communication au colloque international *La Locution*, E.N.S. Saint-Cloud, novembre 1994, « Locutions et discours scientifiques », à paraître.

V. Synonymes, paraphrases, traduction: Que proposer pour un dictionnaire bilingue?

Les dictionnaires en général indiquent des synonymes et des antonymes. À propos des synonymes, Pierre Lerat écrit:¹⁷

« La synonymie a un rapport étroit avec la syntaxe de position: on ne parle de synonyme que si deux ou plusieurs mots appartiennent à la même partie du discours et sont substituables dans les mêmes environnements syntaxiques (ex. de façon efficace = de manière efficace). »

Cela signifie qu'implicitement, tout dictionnaire qui indique des synonymes tient compte de la syntaxe. À propos du dictionnaire bilingue il écrit encore:¹⁸

« le dictionnaire bilingue a horreur du vide. À défaut d'équivalents stricts il s'en tire par des traduisants au sens de Z. Kalonji: peuvent être considérés comme tels "des mots ou groupes de mots de la langue-cible présentés comme des équivalents de la langue d'entrée » (La lexicographie bilingue en Afrique Francophone, L'harmattan, 1993, 177).

Pour un dictionnaire bilingue que peut-on proposer?

Par ailleurs, Ronald Landheer écrit:¹⁹ « L'activité traduisante est de par sa nature une activité paraphrastique et consciente. »

Le dictionnaire bilingue est une liste de résultats de cette activité paraphrasante: au sens de "dire autrement la même chose". Bien que chacun sache qu'il est impossible de "dire la même chose" tout le monde "fait comme si" et continue à traduire.

Cette idée de paraphrase peut mettre sur une piste intéressante pour la réalisation d'un dictionnaire bilingue: en face, ou à côté des mots, mettre des énoncés qui définissent en paraphrasant, et d'autres énoncés totalement paraphrastiques.

Un dictionnaire bilingue traditionnellement donne des équivalents. mais chacun sait que les vocables ont divers équivalents — si toutefois ils en ont — selon les contextes. Le dictionnaire bilingue donne des collocations, des groupes binaires, des emplois en phrases. En fait nous sommes près de penser que c'est là le plus intéressant pour un dictionnaire bilingue. Un dictionnaire bilingue devrait être un dictionnaire faisant le pont entre les mots, les unités complexes, les locutions, etc. et les situations. L'ordre alphabétique pourrait être conservé parce qu'il est commode pour la recherche, mais avec une entrée sur chacun des mots d'une locution à mots multiples. De nombreuses situations devraient être indiquées, avec répertoire des situations, comme les

¹⁷ *Les langues spécialisées*, 85.

¹⁸ *Les langues spécialisées*, 96.

¹⁹ *L'ambiguïté et la paraphrase*, C. Fuchs ed, Centre de publications de l'Université de Caen, 1987, 105.

dictionnaires thématiques.²⁰ Les expressions dites idiomatiques devraient y figurer. Et l'on verrait certainement assez rapidement que celles-ci sont bien plus nombreuses qu'on ne le soupçonnait. Est-ce que toutes les productions langagières d'une langue ne sont pas d'une certaine manière idiomatiques? Tout est spécifique. Si c'est le cas, tout devrait être répertorié. Ce qui est impossible. Il faut donc trouver des règles de production. Et on en revient à la réflexion qui guide l'analyse et la synthèse automatique. Un étudiant de langue étrangère cherche à faire la synthèse linguistique. Il faut lui en fournir les moyens. Le dictionnaire pourrait remplacer la liste de mots et la grammaire s'il est bien constitué, s'il tient compte de la syntaxe dans ses analyses de mots.

Le public

La première question à se poser est: à qui est destiné le dictionnaire en préparation? Selon qu'il s'agit d'un dictionnaire d'approfondissement, d'un dictionnaire de compréhension de base, d'un dictionnaire d'apprentissage de formulations inconnues et de retrouvement de formulations connues mais floues, etc. on devrait rédiger un dictionnaire différent. La réponse à cette question devrait aussi aider à rédiger le dictionnaire de manière à ce qu'il serve effectivement à une communauté.

Nous avons, dans d'autres circonstances,²¹ insisté sur l'importance de l'adaptation du discours au public qui le lit, qui l'utilise (comme un produit manufacturé s'adapte à sa clientèle). À propos de la traduction automatique et de la post-édition, nous disions combien il est important que le style du texte produit soit adapté au public consommateur. Voir les choses en termes de producteur-consommateur oblige à sortir des images théoriques que les chercheurs en général chérissent. Cela oblige aussi à donner des réponses concrètes aux questions abstraites. Un dictionnaire bilingue doit être acheté, consulté, utilisé par une certaine communauté. Laquelle? Qu'attend-elle? Quels sont ses besoins? Qu'est-ce qui lui manque? Qu'est-ce qu'on peut lui apporter qu'elle n'a pas encore? ...

Conclusion

Si le domaine traditionnel du dictionnaire est le paradigme, le syntagme n'en est pourtant pas absent. Sous forme de groupe binaire, de collocation, d'exemple, d'emploi, de citation, de modèle, d'indication métalinguistique (morphologique ou syntaxique), etc. les discours des dictionnaires traitent de la syntaxe. Et heureusement, car s'ils ne le faisaient pas ils seraient inutilisables, en particulier les dictionnaires bilingues qui ne font pas état de la syntaxe au sens où nous l'avons ici envisagé.

²⁰ Cf. F. Novion, *Les Mots anglais*, Classiques Hachette, 1940, ou J. Agnès et A. Vinas, *Les Mots espagnols*, Classiques Hachette, 1948, que nous utilisons au lycée.

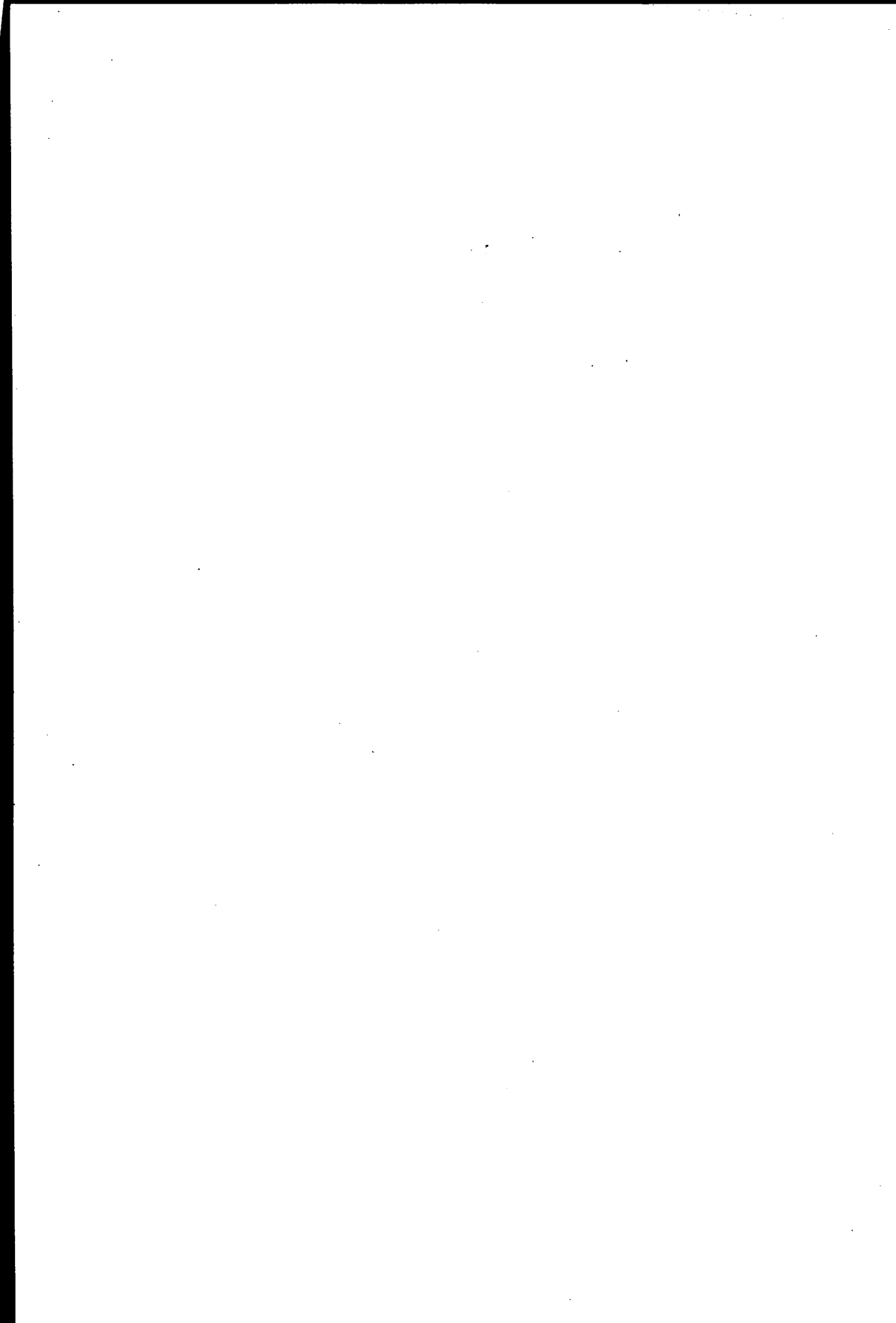
²¹ À propos de la traduction automatique, en particulier dans « Post-édition rapide et post-édition conventionnelle: deux modalités d'une activité spécifique » et « ...id...: critères pour la post-édition rapide », *Multilingua*, 5-2 et 5-4, Mouton, 1986.

Cela signifie dans la perspective pragmatique de ce colloque que nous espérons que le dictionnaire bilingue hongrois-français et français-hongrois en préparation actuellement prendra largement en compte la syntaxe.

Et, au delà de l'énoncé, de la phrase, du discours dans lesquels doivent s'insérer les vocables pour être utiles et utilisables, il ne faut pas oublier la culture d'ensemble liée à toute langue. Celle-ci devrait aussi faire partie du contenu du dictionnaire. Car, comme l'écrit Pierre Lerat: « les langues naturelles sont aussi des langues culturelles »²². On le savait, mais il est toujours bon de le rappeler.

²² *Les langues spécialisées*, 99.

Varia



Une passion psychotique du vrai: figures de la déréliction chez Attila József¹

« *L'homme n'est rien, l'œuvre c'est tout* »
(G. Flaubert, Correspondance avec G. Sand)

« ... *vous ne voyez que du contenu là où je ne projette — de plus
en plus angoissé — que ma propre déréliction* »
(Attila József, Lettre à Gábor Halász)

Écriture et littoral

Nombreux sont les travaux qui ont essayé de rendre compte des rapports qu'un poète peut entretenir avec l'écriture. Considérablement enrichie des apports formalistes d'un R. Jakobson, la question a été radicalisée par la façon dont J. Lacan, dans un article intitulé « Lituraterre »,² a pu l'envisager. Pour lui en effet, l'écriture ne peut être considérée comme un simple instrument plus ou moins indocile dont se servirait le littérateur; elle produit au contraire son être même, non pas comme une substance qui s'exprimerait, mais comme une virtualité créée par l'acte même d'écrire, celle de délimiter deux territoires dont la différenciation serait pour le sujet un enjeu crucial. Selon cette perspective, adoptée à un moment où, comme l'a montré J. A. Miller, J. Lacan explore systématiquement l'hypothèse selon laquelle la référence ne tient plus, l'enjeu de cet acte serait de tracer une limite entre le savoir et la jouissance: « le bord du trou dans le savoir, voilà ce qu'elle dessine ». ³ Cette limite, J. Lacan la qualifiait de *littorale*, en référence à cette zone interdite qu'est restée jusqu'à la théologie naturelle du XVII^e siècle ce qu'on appelait l'*estran*, puisqu'on pensait encore, comme l'a bien montré A. Corbin dans *L'occident et le désir du rivage*, que ce territoire était une cicatrice du déluge, limite approximative d'une mer que presque tout présentait comme hostile à l'existence humaine⁴. La lettre, de même, dessine un parcours par lequel le sujet se dérobe à un certain savoir de l'Autre, au risque que la machinerie scripturale se retourne contre lui. Il en était déjà ainsi dans « La lettre volée »,⁵ où la lettre,

¹ Communication présentée au Colloque international consacré à Attila József les 25 et 26 novembre 1993 à Paris, voir *Cahiers d'Études Hongroises*, n° 6.

² J. Lacan, « Lituraterre », *Littérature*, n°3, octobre 1971.

³ *Op. cit.*, 6.

⁴ Sur les implications de ce concept, voir notre ouvrage *Sublimations et suppléance*, GRAPP, 1991.

⁵ J. Lacan, « La lettre volée », *Écrits*, Seuil, 1966.

détournée de son destinataire de départ (la reine, dont elle atteste la trahison), finissait par revenir d'une façon catastrophique à son voleur, après qu'il s'en soit fait, pour la dérober, le véritable destinataire, au point que lui en revienne l'injonction, comme Thyeste, de consommer son être même, et par là-même sa propre perte. N'ayant plus barre sur la reine, à partir du moment où Dupin lui avait repris la missive, le ministre se retrouvait confronté au retour catastrophique de la machine qu'il avait lui-même armée. Mais si dans le même article, J. Lacan notait que le névrosé, par les moyens du discours vide et des semblants qu'il véhicule, peut, par sa méconnaissance, prétendre tirer son épingle du jeu et détourner de lui ce retour mortifère, on peut douter que la chose soit si aisée pour un sujet psychotique. En effet, pour ce dernier, l'existence d'un garant de la parole donnée s'avère carente, les significations dont il pourrait se parer tendent vers le non-sens, et son être en paraît d'autant plus improbable, au point parfois de ne s'incarner que dans un rejet.

C'est bien sur ce versant que nous tenterons de situer la poétique d'Attila József, 1905-1937, dans son absence de compromis, à travers diverses figures qui ont précisément fait sa particularité incontournable, notamment celle de la vérité.

Ce poète fut considéré comme le rénovateur le plus important de la poésie hongroise, dans laquelle il avait importé des influences du surréalisme, en particulier du surréalisme français, qu'il avait pu connaître grâce à un séjour à Paris dans les années vingt.

Né dans une famille misérable, sa vie entière se déroula de même et, finalement, après plusieurs tentatives de suicide, il se jeta sous un train, l'année 1937. Il fut immédiatement considéré comme une victime du capitalisme par ses amis communistes et comme un héros du prolétariat. En réalité, si Attila József s'était considéré de cette façon dans les années 20, et si une partie importante de son œuvre dépeint la vie ouvrière et son désespoir, il ne faut pas oublier que les communistes l'avaient exclu du Parti en 1933, considérant que son œuvre pourrait porter préjudice à la cause de la révolution et, de fait, on peut considérer qu'il y a quelque chose dans sa poésie qui allait bien au-delà de la critique sociale. Il a en effet déclaré à plusieurs reprises que pour lui, la construction du socialisme n'était rien d'autre que la construction de son propre Moi.

Sa poésie peut se décrire brièvement par les caractéristiques suivantes: un rythme classique et traditionnel de la poésie hongroise, une utilisation parfaitement précise de la forme phonétique pour produire une impression de polyphonie, des thématiques qui sont le plus souvent des thématiques populaires, l'apparition souvent à la fin du poème ou à la fin de la strophe, d'un mot particulièrement grotesque ou ironique d'une ironie proprement schizophrénique.

Au-delà de l'expressionnisme

C'est une particularité tout à fait étonnante d'Attila József que certains de ses textes donnés comme devant décrire son art poétique aient d'emblée une portée autobiographique; bien loin d'introduire son lecteur à une expérience esthétique partageable, ils se présentent d'emblée comme une plainte, *séparée* de considérations poétiques,

qui avaient chez lui souvent un caractère normatif, sans qu'une liaison évidente ne soit opérée entre ces deux domaines. Peut-être une comparaison nous aidera-t-elle à préciser ce point. On sait que chez un des artistes communément considéré comme un des fondateurs de l'expressionnisme, mouvement dont à maints égards József n'était guère éloigné, Edvard Munch, l'expérience esthétique qui a en quelque sorte servi de modèle à une grande partie de son œuvre était une expérience de déréliction, débouchant directement sur une création esthétique; la séquence était celle-ci: à partir d'un sentiment de désespoir éprouvé au coucher du soleil, l'artiste avait l'impression que le ciel se couvrait de sang, d'une langue de feu qui se rapprochait de lui; simultanément résonnait un cri, qui servira à nommer une bonne partie des œuvres de Munch (*Skriket* en norvégien) avec comme variantes "mélancolie" ou "désespoir"⁶. Même si l'ensemble peut prendre aux yeux d'un clinicien une allure quelque peu inquiétante, qui n'est pas sans évoquer le "miracle de hurlement" (*Brüllenwunder*) dont a témoigné le Président D.P. Schreber dans ses *Mémoires d'un névropathe*,⁷ il semble que cette expérience se situe toujours dans une certaine continuité avec la création picturale ultérieure. L'expérience esthétique de départ, elle, sera d'ailleurs nommée fort classiquement *stemning*, c'est-à-dire l'équivalent norvégien de l'allemand *Stimmung*, cette émotion supposant une communion avec la nature et faisant en quelque sorte de l'homme l'égal d'un dieu qu'avait essayé de décrire C.G. Carus,⁸ en référence notamment à la peinture de Caspar Friedrich. Bien entendu, il s'agit chez Munch d'une expérience qui se situe en quelque sorte à l'envers de celles de Caspar Friedrich, et il faut opposer son désespoir, la déréliction qu'il décrit à l'apaisement, voire au triomphe de l'homme sur l'immensité de la nature au soleil couchant que décrit Caspar Friedrich (cf. le tableau « Voyageur contemplant une mer de nuages », 1818, ou la « Femme au lever du soleil »). Néanmoins, à maints égards, Munch ne cessera jamais complètement de faire référence à cette tradition, comme en témoignent ses dernières œuvres, plus pacifiées, et même, selon certains, affadies, où les rayons du soleil se posent en diffractions successives sur un univers enfin réconcilié.

Par contraste, ce qui est saisissant chez Attila József est le fait que d'emblée, ses conceptions esthétiques, voire ses techniques poétiques propres — et sur lesquelles il a toujours été sans concessions, comme il l'a notamment précisé dans une critique quelque peu virulente d'une œuvre de Mihály Babits⁹ — se présentent comme radicalement incompatibles avec toute subjectivité.

⁶ Sur les différents aspects de cette série, cf. J. Selz, *Edvard Munch*.

⁷ D.P. Schreber, *Mémoires d'un névropathe*, traduction française, Seuil. À noter qu'A. József semble témoigner du même genre d'expérience dans « Cela fait mal! », 1936, lorsqu'il évoque les cris qui partent du dehors (« cela fait mal! ») devant le spectacle de la femme qui l'a laissé à l'abandon, « charrié par la mort ». Néanmoins, la particularité de cette pièce veut que ces partenaires soient conviés à crier avec le poète, qui « n'a de place parmi les vivants » (Miklós Szabolcsi, Erzsébet Fehér, *Attila József, sa vie et sa carrière poétique*, Corvina, Budapest, 1978, 287 et suiv.).

⁸ Caspar David Friedrich et Carl Gustav Carus, *De la peinture de paysage*, Klincksieck, Paris, 1988.

⁹ Parue dans *A Toll*, 10 janvier 1930.

Le divorce du sujet et de la forme

Déjà, lors de son séjour à Paris, en 1926, dans une lettre à Endre Gáspár, il évoque une conception poétique dans laquelle il s'agit d'exclure tout procédé symbolique: « Je me suis efforcé d'exprimer ce que j'avais à dire le plus objectivement possible, à l'exclusion de toute pensée accessoire », déclare-t-il. « Grâce à ce procédé, forme et contenu étant identiques, ce dernier deviendra plus précis, l'existence du poème s'imposera avec une force accrue et le poème lui-même gagnera en authenticité. » Ce souci d'une coïncidence de la forme et du contenu le rapproche des constructivistes, pourrait-il sembler, mais il préférerait considérer que le constructivisme n'est qu'une théorie extrinsèque de plus: « Aucun objet d'art, note-t-il dans le même texte, ne peut être constructiviste, seule la critique et susceptible de l'être ». Dans certaines chansons populaires hongroises, l'émotion est comme incluse dans les "faits" relatés. Ici, la structure interne de l'objet est à la fois « organiquement construite et constructivement organisée ». C'est le thème qui semble-t-il se présente au départ comme un vide à remplir. Le problème artistique par excellence est de savoir comment le "contenu" va le remplir avec exactitude.

Cette question est déjà présente dans sa confession d'allure idéaliste, écrite pour la revue *Erdélyi Helikon*, 1929, où il déclare: « Je crois à la pure raison, comme n'importe qui pourrait y croire si vivre avec elle n'était si fatigant; je crois à la pure poésie qui, au-dessus des antagonismes de la société, crée une communauté humaine et représente une force sereine, totalement saine et céleste. Je crois dans cet esprit pur qui délie peu à peu le corps en se modelant avec maîtrise sur la plasticité mouvante de l'histoire et dont la liberté est sans limite ». Mais loin que l'artiste, comme sujet, prétende par là rejoindre l'universel, comme le voulaient les romantiques, ou plus classiquement réaliser un concept propre à l'entendement divin, comme le voulait Baumgarten,¹⁰ la conclusion de ces considérations est plutôt surprenante: « en moi-même, je souffre énormément et cela n'a pas d'importance ». Dans la suite de ce texte, il explique: « l'humanité ne m'intéresse pas, elle est un simple état de fait tandis que moi, je fus mis au monde pour des valeurs »; ayant ainsi apparemment renoncé à un partage avec ses semblables, il se qualifie de « valet humble et insatisfait du système social purifié de l'avenir, car il faut du temps et de la réflexion pour reconnaître la vérité, et aujourd'hui une vie d'homme est trop brève (...) ». Son rôle, c'est de « faire que nous puissions tous inhaler jusqu'en notre for intérieur, la joie vitale de l'art et la découverte de la poésie, vérité pour vérité, valeur pour valeur ». Ce qui est frappant, c'est qu'aucun type d'expérience esthétique subjective ne soit à proprement parler décrite, si ce n'est celle du sacrifice de l'artiste au profit d'une totalité à venir.

On ne peut pas dire pour autant que József ait considéré que la forme puisse finalement contenir en soi la détermination absolue du sujet, comme cela a été proposé

¹⁰ A.G. Baumgarten, *Esthétique*, 1750, l'Herne, 1988, § 584 et suiv. Rappelons qu'on doit à cet auteur l'invention du terme "esthétique".

par un certain formalisme. La forme doit être, selon lui, soumise dans une certaine mesure au contenu, qui lui prête ses qualités. Néanmoins il est difficile de considérer qu'une sorte d'équilibration soit envisagée par ce mouvement dialectique.

Dans la conférence *Littérature et socialisme*, une position formaliste et dialectique à la fois est présentée, selon laquelle la forme « est l'activité qui se déroule dans la vision, tandis que le contenu est la signification que la forme, nécessaire à la vision, propose à l'intellect. Ainsi, la qualité de la forme est définie par le contenu. En d'autres termes, la forme a une qualité double: elle est déterminée par le contenu qui la remplit, et est en même temps déterminée — re-déterminée — en contenu par notre vision ». Le résultat est une sorte d'aliénation redoublée, dans laquelle le mot — ainsi de l'expression « j'ai faim », par exemple — ne prend sa valeur propre que par son contenu "universel et social". De cette façon, le sort du sujet créateur culmine finalement dans une perte, dont son destin montre bien qu'elle n'a jamais été pour lui récupérable. Il en est de même lorsqu'il envisage la question du choix des éléments poétiques: « Dans la poésie, on fait le choix d'une partie de la réalité à laquelle est conférée pour la vision la dimension de la réalité entière. Les éléments de la partie de la réalité choisie perdent leur existence autonome, n'agissent plus qu'ensemble » (1928).¹¹ Un ensemble dont la réalisation ressemblera curieusement à la quadrature du cercle. C'est ainsi qu'en 1935, dans une lettre à Gábor Halász, József reviendra sur les apories de son "formalisme", en renonçant de fait au contenu "social": « (...) Je vois la condition du prolétariat comme une forme, en poésie comme dans la vie sociale, et j'utilise en tant que telle les motifs qu'elle me fournit ». Dire qu'il s'agit d'une forme revient pour lui, à cette époque, à dire que ce sur quoi il s'agit d'opérer, c'est sur le néant qu'il sent à l'œuvre en lui-même: « Par exemple, continue-t-il, j'ai souvent une sensation de vide et de désert. Mon désir d'expression, ma volonté de détruire, de déconstruire et de restructurer se nourrissent alors du prétexte offert par le spectacle des terrains vagues, qui, à notre époque, trouve sa raison d'être dans le concept du capitalisme, mais qui ne m'intéresse — moi, le poète — qu'en tant que forme possible de ma sensation de vide désertique ». Mais de façon caractéristique, c'est à ce moment qu'il évoque sa place de déchet dans le monde, ce qu'il ne peut partager avec autrui. Son engagement socialiste, considère-t-il rétrospectivement, n'a été l'occasion que d'un malentendu: « Voilà pourquoi — hélas! — je ne trouve pas ma place à gauche non plus. À gauche, — vous comme les autres — vous ne voyez que du contenu là où je ne projette — de plus en plus angoissé — que la forme de ma propre dérélition. »¹² Le maniement de la forme, loin de parer à l'implacable logique de la schizophrénie, s'avère donc pour lui un piège auquel il n'aura su échapper.

¹¹ On sait que cet aspect des conceptions de József retiendra particulièrement György Lukács, notamment dans ses *Problèmes du réalisme*, 1948.

¹² Cité in Attila József, *sa vie et sa carrière poétique*, *op. cit.*

Art poétique et biographie: une quête du vrai

La constatation de ces apories est en fait déjà implicitement présente dans le fragment autobiographique intitulé *Métrique et poésie*, dans lequel le poète explique que l'origine de sa vocation consiste dans une sorte de vérification: savoir en quoi consiste le secret de la « fascinante assurance des adultes »: il aurait aimé faire ce que font ces adultes « insondables et effrayants ». Pour cela, il répand de l'eau froide sur le verre brûlant d'une lampe, à la suite de quoi, le verre se brisant, il est grondé par sa mère. Même si le poète déclare qu'il s'agit à ce moment-là de « vaincre la peur » devant des objets tels que les locomotives ou des chevaux, on a plutôt l'impression qu'il s'agit d'éprouver de quel type de consistance est fait l'Autre dans lequel il devrait pouvoir inscrire son être; et il arrivera bientôt à l'idée qu'il est d'une inconsistance absolue, qui ne lui laisse à lui-même, d'autre choix que la disparition. Mais ce qui est particulier à A. József est le fait que cette inconsistance est comme recouverte par l'espoir affirmé sans grande conviction que peut-être, les adultes sont-ils capables de dominer cette inconsistance. Cette tentative de recours à autrui, comme nous le verrons par la suite, restera une particularité essentielle de sa position subjective.

Le récit de sa première tentative de suicide manquée est un peu du même type, puisqu'il s'agit de rendre quelqu'un « responsable de la mort d'un petit garçon aussi gentil, aussi intelligent, aussi talentueux ». On peut donc considérer qu'il s'agit d'une sorte d'art poétique, par lequel le poète se construirait comme "auteur" mais en *négatif*: il n'est possible d'être "vraiment" gentil, intelligent et talentueux, en somme, d'exister, que dans le suicide, là où l'inconsistance de l'Autre est comme représentée par l'irresponsabilité d'un adulte. Autrui est donc convoqué, mais ce n'est pas pour partager une expérience esthétique, ni pour garantir la consistance de l'univers: il s'agit au contraire qu'il vienne incarner en quelque sorte le défaut de l'univers. On retrouvera des notations du même type dans son "journal psychanalytique", où, radicalement, se posera à lui la question de la vérité comme un abîme sans fond.

Futilité et perfection

On trouve en fait constamment chez Attila József, une hésitation entre deux types de positions: l'accent est soit porté sur la forme poétique, en laquelle il place alors tous ses espoirs, soit sur sa position comme sujet, et il se trouve alors dans une position de déréliction, qui lui aura permis paradoxalement des créations particulièrement remarquables.

Ainsi par exemple, à maintes reprises, il a exalté la forme du langage dont il a essayé de se remplir; lors de son séjour à Paris, il tentera d'assimiler la langue française en apprenant par cœur le dictionnaire; plus tard, il a voulu considérer la langue hongroise comme un "instrument universel".¹³ De même, lorsqu'il deviendra responsable de la revue poétique *Szép szó* (Argument), il exigera toujours que les poèmes publiés

¹³ Attila József, *sa vie et sa carrière poétique*, op. cit., 264.

par la revue présentent une forme parfaite, et il nous semble que ce colloque a amplement montré la richesse des jeux poétiques que savait réaliser A. József. Néanmoins, on peut considérer qu'il n'a pas pu trouver sa *solution* dans ce registre. À la fin de sa vie, dans une interview à la revue *Brassói Lapok*, 5 juillet 1936, il propose l'explication suivante du poème: « Si tu voulais écrire un poème et que les frais soient réunis ». « Je ne crois pas qu'un homme puisse sacrifier son existence à la poésie. Celle-ci est une tentative de solution pour l'homme. A-t-il échoué dans la réalité, dans la culture ou dans la nature? — Il recourt alors à la poésie pour lui conférer une valeur de réalité. La poésie est une nature devenue superflue, mais c'est un superflu nécessaire ». Malheureusement, contrairement à ce que voulaient soutenir quelques décennies auparavant en Angleterre les théoriciens de "l'art pour l'art", pour lui, cette superfluité ne sera jamais fondée dans une nécessité qui puisse justifier son existence...

Cette thématique du rejet, de l'incompatibilité entre l'artiste et le monde, mais également entre lui et son œuvre, a été non seulement une source de souffrance, mais également de créations remarquables.

Enchâssement et discordance

Il nous semble qu'une démonstration de ce point a déjà été donnée par G. Kassai dans son article « Le traitement du résidu »¹⁴ — qui traite d'un quatrain paru dans le recueil intitulé *Médailles*, 1928, et qui est celui-ci:

zöld füst az ég és lassan elpirul,
csöngess, a csöngés tompa tóra hull,
jéglapba fagyva tejfehér virág,
elvált levélen lebeg a világ - -

L'exploitation des particularités phonologiques du hongrois, a montré G. Kassai, est là portée à une sorte de paroxysme, tant au niveau des quantités (consonnes simples/consonnes doubles; voyelles brèves/voyelles longues), de l'harmonie vocalique, qui crée des alternances (au deuxième vers, les voyelles sombres succèdent aux voyelles claires à partir de l'hémistiche) et des enchâssements (une zone "sombre" enchâssée par deux zones "claires" dans le troisième vers, et l'inverse dans le quatrième). Le quatrième vers est particulièrement ciselé, puisque dans *elvált levélen* « la première syllabe de chacun des mots se compose des mêmes phonèmes (...) mais disposés dans un ordre différent » et qu'il y a en outre une « assonance consonantique entre *lebeg* et *világ* ». La quasi-homonymie de *virág* (fleur) et *világ* (monde), est également frappante, qui provoque un effet sémantique sur lequel nous nous attarderons. Enfin, ce qui frappe également est l'abondance extrême des "P", par rapport à leur fréquence habituelle dans la langue hongroise. Il est certain que ces assonances, ces

¹⁴ G. Kassai, « Le traitement du résidu », *Colloque sur la traduction poétique*, ouvrage collectif, Gallimard, 1978.

forçages de l'axe paradigmatique sur l'axe syntagmatique, pour paraphraser Jakobson, ont également des effets sur la production sémantique, dont les résultats sont surprenants. En effet, que dit ce poème? Si le premier vers nous fait assister à la juxtaposition sans suffixes ni affixes de « la verte fumée et du ciel qui lentement rougit », le second nous dit qu'« une sonnerie tombe sur un lac obtus ». Se fige alors, au troisième vers, grâce à un illatif initial (*jéglap-ba*), à l'intérieur d'une plaque de glace blanche comme le lait, une fleur. Mais par un brutal contraste, le dernier vers dit mot à mot ceci: « détaché sur feuille plane le monde ». Ce double mouvement contradictoire d'enchâssement et de détachement ne peut guère manquer de provoquer une sensation de malaise, voire de bizarrerie. Si l'on doit lui donner un sens dans la vie du poète, il faut probablement évoquer la façon dont pour lui l'appel à autrui se concluait invariablement par un échec insupportable, qui à la fin de son existence prit une tournure particulièrement tragique. De nombreuses théories psychanalytiques¹⁵ ont insisté sur l'impossibilité de séparation qui se ferait jour régulièrement chez les sujets psychotiques, et il semble admissible que ce soit cette problématique qui soit ici en jeu. En effet, la fleur prise dans la glace de la blancheur du lait — où on peut évidemment voir un figement, une stase particulièrement brutale où l'Autre maternel signale au sujet qu'il n'est rien d'autre qu'un condensateur de jouissance — est donnée comme *équivalente* de la séparation, séparation d'un monde dont la seule consistance est de planer sur une feuille, avec une série d'allitérations des "l" qui peut difficilement ne pas donner le vertige à qui voudrait en suivre la logique: *Elvált levélen lebeg a világ* — puisque le "l" du premier mot (dépendant d'un *el-* séparatif, *elvált* signifiant "détaché") se retrouve deux fois dans le second, *levélen* (mot à mot: "sur feuille") le préfixe *le-* de *lebeg*, où il peut s'entendre comme indiquant la descente, avant que le vers ne se conclue sur *világ*, le monde; et l'on comprend brusquement que ce dernier est l'enjeu de tout ce mouvement discordant, dont on conviendra qu'il laisse loin derrière lui le coup de dés mallarméen. Certes, comme l'écrivait Andor Németh, « le poème est un univers clos, du vécu figé dans de l'ombre »; mais tout s'y passe comme si, en un discours irréductible, le son, l'appel, provoquait chez le sujet un figement, donné paradoxalement comme l'équivalent d'un détachement. Si une telle position peut être qualifiée d'acrobatique, et a comme corrélat positif l'intérêt que manifestait A. József pour la musique dissonante de Béla Bartók (« seule la dissonance permet la création: toute comparaison est dissonance », écrivait-il dans son essai sur Bartók), elle n'est pas sans évoquer les lourdes difficultés dont souffrira ultérieurement le poète. En effet, s'il est vrai que l'existence d'un sujet se joue dans une séparation à partir de laquelle il imposera son existence en un "littoral" de jouissance qui, s'opposant au savoir de l'Autre, fait la place du désir, la position que semble réaliser A. József, dans un tel poème, consiste au contraire en une fusion dans un Autre présenté comme gelé, toute séparation étant donc renoncée, à partir de quoi un détachement discordant va avoir lieu qui emporte avec lui la cohérence de l'univers.

¹⁵ Cf. notamment M. Mahler, *Psychose infantile*, J. Lacan, « Position de l'inconscient », *Écrits*, Seuil, Paris, 1966.

Silence et fragments dérisoires: les trous de l'univers

Il semble qu'on retrouve une thématique semblable lorsque A. József, dans *Nuit d'hiver*, évoque le silence insoutenable, qui donne des caractéristiques précises au type d'Autre auquel il est confronté:

(...) et comme la pensée même la nuit d'hiver
Répand partout son rayonnement clair
Le silence de cette obscurité toute argentée
Fixe la lune sur le monde comme un verrou de sûreté.
Corbeau vole dans le froid, l'air livide de l'espace,
Entends-tu ce silence ma carcasse?
Le silence se fait de glace
Les molécules se fracassent.
Dans quelles vitrines voit-on rayonner
Des nuits d'hiver pareilles?

On pourrait nous semble-t-il rapprocher ici la fixation de la lune sur le monde "comme un verrou de sûreté" à l'enchâssement de la fleur dans la glace. Loin que le sujet soit confronté à un type d'Autre lui permettant de laisser subsister son désir, il semble qu'au contraire son désir se trouve comme enterré — « c'est un cercueil qu'il vous faut », écrira-t-il dans un autre poème — car toute fiction derrière laquelle il pourrait le faire jouer se trouve d'emblée dénoncée comme vouée au néant.

Cette thématique du fragment, du petit objet dérisoire qui vient dénoncer l'inanité du monde — quelque chose comme l'inverse d'un objet transitionnel, selon la terminologie de Winnicott — se retrouve très fréquemment dans les poèmes d'A. József. Dans *Nuit d'hiver*, peu avant le passage que nous venons de citer, il écrivait:

(...) sur le torse d'un buisson,
seul un ruban reste accroché
un dérisoire éclat d'argent, comme un haillon
Tant d'étreintes, tant de sourires,
S'accrochent aux branches du monde

C'est ainsi que le sujet lui-même se trouve « assis sur la branche du néant » en une étonnante topologie où l'univers n'offre plus aucune garantie à son existence qu'un fragment dérisoire. Ces bribes, sortes de coutures de l'univers, sont très fréquemment évoquées par le poète. Dans un des derniers poèmes où il montre un certain apaisement, « Tout au bord du Danube », cette couture, où se localise très exactement le poète, est désignée par des écorces de pastèques flottant à la surface du fleuve.

En bas du quai j'étais assis sur une pierre,
et regardais flotter peaux de pastèques.
C'est à peine si j'entendais, plongé dans mon destin,

murmurer la surface et se taire l'eau profonde.
On eût dit qu'il coulait tout au long de mon cœur,
le Danube si trouble, si grand et si sage.

En même temps le poète arrive à rassembler en lui les générations antérieures, les conquérants magyars, tous ses ancêtres en une improbable totalisation:

Ils s'adressent à moi, car déjà je suis eux;
malgré ma faiblesse ainsi je deviens fort,
moi qui me rappelle être davantage qu'eux tous,
car chacun de mes aïeux suis, dès la plus ancienne cellule -
je suis l'ancêtre se multipliant et en morceaux partant,
et heureux, je deviens mon père et ma mère;
mon père et ma mère à leur tour en deux se fendent,
et moi, vivante Unité, ainsi je prolifère!¹⁶

On voit donc que lorsque, renversant la position de déréliction dans laquelle il se trouve le plus souvent placé, il est contraint à une totalisation, une universalisation qui seule pourrait lui donner une identité. Ceci constitue comme l'envers proliférant de la position précédente, le commun dénominateur se trouvant être le fragment, la bribe signalant la surface du fleuve.

Ironie et nomination

On trouve chez A. József de nombreuses notations sur l'impossibilité de sa nomination. Il a été suggéré que l'origine en serait située dans le fait que le prénom du poète aurait été refusé par ses parents nourriciers, qui lui auraient préféré un prénom plus ordinaire. Néanmoins, il est probable qu'au-delà de ces données biographiques, un point plus radical se trouve atteint, touchant à proprement parler la fonction de la nomination. Il n'a jamais accepté d'acquiescer à une profession, une qualification précise, et lorsque à la fin de sa vie il devient rédacteur en chef de la revue *Szép Szó*, à laquelle il dévouait tous ses efforts, cette nomination semble avoir nettement aggravé ses traits psychotiques; il demandait alors à ses amis, d'un air égaré, comment il faudrait désormais qu'on l'appelle. À plusieurs reprises, il insiste sur la vacuité de son nom,¹⁷ et écrira même un poème où il explique que son patronyme ne vaut guère plus que la marque d'un produit de détergent...

Dans *L'association des hommes blonds*, rédigé lors de la crise qui précédera son suicide, il se répand en une sorte de fuite des idées discordante, oscillant entre des notations sexuelles crues par lesquelles il semble tenter de remplir le néant dont il se

¹⁶ Traduction Élisabeth Cottier-Fábián. Ce poème a été écrit en 1936.

¹⁷ Dont le fait qu'il ait dû changer de prénom dans sa famille adoptive n'est à notre sens qu'un épiphénomène.

sentait peuplé, et des tentatives sans suite de rétablir une chaîne symbolique. On peut penser qu'un des textes qui l'a ici inspiré, sinon déclenché, est une nouvelle de Conan Doyle, *L'association des roux* (*The Red-Headed League*), qui concerne précisément directement la question de la nomination. Dans cette nouvelle, un prêteur sur gages londonien, Jabez Wilson, dont les cheveux sont du roux le plus pur et les affaires les plus ternes, a embauché à "moitié prix" un employé d'une efficacité remarquable. Un jour, l'employé lui apporte une annonce parue dans la presse, indiquant qu'un londonien roux, Ezechiël Hopkins, émigré en Pennsylvanie et y ayant fait fortune, a créé une association dans laquelle des hommes roux sont payés quatre livres par semaine pour recopier l'Encyclopaedia Britannica. Après une sélection où défilent tous les roux de la ville, il est finalement le seul à être choisi pour ce poste, et consacre toutes ses matinées à cet emploi (la présence au "siège de l'association" étant absolument obligatoire), alors que son employé garde la boutique; mais il est remercié brutalement quatre semaines plus tard, lorsque l'association cesse mystérieusement d'exister. Entre temps, comme le découvre Sherlock Holmes à qui il est venu se confier, l'employé creuse un tunnel qui aboutit à l'un des entrepôts de la Banque d'Angleterre, où est déposée une certaine quantité d'or empruntée à la France. Ainsi sa nomination n'est-elle qu'une escroquerie de plus, témoignant douloureusement d'une inconsistance absolue de l'Autre.

Le poète schizophrène et ses psychanalystes: les mésaventures de la vérité

Il semble que la méconnaissance de cet aspect de sa problématique ait provoqué des difficultés majeures lors de ses différentes cures psychanalytiques, lorsque certains de ses analystes n'ont pas tenu compte de la connotation fortement "ironique" de ses associations verbales, entraînant une "réaction thérapeutique négative" particulièrement impressionnante. Il est certainement très difficile de dater exactement les débuts de l'influence du courant psychanalytique sur l'œuvre d'A. József — on pense aux très nombreux contacts qu'a pu avoir S. Ferenczi avec la revue *Nyugat*¹⁸ — avant qu'il ne s'y intéresse explicitement, au début des années trente, à la fois parce qu'il tente de promouvoir une forme particulière de freudo-marxisme, centrée, comme y invitait W. Reich par qui il semble avoir été influencé, sur une mise en forme du moi, et parce qu'il éprouve un penchant particulier pour les confidences biographiques. Mais hélas, cette tendance se trouvait très fortement liée à la tendance ironique à dénoncer la vacuité de l'Autre auquel ses appels, d'emblée, s'étaient trouvés confrontés. Son destin s'accéléra lorsqu'il commença un traitement analytique, d'abord avec Samu Rappaport, pour des troubles gastriques psychosomatiques, traitement qui semble avoir été arrêté d'un commun accord devant le caractère peu contrôlable des productions spontanées d'A. József, puis avec Edith Gyömrői, avec qui les choses deviendront franchement dramatiques, le poète présentant alors une bouffée délirante au cours de laquelle il se sentira appelé à épouser sa thérapeute, la menacera d'un couteau, et tentera de

¹⁸ Judit Karafiáth, « Sándor Ferenczi et la revue *Nyugat* », *Le coq Héron*.

rédiger en deux séances dans un café de Budapest un compte rendu de cent pages — dont le style évoque à s'y méprendre les écrits les plus dissociés d'Antonin Artaud — dans lequel il exposerait la vérité ultime sur lui-même, et confondrait enfin l'imposture de l'Autre.

Il semble que ses deux premiers analystes aient pensé au départ qu'ils avaient affaire à un sujet névrosé, dont les plaintes, les manipulations d'allure hystérique, et donc apparemment "compréhensibles", pourraient trouver un soulagement par une cure psychanalytique classique. Encore récemment, on a pu estimer que la "manipulation" dont il était coutumier devait faire conclure au diagnostic de "border-line".¹⁹ Néanmoins, il est assez frappant que derrière cette apparence névrotique, l'idée de l'inexistence de l'Autre, la certitude qu'il était « assis sur la branche du néant », que son nom n'avait pas plus de valeur qu'une « marque de détergent » restaient tout à fait prévalentes.²⁰

L'impasse du semblant phallique

Même si l'on ne possède pas de témoignage plus précis sur sa première cure avec Samu Rapaport, on dispose de lettres qu'A. József a écrites à son analyste à cette époque, où il témoigne en termes crus de sa perplexité devant la problématique phallique. « C'est la femme qui détient la clé. Pour moi, la femme est une énigme (...) ne pas savoir ce qu'est le vagin, c'est un peu comme si on n'avait pas de pénis (...) dans la mesure où on ne sait pas qu'on a un pénis et qu'on peut bander, comment s'y prendre avec une femme? Le désir oscille entre le coït comme un idéal et une forme de possession ancienne de la femme, possession qui était réelle dans le temps. » C'est donc sans le recours de la mesure phallique, dans cette position de déréliction quant au phallus qu'il va chercher le secours de la psychanalyse, qu'il considère comme une « théologie de l'œdipe, religion des névrosés ».

Dans le même texte, il envisage la cure analytique, résolution de la névrose de transfert "artificielle" de la façon suivante: « La situation analytique est créatrice des conditions qui sont semblables à la situation œdipienne endopsychique. Dès que le névrosé s'y trouve, il revient en arrière pour évoquer la situation œdipienne de son enfance, protégeant ainsi sa névrose. Guérir c'est comprendre que même là, il n'a jamais été question d'une situation œdipienne, que tout petit, il s'est déjà menti à lui-même en prêtant à d'autres ses désirs et sa volonté ». Mais malgré ses efforts pour envisager la progression de la cure telle qu'elle doit se passer pour les névrosés, ce n'est pas du tout de cette façon qu'il l'envisage pour lui-même. Il écrit à son analyste S. Rapaport: « C'est drôle, il vous est arrivé de me dire qu'à l'intérieur de chacun, il y a un petit enfant qui doit grandir, moi j'aurais tendance à croire qu'il me faut progresser

¹⁹ Voir à ce propos Éva Brabant, « Le coupable innocent, histoire d'une "réaction thérapeutique négative" (le poète Attila József et ses psychanalystes) », *Le coq-Héron*, n°84, 1982.

²⁰ Les poésies d'Attila József ont été traduites en français dans plusieurs recueils, notamment Miklós Szabolcsi, Erzsébet Fehér, *Attila József, sa vie et sa carrière poétique*, Corvina, Budapest, 1978, ainsi que A. József, *Poèmes*, Éditeurs français réunis, 1961.

pour retrouver l'enfant en moi, telle serait ma solution. J'ai l'impression que l'agressivité qui est dans ma tête devrait pouvoir descendre et rejoindre mon pénis (...) mais je ne lui permets pas de descendre pour des raisons inconnues ».

Mais cette solution d'allure autistique n'est pas la seule qu'il envisage. Il se demande s'il ne devrait pas s'appropriier le pénis de son analyste, par exemple en le ligotant voire dévorant son pénis. Mais hélas, remarque-t-il, cela le mettrait lui-même en position féminine.

Il envisage enfin la relation amoureuse hétérosexuelle mais remarque qu'il se heurte là à un impossible absolu lié à l'absence de la médiation phallique: « Impossible d'aimer une femme qui attend de moi quelque chose que je ne connais même pas. Je n'ai jamais rencontré une femme prête à me réchauffer. Elles attendent toutes quelque chose et alors il faut que je les baise. La femme devrait s'offrir à moi de façon à ce que je ne la considère plus comme un objet quelconque. Me permettre d'être avec elle aussi franc qu'avec moi-même. Seulement voilà, je ne suis pas franc avec moi-même ».

Le problème, comme le signalait naguère J.-A. Miller, c'est qu'il ne peut y avoir vérité qu'à partir du moment où il y a du semblant. Manquant donc de l'appui des semblants qui pourrait lui faire croire, comme le névrosé, à sa propre sincérité, Attila József se présente comme un être faux. Il déclarait d'ailleurs, dès sa première lettre à Rapaport, « Je vous préviens que je ne vous raconterai que ce qui est faux ». En effet, il se plaignait que chaque mot ait pour lui un sens culturel et instinctif à la fois. Il se demande s'il ne devrait pas accepter que le "sens instinctif". Car pour lui, l'association libre ne peut renvoyer qu'à un rejet des semblants. mais ceci ne peut ramener à aucune sorte d'authenticité: ce rejet des semblants n'est lui-même que mensonge. « À vrai dire, je ne dirais vrai qu'en mentant. Mes vieux rêves montrent bien que j'ai toujours voulu vous tromper. Sans vouloir vous tromper, je devais vous tromper. Je ne vous dirai que ce qui est vraiment faux, à condition que cela corresponde à mes sentiments ». On peut comprendre que S. Rapaport se soit quelque peu inquiété de ce type de discours, et se soit arrangé pour arrêter progressivement la cure.

Mensonge de la vérité: Edith Gyömrői

C'est en 1935 qu'il débute une seconde analyse avec Edith Gyömrői, qui était à l'époque en contrôle avec Vilma Kovács. L'analyse se débute d'emblée d'une façon quelque peu explosive, et par la suite on reprochera à Edith Gyömrői d'avoir déclenché la décompensation du poète en acceptant de faire avec lui une cure centrée sur la recherche de la régression selon les principes développés par Ferenczi. Dès la première année d'analyse, il lui écrit: « Edith chérie, ... vous êtes pour moi mère et fille en même temps. J'aime la fille et la mère me refuse ». Il se propose de régler la situation de la manière suivante: « Je vais appeler mon père en moi pour qu'il vienne parler à Edith la mère, qu'il couche avec elle, pour qu'Edith la vraie, qui est née réellement et non psychiquement soit à moi ». En effet, il considère que son analyste le trompe mais se trompe aussi elle-même. Se sentant appelé à se marier avec elle, il la poursuivra à plusieurs reprises armé d'un couteau, à défaut d'être armé du semblant phallique. Il

menacera également de dénoncer le mouvement psychanalytique aux autorités honnoraire de l'amiral Horthy, comme étant un mouvement communiste.

Il semble que, ne sachant plus trop quoi faire, Edith Gyömrői lui ait proposé d'écrire ce qu'il ressentait en-dehors des séances.²¹ Il remplira un cahier entier en une journée, 22 mai 1936, intitulé *Notes d'idées librement surgies en deux séances*. Ces notes, dont le style évoque irrésistiblement Antonin Artaud, reviennent à plusieurs reprises sur la question de la vérité. « Mets ce qui te passe par la tête, fais ce qui te passe par la tête, prends-toi pour un autre, et alors tue-la si tu veux et puis dis tranquillement que ce n'est pas toi (...). Mais comme Edith Gyömrői te ment, mens mais sois moins lâche qu'elle qui n'ose même pas avouer qu'elle se moque de toi: mentir c'est guérir un peu. Ce que tu cherches n'existe pas tu le cherches dans les autres c'est toi-même que tu aimes (...). Si j'essayais de la faire marcher, comme elle croit que je mens alors que je dis la vérité, elle croirait peut-être à la vérité de mes mensonges alors que faire? ».

À l'automne 1936, la situation ne s'arrangeant guère, Attila József est hospitalisé dans le service de Benedek près de Budapest, et il est soigné par un autre analyste, Robert Bak. Ce dernier a une position semble-t-il radicalement différente de ses prédécesseurs. Il a subi l'influence à la fois de l'école de Tübingen (Gaupp, Kretschmer, O. Kant) et de l'école de Heidelberg (notamment Jaspers et Gruhle). Par ailleurs, Benedek, son chef de service, est un promoteur du coma insulinaire. Il semble avoir appliqué ce traitement à Attila József dans un premier temps, puis dans un second temps, avoir eu avec lui des entretiens réguliers. Il gardera des relations amicales avec lui jusqu'à sa mort.

Robert Bak: amour et insuffisance dynamique

On peut considérer me semble-t-il que c'est Bak qui a perçu avec le plus de précision les mécanismes psychiques propres au poète. Bak a eu à traiter Attila József au décours de son analyse avec Edith Gyömrői, ce qu'il a fait en l'hospitalisant, et, explique-t-il, en s'abstenant soigneusement de toute interprétation, même s'il a continué à le suivre de façon plus amicale que professionnelle. Bak a évoqué Attila József à plusieurs reprises,²² en le mettant toujours en parallèle avec un cas d'érotomanie chez une femme médecin schizophrène, chez qui cette relation d'objet particulière fut le

²¹ Les premiers biographes d'Attila József croyaient savoir que ces notes avaient été écrites à la demande d'Edith Gyömrői dans un but essentiellement thérapeutique; certains auteurs les désignent encore par les termes de "journal psychanalytique". Interviewée en 1971 à ce sujet, Gyömrői dément cette affirmation, car, dit-elle, l'écriture est une activité beaucoup trop contrôlée par le sujet pour permettre le surgissement de son inconscient. (N. d. R.)

²² Robert Bak, « Ueber die dynamisch-strukturellen Bedingungen des primären Beziehungswahn », *Zeitschrift für die gesamte Neurologie und Psychiatrie*, vol. 166, 1939, 342-364; « Regression of ego-orientation and libido in schizophrenia », *International Journal of Psychoanalysis*, 1939, 64-71; « Object-relationships in schizophrenia and perversion », *International Journal of Psychoanalysis*, 52, 1971, 235-242.

dernier rempart devant l'effondrement dissociatif. Selon lui, le poète présente un style particulier de schizophrénie, dans lequel le "délire de signification" (*Bedeutungswahn*), réalisation particulière de la "signification personnelle" de Neisser, est certes, comme le voulait Gruhle, une défense contre le sentiment d' "insuffisance dynamique" dont on trouve de nombreux témoignages dans la vie et les œuvres du poète; mais ce qui lui est propre, c'est que ce vécu de signification est directement lié à un fort réinvestissement d'objets du monde extérieur, sur lesquels vont se reporter les thématiques du délire, en une interrogation sans fin sur ce que lui veulent les gens de son entourage, quel est le sens de leurs manigances, quelle est la vérité de la vérité, etc., dissimulant l'envahissement par le délire, et rappelant quelque peu une quête affective hystérique ou "borderline", selon le mot d'un auteur récent à propos de ce cas. On a donc là, estime en quelque sorte Bak, un délire qui se trouve comme travesti sous certaines relations d'objet qui peuvent faire illusion, et expliquent que l'analyste qui l'a précédé a cru qu'il s'agissait d'un patient névrotique un peu compliqué, déclenchant par une technique quelque peu active les tempêtes du délire. L'affaire se termina plutôt mal puisque Attila József finit pas se précipiter sous un train en 1937, après avoir, en vertu de son talent, mais aussi de cette relation d'objet qui lui était particulière, attiré l'attention, la pitié de toute l'intelligentsia de Budapest, qui se répandit en lamentations, notamment dans la revue dont József était directeur, *Szép Szó* (Argument), et ne manqua pas de se passionner pour son œuvre jusqu'aujourd'hui. Dans ce numéro de la revue, Bak accusera nommément Edith Gyömrői d'avoir déterminé une décompensation irréparable de József par des manœuvres imprudentes; néanmoins, dans ses reprises ultérieures du cas (qu'il aura au total discuté jusqu'à cinq fois) il exprimera une opinion plus nuancée, présentant les troubles comme étant probablement précoces.

Voici la façon dont Bak décrit Attila József en 1939²³:

« Josef Arwitz [c'est bien entendu un pseudonyme donné pour des raisons déontologiques], littérateur très doué âgé de 32 ans, est le fils cadet d'une famille d'ouvriers. Le père a quitté la famille pour émigrer, l'enfant ne le connaît pas du tout. La mère est morte tôt, l'enfant a été élevé chez une sœur mariée. Cette période de son existence est pleine d'humiliations, car dans une petite ville une parenté prolétarienne ne représente rien de bon pour une famille bourgeoise. Il passe ses années de jeunesse à essayer les métiers et les carrières les plus divers, tant que ses talents de poète ne sont pas découverts. Il reçoit une modeste aide matérielle, et se fait inscrire à l'Université. Mais peu après avoir commencé à étudier, il est emprisonné à cause de la hardiesse politique d'un poème. L'esprit de l'époque ainsi que son propre destin le poussent tous à s'engager dans des mouvements révolutionnaires. Les années suivantes — en dépit de son succès comme poète — se développent les signes d'un gigantesque conflit existentiel. Dans le contenu de sa création poétique, il développe le sentiment de solitude, et le destin prolétarien qui lui est lié. Le sentiment de solitude, de déréliction, est le motif qui revient toujours dans son œuvre, qui scintille à travers les

²³ Robert Bak. « Die dynamisch-strukturellen Bedingungen des primären Beziehungswahn », *Zeitschrift für die gesamte Neurologie und Psychiatrie*, vol. 166, 1939, 355 et suiv.

différents contenus, et qui fournit la force motrice (*treibende Kraft*) à sa création. Il n'est pas capable d'une relation durable. Sa vie sexuelle, — à l'exception d'une relation assez longue et humiliante pour lui, ne consiste qu'en de rares contacts avec des prostituées. L'intérêt pour les questions collectives s'éteint également après un certain temps, il abandonne le mouvement politique, car son activité ne reçoit pas la reconnaissance qu'elle mérite — et parce qu'il ne lui permet pas non plus de se débarrasser du sentiment de sa solitude. On ne peut pas dater un changement d'ensemble de son comportement d'avant sa trentième année. Mais déjà avant cela, on le considérerait comme un homme puéril et sensible, inquiet et bizarre, à la pensée froide et logique. L'amour pour une femme déclina des tendances agressives après qu'il fut éconduit. Il voulait tuer la femme et son mari, devint revendicatif, délirait qu'il allait la dénoncer, se venger, etc. Après que ce moment se soit estompé, il tomba amoureux d'une jeune fille, qui avait certains traits communs avec la précédente. Le puissant désir d'être avec elle fut troublé par l'angoisse de son impuissance et de son insuffisance existentielle. Quelques jours après le départ de la jeune fille, il devient excité, réclame de façon impérieuse de l'argent de ses mécènes, pour pouvoir retrouver la jeune fille, et devient violent avec les personnes à son service. Il a le sentiment d'être hypnotisé, "doit trouver sa propre suggestion". Dans la ville, il y a partout des "signaux", des "rapports", il ne sait pas avec certitude ce que tout cela signifie, mais il est néanmoins certain que tous ces phénomènes étranges ne sont pas le fait du hasard. Il est devenu "le point central" de quelque chose, "tout tourne autour de lui", il a un "délire de persécution négatif", on veut le soigner par ce moyen. On le dirige dans un établissement pour malades des nerfs. Le caractère entièrement significatif de la personne avec laquelle il se trouve mis en contact dure pendant des mois. C'est là-dessus que se construit le délire de jalousie ultérieur. Il se sent surtout trompé par ses amis, par un poète concurrent et par le médecin. À la clinique, il se sent vide, n'est pas en état de créer, la poésie n'a plus aucun sens, il faudrait faire quelque chose de plus "saisissable". Il y a une inquiétude qui revient souvent: on va l'enfermer dans un asile psychiatrique. Quelques semaines plus tard, il déclare, angoissé, que des gens connaissent ses pensées, les allusions dans les journaux prouvent que ses pensées sont connues dans des villes éloignées. Il se suicidera à un moment où il avait pu échapper à la vigilance de ses proches. »

À cette époque, l'hypothèse selon laquelle l'insuffisance dynamique pourrait rendre compte de la plupart des particularités du cas paraît presque suffisante à R. Bak — et on peut se demander s'il n'y insiste pas d'autant plus que l'école hongroise de l'époque a plutôt tendance à insister sur le caractère préalable d'une relation d'objet insatisfaisante, supposée dans de nombreux cas réparable au cours du traitement psychanalytique:

« Le cas Arwitz nous semble particulièrement approprié pour démontrer le rôle du vécu d'insuffisance et de l'isolement et finalement le rôle de la disparition pulsionnelle dans la construction du délire de relation. Le sentiment de dérélition (*Verlassensein*), d'isolement est déjà apparu dans l'histoire infantile du patient. Dès sa 15^e année, sa situation sans issue le contraint à une tentative de suicide. Cela se répète

ensuite plusieurs fois jusqu'au dernier suicide, réussit celui-là. On peut se poser la question de savoir si le processus n'a pas débuté dès l'enfance. Il est tout à fait possible que ce soit à cause du processus qu'il n'ait pas pu entrer en relation de façon correcte avec son entourage. Son sentiment de solitude ne fut même pas dépassé par son engagement dans le cadre d'un mouvement politique. L'amour qu'il évoquait, qui fait particulièrement apparaître les traits pathologiques de son caractère, surgit d'une situation où pour ainsi dire la réalisation apparaît d'emblée impossible. De la même façon que le cas I (un cas d'érotomanie débouchant brutalement sur une décompensation schizophrénique), nous voyons qu'ici aussi l'amour et le fait d'être aimé reçoivent une signification centrale car ils sont les plus à même de supprimer l'isolement et de sauver l'existence toute entière de la solitude. L'amour suivant, qui suit peu après et précède une éruption délirante est, en ce qui concerne les circonstances intérieures et extérieures, une répétition du précédent. Le fort désir de construire une vie commune travaille au renforcement des sentiments d'insuffisance, car ceux-ci provoquent une angoisse relative à son impuissance et à son incapacité d'engendrer des enfants. »

On voit que l'aspect ironique et agressif des productions d'A. József est quelque peu passé sous silence, de même que les particularités de sa création. S'il y a des phénomènes de cet ordre, semble indiquer Bak, ils sont simplement une conséquence directe du sentiments d'insuffisance:

« Il se produit un cercle vicieux, en ce que, aussi longtemps que le manque de relation fonctionne avec son contenu de "ne pas pouvoir", la possibilité que puisse exister une relation ou une prise de responsabilité, avec le même contenu, conduit une exaspération du sentiment d'insuffisance. Ainsi la fidélité, la "capacité d'appartenir à quelqu'un" deviennent la source d'auto-reproches constants. »

Loin que les troubles d'A. József renvoient à un trouble des relations d'objet, leur particularité tient au contraire tout entière dans un trouble du moi, qui colore de part en part les vécus amoureux du poète:

« Dans ses présentations de lui-même, écrites avec une intuition poétique fulgurante, la signification finalisée du sentiment amoureux est tout à fait éclairante: l'amour le protège contre le vide (...) le sentiment amoureux a pour but la reconstruction du sentiment du moi: il écrit à ce propos: "Ce que j'ai appelé le moi, n'existe plus, je rongé (ich nage) ses dernières miettes..." Nous pouvons donc établir qu'ici aussi l'amour se manifeste non pas à cause de l'objet, mais à cause du moi, il est consommé à partir de moi et non à partir de l'objet. »

Cet aspect pathologique du moi, en tant qu'il va s'adresser à un autre dans lequel il projette sa propre dérégulation, est présente dans les idées délirantes développées par A. József:

« La première idée délirante qui est exprimée est le sentiment d'influence. Le surgissement de ce sentiment a été explicité de nombreux points de vue que je me

contente d'expliciter une seule question. Chez Arwitz le sentiment d'influence ne possède pas de contenu précis, plusieurs volontés travaillent dans des directions opposées, "je dois trouver ma propre suggestion", déclare-t-il. Il s'agit du vécu immédiat du mouvement de dissolution de l'organisation du moi. Du fait de la décomposition de la direction unitaire de la volonté, déterminée par la destruction de la fonction intégrante du moi, les tendances du moi historiquement antérieures, qui le liaient à des personnes et étaient jusque là latentes, deviennent conscientes. Au même moment commence la dissolution (Verwischung) des frontières entre le moi et l'environnement. Ceci continue à se développer dans le délire de signification qui intervient maintenant, par lequel le malade entre en contact avec un grand nombre d'objets de l'environnement. La grande solitude cesse brutalement (peu de jours auparavant il se met un bandeau de deuil, mais personne ne le remarque), dans le "délire de persécution négatif" il a le sentiment que tout le monde attire l'attention sur sa guérison. L'état affectif est caractérisé par une augmentation de l'anxiété, le manque de contact dont il se plaignait depuis des années se transforme en un sentiment de participation presque panthéiste, il sent que le monde tourne autour de lui. Dans ce cas, — où des documents écrits nous éclairent sur le conflit torturant de la solitude remontant à des années — nous pouvons voir quelle est la signification du délire dans la compensation du sentiment de déréliction. (...)

Dans le sentiment amoureux, c'est la construction du sentiment individuel du moi qui est recherchée, le processus progresse dans le sentiment d'influence, le moi n'est plus que partiellement intégré, subit la déchéance, la décomposition des constituants du moi dans une position d'observation passive. Le reflux du moi dans le collectif commence, mais dans le sentiment d'influence il reste dans le cadre du moi. Le moi pris dans le reflux gagne dans le vécu aigu de relation et de signification une situation centrale en plus du sentiment de solidarité avec tous. Cette phase de contact inclut le compromis entre relation d'objet et déstructuration du moi dans le collectif. »

Ainsi, les tentatives amoureuses infructueuses, provoquant selon Bak une sorte de décentrement du moi, provoquent la "conscience délirante de signification" et un sentiment d'influence, dernier rempart fragile contre l' "éparpillement dans le collectif", concept d'Imre Hermann par lequel celui-ci tentait de rendre compte de la discordance schizophrénique. Ces troubles psychotiques que l'on pourrait dire intermédiaires, constituent un compromis instable par lequel le sentiment d'insuffisance, exacerbé par les invitations d'un objet extérieur, se prête un temps, mais en vain, aux semblants de la relation d'objet, sous la forme du "délire de signification" avant l'écroulement subséquent. De cette façon, à défaut de la trouvaille d'un mécanisme thérapeutique original, se trouvait dénoncée une impasse thérapeutique, d'une façon que Robert Bak devait réitérer par la suite en Amérique.

Le débat Bak — Fromm-Reichmann

En somme, estimait Robert Bak, qui s'appuyait ici surtout sur la conception de Berze d'une "insuffisance dynamique" chez le schizophrène, il s'agissait là d'un cas où l'allure compréhensible de la relation d'objet voilait un processus d'une tout autre

nature, qui devait inciter à la plus grande prudence; à cet égard, Bak avait une position assez proche de celle de Bychowski, qui dénonçait certaines décompensations de psychotiques "facilitées par la psychanalyse" et pour lui, les élaborations psychanalytiques n'avaient manifestement pas lieu de prétendre laisser de côté les conceptualisations et les mises en garde promues par l'école de Heidelberg. Dans les années cinquante, Bak, qui, passé aux Etats-Unis, et devenu professeur de psychiatrie à New York, avait traduit la conception de la schizophrénie promue par Gruhle et Berze en termes de psychologie du moi — l' "insuffisance dynamique" étant rebaptisée "défaut du moi" — engagera une controverse sur le même thème avec Frieda Frooin-Reichmann, qui, très influencée par les conceptions de Harry Stack Sullivan, mais aussi probablement par certaines recherches liées à l'école de Francfort sur les personnalités autoritaires, estimait qu'il importait avant tout, au cours des thérapies, de restituer chez les schizophrènes la capacité de confiance dans la communication avec le monde extérieur, le thérapeute se présentant en somme comme une sorte de garant de cette communication... Bak, comme on peut s'y attendre, lui répliquera que ceci ne pouvait en aucun cas servir d'étalon de mesure pour le progrès de la thérapie, et que le psychanalyste conséquent se devait d'avoir le regard fixé sur l'évolution du processus.

Conclusion

Les discussions psychanalytiques autour du cas Attila József nous montrent à quel point la question de l'ironie schizophrénique peut constituer un problème thérapeutique particulièrement épineux, dont nous avons vu qu'à l'époque les analystes essayaient de le résoudre, soit en envisageant des mécanismes de régression (Rapaport), soit une correction de la relation d'objet (Gyömrői), soit un défaut du moi (Bak), traduction dans la théorie de la psychologie du moi de la théorie de l'insuffisance dynamique de Berze. Nous avons tenté de montrer que cette question de la vérité ironique, telle que la pose le schizophrène, devrait plus justement s'envisager à partir de la question de l'inconsistance absolue de l'Autre.

Traduire « l'inquiétante étrangeté » d'une poésie étrangère¹

Confessions herméneutiques d'un traducteur²

Traduction, interprétation ou transfert?

L'économie de l'interprétation englobe dangereusement celle de la traduction. Il suffit d'analyser le mot "inter-prétation" pour s'en convaincre. Avant de signifier "traducteur" et "interprète" au sens actuel, le mot latin *interpres* voulait dire à l'origine "courtier, négociateur, intermédiaire dans une affaire, voire toute personne tentant de corrompre les juges" — tel est l'héritage sémantique à vrai dire lourd de conséquences de ce mot apparemment si technique et anodin. Si l'on compare l'héritage étymologique du concept d'interprétation à celui de la traduction, il faut reconnaître que ce dernier remonte à une origine nettement plus noble, et il s'apparente étroitement au concept de tradition. Dans son sens authentique de *trans-duction* la traduction est loin d'être une trahison comme le veut le lieu commun, mais bien au contraire, elle est l'élément vital de la tradition, au point qu'il faudrait dire qu'il n'y a pas de tradition, c'est-à-dire pas de transmission sans la traduction-transduction qui nous *conduit au-delà* des frontières séculaires *de la langue hôte*. Cependant cet "au-delà" est au début un inconnu *unheimlich*, l'*infamiliarité* d'un autre langage (ou d'une langue étrangère) que l'on ne comprend pas encore. La tâche du traducteur est précisément d'assumer et de transmettre cette *infamiliarité* ou cette « inquiétante étrangeté » en la reproduisant au sein même de la langue dite maternelle, c'est-à-dire au sein de la langue qui lui est la plus *familière*. Sinon la traduction ne sera jamais féconde, le traducteur ne pourra jamais féconder sa langue maternelle.

J'ai choisi l'exemple de l'*Unheimlichkeit* qui pose aussi, comme on le sait, un problème de traduction. Les traducteurs français rendent l'*Unheimliche* freudien par deux mots en eux-mêmes banalement familiers (« inquiétante étrangeté »), alors qu'en assumant l'*Unheimlichkeit* d'un néologisme, il serait possible de le rendre plus fidèlement par le mot *infamilier*.³ Cet exemple illustre bien qu'il ne s'agit jamais d'un

¹ Cette étude reprend la première partie du texte d'un exposé présenté au colloque international consacré à Átila József le 26 novembre 1993 à l'Institut Hongrois de Paris.

² Les traductions citées figurent dans l'anthologie à paraître en 1995 dans la collection Orphée (dans le cadre de la collection UNESCO d'Œuvres représentatives), aux éditions de La Différence: *Le miroir de l'autre* (traduction et présentation par Gábor Kardos).

³ « Infamilier » s'oppose au non-familier au même titre que chez Freud en allemand, et il suggère très fortement l'idée d'infamie, mais sa dérivation latine évoque aussi l'idée de l'ineffable, de l'in-affable, du fatal, d'après l'étymologie de ces termes issus du verbe *fari* (dire) d'une ri-

problème purement technique dans la traduction, mais il faut (ou il faudrait) *vaincre sa propre résistance à l'infamiliarité du langage de l'autre*. Tout l'avenir d'une langue en dépend...

La résistance dans la traduction et à la traduction est analogue à celle que rencontre la psychanalyse selon Freud. C'est une certaine *censure* que constituent les habitudes littéraires et stylistiques d'une langue, dont la résistance est plus grande si son narcissisme est plus développé. La résistance narcissique à l'infamiliarité d'une autre langue s'explique surtout par la proximité inavouable des langues dont l'origine reste au fond la même, et qui tendent ainsi à affirmer leur identité en refoulant leur origine commune. C'est pourtant ce qui rend "impossible" la traduction proprement dite, qui aurait pour tâche d'exhumer l'origine commune infamilière ainsi refoulée, de retrouver l'infamiliarité fondamentale de sa propre langue. L'approche étymologique de la traduction montre d'emblée le malentendu qui engendre le « classique » lieu commun « traduction-traison ». Car — à y regarder de plus près — *chaque langue se compose d'éléments à l'origine étrangers*, et la moindre analyse étymologique montre qu'il n'existe aucune langue originelle ou autarcique, mais que — pour ainsi dire — chaque langue "parle en langues". Chaque mot étant à l'origine une traduction, dire que la traduction serait par essence ou principalement impossible reviendrait à affirmer que toute langue est fondamentalement impossible. Or, de cette impossibilité même procède toute parole poétique, là est la source de sa force et là doit puiser le traducteur aussi. Traduire, c'est tenter la langue, tenter l'impossible à l'origine de la langue. La traduction technique, qu'elle soit littérale, lexicale ou interprétative, doit d'abord échouer pour pouvoir remonter à l'origine de l'expression qui lui résiste. C'est le moment de la vérité dans la traduction, le moment de retrouver l'*etymos logos* signifiant la *vraie* ou *juste parole* de ce qu'il faut traduire, la parole donnée de l'auteur. C'est en cela que l'étymologie peut beaucoup aider, même pour rendre la mélodie de l'original. Plus comme attitude et comme intuition ou art heuristique que comme technique linguistique, naturellement. Le pire des compromis que l'on puisse accepter est de rendre seulement le sens de la musique de l'original à la place de la musique du sens.

L'exemple le plus évident de la difficulté de rendre l'infamiliarité d'un langage poétique est la difficulté de rendre sa sonorité étrangère. Pourtant il est tout à fait possible d'en obtenir un effet poétique en assumant l'infamiliarité. Par exemple, à la fin de son poème intitulé *Auprès du Danube* Attila József insiste sur son origine étrangère en des termes farouchement infamiliers, mais qui deviennent par là même incantatoires:

Ma mère fut cumane, mon père sicule à moitié,
ou roumain tout à fait, peut-être, qui sait.
Pris de la bouche de ma mère, doux fut le manger,
de la bouche de mon père, beau fut le vrai.

chesse sémantique au moins comparable à celle de *heimlich* en allemand (cf. p. ex. *in-fans*: "enfant", *nefas*: "sacrilège et néfaste", *nefarius*: "criminel").

Lorsque je m'émeus, ils s'étreignent en moi.
Je m'en attriste parfois —
c'est le dépérissement — ce dont je me compose. « Tu verras,
— m'interpellent-ils — quand nous ne serons plus là!... »

Le lecteur français ne comprend guère le sens de « cumane » et — probablement — il ne saurait guère identifier quel peuple s'appelle « sicule », mais il croit deviner qu'il s'agit d'une origine étrangère, chargée d' "exotisme barbare", tout comme le nom d'Attila. L'erreur fatale du traducteur serait de vouloir dissiper le malentendu et de tout expliquer, tout paraphraser, tout interpréter jusqu'à ce qu'il arrive à éliminer l'infamiliarité qui est pourtant le secret ressort de l'effet poétique le plus puissant. Dans les deux strophes suivantes cette infamiliarité de l'omni-familiarité prend une dimension d'abord cosmique, ensuite historique:

Je suis le monde — tout ce qui fut et est là:
les nombreux lignages qui s'affrontent.
Les conquérants du pays natal, morts, triomphent en moi
et la peine des vaincus me tourmente.
Árpád et Zalán, Werbæczi et Dózsa⁴
Turc, Tartare, Slovaque et Roumain tournoient
en ce cœur, qui doit à ce passé déjà
un avenir amène — Magyars d'à présent!

Il n'était guère facile de trouver une rime pour « Dózsa », mais le mot « déjà » semble garder l'étrangeté du nom magyar, tout en tentant d'en familiariser le lecteur français grâce à la rime. Dans sa conclusion le poète réinscrit l'infamiliarité du passé à la fois cosmique, biologique, national et historique dans sa situation personnelle et actuelle:

...Moi, je veux me mettre à l'œuvre. Il devrait suffire
pour tout combat qu'il faille avouer le passé.
Du Danube, tout entier passé, présent et avenir,
les tendres flots viennent à s'enlacer.
Malgré le combat que se livrèrent nos défunts,
avec le souvenir, la paix saura les rejoindre.
Arranger enfin nos affaires en commun,
c'est notre tâche, et non la moindre.

La tâche du traducteur est de combattre les mêmes fantômes dans son propre passé pour pouvoir traduire la parole du poète, et — de même que ce dernier le dit à propos du conflit des peuples danubiens qui refusent de comprendre le langage étranger de

⁴ Héros antagonistes ayant marqué l'histoire de Hongrie. (La prononciation est: « arpade et zâlane, werbeutzi et dôjâ ».)

l'autre — ce n'est pas la moindre tâche du traducteur que d' « Arranger enfin nos affaires en commun ». On voit que la difficulté n'est pas seulement d'ordre linguistique, ni uniquement psychologique. Le fameux *lieu commun traduction-trahison* traduit et trahit ainsi la résistance du public et des dépositaires d'une langue à l'*Unheimlichkeit* des langues étrangères qui risquent d'investir la « langue natale », voire de violer la langue maternelle.⁵

En recourant à un *Witz*, à un trait d'esprit authentiquement freudien, on pourrait dire que le bon traducteur devrait être considéré comme un agent secret au service d'une puissance étrangère, s'il est vraiment capable d'*introduire* sa langue natale *en intelligence secrète* avec une autre... Au-delà de la plaisanterie, il faut remarquer que, pour vaincre sa propre résistance à l'infamiliarité du langage de l'autre, il faut *d'abord découvrir l'infamilier au sein même de sa langue maternelle* (tâche poétique par excellence), comme Attila József décrit sa découverte de la patrie dans son poème intitulé *Élégie* où il répète avec force le mot « ici » en renvoyant au plus proche, qui est si proche qu'on ne s'en aperçoit même pas. Et, en dernière instance, il ne s'agit pas du pays, mais l'énigme de cet *ici* devient la proximité inconnue de notre langue maternelle, de cette langue natale qui est la véritable patrie du poète.⁶ Sans comprendre cette évidence inouïe, je n'aurais vraisemblablement pas pu traduire ce poème:

Élégie

Comblée, et comme retombée sous un ciel de plomb,
de la fumée flotte sur le triste paysage,
tel mon esprit plane
à fleur de terre.
Plane, mais ne cingle pas.

Toi, âme dure, toi, tendre imaginaire!
Suivant les lourdes traces du réel,
vers toi-même, vers ton origine

⁵ Cette résistance est également à l'œuvre au fin fond du psychisme des traducteurs, et, ce qui est le plus redoutable, elle se combine avec l'amour (et la haine) de transfert du traducteur vis-à-vis de l'auteur qui le pousse à traduire. Telle est la véritable *complexité* de la traduction, occultée par les lieux communs évoqués. Pourtant, avant de pouvoir traduire "pour de vrai", le traducteur doit d'abord surmonter sa haine de transfert, et même son amour de (ou du) transfert.

⁶ La même évidence poétique permettrait aussi de mieux comprendre la *Heimkunft* de Hölderlin, comme la découverte de l'*Unheimliche* au sein même du plus *heimlich*, au cœur de la terre natale (*Heimat*). Est-ce un hasard si la *Heimkunft* hölderlinienne est également une élégie? Par ailleurs, l'hypothèse historico-critique d'une "influence éventuelle" (fort hasardeuse) ne signifierait qu'une volonté d'occulter la source commune de la même évidence inouïe chez les deux poètes. Hölderlin insiste (beaucoup plus qu'Attila József) sur le privilège poétique d'avoir la langue natale pour patrie véritable: « Des soucis, tels, il faut, de son gré ou non, qu'en l'âme / Les porte un poète et souvent — mais les autres non! » La conclusion d'Attila József est nettement moins romantique, mais elle exprime la même évidence de la patrie véritable de l'âme.

abaisse ton regard ici!
Ici, où sous le ciel en d'autres temps si délayé
les murs pare-feu vibrent de sécheresse
et sur leur solitude le silence impassible de la misère
— menaçant et suppliant —
dissout lentement la dense peine
au cœur des songeurs
et la mêle à celle
des millions.

Tout le monde humain
se prépare ici. Ici tout est ruine.
La dent-de-lion fragile ouvre son ombrelle
dans la cour d'usine abandonnée.
Sur les marches ternes
de menus carreaux ébréchés
les jours descendent dans l'obscurité moite.
Réponds —
es-tu d'ici?
Tellement d'ici que la sombre envie jamais ne te quitte
d'être pareil aux autres misérables,
en qui cette grande époque s'est pétrifiée
et chaque trait de leur visage s'en trouve déformé?

Tu te délasses ici, où la palissade bancale
protège et garde l'ordre moral avide
en vociférant.
Te reconnais-tu? Ici les âmes attendent
un solide et bel avenir charpenté d'avance,
aussi vides que les terrains vagues à l'entour,
qui rêvassent sombrement et langoureusement
de hautes maisons tramant un grouillement vélocé.
Pris dans la boue, des débris de verre
regardent leur pelouse en souffrance,
les yeux figés, sans lueur.
Parfois des tertres un filet de sable dégouline
glissant en bas... et par moments on entend
le bourdonnement filant d'une mouche bleue, noire ou verte
que le rebut humain,
et les loques
attirent depuis des paysages plus propres.
À sa façon elle met le couvert là aussi,
la terre mère bénite,
labourée par l'usure.
Des herbes jaunâtres fleurissent dans une marmite de fer.

Sais-tu
de quelle conscience le plaisir aride
te tire et t'attire, si bien que le paysage ne te lâche plus et
quelle riche souffrance
te pousse ici?
L'enfant, bousculé et battu en terre étrangère,
retourne ainsi à sa mère.
Vraiment il n'y a qu'ici
que tu puisses sourire, ici tu peux pleurer.
Il n'y a qu'ici que tu puisses te ressaisir,
ô âme! C'est ma patrie.

printemps 1933

Qui a dit de manière plus sublime l'infamiliarité du plus familier, du plus proche, de la *mère patrie*?⁷

Où le poète pourrait-il rentrer, où pourrait-il trouver refuge, si ce n'est au sein de la langue? Y aurait-il une autre terre promise possible pour lui? Mais aussi pour les autres... Dans le poème cité on a pu remarquer quelque chose qui avait pour Attila József une importance quasi programmatique. Au lieu d'en rester aux images conventionnelles d'un patriotisme qu'il n'accepte jamais, il exalte la beauté infamilière d'une cour d'usine abandonnée, c'est-à-dire ce qui répugne le plus à l'art poétique classicisant du bel esprit. Chez lui le réalisme n'est pas une idéologie, mais une exigence de vérité et de sincérité *factuelles* pour faire face à ce qu'il y a de plus *unheimlich* en poésie, à savoir à la réalité matérielle brute de la perception sensible.

Et ce qu'il y a de plus surprenant encore, c'est que ce principe de réalisme rigoureux a donné un poème d'amour comme *Ode*, où le poète présente l'anatomie de la beauté en allant jusqu'à décrire le corps de la bien-aimée de l'intérieur, dans son fonctionnement le plus "bassement matériel":

⁷ Évidence étonnante que dans le poème *Auprès du Danube* Attila József exprime en ces termes:

Je suis ainsi fait que je regarde depuis des millénaires
ce dont tout à coup je m'aperçois.
Un instant, et le temps retrouve sa forme plénière
que des milliers d'ancêtres contemplant avec moi.

Je vois ce qu'ils n'ont guère vu, car ils labouraient la terre,
s'entre-tuaient et s'enlçaient, faisaient ce qu'il fallait.
Ils voient, eux, plongés dans la matière,
ce que je ne vois point, s'il faut avouer ce qui est.

4

Oh, de quelle matière suis-je donc fait
que ton regard me perce et me pétrisse?
Par quel esprit et quelle lumière,
par quel prodige évanescent
puis-je parcourir à travers les brumes du néant
les paysages obliques de ton corps fertile?

Et, verbe dans l'esprit ouvert,
je puis plonger dans ses mystères!...

Les cycles du sang dans tes veines, rosiers
qui frémissent sans cesse.
Ils portent l'éternel courant nourricier,
pour que sur tes joues éclore l'amour
et que le fruit béni de ton sein voie le jour.
Maintes petites racines de part en part tapissent
le sol sensible de ton estomac gourmand,
enlaçant ses fins filaments
déliant ses noeuds grossiers —
afin que la sève de tes cellules rassemble ses essaims
et les beaux arbrisseaux de tes poumons feuillés
chuchotent leur propre majesté!

L'éternelle matière s'avance bienheureuse
en toi dans les tunnels des intestins
et le reste regagne une vie chaleureuse
aux puits bouillonnants des reins!

Des collines ondulantes se lèvent,
des constellations oscillent en toi,
des étangs bougent, des usines besognent,
des milliers d'animaux s'affairent,
des insectes,
des algues,
la cruauté et la bonté;
là, un soleil brille, une aurore boréale luit, voilée —
et dans tes contenus vague
l'inconsciente éternité.

5

Ces mots tombent devant toi
comme autant de bribes
de sang coagulé.
L'être balbutie, — seule la loi
est parole limpide.
Néanmoins, mes organes assidus qui me réengendrent
jour après jour, déjà se préparent
à se taire.

Mais jusque-là tous s'écrient —
toi, élue parmi la multitude
de deux mille millions d'êtres,
toi, unique, toi,
doux berceau, vigoureux tombeau, lit vivant,
comprends-moi en toi!...

(Que le ciel de l'aurore est élevé!
Des bataillons brillent en ses fers.
Trop de lumière à mes yeux levés.
Je suis fini, je crois.
J'entends mon coeur qui se débat
et qui bat au-dessus de moi.)

6

(*Chant parallèle*)

(Le train m'emporte, je te suis,
peut-être te trouverai-je aujourd'hui,
peut-être ce visage ardent s'éteindra-t-il alors,
peut-être que, tout bas, tu prendras la parole:

L'eau tiède ruisselle pour toi, baigne-toi!
Maintenant voici l'étoffe, essuie-toi!
La viande chauffée, qu'elle apaise ton appétit!
Là où je couche sera ton lit.)

juin 1933

La difficulté de la traduction est au fond la difficulté de rendre *le jeu des mots* d'une langue dans une autre, où cela paraîtra forcément *unheimlich*, ce qui nécessite aussi un transfert technique. Attila József met à l'œuvre le jeu des mots d'une manière systématique pour produire des effets sur l'inconscient du lecteur. Par exemple, dans *Complainte tardive* il présente sa mère en disant: « Telle une leste et légère fille

lorsqu'on l'appelle, / tu t'étendis aux côtés de la mort. » Tant que je n'ai pas compris le jeu des mots, je n'ai pas trouvé la traduction de « lenge könnyű lány », formule fascinante, mais on ne sait pourquoi. Finalement j'ai compris que l'auteur a "sublimé" poétiquement le sens tout à fait vulgaire de "fille légère", ce qu'on pouvait rendre en français en disant « légère fille », ce qui, me semble-t-il, implique le même effet.

En général, *on ne peut traduire que ce qu'on a soi-même compris*. Et c'est pourquoi *le lieu commun déclarant la traduction poétique impossible est en fait un lapsus*: par là même le public avoue indirectement sa profonde ignorance de la poésie qu'elle déclare intraduisible en croyant l'exalter. Et ce qui est plus grave: on va jusqu'à revendiquer cette ignorance publiquement. Pourtant, ce n'est pas la traduction qui trahit l'original, mais l'interprétation, dans la mesure où elle vise à expliquer et par là même à supprimer l'infamiliarité de l'original pour finir par le vulgariser.⁸

Pour terminer ce panorama de l'infamiliarité dans la traduction, et pour montrer la cause finale de la « belle inhumanité »⁹ que doit assumer le traducteur aussi bien que le poète, — voici un texte qui présente l'infamier par excellence, le néant et l'angoisse de la mort, sentiment que doit connaître tout traducteur qui tente de transmettre les paroles d'un grand mort:

Rien

Rien, rien, rien, rien, rien.
 Qu'il y ait pour qu'il n'y ait pas,
 qu'il y ait pour qu'il n'y ait pas —
 disons: Édith.
 À présent les invisibles poussins jaunes
 picorent les étoiles.

⁸ Néanmoins le lieu commun traduction-trahison renferme une part de vérité dans la mesure où l'autre versant de l'amour *du* transfère interprétationnel est forcément la haine implicite du traducteur à l'égard de l'auteur qui a su le charmer, et qui le contraint à la compulsion de répéter et de reproduire son œuvre. En guise de compensation l'interprète se venge en montrant (dans une préface ou dans les notes) toutes les influences qu'aurait subies l'auteur selon lui. Ainsi tente-t-on d'occulter l'originalité (la puissance créatrice) redoutablement infamier du génie par ce qu'il faudrait appeler *la vengeance de l'interprète*, laquelle culmine dans la castration symbolique de l'autorité de l'auteur. Puisque le traducteur ne devient auteur qu'à ce prix. Voilà pourquoi il prétend toujours "s'effacer" — pour effacer les traces de son fait... (La vieille illusion du crime *impeccable*.)

⁹ L'expression traduit bien l'atmosphère infamier de la sincérité factuelle exigée par Attila József, aussi bien que le climat conceptuel sidérant de son contexte dans le poème intitulé *Nuit d'hiver*: « Elle brille, comme l'idée même, / la nuit d'hiver. / Mutisme d'obscurité argentée, / cadenas lunaire sur le monde. / Un corbeau fend le vide de glace / et le silence se congèle. / Carcasse, entends-tu la masse du silence? / Les molécules se fracassent. / En quelle vitrine voit-on briller de telles / nuits d'hiver? » Au demeurant, assumer l'infamiliarité nécessite le travail poétique le plus pénible: l'élaboration de la forme. Car la sublimation ne suffit jamais pour atteindre le sublime en la matière. Bien au contraire: il est impératif de *résister* à la sublimation qui déchargerait inefficacement toute l'énergie nécessaire à la mise en forme poétique. C'est pourquoi la sublimation intervient plutôt dans *l'interprétation* de la poésie, lorsque l'interprète attribue ses propres sublimes au poète... Cette *suggestion* inter-prétative est assurément bien moins pénible que les douleurs de l'enfantement.

Peut-être l'aurore, peut-être Budapest en feu.
Peut-être est-ce le fard qui fond
sur le visage d'une géante en sueur.

Des voitures cliquettent, des volets roulent,
des mers tonnent, la crue humaine déborde.
Cette grossière maison-là, au coin m'agace —
elle est comme la gourme sur le visage d'un gamin.

Ou c'est un matin inconnu, ou bien une gare étrangère,
où je suis en train d'arriver.

Je n'ai pas de malle.
J'ai oublié quelque chose — peut-être, si je le devinais.
Un: rien.
Deux: rien.
Trois: rien.
C'est aussi insolite que cette gare,
qu'après tout, il n'y a rien.

décembre 1936, classé parmi les improvisations

Édith est le nom de la psychanalyste qu'on accuse souvent de la mort du poète. Et à ce point on arrive à une constatation encore plus infamilière que les précédentes: la traduction ne signifie pas seulement la transmission d'une tradition qui doit nous "conduire vers un au-delà infamilière", mais c'est aussi un *transfert*, y compris au sens psychanalytique.¹⁰ En effet, la situation de base du traducteur ressemble d'une manière étrangement inquiétante à celle d'un psychanalyste, puisqu'il doit se taire et interpréter seulement en écoutant la parole de l'auteur. Toutefois, sa position est également celle d'un patient en analyse, puisque l'auteur n'est pas là, devant lui, il ne le voit pas, l'auteur est seulement la voix silencieuse d'une autorité pour lui, voix à laquelle il doit obéir fidèlement dans tout ce qu'il dit. Car finalement c'est le traducteur qui parle et qui s'auto-analyse par projections langagières, alors que le poète se tait, — d'autant plus qu'en général il est déjà mort.

Dans le cas d'Attila József le caractère *testamentaire et testimonial* que revêt toute traduction d'un grand classique (c'est-à-dire d'un grand mort) est particulièrement sensible. On le traduit pour exécuter les dernières volontés d'un mort qui fait figure d'autorité paternelle. Traduire le langage infamilière d'un père spirituel dans sa langue maternelle, tel est le désir fondamental du traducteur, — mais aussi le désir secret de l'interprète. Mais que signifie traduire fidèlement, si ce n'est traduire sans *interpréter*, sans y insinuer le complexe qui a poussé le traducteur à traduire — sans parler de

¹⁰ Le terme de « traduire » s'est imposé par le refoulement de l'ancien français « translater » (qui subsiste en anglais), dont l'origine remonte au latin « translatio », *synonyme étymologique* du « transfert ».

l'économie douteuse de l'inter-prétation que révèle l'étymologie évoquée de *l'inter-pres*. Certes, on ne traduit guère les œuvres d'un grand poète sans avoir contracté en quelque sorte un complexe à son égard. Mais on ne saurait jamais bien traduire sans avoir surmonté ou maîtrisé ce complexe, cette compulsion de répétition qui nous incite à traduire et nous empêche par là même de reproduire l'acte créateur de l'auteur interprété. Le traducteur doit donc surmonter son complexe d'infériorité (son complexe de castration interprétative) pour pouvoir se mettre à l'œuvre... Pour y arriver il faut assumer sa haine de (et du) transfert aussi bien que son amour de (et du) transfert. Mais qu'en est-il du lecteur? Serait-il dans une meilleure posture que le traducteur? Ne rejette-t-il pas tout le mal du transfert (et surtout son propre mal de transfert) sur le traducteur pour essayer de se disculper?

Forclusion conclusive

La mort sacrificielle d'Attila József a provoqué en Hongrie un véritable déchaînement de compulsion de répétition de la part des commentateurs, critiques littéraires, psychologues et analystes, qui se sentaient tous concernés, voire coupables de sa mort, et qui tentaient de réparer l'irréparable en proposant des diagnostics et des traitements miracles *post mortem*. On a pu observer le même phénomène dans le cas de Hölderlin, de Nietzsche, de Rimbaud et de Van Gogh, et pratiquement à propos de chaque figure dont la disparition a marqué la mémoire collective.¹¹

Or, s'il est vrai que le but final d'une compulsion de répétition n'est pas tant la réparation du mal, mais bien plutôt la répétition de l'échec traumatisant — comme le dit Freud à propos de la névrose de destinée — alors ce phénomène tout à fait analogue de *compulsion de répétition inter-prétative* dans le cadre d'une *névrose de destinée collective* trouve son explication par un retournement redoutable. Car même si le but déclaré de l'interprétation est de justifier, de sauvegarder, voire de sauver le génie, le fait que cela intervient *post mortem* indique déjà suffisamment le but caché ou inconscient de cette *compulsion interprétative*, à savoir la répétition collective du meurtre sacrificiel, la mise à mort expiatoire d'un bouc émissaire idéal qui porte tous les maux du monde littéraire et de la société, bref: la consécration du *corpus* d'un « poète maudit ».¹² Et chaque fois qu'on montre la grandeur du « poète maudit », on répète la malédiction qui pèse sur lui.

¹¹ L'autodestruction exemplaire d'un génie fascine le public, et surtout les maîtres de l'opinion publique, en particulier parce qu'ils y voient leur pouvoir sur les génies qui sont — voyez-vous — prêts à se sacrifier pour une gloire que seul le public est en mesure d'entériner. Dans le cas d'Attila József, "la mise en scène" psychanalytique de la mort pouvait être motivée aussi par le climat freudien qui régnait alors dans les milieux progressistes. Une fois de plus le poète a voulu jouer jusqu'au bout le rôle avec lequel les autres n'ont fait que flirter.

¹² Cette figure montre aussi la persistance du schéma de la Passion sous forme profane dans la modernité, et la fonction prophétique, voire rédemptrice qu'on attribue à l'art depuis le romantisme.

Kosztolányi et la rencontre avec la mort

Étude comparative des scènes de mort dans Néron, le poète sanglant, Le cerf-volant d'or, Anna la douce

La mort constitue un thème primordial et tout à fait significatif de l'œuvre de Dezső Kosztolányi. Présente dans la quasi totalité de ses ouvrages, elle n'en est pas narrative propre, de même qu'elle participe pleinement à la signification esthétique des œuvres. La mort a ici une triple dimension, voire une triple nature: elle fait corps, pénètre, guide la structure des scènes où elle est présente, elle emplit l'espace explicite du texte de sa présence obsédante, enfin, elle imprègne l'écriture dans ses visées, ses questionnements, son être même.

Nous envisageons par conséquent successivement ces trois aspects de la thématique de la mort, ces trois niveaux d'analyse du texte littéraire, grâce à l'étude comparative de trois passages, issu chacun de romans de Kosztolányi, à savoir la mort de Sénèque dans *Néron, le poète sanglant*, le suicide d'Antal Novák dans *Le cerf-volant d'or*, le meurtre par Anna de ses maîtres, M. et Mme Vizey dans *Anna la douce*.

Afin de faciliter une étude détaillée et minutieuse des textes ci-dessus mentionnés, nous limiterons notre corpus au plus près de l'événement primordial que constitue la mort effective des différents personnages.

La structure des trois passages ici envisagés, quoique effacée, diffuse aux yeux du lecteur, n'en est pas moins présente et soutient la narration en tant qu'armature, cadre constitutif non extérieur.

*

Dans *Néron, le poète sanglant* ainsi que dans *Le cerf-volant d'or*, le récit de la mort à proprement parler est précédé identiquement d'une sorte de "prélude", au cours duquel le personnage qui va mourir opère une relecture de son passé, un retour sur soi qui, faisant office de "bilan", apporte la compréhension et par là, l'apaisement (*Néron, le poète sanglant*: « Soulagés d'avoir compris cela »; *Le cerf-volant d'or*: « Tout cela il le comprit alors », « Son visage de quarante quatre ans fut adouci par cette compréhension »). À cette relecture suit en un paragraphe, l'évocation poétique d'une extériorité à son déclin dans *Néron, le poète sanglant* (« ils regardaient l'automne... »), d'une intériorité à son déclin dans *Le cerf-volant d'or* (« ses déceptions gisaient à ses pieds »). Cette évocation, concluant la réflexion antérieure du personnage signe la clôture d'un temps, d'un passé, et contient par là même en elle une possible ouverture: celle-ci se fait jour dans un temps qui se dilate en une durée infinie, dans une action qui tend à l'immobilité et dont l'horizon n'est autre que la mort (*Néron, le poète sanglant*: « ils souriaient sans se plaindre, car l'inconnu seul fait souffrir », *Le cerf-volant d'or*: « Il

était soudain devenu un vieillard »). Dans *Anna la douce*, apparaît également mais de façon plus diffuse, moins accentuée, une évocation poétique d'une extériorité à son déclin et déjà figée en un tableau, en des « taches capricieuses et futuristes, amas de ruines indistinctes que constituent les restes du repas » (« Elle examinait cette dévastation »). L'instant est en cela vécu pareillement, mais sans l'intensité que lui confèrent, dans les deux passages précédents, la conscience qu'ont les personnages de l'aspect définitif et solennel de la rencontre avec la mort. Les pensées de M. Vizey ainsi que celles de sa femme signent également la clôture d'un temps, d'un passé plus immédiat mais néanmoins présent (« Tout s'est bien passé, se dit-il, tout a été parfait et cela aussi est passé »).

Ainsi donc, le temps et l'action précédant les trois scènes, se situant à la limite de leur dissolution, ménagent un espace à la mort même, en une ouverture fondamentale de l'écriture, afin de la laisser advenir pleinement.

De plus, la mort des Vizey comme celle de Sénèque, est mise en relief par une structure d'encadrement qui solennise l'instant et signe l'impossibilité de toute issue. Dans *Néron, le poète sanglant*, cet encadrement est évident et donne à la mort un aspect inévitable. Les noms de tous les personnages sont mentionnés successivement au début et à la fin de la scène dans un ordre voisin (à « Sénèque », « Pauline se leva », « Deux licteurs parurent accompagnés d'un centurion », « Un médecin les suivait » répond après que le dit médecin a fait son devoir, « Le centurion emmena délicatement Pauline », les « licteurs », « Sénèque »). De plus, les verbes tout d'abord employés désignent tous un mouvement de "venue", où tout semble converger vers Sénèque, puis, à la fin de la scène, un mouvement de "retrait", où tous les personnages se retirent, quittent symboliquement le mort. Ainsi une boucle se noue, tel un cycle clos dans lequel la mort creuse son absence.

Cette structure est moins immédiatement perceptible dans *Anna la douce*, mais elle n'en est pas moins présente: la mort des Vizey se situe entre deux temps précisément définis (« à trois heures le ministre se leva », « Après onze heures quelqu'un sonna »), ainsi qu'entre un mouvement des personnages qui, à l'inverse de celui des personnages de la mort de Sénèque, est tout d'abord un mouvement de "retrait" puis un mouvement de "venue" (à « le ministre se leva », « le vacarme des visiteurs qui s'éloignaient » répond « quelqu'un sonna »). Cet encadrement ici n'a pas pour fin de solenniser cet instant mais plutôt de tenter de circonscrire le plus étroitement possible ce qui se refuse, d'embrasser et par là même d'assigner une finitude à ce qui excède toute limite, se posant elle-même comme limite absolue.

À cette structure circulaire s'ajoute une construction binaire, une alternance fondamentale qui porte en elle la figure du dialogue.

Dans *Néron le poète sanglant*, alternent deux registres de discours, la narration et le dialogue, de même que deux types de narration, la description de la situation toute extérieure (lieux, mouvements des personnages), et celle, toute intérieure, des sentiments successifs de Sénèque. Cette dernière alternance est signe d'un dialogue établi entre deux mondes, dialogue qui expire bientôt comme Sénèque, et où seul demeure le monde extérieur.

Dans *Le cerf-volant d'or*, alternent également une description extérieure de la scène et une description intérieure des sentiments et des sensations d'Antal Novák,

ainsi qu'au niveau même de la narration, l'évocation d'un passé plus ou moins proche et la description du présent de la scène. L'alternance ici comme mouvement du texte se diversifie, se complique et par là s'enrichit, gagnant ainsi tous les niveaux du texte dont notamment, comme nous le verrons ultérieurement, celui de la position du narrateur. Cet enrichissement signe une densification du tissu textuel. Ce mouvement essentiel d'alternance, de balancement, est un mouvement de passage qui appartient au temps de "l'entre-deux", non situé, instable, qui porte en lui le germe de l'ambiguïté.

Or celle-ci pointe dans *Le cerf-volant d'or* et se déploie dans *Anna la douce*: le mouvement de la narration oscille ici entre une narration "côté Vizio" (« L'intruse ne lui répondit pas, elle se contentait d'être là », « Mais qui? quoi, homme ou femme? Vizio n'en avait pas la moindre idée ») et une narration "côté Anna" (« Anna avait peur qu'il ne voulût lui faire du mal »), entre un temps bref, rapide, de la fulgurance (« à peine cinq minutes plus tard », « elle avait déjà senti dans sa poitrine... ») et un temps de la durée (« elle lui tenait la main, elle ne la lâchait pas. Ses mouvements étaient lents... »). L'alternance s'est ici trouvée simplifiée, condensée en ses éléments essentiels, aux registres textuels les plus complexes.

Ce motif du dialogue comme mouvement évolue donc entre les trois scènes, d'une limpidité quasi symbolique dans *Néron, le poète sanglant* (figure du déclin d'une vie, déclin de la nature en ce soir d'automne), d'une complexification et une double nature narrative dans *Le cerf-volant d'or*, à une densification dans *Anna la douce* de cette figure même devenue voilée, beaucoup plus difficilement perceptible, qui se refuse tout en pénétrant le texte au plus profond et en sa totalité et qui fait naître ainsi l'ambiguïté.

Cependant dans *Anna la douce*, ce mouvement d'alternance s'inscrit spécifiquement, dans un temps de la rupture, du contraste. Ce n'est plus ici une alternance continue, répétée tout au long du texte et qui l'unifie ainsi dans un mouvement constant, mais une suite de ruptures, de passages définitifs qui brisent par leur irrégularité, leur intensité extrême et leur âpreté, la cohérence du récit. Ainsi de violents contrastes apparaissent entre le vide progressif de l'appartement, le calme et le silence de la nuit, le sommeil des Vizio, et la fureur du meurtre, les mouvements vifs, saccadés, désordonnés de la lutte, puis à nouveau le silence et l'immobilité régnaient, ensuite revenues. La mort revêt ici, comme nous le verrons plus amplement par la suite, l'aspect inquiétant d'un mouvement d'intensité radicale, inattendu et fulgurant.

Enfin, un mouvement linéaire, suivant une chronologie stricte, soutient et unifie les trois passages. Le lecteur suit ainsi chaque moment du drame dont la présence est ainsi fortement augmentée. L'effectivité de la mort se déploie ainsi dans son immédiateté, sa proximité. Le temps de la mort ainsi rassemblé, reconstitué, s'unit au temps de la lecture. Le temps fictionnel épouse le temps réel, présence angoissante d'un temps qui s'écoule, comme le sang.

Cette chronologie, simple dans *Néron, le poète sanglant* et dans *Le cerf-volant d'or*, est cependant organisée dans *Anna la douce*: le lien chronologique acquiert ici une importance supplémentaire, étant donné qu'il constitue la seule unité d'actions hétérogènes, inexplicables, qui évoluent dans et par une narration saccadée (nombreux paragraphes, phrases isolées, peu de coordonnants, etc...). Se déploie ici une mise en scène de la chronologie, où l'effet de surprise (absent dans *Néron, le poète sanglant* et dans *Le cerf-volant d'or*), naît du fait que les explications de certains faits se retrouvent

placées après ces derniers. Certains faits en apparence mineurs sont élimés, passés sous silence, de telle sorte que la lecture se fait par brusques avancées, pénétrations immédiates et radicales dans l'espace textuel (« un bruit qui claqua comme un coup de pistolet » est antérieur à son explication « Anna qui ne connaissait pas les meubles étrangers avait renversé une chaise en chêne »; de même « elle avait déjà senti dans sa poitrine un coup, un coup terrible » est antérieur à « il avait aperçu le reflet du couteau, de la lame — c'était le gros couteau de cuisine »; de même « quelque chose coulait dans l'autre pièce » est antérieur à « c'était du sang »). Le moment de la lecture épouse en creux le moment de la mort, sans en savoir la cause ni même la nature exacte. L'écriture construit en premier lieu une enveloppe, un contenant dans lequel vient se lover en second lieu un contenu. Ceci ayant pour fin de déstabiliser dans la lecture le rapport à l'objet décrit, l'apparente et illusoire conscience de la part du lecteur d'une maîtrise de la réalité décrite, par le maintien ici problématique d'une distance constante entre les deux instants, celui de la fiction et celui de la lecture.

*

Les structures de ces trois passages, tout en ayant chacune des aspects bien spécifiques, sont néanmoins, comme nous l'avons vu, fort parentés, unies, guidées par la présence même de la mort. Elles permettent à celle-ci de se déployer pleinement, de s'inscrire au cœur de la matérialité même du texte. La page écrite se voit alors posée contre la tentation du néant, la menace de dissolution de ses tissus, l'activité obstinée de l'indicible rongeur la parole ainsi exposée.

Cette parole offerte ancre positivement la scène dans une thématique bien définie, circonscrite, entre un temps et un lieu lourd d'identité spécifique et une rencontre avec la mort dans son aspect le plus concret, réel, physique.

Les trois passages sont tout d'abord précisément situés dans un temps et un lieu significatifs, qui non seulement encadrent mais épousent et imprègnent la rencontre avec la mort.

Dans *Néron, le poète sanglant*, la présence très prégnante de l'antiquité romaine met en place un décor par petites touches (« une *sella* d'ivoire », « la *villa* », « les grands *caldario* du sous-sol », etc...). Celles-ci sont discrètes, dispersées, comme semées au fil du texte, comme négligemment jetées au lecteur. Cependant, elles n'en sont pas moins présentes, elles mettent la scène en lumière et servent de profondeur au récit, d'ancrage spatio-temporel, permettant ainsi à la fiction référentielle de s'épanouir. Ces touches ne sont pas premières mais elles participent du moment, du récit. À ce décor s'ajoute un grand nombre d'accessoires, eux aussi égrenés au fil des pages (« les tablettes de cire et le calame », « la torche de résine »). Tous ces éléments créent une atmosphère particulière et font naître dans l'imaginaire du lecteur tout un tableau du moment. Cet imaginaire n'est pas ici saturé d'une multitude de détails, de descriptions d'objets, de lieux. Leur énonciation seule motive son imagination, l'éveille mais ne la comble pas et lui permet de constituer un tableau singulier, en complétant ce décor et en participant ainsi à la narration, à la fiction référentielle.

Dans *Le cerf-volant d'or*, la scène a pour décor « la salle des professeurs » d'un lycée hongrois d'une petite ville du XX^e siècle. Sa présence reste là encore discrète et

même effacée, comme un lieu qui se retire tout d'abord devant l'intensité et le foisonnement de l'intériorité du personnage. Lui seul fait d'ailleurs advenir ce lieu: ce sont ses mouvements qui nous font découvrir la pièce dans laquelle il évolue (« Il avait tellement marché autour de la table couverte de toile verte qu'il aurait pu être arrivé cinq fois chez lui. Fatigué, il s'arrêta près de la fenêtre. »). Un lieu qui se retire ensuite devant l'intensité du vide que contient la présence de la mort, où le lieu n'existe plus en lui-même mais devient un espace orienté, signifiant, où le seuil de la porte devient le seuil de la vie, à la fois passage et limite entre vie et au-delà: « Bien qu'en entrant il eût laissé ouverte la porte de la salle des professeurs, il se tâta distraitemment les poches, comme qui cherche une clé capable d'ouvrir une porte ouverte, de le libérer de la cellule qui le garde prisonnier... », auquel s'ajoute: « Antal Novák alla s'abattre devant le poêle, en travers du seuil. »

De plus, à la présence dans *Néron*, le poète sanglant d'un passé du temps de la narration ainsi que du temps de la lecture, l'Antiquité romaine, correspond ici la présence d'un passé dans la fiction elle-même, un passé du personnage, convoqué là encore par touches, motivé de l'extérieur par des objets devenus eux aussi signifiants. Ces objets une fois mentionnés, dans le mouvement même de leur mise en présence, se retirent, s'effacent devant l'évocation de leur propre ancrage, de leur "charge temporelle" qui les suit mais les excède. Leur énonciation seule permet ainsi de faire naître un mouvement de pénétration, d'intériorisation au sein même du texte, de l'extériorité du décor à l'intériorité du personnage. L'évocation de la ville précède immédiatement celle d'un passé heureux et à présent lointain: « il regarda la rue devant le bâtiment » précède: « cette rue qu'il avait parcourue un matin du mois de mai, frais et dispos »; à la redécouverte dans sa poche de « la carte postale de Laci Glück avec la statue d'Arany », suit le souvenir de ce lycéen admiratif et affectueux: « c'était bon, cela lui fit du bien de penser à lui, de revoir son visage l'espace d'une seconde », etc... Les éléments motivant ces incessants retours sur le passé, d'extérieurs qu'ils étaient, deviennent ensuite tout intérieurs, n'étant plus dès lors que des sensations (la « peur », « une flamme de colère »). Un oubli progressif de toute extériorité s'opère alors, le revolver devenant lui-même intérieur au personnage dans la connaissance quasi intuitive qu'en a ce dernier (« bien qu'il ne l'eût jamais manié, il ouvrit adroitement le verrou de sécurité »), dans la position qu'il choisit pour mourir, sans aucune distance avec l'objet de feu, comme dans un désir de fusion, d'absorption de la source de mort (« il le prit dans la bouche, comme un aliment qu'on aime, il le serra entre ses dents »). L'évocation de ce passé s'inscrit enfin dans un mouvement constant de départ, où Novák quitte petit à petit son identité et le monde dans lequel il vivait jusqu'alors. Ses souvenirs sont soit détruits (le cerf-volant « s'était envolé, il avait tout emporté »), soit éphémères, fugaces (la carte postale lui permet de revoir le « visage » de Laci Glück « l'espace d'une seconde »), soit refusés ou transformés (« il sortit *Le Fouet* qu'il jeta par terre », « il (...) posa — le revolver — sur la table de la salle des professeurs, à distance », « ses expériences » « malgré lui » ne l'empêchent pas d'avoir « peur », « une flamme de colère passa sur son visage, comme sur celui de Fóris cet après-midi là, mais la colère de Novák n'était tournée que contre lui-même »). Ces instants remémorés par le lecteur comme par le personnage sont ainsi successivement abandonnés après avoir motivé, sans les combler, leurs imaginaires respectifs.

Dans *Anna la douce*, le cadre de la scène comme de la quasi totalité du roman est un appartement bourgeois de Budapest, en 1919. Ce lieu est tout d'abord, contrairement aux deux textes précédemment envisagés, un lieu du foisonnement. Ses caractéristiques sont ici le désordre (« les pièces, dans toute leur confusion »), la variété (« taches capricieuses et futuristes »), l'abondance: abondance de couleurs et de formes dans la description des restes du repas, abondance de la nourriture, des objets, des meubles qui peuplent et comblent véritablement l'espace. Cette richesse atteint même la saturation, écœurant Mme Vizy, provoquant chez elle un désir de vide, d'espace creux et non comblé (« elle aurait eu envie de ranger, ou de tout balayer de sa main »), déstabilisant Anna qui, telle une aveugle, se heurte aux « meubles étrangers », ne sait plus évoluer avec sa dextérité coutumière dans cet espace réorganisé (« Anna, qui ne connaissait pas les meubles étrangers, avait renversé une chaise en chêne »).

Ce lieu du foisonnement est également encadré par l'évocation d'un temps du foisonnement: la fête signe l'apogée d'un temps de l'effervescence, de l'activité, de la multiplicité. Nous sommes en été et le jour qui vient est tout chargé de bruits et de mouvements (« Les merles chantaient déjà, saluant de leurs sifflements cette splendide matinée d'été. Les tramways passaient, et déjà les Souabes apportaient le lait aux maisons voisines. »). Cet espace et ce temps saturés se trouvent liés comme en écho à la rencontre de la mort comme foisonnement de mouvements, d'énergie, comme lieu et temps du plein par excellence (« un coup terrible, d'une violence pour elle inconnue »; « ce fut un rude corps à corps »). La description de la lutte entre Anna et M. Vizy se fait ainsi par une accumulation de verbes d'actions, détaillant minutieusement les différents mouvements des deux personnages (« la jeune fille se démenait », « quelqu'un se glissait », « il se jeta sur la personne et la ramena de force », etc...).

Le lieu ici décrit se caractérise d'autre part par une absence de repère, un aspect "flou", incertain. Une grande confusion y règne, efface les contours nets des choses, empêchant par là leur identification exacte. Ainsi, la source première de lumière, par l'effet de « volutes bleues », de « lustre » qu'elle était, devient « un réverbère dans le brouillard d'une nuit de novembre ». La conscience même du temps est ainsi elle-même trompée, faussée: l'été disparaît au profit de l'avènement de l'automne (signe du déclin, signe de mort?). Les restes du repas se mêlent en des « taches capricieuses et futuristes », de même qu'Anna, pourtant bien connue de ses maîtres, devient une « silhouette », « un esprit, entouré d'une vapeur argentée », un personnage totalement inconnu de Mme Vizy, une « intruse ». Enfin, la "confusion" des pièces après la fête rend l'espace si incertain qu'il devient un espace inconnu (« ne sachant toujours pas où elle était, ce qu'elle faisait là »), tel un lieu qui se refuse désormais, lieu hostile (« Partir, quitter ces lieux »), qui refuse à Anna toute issue (« Elle aurait aussi pu courir au grenier, ou peut-être aller à la cave, se cacher derrière la calandre. Mais elle eut peur que quelqu'un dans la cage d'escalier ne la guettât »). Cet espace saturé dès lors inconnu et hostile, devient ici prison, espace clos que l'on ne peut quitter (« Elle ouvrit toutes grandes les fenêtres donnant sur la rue pour ne pas être seule »), espace étouffant par son abondance, par sa densité. Un espace dans lequel Anna ne peut oublier son geste par le fait même qu'elle ne peut s'éloigner de la pièce où repose le corps de Mme Vizy.

Cet espace a de plus constamment entretenu entre Anna et ses maîtres une relation ambiguë de proximité physique et de distance sociale. Cette ambiguïté semble s'étendre au cours du roman aux rapports entretenus entre les différents personnages, qui semblent constamment se heurter les uns aux autres, se gêner mutuellement dans leur besoin d'épanouissement individuel et où l'altérité semble plutôt avoir pour conséquence la frustration du sujet que son plein avènement, par la nécessité du compromis et de la limite. Dans le passage ici considéré, l'espace est pleinement lieu de l'ambiguïté: ambiguïté visuelle (par les ombres, la « fumée », « les volutes bleues », par l'heure à laquelle se situe le double meurtre, le milieu de la nuit comme temps du passage du vide entre deux journées), ambiguïté intellectuelle (où la confusion extérieure du lieu semble pénétrer Anna qui ne reconnaît plus l'appartement et se sent véritablement perdue, où Mme Visy a des désirs contradictoires et incohérents, veut et ne veut pas que la table soit rangée — « elle aurait eu envie de ranger » — « vous débarrasserez demain » — où l'appartement est à la fois refuge et prison pour Anna), ambiguïté sonore (où le bruit d'une chaise qui se renverse devient celui d'un pistolet). L'appartement est ainsi donc omniprésent, non seulement comme décor de l'action mais comme actant véritable du meurtre, distribuant les différents moments de celui-ci entre ses différentes pièces, de même que conditionnant par son organisation les positions tant des corps inanimés de M. et Mme Vizy que de celui d'Anna. Cette prédominance du lieu comme élément indépendant des personnages, autonome comme force obscure influant sur leur intériorité, est spécifique à *Anna la douce* et ne se retrouve ni dans *Néron, le poète sanglant*, ni dans *Le cerf-volant d'or*.

Les trois passages ici étudiés sont d'autre part les lieux d'une rencontre avec la mort. Celle-ci comporte quatre aspects essentiels: la mort est en premier point désignée unanimement dans les trois passages avec une grande discrétion. Les noms qui lui sont donnés sont impersonnels, abstraits, sans aucune emphase (*Néron, le poète sanglant*: « une image impitoyable », « l'inévitable », « ce qui allait suivre », « ce que nul homme ne sait avec certitude », etc...). La narration se fait ici discrétion afin d'épouser en creux la présence même de la mort, d'évacuer toute déviance psychologique, de centrer la parole sur l'instant. Est ici visé ce qui en est le nœud et en fait toute la densité, afin de laisser advenir cet indicible le plus pleinement possible au cœur du texte (*Le cerf-volant d'or*: « il fut effrayé par l'objet et par son intention, qui n'était pas encore suffisamment élaborée », « cette machine stupide qu'il voulait enfin arrêter », « la terrifiante idée »).

Ainsi, dans *Néron, le poète sanglant* notamment, dès qu'un sentiment advient chez Sénèque, il est tout de suite suivi de sa conséquence physiologique et n'est en cela pas amplifié, ni exalté, mais ramené à son énonciation la plus neutre possible, la plus ténue. Ainsi, après « une terreur puissante, inconnue à lui jusque-là, s'empara de lui », une description physique du personnage suit « le peu de sang qui lui restait afflua à son visage ». De même après « une image impitoyable », suit « il voulut se lever (...) mais ses jambes se dérobèrent sous lui et il dut se rasseoir ». La mort est ainsi désignée par ellipse, de façon imprécise, incertaine, le narrateur ne faisant qu'effleurer l'objet dans sa perception intellectuelle par les personnages (*Anna la douce*: « elle eut une autre idée », « un coup »). L'intensité du moment en est bien entendu décuplée. La rencontre

intérieure avec la mort est ainsi esquissée, légèrement dessinée pour ne laisser advenir qu'une rencontre extérieure, physique, charnelle, avec cet indépassable.

La mort apparaît en second point dans son être le plus concret. Les trois passages sont ainsi unis par un même souci de précision, une même minutie dans la description détaillée de la mort (*Néron, le poète sanglant*: « le médecin cherchait, sur la jambe, l'artère, la voie vitale où se précipite le sang, pour la couper avec la lame aiguisée qu'il tenait à la main », *Le cerf-volant d'or*: « Il chercha le cœur entre la cinquième et la sixième côte », *Anna la douce*: « De son bras encore libre, Mme Vizy prit Anna par le cou pour l'éloigner, mais elle la repoussa de manière si maladroite qu'elle la serra encore plus contre elle; de fait, elle l'enlaçait »). Cette description reste cependant sobre, extrêmement réaliste (*Néron, le poète sanglant*: « il trancha également l'artère gauche », *Le cerf-volant d'or*: « c'est comme s'il avait été précipité avec le plancher au rez-de-chaussée, comme si avec lui le plafond s'était affaissé, la jeune fille s'agenouilla sur sa poitrine et frappa, plongeant le couteau partout où c'était possible, dans la poitrine, dans le ventre, dans la gorge »). Ces descriptions évacuent ainsi tout émotionnel, se concentrant sur les faits, rendant présente la mort dans son aspect le plus immédiatement perceptible, de façon tactile (dans *Anna la douce* notamment, le contact physique entre la jeune fille et M. et Mme Vizy est essentiel), auditive (par le bruit du sang dans *Anna la douce*: « clop-clop », par le bruit de la détonation dans *Le cerf-volant d'or*: « Il entendit l'explosion »), gustative (*Le cerf-volant d'or*: « Peut-être sentirait-il la saveur de la poudre »), et visuelle (*Le cerf-volant d'or*: « Il verrait la lumière projetée par le canon »).

Le sang, motif omniprésent dans les trois passages, témoigne de l'effectivité de la mort, de son aspect définitif et absolu de certitude indépassable (*Néron, le poète sanglant*: « Un peu de sang noir filtra », « il écouta le murmure du sang qui teignait l'eau de rose », « l'eau du bain vibrat, rouge de sang »). Dans *Néron, le poète sanglant*, le sang est un motif qui se répand progressivement et emplit petit à petit l'espace, jusqu'à se mêler intimement à l'eau du bain (« l'eau rutilante »). La mort s'inscrit ici dans un mouvement d'épanouissement progressif, alors que dans *Le cerf-volant d'or* elle s'inscrit dans un mouvement radical d'éclatement (« Il aperçut la boucherie, la mare de sang et les lambeaux de cerveau qui avaient été projetés tout autour lorsque la boule d'os du crâne avait volé en éclats »). Dans *Anna la douce*, le motif du sang n'est pas utilisé en vue de signifier exclusivement l'effectivité de la mort, mais il est plutôt orienté comme motif signifiant qui dépasse la thématique de la mort pour atteindre la signification même du texte. Nous considérerons par conséquent ce motif ultérieurement.

La mort se déploie en troisième point dans un temps bien spécifique. Cette inscription dans le temps oppose ici la mort de Sénèque à celles de Novák et des Vizy. En effet, la mort de Sénèque s'inscrit dans une durée, signifiée par le lent écoulement du sang. Tout ici est lenteur, doux glissement de la vie au néant, du connu à l'inconnu. Cette mort n'est pas violente et mêle même deux liquidités aux significations ici entrelacées et inversées, le sang signe de mort est ici signe de vie, comme l'eau signe de vie devient ici signe de mort. Par la description progressive, détaillée, des mouvements et des pensées de Sénèque ainsi que de ses paroles qui tentent au plus loin de

témoigner de l'indicible, la frontière entre les deux sphères du vivre et du mourir est ici amenée à devenir de plus en plus ténue, diffuse, afin de dire ce qui s'y refuse.

Dans *Anna la douce* et *Le cerf-volant d'or*, la mort appartient au temps de la fulgurance. Elle est violence, force, déchirure (*Le cerf-volant d'or*: « La balle lui avait fracassé le bulbe rachidien. Antal Novák alla s'abattre devant le poêle », *Anna la douce*: « un coup terrible, d'une violence pour elle inconnue », « un rude corps à corps », « plongeant le couteau partout où c'était possible »). La mort est toute brutalité et horreur par le déchaînement incroyable de forces qu'elle motive. La mort appartient ici au temps de la précipitation, de l'urgence aveugle.

Dans *Néron, le poète sanglant*, la mort n'a pas cet aspect surprenant de "vitalité". Le texte est tout imprégné du champ sémantique de la vieillesse, du temps passé, un champ qui semble préluder, entourer, accompagner la rencontre avec la mort, qui devient presque une parente, l'aboutissement naturel d'une vie déjà à son déclin (« le vieux poète », « tout parlait du passé dans ces pièces anciennes, demeure d'un vieillard sans espoir et sans avenir », « clef brunie par l'usage », « un vieil esclave », « le sang figé par l'âge comme le vin vieux »).

Dans *Le cerf-volant d'or*, le champ sémantique de la vieillesse n'est pas à proprement parler présent de façon explicite. La mort est davantage préluée, accompagnée par le champ sémantique de la dégradation et même du pourrissement (« Sur la chaussée, parmi les viscères de potiron qui débordaient et les peaux de concombres piétinées, l'été galopait, alimentant son brasier, tuant ce qu'il avait appelé à la vie, et déjà sa lumière dégoulinait, jaune et épaisse, comme du pus »). L'été, saison ordinairement magnifiée pour sa vitalité, sa symbolique joie du rayonnement, de la chaleur, est ici décrite de façon négative, prenant ainsi le contre-pied de toute une vision traditionnelle et dominante de cet élément. Celui-ci atteint un degré extrême, une limite d'épanouissement qui perd toute positivité et ne motive plus à la lecture que dégoût et écœurement. Le motif de l'anéantissement, de la mort comme destruction, est présent dans son aspect charnel le plus « vil et détestable », le plus réaliste dans sa précision, et ainsi le plus prégnant. La présence de ce champ sémantique par sa violence, son aspect répugnant qui provoque chez le lecteur un mouvement intérieur de recul, de refus et de non-adhésion, ne permet pas à la mort de s'épanouir progressivement au sein du texte et d'estomper par là la frontière entre la vie et la mort, dans un mouvement continu de doux glissement. La vie elle-même devient ici lieu du pourrissement, lieu refusé, rejeté comme écœurant. La vie et la mort n'ont pas ici comme dans *Néron, le poète sanglant* un aspect positif, noble, de beauté et de grâce. Ces deux extrêmes s'ils s'unissent quelque peu ici, ne trouvent leur parenté que dans leur aspect physiquement, charnellement répugnant.

Dans *Anna la douce*, le thème de la mort semble s'épanouir insidieusement au sein du texte, égrenant sourdement des images de plus en plus nombreuses de destruction (« dévastation », où le « silence » tout comme le sommeil devient signe de mort, « comme un coup de pistolet »). Cependant, un champ sémantique spécifique, de la vieillesse ou du pourrissement, n'est pas explicitement présent ni développé de façon orientée dans sa proximité avec la mort. Celle-ci apparaît ici de façon surprenante, dans son immotivation, sa violence, sa rapidité.

La façon qu'a le personnage d'appréhender l'irréversible diffère en quatrième point d'un texte à l'autre. Le personnage de Sénèque, dans son mouvement d'avancée vers l'inévitable, épouse l'approche de la mort comme glissement. Sa mort n'est pas une rupture brutale, déchirante, mais plutôt un soupir qui se prolonge, un lent et calme délaissement de soi et du monde. En effet, Sénèque apparaît pendant toute la scène d'une grande faiblesse (« Il dut se rasseoir »). Il est porté par les autres personnages, comme aidé à mourir, pris en charge (« soutenu par le centurion, Sénèque se leva », « on le conduisait vers le *balneum* », « on le déshabilla », « le centurion le fit asseoir », « les deux licteurs le saisirent et lui étendirent la jambe », etc...). Son corps, sa force vitale, l'abandonne bien avant sa mort effective (« le peu de sang qui lui restait »). Il est déjà presque mort, vidé de toute vie, de tout élan. Il n'agit en aucune façon, subissant sa mort comme ses pensées, étant en tout dépossédé. C'est « une terreur puissante » qui « s'empare de lui ». Sénèque est ici toujours en position d'objet, lieu d'épanouissement d'une pensée indépendante, autonome, qui en vient même à le quitter, à se refuser (« Rien ne lui vint à l'esprit »). Il ne nous est pas dit « Sénèque était mort », où le personnage serait encore quelqu'un, un cadavre, aurait encore une positivité, mais « Sénèque n'était plus », soit la négation absolue de son être, sa néantisation complète, définitive. La mort devient ici un vide intérieur progressif, une négation absolue, de même qu'un retour symbolique à l'élément premier, l'eau, au ventre maternel.

Dans *Le cerf-volant d'or*, le personnage de Novák n'est pas un personnage passif mais un être qui s'achemine physiquement et mentalement vers la mort. Ses déambulations dans la salle des professeurs, semblent signifier symboliquement son avancée physique encore inconsciente vers la mort, tel un parcours nécessaire afin d'atteindre enfin le repos (« Il avait tellement marché autour de la table couverte de toile verte qu'il aurait pu être arrivé cinq fois chez lui »). Le personnage abandonne son passé et ses idées autrefois si chères et meurt ainsi symboliquement (« Ses déceptions gisaient à ses pieds »). Puis progressivement, l'idée même de la mort comme suprême issue, se fait jour dans son esprit, de façon inconsciente tout d'abord puis consciente mais écartée, puis enfin assumée, volontairement choisie (« Il avait enfin envie de rentrer », « Il se tâta distraitement les poches », « Il éprouva un plaisir obscur; mais un instant plus tard il fut effrayé par l'objet et par son intention, qui n'était pas encore suffisamment élaborée », « il avait peur. Il s'empara néanmoins du revolver », « Il chercha le cœur (...) il le posa contre sa tempe », « Il avait délibérément tourné le canon vers le haut »). Le personnage de Novák est ainsi le lieu d'un travail progressif d'exploration de lui-même, de découverte et mise à jour de son véritable et ultime désir. La mort est ici un acte voulu, l'issue d'une lutte intérieure entre un désir de vie et un désir de mort, la conclusion absolue d'un mouvement de pénétration intérieur, afin de se trouver, d'adhérer enfin à sa véritable identité, par un véritable désir pleinement réalisé. La mort nécessite l'abandon progressif des attaches vitales, ici déployées par le souvenir dans un mouvement incessant, comme nous l'avons vu précédemment, de retour sur le passé, mais elle ne signifie pas ici une négation absolue, un vide d'être, mais plutôt un enrichissement intérieur dans une rencontre ultime avec soi. La mort n'est pas ici signe d'une dissolution, d'une néantisation du corps qui semble paradoxalement ici gagner en présence et en force: le corps de Novák, même si l'image en est violente et motive

l'horreur, se répand, se déploie dans l'espace après sa mort. Il imprègne l'espace, il semble s'ouvrir (« la mare de sang et les lambeaux de cerveau qui avaient été projetés tout autour »). Enfin, à « Sénèque n'était plus », s'oppose ici « la sérénité l'envahit », soit une positivité au cœur même de la négation. Ainsi donc, la mort devient ici un gain intérieur progressif, une positivité relative, de même qu'une symbolique et ultime adhérence à soi, la dernière possibilité offerte d'épanouissement.

Dans *Anna la douce*, les trois personnages du drame ne sont aucunement passifs, même s'ils subissent tous une mystérieuse influence qui semble dicter leurs mouvements et leur mode d'appréhension du réel (la « curieuse lenteur d'Anna », la terreur soudaine de Mme Vizy, les mouvements instinctifs de M. Vizy: « Quelqu'un voulait fuir. Il se jeta sur la personne »). La mort n'est pas le fait d'un vide intérieur progressif ni un travail d'exploration de soi, n'étant ni un suicide ni une mort acceptée par les victimes mais une mort autoritairement donnée. Elle n'est donc pas en cela préparée, amenée progressivement à la conscience, à son effectivité. Elle surprend, déroute tant le lecteur que les personnages, qu'Anna elle-même (« ne sachant toujours pas où elle était, ce qu'elle faisait là »). Ce n'est pas ici comme dans *Néron, le poète sanglant*, la victime qui est dépossédée, qui est agie, objet du moment, mais bien l'agent même du meurtre. La mort est ici vécue de façon instinctive, première, quasi inconsciente. Elle devient une nécessité physique, afin de rétablir l'équilibre du lieu et du moment, équilibre menacé et pourtant nécessaire. En effet, comme nous l'avons vu précédemment, l'appartement réorganisé déstabilise Anna. Elle n'y retrouve plus ses anciens repères, elle est premièrement, vitalement perdue (« Anna, qui ne connaissait pas les meubles étrangers, avait renversé une chaise en chêne »). Anna vit ici une situation de déséquilibre où elle ne sait plus se situer dans l'espace, où elle ne peut plus trouver sa véritable place, la juste présence de son corps au monde qui l'entoure. Ses mouvements sont désordonnés, contradictoires et ne réussissent pas à la fixer dans un être stable, une constance physique spatiale qui lui permettrait d'adhérer pleinement à sa situation dans l'espace et par là à son être (« Elle souleva une cruche puis la reposa », « Anna tournait en rond. Elle courut de nouveau à la cuisine, manger quelque chose dans le noir, vite et goulument, ce qui lui tombait sous la main (...) puis elle se précipita vers la porte de l'antichambre, comme si elle voulait sortir, aller quelque part. mais elle eut une autre idée, courut à grand bruit à la salle de bains et, de là, par la porte, elle entra dans la chambre à coucher »). Cette stabilité tant recherchée semble être enfin trouvée dans la mystérieuse position de la jeune fille, presque affectueuse et maternelle, au chevet de sa maîtresse (« Elle se contentait d'être là; assise, elle lui tenait la main »). Un équilibre semble ici retrouvé, équilibre de la permanence, de l'immobilité, de la durée, mais un équilibre presque aussitôt détruit par les mouvements et les cris de Mme Vizy (« Mme Vizy prit la jeune fille par le cou pour l'éloigner (...) elle la serra encore plus contre elle », « Kornél, cria-t-elle soudain »). Afin de rétablir cette permanence, Anna doit nécessairement arrêter ces mouvements et ces cris c'est-à-dire anéantir la personne même de Mme Vizy (« et elle retomba sur l'oreiller »). Mais à cette première menace vite écartée, suit une seconde, plus dangereuse, les cris puis les mouvements de M. Vizy (« Qu'est-ce que c'est? hurla-t-il », « Il se jeta sur la personne et la ramena de force »). La lutte entre Anna et M. Vizy devient alors la seule possibilité d'en finir avec le bruit, l'agitation, la fébrilité des personnages. Après ces moments d'extrême

intensité et de vitalité, les moments même où paradoxalement la mort se déploie, le temps et le lieu reprennent leur valeur première de stabilité, d'immobilité. Aux mouvements furieux de la lutte succède le sommeil d'Anna (« Anna s'écroula sur la chaise-longue et s'endormit »), et l'immobilité progressive des deux cadavres (« Son maître râlait, remuait, grognait de plus en plus faiblement »); aux cris et aux appels succède le silence, un silence progressivement régnant et absolu (« clop-clop » puis « Elle n'entendit rien, rien que le silence, un silence profond »). La mort est ici vécue dans sa réalité la plus évidente, la plus immédiate, car non méditée par une intériorité qui tenterait de la saisir, mais elle est aussi vécue dans toute son ambiguïté. Les deux sphères du vivre et du mourir sont ici comme inversées: la mort se déploie dans un excès de vie, un débordement de mouvements et de cris. Elle semble même se substituer symboliquement au baiser maternel au chevet de l'enfant, inversant les rapports entre les êtres, la jeune fille devenant la mère de la femme qui fut mère. La mort est ici le résultat instinctif d'un état de déséquilibre, non plus une négation absolue ni une positivité relative, mais une interrogation, un mystère qui dépasse, excède les personnages du drame. Ce n'est plus la vision intérieure d'un personnage face à la mort qui est ici visée, ni son mode d'appréhension du néant, mais bien radicalement et directement, le néant lui-même dans son mode de déploiement. La mort est ici reconnue et interrogée par l'écriture comme lieu fondamental du paradoxe.

*

C'est l'écriture elle-même dans son origine, son mouvement, sa visée, qui est à présent à considérer. Après avoir dégagé la structure respective des trois passages, cette organisation du dire qui en est la charpente indispensable, après avoir mis en lumière la thématique commune des trois extraits et son épanouissement original en chacun, il convient d'approcher à présent la signification des textes ici proposés, dans et par l'écriture. Nous envisagerons successivement trois aspects fondamentaux de toute écriture, la position du narrateur, la tonalité des passages étudiés, le projet d'écriture que visent chacun de ces trois textes.

La position du narrateur évolue au cœur même de chaque texte. En effet, dans *Néron, le poète sanglant*, le narrateur est tout d'abord omniscient et fait partager au lecteur les pensées et les sentiments les plus intimes de Sénèque (« une terreur puissante, inconnue à lui jusque-là, s'empara de lui », « seule subsistait en lui une image impitoyable »). Les motivations des personnages nous sont connues (« pour feindre le calme », « dans son premier effroi », « pour frapper les soldats », « pour retarder l'inévitable », etc...). Les sentiments des personnages autres que Sénèque nous sont indiqués (« troublés », « effroi », « avec compassion », etc...). Cependant, plus la mort approche, plus le narrateur renonce à son omniscience, moins nous est décrite l'intériorité du personnage de Sénèque. Le narrateur se retire du personnage comme son sang, et le dialogue avec le disciple témoigne de cette opacité progressive du personnage, où le lecteur n'en apprend pas davantage que le disciple, et où seules les paroles de Sénèque l'instruisent de l'intériorité de ce dernier. Le dire est tout en retenue de la parole par le personnage de Sénèque, nous refusant un dévoilement total de la mort. L'écriture est ici en retrait, elle se retire petit à petit du personnage, comme les

personnages secondaires se retirent progressivement de la scène, alors que Sénèque se retire de la vie. Plus que la mort fictionnelle de Sénèque, ce passage signe la mort d'un personnage. Le dire l'achemine vers le néant, lui refusant de demeurer présent au sein du texte, l'efface de son espace textuel.

Dans *Le cerf-volant d'or*, le narrateur n'a pas cet unique mouvement de retrait vis-à-vis du personnage. Son évolution au cours du texte est beaucoup plus complexe et jamais définitive. En effet, le narrateur semble tout d'abord omniscient. Il décrit en effet pareillement l'intériorité du personnage et l'extériorité de la scène (« Tout cela il le comprit alors », « Il avait déjà tellement marché autour de la table couverte de toile verte... »). Le narrateur occupe au début du passage et plusieurs fois par la suite, une position relativement distante du personnage, où il décrit l'intériorité d'Antal Novák, sans y participer aucunement, sans l'assumer, d'où la présence de termes médiateurs (« elles valaient pour lui », « Il n'y avait plus en lui la moindre sévérité », etc...). Le narrateur se rapproche ensuite progressivement du personnage: les indices médiateurs s'effacent (« mais il s'était envolé, il avait tout emporté »), la narration épouse le mouvement même de la rêverie du personnage, dans son suspens, son regret, devenant comme un chant à deux voix, où les deux intériorités se confondent (« On ne voyait que la porte de *L'Arbre Vert*... »). Ce mouvement, cette union, motive de la part du lecteur un sentiment de confusion, où la description de l'été pourrait être aussi bien le fait du personnage lui-même que de l'intériorité dominante du narrateur influant sur le personnage (d'où « Novák eut le sentiment que la vie était vile et détestable »), ou bien encore le fait des deux intériorités entrelacées (« L'été galopait, alimentant son brasier, tuant ce qu'il avait appelé à la vie »). Le narrateur reprend ensuite une position plus distante, mais où une intériorité spécifique se fait jour (« Il avait enfin envie de rentrer »). Le narrateur semble souhaiter une issue à la position désespérée du personnage, une fin qui terminerait ses tourments et abrègerait ses souffrances. Le narrateur ne serait pas ici seulement la voix qui transmet l'instant et son intensité, mais un actant de la scène, un témoin affectueux et compatissant, qui considère la mort comme seule fin possible. Un témoin qui semble attendre patiemment que le personnage se décide à mourir. Il oriente ainsi chaque élément de la scène vers son horizon indépassable (« Il se tâta distraitement les poches, comme qui cherche une clé capable d'ouvrir une porte ouverte, de le libérer de la cellule qui le garde prisonnier... »). La mort devient ici une libération, un acte essentiellement, "vitalement" positif. Le narrateur semble tout d'abord vouloir faire poindre dans l'esprit du personnage comme du lecteur, l'idée même de la mort comme possible. Il semble ensuite véritablement vouloir rassurer Antal Novák, lui rappelant ses expériences sur les moineaux afin de "l'appivoiser" à l'idée même de la mort comme issue possible, rapide et peu douloureuse (« Et il eut peur. De quoi? Quand à l'occasion de ses expériences, il commençait à aspirer l'air contenu dans la cloche de verre où il avait enfermé quelques moineaux, ces malheureux respiraient une ou deux fois convulsivement, ouvraient grand leur bec, et leurs yeux se recouvraient d'une pellicule glacée. Malgré tout il avait peur »). Le narrateur, véritable agent de la destruction, du suicide, n'en continue pas moins à évoluer au cours du texte, se rapprochant par exemple du personnage au moment où celui-ci décide consciemment l'acte fatal (« la colère de Novák n'était tournée que contre lui-même (...), contre cette machine stupide qu'il voulait enfin arrêter »). Puis il s'éloigne de Novák et semble

jouer avec le lecteur, témoignant ici de l'opacité tout à coup effective du personnage (« Se donnait-il du courage, ou bien chassait-il la terrifiante idée? »). Enfin, dans sa description des derniers instants de Novák, le narrateur est omniprésent par ses multiples comparaisons qui là encore orientent la scène de façon significative (« comme s'il poursuivait quelqu'un (...) comme s'il essayait de sortir », « comme un aliment qu'on aime », « comme dans la tempête », « comme les pauvres moineaux », etc...). Règne ici une vision quasi joyeuse et festive du moment. Une intériorité malade et cruelle dès lors omnipotente, Novák n'étant plus qu'un cadavre, une chair qui éclate et se détruit, emplit l'espace du texte et décrit les détails les plus sanglants, les plus horribles de la mort du personnage. La scène ultime se termine sur une sorte de dialogue du narrateur avec lui-même, comme si celui-ci avait besoin d'une altérité pour se fonder, alors que le personnage s'opacifie et disparaît (« Non, cela ne s'est pas passé comme ça, non. »).

Dans sa double description du suicide, le narrateur semble signer une double mise à mort du personnage dans la fiction ainsi que dans la narration. En effet, ce n'est pas ici comme dans *Néron, le poète sanglant*, la mort d'un personnage qui est avant tout consommée, mais bien plutôt celle d'un élément central de la narration, d'un point de focalisation narrative. Cette destruction se trouve signifiée par l'opacité intérieure définitive du personnage et sa nomination solennelle et distante: « Antal Novák alla s'abattre devant le poêle ».

Dans *Anna la douce*, le narrateur n'évolue pas de façon si complexe et multiple. Son mouvement est davantage un mouvement d'alternance entre une apparente transparence et une opacité effective de l'intériorité des personnages. Le narrateur adopte tout d'abord une position par laquelle il épouse ponctuellement l'intériorité des différents personnages. Dans cette perspective, il semble choisir successivement M. ou Mme Vizy comme point de focalisation interne. La scène nous est par conséquent présentée à travers une subjectivité qui l'oriente et l'organise selon sa position (« Vizy, en tête de table, somnolait, piquait du nez. Il entendit la voiture du ministre démarrer en trombe, le vacarme des visiteurs qui s'éloignaient se calmer peu à peu. Tout s'est bien passé, se dit-il », « L'intruse ne répondit pas, elle se contentait d'être là (...) Ses mouvements étaient lents, et c'est seulement cette curieuse lenteur qui terrifia Mme Vizy, car elle bougeait si lentement, si lentement que l'attente devenait insupportable », etc...). Le narrateur est ensuite à mi-chemin entre une connaissance pleine et entière du moment et de l'intériorité des personnages et une complète ignorance de celle-ci. Il choisit alors Anna comme point de focalisation, ne nous transmettant de son intériorité qu'une vision fragmentée et parcellaire (« Anna entra dans la pièce. Sans même avoir allumé, elle retourna bricoler sur la table, peut-être voulait-elle quand même débarrasser pour ne pas avoir autant de travail le matin suivant », « puis elle se précipita vers la porte de l'antichambre comme si elle voulait sortir, aller quelque part. Mais elle eut une autre idée »).

Enfin, le narrateur est parfois totalement extérieur aux personnages, les décrivant minutieusement, tel un témoin silencieux et invisible de la scène, une instance attentive qui tente d'épouser par sa précision et sa simplicité, le temps, le lieu, la nature de l'action (« A peine cinq minutes plus tard — non moins — la porte de la salle à manger

s'ouvrit »). La narration est ici toute en retenue, orientée uniquement par un souci d'exactitude et de réalisme.

La personnalité du narrateur est ici très effacée et lointaine. Elle n'a pas cette présence obsédante et omnipotente que l'on trouve dans *Le cerf-volant d'or*, mais ses positions successives orientent néanmoins la perception même de la scène par le lecteur. L'avant et l'après du moment fatal sont perçus à partir d'Anna. Le lecteur est ainsi invité à suivre chacun de ses mouvements, à partager son temps, ses hésitations, à en être proche voire complice. Les deux meurtres sont davantage perçus par les victimes, ne permettant aucune explication de l'acte mais bien plutôt la reconnaissance de son opacité. Lorsque le narrateur nous éclaire sur l'intériorité d'Anna, celle-ci n'est vue que comme une victime, dans un élan non d'agression mais de protection, dans un mouvement instinctif et vital de défense (« Anna avait peur qu'il ne voulût lui faire du mal »). Il y a ainsi pendant l'acte lui-même, au sein du texte, comme une éclipse de savoir dans la transmission et par là dans notre perception de l'intériorité d'Anna. La proximité auparavant établie au cours du roman entre le personnage de la jeune fille et le lecteur, devient ici problématique. Il n'y a pas ici de mort d'un personnage à proprement parler, dans un mouvement de destruction radicale par le vide comme dans *Néron, le poète sanglant*, ni de mort d'un point de focalisation narrative comme dans *Le cerf-volant d'or*, conjugué avec l'épanouissement de la puissante personnalité narrative du texte. Il s'agit ici non de détruire, de creuser une absence, de faire advenir le néant au cœur du texte; mais bien plutôt de faire naître, de porter au cœur du texte une énigme, un nœud tant de significations que d'interrogations. La mort n'est pas ici un moyen d'évacuation d'un élément textuel, une destruction par le non-être, mais elle motive l'émergence d'une opacité, la reconnaissance d'un être au non-être même. Anna, le narrateur et le lecteur sont trois complices, trois témoins du double meurtre, de l'incompréhensible. Ils participent dès lors du mystère, portant en eux la charge même de l'énigme. Une charge dont ils ne seront jamais libérés, le mystère restant entier jusqu'au bout. L'écriture devient ici questionnement et se propose comme tel, non comme réponse possible: comment porter jusqu'à son terme un savoir reçu voilé, une opacité? L'écriture interroge ici la parole (dévoilement), qui fait naître l'énigme (voilement), qui épanouit une ombre. L'écriture est ici pleinement expérience de la limite.

Après avoir considéré la position changeante du narrateur et ses conséquences sur la perception même de la mort, il convient d'envisager la tonalité respective des trois passages étudiés.

Dans *Néron, le poète sanglant*, la scène est décrite avec réalisme mais avec une très grande sobriété. Sobriété dans la description extérieure de la scène, où comme nous l'avons vu, la narration motive mais ne comble pas l'imaginaire du lecteur (« Sénèque était assis sur une *sella* d'ivoire »). Sobriété dans la description intérieure des personnages, où seul l'essentiel semble conservé et est dit avec une grande simplicité qui en augmente l'intensité (« Sénèque disait adieu à la vie en regardant ces choses familières »). Enfin, tout le passage est orienté vers sa fin, connue de tous, tant des personnages, du narrateur, que du lecteur (« Troublés, ils s'arrêtèrent en apercevant le vieux poète auquel ils apportaient l'arrêt de mort »). Cette unique et définitive orientation, dans sa simplicité élémentaire, crée un temps narratif de la tension, où tous attendent

l'issue du moment, dans le temps dilaté de la durée. Ce temps lent et orienté, les détails même de l' "exécution", la mort douce et noble dans l'eau, le témoignage ultime de Sénèque, confèrent au passage une grande solennité. Le lecteur suit les derniers instants du "Maître" comme ses deux disciples et la narration, toute asservie, dévouée au moment présent, se fait encore plus sobre, elliptique, rapide, comme des notes prises sur le moment (« il parla de nouveau », « il attendit encore », « un temps », etc...). Lecteur et auteur, tels les deux disciples, sont ainsi unis dans un même mouvement de réception, d'écoute, partageant une même tension, comme si le personnage, indépendant de son créateur, détenait seul un secret, une lucidité sur la mort, refusée aux deux premiers (« comment est-ce maintenant? », « comme est-ce? répéta-t-il », « Comment? insistèrent les deux disciples »).

Dans *Le cerf-volant d'or*, la scène est également décrite avec réalisme mais il n'y a pas cette sobriété, cette retenue, cette pudeur, que l'on trouve dans l'écriture de *Néron, le poète sanglant*. S'il y a simplicité, ce n'est pas pour "styliser" la mort en un moment symbolique, lourd d'intensité, de non-dit, mais bien plutôt essentiellement afin de faire apparaître la mort dans sa troublante proximité (« Il chercha le cœur entre la cinquième et la sixième côte »). Le lecteur est ici également le témoin de la scène mais son attitude de réception, d'écoute, n'est pas ici orientée vers le personnage, mais vers le narrateur. C'est lui qui détient ici le savoir, qui propose une double vision de la mort, ambiguë et féroce présente, qui dérouté le lecteur par sa confusion entre réel et irréel fictionnel (« Cela ne durerait qu'un instant », « Voilà. Il a appuyé sur la gâchette. Non, cela ne s'est pas passé comme ça, non »). En effet il n'y a pas ici la solennité que l'on trouve dans *Néron, le poète sanglant*, mais plutôt une tonalité ambiguë entre humour, attendrissement, joie malsaine, sérieux et naïveté (« comme un aliment qu'on aime », « les pauvres moineaux », « comme si tout le lycée s'était effondré, et la voûte céleste aussi, oui le ciel aussi »).

Enfin, dans *Anna la douce* comme dans *Le cerf-volant d'or*, la scène, toujours décrite avec réalisme, n'est ni sobre ni solennelle. Elle est tout d'abord décrite avec une fausse précision, où comme nous l'avons vu précédemment, certains éléments de la chaîne logique ne nous sont donnés qu'ultérieurement, de façon décalée, orientée, fragmentée selon que la narration épouse l'intériorité de tel ou tel personnage, éclairant l'instant de façon ambiguë, jouant sur son obscurité. Elle est d'autre part fortement ironique. Les personnages sont en effet tour à tour ironisés, dans leurs attitudes, leurs pensées, par un narrateur discret mais présent, qui semble sourire à demi de ce qu'il décrit et ainsi ôter à la mort son aspect par trop solennel (« Vizy, en tête de table, somnolait, piquait du nez », « mais déjà il hoquetait », « Elle était si fatiguée qu'elle ne cessait de se demander: « pourquoi les gens mangent? », « Elle courut de nouveau à la cuisine, mangea quelque chose dans le noir, vite et goulûment, ce qui lui tombait sous la main, une cuisse de poulet pané et beaucoup, beaucoup de gâteaux »). Cette ironie diffuse, par l'énonciation seule de détails prosaïques, par les pensées enfantines, mesquines des personnages, ne permet aucune valorisation des futures victimes. Les Vizy encore plus qu'Anna sont grotesques et ridicules. La mort elle-même devient ici lugubrement grotesque. Le motif du sang, qui aurait pu être utilisé en vue d'une dramatisation de la scène, comme détail signifiant l'effectivité terrifiante de la mort comme nous l'avons vu dans *Néron, le poète sanglant* ainsi que dans *Le cerf-volant*

d'or, est ici au contraire orienté comme indice ironique et macabre: « Quelque chose coulait dans l'autre pièce aussi, clop-clop, comme un robinet non fermé, quelque chose gouttait, clop-clop, clop-clop. C'était du sang ». Le lecteur, complice de cet humour, ne peut donc ni totalement approuver le meurtre, ni pleinement condamner Anna, ce qui participe ainsi de l'énigme, de l'ambiguïté fondatrice du texte.

La rencontre avec la mort signe enfin une rencontre essentielle, au cœur de l'écriture, rencontre de l'écrivain avec ce qu'il vise, avec son horizon, spécifique ici à chacun des passages.

Dans *Néron, le poète sanglant*, l'écriture est rencontre avec la mort, l'indépassable, mais également avec la vie, une certaine vie par le dire, les mots dans leur épanouissement. En effet, la recherche au niveau stylistique de la plus grande sobriété possible ainsi que le désir du personnage d'atteindre la vérité de cet instant par la parole retranscrite, témoignent d'une même tension vers le plus infime, le plus profond, l'essentiel de l'existence. Un même mouvement de dépouillement règne comme nous l'avons vu, dans le style, mais également dans la rencontre par la parole avec la mort. Tout est ici marqué par un appauvrissement, une sorte d'élaguement de toute donnée superflue. Toutes les certitudes du personnage se retirent, s'effacent d'elles-mêmes (« Ce qu'il avait pensé et senti, dit et écrit auparavant s'enchevêtrait dans sa tête », « Rien ne lui vient à l'esprit. Aucune des théories et des vérités professées par lui, sa vie durant », « différent de ce que je m'étais imaginé. Autre. Tout autre »). Mais cet épuisement, cette perte, cet effritement de toute richesse, ne reste pas purement négatif. Il est destruction mais également avènement d'une vérité autre. Il n'est que dans la mesure où il permet à cette altérité radicale qu'est la mort d'advenir (« Tout autre »). Ainsi, les certitudes s'effritent mais c'est pour faire place à autre chose; les mots se perdent, mais l'"image" apparaît: « Seule subsistait en lui une image impitoyable, dans sa rigueur, une image depuis longtemps en esprit figurée, dont la réalité lui paraissait à cette heure invraisemblable et inadmissible ». La recherche de l'élémentaire, de l'essence, aboutit ainsi à l'oubli des mots, au silence (la question des disciples demeure sans réponse), et à l'épanouissement d'une image, chez le personnage comme chez le lecteur, qui en vient dans ce passage à oublier les mots, moyen mais non fin, qui permettent à l'image (représentation mentale du lecteur), d'apparaître. La mort de Sénèque est comme visible au lecteur et prend fin sur une image, ultime, première, élémentaire: « Son dernier soupir forma une bulle d'air. Elle dansa longuement à la surface, puis éclata ».

Dans *Le cerf-volant d'or*, la scène du suicide n'a pas pour horizon une rencontre avec l'image dans son dépouillement radical. La mort n'emprunte pas le chemin du dénuement pour triompher au cœur du texte, au contraire. La rencontre avec la mort est ici bien plus une rencontre avec un formidable foisonnement. La mort s'avère être une étonnante "décharge" de vie, de force, un éclatement de sensations dans l'espace intérieur du personnage, d'être-au-monde dans l'espace extérieur. En effet, la première description de la mort de Novák, comme nous l'avons vu précédemment, assemble en une brassée mortuaire, des sensations multiples; la vue (« il verrait la lumière »), l'ouïe (« on entendrait une explosion »), le goût (« la saveur de la poudre »). De plus, la mort répand véritablement la présence charnelle d'Antal Novák à travers toute la pièce, dans une description où le sang, signe de vie dans son aspect premier, élémentaire, est

omniprésent (« la boucherie, la mare de sang »). Enfin, la mort ne signe pas comme dans *Néron, le poète sanglant* l'appauvrissement radical du personnage mais, comme nous l'avons vu, un gain d'être, une positivité première (« Puis la sérénité l'envahit »).

La mort appartient ici à l'excès, elle déborde véritablement le dire, excède les mots dans leur tentative de description. C'est pourquoi le narrateur tente à deux reprises de la décrire, se contredisant lui-même, et nous donnant à lire une écriture en mouvement, en genèse, qui semble s'élaborer, tâtonner sous nos yeux (« Cela ne durerait qu'un instant... », « Non, cela ne s'est pas passé comme ça, non. Cela n'a duré ni un instant, ni une seconde »). De plus, le narrateur, dans ces deux descriptions, lorsqu'il tente de dire directement son objet n'y parvient pas celui-ci excédant toute parole, tout langage. Il en vient donc à utiliser la comparaison comme figure de style indispensable, comme figure d'approche nécessaire, qui contient en elle le mouvement même du dépassement (« comme dans la tempête, le tonnerre après la foudre, on entendrait une explosion plus puissante que tout »). La comparaison excède en effet l'objet à partir duquel elle se pose et donne à voir, à sentir, la présence de l'objet par l'image, plus que par son identification propre, stricte. La mort est ici davantage présente par l'accumulation d'images qu'elle motive que par sa seule énonciation (« Dans sa tête, comme dans une montre qu'on brise, le temps s'est arrêté. Mais c'est comme s'il avait été précipité avec le plancher au rez-de-chaussée, comme si avec lui le plafond s'était affaissé, comme si tout le lycée s'était effondré, et la voûte céleste aussi, oui, le ciel aussi »). La rencontre avec la mort fait naître ici encore une rencontre de l'image par le dire, mais non pas dans un mouvement de dépouillement, visant une ultime vision dans laquelle l'indépassable se trouverait rassemblé. L'image apparaît ici dans un mouvement de foisonnement, d'effervescence, déployant une multitude d'images, tel un kaléidoscope dans lequel la mort viendrait se refléter, omniprésente dans son éparpillement même. L'image n'est pas ici une fin, elle ne règne pas par son absolue présence. La rencontre proposée est davantage ici une rencontre avec une opacité fondamentale dont le texte reconnaît le caractère insaisissable, tout autre: « une douleur qui ne ressemble à rien... ». C'est ici, dans ce constat d'échec de la parole, d'échec de la comparaison même, dans le silence des points de suspension, que se love de façon la plus prégnante, l'effectivité de la mort.

Dans *Anna la douce*, le double meurtre n'aboutit pas à l'avènement d'une image. La mort n'est ni dépouillement ni richesse; elle est l'énigme par excellence. Elle aboutit au questionnement, elle provoque l'interrogation. L'écriture ne fixe ici aucun horizon; elle questionne sa propre visée, sa destination. Le passage n'est pas tout entier tourné vers la mort qui n'est pas présentée comme une fin en soi comme dans *Néron, le poète sanglant*, mais inscrite dans un mouvement, tel un passage, de la vie à la mort, de la certitude au doute, de la quiétude à l'inquiétude, pour les personnages comme pour le lecteur. La scène est ici au contraire tournée vers la part d'incompréhensible, de doute, d'ombre de l'acte meurtrier. L'écriture ne vise ici que la vérité de cette opacité fondatrice de la mort; non un dévoilement par la parole de la réalité visée, mais bien plutôt une justesse de son voilement. L'écriture est ici humilité, reconnaissance de sa limite, refus de la parole prospective. La rencontre avec la mort signe ici une rencontre non pas avec une image ni avec une présence, fût-elle celle de l'opacité même de la mort, mais avec le questionnement ultime et premier du "pourquoi?".

Les trois passages ici envisagés ont de nombreuses affinités. Ils se frôlent, se mêlent parfois en un même mouvement, une même thématique, mais ils ont cependant une profonde et véritable originalité. Issus de la même origine, de la même main écrivante, ils n'en ont pas moins chacun une terre spécifique: ils sont en effet inscrits chacun dans une œuvre autonome, dont le mouvement, les motifs, la signification sont particuliers. Guidés par la même thématique, la rencontre avec la mort, ils n'en diffèrent pas moins dans leur visée ultime, réalisant au sein même de la scène une rencontre avec l'être de la mort par l'image dans *Néron, le poète sanglant*, avec la présence de son opacité à partir de l'image multiple, éclatée, dans *Le cerf-volant d'or*, avec la réalité du questionnement sur la mort dans son incompréhensibilité, dans *Anna la douce*.

L'écriture, dans les trois romans, est cependant intimement liée à l'existence dans sa perception physique, première, élémentaire. Elle est véritablement en cela une expérience existentielle, visant une vérité première indicible. Elle tente de la laisser percer au cœur même du texte, tel un faisceau d'ombre ou de lumière traversant en s'éparpillant la surface géométrique, faite de présence et d'absence, de densité et de vide, d'opacité et de transparence, de la toile que constituent les mailles noueuses de l'écriture. Et si ces trois passages, dans leur tentative de témoigner de l'indépassable, constatent et reconnaissent la limite de l'explicite du langage dans son approche de l'indicible, ils n'en ménagent pas moins un espace au non-dit, au silence, à l'ellipse, dans lesquels la présence même de la mort vient à paraître.

Timea GYIMESI

Université Attila József de Szeged

Ottlik, amateur du silence

« Ce qui précède le roman c'est le silence.¹ »

Entre le 10 décembre 1981 et le 15 mars 1982, pour le 70^{es} anniversaire de Géza Ottlik, un jeune écrivain, Péter Esterházy a recopié sur une seule feuille de papier, récrit du début jusqu'à la fin, les quatre cents pages de *Une école à la frontière*, pendant environ 250 heures de travail. Feuille indéchiffrable, message évident: ce geste symbolique d'hommage au maître traduit l'attachement sincère de toute une génération pour qui l'écriture d'Ottlik incarne l'écriture authentique même. Cet auteur frappé pendant une dizaine d'années d'une inattention aujourd'hui incompréhensible, s'inscrit par ce geste de reconnaissance légitimatrice de la jeune génération, dans la grande tradition littéraire hongroise.

Vu l'accueil que le roman de Géza Ottlik a connu lors de sa publication et en Hongrie (1959) et en France (1964), nous sommes amenés, dans la présente étude, à formuler les raisons présumées de ce rendez-vous manqué, et par là même à rapprocher l'œuvre de Géza Ottlik de l'esprit littéraire français: « l'héritier d'une grande tradition et promoteur du renouvellement de la littérature hongroise ».² Ce travail vise à la compréhension d'une situation historique et à celle d'un texte qui s'y attache obstinément. Aussi notre parcours se propose-t-il d'ouvrir un horizon, contexte plus vaste, en faisant appel aux parallèles que nous nous tâchons ici de déployer, entre les considérations poétiques, esthétiques d'Ottlik, en particulier sa conception sur le roman, et les réflexions critiques et théoriques françaises des années 60-70. Cette étude tentera ensuite de s'orienter vers le domaine délicat de l'interprétation. Certes, il s'agit d'intervenir au nom d'un autre discours, d'un autre texte, qui fait que le "travail du texte" se trouve donc forcément soumis, lui aussi, à l'abus de langage. C'est précisément l'usage comme "ab-usage" qui est sinon le sujet principal du roman du moins son leitmotif, et c'est également ce dont souffre Ottlik lui-même, l'écrivain du silence. Nous avons beau chercher à traduire ce silence, toujours est-il que ce geste sera d'emblée voué à l'échec. Il ne nous reste qu'à essayer d'articuler les aspects d'une technique spécifique d'écriture — écriture du silence —, propre à l'auteur de *Une école à la frontière*.

¹ Géza Ottlik, *Du roman, Prose (Próza)*, Budapest, Magvető Kiadó, 1980, 185; cf. note 13.

² Mihály Szegedy-Maszák, *Ottlik Géza*, Pozsony, Kalligram, 1994.

Ottlik auteur du silence. Et il l'est dans au moins deux sens. Il est d'une part frappé par une nécessité historique, dont les caractéristiques vont se dessiner plus bas. D'autre part son silence médusé ne tenant point à l'esprit des temps dépasse cette historicité et devient l'espace de la compréhension, le symbole même du sens scellé... Silence émergeant d'une profondeur infinie, silence salutaire permettant au créateur de laisser se nouer la tension qui s'inscrit entre le dit et le non-dit, silence enfin qui s'articule et s'épanouit au gré de son auteur.

Ottlik, même s'il a écrit d'autres textes de fiction, conçus plutôt comme des exercices de style précédant l'apparition de l'*École*, reste pour nombre de générations l'auteur d'un seul roman, celui de l'*École*, comme Marcel Proust est celui de la *Recherche*. Or, son œuvre du point de vue de la technique narrative est marquée dès ses premiers écrits par une singularité propre. Avant d'analyser la matière de celle-là, situons l'œuvre dans l'ensemble de la littérature hongroise.

Silence des temps

Le retard qui marque sa réception en Hongrie s'explique en premier lieu par les circonstances historico-politiques dans lesquelles l'œuvre, achevée pourtant après la Seconde Guerre mondiale, n'a vu le jour qu'en 1959. Afin d'avoir une vision réelle de la condition et des données de la vie littéraire de ces années-là, et d'éviter de fournir une réponse hâtive aux questions qui s'imposent, nous proposons de recourir aux résultats d'une enquête lancée en 1969 par la revue *Új Írás* auprès de jeunes écrivains. Ce qui nous intéresse ici, ce sont les réponses que les représentants de cette nouvelle génération donnent aux questions: Quels auteurs appréciez-vous? Que lisez-vous? Les opinions dressent le tableau de la situation de la littérature hongroise dans les années 70. Aussi cette enquête témoigne-t-elle de la tendance fondamentale que notre littérature prendra. Le résultat paraît frappant, particulièrement représentatif aujourd'hui. Parmi les poètes les plus mentionnés, on ne retrouve point ceux que l'on attendait, ceux qui désignent aujourd'hui pour les critiques littéraires, ainsi que pour les théoriciens et historiens de la littérature, après-coup, l'époque. Ni Sándor Weöres, ni István Vas ne figurent sur la liste. Mais on lit le nom de Mihály Ladányi, poète à qui l'on ne paye plus le tribut d'attention aujourd'hui, tandis que chez les écrivains ce sont Endre Fejes, Ferenc Sánta et István Örkény qui depuis représentent une sorte de valeur dans la littérature hongroise. Ottlik, de son côté, n'est même pas cité. Pourquoi? Après la guerre qui s'impose comme une rupture naturelle de l'histoire de la littérature — même si les années qui suivent directement n'offrent du point de vue de la technique, ni de la thématique, de bien nouveaux paradigmes dans la littérature, et on sait pertinemment que pour la naissance d'un paradigme exclusif il faut attendre les années 50³ — Ottlik avec d'autres écrivains a cru pouvoir reprendre, voire continuer la tradition littéraire représentée, signée par la revue *Nyugat* (Occident). Mais la distance qui sépare la Hongrie officielle d'après-guerre de la Hongrie intellectuelle se montre insurmontable.

³ Cf. Ernő Kulcsár Szabó, *A magyar irodalom története 1945-1991*, Budapest, Argumentum, 1993.

Entre 1948 et 1957 Ottlik se voit marginalisé. Car, une fois la tolérance éteinte dans le domaine de la vie littéraire, les écrivains qui ne partagent pas l'idéologie et l'esthétique du régime ont été exclus en 1949 de l'Association des Écrivains Hongrois. Tels Lőrinc Szabó, Sándor Weöres, Endre Illés ainsi que László Németh et János Pilinszky. Les auteurs interdits par l'idéologie officielle n'ont pu que se taire et se réfugier dans une activité littéraire "supportée", succédané leur permettant néanmoins de survivre, dans la traduction des littératures étrangères. L'influence que les écrits de Sánta, de Fejes et ceux de Örkény ont eue dans la Hongrie des années 60, ce dont témoigne le résultat de l'enquête, relève d'une toute nouvelle situation. À la politique littéraire des années 50 favorisant la parution des textes littéraires qui ont jeté un œil optimiste, idéalisant, sur la réalité, succède, à partir de 1957, la période de « consolidation », qui, même si les principes écrits de la politique de culture n'ont nullement changé, inaugure une nouvelle orientation dans la prose. C'est cette nouvelle orientation qui trouve chez les auteurs évoqués une expression flagrante. Il paraît que cette vision du monde sous sa forme nouvelle, l'authenticité et l'objectivité de la représentation intéressent plus le public et satisfont d'une façon plus adéquate son exigence que la prose intellectuelle et silencieuse d'un Ottlik qui, bien qu'il montre une sensibilité profonde à tous ces changements perceptibles marquant la vie politique et littéraire à partir des années 60, les médiatise et essaie de coder leurs messages. C'est pour cette raison que le décryptage qu'impose l'univers allégorique et symbolique du roman de Géza Ottlik par rapport à la clarté expressive du *Cimetière de rouille* de Endre Fejes, ne semble point susciter l'intérêt d'un public affamé d'une vérité intelligible.

Mais ce manque de compréhension et d'affinité des années 60, une génération enthousiaste (cf. le geste de Péter Esterházy) découvrant en Ottlik l'héritier d'une écriture traditionnelle et précurseur d'une écriture postmoderne d'une sensibilité particulière, va vite les faire oublier dans les années 70. Péter Lengyel,⁴ auteur de *L'Été* (1965) et de *Deux crépuscules* (1967), doit beaucoup à Ottlik. Après une interview avec l'auteur de *l'École* publiée dans « *És* » (Vie et littérature) en 1969, il lui consacre un essai (1976, *Mozgó Világ*) dans lequel il accuse la vie littéraire hongroise d'avoir commis une erreur irréparable en n'ayant pas suffisamment soutenu le roman d'Ottlik paru seize ans plus tôt. Or, la publication en 1959 de *l'École* semble être, selon Péter Lengyel, l'événement le plus important qui ait pu marquer la littérature hongroise depuis des siècles...

Depuis, dans la littérature hongroise contemporaine, l'œuvre d'Ottlik et l'auteur lui-même, traversant différents silences, ont accédé, à raison d'interrogations continues et d'un travail de lecture obstiné, à une existence autonome, symbolique même, dont l'aura se maintient, même si des tentatives "déconstructionnistes" cherchent parfois à opérer sur son corps un déplacement.⁵ C'est dans ce contexte de déconstruction que les conjectures, les hypothèses et les soupçons sur la question de l'auteur se faisant jour dès la publication posthume de *Buda* (1993) prennent sens. Ils permettent en tous

⁴ Péter Lengyel, depuis la mort de Géza Ottlik (1990), prend soin de son héritage et a donné au public un roman posthume (*Buda*) de l'auteur (1993).

⁵ Cf. l'accueil ambivalent de *Buda* par la critique.

les cas d'aérer l'univocité d'une réception glorieuse devenant de plus en plus étouffante, et d'introduire de nouveaux critères de lecture.

Ces types de déplacement touchant au ton de lecture, que la publication de *Buda* provoque auprès même d'un public averti, sont, notons-le, nécessaires et fondamentaux, pour l'histoire de la littérature...

Silence des mots

Ottlik, ce romancier peu fécond,⁶ parle toujours de la difficulté de parler. Il montre en ceci une communauté partagée avec Maurice Blanchot. Aussi un passage de l'écrivain de la solitude met-il en relief les termes de cette commune mesure: « L'écrivain n'appartient plus au domaine magistral où s'exprimer signifie exprimer l'exactitude de la certitude des choses et des valeurs selon le sens de leurs limites ». ⁷ Voici donc la parole silencieuse ou encore le silence de la parole...

Miklós Hornyik, lors d'un long entretien dont le texte se trouve rassemblé dans le recueil d'essais intitulé *Próza* (Prose), réussit à faire parler Ottlik qui, de façon étrange, laisse évoquer l'histoire de sa famille. Mais ce qui le préoccupe visiblement, outre les relations familiales qui le lient à Dezső Kosztolányi — un vrai classique de la littérature hongroise —, c'est la question du métier, la maîtrise des mots, la difficulté de la parole vivante, questions sur lesquelles il ne cesse de revenir, poussé inconsciemment par une exigence profonde de se comprendre. Selon Ottlik un paradoxe s'installe même au moment où l'on interroge un écrivain, car s'impose une discontinuité dans l'espace de la parole, creusée par ce qui se met nécessairement entre celui qui pose la question et attend une réponse économique même et l'écrivain interrogé. Le métier d'écrivain consiste pour Ottlik à faire en sorte qu'il puisse s'épargner de l'immédiateté contraignante de la parole, éviter de dire quoi que ce soit sans avoir préalablement porté une réflexion profonde sur chacun de ses mots, chacune de ses phrases. Et comme si, au lieu de trouver le mot juste, il s'en éloignait immanquablement. Cette attitude est vécue comme paradoxale par un public peu averti, étant donné l'idée trop répandue qu'un romancier choisit son métier parce qu'il lui est aisé de s'exprimer en parlant, parce qu'il a beaucoup de choses à transmettre. Ottlik en revanche, comme d'ailleurs son maître, Dezső Kosztolányi, n'a rien à dire, à part l'existence. Et de ça, avoue-t-il, on a du mal à parler.⁸ Sa maîtrise n'est autre chose que la reconnaissance d'une technique, celle de l'approximation. L'approximation, mot-maître de l'esthétique de l'inachevé de Nathalie Sarraute reçoit chez Ottlik un accent particulier: c'est l'obsession de signifier ce qui est à jamais voué à la perdition; obsession qui d'ailleurs pousse les personnages d'Ottlik

⁶ Il n'a publié de son vivant que de petits textes en prose, réunis sous le titre *Toit à l'aube* (Hajnali háztető) en 1944 et un recueil d'essais intitulé *Prose* [Próza], en 1980. Son ouvrage posthume *Buda* publié en 1993 était l'objet de ses préoccupations depuis la publication (1959) de *Une école à la frontière*.

⁷ Maurice Blanchot, *L'espace littéraire*, Paris, Gallimard, 1955, coll. Idées, 16.

⁸ Cf. Géza Ottlik, *Próza*, éd. hong. (Prose), Bp., 1980, 251. Les citations de *Prose*, en l'absence d'une traduction officielle, sont faites par l'auteur de cette étude.

à dire et à redire les mêmes choses, à persévérer, comme dit Blanchot.⁹ Outre cet entretien, dans nombre d'essais de la *Prose* (1980), il considère Kosztolányi comme son maître ayant une expression littéraire proche de sa propre façon d'écrire et de concevoir les choses. Tandis qu'Ottlik semble être l'écrivain du « Non est volentis », petite phrase à quoi l'on aura à revenir, Kosztolányi reste celui du bonheur.¹⁰ Aussi leurs conceptions portant sur la littérature se montrent-elles très proches l'une de l'autre. Pour Ottlik, la littérature devrait exprimer « ce qui est très important pour l'homme », cette petite sensation momentanée dont la capture lui semble particulièrement délicate, voire malaisée, puisque le génie du mouvement, la "grâce divine" ne suffisent point à retenir cette sensation plutôt timide, toujours à l'état naissant, sans un travail de mise en forme infatigable. Ottlik, auteur dirait-on de la déconstruction, distingue deux phases dans la création artistique, l'une est celle de grands mouvements, l'autre est celle de minutieuses élaborations. Mais à part ces moments inscrits dans l'ordre du symbolique, l'instant crucial de la création, si l'on essaie de théoriser sa pratique, est celui du repos, à savoir du silence des mots, silence des textes. Autrement dit, le refus du symbolique: sa mort. Car ces textes mi-dits, mi-émis, laissés spontanément reposer, se travaillent entre eux durant ces intermittences, se travaillent l'un l'autre, pour que leur auteur, au bout des mois d'attente, les ré-aborde, les re-façonne, toujours en dialogue avec eux. Le dialogisme hormis ces exemples reste l'une des caractéristiques essentielles de l'écriture d'Ottlik dont l'œuvre (œuvre dans un sens blanchotien du terme: l'œuvre ne s'achèvera jamais) réalise ce va-et-vient perpétuel qu'identifient les théoriciens du texte.¹¹ Comme souligne Mihály Szegedy-Maszák, l'auteur d'une monographie sur Ottlik récemment parue, présenter des variantes qui se définissent continuellement l'une toujours par rapport à l'autre, fait partie de la méthode d'Ottlik. Derrière cette technique, il cherche toujours à montrer que dans la réalité « il n'y a pas de lignes, rien ni même la vérité ne peut accéder à une existence linéaire », selon les mots heureux de Kolozsvári Grandpierre.¹² C'est en nous appuyant sur ces remarques concernant la technique narrative que nous devons refuser la critique qu'a fait naître la publication posthume de *Buda*, en 1993: cette critique met en question l'auteur même de *Une école à la frontière* et soutient son idée par le fait que le chef-d'œuvre d'Ottlik, vu la qualité, le style de son écriture, ne s'intègre pas dans le reste de son œuvre, d'ailleurs mince. Derrière cette contestation on voit lever un doute: si le manuscrit de Medve n'était pas une fiction mais qu'il existe en réalité... En effet, le roman *Une école à la frontière* est fondé d'emblée sur une sorte de dissémination d'une écriture qu'assure la présence intertextuelle d'un manuscrit hypothétique ou non. C'est le narrateur, Benedek Both — si l'on suit la fiction — qui le reçoit de son ami, appelé Medve, après la mort de celui-ci. S'agit-il d'un vrai manuscrit laissé par István

⁹ Blanchot, 1955, 14.

¹⁰ C'est Ottlik qui rassemble un bouquet de nouvelles de Kosztolányi sous le titre: *Bonheur...*

¹¹ Cf. les textes théoriques de Roland Barthes et de Julia Kristeva, en particulier Barthes, *Le degré zéro de l'écriture*, 1953; Kristeva, *Séméiotikè. Recherche pour une sémanalyse*, 1969; *La Révolution du langage poétique*, 1974.

¹² Cité par Szegedy-Maszák, 1994, 79.

Örley (écrivain et l'ami d'Ottlik, mort en 1945) à Géza Ottlik? Sans vouloir plaider pour ou contre cette conception, il faut admettre que du point de vue "poïétique", le manuscrit n'est que l'invention heureuse et digne d'Ottlik lui permettant de mettre en valeur plusieurs écritures, au sein du même écrit. Autant d'espaces et de dimensions à parcourir... Échappatoire potentielle qui rend possible de mener jusqu'au bout le *poiésis* — la travail d'écriture et de lecture —, redéfinissant les concepts d'un métier: écrivain et lecteur. Ceci établi, nous concevons donc, avec nombre de critiques, les écrits d'Ottlik comme un ensemble dont les parties, à la manière des éléments d'un jeu de construction peuvent se répondre, se compléter, offrant toujours des variétés différentes, de nouvelles variantes au texte qu'on a cru terminé, fermé, et qui, au lieu de se soutenir et par là même affirmer la narration précédente, la mettent en question, la discréditent. Et en dernière analyse c'est précisément le langage qu'Ottlik semble discréditer.

Au commencement....

« Ce n'est pas le mot qui est au commencement, mais la phrase; ce n'est pas la phrase qui est au commencement, mais le paragraphe [...], ce n'est pas le paragraphe qui est au commencement, mais le roman [....]. Ce qui précède le roman c'est le silence. »¹³ "Déconstruction" — mot, « terme bon à tout faire » et que l'on applique à tout ce qui plaît, avec les mots heureux de Umberto Eco¹⁴ — s'est glissée également dans notre texte. Sa présence n'est pourtant pas évitable. Non seulement la pratique d'écrire d'Ottlik témoigne d'une analogie qui existe entre les préoccupations de la déconstruction et son œuvre, mais ses idées théoriques sur le roman qu'il prononce en 1965, lors d'une conférence, à Vienne. Aussi cette conception étale-t-elle une communauté surprenante de pensée avec les écrits d'un Roland Barthes des années 70. Ce texte publié pour la première fois en 1980 (« Du roman », *Prose*), achevé d'ailleurs en 1965, devient dans sa taciturnité la marque d'un auteur et de plus celle d'une génération de penseurs et d'écrivains.

À développer son essai autour de la notion de roman, il y repose des questions déjà oubliées, et approche le genre romanesque du langage de silence. « Le roman se fait du tissu du silence et non du fil de la parole. Ne tirez surtout pas les fils de ce tissu, cela devrait les casser, cela devrait les embrouiller. Un lecteur aux oreilles délicates serait blessé, choqué même par le fait qu'un romancier s'explique au sujet de l'écriture par des affirmations directes, par des mots inévitablement trop bruts. »¹⁵ Selon Ottlik, « si un romancier se montre capable de s'exprimer en moins de mots qu'un roman, il devrait s'épargner de se donner du mal pour écrire tout un roman ». ¹⁶ Aussi éclaire-t-il les raisons de son soupçon affectant le langage: « Le romancier se méfie du langage

¹³ Cf. Ottlik, 1980, 185.

¹⁴ Cf. Umberto Eco, *Apostille au Nom de la Rose*, Grasset, 1985, 73-83.

¹⁵ Ottlik, 1980, 184.

¹⁶ *Ibid.*

conceptuel, non qu'il ait peur de se tromper, mais parce qu'il ne peut pas endurer ce qui est d'ores et déjà figé ». ¹⁷ Alors qu'un romancier médiocre joue justement sur cette inexactitude propre à la langue, vu la facilité par laquelle elle voile, dérobe l'ignorance sous l'apparence d'une forme bien structurée, pour un vrai romancier cette même inexactitude représente un piège réel à éviter. C'est pour cela qu'il est amené à le déjouer, avec ruse, voire en trichant. On n'est pas loin de la « tricherie salutaire » de Roland Barthes, idée exposée lors de sa *Leçon* ¹⁸ inaugurale tenue au Collège de France en 1976. Barthes, dans ce texte (pour des raisons bien précises) très peu cité, produit une analyse judicieuse du pouvoir dans sa relation avec le langage. La conséquence sérieuse tirée de cette dépendance qui soumet tout langage au pouvoir, c'est « qu'il ne peut donc y avoir de liberté que hors du langage ». ¹⁹ Tant il est vrai que « l'objet en quoi s'inscrit le pouvoir, de toute éternité humaine, c'est: le langage — ou pour être plus précis, son expression obligée: la langue ». ²⁰ Et la langue, et c'est ce qui est inadmissible, néanmoins à assumer, elle n'empêche pas de dire, plutôt elle oblige à dire. C'est en cela que réside son « fascisme ».

En 1979, Ottlik ajoute trois notes au texte de sa communication. Elles semblent redire les propos de Barthes. La première porte effectivement sur la question épineuse que l'auteur de *Le degré zéro de l'écriture*, lui-même, soulève. « La grammaire, la construction de la phrase, les verbes eux-mêmes s'imposent d'emblée comme une interprétation arbitraire de la réalité. Une telle abstraction me semble insoutenable, à cause de son caractère contradictoire, et pourtant au cours des siècles écoulés, elle est devenue la nôtre. Or, c'est à cette structure de réalité (partielle) que la poésie, l'art, les mathématiques, ainsi que la physique s'acharnent à résister, s'il le faut... ». ²¹ « Le langage humain est sans extérieur: c'est un huis clos. On ne peut en sortir qu'au prix de l'impossible », ²² poursuit Barthes. C'est affirmer la raison de toute tricherie et surtout celle que l'auteur de *Leçon* appelle « tricherie salutaire ». C'est la seule chance de la littérature de se vouloir hors-jeu. Tel est aussi le trajet symbolique de l'œuvre d'Ottlik.

Poser la résonance des propos d'Ottlik et ceux de Barthes, ce n'est nullement affirmer la réalité d'un jeu d'influence entre la littérature française et hongroise, c'est plutôt vouloir montrer l'affinité nécessaire pour écrire, montrer que la véritable matière à prendre, à conquérir est la lettre. La lettre qui — si l'on n'a pas et si l'on a — tue. Il

¹⁷ *Ibid.*

¹⁸ Roland Barthes, *Leçon*, Seuil, 1978.

¹⁹ *Op. cit.*, 12.

²⁰ *Op., cit.*, 15.

²¹ Cf. Ottlik, 1980, 179, ainsi que les mots de Barthes sur la même problématique: « Dans notre langue française (ce sont là des exemples grossiers), je suis astreint à me poser d'abord en sujet, avant d'énoncer l'action qui ne sera plus dès lors que la conséquence et la consécution de ce que je suis; de la même manière, je suis toujours obligé de choisir entre le masculin et le féminin, le neutre ou le complexe me sont interdits...; [...] la langue est immédiatement assertive: la négation, le doute, la possibilité, la suspension de jugement requièrent des opérateurs particuliers qui sont eux-mêmes repris dans un jeu de masques langagiers; [...], etc. » (12-14).

²² Barthes, 1978, 15.

y a dans l'air du temps quelque chose de secret qui circule en silence: les poètes, les penseurs, les musiciens et ceux qui cherchent en mathématiques le savent bien.

Dans sa quête de la lettre authentique, il rejoint les propos d'Ágnes Nemes Nagy: « Pourquoi dire l'innommable? Dis plutôt ce qui est difficile à dire. » Ottlik y ajoute même: « Certes l'innommable se nomme tout seul après, ou pas... ».²³ En effet, tout son roman, *Une école à la frontière*, dont le sujet est inextricablement cette histoire innommable / indicible, histoire de ce qui est difficile à dire, et surtout de ce qui reste encore et toujours à dire, laisse se formuler autour d'une devise biblique. Dans notre analyse, en négligeant bien des aspects qui mériteraient notre attention et estime — comme celui de la métaphoricité de la neige, comme expression sublime du silence divin²⁴ —, nous nous bornerons à étudier le phénomène intertextuel qui s'inscrit dans le texte d'Ottlik d'une façon impérative, et essentiellement lié à la révélation divine.

« Non est volentis, neque currentis, sed miserentis dei »

C'est ce message divin, message reformulé, redit, répété par les personnages de *Une école à la frontière* qui semble organiser *a posteriori* tout le roman. Message de Medve, sa formule personnelle de survivance, l'essence d'une vie mise en exergue. Pourtant ce message, vu son inscription sur le mur d'un édifice frontalier, signe à déchiffrer, s'affichant devant l'enfant Gábor Medve arrivant dans ce lieu symbolique de sa vie, à la frontière, est indubitablement le point d'ancrage d'où l'on part et par où l'on revient... L'enfant ignore le sens de ces mots latins. L'adulte les met en exergue à son livre. Non seulement la phrase de saint Paul ouvrant le manuscrit de Medve le soutient-elle d'une façon latente, sauvegardant l'écriture, mais du point de vue technique, elle se porte garant du rythme interne de l'écriture. Par sa tripartition naturelle (« Non est volentis / neque currentis / sed miserentis dei »), le manuscrit de Medve se divise en trois chapitres. Avant d'analyser cette analogie structurale flagrante dont témoigne le roman d'Ottlik, il faut noter que l'obsédant rythme ternaire, symbolisme qui dessine tout un système, en brise et avale à coup sûr un autre, celui basé sur une dualité apparente que souligne, entre autres, la fiction d'un autre texte, le manuscrit de Medve. Comme nous l'avons déjà remarqué, Ottlik exploite les possibilités offertes par ce texte de plus que le narrateur, Benedek Both, reçoit après la mort de son ami Medve. Par le jeu de ce texte fermé qui pénètre un autre texte en transition, il donne libre cours aux mots, à l'ambiguïté propre aux mots, joue sur une correspondance, communication nécessaire qui se fait, là, à la frontière, à la frontière des mots, à l'entrecroisement de ces mouvements giratoires d'où sort — au terme d'une expérience aléatoire — le texte de *Une école à la frontière*. La tripartition équilibre le manuscrit de Medve, mais aussi tout le roman (le livre embrasse des événements de trois ans, le premier chapitre ceux des trois premiers jours, etc.), c'est ainsi que la partie préliminaire qui n'a vu le jour qu'après-coup, par rapport à l'ensemble, remémore, elle aussi, trois moments différents dans le temps. Corps morcelé, corps en trois temps...

²³ Ottlik, 1980, 210.

²⁴ À ce propos voir Péter Balassa, *Észjárások és formák*, Bp., 1990.

La citation de la lettre de saint Paul adressée aux Romains (Rm, 9,16) s'impose donc comme objet d'analyse de deux points de vue: elle se définit d'une part comme un intertexte structurant l'ensemble du récit, de l'autre comme un texte-structure qui se faisant se défait.

Cette première partie ressemble plutôt à une introduction, un avertissement ou même à une préface. Elle précède les trois parties du roman et nous introduit, préfigurant d'ores et déjà toute l'ampleur de la problématique du livre, dans la lecture du manuscrit. Calquant la tripartition de celui-ci, elle impose un retour en arrière dans le temps pour aboutir enfin dans l'enfance, dans ce paradis perdu, là où « tout avait encore un sens ».²⁵ Les héros du roman, herméneutes en quête du sens, sens de leur propre vie, essaient, à la façon des enquêteurs d'un roman policier, de trouver la réponse à une question. À une question bizarrement jamais posée. Question étrange puisque jamais prononcée, pourtant particulièrement effective: sa simple potentialité déclenche toute une recherche qu'abrite la phrase biblique à la façon d'une greffe. C'est le narrateur même, Bébé, qui sème les grains d'une métaphysique possible, en faisant allusion à cette question de Dani Szeredy. Cependant Szeredy ne formule en fait, à part cet « Alors? » insistant, aucune question correcte. Malgré l'absence de cette question désirée et embarrassante à la fois, Benedek Both, alias Bébé comprend, ou prétend comprendre son ami, Szeredy, « cette journée de juillet 1957 »²⁶ à la piscine Lukács. Est-il plutôt du côté de la réponse? De toute évidence, car leur passé, tout ce qu'ils avaient appris ensemble autrefois, leur promettait de supposer une certaine compréhension. Compréhension sans question et sans réponse. C'est au moins une formulation première de « l'idéologie bébéenne » farcie encore de cette phrase typique: et ça , « il est difficile de l'expliquer aux non-initiés ».²⁷ « Pour faire comprendre ça à d'autres, il faudrait qu'ils revivent avec nous toute notre existence à l'école militaire, depuis l'âge de dix ans »²⁸. Malgré tout, la réponse semble lui échapper. Elle s'engloutit dans cette structure que l'on a appelée emboîtante. En vérité, c'est d'une « structure en abîme » qu'il s'agit. À déjouer l'arbitraire du langage, elle nous renvoie toujours à un autre point, et cela pour éviter l'évidence mensongère que nous offre la mémoire, de même que la langue elle-même. C'est ainsi que Bébé n'ayant trouvé la vraie réponse à la « question posée » de Dani Szeredy ni sur-le-champ, dans l'épisode en tête (*Szeredy à la piscine en 1957*), ni par un retour en arrière (*Espionnes à Nagyvárad en 1944*), nous ramène enfin, pour se justifier, à un texte (*Le manuscrit de Medve*), troisième «essai», dont ils espèrent tirer une réponse à la question tamisée de Szeredy, leçon peut-être, celle de leur vie.

Sans se perdre dans les détails qui surgissent partout où l'on entreprend une analyse, nous nous efforcerons de nous concentrer sur une seule problématique, parmi tant d'autres, qui mettra en valeur la nature exacte du silence de l'écriture propre à Ottlik. Pour ce faire, nous poursuivons notre exemple typique, en soulignant les étapes

²⁵ Géza Ottlik, *Une école à la frontière*, Seuil, 1964, 45.

²⁶ *Op. cit.*, 9.

²⁷ *Op. cit.*, 10.

²⁸ *Op. cit.*, 12.

inévitables de la perte de la croyance enfantine aux mots pour arriver à décrire l'expérience douloureuse de cette journée « bougrement chaude »²⁹ où Bébé fouille enfin le paquet du manuscrit laissé par Medve: « il contenait peut-être une réponse à la question de Dani ».³⁰

Inversement, cette remontée dans le temps, moyennant quoi une réponse exacte à la question non-posée, et même la question elle-même de Szeredy devront se mettre au jour, présente en réalité la perte progressive et de l'exactitude et de la compréhension.

« " Heu?.heu..."

- Je te dis que je me suis mis en ménage avec Magda.

- Ah bon... répondis-je. C'était la troisième fois qu'il m'annonçait la nouvelle. Je ne le regardai pas. Après un instant d'hésitation, il reprit:

- Bébé?

- Quoi?

- Tu ne fais même pas attention, dit-il avec suavité.

Ce doux: "Tu ne fais même pas attention" signifiait en réalité que, quand mon ami se donnait la peine de dégoiser, je n'avais qu'à ouvrir mes esgourdes toutes grandes, sans quoi il en coûterait à ma vertueuse mère, qui pourrait devenir l'objet des pires outrages. Bref, c'était une injure corsée. A vrai dire, quand bien même j'écrirais les grossièretés les plus impossibles à mettre noir sur blanc, je ne rendrais pas encore toutes les nuances de l'interrogation de Szeredy qui contenait des reproches véhéments. Et autre chose aussi, qu'il est difficile d'expliquer aux non-initiés...

[...] Qu'est-ce que tu reluques? demanda-t-il en se tournant dans la direction de mon regard.

- Il va y avoir une chaise longue de libre, dis-je. »

Mais cette technique de s'emparer de chaise longue n'apportant pas de succès, Bébé continue:

« "M....", m'exclamai-je rageusement. "Va te faire..."[...] "Va te faire" ou "Tu m'fais..." prononcé d'une voix gutturale et labiale, mais avec l'accent authentique, reconnaissable sans aucune méprise possible, et il comprenait ce que je voulais dire.

Il le comprenait exactement. C'est difficile à expliquer. Je pourrais donner par exemple cette traduction approximative:

"Ecoute, andouille, qu'est-ce qui te prend de dégoiser comme ça? alors que moi, je m'applique à observer le truc depuis un bon moment, toi, tu choisis l'instant critique pour me baratiner, tu me racontes des histoires sentimentales qui n'en finissent pas, tu étales les délicatesses de ton âme, dont je me fiche éperdument, et pendant ce temps-là on nous souffle la bonne chaise longue..."

Mais ce ne serait encore, bien sûr, que le texte apparent. Voici ce que je voulais, en réalité, exprimer par ces mots:

²⁹ Op. cit., 9.

³⁰ Op. cit., 21.

"Que ma bénédiction vous accompagne. De quel droit te condamnerais-je? Vous avez déjà expié le passé et l'avenir."

Ou plutôt:

"Vois-tu, mon pote, j'ai la gorge un peu serrée, il ne faut pas m'en vouloir. Le destin de l'homme est étrange et émouvant. Oh, si seulement nous pouvions être heureux! Je donnerais bien un de mes bras pour ça..."

Et puis finalement, la chute de l'accent disait ceci:

"Ah fichtre, non, je ne le donnerais pas. Mon bras, non: une jambe à la rigueur. Je n'en ai pas autant besoin. Et encore, seulement en toute dernière extrémité. Ou bien, est-ce que je sais, moi? A quoi bon nous mentir? Faites ce que vous voulez les uns avec les autres. Je m'en fous. M..., va te faire.... " »³¹

Voilà le côté réponse. Ce qui saute aux yeux c'est que le raisonnement de Bébé proposant à coup sûr une signification exacte de cet énoncé inarticulé³² se cabre soudain devant l'impossible, mais se reprenant, il se résout à en donner plusieurs. Comme si ces différentes significations pouvaient donner le même sens, ça. Et par ces significations approximatives plurielles de ce « Va te faire... » ou « Tu m'fais », au lieu d'aboutir à une clairière d'univocité de sens, il boucle la boucle: ce que ce « va te faire... » ou « tu m'fais... » (qu'il aurait fallu traduire par: « vtf » et « tmf ») signifie exactement, ne peut être rendu qu'avec une reprise constante de la proposition initiale. C'est au moins l'expérience de Bébé. Alors? Cette quête n'est qu'une « vicissitude ». « Superfluous experiences ». ³³ Cet « Alors? » « signifiait, comme le comprend très bien Bébé, « qu'il [Szeredy] continuait à attendre, avec une légitime obstination, que je [Bébé] réponde à sa question précédente (nous soulignons) en donnant mon avis, parce qu'il avait compris toutes les choses contenues dans mon apostrophe inarticulée "Va te faire..." [...] mais le tout n'était quand même que mensonge et diversion, car depuis une heure et demie j'essayais de me dérober à une réponse directe... ».³⁴ Il sait que ce qui est impossible en 1957, à la piscine, c'est d'éprouver l'état d'autrefois, lorsque nous « savions encore ». « Maintenant nous ne savons pas. »³⁵.

« Alors? »

Comment, diable, trouver *un* signifié derrière ce signifiant, s'il est si malaisé de quitter ce labyrinthe de la compréhension d'où Dani Szeredy espérait sortir gagnant pour voir clair dans cet « enchevêtrement chaotique »³⁶ qui est sa propre vie. Mais, en sortir c'est pouvoir concevoir, apprivoiser, s'approprier la liberté, chacun la sienne,

³¹ Op. cit., 9-12.

³² Il est difficile, impossible même de donner une traduction à l'énoncé inarticulé de Bébé, car ces consonnes imprononçables — « Mb! » et « Hmp » — laissent supposer en hongrois des injures abrégées; les traducteurs, toujours contraints de donner un sens, ont choisi de les rendre par ces fragments d'injures françaises qui sont malheureusement reconnaissables pour une oreille française.

³³ Ottlik, 1964, 41-42.

³⁴ Op. cit., 12.

³⁵ Op. cit., 44.

³⁶ Op. cit., 17.

c'est « conserver intact le mécanisme le plus secret de notre âme ». ³⁷ Comment s'y prendre?

Medve, lui, il a peut-être la réponse. Sa propre réponse. Mais son expérience qui est celle des limites, de la frontière, ne s'inscrit ni ne se transmet par la parole. Car, à peine l'aura-t-il prononcée que les mots sonneront faux. Ce qui reste donc, c'est ce « Heu » émis par Bébé, pour mettre fin à la discussion avec Szeredy. « Heu, un de ces jours. C'est-à-dire: un de ces jours, tu verras. Un de ces jours, je regarderai ce que Medve a écrit. Un de ces jours, je te le donnerai. Un de ces jours, ça s'arrangera d'une manière ou d'une autre ». ³⁸ Car: « cela ne dépend pas de la volonté ni des efforts de l'homme, mais de la miséricorde de Dieu ».

Mise en abîme des sens

Arrivé à ce point, Bébé entreprend la lecture du manuscrit de Gábor Medve. En dépit de la fonction "référentielle" que Bébé lui attribuait au départ, ce texte trouble l'idée d'une compréhension parfaite, puisque comme référence, au fur et à mesure qu'il s'y avance, il se révèle faux. L'attente que Bébé porte est une tentative vouée à l'échec, puisqu'il doit assumer l'expérience la plus pénible, à savoir que son ami a vécu et enregistré *différemment* l'histoire de ces trois années passées ensemble à l'école militaire. Il lui faut donc renoncer à l'idée que s'il réussissait à parcourir le même itinéraire, s'il arrivait à trouver tous les indices disséminés de leur vie commune, il pourrait saisir la vérité, la question et la réponse au problème de Szeredy. Qu'on ne croie pas pour autant qu'il soit probable d'émettre la bonne question... Car celui qui détient la question ultime, la vérité, c'est peut-être cet innommé à qui Bébé fait timidement allusion à plusieurs reprises durant la narration, sous le nom de Dieu. Il nous semble que vouloir à tout prix nommer cet innommé et lui trouver un équivalent serait impossible, dans le sens où Jacques Lacan emploie ce terme. (« Je dis toujours la vérité: pas toute, parce que toute la dire, on n'y arrive pas. La dire toute, c'est impossible, matériellement: les mots y manquent. C'est même par cet impossible que la vérité tient au réel. » ³⁹) Par rapport à ces histoires approximatives qui se dégagent du texte de Medve, Bébé, ayant l'intention de briser et quitter l'ordre de l'approximation, s'acharne à accéder à l'irréprochable. Moyennant quoi, il tâche de ranger les événements dans un ordre chronologique; « ... si je ne rends pas compte des faits dans l'ordre chronologique, j'introduis inévitablement dans le cours du récit — qui a déjà une tendance naturelle à s'engager dans des interprétations arbitraires — des accents faux, des considérations partiales, des points de vue accidentels, déformés, fragmentaires, en mettant les matériaux en ordre... ». ⁴⁰ C'est en suivant cette philosophie que Bébé intervient à plusieurs reprises sur le texte de Medve pour le rendre authentique (« je suis obligé d'interrompre ici le

³⁷ *Op. cit.* 20.

³⁸ *Op. cit.*, 22.

³⁹ Jacques Lacan, *Télévision*, Seuil, 1974, 9.

⁴⁰ Ottlik, 1964, 113.

manuscrit de M... C'est-à-dire de Medve Gábor [...] je ne puis, quant à moi, concevoir ce M... autrement que comme un auto-portrait, et c'est dans ce sens que je vais le *retoucher* désormais; [...] Je suis convaincu que Medve Gabor décrit sincèrement ses impressions, et que sa mémoire ne le trompe pas [...] *pourtant*, j'ai moi-même une mémoire peu courante ». ⁴¹

Jeu de citations. Cette technique sera donc fondée sur une balançoire dont le pivot est toujours l'autre qui s'installe entre les deux narrations, deux narrateurs, au sein d'une seule écriture, entre celle de Bébé, écrite à la première personne, et celle de Medve, à la troisième. « Je » et « Il » pivotent toujours l'un sur l'autre, mais la solution d'Ottlik se montre encore plus compliquée: ces doubles points de vue se dédoublent (*Mon nom est légion*), introduisant ainsi un Bébé, lecteur du manuscrit de Medve, un Bébé, auteur d'un texte, et un autre, fruit du débat tacite ou « tu » (du verbe *taire*) des deux « textes », ainsi qu'un Medve *je*, non-dit, toujours silencieux — sauf une fois à la fin du livre ⁴² —, et un Medve *autre* qui fait en troisième personne des expériences inouïes. Ce jeu de textes assure un renvoi perpétuel au texte de Medve. Palpitant celui de Bébé qui, au début, lecteur obstiné, perd cette passion au fur et à mesure qu'il s'avance dans le temps, et au fur et à mesure que la vie à l'école militaire lui devient habituelle, pour se permettre enfin d'oublier le manuscrit de Medve... Tant il est vrai qu'il triche. Forcément. Et cette tricherie ne tient pas seulement au statut du mot, incapable de « représenter le désordre » et à l'oubli qui guette toute mémoire. C'est une tricherie salutaire dans le sens où c'est grâce à elle qu'émerge un ordre dépassant l'ordre du symbolique pour laisser *voir* un nouvel ordre relevant de l'imaginaire. C'est ici qu'il faudrait faire intervenir notre point de vue sur la phrase en position intertextuelle. Non seulement elle s'offre comme une structure-dialogue et se greffe sur une structure monologisante, comme on vient de le présenter, mais en le faisant se défaire, c'est-à-dire s'essoufle, s'évanouit, accède à un registre qui n'est plus en deçà, mais au-delà du dit...

Comment Bébé procède-t-il?

Faisant appel plusieurs fois au même passage du manuscrit de Medve et le citant entre guillemets, il introduit une variante toujours différente de la précédente. Comment définir autrement ces erreurs de citations et l'ambiguïté qui en découle sinon comme une sorte de consécration intentionnelle de la vraisemblance et de l'authenticité due justement à la présence d'un texte de référence: c'est une technique qui déconstruit le statut de sa propre référence en tant que référence, en tant que sens...

⁴¹ *Op. cit.*, 34-40. (nous soulignons).

⁴² Bébé a trouvé dans le manuscrit de Medve « un tas de notes à part, la plupart écrite à la première personne, dont il recopie quelques lignes », qui du point de vue de la multiplication des narrateurs nous semblent significatives; en voici quelques extraits: "Mes pauvres amis, j'ai dix mille âmes; laquelle accusez-vous des choses qui vous déplaisent? Je suis égoïste, fuyant, indifférent, incapable d'affection? [...] Et vous, ne voyez-vous pas que vous avez dix mille âmes aussi?" (384).

La structuration interne du roman est donc portée par la phrase citée, du même que les trois propositions de ce passage se déploieront dans les trois parties du roman. Tandis que le titre du premier chapitre — « Non est volentis » — reprend la première séquence de la citation biblique, et le troisième chapitre — « Ni à celui qui court » ("neque currentis") — la deuxième séquence de celle-ci dans sa traduction française, c'est le deuxième chapitre intitulé « Boue et neige » qui répond à la troisième séquence de la phrase-maîtresse, c'est-à-dire à « sed miserentis dei ». Ce deuxième révèle une dimension sacrale, celle du salut divin qu'accentue d'une façon symbolique la position centrale du chapitre. C'est ce chapitre qui transforme la pluie — source du déplaisir car boueuse — en neige — source du plaisir de la propreté, prometteuse d'un pardon du ciel. (« La miséricorde céleste avait étendu sous nos pieds un tapis propre et moelleux ».⁴³) Aussi ne faut-il pas oublier que c'est durant cette période de sa vie que Medve subit l'expérience douloureuse pourtant libératrice de sa fuite, évasion ratée (« ni à celui qui court... ») qui devait lui apporter le message de sa vie: *vis*. En effet, ce « vis » (vie) ne sera vécu que dans le chapitre suivant, lorsque au cachot il arrive à subsumer ce message depuis longtemps attendu, toujours échappé à ses sens, jamais compris. La parole de saint Paul se répand, se transforme en neige, gouverne, habite la narration et lui souffle un message "symbolique", tout cela grâce à une technique d'écriture qui remet toujours à l'intervalle suivant le moment de dire. Cette technique de la « mise en abîme » est aussi celle de l'Écriture sainte: c'est la mise en abîme continue de la présence de Dieu. Toujours différée, cette présence ne peut jamais se réaliser. Calque, *ersatz*, la force symbolique de la parole de "l'apostolos" témoigne pourtant d'une puissance divinatoire: non seulement son épître ouvre le manuscrit de Medve, mais elle le termine également comme une réponse possible de l'auteur et comme une phrase inconnue, incomprise pour l'enfant, qui demande à être exhibée. Bref, elle incite à parcourir l'itinéraire de cet espace symbolique. Le parcourir, à savoir le comprendre ou plutôt se comprendre. Ce qui est au-delà reste donc l'affaire de Dieu, « car cela ne dépend pas de la volonté ni des efforts de l'homme, mais de la miséricorde de Dieu ». Voilà la phrase répétée dans sa traduction française. Mais saint Paul ne s'arrête pas. Le mouvement du texte biblique nous prend, nous engloutit pour nous mettre enfin devant l'évidence elle-même. Le nom ou plutôt les différents noms de Dieu ne sont qu'une mise en abîme de la présence. Présence en abîme... « C'est ainsi que l'écriture dit au Pharaon: *Je t'ai suscité précisément pour montrer en toi ma puissance et pour que mon nom soit proclamé par toute la terre*. Ainsi donc il fait miséricorde à qui il veut et il endure qui il veut » (Rm, 9, 16-18). L'événement auquel cette partie de la lettre a trait, exposé dans l'Ancien Testament (Ex, 9,16), se réclame d'un acte du Seigneur déjà relaté, ou encore à son nom, au nom du Père, qui comme référence des références prouve sa souveraineté et sa puissance. Il est — comme on le sait — la Loi.

Cette composition de la lettre citée rappelle formellement la technique narrative d'Ottlik que l'on a qualifiée jusqu'ici de tâonnante, hésitante, emboîtante. Cette hésitation qui caractérise non seulement le passage évoqué mais presque tous les événe-

⁴³ *Op. cit.*, 239.

ments du passé remémorés dans le roman, trouve chez lui une expression littéraire et dépasse le simple questionnement stylistique ou technique. Elle devient philosophie. Le moment rappelé par ce passage intertextuel que Géza Ottlik ne dit pas littéralement dans son livre, enveloppe d'autres moments toujours en déploiement et invite à concevoir ce procédé narratif comme fait à l'image de la Bible, cherchant, par ces renvois perpétuels, à discerner la référence des références. Dieu ou mieux encore cet innombrable, celui qui n'a pas de nom, dans le sens que Derrida prête à ce mot.⁴⁴ Cette interprétation semble d'autant plus pertinente que les passages cités de l'Écriture sainte font appel toujours au nom (« que *mon nom* soit proclamé; afin qu'on publie *mon nom* par toute la terre »), au nom propre de Dieu. Et comme on le sait de la *Genèse*: « nommer est un acte divin, arbitraire, mais nécessaire ("véritable") et obligatoire pour l'homme ». ⁴⁵ Ce que Derrida « appelle "nom propre" est donc toujours déjà impropre, et l'acte de nomination qu'on voudrait comme origine et prototype du langage suppose l'écriture au sens élargi donné à ce mot par Derrida ». Par conséquent « [...] nommer dénomme, le nom propre déproprie, désapproprie, exapproprie [...] ». ⁴⁶ Cet abîme "philosophique" est à la base de la méthode connue depuis longtemps de la peinture, comme le note Szegedy-Maszák, rappelant la structure « *en abyme* » d'André Gide, défini dans son *Journal* de 1893. Alors que chez Gide, de cette technique s'érige un texte nouveau, le lecteur voyant comment sous le travail créateur de ses auteurs ce même texte s'écrit au sein du roman, Ottlik qui avait mené jusqu'au bout les possibilités de ce procédé narratif, ne se contente pas d'appeler à vie un autre "texte", mais poussé par le mouvement et par la volonté de pouvoir capter un moment "authentique", il déplie les textes imbriqués, les ouvre d'image en image, de mot en mot, pour les faire parvenir à un point où ces images, sans paroles, ne se tiennent plus debout, évanouies, tombent dans le vide, dans l'abîme, dans le silence. C'est la perte de la question, c'est l'oubli de la référence. Autant l'on s'en approche, autant elle s'efface. L'oubli de l'être. Force est d'avouer que le médiateur n'a rien à faire. Force nous est de confesser qu'il n'y a même pas de médiateur. Le message *réel* à transmettre n'existe pas en tant que message formulé. Il ne reste que des messages symboliques (les tableaux, la neige et la boue, etc.). Et même le « message capital, constitué d'un seul mot du cavalier trotant vers Trieste » ⁴⁷, ce « vis » ⁴⁸ énigmatique n'est que le fruit de l'imaginaire de Medve, comme l'est le cavalier lui-même, la ville de Trieste, jamais vus, seulement fantasmés. Sa présence est une présence de traces (mnésiques) gravées dans l'édifice de la mémoire. Cependant « le sens [d'une phrase] ne relève pas de la préméditation, mais bien plutôt il tient dans ce qui lui échappe ». ⁴⁹ D'où le silence obstiné *qui veut dire*: « ...les paroles ne valent rien. Quelque part, il connaissait peut-être les choses, mais sans

⁴⁴ Cf. Jacques Derrida, « La différance », *Marges de la philosophie*, Éd. de Minuit, 1972, en particulier 28-29.

⁴⁵ Julia Kristeva, *Le langage cet inconnu*, Paris, Seuil, Coll. « Points », 1981, 100.

⁴⁶ Geoffrey Bennington, « Derridabase », *Jacques Derrida par G.B. et J.D.*, Seuil, 1991, 102.

⁴⁷ Ottlik, 1964, 255.

⁴⁸ *Ibid.*

⁴⁹ Catherine Backès-Clément, « Lacan ou le "porte-parole" », *Critique*, février 1968, 249.

paroles; et pour cette raison il n'aimait pas s'exprimer. Plus les mots se faisaient rares, plus on s'approchait de la vérité, et l'essence dernière des choses se trouve peut-être dans la région du silence, il n'y avait pas de place ailleurs pour elle ».⁵⁰

« Vicissitudes »? « Superfluous experiences »?

Ce que les héros d'Ottlik nous font voir, c'est leur combat pour, avec et contre les mots. Afin de (se) comprendre, un vrai combat difficile pour la survivance, affrontement de la résistance liée à la *lettre* (à juste titre à celle de saint Paul), car c'est elle qui précède et bloque toute compréhension. Ceci pour dire que la perte de la question qui, comme perte, n'est même pas envisagée par les "héros" de *Une école à la frontière*, ou plutôt l'évanouissement définitif de toute question, semble être la condition sine qua non de l'écriture d'Ottlik. Son expérience, comme celle de ses "héros" mène du silence à la parole. Aventure de la parole pour assumer la perte de celle-ci... Car parler paraît plus simple que se taire...

⁵⁰ Ottlik, 1964, 158.

Les entrepreneurs juifs et la naissance du capitalisme en Hongrie 1830-1850

Introduction

Le commerce, et plus précisément le commerce de gros, qui va devenir un des domaines privilégiés par les Juifs, est centré avant tout sur Pest. La ville devient en effet, dès après la fin des guerres napoléoniennes dont elle a pu profiter, le passage obligé de tout le commerce avec la Hongrie. La Hongrie servait déjà de réserve pour la Monarchie, mais les principaux bénéficiaires de cette situation étaient les marchands viennois. Après le blocus continental auquel se joignit l'Autriche, le transport des marchandises continuait certes à s'effectuer sur le Danube, mais leur transbordement avait lieu à Pest. Les commerçants profitèrent rapidement de ces nouvelles possibilités, et bien entendu en premier lieu les grossistes. En 1812, on comptait entre 50 et 60 grossistes sur un total de 1 049 commerçants à Pest.²

Après la fin des guerres napoléoniennes, les marchands viennois inondent à nouveau le pays de leurs productions, mais celles-ci doivent passer par Pest; ils ont donc besoin d'intermédiaires, le nombre d'entrepôts de grossistes est d'environ une centaine au début des années 1830. Si pendant longtemps la gamme des produits négociés ne change pas, en revanche le volume des échanges devient considérable: une foire pouvait atteindre les 20 millions de florins de chiffre d'affaires entre 1825 et 1830, et il y avait quatre foires par an.³

Parallèlement, le développement progressif de l'agriculture vers des volumes de production beaucoup plus importants entraîne un besoin croissant pour les grands propriétaires terriens d'intermédiaires, tant sur le domaine même, que pour convoyer les marchandises vers les marchés, puis vers la capitale. Le principal produit d'exportation de la Hongrie demeure les céréales; cette production est essentiellement destinée à Vienne et à la Basse-Autriche, mais dans le cas de mauvaises récoltes, les céréales hongroises pénètrent jusqu'en Styrie, au Tyrol, voire jusqu'au Vorarlberg, l'autre di-

¹ L'auteur a soutenu sa thèse de doctorat *Les Juifs de Hongrie, 1825-1849, problèmes d'assimilation et d'émancipation* à l'Université de Paris I, sous la direction du Professeur Bernard Michel. Une version abrégée portant le même titre vient de paraître, publiée par le Centre d'Études Germaniques de l'Université de Strasbourg III sous forme de hors série de la *Revue d'Europe Centrale*.

² István Hunyadi, « Une agglomération provinciale devient métropole: évolution de Budapest au XIX^e siècle (1790-1914) », *Études danubiennes*, Strasbourg, 1985, 92.

³ *Id.* 93.

rection prise par les exportations hongroises est la Bohême-Moravie. Il arrive même que ces produits franchissent les frontières de l'Empire et on peut les trouver en Bavière ou en Italie.⁴

Les années 1840, malgré la répétition de récoltes médiocres, marquent l'élargissement du marché intérieur, dont profitent certes les marchands viennois, mais également les commerçants de Pest. Les productions traditionnelles demeurent mais s'intensifient comme par exemple le tabac et la laine. Cette dernière atteint presque le niveau des céréales dans l'exportation, mais elle va surtout assurer l'essor de la toute jeune industrie textile.⁵

Dans ces années, le commerce extérieur de la Hongrie vers l'Autriche ne cesse de croître, accompagné bientôt du développement des méthodes de culture, ainsi que du début de l'industrialisation, notamment la minoterie qui allait devenir l'un des principaux atouts du royaume. Les intérêts du commerce de gros rejoignent ceux des industriels, car il s'agit bien souvent des mêmes personnes. En un mot, la Hongrie essaie de combler son retard vis-à-vis de l'Autriche, et cette compétition n'est pas seulement commerciale; à travers la modernisation du pays mise en oeuvre par les grands propriétaires, et dont le Comte Széchenyi s'est fait le meilleur avocat, il s'agit en fait d'un avatar de la lutte pour une certaine indépendance.

Dans cette lutte économique, les nobles vont avoir besoin d'alliés et vont les trouver en la personne des Juifs, ceux-ci étant présents tout au long de la chaîne de diffusion puis de transformation des produits du grand domaine. C'est tout d'abord le commanditaire qui se charge du transport puis de la commercialisation sur le marché le plus proche, ensuite le relais est assuré à Pest par le commerçant en gros, et enfin, dans le cas surtout de la laine ou des céréales, l'industriel opère la transformation en produits semi-manufacturés.

Au fur et à mesure que les marchés s'étendent, le rôle des Juifs devient de plus en plus important et la fonction de colporteur, au bas de l'échelle, est finalement réservée aux derniers immigrés. On peut quasiment dire que le négoce en gros des produits bruts des grands domaines à été non pas inventé certes, mais développé et porté à son meilleur niveau par les Juifs et avant tout par les commerçants de Pest.⁶ On les comptera parmi les plus grandes fortunes juives de Hongrie, et ils se tourneront rapidement vers la finance pour assurer à leurs affaires la meilleure rentabilité possible.

La majorité des grossistes de Pest furent des Juifs; au milieu du siècle, sur un total de quelque 230 grossistes, on connaît au moins 142 Juifs, les autres sont le plus souvent d'origine grecque ou arménienne.⁷ Entre 1800 et 1815, 70% des licences de grossistes

⁴ Gyula Mérei, « Der Außenhandel des Königreichs Ungarn » (1790-1848), *Études Historiques Hongroises*, Budapest, 1980, 439.

⁵ *Id.* 446.

⁶ Viktor Karády, István Kemény, « Les Juifs dans la structure des classes en Hongrie: essai sur les antécédents historiques des crises d'antisémitisme du XX^e siècle », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales* n° 22, Paris, 1978, 30.

⁷ Vera Bácskai, *A vállalkozók előfutárai. Nagykereskedők a reformkori Pesten*, Budapest, 1989, 14.

sont accordées à des Juifs venant s'installer dans la capitale, et entre 1830 et 1840, 57% des 117 nouveaux venus sont des Juifs.⁸

Dans les années 1830, les grossistes juifs changent d'orientation; en un mot, ils diversifient les produits, ce qui leur évite les désagréments financiers que peut occasionner une mauvaise récolte par exemple. Comme ailleurs en Europe, la mode est aux produits exotiques, notamment aux épices, et les commerçants de Pest n'y échappent pas. En lâchant pour ainsi dire quelque peu les traditionnels produits agricoles, les Juifs laissent une partie du marché disponible pour d'autres commerçants, notamment les Allemands; peu de Hongrois sont en effet présents dans cette branche à l'origine. Ce sont les Juifs qui vont bientôt représenter la classe commerciale hongroise. Dans les années 1830, un tiers des grossistes non-juifs sont nés en Hongrie; les Juifs quant à eux, en sont encore à la première génération ou viennent directement de l'étranger; au milieu du siècle, un tiers des grossistes juifs est originaire d'Óbuda, mais la majorité est formée par des Juifs nés à Pest, ce qui laisse supposer l'ampleur de l'évolution, les autres viennent de province et de l'étranger.⁹

Le besoin de s'organiser pour faire face aux corporations de marchands chrétiens se fait rapidement sentir. Il existait depuis 1699 à Pest une corporation des commerçants (« *Polgári Kereskedelmi Testület* »), essentiellement dominée par les Allemands. Les Juifs, qui n'y sont pas admis, créent en 1815 leur propre corporation (« *Zsidó Kereskedelmi Testület* »). Dans les années 1840, cette association regroupait 120 membres.¹⁰ Ce nombre peut paraître faible, mais une autre corporation avait vu le jour entre temps, celle-ci réservée plus particulièrement aux grossistes. Fondée en novembre 1835 par l'Empereur Ferdinand, cette association royale des marchands de gros était ouverte à tous, sans distinction de confession.¹¹

Par la suite, d'autres associations seront créées, mais plus directement consacrées au développement de la manufacture et de l'industrie, elles seront d'ailleurs intégrées aux autres organismes de ce type créés à l'initiative de Lajos Kossuth dans les années 1840.

1. Du commerce de gros à la finance: l'assimilation par le commerce

La famille Ullmann

Fils d'Abraham Ullmann, marchand aisé de Preßburg parti tenter sa chance à Pest, Mózes Ullmann, né en 1783 à Preßburg, obtient le droit de résidence en 1802; il ouvre une boutique de tissus. Il se marie en 1806 avec la fille d'un commerçant aisé de

⁸ *Id.* 16.

⁹ *Id.* 20., voir également Vera Bácskai, « Die Pester Großkaufleute: Stadtbürger, Unternehmer oder Dritter Stand? », *Bürgertum in der Habsburger Monarchie*, Vienne/Cologne, 1990, 21-30.

¹⁰ István Végházi, « The Role of Jewry in the Economic Life of Hungary, *Hungarian Jewish Studies* », n° 2, New York, 1969, 58.

¹¹ Nikolaus László, *Die geistige und soziale Entwicklung der Juden in Ungarn in der ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts*, Berlin, 1934, 23.

Pétevárad, également installé dans la capitale. Veronika Hirschl apporte 5 000 florins de dot et 2 500 florins en titre bancaires. Mózes Ullmann développe les échanges avec l'étranger et notamment avec Vienne et même avec l'Angleterre en ce qui concerne la mousseline.¹²

Bien que le droit de résidence ne puisse être transmis qu'une seule fois, Abraham Ullmann obtient en 1816 que ses deux autres fils, Samuel et Gabriel, en héritent. Sacrifiant à la tradition, ils effectuent leur voyage en Europe avant de prendre la succession de leur père. Ils visitent notamment l'Angleterre, l'Italie et l'Allemagne et nouent de nombreux contacts commerciaux.

La famille Ullmann fait partie des principaux bénéficiaires des guerres napoléoniennes, pendant lesquelles elle se lance dans le commerce du tabac, qui ne tarde pas à devenir une affaire florissante, avec des dépôts à Debrecen et dans le comitat de Tolna. Ils deviennent rapidement les plus gros négociants en tabac du pays, employant près de 300 personnes.

Des trois frères Ullmann, c'est Mózes qui fait véritablement fortune, même si les deux autres puis leurs enfants peuvent être considérés comme des commerçants aisés. En 1822, il devient l'un des dirigeants de la corporation juive des commerçants, mais ne tarde pas à prendre la direction de la conversion. À partir de 1825, il change son prénom et se fait appeler Mór János, il se convertira en 1830¹³; son épouse demeurant dans la foi juive, il divorce et se remaria en 1832 avec une jeune fille noble, Borbála Szentiványi. Il avait été auparavant lui-même anobli, prenant le nom de Szitányi, son titre de noblesse lui coûte 500 000 florins.¹⁴

Les activités bancaires sont le principal parallèle des activités commerciales et Ullmann fera partie du Conseil d'administration de la Banque Commerciale Hongroise, fondée en 1841. Il en fut, après les Rotschild, l'un des principaux actionnaires. Il jouera également un rôle important dans la fondation de la minoterie.

Les trois fils de Mózes Ullmann, issus de son premier mariage, continueront les affaires familiales et les feront prospérer. Ils s'impliqueront dans la révolution de 1848 et émigreront un certain temps. L'aîné, Bernát, sera élu député en 1861.

La création de la Banque commerciale hongroise de Pest (« *Pesti Magyar Kereskedelmi Bank* ») repose en grande partie sur une initiative de Mózes Ullmann.¹⁵ En effet, constatant avec le Comte István Széchenyi l'absence d'une banque hongroise et la subordination du commerce hongrois à la banque nationale autrichienne, il propose en 1830 de créer une institution de crédit qui rassemble un capital permettant de développer le commerce et l'industrie du pays. Avec un capital de 2 millions de florins, il décide alors de fonder la « *Erste ungarische Commercialbank* », choisissant le Palatin comme président et protecteur. Une pétition est adressée au Conseil de Lieute-

¹² Vera Bácskai, *A vállalkozók előfutárai*, op. cit. 145.

¹³ William O. Mc Cagg, « Jewish Conversion in Modern Times », Todd Endelman, (dir.), *Jewish Apostasy in the Modern World*, New York, 1987, 147.

¹⁴ Vera Bácskai, op. cit. 146.

¹⁵ Jakob Pólya, *Geschichte der Entstehung und des fünfzigjährigen Bestandes der Pester ungarischen Commercial-Bank*, Budapest, 1892, 29.

nance.¹⁶ Le projet met quelques années à aboutir, mais le soutien du Palatin est capital et en 1835, la requête arrive à la Chancellerie; à la fin de cette année, la Banque Nationale Autrichienne déclare laisser le champ libre à la création d'une banque hongroise.¹⁷

Les négociations traînent encore quelque peu, puis finalement, après modification des statuts, la sanction royale est obtenue en 1840; en juin 1841, tout est achevé du côté de la Chancellerie et le "privilegium" de Ferdinand consacrant la naissance de la Banque est signé le 14 octobre 1841. La première assemblée générale de la banque aura lieu le 30 avril 1842.

Parmi les membres du conseil d'administration et du comité directeur de la banque, on retrouve les plus ardents partisans du développement industriel et commercial de la Hongrie, ainsi à côté de Széchenyi, Simon Dubraviczky et le Comte Albert Sztáray, qui préside d'ailleurs la banque.

Les Juifs présents dans les instances de la banque sont bien entendu non seulement les membres les plus influents de la communauté comme le directeur de l'hôpital juif, Philipp Jakobovics qui achète 10 actions, mais aussi et surtout les plus riches, à savoir les frères Kunewalder (2 actions), Hermann Löwy (2 actions), Joseph Löbl Boskovitz (12 actions), et finalement les deux frères Wodianer, Samuel et Rudolf, qui totalisent 90 actions.¹⁸

Les familles Ullmann et Wodianer sont également présentes au sein de la corporation royale des commerçants de gros, fondée par l'Empereur, et dont les statuts sont publiés en 1842, portant la signature des principaux marchands de gros de Pest.¹⁹

L'autre lien qui rapproche les deux familles est l'union en 1833 entre Móric Wodianer, fils de Samuel, et Franziska Ullmann, fille de Mózes. La jeune fille apporte aux Wodianer 30 000 florins en dot, ainsi que 20 000 florins provenant de l'héritage de sa mère.²⁰

La famille Wodianer

Le parcours de la famille Wodianer rappelle par bien des traits celui des Ullmann. À la base de la famille, Samuel Wodianer est un marchand vraisemblablement originaire de Bohême, installé ensuite dans le comitat de Bács; son fils Fülöp se fixe finalement à Szeged en 1789. Pratiquant le commerce de produits agricoles, surtout la laine et le tabac, Fülöp Wodianer devient en peu de temps l'un des commerçants les plus aisés de la ville. Sa prospérité devient telle qu'il part pour Pest au début du siècle.²¹

¹⁶ *Id.* 31.

¹⁷ *Id.* 42.

¹⁸ *Id.* 357. Le prix d'une action était de 500 florins; deux mille actions furent émises tout d'abord.

¹⁹ Jakob Pólya, *A Pesti polgári kereskedelmi testület és a Budapesti nagykereskedők és nagyiparosok társulatának története*, Budapest, 1896, 493-494.

²⁰ Vera Bácskai, *op. cit.* 162.

²¹ *Id.* 153.

Des trois fils de Fülöp, deux continuent l'affaire familiale, le troisième se tournant vers le Talmud et devenant un grand érudit. Les deux filles épousent des commerçants aisés. Samuel Wodianer prend en charge la filiale de Szeged et Rudolf se concentre sur l'affaire de Pest à partir de 1810; il fait d'ailleurs l'objet d'une intervention de la communauté auprès du Conseil de Lieutenance en 1829, afin que le droit de résidence à Pest lui soit accordé.²²

Avec un revenu annuel de 6 500 florins, Samuel Wodianer est le commerçant le plus aisé de Szeged: à la laine et au tabac, il ajoute les céréales, obtenant pour ses grains des commandes de l'armée. Sa réussite est telle qu'il lui devient difficile de gérer ses affaires de Szeged, il est trop isolé des voies de grande communication. Il rejoint son frère à Pest. La même année, en 1834, il réussit à obtenir le droit de tolérance à Pest, puis à Vienne, comme le montre une intervention du conseil municipal de Pest auprès du Conseil de Lieutenance en septembre 1834.²³

En 1833, le revenu personnel de Rudolf et Samuel Wodianer est évalué respectivement à 2 000 et 4 000 florins.²⁴ En 1838, le chiffre aura quelque peu baissé mais les deux frères, comptabilisés dans la catégorie des commerçants de gros, sont néanmoins parmi les plus aisés, Samuel étant même en tête de cette catégorie avec 3 200 florins.²⁵ Par la suite, en 1839, 1840 et 1841, le revenu des Wodianer évolue peu, restant autour de 3 000 florins pour Samuel et de 2 000 pour Rudolf.²⁶ Mais ces chiffres ne reflètent pas l'extraordinaire expansion des Wodianer; en effet, la plus grande part des bénéfices se faisait à Vienne, et le chiffre d'affaires s'élevait à plusieurs dizaines de milliers de florins.

De sa boutique, Samuel Wodianer traite avec la Hollande et l'Angleterre, employant environ 200 personnes; il exporte jusqu'à 7 000 quintaux de laine vers l'étranger, s'implantant sur les marchés français et italien. Durant cette période, les exportations viennoises vers l'Angleterre passaient par Hambourg, les marchands préférant la route terrestre, plus sûre mais très onéreuse. Wodianer casse les prix en choisissant la route maritime par Trieste, beaucoup moins chère.²⁷ Le commerce Wodianer à Vienne est bientôt pris en main par Mór (1810-1885), fils de Samuel.²⁸ C'est surtout cette branche qui prospère, Rudolf restant certes aisé, mais moins entreprenant que son frère; il ne connaît pas une telle réussite. Il semble d'ailleurs qu'il ne se soit pas converti,

²² Országos Levéltár, Helytartótanácsi Levéltár (Archives Nationales Hongroises, Archives du Conseil de Lieutenance). série C55, carton 147 (1829), feuillets 180 à 193. Les interventions datent de janvier-février 1829; la requête connaîtra une issue positive.

²³ O.L.H.L. série C55, carton 167 (1834), feuillets 336 à 350, intervention de Veidinger du 5 septembre 1834.

²⁴ O.L.H.L. série C55, carton 159 (1833), conscription de la ville royale de Pest, feuillets 6 à 41.

²⁵ O.L.H.L. série C55, carton 178 (1838), fons 1, positio 126, conscription de la ville royale de Pest, feuillets 2 à 64.

²⁶ O.L.H.L. série C55, carton de 1842, Fons 1, positio 68, conscription de la ville royale de Pest pour les années 1839, 1840 et 1841.

²⁷ Gyula Mérei, *Magyar iparfejlődés 1790-1848*, Budapest, 1951, 170-171.

²⁸ Vera Bácskai, *op. cit.* 156.

alors que Samuel semble l'avoir fait dans les années 1830. Un fils de Rudolf, Béla, sera néanmoins anobli en 1867.

Samuel Wodianer et ses deux fils, Mór et Albert, seront anoblis en 1844, sous le nom de Kapriorai, l'apanage royal de Kapriora est situé dans le comitat de Krassó; Mór sera élevé au rang de Chevalier en 1858, puis de Baron en 1863. Albert reviendra définitivement en Hongrie en 1867 et sera fait Baron hongrois en 1886.²⁹

Les affaires de la famille Wodianer, du moins de sa branche viennoise connaissent une prospérité constante tout au long des années 1840 et bien au-delà. Après une alliance commerciale avec le Baron Sina, ils contrôlent tout le commerce du tabac de la région de la Tisza, principale productrice. Entre 1843 et 1847, ce sont 91 000 quintaux de tabac, 46 000 de grains et 12 000 de colza qui sont négociés par le seul Wodianer.³⁰

Comprenant très vite l'intérêt à tirer de la banque commerciale hongroise et du développement de la Hongrie en général, les Wodianer, les deux branches confondues, seront de toutes les aventures. Ils participent ainsi à la création de la banque hongroise, puis au financement du premier pont sur le Danube, enfin à la fondation de la minoterie et de la société de navigation à vapeur sur la Tisza.³¹ Ils seront également parmi les promoteurs des chemins de fer. On les retrouve dans toutes les instances dirigeantes, ainsi au sein de la Caisse d'Épargne hongroise (« *Pesti Hazai Takarékpénztár* »), fondée en 1840, où Samuel Wodianer figure à côté de trois autres Juifs, parmi les douze membres du comité directeur.³²

La famille Wodianer investit dans l'industrie minotière et ce n'est pas un effet du hasard, les années 1840 sont également la période du développement de l'industrie hongroise, en partie initié par les Juifs. L'évolution se fait rapidement entre les techniques artisanales et la manufacture, qui prend elle-même des proportions importantes, à tel point que pour certaines productions, on puisse parler à juste titre d'industrie.

2. De l'artisanat à l'industrie

La période des années 1830-1840 connaît un développement considérable de l'artisanat puis de la manufacture en Hongrie. Les manufactures existantes sont encore les héritières du XVIII^e siècle; il s'agit essentiellement de soieries, tanneries, distilleries et teintureries. Elles ne peuvent cependant pas se développer efficacement et n'entrent

²⁹ Hans Jäger-Sunstenau, *Die geadelten Judenfamilien im vormärzlichen Wien*, Vienne, 1950, (thèse de doctorat) 186-187.

³⁰ Vera Bácskai, *op. cit.* 160.

³¹ La minoterie de Pest (« *Hengermalom Társaság* ») est née de l'initiative de Széchenyi. Une association de construction de moulins à vapeur (« *Gőzmalomépitő Egyesület* ») est tout d'abord constituée en 1839. En 1841, la minoterie « József » est implantée dans Lipótváros, grâce à l'activité de l'association, essentiellement formée de grossistes en grain. Sur cette industrie, voir Vilmos Sándor, « A Budapesti nagymalomipar kialakulása » (1839-1880), *Tanulmányok Budapest múltjából*, XIII, Budapest, 1959, 315-422.

³² *Allgemeine Zeitung des Judentums*, n° du 1^{er} février 1840, 67-68.

pas en concurrence avec les entreprises autrichiennes. Une loi de 1840 introduit la liberté de « produire et de vendre ses produits » pour tout entrepreneur possédant une autorisation.³³ C'est la voie ouverte au développement de la manufacture et de l'industrie. L'apparition du crédit puis d'associations d'encouragement à la pratique industrielle, ainsi que la création de nouvelles corporations, vont faire entrer la Hongrie dans la modernité.

Les corporations d'artisans demeurant fermées aux Juifs; ceux-ci vont profiter du mouvement de création de ces associations d'encouragement. Ils entreront en masse dans ces organismes, qu'ils contribueront à développer. Ils fonderont parfois leurs propres associations, comme les commerçants. Les pionniers en la matière sont les artisans de Miskolc qui créent dès 1836 leur propre corporation (« *Miskolci Egyesült Izraelita Ipartársulat* »), qui fonctionnera jusqu'en 1848 sur le modèle des autres corporations.³⁴

À l'échelle nationale se crée en 1842 l'Association pour le développement de l'agriculture et de l'artisanat parmi les Juifs (« *Magyar Izraelita Kézmű és Földműves Egylet* »), avec des représentations à Arad, Debrecen et Nagykanizsa.³⁵ Le Comte Lajos Batthyány et Lajos Kossuth approuvent cette initiative et feront intégrer l'association à la Société nationale de défense de l'industrie (« *Országos Védegylet* »), créée en 1844 dans le but de promouvoir les produits hongrois, d'encourager l'industrie et d'empêcher l'envahissement du marché par les produits manufacturés étrangers.³⁶

Dans le même esprit, Kossuth fonde en 1845 une Association pour la création industrielle (« *Gyáralapító Társaság* »), au sein de laquelle on retrouve la famille Ullmann.³⁷ Cependant, la plupart des fabriques et entreprises qui vont se développer à partir de cette date, comme celle de la famille Goldberger, sont le plus souvent d'implantation ancienne; le changement consiste plutôt en une impulsion qui est donnée par la modernisation des techniques qui touche la Hongrie, l'accès au crédit et la situation générale favorable au libéralisme et au capitalisme.

En parallèle, se développent les premières expositions de produits industriels et manufacturés hongrois. La salle de la Redoute à Pest accueille entre le 25 août et le 21 septembre 1842 la première édition. Les exposants sont au nombre de 214 et 14 426 personnes visiteront cette exposition qui propose toutes sortes de productions, dont les porcelaines de Herend, qui sont encore de nos jours la principale production de luxe hongroise. La fabrique, fondée par Mór Fischer dans les années 1830, connaît dans la décennie suivante une rapide évolution et les créations raffinées de la manufacture seront d'ailleurs primées à plusieurs reprises lors des expositions. Le fondateur, Fischer, se convertira avant 1848. Un autre artisan juif se fait remarquer lors de l'exposition: Mór Brüll, orfèvre d'Arad, se distingue en obtenant un prix pour la réalisation de bagues en or; il sera à nouveau présent en 1846.

³³ *Allgemeine Zeitung des Judentums*, n° du 1^{er} février 1840, 67-68.

³⁴ Endre Sós, *Zsidók a magyar városokban*, Budapest, 1940, 188.

³⁵ István Végházi, *op. cit.*, 58.

³⁶ Nikolaus László, *op. cit.*, 24.

³⁷ *Id.*, 23.

Une nouvelle exposition de produits manufacturés aura lieu en 1843, puis à nouveau en 1846, cette fois sur une plus grande échelle puisque le nombre des exposants passe à 516, et celui des visiteurs à 22 136. Cette édition est organisée par l'association fondée par Kossuth, qui entreprend également de monter de semblables manifestations en province: à Nagyszeben (comitat de Sáros) en 1843, à Kolozsvár, Kassa, Győr et Eperjes en 1846, puis à Sopron en 1847.³⁸

La famille Boskovitz

L'industrie textile est au début des années 1840 l'une des branches les plus négligées par les nouveaux entrepreneurs qui se dirigent de toute façon plus volontiers vers le commerce que vers l'industrie, en raison du faible niveau de capital qu'ils peuvent investir; or les machines sont chères et doivent être importées, ce qui rend l'implantation industrielle plus risquée.³⁹

Il n'est pas rare également que des entrepreneurs abandonnent progressivement une activité industrielle pourtant florissante pour se tourner vers la finance, comme cela a pu être le cas des commerçants, tout en gardant des intérêts dans l'industrie, mais s'assurant ainsi, avec la diversification des activités et des capitaux, une porte de sortie en cas de crise. Un exemple de ce type de parcours peut être vu dans la famille Boskovitz.

La teinturerie Boskovitz existe déjà à Óbuda à la fin du XVIII^e siècle, contrairement aux commerçants, qui sont généralement des hommes de la deuxième génération, comme les Wodianer ou les Ullmann, on a affaire là à une famille plus ancienne, ce qui sera également le cas des Goldberger. En 1811, l'entreprise, qui emploie alors 42 ouvriers et quelques journaliers, obtient une lettre de privilège (« gyári privilégium ») lui garantissant la liberté dans l'exercice de sa pratique industrielle.⁴⁰

Né en 1789 à Óbuda, l'héritier de la fabrique, Joseph Löbl Boskovitz devient rapidement l'un des hommes les plus riches de la capitale; il a d'ailleurs quitté Óbuda en 1821 pour aller habiter Pest, là où se traitent les affaires. Son revenu personnel se situe entre 1838 et 1841 autour de 2 000 florins, soit au niveau de Rudolf Wodianer.⁴¹

En 1841, il sera avec les Ullmann et les Wodianer parmi les principaux propriétaires juifs de Pest, ayant acquis un grand nombre de maisons et de terrains.⁴² En toute logique, il fut également l'un des dirigeants de la communauté, tout d'abord de 1836 à 1839; rappelons qu'il fut à la tête de la délégation juive à la Diète de 1839-1840; puis à nouveau en 1851. Il mourra en 1862, sans s'être converti.⁴³

³⁸ Maurice Gelléri, *Guide de l'exposition nationale du Millénaire*, Budapest, 1896, 52.

³⁹ Emma Lederer, *Az ipari kapitalizmus kezdetei Magyarországon*, Budapest, 1952, 256.

⁴⁰ Vera Bácskai, *op. cit.*, 91.

⁴¹ O.L.H.L. série C55, carton 178 (1838) et carton de 1842, conscriptions de la ville royale de Pest.

⁴² Vera Bácskai: *op. cit.*, 94.

⁴³ Zsigmond Groszmann, « A pesti zsidóság vezetői », *Magyar Zsidó Szemle*, Budapest, 1939, 52.

Boskovitz diversifie ses activités en ouvrant tout d'abord une boutique à Pest, puis des succursales en province: à Debrecen, Arad, Szeged et Nagyvárád. Il développe ainsi un réseau de merceries qui lui permet d'écouler une partie de sa production sous forme de commerce de détail sur le marché intérieur.

Il est ainsi le premier à réaliser la synthèse entre l'industrie et le commerce; son entreprise de teinturerie fonctionnera jusqu'en 1848, puis entre le commerce et la finance puisqu'on le retrouve aux côtés des Wodianer et Ullmann lors de la fondation de la Banque de commerce hongroise; il participe également à la création de la minoterie. En 1850, il est l'un des entrepreneurs les plus riches de la Monarchie.

La teinturerie est également à la base de l'entreprise de la famille Goldberger, mais celle-ci va évoluer progressivement vers l'industrie textile. L'autre point commun entre les deux souches d'entrepreneurs est la dynamique communauté d'Óbuda.

La famille Goldberger

C'est donc à Óbuda que Ferenc Goldberger voit le jour en 1750. De lointaine origine italienne, la famille serait arrivée en Hongrie en provenance de Bavière.⁴⁴ Ferenc Goldberger fut tout d'abord orfèvre, mais cette activité ne devait sans doute pas le satisfaire puisqu'il crée son entreprise de teinturerie à Óbuda en 1784.

L'entreprise démarre lentement, Ferenc Goldberger travaillant seul avec 3 ouvriers, puis avec l'arrivée progressive de nouveaux habitants, la petite fabrique se développe et entre 1793 et 1806, douze ouvriers, venant de Bohême et Moravie, s'ajoutent aux premiers.⁴⁵

Ce n'est qu'en 1826 que Ferenc Goldberger, pourtant déjà fort âgé, laisse la main à son fils Samuel, né en 1787, l'aîné, Gerzson, étant parti faire une carrière commerciale à l'étranger, à Paris puis à Londres.⁴⁶ Ferenc Goldberger meurt en 1834. C'est donc Samuel qui va faire de la petite entreprise familiale, certes prospère mais encore modeste, une grosse affaire industrielle. Le troisième fils, Fülöp, se consacrera tout d'abord davantage à la teinturerie, avant de rejoindre son frère dans le textile.

Le droit de tolérance ne sera accordé à Samuel Goldberger que le 14 juin 1831, suite à une intervention du conseil municipal de Pest, qui met en avant l'ancienneté de la présence de la famille à Óbuda et sa réussite:

*"Magnarium cum Manufacturis et Fabricatis in aperto fornice in gremio Civitatis hujus exercere, personalesque ejusdem qualitates regulis honestatis et moralitatis conformes esse."*⁴⁷

Située à Óbuda, l'usine, compte en 1842, 109 ouvriers, sa production annuelle de matière première est évaluée à 80 000 florins et elle dégage un bénéfice de près de 200 000 florins. Par ailleurs, entre 1817 et 1826, Ferenc Goldberger avait pu acheter

⁴⁴ Károly Jenei—Ferenc Gáspár—Péter Sipos, *A pamutnyomóipari vállalat Goldberger textilnyomógyárának története 1784-től*, Budapest, 1970, 1.

⁴⁵ *Id.*, 2.

⁴⁶ Vera Bácskai, *op. cit.*, 104.

⁴⁷ O.L.H.L. série C55, carton 153 (1831), fons 40, feuillets 1 à 13.

trois maisons à Óbuda, d'une valeur totale de 60 000 florins, ainsi qu'une boutique à Debrecen, évaluée à 5 000 florins.⁴⁸ En 1845, l'usine, qui existe encore de nos jours, sera installée dans de nouveaux bâtiments, non loin de la synagogue, et équipée de machines entièrement neuves et plus particulièrement adaptées au traitement du coton, qui devient la principale production.⁴⁹

Les plus beaux tissus de l'usine Goldberger sont présentés lors de l'exposition industrielle de 1842. Ils voisinent avec les produits de deux autres entrepreneurs, Antal Felmayer de Szeged et Ferenc Kropf de Pest. La toile colorée et les tissus imprimés de la fabrique Goldberger surclassent leurs concurrents et obtiennent le premier prix, Felmayer se contente de la médaille de bronze.⁵⁰

Le même succès se reproduit lors de l'exposition de 1846, la fabrique propose alors de la batiste d'une grande qualité, dont Lajos Kossuth lui-même se porte acquéreur.⁵¹

La fabrique Goldberger est en 1848, date de la mort de Samuel, la première de son genre en Hongrie. La relève est assurée par les fils, notamment par les aînés: Fülöp, Dávid, Lipót et Zsigmond, tous devenus propriétaires associés de la firme, ainsi que par l'aînée des filles, Erzsébet.⁵²

Le poids des entrepreneurs juifs est considérable dans le développement du capitalisme hongrois; ils sont présents dans tous les domaines du commerce et de l'industrie, ainsi que dans la finance. Cependant, ils continuent à faire l'objet d'un ostracisme très net de la part d'une partie de la société: partenaires en affaires, ils ne sont pas admis dans les cercles très restreints formés d'une part par les nobles, d'autre part par les bourgeois allemands. Les Juifs se magyarisent, se réforment, mais ne sont pas encore dignes d'entrer dans ces sociétés fermées que sont les casinos, malgré certaines exceptions.

3. L'entrée des juifs dans les casinos

Les premiers casinos

Le développement du capitalisme hongrois va donc de pair avec la mutation des structures politiques et il eût été logique de penser que des hommes qui participaient au premier fissent également leur entrée dans la société politique, par l'intermédiaire des casinos, ces cercles fondés justement par les promoteurs du mouvement libéral, à la tête desquels on retrouve une fois de plus le Comte Széchenyi.

⁴⁸ Gyula Mérei, *op. cit.*, 59. Voir également Walter Endrei, « Óbuda ipari létesítményei (1690-1850) », *Tanulmányok Budapest múltjából XXI*, Budapest, 1979, 333.

⁴⁹ Gyula Mérci, *op. cit.*, 285.

⁵⁰ Jenei — Gáspár — Sipos: *op. cit.*, 4.

⁵¹ *Id.*, 5.

⁵² Vera Bácskai, *op. cit.*, 105; Samuel Goldberger eut 16 enfants ayant atteint l'âge adulte, l'un des fils devint médecin, tous les autres participèrent au développement de l'entreprise qui était en 1861 la plus grande teinturerie de la Monarchie, et dépassant largement ses frontières. La famille sera anoblie après 1867.

Inspiré des clubs anglais, le premier casino voit le jour à Pest en 1827, la Hongrie prenant là une fois de plus modèle sur l'Angleterre. Le but avoué par Széchenyi, son fondateur, était de faire de ce cercle un endroit de conversation et de culture pour des "gentlemen" de toutes origines. Durant l'été 1829, Széchenyi propose ainsi d'y admettre les Juifs, afin de promouvoir en leurs personnes les progrès du commerce et de l'industrie, l'encouragement à la production nationale étant l'un des objectifs du casino.⁵³

Mais cette attitude déclenche une opposition farouche et lors du vote, seul le Baron Miklós Wesselényi et quatre autres membres appuient Széchenyi. L'admission des Juifs au sein du casino de Pest est à nouveau évoquée en 1837, quand (Széchenyi le signale dans son journal) Samuel Wodianer pose en quelque sorte sa candidature, après que Mózes Ullmann, pourtant déjà converti, a été refusé en 1832. Le postulant est rejeté, comme le sont d'ailleurs tous les autres candidats roturiers.⁵⁴

En effet, les commerçants et autres entrepreneurs non-nobles, comme par exemple les Ganz, protestants, font également l'objet de l'ostracisme des membres du casino de Pest et il faudra attendre les années 1840 pour que quelques roturiers y soient élus, de même que quelques marchands de gros anoblis.⁵⁵

En 1833, 33 casinos existent déjà dans le pays, auxquels s'ajoutent 5 casinos en Transylvanie; à la fin des années 1840, toutes les grandes villes du royaume possèdent un ou plusieurs casinos. Tout comme pour le casino de Pest, les statuts de ces clubs proclament la plus grande tolérance et donc l'accès à toutes les confessions, pourvu que l'on soit homme d'honneur. Mais la réalité se révèle généralement autre et il devient fréquent que dans une même ville, deux casinos fonctionnent, celui de la noblesse d'un côté et celui des roturiers de l'autre. C'est le cas par exemple à Kaposvár, Pécs, Székesfehérvár, Debrecen, et à Baja où existent même trois casinos.⁵⁶

Pour les Juifs spécifiquement, les statuts des casinos ne les excluent pas formellement, sauf à Gyöngyös où le casino, créé au début des années 1830, publie ses nouveaux statuts en 1839, révélant une inclination plus libérale certes, mais affirmant néanmoins l'exclusion des Juifs. L'admission de Juifs au sein des casinos s'effectue très lentement à partir des années 1840, on peut citer le cas d'un médecin, Ágoston Rosenthal, élu membre du casino d'Eger au milieu de la décennie.⁵⁷

La difficile admission des Juifs

De manière générale, l'argument utilisé pour exclure les Juifs des casinos semble être toujours le même: comment admettre dans une société patriotique des gens qui ne

⁵³ Michael Silber, « The Entrance of Jews into Hungarian Society in Vormärz: the Case of the "Casinos" », *Assimilation and Community. The Jews in Nineteenth Century Europe*, Cambridge, 1992, 291.

⁵⁴ *Id.*, 292.

⁵⁵ Vera Bácskai, *Die pester Großkaufleute: Stadtbürger, Unternehmer oder Dritter Stand*, *op. cit.*, 28.

⁵⁶ Michael Silber, *op. cit.*, 294.

⁵⁷ *Id.*, 295.

sont même pas des citoyens, ceci ne concernant d'ailleurs pas seulement les Juifs; finalement, seuls les nobles et les bourgeois des villes sont susceptibles de faire partie de ces cercles fermés. La seule possibilité, comme le démontre l'exemple du médecin d'Eger, semble être de considérer les Juifs, quand leur profession le permet, comme des "honoratoires", c'est-à-dire dans la structure des classes en Hongrie à cette époque, comme des membres de l'intelligentsia, ce qui permet de résoudre le problème de leur qualification pour être membres des casinos.⁵⁸

L'une des plus notables exceptions au refus d'admettre les Juifs dans les casinos se situe à Szeged, cité dont nous avons déjà mentionné l'esprit de tolérance. En 1834, peu de temps après la fondation du casino local, le premier juif, le chirurgien Gábor Cájus, y est admis. Plus tard, en 1840, un commerçant, Joseph Basch, devient membre du casino. Il est l'un des Juifs les plus aisés de la communauté puisque son revenu entre 1838 et 1841 est de 2 000 florins.⁵⁹ Basch est non seulement membre du cercle, mais il devient rapidement l'un de ses dirigeants.

La situation semble avoir été à peu de choses près identique à Nagyvárad où un médecin, le docteur Pollack, fut tout d'abord admis comme membre du casino dans les années 1830, puis propulsé à la vice-présidence en 1839, avant d'exercer également les fonctions de bibliothécaire et de trésorier. En 1847, ce casino comptait 13 membres juifs, dont deux dans les organes de direction.⁶⁰

Dans le sud-ouest du pays, les villes de Nagykanizsa et de Pápa, déjà favorables à la réforme religieuse, vont également se faire remarquer par leurs casinos. À Nagykanizsa tout d'abord, la société de lecture fondée en 1837 a à sa tête deux hommes, dont le médecin Moritz Horschetzky, directeur de l'hôpital juif.⁶¹ Les bourgeois de la ville, qui animent un casino dont les Juifs sont exclus, accusent la société de lecture de faire fonctionner le processus d'assimilation en sens inverse, et continueront à barrer aux Juifs l'entrée au casino jusqu'en 1865.⁶²

Le casino de Pápa fut fondé à l'origine, en 1830, sous la forme d'une société de lecture par 12 nobles du Comitat, dont Mihály Bezerédy, principal représentant du parti libéral de la région. Dès sa naissance, le casino semble avoir été ouvert à tous mais les Juifs y feront leur apparition seulement en 1838, avec 18 membres, ce qui constitue

⁵⁸ Les "honoratoires", médecins, avocats et autres clercs, sont généralement vus comme les intermédiaires entre les nobles et les roturiers. D'extraction roturière, les carrières intellectuelles sont leur seule possibilité d'ascension, cette voie sera d'ailleurs utilisée par un certain nombre de Juifs avant 1848 et encore plus après. La plupart des Juifs qui seront admis les premiers dans les casinos seront presque toujours des médecins.

⁵⁹ Michael Silber, *op. cité*, 299. O.L.H.L. série C55, carton de 1842, fons 1, positio 30: conscription de la ville royale de Szeged pour les années 1838, 1839, 1840 et 1841.

⁶⁰ Dezső Hahn, « A zsidó orvosok története », Magyar Zsidó Szemle, Budapest, 1932. Il s'agit là du casino national du comitat de Bihar, le casino des nobles fondé en 1833, et non du casino bourgeois.

⁶¹ Moritz Horschetzky (né en 1777 en Bohême ou en Moravie, mort en 1859 à Nagykanizsa). Médecin et philologue, il fit ses études à Vienne, docteur en médecine en 1811, il s'installe alors à Nagykanizsa, s'occupant de l'école et des soins aux pauvres. Il est élu en 1845 à L'Académie des Sciences de Hongrie.

⁶² Michael Silber, *op. cité*, 301.

déjà un record; en 1848, les Juifs formeront un groupe de 34 membres, soit 22% de l'ensemble.⁶³

Parmi ces Juifs, on retrouve bien entendu le rabbin, le réformiste Leopold Löw, les cinq médecins de la communauté, ainsi que deux instituteurs. Les autres Juifs sont en majorité des commerçants.⁶⁴

Le casino de Pápa offre donc l'image d'une alliance entre Juifs, nobles et bourgeois qui semble presque idyllique car elle est une exception. Sans amoindrir son importance, et le rôle généralement considérable joué par les grandes villes commerçantes de la partie sud-ouest du pays, il faut cependant se garder de penser que les années 1840 marquent l'entrée définitive des Juifs dans la société hongroise dont le cloisonnement n'atteint pas seulement les Juifs.

La transformation libérale qui s'opère en Hongrie à partir de ces années est certes irréversible, mais elle est lente. À l'extrême opposé, à Preßburg, l'attitude est radicalement différente. Un "Bürgercasino" est fondé en juillet 1837, en cela la ville est déjà en retard sur le reste du pays.⁶⁵ Dominé par les Allemands, le casino demeure un cercle fermé, auxquels les Juifs n'ont pas accès. La majorité orthodoxe de la communauté condamne d'ailleurs la fréquentation des casinos, ceux-ci étant vite catalogués comme des lieux de perte. Mais, tout comme les progrès de la scolarisation, les idées libérales font aussi leur chemin à Preßburg et bientôt, les mêmes hommes qui se sont appliqués à développer l'école publique, vont s'attacher à la création d'un casino juif. Ce n'est d'ailleurs pas une coïncidence si les deux événements, l'inauguration de la fondation Todesco abritant l'école, et la fondation du casino ont lieu la même année, en 1844.

Les sources concernant le casino juif de Preßburg, qui est un cas unique, font malheureusement défaut, mais on peut supposer qu'il a dû naître, dans la foulée de la Diète de 1843-1844, de l'initiative d'hommes comme Abraham Freyer, le directeur de l'école, ou comme Wolf Breisach, l'un des chefs de la communauté. Et il n'est pas incongru de penser que Hermann Todesco fut sans doute l'un de ses membres.

Le Conseil de Lieutenance est informé par une lettre datée du 22 février 1844, de la création à Preßburg d'un "Kassina" juif.⁶⁶ Extrêmement lacunaire, le document principal manque, la source ne donne aucun nom et n'apporte aucune précision sur le fonctionnement du casino. Il semble cependant que celui-ci ait existé jusqu'en 1848.

Cette initiative, même si elle est une preuve de plus de la mentalité étroite de la bourgeoisie allemande de Preßburg, est néanmoins révélatrice d'un changement d'attitude des Juifs, qui ne veulent plus être confinés dans un ghetto social et tentent de forcer les barrages qui existent entre leur volonté de s'assimiler et la méfiance de la société à leur égard.

⁶³ *Id.*, 302.

⁶⁴ *Id.*, 303

⁶⁵ Emil Portisch, *Geschichte der Stadt Bratislava-Preßburg*, Bratislava, 1933, tome 2, 439.

⁶⁶ O.L.H.L. série C55, carton 1844, fons 2, positio 3.

Conclusion

Les processus de mutation qui sont en œuvre en Hongrie dès la Diète de 1832-1836, à savoir politiquement la naissance et le développement du réformisme libéral, et dans le domaine économique, la transition vers des pratiques modernes dans le commerce et l'industrie, vont donner au pays une impulsion qui sera également sensible au niveau de la population juive; dans certains cas, ce sont les Juifs eux-mêmes qui sont à l'origine du mouvement.

Ils choisissent principalement la voie des activités commerciales et industrielles qui correspond davantage à leur situation préalable. À cet égard, la naissance du capitalisme hongrois est en partie due à l'activité et à la mobilité sociale remarquable des nouveaux entrepreneurs juifs. L'arrivée sur la scène politique hongroise de nouveaux personnages, décidés à développer et à orienter les productions nationales sur le marché intérieur provoque une mutation économique qui échappe au contrôle de Vienne et fournit à la Hongrie des armes contre l'Autriche; cette dernière s'efforce alors de contrer ce phénomène, notamment en soutenant les populations germaniques, qui se trouvent être particulièrement hostiles aux Juifs.

Dans le domaine économique, comme dans bien d'autres, les Juifs pénètrent l'essence de la nation hongroise, atteignant même son stade ultime, l'anoblissement et devenant même parfois les fers de lance du nationalisme le plus intransigeant.

SOURCES

Archives

Országos Levéltár, Helytartótanácsi Levéltár (Archives Nationales Hongroises, Archives du Conseil de Lieutenance), série C55, cartons 147 (1829), 153 (1831), 159 (1833), 167 (1834), 178 (1838)

Sources imprimées

Vera Bácskai, *A vállalkozók előfutárai. Nagykereskedők a reformkori Pesten* (Les premiers entrepreneurs. Les marchands de gros à Pest à l'époque de la réforme), Budapest, 1989, 230p.

Vera Bácskai, « Die Pester Großkaufleute: Stadtbürger, Unternehmer oder Dritter Stand? », *Bürgertum in der Habsburger Monarchie*, Vienne/Cologne, 1990, 21-30

Walter Endrei, « Óbuda ipari létesítményei (1690-1850) » (La création de l'industrie à Óbuda), *Tanulmányok Budapest Múltjából*, volume XXI, Budapest, 1979, 325-346

Maurice Gelléri, *Guide de l'exposition nationale du Millénaire*, Budapest, 1896, 236p.

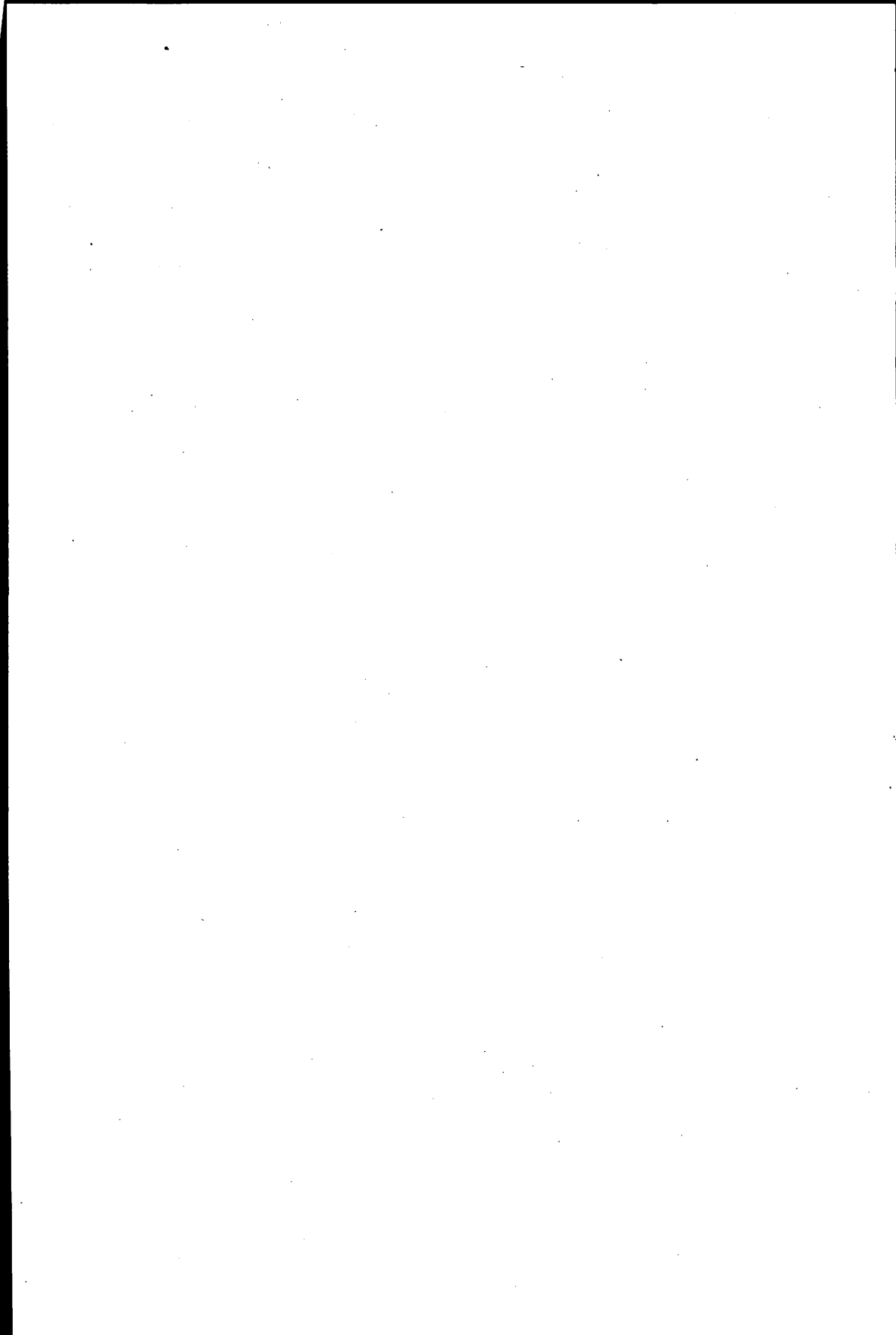
Zsigmond Groszmann, « A pesti zsidóság vezetői » (Les dirigeants de la communauté juive de Pest), *Magyar Zsidó Szemle*, Budapest, 1939, 51-57

István Hunyadi, « Une agglomération provinciale devient métropole: évolution de Budapest au XIX^e siècle (1790-1914) », *Études Danubiennes*, Strasbourg, 1985/1, 71-97

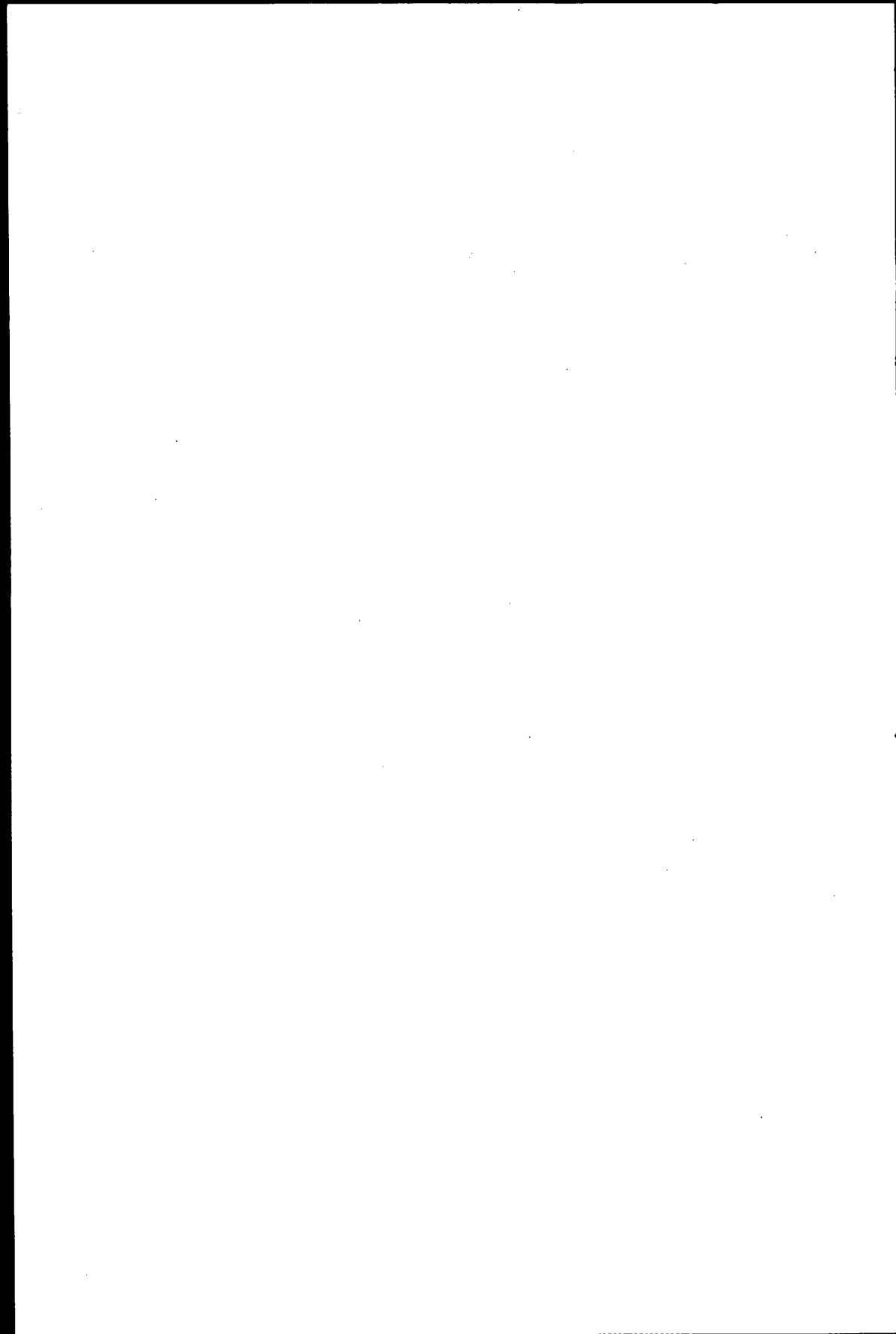
Hans Jäger-Sunstenau, *Die geadelten Judenfamilien im vormärzlichen Wien* (thèse de doctorat), Vienne, 1950, 207p.

Károly Jenei / Ferenc Gáspár / Péter Sipos, *A pamutnyomó-ipari vállalat Goldberger textilnyomógyárának története 1784-től* (Histoire de l'entreprise de textile imprimé Goldberger depuis 1784), Budapest, 1970, 224p.

- Victor Karády / István Kemény, « Les Juifs dans la structure des classes en Hongrie: essai sur les antécédents historiques des crises d'antisémitisme du XX^e siècle », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 22, Paris juin 1978, 25-59
- Nikolaus László, *Die geistige und soziale Entwicklung der Juden in Ungarn in der ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts*, Berlin, 1934, 58p.
- Emma Lederer, *Az ipari kapitalizmus kezdetei Magyarországon* (Le début du capitalisme industriel en Hongrie), Budapest, 1952, 260p.
- William O. Mc Cagg, « Jewish Conversion in Hungary in the Modern Times », Endelman, Todd M. (dir.): *Jewish Apostasy in the Modern World*, New York, 1987, 142-164
- William O. Mc Cagg, *Jewish Nobles and Geniuses in Modern Hungary*, New York, 1972, 254p.
- Gyula Mérei, « Der Aussenhandel des Königreichs Ungarn (1790-1848) », *Études Historiques Hongroises*, Budapest, 1980, 429-459
- Gyula Mérei, *Magyar iparfejlődés 1790-1848* (Le développement de l'industrie hongroise), Budapest, 1951, 428p.
- Jakab Pólya, *Geschichte der Entstehung und des fünfzigjährigen Bestandes der Pester ungarischer Commercial-Bank*, Budapest, 1892, 447p.
- Jakab Pólya, *A Pesti polgári kereskedelmi testület és a Budapesti nagykereskedők és nagyiparosok társulata története* (Histoire de la corporation des citoyens marchands de Pest et de l'association des marchands de gros et des industriels de Budapest), Budapest, 1896, 526p.
- Emil Portisch, *Geschichte der Stadt Bratislava-Preßburg*, Volume 2, Bratislava, 1933, 640p.
- Vilmos Sándor, « A budapesti nagymalompár kialakulása (1839-1880) » (Le développement de l'industrie minière de Budapest), *Tanulmányok Budapest Múltjából*, Volume XIII, Budapest, 1959, 315-422
- Michael Silber, « The Entrance of Jews into Hungarian Society in Vormärz: the Case of the "Casinos" », *Assimilation and Community. The Jews in Nineteenth Century Europe*, Cambridge, 1992, 284-323
- Endre Sós, *Zsidók a magyar városokban* (Les Juifs dans les villes hongroises), Budapest, 1940, 223p.
- István Végvázi, « The Role of Jewry in the Economic Life of Hungary », *Hungarian Jewish Studies*, n° 2, New York, 1969, 35-84



Traductions



Trois poètes d'aujourd'hui

Poèmes de Magda SZÉKELY

Dans le désert
(*A pusztában*)

Quel bon abri que ce désert:
il montre ce qu'il a, pas plus.
Il est sans arbre, et ne dessèchent
jamais ses feuilles de cactus.

Je n'ai ni faim ni soif, je pars
pourtant sur mon chemin sableux
pour aller trouver quelque part,
si épuisée que je sois, Dieu.

Je dois le trouver: c'est sa voix
qui m'a dit de venir ici.
S'il m'a parlé, à quelque endroit
il doit avoir de Bouche aussi,

car je ne puis supporter seule
les lourds poids de ma vérité.
Moi, je dessèche, mais mes os
montrent vers Sa Divinité.

Arbre
(*Fa*)

D'un mur à l'autre, je remplis
ce que ces murs laissent de place.
Mes yeux: deux traits horizontaux.
Ma joue n'est encore qu'une trace.

Je suis comme l'arbre qui sculpte
toute sa forme dans ses fibres.
Oh, permettez-moi que je pousse
au grand jour, racines horribles!

La rive
(*A part*)

Va et vient sur la rive
Cet éternel ressac
Assaut puis reflux dont le rythme
Est aussi lourd qu'un sac

Ces assauts le rivage
Les supporte
Et quand l'onde s'en va
Il voudrait qu'il l'escorte

Ce qui suffit ou pas
Qui le sait Ou bien est-ce
Que toujours près du souffle
Est la faiblesse.

Un arbre
(*Egy fa*)

La branche d'un arbre le tronc
D'un obus d'hiver l'explosion
Le train m'emmenait quelque part
Et par la vitre un arbre noir

Adaptés du hongrois par Georges TIMÁR

Poèmes d'Ágnes GERGELY

Prière avant d'éteindre la lampe
(*Fohász lámpaoltás előtt*)

Seigneur, protège-moi de la perfection.
Ne m'enlève pas mes fautes, ces brûlures
cunéiformes du pâiras, traces
de ta main. Dans cette ville où les deux rives
se regardent en se montrant les dents,
dessine sur moi un champ de tulipe hollandais. Et lorsque
tu écris sur tes objets les mots "attention, haute tension",
place-moi, ta complice, dans ton circuit. L'étoile
du berger, gardienne d'anciens troupeaux de moutons,
est si rarement visible. Parmi des cumulus, dans
ce monde visqueux de toute part, nous ne nous voyons pas.
Permetts-moi qu'au fond de mes os incendiés, ravagés, court-circuités,
ma mémoire de saurien
jette de la clarté, avant que la nuit ne tombe.

Sous le ciel pannonien
(*Pannon ég alatt*)

La route fait au cellier un virage
si je me penche je vois le village

sur ces chemins en haut polis en bleu
pour l'étrangère tout est si curieux

acacias vignes pas de trace humaine
maison de sable en-dessous des antennes

des caves sous le ciel de Pannonie
ce petit âne est un prophète gris

ses oreilles font des adieux nacrés
populaire était jadis ce quartier

des marchands ambulants laissaient la trace
de leurs chariots qui tels les siècles passent

de braves boulangers paindépiers
voyaient ici le temps furieux passer

le donjon répondit musique et danse
l'italien éclat de la renaissance

dès qu'un chariot passa on vit soudain
naître un chemin sous le ciel pannonien

et tirant sur son cafetan peut-être
par ici venait l'un de mes ancêtres

pour s'arrêter au bord de ce fossé
et furtivement se mettre à prêcher

ou bien tel autre plus sensé celui
qui fabriquait des escarpins de cuir

et mon aïeule aux yeux jaunâtres qui
après avoir les chiens méchant bannis

envoyait jouer au pré les enfants
et puis cueillait des plantes en chantant

autour des collines l'odeur du tan
flottait avec des psaumes dans les champs

en lutte avec le vent avec l'hiver
renés du gésier immense des vers

sans être appelés comme la fumée
ils venaient laissant leurs traces briller

comme je tiens à la glèbe que j'ai
ce même ciel doux les a protégés

leur route a partout un reflet bleuté
eh bien allez, fuyez si vous pouvez.

Adaptés du hongrois par Georges TIMÁR

Poèmes de György RÁBA

Encore, encore
(*Még, még*)

Encore au moins un seul vers
pour boucler par questions et plaintes
pétrées en boulettes
cette gorge qui bée
que son croassement comminatoire
y demeure scellé
que je puisse en croire
le bavardage des eaux
le réveil du vent
le grouillement matinal infini
et que j'y piétinerai moi-même
dans ce monde indivisé.

Firmaments perpétuels
(*Folyamatos egek*)

Au-delà de l'avvers au-delà du revers
là où le mirage ressortit en réalité
ballade funambule
bondie sur l'horizon
vérité de ceux qui du jamais
naîtront une fois
fumée tourbillonnante
au firmament perpétuel
des devins obstinément maléfiques
ô toi friseur des formes
caprice de la nature permets-moi
que j'entre
dans ta demeure sans parois.

Adaptés du hongrois par Georges TIMÁR en collaboration avec le poète

Bálint BALASSI (1554-1594)

*Prière à Dieu: dans Ta grande clémence, prends soin d'un pérégrin,
et couvre-le d'une nouvelle bénédiction
(Könyörög Istennek, hogy bujdóságában viselle kegyelmesen gondját s
terjessze reá újabb áldását)*

Dieu généreux,
toi dont la main
vie m'a donnée:
Soin de moi prends,
guide mes pas,
car n'ai plus que toi.

Dès mon enfance,
n'ai rien attendu,
qui ne fût de toi;
Tel après son père
va l'enfant criant:
j'ai été t'implorant.

Et maintenant même,
en toi seul, Seigneur,
ai placé mon espoir;
M'en remets à toi,
où je trouve appui;
à toi me soumetts.

Quel serait ton profit,
si du fait de mes doutes
j'en arrive au danger,
Moi que par ton fils
tu as su attirer,
et faire fils adoptif?

Oh écoute-moi,
si grand est ton nom,
dans ma supplication;
Montre-moi ta bonté,
et générosité:
bénis ma chance!

Donne-moi,
donne-moi tout le bien
qu'attend mon espoir;
Ma tête bénis,
qui en toi a confiance;
de moi prends soin.

Tout comme belle rosée
que tu laisses tomber
au printemps sur les fleurs:
Seigneur, ainsi sur moi
laisse tomber grand bien -
sur moi, vieux serviteur.

Que jusques à ma mort
mon coeur reste gai,
te rendant hommage
devant toutes choses;
bénissant toutes choses
de ton très saint nom.

Ces vers ai écrits
au bord de la mer,
de l'Océan tout près,
Quatre-vingt onze années
après qu'on a compté
l'année mil et cinq cents.

(Traduction d'Élisabeth COTTIER-FÁBIÁN)

*Comment il prend goût à Célia, et sitôt la supplie qu'elle jette sur lui
doux regard, amour, humeur joyeuse
(Ugyanakkor hogyan megkedveli Céliát, ekképpen könyörög mindyárt
neki, hogy kedves szemei reá vetvén, vegye be szerelmében s vidám
kedvében)*

Lumière de mes yeux,
étoile de ma vie,
mon cœur, mon amour, mon âme,
Dont le nom, la façon,
langage et belle tournure,
me remettent en mémoire
Un grand amour passé,
dont ai vive amertume:
de ton amour fais-moi captif!

Mon bien que j'espère, trésor,
quel plaisir répandrais-je,
en ma vie d'orphelin?
De toi seule elle dépend,
et sans toi dois mourir,
de toi seule attends grâce -
Mais si tu abhorrais
qui te regarde et veille,
et plus que lui encore t'aime?

Avec l'aube embellissent
arbres, herbes et fleurs;
sur rosée, soleil levé,
Sonne bel appel d'oiseau;
bêtes sauvages vont bien aise,
matin, passée la nuit;
À nouveau verdit le buisson;
mais pour moi, même alors,
mon souci est ce pur péril.

(Traduction d'Élisabeth COTTIER-FÁBIÁN)

Attila JÓZSEF

*Pour une étreinte qui n'est pas venue
(Elmaradt ölelés miatt)*

Ainsi t'ai-je attendue, tel le soir le dîner,
lorsque je me couchais, ma mère pas encore là.
Ainsi t'ai-je espérée, tout comme, désespéré,
tout bête (et jeune encore), la mort je l'appelais -
Dieu merci, point n'est arrivée... Tu vois comme aujourd'hui
je suis content, lorsqu'à tout cela je repense.
Mais il est bien plus bête encore
 que tu ne sois pas venue,
et pourtant, à nouveau tu viendras!

Le dépérissement qui s'acharne pousse devant lui
le monde, tel mineur son charbon
extrait, mis en morceaux.
Mais au fond, au fond: il vit tout d'une pièce, celui qui aime.
Quel incendie se déclarant, quel mirage
de sabres dégainés m'ont retenu,
 tandis qu'allait filant la lune,
de m'accrocher en toi?

En ce monde mort d'étoiles, comment, tout suppliant,
ai-je pu fendre l'air, impuissant, telles pierres,
sans même pouvoir nager tout droit face au courant
de ton sexe chéri!...Où donc était ce sexe?
Tandis qu'ici, précipitée, mentait l'heure,
tu fixais, médusée, une estrade,
 et dans le filet grand ouvert d'un rythme,
tu as vibré sans moi.

Tu gémis, bien sûr: comme c'est désagréable,
que s'effiloche une maille de tes bas!
Maintenant, de notre amour une étreinte s'en est allée,
et dans ta grâce même, évanouie pour toujours.
Vois l'artiste qui s'est battu contre la mort des choses,
et sois-en le témoin! Mais avec moi: avec nul autre.
 Et sache maintenant ce que c'est, le souci;
Sache ce que tu fais. Je ne suis pas si fou.

(1936)

Traduction d'Élisabeth COTTIER-FÁBIÁN

Poèmes d'Attila JÓZSEF

Soupir
(*Sóhaj*)

Si des larmes ruissellent,
Si une âme pleure
Si un cri résonne
Si un ciel tonne
Cela se passe sur la planète terre,
N'importe où:
Ce sont mes larmes,
C'est mon âme
C'est mon cri,
Mon châtiment:
Sur la planète terre
Où que
J'aïlle, toujours
Ruissellent mes larmes
Pleure mon âme,
Mon cri résonne,
Le ciel tonne
— Une tête est maudite
Ma tête —
Une tête maudite
Au-dessus de toi.

(1921)

Christ Révolté
(*Lázadó Krisztus*)

« O Seigneur Mon Dieu, ne sois pas la Bonté
Ne sois pas un autre que le dieu de Justice
Donne davantage d'épis, mais pour autant n'emporte pas la
Rose

Ou bien ne reste pas dans ton vieux palais le Cosmos
Sors, regarde: que fait ton serviteur
Vois si la malédiction humaine ne transforme pas en loques
ta houppelande — la vie.

Pour toi briser l'épine sera facile
Tu pourrais apprendre même de moi, Seigneur.

Je la brise moi-même, et n'ai point à dîner, je n'ai qu'un lopin: long d'une Toise.

Ta terre, tout de même, je la garde propre
Et désormais me voici large échine douloureuse,
Je la ploie sans cesse, ne souhaite plus qu'encore
Je me détériore.

C'est pourquoi je me continue tant que je peux,
Bien que mes mains soient couvertes d'ampoules enflammées
Et si la tempête venait, comme l'arbre pourri
Je me dresserais.

Mais au moins prête-moi ta houppelande
Toi que n'atteignent ni les calamités ni la pluie
Tu as un beau château de seigneur, et tu gardes bien leste
Ton pied.

De toute façon, tu ne me paieras pas mon travail correctement
Mon lit m'est froid au corps, la Terre
Et tes paroles dorées se sont changées en mauvais et retentissant
Métal.

Et puis dans mon travail je vaux même autant que toi
Dans ta grande passion, d'ailleurs mon âme aussi
Bientôt sera une part de toi, et la plus belle lumière
répandra.

Elle deviendra tes yeux, pour que tu voies tout ici
Je parle en connaissance de cause, les yeux te manquent encore,
En ce moment, tu ne me vois pas. Si tu devenais maintenant juste
Seigneur! »

Comme une brute fatiguée, il tremble corps et âme.
Les compagnons, finissant le travail à moitié, s'esclaffent,
Et il se crucifie car il le sait: pour lui viendra plus tôt
Le soir.

Sa grande âme délabrée jette encore ces mots
Et dehors laisse pendre un cœur délavé, livide
Comme un pendu, sa langue,
Grise, violacée.

(1923)

Noël
(*Karácsony*)

Il fait froid, moins vingt degrés
Chantent les tourbillons de vent et les gens
Les feuillages sont morts, pourtant quelqu'un est né
À notre foi de semeur chaleureux
Les champs réfléchissent sérieusement
Les rues conduisent les cœurs
Animés d'un amour sûr
Il n'y a que le triste amour qui se dise
Maintenant on est bien là où on n'a pas fait de fenêtre
Sans bois on se réchauffe aussi auprès des gens
Mais où mettra-t-on les géraniums
Au-dessus de nous en résonance, pur, chante le ciel
Avec les branches nouvellement nées chargées de bourgeons
Il construit un feu derrière les fronts glacés.

(1923)

Chant libertaire
(*Szabados dal*)

Là où il n'y a pas d'électricité aux lampes
allume un bourgeois à la bougie
quand il n'y a pas de viande dans les haricots
qu'un bourgeois fumé y cuise
Telles sont mes recommandations, mon cher camarade

Tes vilaines chaussures ne valent pas un sifflet
avec l'œil d'un bourgeois masse tes durillons;
et quoi cette fenêtre prends donc toute la rangée
mastique le nez du bourgeois
Telles sont mes recommandations, mon cher camarade

Quand il faut mener la guerre clandestine
relie le volume de Marx avec la peau d'un bourgeois
sinon Marx, plutôt
Bakounine et Kropotkine
Telles sont mes recommandations, mon cher camarade

De mieux en mieux,
extermine le bourgeois avec préméditation
celui qui est une poule mouillée,
qu'il en pendre cent vingt seulement
Telles sont mes recommandations, mon cher camarade.

(1927)

József Attila

ATTILA JÓZSEF, crois-le, je t'aime beaucoup, et cela
je l'ai hérité de ma mère, bénie fut cette femme, vois-tu, au monde elle m'a mis
La vie en vain la comparons aux chaussures ou à un pressing,
Ce n'est pas pour cela que nous l'aimons
Trois fois par jour, on sauve le monde, mais on ne sait même pas allumer
une allumette, si ça continue comme ça, je ne m'en soucie guère
Ce serait bien de prendre un ticket et remonter à l'origine de nous-mêmes
vu qu'elle habite en vous, sûr,
Tous les matins je baigne mes pensées dans l'eau froide, ainsi
deviennent-elles fraîches et vivaces
Du diamant de beaux et doux chants percent, si nous les faisons germer
au fond de nos cœurs
Ils s'en trouvent qui à cheval en voiture et en avion aussi
vont à pied, moi, dans le chant de l'alouette à l'aube me prélasser,
pourtant jadis j'ai franchi le précipice,
Nos âmes de justes, comme les habits du dimanche, de tous nos soins
Protégeons-les, que tout soit fin prêt pour les jours de fête.

(1925)

József Attila

Joyeux et gentil il était et peut-être obstiné
si on le maltraitait, il croyait avoir raison.
Il aimait manger, dans un sens et dans un autre
à dieu même, il ressemblait.
D'un médecin juif, il reçut
un manteau et ses parents
ainsi l'appelaient: "Que je ne le voie plus ici!"
Dans la religion orthodoxe
le repos n'a pas trouvé, seulement un prêtre —
Tout le pays était dans la désolation,

bon, mais ne vous attristez donc pas.

(1928)

Plaine hongroise
(*Magyar Alföld*)

Plaine hongroise — le tourment est son coteau
son temple un piquet;
son sol une nappe de lait caillé, mais dedans
s'agitent des pierres aiguës.

L'homme hongrois — ses haillons sont un drapeau
sa nourriture l'assiette;
nation qui récolte l'herbe folle nous sommes, pour nous
pieds nus vient la mort en guenilles!

Eh! poète! ta lune est morte;
ton nombril est une corde;
si tu claques des doigts, la ville brûle, ton crayon
fume il ne mérite pas une allumette!

ah! vous qui grandissez en nuée de feuillages
petits bougres de sureau —
regardez, voilà que sur la grand route, muets
s'expatrient les peupliers!

(1928)

Chant de regös
(*Regös ének*)

Je traie le taureau aux naseaux couleur de suie
conte, renard, je le cache,
dans le lait de taureau le charme regarder,
conte, renard, je le cache
Mes sept baquets sont en bonne fonte,
conte, renard, je le cache,
ils brûlent dans la vapeur
conte, renard, je le cache,
Recouvrir mes baquets bouillants
conte, renard, je le cache,
j'ai couru dans tous les sens cueillir des roses
conte, renard, je le cache,
Le seigle du peuple roule dans la rose
conte, renard, je le laisse choir,
Le cœur de l'intendant dans la choucroute
conte, renard, je le laisse choir,

Pommader son maître avec un tel onguent,
 conte, renard, je le laisse choir,
 il paye le peuple avec un rond de cerceau
 conte, renard, je le laisse choir,
 Que leur foin se change en paille
 conte, renard, je le laisse choir,
 L'assiette de pâtes en sangsue
 conte, renard, je le laisse choir,
 Que les cornes de leur chèvre soient une flamme
 conte, renard, je le laisse choir,
 qu'elle encorne leur couverture
 conte, renard, je le laisse choir.

(1930)

Pleurs tardifs
 (Kései sirató)

Je brûle toujours d'une fièvre de trente-six degrés,
 et toi, tu ne me soignes pas, mère.
 Comme une fille légère et facile dès qu'on lui fait signe,
 tu es allée t'allonger aux côtés de la mort.
 À partir d'un doux paysage d'automne,
 et de tant de femmes aimées j'essaye de te recomposer.
 Mais le temps manque, désormais je le vois,
 le feu me consume concentré.

La dernière fois, j'allais à Szabadszállás
 c'était la fin de la guerre
 et Budapest l'inextricable
 était sans pain, les boutiques restaient vides.
 À plat ventre en travers du toit du train
 Je ramenaï des patates, et du millet aussi dans un sac; pour toi,
 moi l'obstiné j'avais même trouvé un poulet
 et tu n'étais désormais nulle part.

Tu m'as repoussé, aux vermisseaux tu as donné
 la douceur de ton sein, et toi-même avec.
 Tu réconfortais ton fils, ou le réprimandais,
 mais, voilà que tes douces paroles n'étaient qu'un leurre, un mensonge.
 Tu refroidissais ma soupe, soufflais dessus, la mélangeais,
 tu disais: Mange, c'est pour moi que tu grandis, mon ange!
 Maintenant tes lèvres vides goûtent l'humus gras.
 Tu m'as trompé!

Que ne t'ai-je mangée, ton dîner
tu m'apportais! - j'ai demandé cela moi ?
Pourquoi courbais-tu ton dos en lessivant ?
pour le rendre à plat au fond d'une caisse de bois ?
Vois je serais heureux si tu me battais encore une fois
Maintenant ce serait le bonheur, je te tiendrais tête.
Tu n'es qu'une vaurienne, tu fais tout pour n'être pas,
tu gâches toujours tout, ombre de toi!

Tu es plus retorse que n'importe quelle femme
qui trompe et paye en promesses seulement.
Furtivement tu m'as trahi moi qui suis
né dans la douleur, foi vivante de tes amours.
Tu n'es qu'une tzigane! Ce que tu as donné en cajolerie,
au dernier moment tu le reprends à la dérobée!
Vient à l'enfant l'envie de dire des insultes
tu ne les entends pas, maman. Réponds-moi!

Mon esprit petit à petit devient plus clair,
la légende s'efface.
L'enfant qui reste attaché à l'amour de sa mère,
s'aperçoit à quel point il est stupide.
Tous ceux qui sont nés d'une mère finiront par être déçus,
soit comme je viens de le dire, soit en essayant lui-même de tromper.
S'il lutte, il en mourra et s'il si résigne
il en mourra aussi.

(décembre 1935-1936)

On ne me lèvera plus
(*Nem emel fől*)

Ainsi donc personne ne me lèvera plus,
je suis enlisé dans la boue.
Prends-moi pour ton fils, Mon Dieu,
Que je ne sois plus l'orphelin cruel.

Ramasse-moi, Créateur façonnant,
et ce à quoi je suis contraint,
te revendiquer, te renier,
en ces deux besoins, assiste-moi.

Tu sais comme j'ai le cœur d'un petit enfant —
ne te venge pas d'un tel reniement;

n'aveugle pas mon âme,
parfois permets — lui de voir le ciel

La peine ne me faisait plus rien
car j'ai endossé tous tes soucis,
dans les fossés de ce monde d'ombres
veille désormais sur moi.

Avertis tous ceux que j'aime
de m'accepter d'un cœur meilleur.
Examine donc de ma cause,
avant que je ne m'offre en victime.

(février 1937)

Maintenant seulement
(*Csak most...*)

Maintenant seulement je comprends mon père,
qui sur la mer houleuse
se lança en quête de l'Amérique

Il prit la route — le phénomène n'est pas nouveau, —
prêt à empoigner bravement
sa bonne fortune native

Lui aussi s'aigrissait,
amer, déçu dans cette vieille métropole,
il en avait assez de cuire le savon parfumé.

Maintenant seulement je comprends mon père,
qui sur la mer vertigineuse
se lança en quête de l'Amérique

Ces messieurs jasaient jacassaient,
lui a noué son baluchon. Il aborda,
là où miroite l'argent aux yeux du bon ouvrier.

Au bois plus un brin de buisson pour lui,
pendant tout le voyage il se remémora le passé
et vomit sur l'écume jaillissante.

Il abandonna sagement sa famille —
ses rejetons n'avaient pas à le bénir
parce qu'il gagnait durement son pain,

et qu'ils le maudiront s'ils deviennent grands.
Il n'était pas homme à faire étalage de moralité,
et ne plaçait pas sa confiance dans un nuage menteur.

Maintenant seulement je comprends mon père,
qui sur la mer traîtresse,
se lança en quête de l'Amérique.

C'est maintenant seulement, que j'aborde un nouveau monde.
Flora est mon Amérique.
Les rives du passé se sont effacées,

je ne piétine pas dans leur vacarme et leur infortune,
du fond des visages humains
surgissent les rives d'une intelligence nouvelle.

Tout comme mon père a tenté l'aventure —,
dût-il être cent fois inexistant,
c'est à Dieu que je confierai le monde.

Moi je ne refuse pas le combat:
pour mon amour, je trompe, je tue —
si possible, que ce soit dans les règles.

(juin 1937)

(Traduits par Annie FOLINAIS)

Antal SZERB: Carélie, Finlande, Estonie¹

En 1769, l'Europe tout entière observait fiévreusement un phénomène qui, il est vrai, s'étendait fort loin: jusqu'à la voûte du ciel. Les astronomes avaient en effet calculé que c'était l'année où Vénus devait passer devant le Soleil. Ainsi furent mises sur pied des expéditions aux quatre coins du globe, aux points les plus reculés, d'où l'on pourrait contempler au mieux ce remarquable événement cosmique. C'est en une telle expédition que se lança le capitaine James Cook à bord de son bateau l'*Endeavour*;² et au fil du temps, l'expédition se transforma en gigantesque voyage d'exploration, par lequel il enrichit l'Europe de ses découvertes scientifiques: les îles du Pacifique, et aussi ce mystérieux continent, l'Australie. Son périple inspira même la littérature: l'île où Cook acheva ses observations astronomiques, Tahiti, devint un vrai mythe aux mains des écrivains du XVIII^e siècle, dans les livres desquels vit là l'Indigène Heureux, point encore corrompu par la civilisation, et dont la vie, les jugements, sont très souvent cités par penseurs et poètes de cette si lasse Europe de l'ère Préromantique.

Par un hasard curieux, Vénus et sa trajectoire n'ont cessé d'évoquer, dans la vie spirituelle des Hongrois eux aussi, quelque heureux temps archaïque, et fait don à la littérature hongroise d'un Tahiti à elle, tout hongrois. L'exemple qui va suivre prouve bien que les étoiles indiquent aux hommes leur route — reconnaissons pourtant que c'est là le seul exemple dont nous disposons, dans toute l'histoire de la littérature.

Il advint un jour que le roi du Danemark et de la Norvège, Christian VII, envoya en mission le Norvégien Vardöhusba au point le plus septentrional de la Norvège, à seule fin d'observer la trajectoire de Vénus. Vardöhusba demanda à Miksa Hell, père jésuite viennois d'origine hongroise, de mener l'expédition, et celui-ci en outre emmena avec lui son confrère János Sajnovics. Effectivement, le 3 juin 1769, ils purent observer la trajectoire de Vénus; mais leur route à eux se révéla autre, et même, eut les résultats les plus inattendus. Comme l'écrivit l'érudite professeur de Kolozsvár, Ignác Halász, dans son style si plein de charme, si désuet: « depuis des années des hommes s'en étaient allés à la découverte d'étoiles déjà connues, mais au firmament de la science linguistique, ils ont, eux, découvert une étoile, inconnue jusqu'alors: la parenté de la langue hongroise et de la lapone ».

Hell, lorsqu'il se mit en route, avait déjà décidé en lui-même qu'il suivrait les traces de la parenté des langues hongroise et lapone, évoquée dès le XVII^e siècle par le grand pédagogue János Ámos Comenius, et après lui bien d'autres savants — mais en Hongrie, on n'avait guère prêté attention à la chose. Les premiers à s'intéresser à la science linguistique hongroise avaient pour habitude de ne l'apparenter qu'à la langue hébraïque, qu'ils tenaient pour la plus vieille au monde, puisqu'Adam et Ève parlaient hébreu — et d'ailleurs ils avaient trouvé de nombreuses, de merveilleuses concordances. Hell, plongé dans l'étude des étoiles, s'en remit à Sajnovics pour étudier la

¹ Le titre original hongrois comporte deux noms d'usage archaïque (*Karjel* et *Esthonnya*), mais aussi des jeux de mots difficiles à traduire: *Karjel*, *Finomország*, *Esthonnya* peuvent donner, littéralement: Signe de Bras, Pays de Finesse, Patrie du Couchant... (*Kar + Jel*; *Finom + Ország*; *Est + Hon(y)*). (N.de la T.)

² En français: L'Entreprise, La Tentative...

question linguistique. Sajnovics, dans son enthousiasme, était déjà en plein travail, et s'aidant du seul dictionnaire lapon alors existant, avait dressé une liste de cent cinquante mots que l'on pouvait harmoniser avec des mots hongrois. Son choc n'en devait pourtant pas être moindre lorsque plus au Nord, en Finlande, il rencontra des Lapons en chair et en os, des lèvres desquels sortaient des mots hongrois à peine déformés. Cette secousse brutale, c'est à travers un latin livresque, formel, que nous la revivons: « ut, dum ipsos sermocinantes audirem, in patria inter Ungaros me versari crederem » — « de telle sorte que, tout le temps où je les entendis converser, j'aurais fort bien pu croire que je me trouvais en ma patrie, en compagnie de Hongrois. »

Les découvertes de Sajnovics furent accueillies avec grand intérêt à l'étranger; mais ici, chez nous, il n'y eut pas le moindre écho scientifique: après plus de cinquante ans déjà, les linguistes n'avaient toujours pas admis la parenté des langues hongroise et finnoise. Mais la littérature, qui en Hongrie est le berceau de toute chose, et qui, en cette patrie de poètes, a toujours eu un demi-siècle d'avance sur science et politique, prêta sur-le-champ la plus grande attention. Les distingués poètes à culture francophile, appartenant au cercle de György Bessenyei, protestèrent d'emblée contre cette parenté à l'odeur de poisson. « Préservons la nation du joug de Sajnovics! » fut l'avertissement d'Ábrahám Barcsai, qui veillait au grain — et l'excentrique vieux général Lőrinc Orczy ne le lui cède en rien pour l'ironie:

Toi, l'astronome, ou qui que tu puisses être,
Retournes-en-toi vite à tes si doux parents,
Pour avec eux manger maïs de poisson fait ...
Mais notre hongroise langue, ne la juge jamais!

Alors même que ces gens refusaient l'idée d'une parenté finnoise-lapone-hongroise, András Dugonics, piariste de la ville de Szeged et chef de file de la littérature populaire hongroise, fut aussitôt saisi par la nouvelle, son imagination y voyant un « réveil plein de fièvre de l'âme nationale ». Cela lui inspira son célèbre roman: il s'agit d'*Etelka: une Bien Étrange Jeune Fille Magyare de Világosvár, au Temps de Nos Souverains Árpád et Zoltán*.³ Ce livre fut le premier grand "livre à succès" hongrois: la première édition, en 1788, fut très vite suivie par une seconde, en 1791— ce qui

³ András Dugonics (1740-1818), l'un des premiers romanciers à s'intéresser de près au folklore hongrois; selon Tibor Klaniczay (*Histoire de la littérature hongroise des origines à nos jours*, 1977, éd. Corvina, Budapest), « il travailla jusqu'à sa mort à un recueil de paraboles et de proverbes hongrois » (*op. cit.*, 131). Son roman "historico-politique", *Etelka* (publié en 1788), était une tentative, de la part de l'auteur, de « reconstruire une identité hongroise », à travers des filiations qui distancieraient les Magyars des Habsbourgs — et, en transposant, de l'hégémonie habsbourgeoise du XVIII^e. Cette reconstruction identitaire passait, entre autres choses, par une vulgarisation de l'histoire du Royaume de Hongrie à compter du IX^e siècle (conquête du Bassin des Carpathes par les tribus magyares menées par Árpád). L'action du roman se situe au X^e siècle. Klaniczay rappelle d'ailleurs que cette vulgarisation de l'histoire des Hongrois put se faire essentiellement car Dugonics eut accès, pour l'arrière-plan de son roman, aux écrits du chroniqueur Anonymus, ayant vécu au XII^e siècle: c'est en 1746 en effet que fut "redécouverte" la *Gesta Hungarorum*, écrite en 1279.

tenait proprement du prodige. La même ferveur accueillit les œuvres qui suivirent: le roman *Jolánka*, la pièce de théâtre *Etelka en Carélie*. La meilleure preuve de l'engouement des Hongrois pour ces romans est bien l'usage courant, aujourd'hui encore, des deux prénoms féminins *Etelka* et *Jolán*. La parenté nordique n'avait su se gagner la science de l'époque, ni la littérature d'une élite à la trop fine bouche, mais avait conquis en revanche le cœur du grand public hongrois. Les temps qui suivirent donnèrent raison à ceux qui savaient rester naïfs, crédules; à ceux qui savaient se laisser ravir.

Les critiques d'histoire littéraire ne dirent pas grand-chose d'*Etelka*. Le livre situe son action au temps d'Árpád, mais fait ressurgir, à l'aube des temps magyars, l'atmosphère des hommes à perruque des XVII^e et XVIII^e siècles; en effet, comme l'a montré dernièrement Dezső Baróti, jeune chercheur de Szeged, avec, à l'appui, un puissant appareil critique, les modèles de Dugonics n'étaient autres que les romans occidentaux de l'âge baroque.⁴ Árpád devient un despote de l'ère de l'absolutisme; c'est un incapable sans force d'âme, ne vivant que pour ses amours, et que mène par le bout du nez son conseiller Róka. Les dames de l'ancien temps magyar, mais aussi les messieurs, défaillent en série; en une occasion même, quatre d'entre eux tombent évanouis de concert: *Etelka*; son père, le *vezér* Gyula,⁵ le prince *Etele*, fiancé d'*Etelka*; sans oublier la fidèle nourrice. Il est vrai qu'*Etelka*, reprenant ses esprits après son évanouissement, a coutume de jurer en vrai hussard — car Dugonics aime à pimenter son style des proverbes cueillis à la bouche même des pêcheurs de la Tisza. « Lui, c'est du beurre rance, toi du jambon piqué de vers, vous allez bien ensemble! » s'exclame-t-elle.

Nul doute que le livre est, pour la plus grande part, redevable de son succès aux rêveries nées des découvertes de Sajnovics. *Etele* lui aussi, le héros du roman, est un parent nordique, ou plutôt un Hongrois du nord, car Dugonics accepte les théories de Sajnovics, selon lesquelles il fut un temps où les peuples parents du nord étaient tous des Magyars. *Etele* parcourt incognito la terre hongroise: lui est fils du souverain de Carélie.

Selon Miksa Hell, c'est la Carélie qui était terre d'origine des Magyars. Le nom de ce territoire, parfois aussi nommé *Karjala* ou *Kirjala*, provient du mot hongrois *kar-jel*: puisque son emblème montrait une paire de bras — l'un tendu, ouvert, l'autre portant épée — ils témoignaient du caractère guerrier des Magyars. Sajnovics l'a mis en poème:

⁴ Dezső Baróti, mentionné au passage par Szerb dans son *Magyar irodalomtörténet* (voir note qui précède), a, entre autres études littéraires, publié en 1934 une monographie de Dugonics, parue à Szeged: *Dugonics András*. Ailleurs — dans son *Magyar irodalomtörténet (Histoire de la littérature hongroise, 1934)* — Szerb note, avec son habituelle ironie, que lorsque parut le roman *Etelka*, « (...) la jeune fille apparaissait sur la jaquette du livre en compagnie de son futur époux, tous deux en costume hongrois du XVIII^e siècle (...). L'Histoire alors n'était pas encore perçue comme un monde à part, un monde en soi, et l'on n'avait pas conscience que chaque époque diffère de toute autre; on savait seulement qu'il existait une littérature nationale; et pour le grand public, cela suffisait. »

⁵ Rappelons que les *vezér* (mot d'origine turke) étaient initialement les chefs des sept tribus qui avaient envahi le Bassin des Carpathes.

Cœur guerrier ils avaient autrefois, nos ancêtres!
"Signe-de-bras" montraient sur leur écusson d'armes.

Si l'on en croit Dugonics, les *scythae regii* — les rois scythes auxquels faisaient référence les auteurs anciens — vivaient là, et c'est du mot *királyi*⁶ que découle le nom *Kirjala*.

Dans la suite de ses ouvrages, l'imagination de Dugonics va plus loin encore, dans sa description d'un premier âge nordique hongrois au belliqueux bonheur. *Etelka en Carélie* se déroule sur une île de Finlande. Nous y apprenons que le vrai nom des *lappok* "Lapons" n'est autre que *lápok*, celui des *finnek* "Finnois" les *finomok*, que la *Balti-tenger* "Mer Baltique" est bel et bien du hongrois, et même, qu'il s'agit plutôt de *Balti-tönger* — comme dans le parler de Szeged; que la *Bothnia* était en fait *Botország*, que l'*Ingerland* était une possession russe, que *Hopvár* et *Holmia* correspondaient en réalité à *Holmi*. On appelait à l'époque *Széplaki* "Bellecontrée" le royaume des Lapons. À l'emplacement de Saint-Pétersbourg, qui appartenait alors à la Carélie, se tenait une grande ville du nom de *Nagyhabi* "Grandsflots". Et des Magyars vivaient partout, partout au nord; Magyars heureux, probes, guerriers; fils de la Nature, aussi peu corrompus que ceux dont l'imagination du XVIII^e siècle avait peuplé Tahiti.

Dugonics ne fut pas le seul à rêver d'un ancien berceau nordique. Le héros de l'épopée de László Percsényi Nagy, un certain Szakadár, souverain *esthonyai* (ou estonien), combat en vrai héros, au V^e siècle, Russes et Goths; il part pour le Grœnland, puis, bien avant Christophe Colomb, découvre l'Amérique; une fois là-bas, il se lie d'amitié avec les Amazones — mais les plus âgées des Amazones deviennent jalouses des jeunes gens, en appellent aux Péruviens, et ceux-ci se retrouvent vainqueurs de Szakadár, qu'ils exécutent: ce sont les descendants de Szakadár qui fondent le royaume du Japon.

Autrefois je souriais toujours à ma lecture des livres de Dugonics, ou lorsque je dissertais sur eux; cela n'a guère changé aujourd'hui, mais au sourire vient se mêler l'émotion. Je commence maintenant à comprendre ce que pouvait signifier alors, pour la communauté hongroise, la découverte qu'elle n'était pas entièrement isolée: elle n'était pas peuple archaïque, sans compagnons en ce bas monde, car il y avait, fût-ce dans les lointains du nord, d'autres peuples parlant des langues de même famille que la sienne. Aujourd'hui je comprends la beauté, même naïve, des anciennes visions du religieux de Szeged. Aujourd'hui, d'une certaine façon, à la fois se révèlent très réelles ces visions, et très proches ces lointains parents; proches, partie de nous aussi — tout comme ce n'est que lorsqu'ils nous font mal, que nous prenons conscience de nos bras.

Antal SZERB, 1939, *A varázsló eltöri pálcáját* (Le magicien rompt sa baguette)
Traduction d'Élisabeth COTTIER-FABIÁN

⁶ Mot hongrois, en français: "royal", N. de la T.

Chroniques

Jean GERGELY

Compositeur, musicologue, Professeur honoraire à l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales

Mes souvenirs sur Béla Bartók

Pour commémorer le cinquantenaire de la disparition de Béla Bartók (26 septembre 1945), nous publions ce texte de Jean Gergely, éminent auteur de plusieurs ouvrages sur Bartók, paru dans *Béla Bartók vivant* (Souvenirs, études et témoignages recueillis par Jean Gergely, Bibliothèque finno-ougrienne, n° 2, POF, 1984, 81-85), avec l'aimable autorisation de l'auteur et de l'éditeur.

Je suis né trente ans après Bartók, et j'appartiens à cette génération qui a grandi et s'est ouvert à la vie entre les deux guerres mondiales. Quand ai-je entendu parler de Bartók pour la première fois? Je ne saurais le dire. Mais il est certains que lorsque je l'ai vu pour la première fois son nom était déjà entouré d'un hâle mystérieux. C'était en mai 1923, dans le *Vígszínház* de Budapest, lors de la matinée littéraire organisée par la revue *Nyugat* pour les 25 ans d'activité littéraire d'Ernö Osvát. Bartók était là, jouant un extrait du *Mandarin Merveilleux*, et moi qui étais alors au tout début de mon évolution musicale, je fus frappé par le caractère inhabituel de sa musique, de sa force magique. Et comme je le vois aujourd'hui, je n'oserai pas parler de sensations artistiques, car je n'étais pas alors préparé pour les recevoir.

Plus tard, de petit écolier devenu grand écolier, j'entendais souvent Bartók au piano. Entre 1925 et 1930, j'étais pour ainsi dire présent à tous ces récitals ou concerts donnés de ses œuvres. Son jeu, dans Debussy, Scarlatti ou Beethoven est resté gravé dans ma mémoire, mes sensations d'alors étant toujours vivantes aujourd'hui, après plus d'un demi-siècle. Il m'a révélé l'importance de Liszt, et par lui je me trouvais humainement proche de la musique de Kodály. Je l'ai entendu jouer avec Zoltán Székely et Henry Marteau, et je l'ai également très souvent vu accompagner Mária Basilides chantant ses mélodies sur des poèmes d'Ady ou dans ses transcriptions, comme dans celles de Kodály, de mélodies populaires hongroises. Me remémorant mes années d'adolescence, je peux dire qu'il est heureux celui à qui il a été donné de former sa culture générale sur de telles sensations. Quelle était la base de ces sensations? Aujourd'hui encore il me serait difficile de le définir avec exactitude. Ce qui est sûr, c'est que ce n'était pas uniquement la musique, mais aussi bien d'autres conditions qui l'accompagnaient. À tel point que je me demande toujours si, dans ces sensations reçues à l'adolescence pour toute une vie, les phénomènes d'accompagnement ne sont pas plus forts que la sensation de base, et en quoi consiste réellement ce noyau artistique.

J'étais un jeune homme solitaire et renfermé, ayant en aversion toute agressivité, et surtout la violence corporelle, mais pour défendre la musique de Bartók, j'aurais pu me battre. Je me souviens de cette soirée de février 1927, lors de la création par Vilmos Komor de la suite tirée de la série de mélodies populaires slovaques: *Scènes Villageoises* (3 mouvements pour 4 voix de femmes et petit orchestre). La salle était loin d'être pleine et la majorité du public ne montrait guère d'enthousiasme. Pourtant, avec d'autres jeunes gens, nous nous démenions, car Bartók représentait pour nous la renaissance, le progrès, la jeunesse et la recherche de voies nouvelles. Un peu plus tard, je fis profession de foi pour la cause de Bartók au cercle littéraire de mon lycée. À cette époque-là, je savais déjà que la musique serait ma principale activité, ou tout au moins la principale force motrice de ma future carrière. Et il en fut ainsi. La musique de Bartók m'en a donné le goût décisif, ainsi que mes lectures musicales et les écrits de Romain Rolland, Ferruccio Busoni et Antal Molnár, écrits convergents qui justifiaient le chemin de Bartók. Dans ma décision, je fus aussi conforté par les Chœurs d'enfants et Hány János de Kodály.

J'ai commencé mes études musicales à l'automne 1929, à Budapest comme élève d'Albert Siklós dans sa classe de composition. Je me suis également inscrit un an plus tard à la Faculté des Lettres de l'Université de Budapest pour y préparer le professorat de langue et littérature hongroises et françaises. Là, j'étais également un participant actif au Séminaire de Kodály sur la Musique Populaire.

Étant élève à l'Académie Ferenc Liszt, je voyais souvent Bartók dans les couloirs de cette noble institution. Comme je n'entretenais pas de rapports personnels avec lui, je pouvais, sans attirer son attention, m'approcher de lui et l'observer. J'étais présent à presque toutes les répétitions générales des concerts donnés par l'Orchestre Philharmonique de Budapest que je suivais du haut de la galerie réservée aux élèves. Une fois, la *Suite de Danses* de Bartók figurait au programme. Dohnányi la dirigeait, et Bartók se tenait pendant l'exécution dans la loge des professeurs. Pour remercier les applaudissements, ils se présentèrent ensemble sur la scène avant de se diriger vers le foyer des artistes. Comme c'était juste avant l'entracte, j'ai pu être le témoin involontaire de leur conversation en descendant de la galerie.

- C'était encore trop lent? demanda Dohnányi, à propos d'un certain passage de la *Suite*.

- Moi je le sens plus vif, répondit Bartók, mais si tu le sens ainsi, je t'en prie, ne change pas le tempo.

Je ne puis assurer les mots, mais le sens de leur conversation était exactement cela. Et je revois toujours l'expression du visage de Bartók. Il reflétait de l'hommage, de l'admiration, de la solidarité et de la confiance à l'égard de celui qu'il avait considéré comme un frère aîné à l'âge adolescent; il esquissait une sorte de demi-sourire enfantin, de la mansuétude, mais pas de douceur, et une fidélité inébranlable à sa propre conception.

Quelques années plus tard, dans le Vigadó de Buda, j'eus l'occasion d'observer Bartók de plus près lors de la répétition du premier concert de l'Orchestre Symphonique de Buda. Il était assis juste devant moi, entre Leó Weiner et Lajos Kentner. L'orchestre répétait avec plus ou moins de succès la version symphonique des *Quinze Chants Paysans Hongrois* sous la direction de Zoltán Sári. De temps en temps, le chef

se retournait pour épier l'approbation du compositeur. Mais Bartók, qui suivait l'exécution sur la partition, n'intervenait que très rarement. Par contre, il discutait tous les détails avec ses voisins.

« Dois-je le dire? », demandait-il à Weiner quand quelque chose ne lui plaisait pas. Il m'apparaissait alors comme le modèle de la conscience et j'étais surpris de voir l'importance qu'il attribuait à l'opinion de ses deux compagnons.

C'est au séminaire Kodály, à l'Université, que j'ai rencontré János Bartók, cousin germain de Béla Bartók. Rapidement, nous sommes devenus amis. Il venait souvent chez moi, et grâce à lui, j'ai pu faire plus ample connaissance avec Bartók, l'homme et le Maître, ainsi qu'avec tous ceux qui l'entouraient dans le travail. Parmi l'élite des musiciens de notre génération, plusieurs venaient à l'appartement de Deák Ferenc utca, ou plutôt Szervita tér, dans les années 1930. Je me rappelle de la visite d'Andor Földes, de Sándor Kuti, de Jenő Deutsch, Endre Székely et bien d'autres encore. À côté de János Bartók, ce fut Endre Szervánszky notre hôte le plus assidu. Nous avons analysé ensemble des œuvres de Bartók et beaucoup discuté sur tout: sur nous-mêmes, les autres, et sur le présent et l'avenir de la musique hongroise. Beaucoup d'idées sont nées de notre cercle, et certaines même furent réalisées plus tard, quand je ne vivais plus en Hongrie.

Nos rencontres amicales ne pouvaient pas plaire aux dirigeants de l'époque. Est-ce pour cela ou pour autre chose, mais je fus arrêté début 1933 et accusé de complot contre la sûreté de l'État, puis condamné à un mois de prison. Pas grand-chose! dirais-je aujourd'hui; et je ne l'aurais même pas mentionné si ce fait n'avait pas déterminé le reste de ma vie. En effet, je fus exclu de l'Université, et je ne pus terminer mes études à l'Académie de Musique que par autorisation spéciale du Ministère (ce que je fis en 1935, et c'était là le plus important!). À ce moment-là, j'avais déjà le pressentiment que ce qui me manquait dans ma culture musicale et humaniste, je le trouverais dans le pays de Romain Rolland, vers lequel tant de liens m'attiraient. Mais ce que j'ignorais encore, c'est que là, en France, je trouverais l'activité la mieux assortie à ma nature. Ce qui est certain, c'est qu'en 1935 une nouvelle époque commençait dans ma vie. Dans mes dernières années passées en Hongrie, je commençais à écrire des critiques musicales, et cette activité me menait une fois de plus vers Bartók. Curieusement, je connaissais déjà tous ceux avec qui il travaillait. J'étais lié avec Sándor Veress, et plus tard également avec György Kerényi; mais je n'avais pas de rapports personnels avec le Maître. Un jour, cela pouvait être en 1936, nous nous croisâmes devant la librairie musicale Rózsavölgyi: nos regards se rencontrèrent. Dans ses yeux je voyais qu'il me connaissait, et je voulais le saluer. Mais peut-être par timidité ou par discrétion respectueuse, je ne l'ai pas fait. « Tu as eu tort! me dit le lendemain János Bartók, lorsque je lui racontais cette rencontre fortuite. Béla Bartók se trouve en ce moment dans un tel état d'esprit qu'il est sensible à tous signes de sympathie. »

Peu après, il y eut une autre rencontre: pour la première et la dernière fois de ma vie, je pus être en tête-à-tête avec Bartók. Je me trouvais à l'Académie des Sciences pour montrer à Kerényi une publication musicale inconnue. Le concierge m'avait fait monter jusqu'à une salle, dont il avait refermé la porte à clé derrière moi. Et là, dans la lumière crépusculaire d'un après-midi de novembre, je me suis trouvé face à Bartók en train d'écouter et de noter des cylindres de phonographe. Je restai figé un moment,

rendu muet par l'émotion. Pourtant, il n'y avait rien d'inquiétant en lui; d'une voix indifférente, mais amicale, il me demanda l'objet de ma visite. Quand je lui eus dit que je venais voir Kerényi, son visage refléta l'étonnement et l'agacement. « Comment, le concierge ne vous a pas dit qu'il ne viendrait pas aujourd'hui? » demanda-t-il. Gêné, je lui dis que je l'ignorais. Alors il me dit quand je pourrais rencontrer Kerényi, et je pris congé en m'excusant. Mais à la porte, je m'arrêtai, m'apercevant que j'étais enfermé avec Béla Bartók. « Que faire? » m'interrogeais-je un instant. Alors, ramassant tout mon courage, je me tournai vers lui. J'avais honte et le lui dis. Bartók ne dit pas un mot, enleva son casque, se leva en sortant la clé de sa poche et me laissa sortir. Il ne fut question entre nous d'aucun sujet touchant la musique. Et pourtant, l'atmosphère de cette brume d'automne m'a accompagné tout au long de ma vie.

Il y eut aussi ce concert du mois de mai 1937. Deux chorales scolaires exécutaient des chœurs enfantins de Bartók, et un chœur d'hommes chanta *Des Temps passés*, symphonie chorale en trois mouvements. Entre ces diverses prestations, Bartók jouait au piano des extraits des *Microcosmos*. À la fin, les petits chanteurs s'amassèrent autour du piano, réclamant un bis. Bartók revint. *Soirée chez les Sicules*, criaient les enfants. À ce moment-là, je vis Bartók rire. Tout son être reflétait la gaieté, et pas seulement son visage. Je décelai même quelque complicité enfantine dans ses yeux. Il hocha la tête plusieurs fois, comme s'il disait, « mais oui, mais oui, vous l'aurez! » Cet épisode serein marqua mon dernier souvenir en Hongrie de lui.

En février 1938, János Bartók et moi-même fîmes deux conférences dans le cadre du Séminaire Musical de la revue *Énekszó*. János parlait de la sociologie des mélodies hongroises à prétention populaire, et moi de l'attitude et les devoirs de la jeune génération des musiciens hongrois. Antal Molnár présidait à sa manière affable et spirituelle. Il devait également lire avec une intonation très vivante le texte de János, complètement aphone à la suite d'une angine. Les conférences furent suivies d'une longue discussion dont le bilan, aujourd'hui encore, me paraît positif. L'auditoire était composé de musiciens professionnels, et parmi eux, Ditta Pásztor-Bartók, seconde femme de Béla Bartók. Je ne l'avais encore jamais rencontrée, et je ne pris connaissance de sa présence qu'un an plus tard à Paris.

En février 1939, Béla Bartók et sa femme Ditta jouèrent salle Gaveau. Ils donnèrent, sous la direction d'Hermann Scherchen, le *Concerto pour deux pianos et orchestre* de Mozart et, pour la première fois en France, la *Sonate pour deux pianos et percussion* de Bartók. À l'entracte, une collègue hongroise, militante d'extrême-gauche, insista pour que je la présente à Bartók. Elle voulait demander sa générosité pour les victimes de la guerre d'Espagne. Ma première réaction fut d'abord celle de la timidité. Peut-on déranger Bartók avec une telle demande et éventuellement en présence des représentants de la Hongrie officielle? Je répondis simplement que je ne connaissais pas personnellement Bartók (ce qui était aussi un peu la vérité, je ne lui avais jamais été présenté), et par conséquent je ne pouvais lui amener qui que ce soit. « Mais venez tout de même, on verra bien! » dis-je à cette collègue sans l'insistance de laquelle je n'aurais jamais osé m'introduire dans le foyer des artistes. C'est alors que j'ai éprouvé l'une des plus grandes surprises de ma vie: Madame Ditta Bartók, dès qu'elle m'aperçut, se précipita vers moi en me saluant comme une connaissance de longue date, visiblement contente de me retrouver là. Elle me demanda depuis quand j'étais à Paris, ce que j'y

faisais, et me parla spontanément d'elle-même, de son mari et de leur travail commun. C'est alors que je me suis senti malgré moi au centre de l'assemblée, et j'ai dû présenter Madame Bartók au Directeur de l'Institut Hongrois de Paris. Bartók, pendant ce temps, s'entretenait avec son *impresario* en français. J'écoutais d'une oreille, plus intéressé de savoir comment Bartók s'exprimait en français que par le sujet de leur conversation. Je trouvais qu'il maniait la langue d'une façon assez correcte, ou du moins qu'il la parlait couramment. Puis il s'approcha de nous, et Ditta Bartók nous présenta. Nous nous serrâmes la main. Par ce geste, la glace était rompue pour moi, je pouvais désormais le saluer dans la rue si d'aventure nos chemins se croisaient. La voie était libre pour établir avec lui des rapports personnels. Mais hélas, c'était trop tard. J'écrivis un compte rendu du concert dans le journal *Magyar Nemzet*, mais ce fut la dernière fois. La deuxième guerre mondiale éclata cette même année, et je ne revis plus jamais Bartók.

Fin septembre de l'année 1945, en voyage de noces, je me suis acheté un journal suisse dans la gare de Valence-sur-Rhône. C'est alors que j'ai appris sa mort. J'avais le sentiment que la meilleure part de moi-même était partie avec Bartók, lui qui, dans sa musique, avait osé mettre sur le papier mes propres idées secrètes.

En 1948 j'étais à Budapest au Concours Bartók comme délégué pour la France. C'est à ce moment-là que je me suis lié d'amitié avec Tibor Serly et Géza Frid. Je connaissais déjà depuis longtemps Tibor Harsányi. L'idée m'était venue assez tôt de réunir les souvenirs et l'image de Bartók tel qu'ils restaient gravés dans la mémoire des Hongrois résidant à l'étranger. Tibor Serly m'encouragea à écrire un livre sur Bartók et me confia même, oralement, ses souvenirs personnels — souvenirs dont une grande partie reste toujours inédite. Il aura fallu vingt ans pour que ce plan se réalise et encore une décennie pour que l'ouvrage trouve sa forme définitive. À l'heure où j'écris ces lignes, sa parution est proche, et mon co-auteur français fait attention à ce que je ne me laisse pas emporter par une passion toute hongroise.

Début 1950, j'ai reçu une lettre d'un mélomane brésilien (lettre adressée à l'Institut Hongrois de Paris dont j'étais alors directeur musical). Elle me demandait de lui procurer une photo de Bartók dédicacée de sa main. Mes premières réactions furent des plus confuses. Je ne savais quelle attitude avoir en découvrant qu'il y avait quelque part un mélomane qui ignorait que Bartók était mort depuis quatre ans. Or cette lettre me fait aujourd'hui l'effet d'un message de l'au-delà, semblable à celui que pouvait ressentir Mozart lors de la visite du commanditaire mystérieux du Requiem; seulement pour moi c'était en sens inverse. Car la lettre en question n'était pas basée sur le fait que Bartók était mort, mais qu'il était toujours vivant. Son auteur m'avertissait, inconsciemment peut-être, que le Béla Bartók qui repose dans un cimetière américain¹ n'est pas celui qui vit toujours en nous et dont l'héritage spirituel nous incombe. Il fallait du temps pour le déchiffrer, il est vrai, mais cet héritage est là aujourd'hui, il nous appartient pour que nous le conservions et le transmettions aux générations futures.

¹ Les restes de Bartók ont été rapatriés en 1988.

Patricia MONCORGÉ
Traductrice

Miklós Radnóti (1909—1944)

« Le poète est toujours d'une nature prodigue, il veut laisser des traces derrière lui, des traces pour les époques futures, parce que l'époque délaisse toujours le poète », avait écrit Radnóti, à la Toussaint 1941, dans un article consacré à Attila József. Lui-même était poète — et il compte parmi les plus grands — à une époque pourtant qui ne se contenta pas de délaisser les créateurs; il mourut victime du nazisme. Il avait l'espoir que les générations futures entendraient son chant, au-delà de sa mort, en des temps plus cléments:

La vengeance m'indiffère et ma colère n'est plus,
nos murs seront relevés, les interdits révolus,
le monde enfin reconstruit s'emplira de mes poèmes,
ce qui viendra, je le vis, au plus profond de moi-même,
je ne me retourne plus... (Souvenir, ni sortilège)

Cinquante ans ont passés depuis sa mort, mais son chant nous est resté. Profitons de l'occasion de cet anniversaire pour nous ressouvenir de ses vers, et nous efforcer de mieux le faire connaître en France.

Il naquit le 5 mai 1909 à Budapest, de parents juifs et intellectuels. Ce jour-là, il perdait sa mère et son frère jumeau. Son père se remaria très vite, et il n'apprit le drame de sa naissance qu'à la mort de son père: à douze ans, il était orphelin.

Mon père est mort. Et tous sont morts l'un après l'autre.
Mais tous ceux que j'ai côtoyés
vivent encor dans mon cœur lourd.
Il suffit que frémissse une aile,
qu'un papillon léger se pose sur ma main,
qu'un rameau touche mon épaule:
eux me font signe dont le corps
est sourire et fleur et parfum,
et seuls leurs ossements se pressent sous la terre.

Il fut recueilli et élevé par un oncle de sa mère, négociant dans le textile, qui voulut en faire son associé: en 1927, il passa un bac commercial, puis fut envoyé en Tchécoslovaquie dans une école de textile. Mais il préférait lire et écrire des poèmes. Ses

premiers vers parurent en 1929 dans l'anthologie *Jóság*. C'est à cette époque qu'il rencontra Fanni Gyarmati, sa future compagne.

Au début des années trente, il commença des études de Lettres à la faculté de Szeged, où il fit la rencontre décisive du poète Sándor Sík, son professeur de littérature. Il fréquentait en même temps le Collège artistique des jeunes de Szeged, qui l'introduisit dans les milieux de gauche et le familiarisa avec l'art populaire et les avant-gardes artistiques. En 1930 — il avait 21 ans — son premier recueil parut: *Éloge païen*. En 1931, le second: *Chant des pasteurs à la mode nouvelle*. Le vers est libre, les associations de mots audacieuses. Sa poésie naît d'un profond amour de la vie: célébration de la femme aimée et du mystère de la nature, des saisons, du vent, de la pierre, célébration du quotidien — nuancé d'une certaine gravité, hanté par les deuils de son enfance. Sa liberté de propos choqua les autorités excessivement soucieuses d'ordre et de moralité: son second recueil fut saisi, le poète est convoqué devant un tribunal, et condamné à huit jours de prison pour deux de ses poèmes — *Portrait* et *Déjà le soleil rougit les baies d'automne* — jugés irrespectueux envers la religion. Or il avait écrit:

J'ai vingt ans. Le Christ en automne
 au même âge pouvait avoir
 la même allure: il était blond,
 imberbe encore, et chaque nuit
 faisait rêver des jeunes filles.

(Portrait)

Profondément troublé par l'affaire, il s'éleva contre l'injustice de cette inculpation dans un poème, *L'audience*:

J'aurais voulu cracher, craquer comme le feu
 autour duquel des gens desséchés sont assis
 tout au plaisir des morceaux de lard volubiles
 et des pains en attente.

...

et l'on soufflait sur moi pour me forcer à me défendre,
 car ainsi le voulait l'usage, et que je me fane;
 le procureur soufflait sur moi.

Sa place à l'université était compromise, et sans l'intervention de Sándor Sík il n'aurait certainement pas pu poursuivre ses études. Le contexte politique, en effet, n'était guère favorable. Attila József venait d'être inculpé de tentative de subversion pour son recueil *Dönts d a tőkét* [traduit par "Abats les Chênes", éd. Corvina, 1978] et d'atteinte à la pudeur pour une traduction de Villon. Quelques mois plus tard, c'était le tour de l'écrivain Zsigmond Reményik... Ce climat d'intolérance et de répression révoltait Radnóti. Il collabora à *Valóság* fondé par Attila József en réaction à l'exécution, durant l'été 1932, de deux dirigeants du parti communiste clandestin; la revue fut elle aussi saisie. Dans son *Journal d'un homme* publié en 1933 dans le recueil *Le vent convalescent*, il rendit hommage au poète noir John Love assassiné par le Ku-klux-klan

— *John Love, mon frère* — et au poète ouvrier László Farkas mort de la phtisie dans un hôpital à Vienne après avoir été contraint à l'exil pour ses idées politiques — *Dimanche*. Il y condamna également l'entrée en guerre des Japonais contre la Chine — *Un sifflement: la paix se déchire*.

Mais Radnóti reste en même temps le poète bucolique des premiers recueils. À côté de ces vers partisans s'élève le chant délicat — parfois nostalgique — d'un poète aspirant à la beauté, à la douceur. Dans *Le Vent convalescent* (1933) aussi bien que dans *Nouvelle lune* (1935), de nombreux poèmes sont dédiés à la femme aimée:

Et ton amie aussi ressemble à la forêt
où le silence est taché d'ombre, où la résine
se fige, mais où chante un rayon de soleil
quand le vent qui s'éveille agite les feuillages;
l'amour ainsi t'éclaire et sa main attentive
est là pour te garder d'innombrables malheurs.
(Poème d'amour dans la forêt)

À chaque page tournée, poème après poème, une émotion indicible nous saisit. La féerie dépouillée de certains vers, leur fraîche exaltation, quand il s'agit des instants passés auprès de Fanni, et soudain la ligne qui se brise, les éléments perdent de leur clémence, la rigueur du temps, le spectre de la mort se dessinent entre des vers plus heurtés, des rythmes plus haletants. De plus en plus, l'inquiétude l'emporte sur la colère, le désarroi transparait entre les vers. Dans son cycle de poèmes intitulé *Journal de guerre*, il note: « Entre des matins soupçonneux et des nuits funestes / entre des guerres tu as passé la moitié de ta vie / et maintenant sur la pointe des baïonnettes tournés contre toi / les feux de l'ordre brillent vers toi. » Son origine juive et ses idées progressistes font qu'il ne trouve pas de poste malgré son diplôme de professeur de français-hongrois. Il s'efforce autant qu'il peut de vivre de sa plume; poèmes, articles, traductions se succèdent. Il sent combien le poète a une position fragile et difficile face à la montée de l'autoritarisme, face à la banalisation de l'antisémitisme. Mais combien aussi son rôle est important dans la société.

Sois pur poète, comme un sage
dans la neige des hauts parages
battus de vent, sois innocent
comme le tout petit enfant
Jésus de nos vieilles images.

Et dur aussi comme un grand loup
blessé qui saigne de partout.
(Avance, condamné à mort...)

Radnóti sent l'étau se resserrer. En 1937, lors d'un séjour à Paris, il assiste aux manifestations anti-franquistes. En Espagne aussi, la guerre a éclaté:

O guerre mugissante, horreur aux ailes noires
 qui montes du pays voisin!
 Plus personne là-bas ne sème, ne moissonne
 ni ne ramasse le raisin.

(Espagne)

Et le sort des poètes n'y est pas meilleur:

Lorca est mort. Se peut-il que personne encor ne me l'ait dit?
 Se peut-il, quand le bruit de la guerre se répand si vite, que les poètes
 disparaissent ainsi? L'Europe n'a donc pas porté son deuil?

(Première églogue)

Quelques vers plus loin, il demande encore « Où peut-il fuir, il est vrai, le poète? ». Même douleur à propos d'Attila József, qui s'est jeté sous un train en décembre 1937: « Notre cher Attila non plus n'a pas fui, simplement il a fait non / de la tête à cet ordre toujours, mais qu'il en soit mort ainsi, qui le déplore? ». Partout en Europe, l'intolérance s'intensifie, les nationalismes prédominent. En Hongrie, de nouvelles restrictions antisémites viennent, dès 1938, s'ajouter à celles de 1920 — limitant davantage encore l'accès des juifs aux professions administratives, intellectuelles, libérales et artistiques. Tracasseries, humiliations, violences se multiplient. La guerre s'étend, « la mort hurle tout le jour », dit Radnóti dans *Le Feu fait rage*. Comment le poète peut-il écrire, a-t-il encore sa place dans un tel monde? Ces interrogations hantent Radnóti. Dans *Jeudi*, il rend hommage à des poètes que l'oppression fasciste a réduit au silence ou au suicide.

celui qui se voudrait poète et libre
 devant un couteau nu peut-il hurler?
 Le peut-il face à l'infini
 quand déjà sa route est finie?

(Jeudi)

1938, *Route abrupte*, 1942, *Calendrier*, puis de nombreux poèmes, qui seront réunis, après sa mort, dans un recueil intitulé *Ciel écumeux*... Les assonances et les rimes ont fait leur apparition, le vers est plus régulier, la prosodie métrique introduite. Certains poèmes, comme les églogues, sont composés en hexamètres. Comme si face au chaos, Radnóti opposait la régularité du vers... Par ailleurs, tout en traduisant l'horreur du présent, il continue à exprimer la nostalgie d'une beauté intemporelle. La nature est toujours très présente, le poète est particulièrement sensible à l'impact des saisons, à l'apparition du printemps, mais par contraste avec la cruauté de l'histoire, ces éléments donnent au poème un tour plus douloureux, plus tragique. Sous la pression des événements, les poèmes d'amour, les vers consacrés à Fanni, empreints d'une émotion extrême, deviennent plus intenses — profondément bouleversants. La femme aimée incarne plus que jamais l'appel à la vie, la raison d'être, sa main seule est à même d'apporter un peu d'apaisement. Comme le témoignent ces quelques vers, extraits de

Fin d'octobre et écrits à Élesd, où le poète a été envoyé en automne 1942 dans le cadre du travail obligatoire:

... Vient la neige noire et l'hiver
noir arrive et le ciel d'automne est noir là-bas; le pas des heures
glisse à l'aube sur le verglas. Que faire d'autre? allons dormir
sous la longue barbe des soirs. Regarde, je suis ton enfant,
oui, ton grand fils et ton amant, fort en poème certes, mais
qui prend sa part de toute peine. Et bientôt nous reposerons,
j'entendrai battre dans la nuit le tourment qui dort en ton cœur,
je l'écouterai, j'attendrai...

Depuis septembre 1940, Radnóti est régulièrement convoqué par le Service du travail obligatoire, pour accomplir des tâches généralement extrêmement pénibles et physiquement très éprouvantes. Automne 1940, Szamosveresmart, où il doit avec ses compagnons désamorcer des mines et des pièges antichars roumains; été 1942, Élesd; puis à l'automne, Hatvan, dans une usine de sucre; en hiver, Budapest, dans une usine d'emballage; sa santé se détériore. En mai 1943, suite à l'intervention auprès du ministère de l'Armée de quelques-uns de ses amis, appuyés par des personnalités du monde politique et culturel, il est provisoirement exempté du service obligatoire. Il se sent de plus en plus oppressé, l'avenir est sombre.

Le printemps vole, cheveux défaits, mais de l'antique liberté
l'ange ne vole pas: il dort, dans un bas-fond, gisant
gelé dans la boue jaune, inerte dans l'inertie des racines;
de lumière, il n'en voit point là-bas, ni l'armée des petites feuilles
vertes bouclant sur les surgeons, hélas en vain: rien ne l'éveille.

(Le printemps)

Ses vers sont plus pessimistes, parfois amers...

Je suis né. J'ai dit non. Mais je suis là quand même
J'ai grandi, mais grandi pourquoi?— je n'en sais rien.
Moi qui jamais n'ai rien désiré qu'être libre
Toujours des gardes-chiourme escortaient mon chemin.

(Quatrième églogue)

En avril 1944, il est réquisitionné par le Service du Travail obligatoire et envoyé dans l'un des camps situés près de la mine de Bor en Yougoslavie. Les détenus sont chargés de construire une voie de chemin de fer pour transporter le cuivre jusqu'au Danube. Le travail est pénible et dur, Radnóti s'affaiblit beaucoup. Durant ces longs mois passés au Lager Heidenau, jusqu'à l'évacuation du camp en septembre à l'approche de l'armée Rouge, il continue à s'affirmer en tant que poète, au risque de sa vie, les juifs intellectuels étant plus haïs encore que les autres. Certains soirs, il lit ses poèmes aux autres déportés; il écrit aussi — à l'heure, où le sommeil vient libérer les

corps et les âmes fatiguées — il compose « griffonnant simplement vers après vers à l’aveuglette » des poèmes magnifiques et déchirants, la *Septième églogue*, la *Lettre à sa femme*, *Racine*, *À la recherche...*, la *Huitième églogue*. L’image de la femme aimée le retient à la vie...

et je vis malgré cette guerre qui dure;
 captif, de tout espoir j’ai pris la mesure,
 mais toi je te rejoindrai quoi qu’il en coûte,
 toi pour qui j’ai parcouru la longue route

de l’âme, et tous ces pays; car ni la braise
 pourpre ne m’arrêtera ni la fournaise,
 fût-ce par enchantement j’aurai la force,
 et s’il le faut l’endurance de l’écorce...

(Lettre à sa femme)

En septembre, tous les prisonniers sont rassemblés dans le camp central, ils sont environ six mille. Un premier groupe de trois mille, dont Radnóti fait partie, est évacué, en route pour une longue marche forcée à travers l’Europe centrale, de la Yougoslavie jusqu’à l’Allemagne. Les conditions sont abominables, les plus faibles systématiquement fusillés, la vie des autres dépendant de l’humeur de leurs gardes. La plupart y ont péri. Radnóti écrit encore *Marche forcée* et quatre *Razglednica* (“cartes postales” en serbo-croate). La dernière, datée du 31 octobre 1944, évoque la mort d’un déporté violoniste abattu pour n’avoir pas voulu se séparer de son instrument. Quand ils arrivent dans la région de Győr, il est à bout de force, il ne peut plus marcher. Le matin du 9 novembre, des soldats l’emmènent en charrette avec vingt et un compagnons également épuisés. Les autres prisonniers ne les reverront plus. Beaucoup plus tard on apprendra qu’ils ont été abattus d’une balle dans la nuque à Abda, près de Győr.

Radnóti était profondément attaché à la vie, à la liberté. Même dans les moments les plus difficiles, il fut toujours sans compromis à l’égard de toute forme d’injustice ou d’intolérance. Il nous a laissé une poésie extrêmement humaine, sensible et courageuse. La beauté de ses vers devrait pouvoir, longtemps encore, nous accompagner sur le chemin de nos propres questionnements.

J’étais fleur, racine suis,
 dans la terre, dans la nuit;
 ici s’achève ma vie,
 tout là-haut pleure une scie.

(Racine)

Poèmes de Radnóti traduits par Jean-Luc Moreau

Déjà le soleil rougit les baies d'automne

Elle est blonde et païenne, elle n'a foi qu'en moi
et se cabre et chuchote à la moindre soutane:
« rien n'existe que l'herbe et l'arbre et le soleil
et la lune et l'étoile, et les bêtes bien sûr
dans les champs aux mille couleurs ». Puis elle file:
la poussière s'élève heureuse sur ses pas.

Pourtant là-haut vers les jardins le christ
aussi voit ses baisers et le bleuet
s'incline devant elle avec plaisir, car toujours
il y a l'admirant en vain
un saint-homme barbu, énamouré.

Elle a dix-huit ans, et lorsqu'elle est sans moi
elle va sans rien dire ainsi que la rivière
à midi, l'été, entre les arbres de ses rives,
et berce dans son cœur ce chatoyant souci
que jamais nous n'épuiserons tous nos baisers
et s'afflige. Déjà le soleil rougit les baies d'automne.

1^{er} septembre 1930
(Chant des pasteurs à la mode nouvelle)
(Radnóti fut condamné également pour ce poème)

Pirul a naptól már az őszi bogyó

Szóke, pogány lány a szeretóm, engem
hisz egyedül és ha papot lát
rettenve suttog: csak fű van és fa;
nap, hold, csillagok s állatok vannak
a tarka mezőkön. És elszalad. Por
boldogan porzik a lábanyomán.

Pedig fönn a kertek felé
feszület is látja a csókját és
örömmel hull elé a búzavirág,
mert mindig hiába megcsudálja őt
egy szerelmetes, szakállas férfiszentség.

Tizennyolc éves és ha nélkülem van,
hallgatva jár, mint erdős partok
közt délidőn jár a nyári víz s
csillogó gondot ringat magában arról,
hogy sohasem telünk el csókkal és
szomorú. Pirul a naptól már az őszi bogyó.
1930. szeptember 1.

Il faut laisser...

Il faut laisser maisons et vergers et jardins, —
ainsi parlait Ronsard dans un dernier poème;
une rose parfois s'effeuille, et le chemin,
fauve, écoute ce vers que je dis pour moi-même.
Deux buissons nus, rêveurs, me suivent du regard,
la campagne, on dirait, comprend un peu Ronsard;
il faut laisser... sans force, ainsi rêve le chêne:
un gland tombe dans l'herbe où la brume se traîne.

Le soleil s'est voilé. Mélancolique et blanc,
un bouc est là, barbu, qui tire sur sa longe
et dans les flaques d'eau patauge, et dans le lent
crépuscule le V d'un vol d'oiseau s'allonge
et s'efface... et plus rien — qu'aux rares frondaisons
ce voile de fraîcheur de la bruine qui passe...
Ronsard est mort, dit-elle, *il faut laisser maisons ...*
Tes gouttes de sueur bientôt deviennent glace.

7 octobre 1938
(Avance, condamné à mort)

Il faut laisser...

Il faut laisser maison, vergers et jardins, —
egyik utolsó versét e sorral kezdte Ronsard,
morgom magamban és fülel a barna ösvény
s a kerti rózsafákról egy-egy holt szírom száll;
két meztelen bokor mélán utánam bámul,
úgy látszik ért a táj egy kissé franciául;

¹ En français dans le texte.

il faut laisser, — mereng a tölgyfa is szavalva
s egy fáradt makkot ejt a gőzölgő avarra.

Felhők közt ül a nap, egy bak kötélre fűzve
elindul s mint fehér, szakállas mélabú jár
köröskörül s a rét tócsáiban taposgat;
az égi téreken madárhad vé-je úszkál
és néha eltűnik a lassu szürkületben;
a ritkás lomb között hűs eső fátyla lebben,
il faut laisser, — susog, Ronsard-t a földbe tették,
s majd megfagy rajtad is, ne félj, a gyöngy verejték.

1938. október 7.

Ciel écumeux

Ciel écumeux, lune qui tangué...
Je vis — avec étonnement.
La diligente mort fouille cet âge:
ceux qu'elle trouve, oh qu'ils sont blancs!

L'année autour de soi parfois regarde,
hurle, regarde, et puis se meurt.
Quel automne à nouveau derrière moi se cache,
quel hiver obtus de douleur?

La forêt a saigné. Chaque heure
dans le temps qui tourne a saigné.
Le vent dessinait sur la neige
de grands chiffres enténébrés.

Il n'est rien que je comprenne.
Je sens l'air sur moi peser.
Un silence m'étreint, tiède et plein de murmures,
comme avant d'être né.

Je fais halte au pied de cet arbre
qui brasse son feuillage avec fureur.
Est-ce pour m'étouffer? une branche s'abaisse...
Je n'éprouve pourtant ni faiblesse ni peur,

mais je suis las. Je fais silence. Le feuillage
fourrage mes cheveux sans rien dire, effrayé.
Oublier? Mais jamais encore,
jamais je n'ai rien oublié.

L'écume a submergé la lune. La colère
de vert sombre barre la nuit.

Je me roule une cigarette,
lentement, longuement. Je vis.

8 juin 1940

(Ciel écumeux)

Tajtékos ég

Tajtékos égben ring a hold,
csodálkozom, hogy élek.
Szorgos halál kutatja ezt a kort
s akire rálel, mind olyan fehérek.

Körülnéz néha s felsikolt az év,
körülnéz, aztán elalél.
Micsoda ősz lapul mögöttem újra
s micsoda fájdalomtól tompa tél!

Vérzett az erdő és a forgó
időben vérzett minden óra.
Nagy és sötétlő számokat
írkált a szél a hóra.

Megértem azt is, ezt is,
súlyosnak érzem a levegőt,
neszekkel teljes, langyos csönd ölel,
mint születésem előtt.

Megállok itt a fa tövében,
lombját zúgatja mérgesen.
Lenyúl egy ág. Nyakonragad?
nem vagyok gyáva, gyöngye sem,

csak fáradt. Hallgatok. S az ág is
némán motoz hajamban és ijedten.
Feledni kellene, de én
soha még semmit sem feledtem.

A holdra tajték zúdúl, az égen
sötétzöld sávot von a méreg.
Cigaretta sodrok magamnak,
lassan, gondosan. Élek.

1940. június 8.

Septième églogue

Vois-tu, le soir tombe, et les baraquements, le barbare enclos
de chêne ourlé de barbelés, à force de flotter se résorbent dans le soir.
Notre captivité lentement le regard se détache de son cadre,
et la tension des barbelés, — la raison seule, la raison seule encore en garde
connaissance.

Vois-tu, mon amour, même le rêve ici ce n'est qu'ainsi qu'il se libère;
nos corps brisés c'est le sommeil, merveilleux sauveur, qui les délivre,
et c'est l'heure où le camp prend le chemin du retour.

En haillons, le crâne rasé, les prisonniers, ronflant, s'envolent
du sommet aveugle de la Serbie vers un paysage natal qui se cache.
Ce pays qui se cache! Oh, la maison existe-t-elle encore?
Les bombes ne l'ont pas touchée? Elle est là comme avant notre départ?
Et celui-ci qui gît à gauche, à droite celui-là qui geint, — rentreront-ils chez eux jamais?
Dis-moi, y a-t-il encore un chez nous là-bas, où l'on comprenne cette églogue?

Sans les accents, griffonnant simplement vers après vers à l'aveuglette,
j'écris ce poème dans le noir, à l'image de ma vie,
tâtonnant, arpentant le papier comme une chenille processionnaire.
Lampes de poche, livres, carnets, les gardiens du *Lager* ont tout pris,
et pas de courrier non plus, — sur nos baraquements ne descend que le brouillard.

Parmi la vermine et les bruits alarmistes, ici vivent Français, Polonais,
Italiens volubiles, Serbes dissidents, Juifs rêveurs dans la montagne,
corps fiévreux, démembré, et qui vit cependant d'une vie unanime
dans l'attente de bonnes nouvelles, de douces paroles de femme, d'un sort humain et libre,
et l'on attend la fin, la culbute dans les ténèbres, le miracle.

Je gis sur le bat-flanc, animal captif au milieu de la vermine,
les vagues d'assaut des puces nous harcèlent, mais l'armée des mouches déjà s'est
apaisée.

C'est le soir; de nouveau, vois-tu, la captivité s'est raccourcie d'un jour,
d'un jour aussi la vie. Le camp est endormi. La lune
éclaire le paysage, et de nouveau les barbelés se tendent dans sa lumière,
et l'on voit par la fenêtre les ombres des sentinelles en armes
qui marchent, projetées sur le mur, au milieu des voix de la nuit.

Le camp est endormi — le vois-tu mon amour? — l'air est froissé de rêves,
avec un ronflement, quelqu'un sursaute, se retourne sur la planche étroite et déjà
se rendort, et son visage rayonne. Moi seul je suis assis, éveillé,
je sens une cigarette à demi fumée dans ma bouche au lieu du goût de tes baisers,
et point ne vient le sommeil qui soulage,
car je ne sais plus ni mourir, ni vivre sans toi désormais.

Lager Heidenau, dans la montagne au-dessus de Zagubica,
juillet 1944
(Ciel écumeux)

Hetedik ecloga

Látod-e, esteledik s a szögesdróttal beszegett, vad
tölgykerítés, barak oly lebegő, felszívja az este.
Rabságunk keretét elereszti a lassu tekintet
és csak az ész, csak az ész, az tudja a drót feszülését.
Látod-e drága, a képzelet itt, az is így szabadul csak,
megtörtetett testünket az álom, a szép szabadító
oldja fel és a fogolytábor hazaindul ilyenkor.

Rongyosan és kopaszon, horkolva repülnek a foglyok,
Szerbia vak tetejéről bűvő otthoni tájra.
Bűvő otthoni táj! Ó, megvan-e még az az otthon?
Bomba sem érte talán? s *van*, mint amikor bevonultunk?
És aki jobbra nyöszörg, aki balra hever, hazatér-e?
Mondd, van-e ott haza még, ahol értik e hexametert is?

Ékezetek nélkül, csak sort sor alá tapogatva,
úgy írom itt a homályban a verset, mint ahogy élek,
vaksin, hernyóként araszolgatván a papíron;
zseblámpát, könyvet, mindent elvettek a *Lager*
őrei s posta se jön, köd száll le csupán barakunkra.

Rémhírek és férgek közt él itt a francia, lengyel,
hangos olasz, szakadár szerb, méla zsidó a hegyekben,
szétdarabolt lázas test s mégis egy életet él itt, —
jóhírt vár, szép asszonyi szót, szabad emberi sorsot,
s várja a véget, a sűrű homályba bukót, a csodákat.

Fekszem a deszkán, férgek közt fogoly állat, a bolhák
ostroma meg-megujúl, de a légsereg elnyugodott már.
Este van, egy nappal rövidebb, lásd, újra a fogság

és egy nappal az élet is. Alszik a tábor. A tájra
rásüt a hold s fényében a drótok ujra feszülnek,
s látni az ablakon át, hogy a fegyveres őrszemek árnya
lépdel a falra vetődve az éjszaka hangjai közben.

Alszik a tábor, látod-e, drága, suhognak az álmok,
horkan a felriadó, megfordul a szűk helyen és már
ujra elalszik s fénylik az arca. Csak én ülök ébren,
félfigszítt cigarettát érzek a számban a csókokod
íze helyett és nem jön az álom, az enyhétadó, mert
nem tudok én meghalni se, élni se nélküled immár.

Lager Heidenau, Žagubica fölött a hegyekben,
1944. július

L'œuvre poétique de Miklós Radnóti (premières éditions):

Éloge païen, *Pogány köszöntő* (1930)
Chant des pasteurs à la mode nouvelle [ci-dessous: CP], *Újmódi pásztorok éneke* (1931)
Le Vent convalescent [VC], *Lábadozó szél* (1933)
Nouvelle lune [NL], *Újhold* (1935)
Avance, condamné à mort [AC], *Járkálj csak, halálraitélt!* (1936)
Route abrupte [RA], *Meredek út* (1938)
Calendrier, *Naptár* (1942)
Ciel écumeux [CE], *Tajtékos ég* (1946)

Références

La première citation est extraite de *Jegyzet József Attila Hátrahagyott verseihez*. In *Próza*, R. M. cf. infra.

Les autres sont toutes extraites de poèmes; dans l'ordre d'apparition:

Souvenir ni sortilège (CE) *Sem emlék, sem varázslat* / poème inclu dans le récit autobiographique "Le Mois des Gémeaux" (1939) *Ikrek hava* / Portrait (CP) *Arckép* / 8 décembre 1931 (L'Audience) (VC) *1931. december 8. (Főtárgyalás)* / Poème d'amour dans la forêt (NL) *Szerelmes vers az erdőn* / Journal de guerre - I. Lundi soir (AC) *Háborús napló - I. Hétfő este* / Avance, condamné à mort... (AC) *Járkálj csak, halálraitélt!* / Espagne (CE) *Hispania, Hispania* / Première églogue (RA) *Első ecloga* / Le Feu fait rage (CE) *Lángok lobognak...* / Jeudi (CE) *Csütörtök* / Fin d'octobre (CE) *Októbertvégi hexameterek* / Septième églogue (CE) *Hetedik ecloga* / Lettre à sa femme (CE) *Levél a hitveshez* / Racine (CE) *Gyökér*.

Les traductions sont toutes de J.-L. Moreau, à l'exception de la première citation de l'article et de l'extrait du *Journal de guerre*.

Principales sources:

Radnóti Miklós, *Összes versei és versfordításai*, Szépirodalmi Könyvkiadó, 1993;
Radnóti Miklós, *Próza*, Szépirodalmi Könyvkiadó, 1971;

Miklós Radnóti, *Marche forcée, poèmes suivis de Le Mois des Gémeaux*, traduit et présenté
par J.-L. Moreau, éd. P.J. Oswald, 1975;
Pomogáts Béla, *Radnóti Miklós*, Gondolat, 1984.

Je tiens à remercier tout particulièrement MM. Chany et Landler pour m'avoir longuement parlé
des derniers mois de la vie de Radnóti, ainsi que M. Moreau, grâce à qui j'ai pu écrire cet
hommage.

Antal Szerb cinquante ans après: « Écrivain, n'écris pas! »

Le 21 novembre 1994 eut lieu à l'Institut Hongrois de Paris un hommage au poète Miklós Radnóti (mai 1905 - novembre 1944): soirée qui doit beaucoup à Jean-Luc Moreau, spécialiste et traducteur des langues hongroise, finnoise et estonienne — poète lui aussi, d'expression française. Évocation émouvante et belle, d'une des nombreuses victimes de l'antisémitisme, pendant les sombres années 1941-1945, sous les gouvernements Bárdossy (1941-1942), Kállay (1942-1944), Sztójay (mars 1944), Lakatos (août-octobre 1944) et Szálasi (octobre-décembre 1944) — ce dernier représentant, comme on sait, la forme la plus inféodée du nazisme hongrois, avec son tristement célèbre « Parti des Croix-Fléchées » (le *Nyilaskeresztes Párt*), fondé le 8 mars 1939.

Comme Miklós Radnóti, comme tant d'autres grands écrivains du XX^e siècle hongrois (fussent-ils poètes, romanciers, dramaturges, essayistes...), Antal Szerb était fils de la communauté juive.¹ Passer sous silence le 50^e anniversaire de sa mort (le 6 janvier 1945, à Balf, tout près de la frontière autrichienne — au cours d'une marche forcée, comme Radnóti), nous semblerait vraie grande perte, tant il a su défendre les valeurs humanistes dont l'actualité démontre la nécessaire permanence.

Nous renvoyons le lecteur à l'un de nos précédents articles,² pour la présentation de deux romans de Szerb: s'y trouvait saluée la première parution française d'une partie de son œuvre. Les deux romans en question, parmi les quatre qu'il a écrits et publiés, sont bien connus du grand public hongrois, la diffusion des autres ayant été plus restreinte.³

Szerb naquit en 1901, à Budapest.⁴ Il consacra sa vie à la littérature, ainsi qu'aux textes d'esthétique et de morale qui permettent d'en mieux comprendre la portée. Il y

¹ Son père toutefois, Károly Szerb, avait pris la précaution de donner à son fils un baptême catholique et une éducation piariste.

² « *La légende de Pendragon, Le voyageur et le clair de lune - Hommage à Antal Szerb* », *Cahiers d'Études Hongroises*, n°5, 1993, 260-267.

³ Ces autres romans sont: *A királyné nyaklánca* (Le collier de la reine) et *VII. Olivér* (Olivier VII), tous deux publiés en 1943 (le second sous un pseudonyme convenant bien à l'anglophilie de Szerb: A.H. Redcliff...) — auxquels on peut ajouter, pour être complet, d'une part *A conquistador* (Le conquistador — ébauché en 1943, jamais achevé) ainsi que la nouvelle *A herceg* (Le prince), publiée également en 1943. C'est là l'ensemble de l'œuvre de fiction de Szerb, avec la comédie *Ex* (1943), adaptation théâtrale de *VII. Olivér*.

⁴ La biographie la plus complète à ce jour — tant biographie intellectuelle que chronique événementielle — reste la monographie de György Poszler, *Szerb Antal*, 1973, Budapest, Akadémiai Kiadó (452 pp.).

a grande distance toutefois entre le jeune élève des piaristes, ardent admirateur de l'esthétique de Pater,⁵ écrivant déjà, en 1917-18, sur Thomas Mann et Schiller, et publiant son premier texte, sur le style dramatique d'Ibsen — et l'homme mûr, moins préoccupé du "Beau" que de l'humain, et ayant dépassé cette nécessaire étape qu'est pour l'écrivain la culture érudite, avant de plonger dans son imaginaire à lui, fait tout de subjectivité. Sur le chemin de son érudition, les figures marquantes, non en matière littéraire, mais philosophique, sociologique, psychologique, auront été (comme l'attestent les références des œuvres de Szerb): en premier lieu l'inventif Dilthey, aux intuitions variées, à qui l'on doit le concept de *Geisteswissenschaften* ("sciences humaines");⁶ Oswald Spengler, dont la « morphologie des sociétés » connut une grande vogue dans l'entre-deux-guerres;⁷ sans oublier Sigmund Freud — dont les premières traductions hongroises parurent en 1915, mais que Szerb lut dans le texte, comme il le fit des auteurs précédents.

La bibliographie assemblée en fin d'article montre assez clairement l'extrême diversité des thèmes qui, sa vie durant, préoccupèrent Szerb. Pour une compréhension raisonnée de l'œuvre — en rapport avec les étapes successives de l'apprentissage culturel de l'écrivain — l'excellente monographie de György Poszler⁸ propose un découpage chronologique des écrits, que n'a pas toujours respecté la publication: les éléments biographiques fournis par Poszler éclairent ainsi la genèse des textes. Szerb date sa vocation d'écrivain de la fin de l'été 1918 (il avait alors dix-sept ans); l'idée le traversa soudain d'écrire des vers - « ... Aujourd'hui encore, j'ai le sentiment d'être né ce jour-là. »

La production littéraire de Szerb fut un flux polymorphe, ininterrompu, révélant pourtant d'étonnantes constantes. Pour ne donner qu'un exemple, l'un de ses premiers textes de jeunesse, une nouvelle datant de 1919, intitulée *Hogyán halt meg Ulpius Tamás* (Comment mourut Tamás Ulpius) était une première ébauche de ce qui allait devenir, près de vingt ans plus tard (en 1937), l'un des deux grands romans de Szerb,

⁵ La première version de l'œuvre maîtresse de Walter Pater, *The Renaissance*, parut en 1873 (en langue hongroise, en 1913). Que Pater y ait détaché trop nettement l'esthétique de la religion fit juger "subversif" le livre par de nombreux philosophes de l'époque. Dans la préface, une citation de Sainte-Beuve donne le ton général de l'ouvrage: « ... Se borner à connaître de près les belles choses, et à s'en nourrir en exquis amateurs, en humanistes accomplis. »

⁶ L'œuvre de Wilhelm Dilthey (1833-1911), subissant aujourd'hui une éclipse, présente une importance fondamentale pour la compréhension de l'histoire des idées des XIX^e et XX^e siècles. Szerb, dans son apprentissage intellectuel, doit beaucoup au livre magistral (resté inachevé): *Einleitung in die Geisteswissenschaften (Introduction aux sciences humaines)*, 1922, Leipzig-Berlin (1^{re} édition: 1883), ainsi qu'à *Das Erlebnis und die Dichtung (Expérience et poésie)*, 1913, Leipzig-Berlin.

⁷ La fortune des idées d'Oswald Spengler (1880-1936) est liée surtout à deux livres (traduits en français, et toujours disponibles): *Le crépuscule de l'Occident*, 1948, Paris, Gallimard, 2^e édition (1918-1922 pour l'original allemand); *L'homme et la technique*, 1958, Gallimard (1931 pour l'original). Le contexte politique et spirituel de l'entre-deux-guerres est sans doute pour beaucoup dans le climat de l'œuvre de Spengler — que l'on serait tenté, aujourd'hui, de qualifier de réactionnaire.

⁸ Voir note 4, *op. cit.*

Utas és holdvilág (Le voyageur et le clair de lune), dont Tamás Ulpius est l'une des principales figures.

Antal Szerb fut avant tout critique littéraire. C'est à ce titre qu'il reste, aujourd'hui encore, auteur de grand renom en Hongrie. Ses deux ouvrages magistraux, *Magyar irodalomtörténet* (Histoire de la littérature hongroise) et *A világirodalom története* (Histoire de la littérature mondiale) furent publiés respectivement en 1934 et 1941. Il faut leur ajouter les importants recueils d'essais de critique littéraire que sont: *Hétköznapiak és csodák* (Jours de semaine et miracles), publié en 1935 et repris plus tard (voir notre bibliographie) dans un ensemble plus large, *Gondolatok a könyvtárban* (Pensées dans une bibliothèque), ainsi que *A varázsló eltöri pálcáját* (Le magicien rompt sa baguette), recueil d'articles écrits entre 1928 et 1944, mais publié après la mort de Szerb, en 1948.

Enfin, Antal Szerb rassembla et fit publier, sous le titre de *Száz vers* (Cent poèmes), un choix personnel d'exactly cent poésies, prises dans les littératures « grecque, latine, anglaise, française, allemande et italienne » (figurent aussi, en fait, deux poètes américains), chacune accompagnée de la traduction hongroise que Szerb juge la meilleure, et regroupées par thèmes (ainsi: « Magányosok »: "Solitaires"; « Szeretők »: "Amants"; « Istenek »: "Dieu"...). Ce très beau recueil parut au printemps 1944.

En quoi Szerb se distingue-t-il, de façon tout à fait remarquable, des autres critiques littéraires hongrois de son époque?

"Cosmopolite", il l'était résolument: à cela n'était pas étrangère sa maîtrise parfaite de trois grandes langues européennes — allemand, anglais, français⁹ — et celle, très aisée, de l'italien et de l'espagnol; sa connaissance livresque du grec et du latin, en outre, était excellente. Sa voix s'est élevée contre tous nationalismes, et l'on en est surpris, dans cet air hongrois de l'entre-deux guerres, où en bien des domaines la "magyarság" ("magyarité") était trop souvent règle, et même credo.

Ce que Szerb signifie, c'est la mise hors jeu, selon lui, de ce qui a trop longtemps constitué la question jugée fondamentale: « En quoi sommes-nous Hongrois, en quoi notre littérature est-elle "hongroise"? » Dans cette attitude, qui ne lui semble plus de mise, « ...l'important était de définir en quoi la Hongrie diffère de l'Europe — nous allons montrer, nous, en quoi elle lui ressemble. (...) "Faire le Hongrois"¹⁰ a toujours été la pose de gens incultes ou peu cultivés. »

Il admirait pourtant très profondément la littérature hongroise, qui à ses yeux n'avait toujours pas, en 1941 — sa préface à *Histoire de la littérature mondiale* le dit explicitement — trouvé place digne d'elle au patrimoine mondial. Il était convaincu que « les plus grands des écrivains hongrois ont toujours été, avant tout, de grands Européens », et que les valeurs hongroises qui, dans la durée, s'étaient maintenues, étaient essentiellement « des valeurs européennes ».

Tant dans son *Histoire de la littérature hongroise* que dans son *Histoire de la littérature mondiale*, Szerb donne, en introduction, sa conception de l' "histoire de la

⁹ Dans le recueil *A varázsló eltöri pálcáját*, Szerb écrit en allemand — en 1938 — trois de ses articles critiques (l'un, en particulier, sur Attila József).

¹⁰ En hongrois: *magyarkodás*.

littérature” : pour lui, c’est à la fois une « *histoire des idées littéraires* » (en français dans le texte¹¹), une « sociologie de la littérature », et une « analyse psychologique ».

Si les termes d’« histoire des idées » et d’« analyse psychologique » ne requièrent pas, nous semble-t-il, plus ample explication, il nous faut toutefois clarifier ce que Szerb entend par « sociologie de la littérature » : une œuvre littéraire signifie quelque chose pour le public qui est le sien — à une époque donnée — et pour une classe sociale donnée. Cette classe sociale a son goût propre, tout en étant partie prenante d’une certaine “atmosphère”, d’un “psychisme collectif” de l’époque (tels sont les propres mots de Szerb).

Aussi Szerb, choisissant sa méthode pour l’*Histoire de la littérature hongroise*, s’affranchit d’une présentation purement chronologique, puisqu’il envisage ses “étapes” de la façon suivante :

1. *L’ère de la littérature ecclésiastique.*¹² (*Des origines jusqu’au milieu du XVIII^e siècle.*)
2. *L’ère de la littérature des oligarques.*¹³ (*De Balassa¹⁴ à la Réforme de la langue.*)
3. *L’ère de la littérature de moyenne noblesse.*¹⁵
 - a. *La littérature de la “noblesse” à proprement parler. (Jusqu’à la venue de Petöfi.)*
 - b. *La littérature de la noblesse devient celle du peuple. (Époque de Petöfi et de Arany.)*
 - c. *La littérature des hobereaux (« dzsenti ») devient celle d’une bourgeoisie. (Entre Arany et Ady.)*
4. *L’ère de la littérature bourgeoise. (Après l’entrée en scène de Ady.)*¹⁶.

Cette répartition, Szerb en est d’accord, présente certain côté artificiel : tout aussi artificielles sont les différences entre oligarques (“magnats”) et nobles de moindre volée — ou encore, entre petite noblesse (hobereaux, « dzsenti ») et bourgeoisie.

Dans son *Histoire de la littérature mondiale*, Szerb annonçait que la méthode serait, dans ses grandes lignes, celle employée pour la littérature hongroise. Ce qui n’est pas tout à fait exact : cette seconde *Histoire*, si volumineuse (l’édition actuelle compte plus de 900 pages), respecte surtout la chronologie : partant de l’ancien héritage grec-latin-néochrétien, elle passe ensuite aux XI^e et XII^e siècles arabes et persans, pour en venir au Moyen-Âge et à la Renaissance occidentaux ; au baroque espagnol et au “Grand Siècle” français ; puis sondant, avec éblouissante érudition : les Lumières ; les divers courants du Romantisme européen ; le réalisme en France, en Angleterre, en

¹¹ *Magyar irodalomtörténet*, 10^e édition, 1992, 14.

¹² Dans le texte original : *egyházi*, différenciable en hongrois de *vallásos* (“religieux, religieuse”).

¹³ En hongrois : *főúrak*

¹⁴ Les “époques” 1. et 2., on le voit, se recoupent du point de vue chronologique : Bálint Balassa appartient en effet au XVI^e siècle.

¹⁵ En hongrois, *nemesek* : mot renvoyant à cette partie de la noblesse qui n’appartenait pas à l’oligarchie des magnats.

¹⁶ *Magyar irodalomtörténet*, Préface, p.23 (la traduction est la nôtre).

Allemagne, en Russie... En 1941, quand il était minuit, Szerb choisit de croire en la survie d'un humanisme: par les lettres et les livres.

Sur un point, Szerb n'a jamais varié: une littérature nationale n'a de sens que par rapport à un ensemble bien plus vaste, qui peut être européen, ou mondial. Ainsi, la "littérature mondiale" (*világirodalom*) n'est pas à voir comme « la somme des littératures nationales » — ce qui, selon Szerb, serait grave malentendu; mais plutôt: « L'histoire de la littérature mondiale, c'est ce courant par lequel œuvres et écrivains d'envergure supranationale se sont mutuellement enrichis et guidés, par-delà les frontières et les siècles... [C'est] la somme des œuvres qui, par leur valeur ou leur effet, fût-il virtuel, ont signifié quelque chose pour tous les peuples cultivés, et sont de fait parvenues à tout peuple cultivé... L'histoire de la littérature mondiale est celle d'une vivante interdépendance. »¹⁷

Une autre question sur laquelle Szerb donne clairement son avis est celle des "grandes" et des "petites" langues. Les "grandes" littératures — celles qui construisent le patrimoine mondial — sont, en définitive, les littératures des "grandes" langues. Szerb, pour l'essentiel, en isole sept: « les deux langues classiques: grec et latin; ...les trois grandes langues latines: français, italien, espagnol; ...les deux grandes langues germaniques: allemand et anglais ».

Tout comme, parlant de littérature hongroise, Szerb avait reconnu l'arbitraire de certains découpages (oligarchie / noblesse moyenne / « dzsentrí » / bourgeoisie...), il va, sur la question des "petites" langues (et, partant, de leur littérature) admettre l' "injustice" ainsi faite aux "petits" peuples — entre autres, aux Hongrois. Mais le souci des réalités — du poids respectif des sociétés — amène chez lui une remarque toute szerbienne (que ce néologisme nous soit pardonné): « ... (cela) fait partie des injustices fondamentales, contre lesquelles se battre serait enfantillage et don quichotterie... ».¹⁸

Les deux autres ouvrages de critique littéraire, *Pensées dans une bibliothèque* et *Le magicien rompt sa baguette*, rassemblent des écrits de nature disparate, à l'exception de *Jours de semaine et miracles*, partie du premier livre, ayant déjà fait l'objet d'une publication isolée (voir plus haut). *Jours de semaine et miracles*, qui traite exclusivement du roman (Szerb part d'ailleurs d'une référence explicite à Lukács), prend pour objet, dans l'ordre: le roman français, anglais, américain, allemand, dans la période de l'entre-deux guerres. Ici l'analyse, érudite et fine, sera également — comme dans les deux *Histoires de la littérature* — remarquablement systématique.¹⁹

Szerb savait mettre à profit son activité de critique, dans ses propres écrits romanesques: les sujets de certains articles ont su nourrir aussi son œuvre de fiction. Ainsi, dans *Jours de semaine et miracles*, un curieux écrit de huit pages, « A Rózsakeresztesek » (Les Rose-Croix), s'intéresse à l'hermétique confrérie qui fournit le si pittoresque éclairage de *La légende de Pendragon*. De même, dans le recueil critique *Pensées dans une bibliothèque*, des notes d'un journal de voyage en Italie, en 1936 (« A harmadik

¹⁷ *Op.cit.*, 8.

¹⁸ *Op.cit.*, 9.

¹⁹ Voir en particulier l'examen, "en cinq points" (!), de la notion de révolte, dans le roman français: Gide, Cocteau, Julien Green, Larbaud, Giraudoux... (*op.cit.*, 486-512).

torony »: La troisième tour) révèlent le caractère partiellement autobiographique du roman *Le voyageur et le clair de lune*. Dans *Le magicien rompt sa baguette*, un autre article, très court, « A holdvilág » (Le clair de lune), est également lié à ce second roman; on peut y lire: « Selon Schopenhauer, l'effet artistique du clair de lune est le même que celui d'une région étrangère: il y a beauté, car nous ne connaissons pas les interdépendances — les choses perdent de leur réalité quotidienne et s'élèvent au-dessus du bon sens raisonnable, qui perd ainsi toute valeur. Au clair de lune, chaque pays devient contrée de conte de fées. » La tentation du pessimisme, qui dans le roman s'exprime de façon si poignante, est cependant courageusement refusée dans les toutes dernières lignes de ce court et beau texte: « ...Ajoutons ce que n'a pas dit le grand philosophe pessimiste: la lune subsiste. Quoi qu'il advienne de nous et du monde, la lune subsiste. De cela nous pouvons être sûrs — sans condition. » C'était en 1940.

Aux sources du troisième roman de Szerb, *A királyné nyakláncsa* (Le collier de la reine), on trouve la fameuse "affaire du collier", qui fit tant de bruit dans la France des derniers jours de l'Ancien Régime. D'après Poszler,²⁰ « le thème depuis longtemps excitait l'imagination de Szerb. » L'attention du romancier fut ici attirée par plusieurs ouvrages, de nature et d'auteurs fort divers, traitant tous de "l'affaire" et de son contexte.²¹ Dans *Le magicien rompt sa baguette* figurent deux articles de Szerb rattachés au thème: d'une part un texte de 1938, « A Napkirály » (Le Roi-Soleil), d'autre part « Cagliostro » (1941). Qu'on ne s'y trompe pas cependant: ce ne sont pas les rebondissements de l'intrigue, somme toute bien secondaire en regard des événements de l'époque, qui ont séduit Szerb, mais la possibilité de reconstruire librement, sous forme romanesque, l'atmosphère d'une ère révolue. Il l'avoue: « Mes juges diront, bien sûr, que je n'ai pas de respect pour l'Histoire. (...) Ils ont raison: pourquoi donc la respecterais-je? Le passé n'est guère différent du présent, et ce qu'est le présent, point n'est besoin de vous le dire. Pour lui je n'ai pas de respect. Mais j'aime l'Histoire: (...) profondément, passionnément. L'Histoire est mon chez-moi. Ou plutôt: c'est le pays de mon émigration. »²²

Jetant regard d'ensemble sur la production romanesque de Szerb, une constante essentielle nous semble bien être la dimension de la nostalgie — tant reviennent: "émigration"; voyage dans l'espace ou le temps; plongée dans la mer des mots et des livres.

D'autres textes — que l'on lise, surtout, *Le magicien rompt sa baguette* — révèlent une tout autre facette de Szerb: goût de l'absurde et facéties, et œil toujours ouvert sur le comique du monde. Car Szerb manque notablement de l'esprit de sérieux qui n'amène à traiter que sujets de rigueur et de bon ton, à l'époque qui convient. Abordant cela même

²⁰ *Op.cit.*, 416.

²¹ Au premier chef, l'essai de l'écossais Thomas Carlyle, *Le collier de diamants* (paru dans les années 1840); mais aussi, le *Journal* d'Alessandro Cagliostro lui-même, l'un des principaux protagonistes de l'"affaire du collier"; les deux essais du Français Frantz Funck-Brentano (né en 1862): *L'affaire du collier* et *Cagliostro et compagnie* (parus dans les années 1930); enfin, la biographie romancée de Stefan Zweig, *Marie-Antoinette* (1932).

²² Manuscrit datant de 1943 — lorsque parut le roman — mais publié après la mort de Szerb, *Gondolatok a könyvtárban*, 731-732 (v.bibliographie).

qui lui est primordial — la littérature — s'il se qualifie de "néo-frivole", c'est qu'il n'a jamais cru en une littérature qui transcenderait les lecteurs et leur vie.

Ainsi, dans un article intitulé « Két cigaretta közt » (Entre deux cigarettes), écrit en 1944, et magnifique exemple de l'esprit szerbien, Szerb s'attarde, nonchalamment désinvolte, dans un jardin d'idées sérieuses.²³ L'ancien amoureux d'esthétique, contemplatif et philosophe, scrute le concept du Beau, s'interroge sur tenants et aboutissants... L'occasion est trop tentante — l'article ainsi se conclut: « Mon cercle de famille compte certain terrier écossais qui répond au nom de Molly. Or — ce chien est beau. Pas seulement comme représentant générique: 'chien'; et pas seulement non plus comme beau spécimen de sa race. Il est *le* beau, 'an und für sich'. »²⁴

La préface donnée par Szerb à son *Histoire de la littérature mondiale*, d'intention si sérieuse, se termine elle aussi par un clin d'œil: « Celui qui aime les livres ne peut pas être mauvais homme. »²⁵

Dans sa vie, qui connut tant de vicissitudes, Antal Szerb sut garder le même sentiment, que l'existence est *Cosmic Joke* (l'expression est de Joseph Conrad, que Szerb tenait en haute estime): en décembre 1940, comme allaient être prises en Hongrie de nouvelles mesures antijuives,²⁶ il écrit à un ami: « J'ai plaisir à vous informer que j'ai reçu l'avis selon lequel je ne suis pas considéré juif, jusqu'à ce que la question soit rouverte, et qu'à nouveau on me considère tel — en attendant, j'ai le droit d'enseigner aux étudiants de la rue Vas les beautés des langues hongroise et anglaise: ce qui, pour le moment, ne me déplaît même plus. »²⁷

C'est dans le camp de travail où on l'avait envoyé, à l'automne 1943, comme *munkaszolgálatos*,²⁸ que Szerb travailla avec le plus d'acharnement à sa dernière grande œuvre: le recueil *Száz vers* (Cent poèmes). Sa correspondance²⁹ montre, malgré la dureté des conditions de vie, l'enthousiasme encore gardé pour son travail. La « Préface » témoigne de l'élégance que Szerb sut toujours garder, dans ses idées comme dans son style. La concision d'un commentaire peut signer ici son plus grand respect: ainsi, en fin d'ouvrage, dans un petit glossaire que Szerb a inséré (et où, en

²³ *A varázsló eltöri pálcáját*, 494-500.

²⁴ *Op. cit.*, 499-500.

²⁵ *Op. cit.*, 12.

²⁶ Il s'agit de la troisième vague des lois antijuives votées par le Parlement hongrois à l'automne 1940; celles-ci interdisaient, entre autres, les mariages "mixtes". La restriction des libertés — de fait, sinon de droit — de la communauté juive hongroise était bien antérieure (*numerus clausus* pour l'entrée dans les facultés, par exemple, dès le début des années 1920).

²⁷ L'ami est Béla Zolnai; pour nos sources, v. Poszler, *op. cit.*, 339.

²⁸ En Hongrie, pendant la Seconde Guerre Mondiale, et à partir de l'automne 1941, les *munkaszolgálatosok* (littéralement: "requis au service du travail") étaient contraints de travailler dans des camps situés tant en Hongrie qu'aux alentours. Un rapprochement avec les S.T.O. français ne serait pas tout à fait satisfaisant, puisque le régime du *munkaszolgálat* visait avant tout les indésirables — juifs et communistes — tandis que le Service du Travail Obligatoire, dans sa conception initiale (février 1943), réquisitionnait principalement des ouvriers.

²⁹ Adressée surtout à ses amis Sándor Sík et Béla Zolnai, et à sa femme, née Klára Bálint (v. Poszler, 432-437).

trois ou quatre lignes, il présente "ses" poètes), on lit, à la rubrique *Goethe*: « Goethe, Johann Wolfgang von (1749-1832). *Ő volt Goethe.* »

Ce « *Lui était Goethe* » manifeste la prédilection qu'en poésie Szerb a toujours gardée pour les Romantiques (allemands et anglais); elle est d'ailleurs soulignée, dans *Cent poèmes*, par la « Préface », que Szerb clôt par un vers d'Hölderlin:

« *Was bleibet, aber stiften die Dichter* »
 ("Ce qui reste — c'est fonder le Poète")

Bien que Szerb ait passé tant d'heures dans les livres, les témoignages que l'on peut lire sur l'homme, ainsi que l'existence d'une correspondance fournie, attestent que la vie d'Antal Szerb n'avait rien d'érémétique. À cet égard, une tentative originale est l'activité à laquelle il se livra, entre 1933 et 1936, comme membre actif de l'« Irodalomtudományi Társaság » (Association des Sciences Littéraires). Cette association, fondée en 1933 par Antal Szerb et quatre autres intellectuels — Gábor Halász, Dezső Kerecsényi, Miklós Szentkuthy et Gyula Bisztray — sut vite attirer à elle toute une nouvelle génération d'écrivains: parmi les plus connus, on citerait László Németh, Miklós Radnóti, Pál Ignotus, Géza Juhász, József Waldapfel, Aladár Komlós, Gábor Tolnai, János Barta...³⁰ Szerb parle de cette « Társaság » dans un article intitulé « Pohárköszöntő » (Je lève mon verre), écrit pendant l'année 1934, resté manuscrit (et relevant plutôt de la prise de notes) mais paru de façon posthume, dans *Pensées dans une bibliothèque*.³¹ Szerb y décrit le projet commun qui anime une telle assemblée, petite en nombre certes, mais forte de son aspiration à un vrai échange d'idées: ainsi sont organisées des réunions mensuelles, au cours desquelles des membres de l'association se font conférenciers pour présenter leurs travaux, leurs recherches — chaque conférence étant suivie d'un débat, où les membres du groupe exposent librement leur point de vue. L'article de Szerb nous informe des conférences-débats de l'année 1934, et fournit un aperçu des questions qui en cette époque troublée pouvaient préoccuper intellectuels et jeunes écrivains hongrois.

Sans doute le lecteur français sera-t-il curieux de connaître les jugements de Szerb sur la littérature française. Faute de place, nous ne nous étendrons pas sur les œuvres qu'il a remarquées, et dont parlent ses textes critiques, mais nous bornerons à nommer les deux écrivains français du XX^e siècle jugés par lui les plus grands: Marcel Proust; Paul Valéry.³² Dans son analyse de Proust, Szerb fera référence à Bergson, comme l'ont fait après lui bien d'autres critiques — ainsi, sur la différence entre « temps chronologique » et « durée réelle »³³ — le vrai temps étant celle-ci, puisqu'elle est temps vécu. De sorte que, pour Szerb³⁴, « (...) le roman proustien est le combat de

³⁰ On trouvera dans Tibor Klaniczay, 1977 (*Histoire de la littérature hongroise des origines à nos jours*, Budapest, éd. Corvina) une brève présentation de certains de ces écrivains (pour la plupart, historiens de la littérature, spécialistes d'esthétique, poètes...), aux pp. 492-493.

³¹ *Op. cit.*, 691-698.

³² Pour une analyse détaillée de ces deux auteurs (Proust et Valéry), on se reportera à *A világirodalom története*, 845-851.

³³ En français dans le texte, *A világirodalom története*, 846.

³⁴ *A világirodalom története*, 849.

l'homme moderne pour l'immortalité de son âme. » Parlant de Paul Valéry, Szerb introduit dans son analyse certaines touches pertinentes que ne relèvent pas bien des historiens français de la littérature.³⁵

Dans *Le magicien rompt sa baguette*, on notera la présence de nombreux articles critiques sur les littératures de langue anglaise et allemande;³⁶ mais, curieusement, c'est la France qui occupe la plus grande place: articles tout entiers consacrés à des auteurs français — Ronsard, Huysmans, Morand, Denis de Rougemont... — sans compter les multiples références ponctuelles présentes dans d'autres articles; thèmes liés à l'Histoire ou à la culture française: Paris comme incarnation du "mythe de la grande ville" (« [À Paris] le sentiment d'un centre est si fort, que l'on y croit inébranlablement: on est au cœur du monde »;³⁷) la Cour du Roi-Soleil; l'"affaire du collier" de Marie-Antoinette...

Antal Szerb aimait beaucoup la France. Il avait pris l'habitude, dès sa jeunesse, de se rendre régulièrement à Paris. Dans ses écrits, mainte anecdote témoigne d'une profonde tendresse envers repères et gens: les locutions françaises qui parsèment les pages confèrent aux nostalgies de Szerb un ton unique — parfum d'exotisme (pour le lecteur hongrois ignorant de la France), ou d'affectueuse familiarité (pour celui qui la connaît). Pour Szerb, tout à Paris devient source d'inspiration: ainsi, l'Île de la Cité est le point de départ de longs détours réfléchis sur Julien l'Apostat et les premiers siècles de la Chrétienté (voir l'article intitulé « Juliánus »: "Julien")...³⁸ Mais le texte qui dit le mieux, peut-être, les sentiments de Szerb pour Paris, est « Nyaralás a könyvtárban » (Étés passés dans une bibliothèque).³⁹

« Étés passés dans une bibliothèque » a été écrit en 1943: Szerb sait ce qui l'attend. Dans le petit appartement budapestois où il tente d'oublier le présent, il se remémore un lieu aimé — la Bibliothèque Nationale, à Paris.

*« On entrait, on prenait place. Suivait la partie la plus mouvementée de la visite à la bibliothèque: dans le catalogue, la recherche du livre. À l'époque, véritable roman policier. On dit que les Français sont peuple raisonnable, amoureux de clarté, de netteté. Ma foi, ces caractéristiques nationales ne jaillissaient guère du catalogue. (...) Mais c'était cela, précisément, l'excitant — car lorsqu'on trouve tout de suite le livre recherché, comme par exemple dans le catalogue du British Museum, d'une perfection indépassable — alors la moitié du plaisir est perdu. Oui, les Français s'y connaissent en art de vivre. »*⁴⁰

³⁵ Voir surtout *op. cit.*, 850-851.

³⁶ La mention des grands classiques parsème ce recueil critique; pour l'anglais, Shakespeare, Byron, Shelley, Swift, Swinburne, Sterne...; pour l'allemand, Goethe, Hölderlin, l'épopée des *Nibelungen*...

³⁷ Dans l'article « A világvárosi ember », *op.cit.*, 74-82.

³⁸ *A varázsló eltöri pálcáját*, 85-91.

³⁹ *Ibid.*, 491-493.

⁴⁰ *Ibid.*, 492.

Un mois après l'arrivée des Allemands (entrés dans Budapest le 19 mars 1944), Szerb refuse toujours le désespoir, comme en témoigne sa correspondance:

« Pour le moment rien de plus grave que: j'ai pris ma retraite, porte l'étoile jaune, et passe mes nuits dans l'abri — mais tout ceci serait bien supportable, si je n'avais à me garder de choses pires. En tous cas, les bonnes dispositions des amis aryens me sont grande consolation — et puis, les livres. Je lis énormément, cela me fait grand bien. Quant à travailler, je ne le peux pas vraiment, je n'ose pas, par superstition; j'ai peur, si je commence quelque chose, qu'aussitôt survienne une débâcle. »⁴¹

« Író, ne írj! » (Écrivain, n'écris pas!): c'est le titre donné par Szerb à l'un de ses tout derniers textes, écrit en 1944. Très court (guère plus d'une page), resté sous forme manuscrite, ce texte fut publié dans le recueil *Pensées dans une bibliothèque* — non dans l'édition originale (1946), mais dans la réédition de 1971.⁴² Apologie du silence (pour un qui a passé tant d'années à écrire), il s'achève sur le vers d'Alfred de Vigny:

« Seul le silence est grand; tout le reste est faiblesse ».

Ce qu'il advint d'Antal Szerb — le 5 juin 1944, on l'emmène dans un camp de travail situé à Buda même, face à l'île Marguerite. Le 27 novembre commence la marche forcée en direction de l'Autriche. Puis il revient en Hongrie, tout près de la frontière, à Balf. Des amis sont avec lui. Ils seront seuls témoins du décès de Szerb, le 27 janvier 1945, battu à mort par les Croix-Fléchées.

La déportation, les souffrances, la mort d'Antal Szerb furent celles de centaines de milliers d'autres. Ici n'est pas le lieu d'en parler. Nous dirons plutôt, citant la phrase des éditeurs de Magvető, qui clôt, dans l'édition de 1978, la présentation de *Le magicien rompt sa baguette*:

« Dans ce livre, on le pressent déjà — avec quel riche bagage il s'en est allé. »

BIBLIOGRAPHIE: Ouvrages d'Antal SZERB

(Remarque: Est indiquée ici, pour chaque ouvrage, la date de première parution; figure ensuite la dernière édition disponible à notre connaissance.)

Œuvres de fiction

1. *A Pendragon legenda*, 1935, roman (1^{re} édition).

A Pendragon legenda, 1992 (9^e édition), Budapest, Magvető Könyvkiadó (248 pp.; postface de Géza Hegedüs).

⁴¹ Dans le texte hongrois, pour ce que nous avons traduit par *superstition*, Szerb utilise (à dessein, et par opposition à *babona*) le mot *kabala*, d'origine hébreue (*la Cabale*). Quant au mot que nous traduisons par *débâcle*, il rend le mot *krach*, emprunté à l'allemand. Extrait d'une lettre adressée à son ami Béla Zolnai; citée par Poszler, *op.cit.*, 436.

⁴² Voir l'édition en question, 733-734.

2. *Utas és holdvilág*, 1937, roman (1^{re} édition).
Utas és holdvilág, 1994 (6^e édition), Budapest, Magvető Könyvkiadó (336 pp.)
3. *A királyné nyakláncá*, 1943, roman (1^{re} édition).
A királyné nyakláncá, 1967 (4^e édition), Budapest, Magvető Könyvkiadó, (372 pp.; appendice de Miklós Németh).
4. *VII.Olivér*, 1943, roman (1^{re} édition); sous le pseudonyme de A. H. Redcliff.
VII.Olivér, 1982 (3^e édition), Budapest, Magvető Könyvkiadó (275 pp.).
5. *Ex*, 1943, comédie (adaptation théâtrale de *VII.Olivér*).
6. *A herceg*, 1943, nouvelle (inachevée).

Critique littéraire

1. *Magyar irodalomtörténet*, 1934 (1^{re} édition), Kolozsvár, Erdélyi Szépművés Céh (préface de Sándor Makkai).
Magyar irodalomtörténet, 1992 (10^e édition), Budapest, Magvető Könyvkiadó, (530 pp.; même préface).
2. *Hétköznapiak és csodák*, 1935 (1^{re} édition), Budapest, Révai, coll."Világkönyvtár".
3. *A világirodalom története*, 1941 (1^{re} édition).
A világirodalom története, 1992 (8^e édition), Budapest, Magvető Könyvkiadó, (925 pp.; introduction d'A.Szerb).
4. *Gondolatok a könyvtárban*, 1946 (1^{re} édition), Budapest, Révai Irodalmi Intézet.
Gondolatok a könyvtárban, 1971 (nouvelle édition, incluant: 2. *Hétköznapiak és csodák*, et d'autres essais), Budapest, Magvető Könyvkiadó (757 pp.; préface de Miklós Szabolcsi).
5. *A varázsló eltöri pálcáját*, 1948 (1^{re} édition), Budapest, Révai Könyvkiadó.
A varázsló eltöri pálcáját, 1978 (4^e édition), Budapest, Magvető Könyvkiadó (509 pp.; préface des éditeurs).
6. *Száz vers*, 1944, poèmes rassemblés par A.Szerb (préface, notes et regroupements par thèmes: A.Szerb).
Száz vers, 1957, Budapest (3^e édition), Magvető Könyvkiadó (350 pp.).

Traductions françaises

- La légende de Pendragon*, 1990, Aix-en-Provence, Alinéa (traduction: Natalia Huzsvai-Zaremba et Charles Zaremba).
- Le voyageur et le clair de lune*, 1992, Aix-en-Provence, Alinéa (traduction: Natalia Huzsvai-Zaremba et Charles Zaremba).
- « Estonie, Carélie, Finlande » (« Esthonnya, Karjel, Finomország », *A varázsló eltöri pálcáját*, 1978, pp. 427-431); voir dans ce même volume (traduction: Elisabeth Cottier-Fábián).

Sur Antal SZERB

György Poszler, *Szerb Antal*, 1973, Budapest, Akadémiai Könyvkiadó, collection Irodalomtörténeti Könyvtár, n°29 (452 pp.). La monographie de référence à ce jour.

Károly GINTER

Université Paris III - Sorbonne Nouvelle

Ottó Süpek, 1928-1995

Son nom m'évoque la personne d'un jeune assistant de 25 ans qui, en 1953, entre dans une salle de séminaire à l'Université Eötvös Loránd de Budapest, pour y commencer sa deuxième année d'enseignement. Les étudiants de première année, dont l'auteur de ces lignes, ont beaucoup apprécié le dynamisme de ce jeune enseignant dont les cours complétaient ceux de trois grands professeurs de l'époque, Sándor Eckhardt, Albert Gyergyai et János Győry.

Ottó Süpek, originaire d'une famille paysanne pauvre de Transdanubie (Márcaltó), élève des trois grands maîtres que l'on vient de citer, et aussi de György Lukács, était très sensible au réalisme qui émanait des romans français de la fin du XIX^e siècle. Il ne cessa d'approfondir ses études universitaires par des recherches sur les écrivains de cette époque, expliquant leur comportement artistique par la société qui les entourait. Cherchant les causes et les racines des phénomènes littéraires, ainsi que les précurseurs des courants philosophiques, il arriva progressivement à la littérature du Moyen-Âge, et, se passionnant pour l'évolution et même pour la révolution, choisit une période mouvementée de l'histoire littéraire française, la fin du Moyen-Âge et la Renaissance.

Responsable, puis titulaire de la chaire de langue et littérature françaises pendant plus de vingt ans à l'Université Eötvös Loránd de Budapest, il forma plusieurs générations d'enseignants de français. Une longue bibliographie — articles, livres, commentaires, traductions — marque son activité littéraire et scientifique.

Même une fois à la retraite, il ne cessa de travailler et continua à enseigner, acceptant même une invitation de l'Université de Miskolc. C'est là qu'il eut sa dernière crise cardiaque, mortelle cette fois, le 29 mars 1995.

Károly Ginter

Florence LEGENDRE

Étudiante en thèse de sociologie à l'Université Paris-VIII, dirigée par M. Victor KARADY

L'enseignement supérieur en France et en Hongrie

La "question étudiante" est un thème relativement récent dans la sociologie française et hongroise. Ce n'est, en effet, qu'à partir de la deuxième moitié des années 1950 qu'on observe, en Hongrie comme en France, une croissance significative des effectifs étudiants. Malgré des différences importantes dans le fonctionnement des deux systèmes d'enseignement supérieur, aujourd'hui le problème des termes de l'évolution à choisir pour l'avenir se pose de manière forte dans les deux pays. En France, les conséquences de plus en plus visibles de la massification des publics étudiants en relation avec l'évolution des modes de vie et de la situation économique ont relancé les recherches sur ce thème et notamment sur les limites d'un tel système. En Hongrie, le changement de régime a remis en question les modalités de fonctionnement et de gestion d'un système jusqu'alors protégé.

C'est pourquoi il semble bienvenu aujourd'hui, dans un souci d'élargissement des modes de pensée d'un même objet, de présenter les approches françaises et hongroises de l'enseignement supérieur à travers les problèmes, parfois similaires, que traversent les deux systèmes.¹

Deux systèmes d'enseignement supérieur différents

Le système français est caractérisé aujourd'hui par la massification de ses publics (presque 50% de la classe d'âge concernée) alors que le recrutement dans le système hongrois est resté très restreint (à peine 15% de la classe d'âge).

Les cursus sont organisés dans ces deux pays de façon fort différente. En France, les études supérieures à l'université sont partagées en trois cycles distincts ponctués par des diplômes et un grand nombre d'autres types d'institutions privées et publiques dispensent des formations supérieures reconnues par l'État. En Hongrie, le cursus universitaire est conclu au bout de cinq ans par un diplôme unique et au bout de 3 ou 4 années pour les cursus des Écoles Supérieures (institutions de l'enseignement supérieur court). Le secteur

¹ En ce qui concerne les approches françaises sur l'enseignement, nous renvoyons le lecteur pour une approche plus complète et détaillée vers le manuel *Sociologie de l'école*, réalisé par Marie Duru-Bellat et Agnès Henriot-van-Zanten, édité chez Armand Colin dans la collection U, série « Sociologie » en 1992 et vers le chapitre « Sociologie de l'éducation », réalisé par André Petitat dans l'ouvrage dirigé par Jean-Pierre Durand et Robert Weil, *Sociologie contemporaine*, édité par les Éditions Vigot en 1990.

privé d'enseignement supérieur en Hongrie est très peu soutenu par l'État; celui-ci n'accorde que très rarement sa reconnaissance de diplôme supérieur (ce qui explique partiellement la faiblesse de l'évaluation du taux de scolarisation supérieur).

D'autres éléments encore différencient les deux pays notamment quant aux modes d'accès (en Hongrie l'entrée dans l'enseignement supérieur est encore majoritairement liée à un examen d'entrée propre à chaque établissement), aux passages entre les filières (la France propose un système d'équivalence bien plus étendu que la Hongrie) ou encore en ce qui concerne les pratiques pédagogiques (en Hongrie le ratio élèves par enseignant est de 7 pour 21 en France).

Les remarques concernant l'enseignement supérieur hongrois correspondent à la situation actuelle, mais il semble que les décisions du gouvernement s'orientent vers un modèle plus proche de normes européennes (augmentation des publics étudiants, recentralisation, création de nouveaux diplômes, notamment post-secondaire, introduction d'un système de crédits, diversification des moyens de financement, etc...).

Malgré toutes ces différences, et nous n'avons cité que les plus flagrantes,² l'enseignement supérieur dans ces deux pays a dû et doit faire face à des problèmes similaires.

L'inégalité des chances d'accès à l'enseignement supérieur

En France, dans les années 1960-1970, les débats concernant les inégalités d'accès à l'enseignement supérieur³ ont coïncidé avec la poussée de plus en plus forte des prétendants aux études supérieures. Dans la même période en Hongrie, l'enseignement supérieur se trouvant dans une situation globalement analogue d'augmentation de ses effectifs, les sociologues ont travaillé sur des problématiques similaires.⁴ En France, à cette époque, ce sont les théories critiques de la reproduction qui dominent (l'enseignement supérieur est considéré comme un outil de reproduction de la domination de classe ou de la bureaucratie). On comprendra qu'en Hongrie ce thème ait été plutôt traité de façon descriptive. Ces recherches ont donné l'occasion aux chercheurs de confronter les

² Pour une description détaillée du système universitaire hongrois, voir *Hungarian Higher Education 1992*, publié par la Conférence Hongroise des Recteurs en 1992. En ce qui concerne le système français, voir *Les Cahiers Français de la Documentation Française*, n° 249, janvier-février 1991.

³ Voir Baudelot et Establet, *L'école capitaliste en France*, Paris, Éd. F. Maspero, 1971, pour une approche d'inspiration marxiste. Voir bien sûr P. Bourdieu et J. C. Passeron, *Les héritiers*, Paris, Éd. de Minuit, 1964, mais aussi des mêmes auteurs, *La reproduction*, Paris, Éd. de Minuit, 1970. Pour une approche individualiste voir R. Boudon, *L'inégalité des chances. La mobilité sociale dans les sociétés industrielles*, Paris, A. Colin, 1973. Pour une problématique de reproduction de la bureaucratie voir notamment I. Illich, *Une société sans école*, Paris, Seuil, 1971 et M. Lobrot, *La pédagogie institutionnelle*, Paris, Gauthier-Villars, 1975.

⁴ Voir par exemple Gyula Kozák, « Az 1973/74 tanév elsőéves hallgatóinak származás szerinti összetétele », *Tanulmányok a felsőoktatás köréből, 1977-1*, et *Tanulmányok a felsőoktatás köréből, 1978-1*, Budapest. Voir aussi, comme base des discussions sur l'enseignement en Hongrie à cette époque l'ouvrage de Zsuzsa Ferge, « A társadalmi struktúra és az iskolarendszer közötti néhány összefüggés », *Szociológia*, 1972, 1.

orientations des politiques officielles et les faits. Ce qui a permis de mettre en avant les contradictions du système sans toutefois remettre en cause l'idéologie officielle.

Les travaux, plus récents, de János Ladányi ont mis en évidence que le système d'allocation d'avantages en faveur des enfants de travailleurs manuels pour l'accès à l'enseignement supérieur, mis en place par le régime socialiste, n'avait pas eu les effets de démocratisation escomptés, du fait de la sélection trop précoce du système scolaire primaire et secondaire et du mode de comptabilisation de la catégorie des "travailleurs manuels" qui faussait les résultats des statistiques officielles.⁵

D'autre part, nos propres recherches confirment encore aujourd'hui les hypothèses développées dans les années 1970 selon lesquelles les inégalités d'accès à l'enseignement supérieur s'appuient sur des inégalités d'origines sociales. À l'intérieur du système ces inégalités s'expriment dans les distinctions d'une part entre universités et écoles supérieures et d'autre part entre institutions de Budapest et institutions de province. À un second niveau, les filières adoptées sont aussi distinctives. Cependant il apparaît aujourd'hui que la hiérarchie des filières s'est modifiée depuis le milieu des années 1980, ainsi l'économie bénéficie de beaucoup plus de prestige au détriment, principalement, des enseignements techniques (ce processus est aujourd'hui encouragé par le gouvernement dans un souci d'adéquation plus forte avec les marchés du travail).

Aujourd'hui ce thème de recherche est moins traité au profit d'approches plus globales des politiques d'enseignement, notamment en ce qui concerne les modalités de la nécessaire augmentation des effectifs étudiants et les réformes liées aux changements de régime de la fin des années 1980.

En France, le développement diversifié de l'enseignement supérieur (impulsé par une volonté politique représentée par le "80% d'une classe d'âge au baccalauréat") a fait évoluer les problématiques de recherche vers les conséquences de la massification (qui ne signifie pas démocratisation).

Les problèmes de la massification des publics étudiants

Aujourd'hui, l'enseignement supérieur français touche presque 50% de la classe d'âge concernée. Si les inégalités d'accès à l'enseignement supérieur se sont réduites depuis le temps des "héritiers", les problèmes d'inégalités concernent aujourd'hui l'orientation (parmi des institutions et des filières fortement hiérarchisées qui vont des grandes écoles à la plus désavantagée des UFR de lettres), la réussite scolaire et les modes de sorties du système.

Tous les auteurs s'accordent pour souligner la diversité des expériences étudiantes dans un système de masse atomisé.⁶ Certaines populations étudiantes bénéficient de

⁵ Cf. János Ladányi, *Rétegeződés és szelekció a felsőoktatásban*, Budapest, Oktatókutatató Intézet, Educatio Kiadó, 1994.

⁶ Cf. F. Dubet, « L'étudiant en université de masse », *Revue Française de Sociologie*, 1994, XXXV-4, mais aussi D. Lapeyronnie et J.L. Marie, *Campus-blues. Les étudiants face à leurs études*, Paris, Seuil et *Les modes de vie étudiants*, ouvrage dirigé par O. Galland, Rapport final du contrat « Les modes de vie étudiants, l'université et la ville », Paris, OSC, 1994.

positions avantagées en ce qui concerne leurs études, leurs modes de vie, alors que d'autres cumulent les handicaps (premier cycle, filières de Lettres et sciences humaines, origine populaire, boursiers, habitation en cité universitaire et origine rurale).⁷

Dans le cadre d'une telle diversification des institutions et des publics, la question des possibilités d'existence d'une unité de la catégorie étudiante se pose.⁸

En Hongrie, les problèmes de massification du public étudiant se présentent de façon différente car l'augmentation des effectifs a été ralentie très fortement du fait de la pérennité d'un système de *numerus clausus* strict. Ce n'est que depuis le début des années 1990 qu'on assiste à une (faible) augmentation de l'offre d'enseignement supérieur d'État. Le nouveau régime a entériné, timidement, un processus d'augmentation de la demande qui s'était engagé dès le début des années 1980 (le nombre des candidats aux examens d'entrée dans le supérieur a augmenté de 27.7% entre 1983 et 1987 et de 55% entre 1988 et 1993).⁹

La nouvelle loi sur l'enseignement supérieur adoptée en été 1993 n'a pas réellement tranché en faveur d'une augmentation des effectifs étudiants, pourtant soutenue par un rapport commandé par la Banque Mondiale.¹⁰ En effet, si elle encourage une massification, la loi n'en donne pas réellement les moyens (d'autant que pour l'instant les décrets d'application sont toujours en préparation et n'ont pas été adoptés par le parlement).

Si l'instauration imminente de frais de scolarité et le peu de soutien de la part de l'État accordé au secteur privé ne vont pas dans ce sens, l'objectif principal des orientations préalables du textes d'application de la loi de 1993 proposées par le ministère de la Culture et de l'enseignement est bien l'augmentation des effectifs étudiants (avec des différences selon les filières). Les moyens proposés sont, tout en préservant et en développant la qualité des enseignements, la création de cycles courts pré-professionnels (post-secondaire), l'introduction d'un système de crédits, la disparition progressive des examens d'entrée, l'utilisation maximale des infrastructures existantes, l'intégration des institutions ou encore l'application de nouveaux modes de financements.

Pour l'instant, l'augmentation de la demande de formation supérieure se traduit dans les faits par une croissance du nombre des étudiants surtout dans le secteur privé, thème sur lequel malheureusement les informations et les études sont encore rares.¹¹

⁷ Cf. Molinari, Université de Nantes, Lersco, in *Université 2000, quelle université pour demain?* Ministère de l'Éducation Nationale, Documentation française 1991, Actes du colloque Assises nationales de l'enseignement supérieur, Sorbonne, 26-29 juin 1990.

⁸ Voir en particulier O. Galland, *op. cit.* et D. Lapeyronnie et J.L. Marie, *op. cit.*

⁹ Cf. *Statisztikai Tájékoztató, Felsőoktatás, 1993/94*, Budapest, KSH, 1993. Nous renvoyons les lecteurs à cette revue pour tout ce qui concerne les aspects quantitatifs de l'enseignement supérieur hongrois.

¹⁰ Cf. *Hungarian Higher Education 1992, op. cit.*

¹¹ Lire notamment Éva Tót « Képzés az iskolarendszeren kívül », *Educatio*, 1993/3, et l'ensemble du numéro de cette revue entièrement consacrée à ce thème.

Les particularités hongroises

À partir du début des années 1980, de nouveaux thèmes sont apparus dans les travaux sur l'enseignement supérieur hongrois. Ils correspondent à un assouplissement notable de l'emprise du politique sur la société. Ainsi des recherches ont été menées sur les questions des modes de formations et de la pérennité d'une "élite socialiste".¹²

Ces recherches ont été prolongées par l'étude des formations actuelles des élites,¹³ dont certaines fractions s'orientent aujourd'hui d'une part vers les enseignements publics de droit et d'économie et d'autre part vers les institutions du secteur privé.

Les débats sur la loi sur l'enseignement ont donné lieu, avant et après son adoption par le parlement, à de nombreuses discussions. Les nécessaires modifications des cursus et des filières vers une adéquation plus forte aux marchés du travail et aux normes internationales ont provoqué aussi un certain nombre de réactions plus ou moins polémiques dans les orientations à envisager.¹⁴

Mais ce qui apparaît le plus passionnant est l'analyse des discussions qui ont précédé l'adoption de la loi sur l'enseignement supérieur.¹⁵ L'opposition qu'on peut schématiquement présenter entre l'Académie des Sciences (équivalent hongrois du CNRS) et la sphère universitaire a été ravivée par la compétition qui s'instaure dans la recherche de financements. Une lutte pour la légitimité s'exprime par la volonté des intervenants de contrôler la définition des principes de stratification à l'intérieur de ce champ.

En conclusion, il apparaît, à travers cet exposé, très partiel, des recherches sociologiques consacrées aux systèmes d'enseignement supérieur en France et en Hongrie, que les choix concernant les questions de la massification et dans une certaine mesure de la démocratisation des publics étudiants sont fondamentaux dans l'évolution des deux systèmes. Les décisions qui seront adoptées seront déterminantes dans l'orientation future du développement économique et social des deux pays, notamment en Hongrie où la société traverse une période particulièrement mouvante de son histoire.

¹² Cf. Iván Bajomi, « Des cadres politiques aux managers, transformations du champ de l'enseignement supérieur hongrois », in M. de Saint Martin et Mihai D. Gheorghiu (dir.), *Les institutions de formations des cadres dirigeants*, étude comparée, Maison des Sciences de l'Homme, Centre de sociologie européenne, Centre de sociologie de l'éducation et de la culture, Novembre 1992, et Antal Örkény, « Social Mobility and the New Elite in Hungary », *Sociological Working Papers*, Budapest University of Economic Sciences, Département of Sociology, 1989.

¹³ Cf. Iván Bajomi, 1992, *op. cit.* et l'ensemble des articles d'Éducatio « Vezetők », 1994/2, consacré à ce thème ainsi que les articles de György Lengyel, notamment « A magyar gazdasági vezetés professzionalizációjának két hulláma », *Szociológiai Szemle*, 1994/3.

¹⁴ Voir par exemple János Setényi, « A főiskolai szektor modernizálódása », *Educatio*, 1993/3 et Gábor Halász « Changement de la structure du système de l'enseignement en Hongrie: tensions et solutions possibles », Communication présentée à la VIII^e Conférence Mondiale de l'Éducation Comparée, Prague, 8-14 juillet 1992. D'autre part un appel d'offres lancé très récemment par le Ministère de la Culture et de l'éducation sur la rénovation des formations post-doctorales devrait financer nombre de recherches sur ce thème.

¹⁵ Cf. Iván Bajomi, intervention au sein d'un séminaire organisé par le département de Sciences Sociales de l'ENS, le 4 décembre 1993, Paris.

Élisabeth ROBERT

Étudiante en thèse d'ethnologie au Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative à l'Université Paris X - Nanterre, sous la direction d'András Zempléni

Patriotisme et immigration transylvaine en Hongrie

Cet article est consacré au patriotisme¹ hongrois à travers l'immigration transylvaine en Hongrie. Ce travail s'inscrit dans le cadre d'une thèse de doctorat de troisième cycle en anthropologie. Pour le mener à bien, j'ai effectué plusieurs voyages, qui ont à chaque fois duré trois semaines, en Hongrie et en Transylvanie. Ce sont les premiers résultats de ces recherches de terrain qui sont présentés ici.

L'immigration des Hongrois de Transylvanie en Hongrie a ceci de particulier que la population qui accueille appartient à la même nation² que la population accueillie. Ce mouvement migratoire est continu depuis les années 70, mais il a connu son pic à la fin de la décennie 1980. Or, à partir de cette période, ces immigrants ne sont plus accueillis comme des Hongrois. Face aux énormes changements socio-politiques et économiques survenus depuis 1989, ils sont en quelque sorte devenus des boucs émissaires pour bon nombre de Hongrois de l'intérieur.

Les Hongrois de Transylvanie forment en Roumanie une minorité de 1,7 à 2 millions de personnes, exclues de la formation de l'État-nation hongrois depuis le Traité de Trianon en 1920.

C'est la relation entre le patriotisme, les traditions hongroises et ce phénomène de rejet qui va nous occuper ici.

Quels sont les candidats à l'émigration depuis la Transylvanie? Combien sont-ils, qui sont-ils et quels sont les motifs de leur départ?

Quantifier ce mouvement migratoire semble fondamental dans le travail qui nous occupe ici. Cependant, aucune réponse satisfaisante ne peut y être apportée, par manque de données statistiques précises.

Selon l'Office hongrois des migrations, la Hongrie a accueilli, entre 1988 et 1992, 52 526 réfugiés en provenance de Roumanie mais ce nombre concerne des citoyens roumains de toutes origines et pas seulement d'origine hongroise. De plus, il s'agit par définition d'immigrés en situation légale.

¹ Nous distinguons nationalisme et patriotisme. Ce dernier terme concerne ici la *natio* latine et ne se définit pas par des frontières géographiques. Voir à ce propos Zempléni, 1991.

² Nous employons le terme de « nation » dans le sens de nation comme culture et non nation comme État. Quand il s'agit de l'État, nous employons l'expression « État-nation ».

Les statistiques nationales roumaines signalent quant à elles, durant la même période, 43 884 demandes d'abandon de la citoyenneté roumaine en vue de l'émigration de la part de Hongrois de Roumanie. Encore une fois, ce nombre ne prend en compte que les demandes d'émigration légale et, qui plus est, il englobe aussi les demandes de départ pour d'autres pays que la Hongrie, même si ce pays reste la destination la plus fréquente.

Or, les personnes qui se rendent en Hongrie pour y travailler au noir sans pour autant vouloir abandonner la citoyenneté roumaine sont apparemment bien plus nombreuses que les immigrés "légaux". Tous ceux que j'ai interrogés sont, à de rares exceptions près, en statut d'illégalité. Selon d'autres données encore, provenant d'un article d'Endre Sik³ la Hongrie aurait accueilli 25 000 réfugiés en provenance de la Transylvanie entre 1987 et 1989. Ce nombre ne concerne pas que des Hongrois. Si on le multiplie par deux, étant donné que le pic d'immigration se situe à la fin des années 1980,⁴ on obtient un nombre — maximum et approximatif — de 50 000 réfugiés pour la période s'étendant de 1987 à 1992. Selon ces trois sources, il y aurait eu autour de 50 000 personnes en provenance de Roumanie entre 1988 et 1992, sans compter les immigrants illégaux.

Étant donné que les petits employés (serveurs, employés domestiques...) et les ouvriers (maçons essentiellement) ne cherchent pas, pour diverses raisons, à légaliser leur situation, on peut penser que ce chiffre correspond plus ou moins à l'émigration de l'intelligentsia. Jusqu'en 1990, cette population était la plus nombreuse à partir. Puis le phénomène s'est inversé en faveur des ouvriers. Ces 50 000 personnes correspondent environ à 5 % de la population active hongroise de Roumanie.

Cependant, en l'absence de données plus précises concernant les illégaux, aucune conclusion définitive ne pourra être arrêtée.

On distingue deux catégories principales d'émigrants: les définitifs et les temporaires. Ces derniers, essentiellement des ouvriers et des petits employés, peuvent être amenés à passer le plus gros de l'année en Hongrie, mais ils rentrent régulièrement "au pays". La première catégorie, les "définitifs", est constituée essentiellement par l'intelligentsia — médecins, enseignants, journalistes, économistes, etc.

Les motifs de départ des immigrés temporaires sont, à première vue, d'ordre économique. Avec la forte inflation survenue en 1990, la montée du chômage, la restructuration de nombreux secteurs comme l'industrie et l'agriculture, ils ne parviennent pas à un niveau de vie décent en Roumanie. L'appréciation de ce niveau est certes très aléatoire, il n'a rien à voir avec le niveau de vie en Europe occidentale. À l'inverse, il ne s'agit pas non plus, le plus souvent, du minimum vital, mais d'une amélioration du quotidien. La redistribution des lopins de terre confisqués lors de la collectivisation a apporté un surplus de richesses à la population, laquelle pratique souvent une double activité ouvrière et paysanne. Mais ce surplus ne lui suffit pas pour vivre, d'autant plus que, depuis l'hiver 1989, l'entrée dans une nouvelle ère s'est accompagnée d'une

³ Sik, 1992, 16-28.

⁴ *Ibid.*, 3.

inflation des besoins. On ne se contente plus de survivre, comme dans les années noires. Le salaire en forints que rapportent les migrants temporaires peut être changé à un taux très avantageux en lei et investi dans le cadre du village et de la famille, par exemple pour acheter du matériel agricole. De nombreuses personnes ont ainsi pu acquérir soit un tracteur, soit une voiture, soit encore une télévision en couleurs ou une chaîne stéréo. D'autres ont investi dans l'amélioration de leur habitat, consolidé les murs ou agrandi leur maison.

S'agissant de l'intelligentsia, la situation est différente. Ses membres sont très nombreux à partir définitivement, pour des motifs généralement professionnels. Les possibilités de carrière en Hongrie sont nettement meilleures qu'en Roumanie, et en particulier qu'en Transylvanie. De plus, les salaires sont très supérieurs en Hongrie et, pour le même travail, on est bien mieux équipé. Malgré une concurrence sévère sur le marché du travail hongrois — et la perspective de ne pas être bien accueilli — beaucoup, pour toutes ces raisons, choisissent l'émigration.

Un médecin hongrois, par exemple, quittera plus facilement la Transylvanie pour la Hongrie que pour une autre région en Roumanie. En effet, la Transylvanie est la seule région de Roumanie où il peut parler sa langue et vivre dans sa culture. Ailleurs en Roumanie, il se sent étranger. Budapest est en fait la seule capitale qui lui offre de nouvelles possibilités de carrière. Les médecins de langue hongroise sont de plus en plus rares à Cluj/Kolozsvár.⁵ Pour les ingénieurs, le tableau est à peu près le même, d'autant que la Roumanie en a formés beaucoup trop dans les dernières années de l'ancien régime, pour servir l'industrialisation à outrance du système. Les économistes ne trouvent tout simplement pas à appliquer leurs connaissances (management, gestion des entreprises) dans l'état actuel des entreprises de Roumanie, et particulièrement des entreprises privées hongroises, en tout cas pour le moment. Ils ne sont pas prêts non plus à aller travailler dans une entreprise roumaine. Pour ceux qui pratiquent des métiers dans le domaine de la création, ils disent trouver davantage de possibilités d'épanouissement en Hongrie. S'ils commencent par des emplois peu gratifiants par rapport à leurs compétences, les immigrés finissent par réussir socialement, d'une part, grâce à une forte persévérance et une grande capacité de travail, et, d'autre part, à cause de leurs moindres besoins.

Revenons maintenant aux ouvriers, lesquels sont les immigrants les plus nombreux. Comme on l'a vu, ils ne cherchent pas à s'installer dans le pays ni, donc, à y gravir les échelons sociaux. Le plus souvent maçons, ce sont eux qui ont construit la plupart des grandes réalisations récentes de Budapest. Les emplois saisonniers dans l'agriculture (les moissons ou les vendanges) sont également l'occasion d'une immigration importante dans l'est de la Hongrie. D'autres Hongrois de Transylvanie encore, à Budapest essentiellement, mais également dans l'est de la Hongrie, vendent des objets qu'ils ont fabriqués eux-mêmes en Transylvanie, selon les règles de l'artisanat local,

⁵ Nous prenons le parti d'indiquer les noms de lieu dans les deux langues, d'abord le nom officiel, en roumain, puis le nom hongrois.

très apprécié en Hongrie. Ils s'installent dans la rue et présentent leurs marchandises à même le sol ou à bout de bras.

En ce qui concerne le logement, si des membres de leur famille ne sont pas prêts à les accueillir, ils occupent des habitations précaires. Sur place, ils dépensent le strict minimum afin de rapporter la plus grande partie de leur salaire en Transylvanie.

Depuis l'hiver 1989, la composition de l'émigration a évolué. Jusque là, elle était essentiellement composée de membres de l'intelligentsia, une classe sociale qui était bien accueillie en Hongrie. Depuis que les ouvriers et les petits employés sont majoritaires, la cote générale de cette population immigrée a beaucoup baissé.

Comment les Hongrois de Transylvanie sont-ils reçus en Hongrie depuis 1989? Pourquoi?

L'opinion partagée par la majorité de la population de Hongrie est assez négative à l'égard des Hongrois de Transylvanie. D'après plusieurs sondages effectués par l'Institut national de sondages Tarki et l'Institut de sociologie MTA,⁶ sur 1 000 Hongrois interrogés, 27 % ont acquiescé en 1989 à la phrase: « Les Transylvains nous prennent nos emplois »; en 1990, ils étaient 40 % et, en 1992, 43 %. De la même façon, en 1989, 13 % des Hongrois considéraient que les Transylvains n'étaient pas des Hongrois; en 1990, ils étaient 26 % à l'affirmer, ainsi qu'en 1992. Les Transylvains eux-mêmes se sont plaints au cours de plusieurs de nos entretiens d'être considérés comme des Roumains par la population hongroise. Ceci leur déplait d'autant plus qu'en Roumanie, l'injure préférée des Roumains à leur égard est de les traiter de Hongrois.

Comme les sondages le montrent, l'opinion a évolué au cours des années. En 1987-1989, alors que le nombre des immigrants augmentait considérablement, le sentiment des citoyens hongrois était encore très favorable à l'égard de leurs frères des Carpates.⁷ Le gouvernement communiste se montrait incapable de prendre en main la situation. La population, en se substituant à l'État, avait le sentiment d'accomplir un acte politique en même temps qu'humain. Le contexte social était également différent. C'était l'effervescence dans tous les domaines. La solidarité envers ces Hongrois délaissés et venant d'un pays au régime plus dur a été très grande et tout le monde se le rappelle encore avec émotion. Quand les Transylvains comparent leur situation d'alors à celle d'aujourd'hui, ils ont du mal à croire qu'un tel changement ait pu se produire.

On a donc vu que ce changement avait deux causes principales. Le chômage, actuellement autour de 10 %, d'une part (« Ils nous prennent nos emplois ») et, de manière générale, la paupérisation. L'arrivée, d'autre part, de couches sociales moins élevées qu'avant dans les rangs de l'immigration. À ceci s'ajoute le mécontentement des commerçants devant la concurrence déloyale des marchands de rue qui ne payent ni patente ni impôt (même si ce commerce illégal est souvent sanctionné par une amende).

⁶ Závecz, 1993.

⁷ *Ibid.*, 3.

D'autre part, les Transylvains se contentent d'un salaire inférieur à la norme et font ainsi baisser indirectement la qualité des conditions de travail – un aspect du problème qui ne les rend pas particulièrement populaires.

Quel est l'effet de ce "désaccueil" de la mère-patrie sur les Transylvains?

Lorsque les Hongrois de Transylvanie décident de quitter leur pays définitivement, ils ont la sensation de commettre une trahison. Ils abandonnent en quelque sorte le pays aux Roumains. Même s'ils ne supportaient plus leur situation de membre d'une minorité (ne pas pouvoir parler la langue maternelle dans les administrations et les magasins, ne pas pouvoir offrir à leurs enfants une scolarité dans cette langue...), leur départ symbolise aussi un échec. Leurs compatriotes qui restent au pays n'aiment pas ceux qui émigrent. Ils ne manquent pas de jugements négatifs à leur égard. Le départ est considéré comme un abandon de la patrie et un abandon des luttes pour la continuité de la culture hongroise sur ce coin de terre. Après l'humiliation de Trianon, le mouvement nommé transylvanisme a mené une lutte pour la reconnaissance d'une particularité transylvaine liée au multiculturalisme de la région. Depuis leur enfance, les Hongrois de Transylvanie apprennent la nécessité de mener cette lutte, et le fait que l'abdication est une trahison. En Hongrie, même de nombreuses années après leur installation, les immigrés ne parlent que très douloureusement de ce problème.

Le fait qu'à leur arrivée en Hongrie, non seulement on éprouve du ressentiment à leur égard mais, qu'en plus, on ne les reconnaisse pas comme Hongrois constitue pour eux un choc. Quelque chose en eux se casse dans leur conception de la patrie. Ils se retrouvent, selon leur expression, "entre deux chaises", Hongrois pour les Roumains et Roumains pour les Hongrois. Autrement dit, ils n'ont plus une identité claire et définie. Beaucoup disent avoir le sentiment d'être apatrides. Si les Hongrois de Transylvanie se sentent apatrides en Hongrie, c'est que leur identité nationale est différente de celle des Hongrois de l'intérieur. Effectivement, depuis 1920, les Hongrois de Transylvanie constituent une minorité qui s'est construite et se construit encore une identité nationale qui lui est propre.

Quelle est l'influence de l'immigration des Hongrois de Transylvanie sur l'identité nationale des Hongrois de l'intérieur?

Depuis 1990, l'importation de la culture occidentale déstabilise l'identité hongroise, en même temps que recule la solidarité envers les Hongrois de l'extérieur. Ce recul s'est entre autres exprimé dans les derniers changements politiques. Le Forum Démocratique, parti majoritaire de la coalition au pouvoir jusqu'en 1994, attachait beaucoup d'importance aux Hongrois de l'extérieur. Le parti socialiste au pouvoir actuellement leur en accorde beaucoup moins.

Cependant, ce phénomène de perte d'identité nationale est contradictoire. En effet, dans le même temps, tout ce qui touche aux traditions hongroises a connu un regain

d'intérêt. La mode est aux danses et aux musiques folkloriques, ainsi qu'à l'artisanat hongrois.

Le fait que le régime communiste ait manipulé cette identité a certainement joué son rôle aussi: on veut retrouver les « véritables traditions », recouvertes par celles inventées par les promoteurs communistes d'une nouvelle identité hongroise. Il est notoire cependant que le système communiste a longtemps ralenti, d'une certaine manière, bien des développements, et permis paradoxalement de préserver un mode de vie aux racines anciennes.

Ainsi, tout se passe comme si les Hongrois tentaient de ressouder leur identité, après la fin du règne totalitaire, en renvoyant les Transylvains à un statut d'étrangers.

On peut encore ajouter aux causes de ce désintérêt à l'égard des Hongrois de l'extérieur la volonté des citoyens hongrois de voir rapidement leur pays mériter le titre de démocratie libérale. István Bibó⁸ soulignait que seul un État-nation stable, débarrassé de tout problème de frontières, semblait adapté à la mise en pratique d'une politique démocratique. Les Hongrois de Transylvanie n'incarnent-ils pas un problème de frontières?

Pourtant, dans leur regain d'intérêt pour les traditions hongroises, les Hongrois de l'intérieur font appel aux Transylvains. En effet, ils les jugent meilleurs conservateurs de la hungaricité qu'eux-mêmes puisque, à cause du ralentissement ou du recul de l'économie roumaine, les Transylvains ont continué à vivre selon les habitudes d'autrefois. Nombreux sont les Hongrois qui, dans cette perspective, vont « réapprendre » en Transylvanie l'art de façonner le bois, ou les danses et les musiques folkloriques. En Hongrie, des "spécialités" sicules (population de l'Est de la Transylvanie), comme le portail ou le poteau funéraire en bois façonné, sont très à la mode.⁹

Doit-on en conclure que les Hongrois de l'intérieur portent dans leur cœur leurs compatriotes de Transylvanie à condition qu'ils restent chez eux? On pourrait définir cette attitude comme une certaine fausse conscience. Les citoyens hongrois accusent aussi les Transylvains immigrés d'avoir trahi leur patrie... pour après dire qu'ils ne sont pas hongrois...

À la suite de cet ensemble de remarques, on est amené à se demander en quoi consiste au juste ce sentiment patriotique. Peut-on le déconstruire de la même manière qu'on l'a construit? Une dichotomie apparaît entre l'image que se font les Hongrois de leur patrie et leur comportement social. Dans la première, les Transylvains ont leur place – elle est même prépondérante. Dans le second, ils n'en ont pas – sinon la place de l'Autre.

On a affaire à une dualité: affirmation d'une appartenance commune au plan symbolique, comportement xénophobe dans la réalité. Cette dualité rejoint celle, plus large, qui existe entre État et nation: la communauté d'appartenance de tous les Hongrois à un même peuple s'inscrit dans leur allégeance particulière à des États différents.

⁸ Bibó, 1993.

⁹ Les étudiants du département d'Anthropologie culturelle d'ELTE, Université de Budapest, effectuent depuis plusieurs années un travail sur ce sujet.

Quelles sont les déductions à faire concernant l'identité nationale des Hongrois de Transylvanie?

Après avoir subi ce choc de la déculturation, les Transylvains sont nombreux à remarquer les différences culturelles qui les séparent de leurs "compatriotes perdus".

Tant que la croyance la plus forte est l'appartenance des Hongrois de Transylvanie et de ceux de l'intérieur à une nation commune, les premiers s'efforcent d'estomper leurs différences culturelles. Mais quand le rejet, l'humiliation dont ils sont victimes ont vaincu, le fait de mettre en évidence ces différences devient une sorte d'affirmation de soi. Ils retournent à leur avantage les "accusations" des Hongrois de l'intérieur: leur accent, leur parler considéré comme dialectal, leur comportement moins urbain et plus traditionnel.

En réalité, déjà avant de partir, à travers les récits de ceux qui les ont précédés dans l'émigration, ils ont appris qu'ils n'étaient pas attendus, que la mère-patrie les "snobait". À leur arrivée, ils peuvent mesurer l'écart qui les sépare de leurs compatriotes de l'intérieur.

À l'aide d'un questionnaire centré sur le thème de l'acculturation, j'ai recueilli une liste de points sur lesquels les différences sont les plus affirmées. Le Transylvain qui vient vivre à Budapest connaît en général son premier choc en arrivant dans cette capitale, alors qu'il n'a jamais connu que de petites villes. La langue parlée, en particulier à la capitale, lui semble différente, de même que l'accent: on lui demande souvent d'où il vient, en le soupçonnant de n'être pas hongrois – et son interlocuteur conclut aussitôt de sa réponse qu'il est roumain... Les règles de politesse, et en particulier d'hospitalité, sont très différentes. L'accueil de l'étranger est une règle fondamentale en Transylvanie, alors qu'elle n'a plus cours à Budapest. Les Transylvains accordent moins d'importance à l'argent que leurs hôtes. Ils viennent d'un pays où l'argent n'est pas un critère social aussi important. La discrimination dont les Transylvains sont souvent victimes sur leur lieu de travail (on les considère comme des employés subalternes, ils sont moins payés...) et l'individualisme plus poussé des Hongrois font dire aux Transylvains de leurs compatriotes qu'ils sont très égoïstes, alors qu'eux-mêmes ne se sentent pas tels. Surtout, le sentiment d'appartenance à la nation hongroise leur est fondamental, il régit certains aspects de leur comportement. Or, ils sentent que leurs compatriotes y accordent beaucoup moins d'importance. Ils réalisent alors que c'est leur appartenance à une minorité nationale, l'obligation qu'ils ont de lutter tous les jours pour être reconnus en tant que Hongrois, qui renforce leur identité hongroise et que c'est une expérience à laquelle la population de l'État-nation hongrois n'a pas été confrontée.

Les différences culturelles entre ces deux populations hongroises se ressentent également par rapport à leur perception de l'histoire. Les uns et les autres ne considèrent pas être représentés par les mêmes monuments et événements historiques. Les différents chemins qu'ils ont suivis depuis 1920 leur ont forgé d'autres "lieux de mémoire", et leurs identités culturelles tendent à être différentes.

L'étude des migrations des Transylvains vers la Hongrie et de l'évolution de leur accueil nous a amenés à remarquer des modifications survenues dans l'identité natio-

nale hongroise. La discrimination dont ces immigrés sont victimes fait évoluer leur propre identité et leurs notions de la patrie et du patriotisme.

Le sentiment patriotique, comme on a pu le voir, ne relève pas de l'évidence. Ce sentiment n'est pas naturel mais construit. Il remplit une fonction puisque, dans certains cas, il est nécessaire de le construire, et dans d'autres, de le gommer.

On peut dire que, selon la situation, l'intérêt du moment, on souligne soit ses points communs avec ses compatriotes d'au-delà des frontières, soit ses différences. Quand il s'agit d'aller apprendre les danses folkloriques, on considère les Transylvains comme étant "des nôtres". Quand il s'agit de concurrence sur le marché du travail, ils deviennent des Roumains. Quand, enfin, les citoyens hongrois pratiquent dans leur comportement social une discrimination à l'égard des Transylvains, ces derniers réagissent en mettant en avant leurs différences culturelles d'une façon positive. Cette notion d'appartenance à une patrie commune semble donc être une notion très malléable.

BIBLIOGRAPHIE

- Antropológiai Műhely, 1994, Kommunikációs Antropológia Munkacsoport, *A székelypöldi vendégmunka típusú migráció*, I et II, n°3.
- Bibó (István), 1993, *Misère des petits États d'Europe de l'Est*, Albin Michel (1942-1949, pour l'édition hongroise).
- Csepeli (György), Závecz (Tibor), « Conflicting Bonds of Nationality in Hungary: National Identity, Minority Status and Ethnicity », *Innovation in Social Sciences Research*, vol 5 n°2, Vienna.
- Feischmidt (Margit), 1994, « Etnicitás és helyi intézmények. Jegyzetek egy mezősegi faluról », *Regio* n° 3, 119-128.
- Karnouh (Claude), 1990, *L'Invention du peuple, chroniques de Roumanie*, Arcantère.
- Lhomel (Édith) et Schreiber (Thomas), dir., 1993, *L'Europe centrale et orientale. Entre la stabilisation et l'implosion*. Annuaire de la Documentation Française.
- Liebich (André) et Reszler (André), dir., 1993, *L'Europe centrale et ses minorités: vers une solution européenne?*, PUF.
- Sík (Endre), 1992, « Transylvanian Refugees in Hungary and the Emergence of Policy Networks to Cope with Crisis », *Journal of Refugees Studies*, vol 5 n°1.
- Sík (Endre), dir. de collection, 1992, *Menekülők, vándorlók, szerencsét próbálók*, MTA Politikai Tudományok Intézet, Nemzetközi Migráció Kutatócsoport Évkönyve, 1991, Budapest.
- Sík (Endre), dir. de collection, 1993, *Útkeresők*, MTA Politikai Tudományok Intézet, Nemzetközi Migráció Kutatócsoport Évkönyve, 1992, Budapest.
- Sík (Endre), Tóth (Judit), dir. de collection, 1994, *Jönnek? Mennek? Maradnak?* MTA Politikai Tudományok Intézet, Nemzetközi Migráció Kutatócsoport Évkönyve, 1993, Budapest.
- Szűcs (Géza), Berindei (Mihnea) et al., 1989, « Les Hongrois de Roumanie », dossier, *L'Autre Europe* n°20, 53-83.
- L'Union Démocratique des Hongrois de Roumanie, rapport de 1993 contenant *Les Hongrois de Roumanie*, 1993, 60 p.
- Závecz (Tibor), 1993, « Előítélek a menekültekkel kapcsolatban », *Új Exodusz*, MTA, sous la direction de Pál Tamás et András Inotai, Budapest.
- Zempléni (András) et Losonczy (Annamaria), 1991, « Le patriotisme hongrois », *Terrain* n°17, Paris.

Pour une sociologie de l'exil. Quelques pistes sur l'exemple hongrois.

L'émigration politique d'Europe centrale est à plus d'un titre un « sujet perdu »¹, par la rareté des études qui s'y intéressent d'une façon ou d'une autre² mais aussi parce que, à l'intérieur du cercle restreint des recherches scientifiques sur les émigrations d'Europe centrale, la politique en exil n'est que peu étudiée. Nous allons essayer de donner, à partir de l'exemple hongrois en France, quelques pistes d'une analyse sociologique de cette question, en alliant un travail théorique sur une tentative de définition de la politique en exil et une recherche empirique pour pallier les effets du manque d'information sur cet objet.

La réflexion théorique passe par une tentative de délimitation de la place de la politique en exil. En premier lieu, il ne s'agit pas de définir la politique mais bien plutôt de définir l'exil et les exilés. Notre hypothèse, que nous ne pouvons développer longuement ici, est que l'exil ne se mesure pas à l'aune des causes et des raisons, avouées ou inventées, de ce départ. En effet, dans toute "émigration politique", au sens courant où cette expression est employée, la frontière est très difficile à tracer entre des raisons politiques et des raisons qui tiennent à la fois à la situation de l'émigré, à l'opportunité de partir, à la volonté de commencer une autre vie.³ Cette tendance à faire une différence très marquée entre le "réfugié" et l' "immigré" tient principalement à l'utilisation de la catégorie juridique de "réfugié" dont la définition, selon les termes

¹ R. Williams, « European Political Emigrations: a Lost Subject », *Comparative Studies in Society and History*, 1970/12, 140-8.

² C'est ainsi que l'étude globale de Yossi Shain sur les aspects politiques de l'exil, dépendant des travaux précédents sur les différentes émigrations, ne peut pas prendre en considération les exils d'Europe centrale, à l'exception notable du gouvernement-en-exil polonais, par manque d'information. Cf. Yossi Shain, *The Frontier of Loyalty: Political Exiles in the Age of the Nation-State*, Middletown Connecticut, 1989.

³ Il est intéressant de remarquer qu'un exilé actif comme Pierre Kende donne deux raisons principales à son départ de Hongrie: la crainte d'être arrêté pour son activité de résistance et « une deuxième raison, plus profonde et aussi plus difficile à expliquer, à savoir que 1956 marquait le terme d'une période de ma vie [...]. J'ai donc quitté la Hongrie dans l'espoir qu'il fallait commencer une nouvelle vie ». Cf. Pierre Kende (interrogé par Jacques Rupnik), « 1956: traumatisme et référence », *L'autre Europe*, 1986/11-12, respectivement p.3 et p.5. À une raison strictement politique s'ajoute une raison individuelle qui pourrait être assimilée à une émigration volontaire, brouillant la limite entre "émigré", "réfugié", "immigré". Il faut aussi tenir compte de la valeur négative ou positive des termes.

de la Convention de Genève de 1951,⁴ est exclusivement liée aux motifs du départ. Pour pragmatique qu'elle puisse être, elle ne reflète pas une réalité. Elle ne permet absolument pas d'envisager l'étude de l'espace dans lequel se meuvent ceux que nous appellerons les "exilés": tous les émigrés participant, dans leur pays d'accueil, à des activités consciemment dirigées contre le gouvernement ou le système politique qu'ils ont fui, et visant, plus ou moins directement, à favoriser la chute de ce régime.⁵ Imprécise parce que trop générale, cette définition permet de commencer une recherche en tenant compte des caractéristiques essentielles de l'exil hongrois depuis 1945.⁶ Premièrement, un réfugié n'est pas nécessairement un exilé. La reconnaissance du statut de réfugié n'implique pas la participation aux activités de l'exil. En revanche, il est presque automatique qu'un exilé soit un réfugié car, même s'il n'est pas arrivé en France pour des motifs qui relevaient de la qualification de réfugié, des changements dans son pays d'origine peuvent l'inciter à refuser le nouveau système et à demander le statut de réfugié.⁷ Deuxièmement, la politique qui constitue l'exil n'est pas seulement celle des partis ou des hommes politiques. D'une part, les personnes s'engageant dans des activités en exil ne sont pas tous des professionnels de la politique ou des affaires publiques. Dès les années 1948-49 cohabitaient en France des Hongrois issus des couches politiques ou publiques (anciens ministres, anciens députés, anciens diplomates, dirigeants de partis) et des Hongrois qui n'avaient participé que de très loin à la vie politique de leur pays et qui, en exil, souhaitaient le "libérer". Cette différence sociale, structurelle et mentale, encore plus marquée après 1956, est caractéristique de l'exil. La fiction de la continuité légale du pouvoir, de la *jogfolytonosság*, entre la Hongrie et les pays d'accueil, donne aux "politiques" l'assurance qu'ils sont non seulement légitimes mais *appelés* à remplir la mission de la lutte en exil.⁸ Ce sont ces

⁴ Cette convention a été adoptée le 28 juillet 1951 par les 26 États réunis pour élaborer un statut des réfugiés et des apatrides. Le second point n'a pas abouti. Cf. Jean-Luc Mathieu, *Migrants et réfugiés*, Paris, PUF, 1991.

⁵ Si le terme que nous utilisons n'est pas le même, notre définition de l'exilé correspond globalement à celle du « political exile » de Yossi Shain, *op.cit.*, 15 et du « politically active refugee » de R. Kaye, dans R. Kaye, « From Passive Victim to Political Activism: a Comparative Analysis of Political Activism among Refugees and Exiles », *Les réfugiés en France et en Europe*, actes du colloque de l'OFPPA à Paris 11-13 juin 1992, Paris, OFPPA, 1992, 47-49.

⁶ Evidemment, nous pensons que ceci vaut globalement pour tout exil en France mais cela reste à prouver. Nous indiquons 1945 parce que nous ne connaissons pas suffisamment les périodes antérieures pour en tirer des conclusions valables.

⁷ De toute façon, les autorités nationales du pays d'origine déniaient la protection juridique, sans forcément la déchoir de sa nationalité, à toutes les personnes engagées dans des activités qu'elles jugeaient "politiques" et qui refusaient de rentrer au pays ou d'adhérer aux organisations communistes. Les individus en question se trouvent alors dans l'obligation de réclamer le statut de réfugié: ils sont dits « réfugiés sur place » et cet acte même en fait des exilés, ce qui est le cas d'un certain nombre de Hongrois venus en France avant la guerre, qui ont demandé des papiers de réfugié politique après 1947 ou 1948.

⁸ Il ne faut pas perdre de vue que, dans les pays d'Europe centrale (Hongrie, Pologne, Tchécoslovaquie), l'exil est prestigieux. Cf. les « exilés » protestants tchèques après la défaite de la Montagne blanche, Masaryk, la « Grande émigration » polonaise de 1830, l'aura en Hongrie de Lajos Kossuth et de Ferenc Rákóczi, malgré les travaux démystificateurs de Szekfű (sur *A száműzött Rákóczi* (L'exilé Rákóczi), publié en 1913, cf. Steven Béla Vardy, *Modern Hunga-*

hommes qui, dans les premières années de l'exil anticommuniste, vont former non pas la majorité des membres mais la majorité des dirigeants des groupements existants. Si l'on regarde en 1955 les dirigeants des organisations de l'exil hongrois en France, nous constatons que la fraction la plus liée à la vie politique en Hongrie est très présente. Entre 1948 et 1955, l'exil hongrois n'est encore que peu structuré. Si les premiers émigrés éventuellement susceptibles de s'engager dans la lutte anticommuniste, impliqués dans le système Horthy ou simplement anticommunistes, arrivent en France dès 1945-46, ils ne s'organisent que tardivement.⁹ La MHBK n'était pas « *en liaison* avec le "Mouvement de Solidarité des Combattants hongrois" » (c'est nous qui soulignons) puisque ce mouvement de solidarité *est* la MHBK. La présentation d'Antoine Marès est donc inexacte sur ce point. D'autre part, elle n'était pas dirigée en France par les généraux Farkas et Zákó mais par Ladislas Peczely. Cf. Antoine Marès, « Exilés d'Europe centrale de 1945 à 1967 », *Le Paris des étrangers depuis 1945*, sous la direction d'Antoine Marès et de Pierre Milza, Paris, Publications de la Sorbonne, 1994, respectivement 161 et 163. En 1955, les trois grands pôles de structuration de l'exil hongrois sont le Comité pour les réfugiés hongrois, la MHBK et un cercle informel se présentant comme une association des Hongrois libres¹⁰. L'influence des anciennes personnalités publiques est alors déterminante. Le comité des réfugiés hongrois est dirigé par le Révérend Père Emeric Gacser, un des principaux dirigeants de la Mission catholique hongroise, directement nommé par le Comité exécutif du Conseil national hongrois (CNH) de New-York.¹¹ Les collaborateurs de Gacser sont Emeric de Tahy, ancien diplomate; Kálmán Bálint, un des responsables du parti démocrate-populaire; Árpád Raksányi, ancien secrétaire particulier de Béla Varga.¹² Le porte-parole du CNH en France était Pál Auer, ancien député et ancien ministre plénipotentiaire de Hongrie à Paris. Le cercle des Hongrois libres était également dirigé par un homme des affaires publiques, Ernő Rigoni, ancien secrétaire du ministre des Affaires étrangères durant la fin de la guerre. Ces précisions pourraient sembler anecdotiques si elles ne montraient

rian Historiography, Boulder, Columbia University Press, 1976, 43-46). Ce prestige est tellement grand que les gouvernements communistes de ces trois pays refusaient aux exilés le droit de s'appeler ainsi. Josef Škvoreck, « Bohemia of the Soul », *Eastern Europe...Central-Europe...Europe*, sous la direction de Stephen Graubard, Boulder, Westview, 1991, 115-143.

⁹ La Magyar Harcosok Bajtársi Közössége (Communauté solidaire des combattants hongrois, désormais MHBK) est créée en 1948 par des généraux de l'ancienne armée horthyste mais sa section française n'est créée qu'en mars 1952 et autorisée par un arrêté du 3 octobre de la même année.

¹⁰ Jusqu'au début des années 1950, ce cercle semble avoir été le seul véritable lieu de rencontre des opposants au régime de Budapest, rassemblant des personnes d'origine politique très différente. Il bénéficiait de liens forts avec la CFTC française. Entretien avec Ernő Rigoni, le 13 juin 1995.

¹¹ Cf. Archives nationales, AJ 43, Archives de l'OIR, article 1254 (rapports adressés au délégué OIR), observation du délégué OIR sur une note non datée (vraisemblablement de 1950) concernant le Comité des réfugiés hongrois.

¹² Béla Varga était après-guerre l'un des principaux dirigeants du Parti des petits-propriétaires hongrois. De 1945 à son départ de Hongrie en juin 1947, il fut le président de l'Assemblée. En exil, il devint le premier président du CNH organisé en novembre 1947.

la nécessité de ne jamais perdre de vue l'importance des anciennes fonctions dans un espace encore peu structuré. L'exil tend alors à être une extension géographique de la vie politique dans le pays d'origine, *comme si* l'émigration avait laissé les choses en l'état. Cela n'est pas le cas. La barrière sociale existant en Hongrie entre les hommes politiques, et le reste de la population, l'espace constitué et différencié de compétition pour des postes politiques, n'existe plus en exil, même si la fraction des exilés qui avait droit de cité dans cet espace prétend le contraire et revendique la légitimité et la reconnaissance due à son élection ou à sa position dans l'espace politique. Ce qui, pour cette fraction, est un présent politique indéniable constitue, pour d'autres groupes, soit un passé révolu soit une anomalie qui n'aurait jamais dû voir le jour et qui doit laisser la place aux "vrais" représentants de la nation hongroise. L'exil est l'espace structuré mais indifférencié socialement des représentations politiques où le militant sans légitimité politique antérieure conteste l'existence d'un espace réservé aux professionnels de la politique. Cette importance sociale des fonctions politiques et publiques, censées survivre en l'absence des structures sociales, des institutions qui les faisaient vivre, tendra à disparaître avec le temps et avec l'arrivée des réfugiés de 1956. Ces derniers ne constituaient pas une population d'hommes publics mais d'ouvriers et de manœuvres (à près de 40%), d'étudiants (12%), d'employés de bureau (6%), de mécaniciens (7%), de mineurs (3,2%). Les artistes, les journalistes et les écrivains ne comptent respectivement que pour 0,9% et 0,6% de cette population.¹³

Deuxièmement, nous devons retenir, dans l'appréhension des limites de l'exil, les contraintes imposées par la société d'accueil et des possibilités qu'elle offre de continuer la lutte. Il est intéressant de se pencher sur un document de 1955 à propos de l'émigration hongroise en France. Selon un recensement de janvier 1955, sur un total de 12 497 ressortissants hongrois et réfugiés-apatrides d'origine hongroise (8 020 non-réfugiés, 4 039 réfugiés et 438 apatrides), environ 5 500 sont considérés comme politisés, 1 500 appartenant à des organisations « plus ou moins favorables au régime communiste » et environ 4 000 se trouvant « dans des organisations anti-gouvernementales ». ¹⁴ Les associations notées comme « milieux d'opposition » comprennent le Comité hongrois pour les réfugiés, la Mission catholique, les Anciens combattants hongrois, le Club féminin hongrois. Il en ressort que les services de renseignements font la différence entre le but avoué des associations et leurs rapports réels avec la lutte

¹³ Ces chiffres sont extraits de Stéphane Dufoix, *Exil et politique. Le cas hongrois en France après 1956*, mémoire de DEA en science politique (sous la direction de Marc Lazar), Paris I, 1993, 84-85. Ils ont été tirés d'une analyse des tableaux statistiques mensuels de l'OFPRA entre novembre 1956 et décembre 1958. Cf. AN, F7 16063, statistiques de l'OFPRA. Toutefois, les indications de l'OFPRA concernant les groupes de profession étant sujettes à caution, nous avons entrepris, avec l'aide du CIEH, l'étude des listes nominatives des réfugiés hongrois arrivés en France en 1956-57. Cf. MI 34153, article 6, Hongrie affaires diverses.

¹⁴ L'origine de ce recensement n'est pas expressément mentionnée. Il peut s'agir d'un recensement fait dans les préfectures ou alors des chiffres du recensement de 1954. Ce dernier compte environ 8 000 Hongrois en 1954, ce qui ne correspondrait qu'au chiffre des non-réfugiés de l'estimation des RG. Cf. Centre des archives contemporaines, MI 23181, « La colonie hongroise en France », *Bulletin de documentation de la Direction des Renseignements généraux*, n°9, février 1956.

politique en exil, alors que la pratique française invite les réfugiés politiques à une obligation de réserve en matière politique.¹⁵ Jusqu'en 1981, toute association étrangère était soumise à autorisation par le ministère de l'Intérieur et une enquête s'ensuivait pour constater le caractère non politique de l'association en question.¹⁶ Tout but politique étant un motif de refus d'autorisation, le ministère invitait les représentants de l'association à modifier ses statuts. Sous un but culturel ou de sauvegarde de la solidarité au sein d'un groupe, elle maintenait l'activité et les buts initialement prévus. Ainsi, la section France-Est de la Fédération mondiale des Combattants de la liberté fut avertie par le ministère de l'Intérieur, via le préfet du Doubs, qu'elle n'obtiendrait l'autorisation de fonctionner qu'à condition d'ôter de ses statuts toute référence à la libération de la Hongrie. L'association reprit alors les statuts nationaux des Combattants et fut autorisée par arrêté du 23 janvier 1961.¹⁷ D'où la nécessité, dans l'étude de l'exil, de prendre du recul par rapport aux énoncés statutaires pour tenter de saisir le politique en action et en relation avec les autres groupes d'exil. Il n'est pas question de reprendre dans notre travail une classification forgée par les services de renseignements français entre ce qui est politique et ce qui ne l'est pas¹⁸ mais de voir à l'oeuvre dans leur note une compréhension *pratique* des mécanismes sociaux de construction de l'exil comme par exemple l'absence de fermeture nationale de l'exil.¹⁹

Concernant la connaissance réelle et empirique de l'exil hongrois en France, outre la rareté déjà signalée des travaux, il faut tenir compte de la multimensionnalité de certains auteurs (militants en exil, souvent universitaires, experts de la Hongrie et de son histoire). Sans rendre ces travaux totalement subjectifs et inutilisables, elle impli-

¹⁵ Nous parlons ici de pratique car il n'existe aucun texte législatif ou réglementaire interdisant l'activité politique des réfugiés. Sur ces questions de droit, on peut consulter Claude Norek et Frédérique Doumic-Doulet, *Le droit d'asile en France*, Paris, PUF, 1989, 65-69; Frédéric Tiberghien, *La protection des réfugiés en France*, Paris, Economica, 1988.

¹⁶ Cette enquête comprenait l'avis des RG, de la DST, de la préfecture et des services concernés du ministère des Affaires étrangères afin de réduire les inévitables hiatus entre la politique d'accueil revendiquée par la France et, dans un cas, les impératifs de la sécurité publique ou, dans l'autre, ceux de la politique étrangère. Sur ces hiatus, cf. Gérard Noiriel, *La tyrannie du national. Le droit d'asile en Europe 1793-1993*, Paris, Calmann-Lévy, 1991, notamment p.34 et les intéressantes réflexions d'Olivier Beaud, « Asile et théorie générale de l'Etat », *Les réfugiés en France et en Europe*, colloque OFPRA, *op. cit.*, 147-157.

¹⁷ CAC, MI 25705, Association des Combattants de la liberté et sections locales, lettre du ministère de l'Intérieur au préfet du Doubs, 12 septembre 1969.

¹⁸ Nous ne partageons pas totalement le classement des RG. Ainsi, sont notés comme « groupements indépendants » des groupes qui ne le sont nullement comme l'Église réformée hongroise, qui faisait partie du Comité des réfugiés de Gacser, ou comme la section hongroise de la CFTC, proche du cercle des Hongrois libres de Rigoni, et dirigée par József Szén, membre de la MHBK.

¹⁹ Ils notent en premier la différence nette, et visiblement réelle, entre une tendance dépendant du CNH et une autre bénéficiant du complet soutien de l'archiduc Otto de Habsbourg (la MHBK principalement).

que de recouper les informations, de connaître l'activité en exil de l'auteur.²⁰ L'étude est alors d'une certaine façon un élément de plus dans la lutte que se livrent les groupes.²¹ Pour la plupart, les études ne concernent que l'aspect global, international de l'exil.²² Or, l'aspect national de l'exil hongrois en France, même si l'exil n'a pas de frontière au sens strict du mot, mérite qu'on s'y arrête pour au moins une bonne raison: comprendre, au-delà des aspects factuels de l'exil, l'organisation de l'exil dans un pays, sa construction progressive, ses problèmes particuliers, ses "grands hommes", sa composition socio-professionnelle, ses représentations puisque l'exil semble être un espace de représentations incarnées dans des groupes. Pour cette entreprise, nous utilisons trois sources principales, dont la disparité méthodologique nous semble indispensable pour ce type de travail, à la fois empirique et théorique: des archives publiques et privées, des entretiens-questionnaires et les écrits des exilés.²³

Sans entrer dans les détails, voici quelques points qui nous semblent particulièrement importants au regard de l'exil hongrois. Premièrement, la corrélation existant entre la structure politique de l'exil, la structure organisationnelle et les vagues d'arrivées en France. Ainsi, on peut repérer trois vagues distinctes depuis la fin de la seconde guerre mondiale, en France comme dans les autres pays du monde²⁴: le mouvement de 1945, des anciens militaires et des fonctionnaires sous Horthy pour la plupart, farouchement anticommunistes, qui constituera toujours ce que nous appelons la droite de l'exil et formera principalement la MHBK; les émigrés d'après 1948, les hommes politiques et publics qui chercheront à garder leur poste en exil en recréant des partis politiques, en constituant, sous l'égide du Committee for a Free Europe, le Conseil

²⁰ Parmi les travaux réalisés sur l'exil par des Hongrois exilés, mentionnons Kázmér Nagy, *Elveszett alkotmány: a hidegháború és a magyar politikai emigráció 1945-1975 között* (Constitution perdue: la guerre froide et l'émigration politique hongroise entre 1945 et 1975), Londres, 1982, édité par l'auteur; Gyula Borbándi, *A magyar emigráció életrajza 1945-1985* (Biographie de l'émigration hongroise 1945-1985), Berne, Európai Protestáns Szabadegyetem, 1986; le chapitre IV « Emigrációban » (Dans l'émigration) de Gyula Várallyay, "Tanulmányúton". *Az emigráns magyar diákmozgalom 1956 után* (En voyage d'études. Le mouvement étudiant hongrois en émigration après 1956), Budapest, Századvég Kiadó, 1992 et François Fejtő, « Les exilés hongrois en France », *L'émigration politique en Europe aux XIX^e et XX^e siècles*, Rome, École française de Rome, 1991, 485-495. Par un non-exilé, voir Antoine Marès, *op.cit.*, 161-165.

²¹ À la sortie du livre de Borbándi, il se développa une certaine polémique concernant le rôle qu'il attribuait à la revue littéraire publié en France *Magyar Műhely*. Entretiens avec Tibor Papp le 15 mai 1995 et avec Louis Márton le 11 avril 1995.

²² C'est le cas des ouvrages de Nagy, Borbándi et Várallyay, ainsi que, paradoxalement, de l'article de Fejtő.

²³ Entre autres, *Nemzetőr* (Fédération mondiale des Combattants de la liberté), *Irodalmi Újság* (éditée depuis le début des années 60 à Paris par Tibor Méray), *Hadak Útján* (Munich-MHBK), *Actualités hongroises* (section française des Combattants de la liberté), *Magyar Füzetek* (revue éditée par Pierre Kende depuis la fin des années 70).

²⁴ Pour un petit historique des vagues migratoires hongroises depuis le XIX^e siècle, cf. John Kosa, « A Century of Hungarian Emigration 1850-1950 », *American Slavic and East-European Review*, 1957/4, vol.16, 501-514 et Dariusz Stola, « Forced Migrations in Central European History », *International Migration Review*, 1992/98, 324-341, plus bibliographie.

national hongrois, représenté en France par Auer et par un certain nombre de petites associations financées par les États-Unis; enfin l'arrivée de ceux de 1956 qui va alimenter deux nouvelles catégories d'exilés en France, les Combattants de la liberté et le cercle informel des "intellectuels"²⁵ hongrois de gauche regroupant aussi bien des anciens communistes que des non-communistes, désormais en contact, sinon unis, pour l'objectif commun qu'est la chute du communisme et la venue d'un socialisme démocratique. Chaque génération d'exil est séparée des autres par une expérience différente qui est souvent le moteur de l'exil, par une appartenance sociale qui détermine en partie l'organisation de la résistance. Les intellectuels se caractérisent ainsi, de façon idéaltypique, par un refus de l'association au profit de la revue ou de la maison d'édition, par une distance très nette aux commémorations et aux manifestations, souvent qualifiées de « folkloriques » et auxquelles on ne se rend « pratiquement jamais » ou alors à titre privé.²⁶

Deuxièmement, la relation que l'on peut éventuellement établir entre l'exil et l'identité sociale de l'individu. Ce dernier, à travers la lutte politique, engage une partie fondamentale de son être social, ce qui le rattache à d'autres: sa façon de voir le monde, d'interpréter les événements, sa structure mentale, à la fois unique par son histoire et collective par les rapports multiples que les différentes facettes de son être social lui permettent d'envisager, souvent avec des personnes qui partagent plus d'une facette avec lui. En exil, la prédominance de l'interprétation politique le rapproche de gens qui peuvent ne partager qu'une minorité de choses avec lui: le rapport au pays, l'anti-communisme, l'admiration de certaines figures historiques et le rejet total d'autres personnages. Surtout, et ce ne sont là que des hypothèses qu'il nous faudra approfondir, ils partagent un commun rejet, une commune impossibilité d'accepter certaines pratiques, certaines théories. Au-delà de cela, ils peuvent accepter leurs légères différences parce qu'elles font partie de ce qui leur est tolérable, et cette tolérance n'est pas individuelle: elle est le produit de ce qui a façonné l'individu.

Troisièmement, nous voudrions donner l'exemple de ce que peut être un "événement" en exil et ce qu'une analyse, même sommaire, de cet événement, peut nous

²⁵ Nous utilisons ce terme faute de mieux. Il ne prétend pas recouper les professions exercées en Hongrie ou en exil, il n'a pas toujours caractérisé la structure de l'exil de gauche (notamment entre les deux guerres) mais il correspond globalement à partir de 1956 à un pôle important d'écrivains, de poètes, de journalistes, d'universitaires, gravitant autour de certaines revues ou journaux, de l'Institut Imre Nagy de Bruxelles ou de la franc-maçonnerie.

²⁶ Ce qui donne des indications particulièrement intéressantes sur un point que nous ne pouvons aborder ici, à savoir le caractère de groupe de l'exil. L'individu n'y existe que peu. Étant donné la suprématie de l'interprétation politique des pratiques, où la participation à telle association, à telle commémoration, est un geste politique considéré comme significatif, les exilés n'existent que par rapport au groupe auquel ils se rattachent consciemment ou auquel leurs adversaires d'exil les rattachent. L'exil est une situation de crise politique permanente. Ceci n'empêche pas les individus d'avoir des relations avec des membres d'autres groupes mais ceci n'est plus considéré comme l'exil, et de fait ne fonctionne plus selon la même logique. On entre dans une logique privée. Sur les caractéristiques sociales de la crise politique, cf. Michel Dobry, *Sociologie des crises politiques. La dynamique des mobilisations multisectorielles*, Paris, Presses de la FNSP, 1992 (1^{re} édition 1986), notamment 158-171, et Pierre Bourdieu, *Homo Academicus*, Paris, Éditions de Minuit, 1984, 226-244.

apprendre sur l'exil. Le 16 juin 1988, au cimetière du Père-Lachaise à Paris, était inauguré un monument figurant le « lieu de sépulture symbolique » (*jelképes sírhely*) d'Imre Nagy, de ses quatre compagnons abattus en même temps que lui et de « tous les suppliciés de la révolution hongroise de 1956 qui n'ont pas de tombe dans leur propre patrie ». ²⁷ Dans cette célébration, outre la date et le fait même qu'elle ait lieu, on peut lire des choses importantes pour la compréhension de l'exil. L'association organisatrice est la Ligue hongroise des droits de l'homme, ressuscitée pour la circonstance. ²⁸ C'est-à-dire que l'initiative vient du pôle intellectuel et franc-maçon de l'exil, pour une « commémoration solennelle », inattendue de la part de ceux qui refusèrent toute autre sorte de commémoration, d'une part, et d'autre part, dont on ne peut expliquer le retentissement, visible à travers l'importance du comité d'honneur, ²⁹ les échos de la presse, les messages de différents chefs d'État, que par la position particulière dans la société française et au niveau international des organisateurs (Méray, Fejtő, Kende), à la fois "experts" sur la Hongrie et militants, luttant politiquement par leur expertise, par l'imposition symbolique de leur vision à travers la force objective de l'histoire ou de la sociologie. Autre élément intéressant, la raison invoquée de cette action, à savoir le droit de tout être humain à une sépulture, et non la commémoration d'une figure-symbole au sens étymologique du terme, "ce qui joint, ce qui réunit". Cette pirouette permet au gouvernement français d'accepter l'organisation d'une telle cérémonie sur son sol sans déroger aux principes diplomatiques. Pour l'exil, cet événement fut un révélateur de sa structure particulière. Le travail en commun de la MHBK et des Combattants de la liberté, presque sans faille depuis trente ans, ³⁰ trouve ici ses limites et nous fournit un bon exemple de la force de l'identité sociale des groupes et de l'espace possible de leur tolérance. Les Combattants de la liberté, ³¹ au nom de leur commune admiration pour le cardinal Mindszenty et Imre Nagy, ³² participent à l'organisation et sont représentés, officiellement et individuellement, au Père-Lachaise, alors que la MHBK refuse l'idée de ne commémorer « que les cinq

²⁷ Miklós Gimes, József Szilágyi et Pál Maléter ont été fusillés en même temps que Nagy. Le cinquième homme cité sur la plaque, Géza Losonczy, accusé au même procès que les quatre autres, est mort en prison. Il est important de citer la dernière partie de la phrase sur « tous les autres suppliciés » car ce point, la nécessité de se souvenir de tous, fut le motif invoqué par la MHBK pour ne pas participer à la manifestation. L'origine du projet, son annonce, les discours du 16 juin sont retranscrits dans *Tetemrehívás*, Paris, Irodalmi Újság Sorozata, 1988.

²⁸ Fondée en novembre 1924 à Paris par le comte Mihály Károlyi, ensuite dirigée par Ernő Bóta, elle se met en sommeil à partir de 1947 par peur des représailles à l'égard des parents de ses membres résidant en Hongrie. Cf. CAC, MI 25696, article 10, Ligue hongroise pour la défense des droits de l'homme et du citoyen, rapport de la préfecture de police au ministère de l'Intérieur, 5 mars 1954.

²⁹ Le comité d'honneur est composé de 186 personnalités dont 27 Prix Nobel.

³⁰ Au point que les adhésions aux deux associations se recoupent fréquemment et que les Hongrois qui n'en font pas partie tout en partageant globalement leurs idées ignorent souvent qu'il y a deux associations.

³¹ Section française, fédération européenne et fédération mondiale.

³² Admiration qui est révélatrice de leur position médiane au sein de l'exil après 1956, entretiens avec Eugène Sujánszky les 2 mars et 8 avril 1993.

fusillés de 1958 ».³³ Il en résulta une brouille de presque deux ans entre les deux organisations. La crise ne concerna pas que la MHBK et les Combattants. Pour des raisons totalement différentes, les organisateurs se divisant sur le choix du monument à ériger, la Ligue hongroise des droits de l'homme et l'atelier franc-maçon Martinovics furent le théâtre d'âpres discussions aboutissant à la démission du président de la Ligue, Ákos Ditroi, et à un changement de projet de monument³⁴. L' "événement" est défini par sa capacité à faire changer l'organisation profonde de l'exil, les rapports entre les représentations faites groupes.

Depuis 1988, tendance renforcée depuis la démocratisation du système politique hongrois — ce qui constitue notre quatrième —, les Combattants de la liberté se veulent le centre conscient de l'exil, tentant de réunir, de rapprocher, autour de leur conception, les deux pôles extrêmes: Eugène Sujánszky essaie, chaque année, au cours des commémorations de la révolution hongroise, de faire déposer une gerbe de fleurs par le plus grand nombre d'associations le 23 octobre devant la plaque du cardinal Mindszenty à la Mission catholique et le 4 novembre sur le monument d'Imre Nagy. Depuis trois ans, la Ligue hongroise accomplit ce geste que refuse de faire, officiellement, la MHBK. Si les contacts privilégiés demeurent entre la MHBK et les Combattants, les rapports évoluent. En revanche, depuis 1994, en raison d'un changement dans les modalités d'adhésion à l'Association mondiale des Hongrois (*A Magyarok Világszövetsége*), l'exil hongrois se voit contraint de s'unifier formellement au sein d'une fédération seule autorisée à adhérer à l'Association mondiale.³⁵

Ces considérations brèves n'épuisent pas un objet aussi riche que l'exil. Pour faire des exilés un « nouvel objet d'histoire »,³⁶ de théorie politique ou de sociologie, il est nécessaire d'en construire une définition, englobante et évidemment ignorante de la complexité réelle des phénomènes, pour « nous faire prendre contact avec les choses ».³⁷

³³ Entretien avec József Szén le 17 mars 1993.

³⁴ Au point où en sont nos recherches, il est difficile de rentrer dans plus de détails mais il semble que les raisons esthétiques n'ont pas été seules à jouer un rôle dans cette décision. Cf. entretien avec Tibor Méray le 12 janvier 1993, avec Ákos Ditroi le 5 avril 1995, avec István Kílár le 7 février 1995.

³⁵ Évidemment, ces faits sont trop récents pour que nous puissions en entreprendre une analyse sérieuse. Toutefois, ils révèlent la persistance, en dépit de l'évolution susmentionnée et de l'apparente "fin de l'exil" consécutive à l'instauration légale de la démocratie en Hongrie, des relations de crise entre groupes.

³⁶ Antoine Marès, *art.cit.*, 129.

³⁷ Émile Durkheim, *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, PUF, 1993 (1^{re} édition 1937), 42.

La bibliothèque du CIEH

Le Centre Interuniversitaire d'Études Hongroises a été créé en 1985, et dans le même temps une bibliothèque a été mise à la disposition des chercheurs, des professeurs et des étudiants. Cette bibliothèque est équipée d'une salle de travail, et le fonds documentaire est principalement composé d'ouvrages en langue hongroise. Les premiers livres provenaient de l'Institut Hongrois et du Centre d'Études Finno-Ougriennes (Paris III). Grâce au Centre International de Hungarologie qui nous fournit une grande partie des livres, les nouvelles acquisitions en langue hongroise sont envoyées de Budapest plusieurs fois par an. Les commandes de livres français et les achats personnels enrichissent aussi notre bibliothèque. Il ne faut pas oublier les dons des professeurs et des personnes intéressées surtout par la littérature hongroise, qui nous ont fait parvenir beaucoup de romans et de recueils de poésie.

Aujourd'hui notre bibliothèque dispose à peu près de 5 500 ouvrages en hongrois, en français et de quelques livres en allemand et en anglais. Nous mettons à la disposition des étudiants et des chercheurs plus de 350 livres en français sur la littérature, l'histoire, la linguistique, l'économie et les arts. Depuis quelques années, le Centre développe sa documentation sur les sciences sociales (l'histoire hongroise, la politique hongroise et de l'Europe centrale d'aujourd'hui, minorités, etc.).

Récemment les recherches sur la Hongrie ont été facilitées par les banques de données Pressdok et Hundok (référence d'articles tirés de la presse hongroise (Pressdok) et internationale, envoyées par la Bibliothèque du Parlement de Hongrie. La documentation extérieure est accessible par Internet (recherches effectuées par la documentaliste). En outre, une revue de la presse française sur la Hongrie est faite régulièrement depuis 1993.

La bibliothèque de Centre possède de nombreuses revues littéraires, linguistiques, historiques, dont voici une sélection (pour l'état des collections voir à la bibliothèque):

Revue littéraire:

Acta Litteraria (Akadémiai Kiadó)

Helikon (Irodalomtudományi Intézet, Bp.)

Huszadik Század

Magyar Szemle

Litteratura (Akadémiai Kiadó)

Filológiai Közlöny

Irodalomtörténeti Közlemények (MTA, Irodalomtudományi Intézet)

Irodalomtörténet (Akadémiai Kiadó)
Nagyvilág
Látóhatár
Új Látóhatár (München)
2000
Jelenkor
Valóság
Mozgó Világ
Új Írás
Kortárs
Tiszatáj
Kritika
Magyar Műhely (Evry)
Collection *Irodalomtörténeti Füzetek*

Revue linguistiques:

Acta Linguistica (MTA, Akadémiai Kiadó)
Cahiers de Lexicologie
Magyar Nyelvőr (Akadémiai Kiadó)
Nyelvtudományi Közlemények
Magyar Nyelv (Magyar Nyelvtudományi Társaság)
Études Finno-ougriennes (Librairie Klincksiek, Akadémiai Kiadó)
Annales (Université Eötvös Loránd, Budapest, Sectio Linguistica)
Nyelviünk és Kultúránk
Série *Nyelvtudományi Értekezések* (Akadémiai Kiadó)

Revue historiques:

Études Danubiennes (Groupe d'Études de la Monarchie des Habsbourg)
Historia
Történelmi Szemle
Századok
Regio, Kisebbségtudományi Szemle

Divers:

Cahiers d'Études Hongroises (Sorbonne Nouvelle Paris III - CIEH - Institut Hongrois)
Acta Ethnographica (Akadémiai Kiadó, Budapest)
Magyar Tudomány
Műzsák (Múzeumi Magazin)

Le Coq - Héron
Hungarológiai Értesítő
Le Courrier des Pays de l'Est
The New Hungarian Quarterly
Hungarian Studies
Südosteuropa
Buksz
Le Livre Hongrois
Katolikus Szemle (Róma)
Nouvelle Revue de Hongrie
Nouvelles Études Hongroises
Magyarország politikai évkönyve (1988-)
Tények könyve (1990-)

Hebdomadaires:

Heti Világgazdaság
168 óra
Tallózó
Figyelő (gazdasági hetilap)
Bulletin hebdomadaire (Revue de l'Agence Télégraphique Hongroise MTI)

Quotidiens:

Magyar Nemzet
Népszabadság
Magyar Hírlap

Le Centre a pour rôle de rassembler les thèses et les mémoires traitant comme sujet la Hongrie, la littérature, la linguistique, l'histoire hongroises. Nous citons ici quelques travaux effectués dans le domaine de la littérature:

Karátson, André: *Edgar Allan Poe et le groupe des écrivains du "Nyugat" en Hongrie* (thèse complémentaire, Université de Paris)

Gonthier, Anna: *Un poète à la recherche de son âme, Attila József* (doctorat, INALCO, 1978, dir. J-L. Moreau)

Galtier, Brigitte: *L'Écrit des jours, Journaliers des années 1890-1935: Alice James, Eugène Dabit, Sándor Ferenczi* (doctorat, Paris III, 1991, dir. Jean Bessière)

Sandeau, Ariane: *L'image de l'enfant et de la femme dans l'œuvre de Zsigmond Móricz* (Paris III, 1973, dir. J. Perrot)

Chesnais, Pierre: *Désiré Kosztolányi traducteur de la poésie occidentale* (s. d. n. l.)

Cazelles, Nicolas: *Le monde singulier de Puszták népe* (Paris III, 1980)

Ferdinandy, Georges: *L'œuvre hispano-américaine de Zsigmond Remenyik* (Strasbourg, 1969)

Fonyi, Maria Antonia: *Influences de Maupassant sur la littérature hongroise* (Université de Paris)

Kertész, Alexandre: *Babits Mihály "A gólyakalifa"* (INALCO, Dipl. Sup. de Hongrois, 1981)

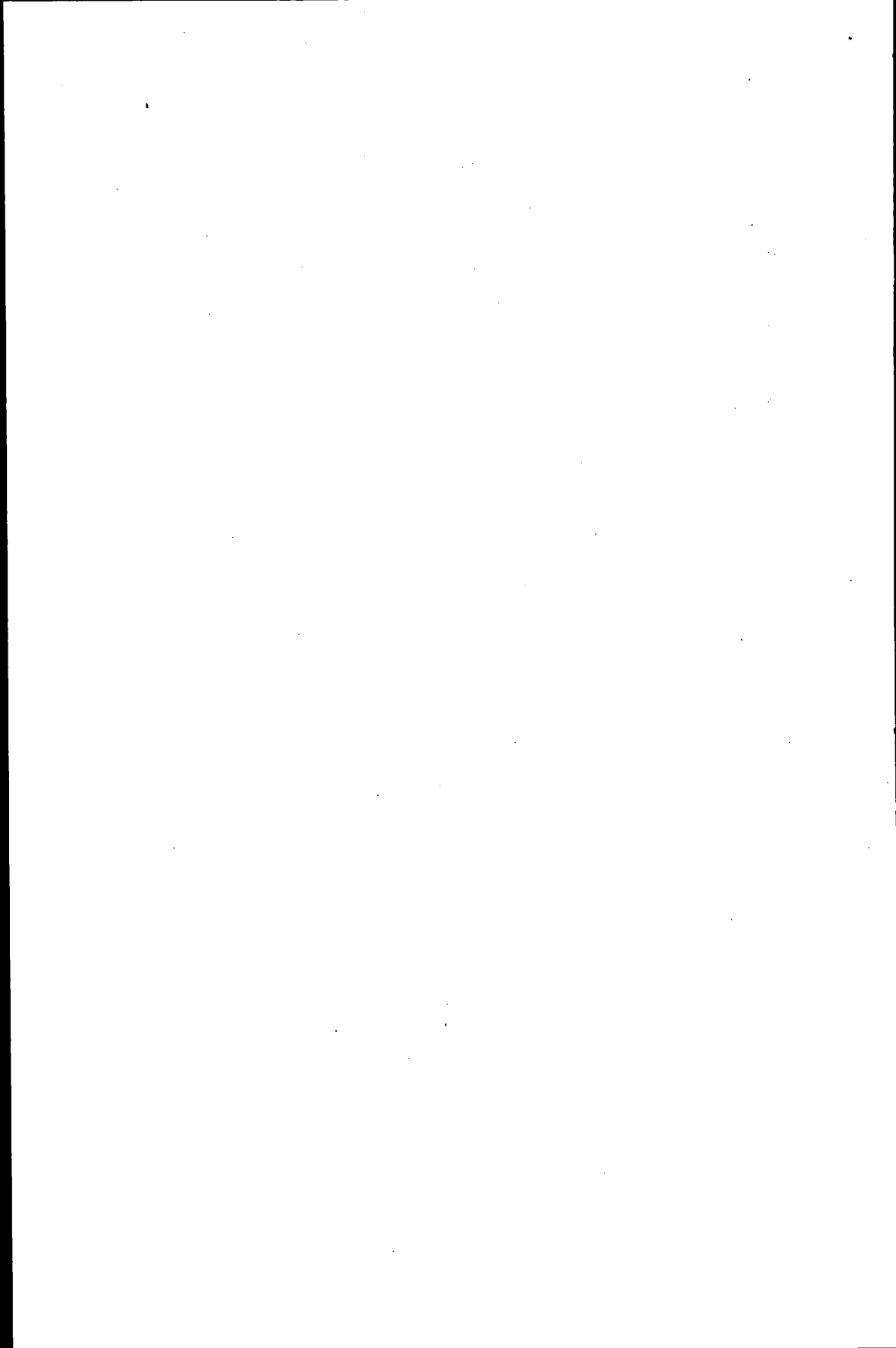
Diener, Peter: *Tourguenev dans la critique hongroise* (doctorat, Paris, 1962, dir. Aurélien Sauvageot)

Balassa, Clara: *Recherche sur la ballade populaire hongroise sur le thème de la femme emmurée* (mémoire, Paris, 1982)

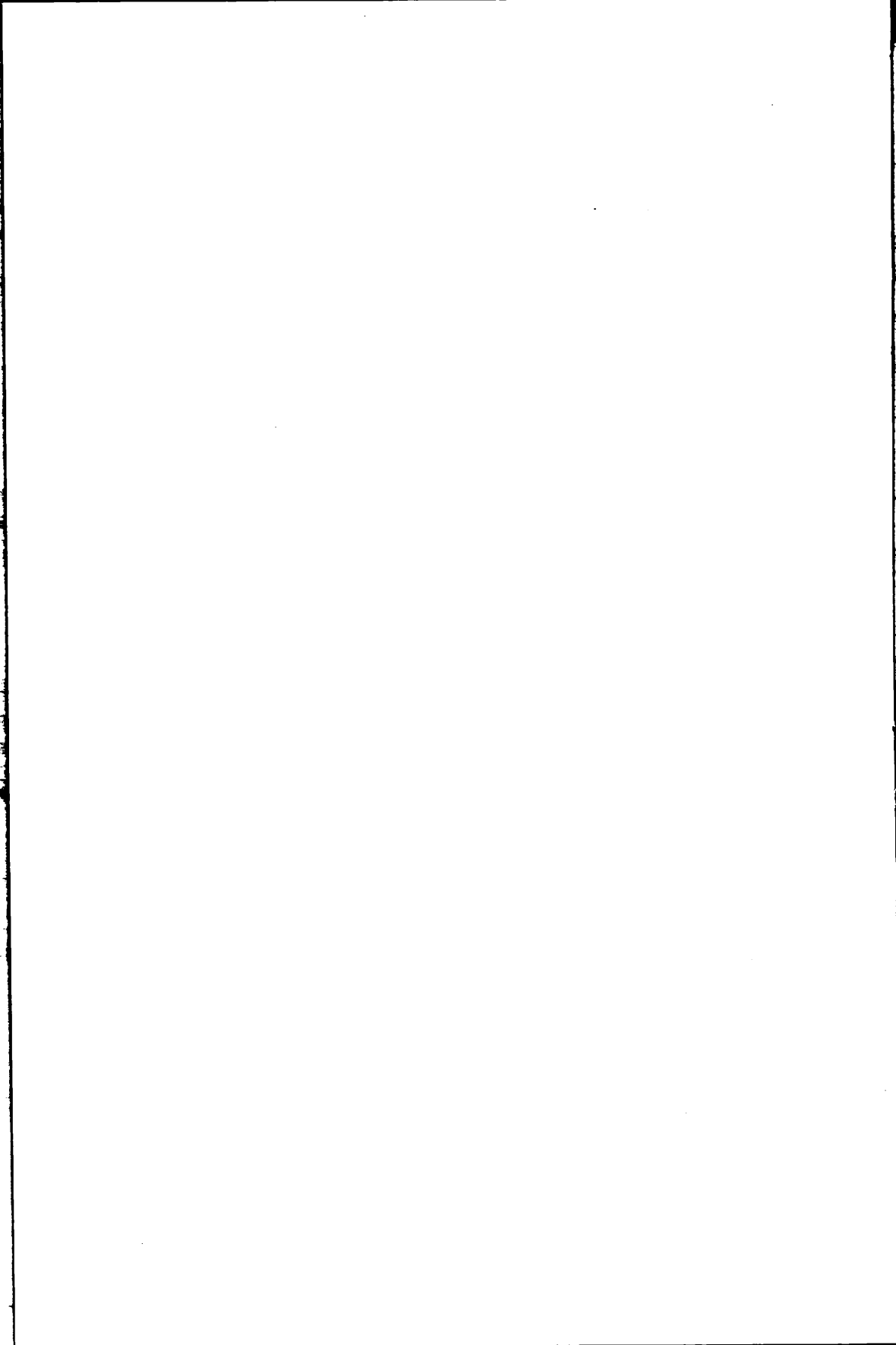
La Bibliothèque du CIEH est située au 4^e étage du bâtiment Bièvre de l'Université Paris III, 1 et 5, rue Censier 75005 Paris.

Heures d'ouverture: lundi: 10h-13h, 13h30-17h30, mardi 13h-18h, mercredi: 13h-17h, jeudi: 14h15-17h.

Bibliothécaire-documentaliste: Katalin Csősz-Jutteau.



Comptes rendus



Georges KASSAI
Université Paris III - Sorbonne Nouvelle

Bálint Balassi, Poèmes choisis. Traduit par Ladislav Gara, versifié par Lucien Feuillade. Préface de Jean-Luc Moreau. Budapest, 1994, 86 pages.

Dans son Histoire de la littérature hongroise, Antal Szerb déplore que pour la plupart de ses compatriotes les poètes classiques soient restés de simples souvenirs de lycée « inséparablement associés à l'ennui qu'exhalent les manuels scolaires ». Son ambition, à lui, poursuit Szerb, consiste à offrir une histoire de la littérature hongroise "pour adultes", c'est-à-dire à reprendre les textes là où les manuels, conçus pour des adolescents, les ont abandonnés. La plaquette bilingue contenant seize poèmes de Bálint Balassi, considéré généralement — mais peut-être à tort, si l'on en croit le préfacier — comme le premier vrai poète hongrois, est de nature à servir une telle visée: malgré leur nombre relativement modeste, les poèmes choisis donnent un excellent aperçu de la diversité du talent de Balassi et — notamment, en corrigeant certaines idées reçues —, la belle préface de Jean-Luc Moreau nous présente un auteur "pour adultes".

En effet, grand virtuose de la forme poétique, inventeur d'une strophe qui porte encore son nom, Balassi ne manquera pas d'émuouvoir les lecteurs d'aujourd'hui: dans certains de ses poèmes d'amour on croit entendre les accents d'un Georges Brassens. mais le vrai miracle de ce petit livre, c'est la qualité du texte français. Lucien Feuillade a beau vouloir se cantonner dans le rôle d'un simple "versificateur", ses adaptations témoignent d'une profonde empathie envers cette poésie « si habitable pour lui, si proche de la sienne », comme le souligne la préface. Ouvrons au hasard un recueil de Feuillade et les *Poèmes choisis* de Balassi:

Feuillade:

En ce printemps où commencent
Les premières chaleurs
Un velours d'ombre devance
Les feuilles et les fleurs.

Bleues, les collines s'apprêtent
Par elles vont s'unir

En la fontaine secrète
Les ruisseaux du désir.
(Ce n'est rien)

Balassi:

Au printemps la rosée
Doucement va poser
Ses pleurs sur la rose inclinée
Sous la fraîche liqueur,
La belle ouvre son cœur.

Rouges pétales étalés.
Célie est une rose
Dont les yeux arrosent
Le beau visage désolé.

(Où le poète évoque les plaintes de Célie)

Les poèmes de Balassi, "versifiés" par Feuillade, sont d'une musicalité extraordinaire, en tout point comparable à celle de l'original. Si on peut parler ici de "miracle", c'est parce que le hongrois, langue à accent, et qui distingue entre voyelles longues et voyelles brèves, consonnes simples et consonnes géminées, crée de la musique à peu de frais, alors que le poète français, dépourvu de ces facilités et dont la versification repose sur le compte syllabique, ne peut en aucun cas imiter sur ce terrain ses collègues hongrois. Depuis qu'on essaie de traduire les poètes hongrois en français, on a toujours cherché à résoudre cette quadrature du cercle. Des adaptations, par ailleurs souvent excellentes, butent régulièrement sur cette difficulté et engendrent dans l'esprit du lecteur hongrois un curieux sentiment de frustration, du fait que celui-ci "n'entend pas" la voix du poète original.

On peut cependant envisager des compensations. Certes, les dernières tentatives de doter le vers français des avantages que valent l'alternance des temps forts et des temps faibles ou le jeu avec la quantité vocalique, remontent à la Pléiade, plus exactement à Du Baif. Mais le compte

syllabique a aussi ses subtilités. Par exemple, Feuillade refuse l'impair, cet élément constitutif de la « strophe Balassi »: 6-6-7-6-6-7; les vers de sept syllabes de Balassi sont des vers de huit syllabes dans les adaptations de Feuillade. (Il en agit ainsi avec Csokonai, qu'il a si admirablement rendu dans l'*Anthologie de la poésie hongroise* de Ladislav Gara: le 8-7-8-7 de « À une tulipe » deviennent 8-6-8-6 aussi bien dans l'adaptation de Feuillade que dans celle de Paul Chaulot.) La musicalité due à l'alternance pair-impair du poème hongrois correspondrait-elle à la répartition des accents dans la phrase hongroise où à un accent fort du début succèdent un ou plusieurs accents secondaires, de plus en plus affaiblis? En français l'irruption de l'impair romprait-il trop brutalement l'harmonie d'une régularité "de métronome", pour reprendre un qualificatif employé par Paul Claudel? Autant de questions que devrait aborder une étude comparée des deux versifications, française et hongroise, étude qui s'étendrait également aux problèmes de l'adaptation des formes poétiques les plus répandues, comme le vers « à cinq iambes et demi » (ötödféles jambus), ou de celle de la versification dite « gréco-latine » (hexamètres, l'asclepiaque, etc.) et qui concluerait, sans doute, à l'enracinement de la versification dans le système prosodique de la langue.

On peut se demander pourquoi Feuillade n'a pas essayé de rendre les archaïsmes qui, pour le lecteur d'aujourd'hui, constitue un des charmes de la poésie de Balassi? C'est que, une fois de plus, l'archaïsme ne joue pas le même rôle (esthétique) dans les deux langues. Certains traducteurs d'Ady ont déjà remarqué que les accents "bibliques" de ce poète sont ceux d'une traduction hongroise de la Bible qui date du XVI^e siècle et qui est toujours la plus utilisée; de ce fait, les citations hongroises de la Bible sont toutes archaïsantes, il existe donc un "hongrois biblique", ce qui n'est pas le cas en français. Aussi, le Balassi français de Lucien Feuillade est-il bien plus limpide que l'original dont le sens n'est pas toujours immédiatement accessible au lecteur hongrois d'aujourd'hui. Tant mieux. Mais ici, le travail de Ladislav Gara, auteur des traductions dites « brutes » (qui ne sont pas si brutes que cela et que Feuillade considère comme le seul traducteur de Balassi, tandis qu'il se désigne lui-même par le mot « versificateur ») a été sans doute décisif. En proposant une traduction archaïsante de la Divine Comédie, Pézard parle d'un « ombroi » du langage de Dante que le traducteur se doit de préserver. Voir. La question est de savoir comment le langage du poète a été perçu par ses contemporains. Mais dispose-t-on à cet égard d'éléments d'appréciation fiables? Quoi qu'il en soit, Ladislav Gara et Lucien Feuillade nous ont fait, avec ce petit recueil, un cadeau inestimable. Remercions-les bien chaleureusement.

Jean PERROT

Directeur d'Études à l'École Pratique des Hautes Études, IV^e section

Strukturális magyar nyelvtan, éd. Ferenc Kiefer, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1. Mondattan, 1992, 904 p. 2. Fonológia, 1994, 708 p.

La Maison d'Édition de l'Académie Hongroise des Sciences a publié ces dernières années deux des trois volumes dont l'ensemble doit constituer une grande "grammaire structurale" de la langue hongroise, réalisée sous la direction de Ferenc Kiefer, actuel directeur de l'Institut de Linguistique de l'Académie des Sciences et auteur d'une contribution à chacun des deux volumes publiés. Le troisième volume sera consacré à la morphologie.

Cet ouvrage présente dans chaque volume, pour l'ordre de faits auquel il est consacré, une synthèse des résultats qu'ont produits les travaux des groupes organisés au sein de l'Institut de Linguistique. Travaux dominés par les orientations de l'école générativiste, mais exposés de façon à être accessibles à l'ensemble des linguistes, résultat inégalement atteint, en particulier

dans le volume de syntaxe. Le titre général de cet ensemble ne laisse pas attendre une orientation aussi marquée: l'évocation d'une description structurale du hongrois fait supposer une inspiration moins marquée — même si le recours aux concepts de la grammaire générative n'exclut pas une certaine diversité des démarches — et une représentation des courants divers qui dans la linguistique européenne se réclament de l'héritage saussurien. En Hongrie comme dans d'autres pays, la linguistique générale ne s'était pas suffisamment développée et dégagée de l'activité philologique pour résister à l'invasion générativiste, facilité au départ par des positions théoriques et des principes d'analyse assez simplificateurs, les structures de l'anglais fournissant trop complaisamment les bases d'une sorte de nouvelle grammaire universelle. Les travaux présentés ici sont publiés à une époque où les choses se sont décantées et où on peut parler un langage d'inspiration générativiste sans s'enfermer dans de stériles exercices d'école. Les études présentées dans le premier tome de cet ouvrage montrent d'ailleurs bien tout ce que les démarches de la grammaire générative font apparaître de faits de détail qui échappaient aux analyses syntaxiques antérieures. Le second tome, consacré à la phonologie est présenté comme se réclamant des orientations diverses de la phonologie "postgénéralive" et prend effectivement en compte des modèles divers et complémentaires d'analyse.

Cet ensemble de textes n'a pas pour objet de donner une description exhaustive des structures du hongrois, malgré l'ampleur de chaque volume. La prétention à l'exhaustivité serait d'ailleurs difficile à soutenir en matière de syntaxe; mais il reste que le second volume, sans pousser la description jusqu'aux détails les plus fins, donne vraiment un tableau assez complet de la phonologie du hongrois contemporain.

Le volume de syntaxe comprend, après l'introduction générale de F. Kiefer, une introduction à la théorie de la grammaire générative par Katalin É. Kiss et Anna Szabolcsi, une étude sur la structure de la phrase simple due à K. É. Kiss, une étude du groupe nominal par A. Szabolcsi et T. Laczkó, plus de 200 pages d'András Komlósy sur les régissants et les régis, plus de 180 pages d'István Kenesei sur la structure des subordonnées, une étude de Zoltán Bánréti sur la coordination et enfin une étude de F. Kiefer sur l'aspect et la structure de la phrase.

Le volume consacré à la phonologie est le fruit d'un travail d'équipe dirigé par Ádám Nádasy, auteur, en collaboration avec Péter Siptár, de la partie consacrée aux voyelles, P. Siptár ayant signé seul la partie consacrée aux consonnes. La syllabe a été traitée par Miklós Törkenczy, l'accent par László Kálmán et Á. Nádasy. Péter Ács et Péter Siptár consacrent ensuite une trentaine de pages aux phénomènes qui affectent les réalisations dans la pratique non soignée: effacement de consonnes et de voyelles, assimilations, réductions. La dernière partie, due à Ilona Kassai, concerne la "toile de fond" phonétique, c'est-à-dire les mécanismes physiologiques de la phonation, la structure acoustique des productions, les phénomènes relatifs à la chaîne parlée, les phénomènes suprasegmentaux et la prosodie. Tout cet ensemble est précédé d'un exposé de Ferenc Kiefer sur les aspects et les orientations de la phonologie à notre époque.

La bibliographie du volume consacré à la syntaxe est, comme on s'y attend, très limitative: liste des travaux des auteurs, et pour chaque partie une liste d'ouvrages très orientée et très restreinte en fonction des orientations théoriques qui ont inspiré l'auteur. Le second volume est à cet égard beaucoup plus ouvert, avec une bibliographie générale d'une trentaine de pages, où on relève quatre articles en langue française dont aucun n'est dû à un Français d'origine, ce qui veut dire notamment qu'aucune des études d'Aurélien Sauvageot consacrées à la phonétique et à la phonologie du hongrois n'a été mentionnée.

Lajos NYÉKI

Professeur honoraire à l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales

Répertoire de la poésie hongroise ancienne, ouvrage dirigé par Iván Horváth, Éditions du Nouvel Objet, Paris, 1992, tome I, pp. 1-377 + introduction, I-IL, tome II, pp. 378-807 + disquette 3M Hotline, 1-800-328-9438, logiciel: Micro CDS/ISIS, disponible au service national de l'UNESCO des pays concernés.

Publié dans la collection « Ad corpus poeticarum » dirigée par Léon Robert dans le cadre du Centre de Poétique comparée rattaché à l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales, la parution de ce répertoire constitue un véritable événement.

On parle beaucoup de nos jours d'un tournant décisif que subira dans un très proche délai la "révolution informatique" qui bouleverse nos habitudes depuis au moins un quart de siècle. On évoque l'image des "autoroutes informatiques" pour caractériser l'intensité, le volume et l'omniprésence des informations, grâce à la multiplication des banques de données et des terminaux, grâce à l'informatisation de la conservation, du stockage et de la consultation des documents les plus divers: textes, sons, images, grâce à des réseaux de transmission permettant une réception quasi simultanée de n'importe quel message d'où qu'il vienne. — Contrairement aux prophéties présomptueuses et quelque peu démagogiques d'un McLuhan, ou peut-être à une mauvaise lecture que certains ont faite de sa théorie annonçant la disparition de la « Galaxie Gutenberg », ce n'est pas le texte qui est en train de disparaître ou tout au moins reculer — la généralisation de plus en plus rapide des ordinateurs personnels fait que chaque propriétaire de « traitement de textes » peut facilement devenir son propre éditeur pour inonder le monde de ses productions intellectuelles —, ce qui est en train de perdre son emprise, c'est son support traditionnellement privilégié: le livre, car il est de plus en plus évident que les livres et leurs dépôts traditionnels: les bibliothèques publiques ou privées, constituent d'effroyables goulets d'étranglement de la bonne circulation des informations. Il serait certes prématuré et combien dommageable de supposer la disparition du livre qui restera certes un objet très agréable à palper, à feuilleter pour une lecture de plaisir ou de distraction, mais dans le domaine de la documentation scientifique, la supériorité des supports du type CD-ROM, CDI, etc. s'avère incontestable.

Pour apprécier la réelle importance des travaux de l'équipe hongroise dirigée par Iván Horváth, il faut les replacer dans ce contexte très large. Car cette réalisation — pour citer les auteurs eux-mêmes (p. XII) — « est beaucoup plus qu'un répertoire métrique. C'est une base informatisée de la poésie hongroise des débuts jusqu'en 1600 ». Il s'agit d'environ 1 500 poèmes, mais, comme on lit dans la version de 1980 du Répertoire, « deux tiers de ces œuvres n'ont pas encore vu paraître leur édition critique moderne ». L'équipe a réalisé un inventaire intégral de ces textes, avec une bibliographie complète indiquant toutes les sources manuscrites et imprimées. Les auteurs insistent sur le fait que seule la présentation sur disquette de ces informations compte, constitue une réalité, les documents imprimés qui l'accompagnent n'étant que des instructions en vue d'un futur « mode d'emploi ». Il est significatif que le répertoire est sous-titré « Manuel de correction d'erreurs dans la base de données »; il est complété par un petit « Instruction Booklet » rédigé par László Túri et István Vadnai. Les auteurs soulignent que « ce n'est qu'à titre d'illustration et pour faciliter les corrections éventuelles que ce livre donne ses quelques index » (p. XI). Ne pouvant pas prévoir les besoins de chaque utilisateur qui « en tirera facilement une multitude d'autres listes », les auteurs n'accordent à leurs propres listes que des valeurs indicatives. Il est pourtant utile de faire connaître les diverses parties du livre même pour avoir une idée des possibilités qu'offre l'ouvrage.

À la fin de l'introduction, on trouve un « code des genres » structurés sous forme d'arbre dont les deux branches principales se divisent suivant qu'elles « portent » des poèmes ecclésiastiques

tiques ou profanes (pp. XV-XVIII). Ensuite, on peut consulter des remarques bibliographiques, concernant aussi bien les sources imprimées que manuscrites. Les listes qui suivent s'intitulent: *Éditions fac-similé*, *Abbreviations* (sic! — malheureusement, le français de cet ouvrage imposant laisse à désirer!), variantes des premiers vers. Cette dernière liste est très utile, car le répertoire lui-même est constitué par la liste des incipit classés dans l'ordre alphabétique. Mais la consultation n'en est pas toujours très aisée principalement pour la raison suivante: primitivement chaque incipit était précédé d'un numéro qui désignait sa place dans l'ordre alphabétique. Pour la grande majorité des incipit ce système reste valable, mais dans le cas des données émergeant après la constitution de cette première liste, l'utilisation d'autres numéros, supérieurs au nombre total des incipit, s'est révélée nécessaire, à la page 12 par ex., le numéro 4023 est précédé du 30 et suivi du 32. Nous n'avons pas l'intention de surestimer ce fait, étant donné qu'il est très peu probable que le répertoire soit "feuilleté" sur l'écran dans l'ordre alphabétique, il est beaucoup plus vraisemblable que l'utilisateur cherche à établir une liste suivant des critères bien précis, autrement dit, qu'il procède à un des multiples regroupements que permet le programme, étant entendu que le croisement de plusieurs critères promet des résultats plus pertinents. Cela n'empêche que, même sous cette forme imprimée, il serait utile d'indiquer à quelle page se trouve telle ou telle variante caractérisée par tel ou tel numéro élevé. À la page XXV, on lit par exemple: « A Hajnal nótája → O aurora lucidissima (7010) ». Or, il se trouve qu'aucun de ces incipit ne figure dans la liste alphabétique, et nous avons renoncé à feuilleter tout l'ouvrage pour retrouver le numéro 7010. Mais ce qui est un peu plus préoccupant, c'est que l'auteur de ces lignes comme par hasard connaît bien ce chant d'église d'une très grande beauté qui, conformément à l'incipit latin, commence ainsi: « Ó, fényességes szép hajnal ». Il en existe même une version enregistrée sur disque par les soins de Dániel Benkő, grand spécialiste de la musique ancienne hongroise (voir *Régi magyar dalok*, Hungaroton, SLPX 12008). Ce chant fut conservé dans le Codex Victorisz et sur la pochette du disque on lit que « la traduction hongroise des paroles latines est due à Péter Bornemisza », dont toutes les œuvres poétiques figurent dans le Répertoire. C'est peut-être un oubli, ce qui serait tout à fait compréhensible et pardonnable, vu l'importance de l'ouvrage, mais le lecteur serait plus sûr dans ses appréciations s'il pouvait retrouver facilement le numéro 7010. Il se peut que la source de cette erreur vienne d'une exploitation non-exhaustive des mélodies. De toute façon, tout est réparable; la présentation informatisée permet une continue remise à jour des données. Si notre remarque se révèle justifiée, les auteurs pourront sans difficulté en tenir compte.¹

¹ J'ai exposé ces problèmes à Iván Horváth qui m'a donné par écrit une réponse détaillée dont voici le résumé: « Notre ouvrage n'est pas un livre, mais une base de données. Les documents imprimés ne font que suivre l'évolution de cette base de données; un mode d'emploi, continuellement mis à jour, est enregistré sur la disquette. (...) Si l'un des poèmes figurant dans le répertoire reçoit une indication concernant sa mélodie dans une source éventuellement ultérieure et si cette indication ne figure pas dans le répertoire, c'est parce qu'elle est soit tardive, soit rédigée en langue étrangère, dans ce cas-là le numéro R est en général au-dessus de 3 000. Les numéros dépassant 6 000 par ex. renvoient à des indications mélodiques apparaissant au-dessus de la transcription de textes protestants du XVI^e siècle, effectuée par les catholiques au XVII^e siècle, mais ces renseignements ne sont vraiment pas nécessaires aux lecteurs/utilisateurs. (...) En ce qui concerne le chant "O fényességes szép hajnal", c'est en réalité un texte du XVII^e siècle (Cf. *Cantus Catholici*, 1651), et le Répertoire s'arrête au 31 décembre 1600. (...) Dans le recueil de chants édité par Bornemisza (1582), on trouve un texte dont l'incipit est "Jézus Krisztus az igazi hajnal" (Jésus Christ, l'aurore véritable), celui-ci figure dans le Répertoire sous le numéro 664, où on signale aussi le modèle latin: "O aurora lucidissima, mater Christi, virgo pia" ».

Si j'insiste peut-être trop sur ces détails, c'est pour mieux montrer la complexité des

Mais il serait utile qu'ils intègrent dans leur base de données quelque chose dont on ne trouve pas de trace, à savoir: les références discographiques concernant les périodes et les auteurs, d'autant plus qu'ils reconnaissent l'importance du caractère chanté ou non-chanté de tel ou tel texte poétique, en indiquant soigneusement les sources des mélodies.

Le gros de l'ouvrage est constitué par des « monographies » (1-661) établies en tenant compte de l'ordre alphabétique des incipit. La constitution de chaque monographie est rigoureuse; elle contient les informations suivantes: (1) « histoire littéraire » (auteur; modèle, colophon, acrostiche éventuel, année de la composition); 2) « mètre et genre » (nombre de strophes, structure strophique, disposition des rimes, qualification du genre suivant les paramètres principaux déjà signalés); on apprend en consultant cette même rubrique, si le poème est chanté ou non; 3) « bibliographie » (sources manuscrites, imprimées, éditions modernes). On ne peut que s'étonner de la quantité et de la précision de ces renseignements. C'est la première fois qu'on trouve ces informations sur un même support, ce qui rend cette réalisation indispensable et "incontournable" à tous ceux qui s'intéressent à la poésie hongroise ancienne.

Les monographies sont suivies de quelques répertoires spécifiques, comme « Rimes et syllabes », qui permet de retrouver à partir de la disposition des rimes toutes les structures syllabiques rencontrées, présentées dans l'ordre alphabétique des incipit, précédées s'il y a lieu du nom des auteurs. Le répertoire intitulé « Syllabes et rimes » fournit un classement dans le sens inverse. Une troisième liste intitulée « Syllabes et mesures » présente les poèmes suivant le nombre des syllabes qu'on rencontre dans chacun des vers constituant les strophes, suivant l'ordre croissant du nombre des syllabes contenu dans le premier vers. Chaque incipit est précédé du nom de l'auteur, s'il y a lieu. Dans un autre répertoire intitulé « Genres », les textes sont classés suivant un code numérique, correspondant à l'arbre déjà signalé, par ex. 001 poème ecclésiastique, 004 poème ecclésiastique — présenté comme histoire — narratif, 052 poème profane — présenté comme histoire — descriptif ou délibératif, 054 poème profane — non présenté comme histoire — érotique, etc. Les deux dernières listes s'intitulent respectivement « Auteurs des modèles littéraires » et « Poètes », celle-ci commence par les attributions non confirmées avec certitude; les anonymes y apparaissent dans l'ordre alphabétique du lieu de leur origine, par ex. Cegei, Divinyi, Felnémeti, etc. Névtelen (Anonyme de Cege, de Diviny, de Felnémet, etc.).

questions relatives à la poésie hongroise ancienne. Paradoxalement, cet exemple illustre bien le très haut intérêt de ce Répertoire informatisé, car seul un tel répertoire évolutif, continuellement mis à jour pourra guider l'utilisateur dans cette complexité. Et, bien sûr, dans une version plus évoluée, les textes apparus après la date fatidique du 31 décembre 1600 pourront être pris en compte, à condition qu'ils entretiennent entre eux des rapports aussi étroits que ceux sur lesquels j'ai attiré l'attention.

Mais ces exemples posent aussi une question méthodologique importante relative à la bonne utilisation de l'informatique. Les disquettes sont des supports merveilleux, à condition qu'elles soient utilisées à bon escient. Je ne pense pas qu'elles autorisent les rédacteurs à entièrement mépriser les documents écrits, comme par exemple une liste que j'ai réclamée, permettant le repérage rapide des numéros élevés, car feuilleter un fascicule est souvent plus aisé et plus rentable par rapport à la nature de l'information recherchée que de manipuler la disquette, en exécutant des jeux quelquefois assez complexes sur le clavier de son ordinateur. (En France, l'exemple flagrant de la mauvaise utilisation de l'informatique est fourni par la Poste où un simple affranchissement de lettre demande au "préposé" de pianoter pendant un temps assez considérable sur son clavier...) Bien sûr, du point de vue théorique, tous les éléments qui entrent dans un code (dans notre cas, les numéros et les "suffixes") sont arbitraires, mais cela n'empêche que, dans une certaine mesure *motivés*, ils sont plus faciles à mémoriser, ce qui n'est pas négligeable pour les utilisateurs.

Au-delà de sa valeur documentaire, le *Répertoire de la Poésie hongroise ancienne* possède aussi des vertus heuristiques, autrement dit, il permet de découvrir quelques correspondances jusque-là cachées. Un seul exemple proposé par les auteurs: une des structures strophiques préférées de Bálint Balassi est 1212612, dite « *Palkó nótája* » (chant de Palkó), dans laquelle les rimes sont disposées suivant la formule: aaaa. Or cette forme se rencontre également dans la poésie de János Rimay, ce qui n'est point étonnant, mais on en trouve aussi une occurrence chez un certain Mihály Ujváry de 1593, c'est-à-dire un an avant la disparition de Balassi. Le nom d'Ujváry ne figure même pas dans la grande encyclopédie de la littérature hongroise en trois volumes de 1978, pourtant tout laisse à croire qu'il était un disciple de Balassi, et son texte est d'une beauté certaine. D'ailleurs, l'*Histoire de la littérature hongroise* en six volumes de 1964 ignore également l'auteur de ce « *bujdosó ének* » (chant de proscrit). Ce genre, très répandu, porte le numéro 115 du classement, étiqueté comme « poème profane — non présenté comme histoire — moral ou politique — du registre popularisant ou vagant — d'un réfugié ou d'un pèlerin » (p. 780).

Cette phrase illustre bien que le terme « genre » implique aussi dans la conception des auteurs, les registres, c'est-à-dire les niveaux de langue, ceux-ci étant conçus comme des catégories à la fois stylistiques et sociologiques. Les auteurs en recensent essentiellement trois: « aristocratique », « popularisant ou vagant », ² « humaniste ou scolaire » (pp. XVII-XVIII).

Détail capital: comme on le lit dans l'introduction (p. XII): « ... le répertoire donne aussi un recueil complet de textes d'avant 1530, textes préparés non seulement pour les analyses de morpho-phonologie et de métrique mais aussi pour une exploitation de sémantique ».

Comme nous n'avons pas eu la possibilité de visionner ces textes sur un écran, nous ne pouvons faire aucune remarque à leur sujet. Mais après avoir glané d'une manière assez attentive les incipit, la question de l'orthographe s'est posée, car, selon une remarque même des auteurs (1.1.1. v2 du mode d'emploi), ceux-ci sont présentés conformément aux règles actuelles de prononciation et d'orthographe. Par ex. « Üdvözlégy, kegyelmes, Szent László király » (n° 1399), au lieu de *Idvezlégy...* et *kerály* (Sois salué, saint László, roi miséricordieux); ou bien le n° 1183: « Próféta által szóló régén néked (au lieu de *niked*) az Isten » (Jadis Dieu te parla par l'intermédiaire des prophètes), de même, au n° 99, on lit « angyaloknak (au lieu de *Angyeloknak*) nagyságos (au lieu de *nagyságus*) asszonya » (Patronne majestueuse des anges).

Cette solution nous paraît quelque peu discutable; si elle est acceptable pour les incipit, il serait évidemment inadmissible dans la publication/visualisation des textes mêmes, puisque — faut-il insister? — les sonorités ont une fonction capitale dans un poème, les transformer frôlerait la falsification. À mon avis, même dans une édition de vulgarisation destinée à la jeunesse ou au grand public, ces transcriptions devraient être réduites au strict minimum. Dans une publication de si haute scientificité que le répertoire en question, il aurait fallu mieux expliciter leurs principes et leurs limites. J'ai beau feuilleter le livre, à part la déclaration laconique déjà citée, je n'ai trouvé aucune indication à ce sujet. Bien sûr, le maintien de l'orthographe archaïque ou régionale (souvent les deux à la fois) s'impose dans les cas où elle joue un rôle constitutif dans les rimes. Précisons qu'il s'agit avant tout de voyelles et que ce qui est à maintenir, c'est le timbre et non le graphisme qui sert éventuellement à le noter, comme par ex. le *y* pour noter la voyelle *i*:

² Il est à noter que le mot, forme francisée du latin *vagans*, ne figure pas en général dans les dictionnaires édités en France; Eckhardt (1953) le signale dans le sens de « partra kivetett tárgyakat szedő csavargó » ("rôdeur ramassant des objets jetés sur les rives"). Pourtant dans les histoires de littérature hongroises, « *vágáns* » est un terme très répandu, dont un dictionnaire, qu'il soit français ou hongrois, devrait tenir compte, d'autant plus qu'il est assez courant aussi dans les ouvrages spécialisés français.

syrolmom, kyth, wylag, ygoz, fyom (mots de la fameuse *Complainte de la Vierge Marie*, dont l'incipit n° 1464 commence d'ailleurs dans le Répertoire par *Valék* au lieu de *Volék*).

Pour revenir aux rimes, il est incontestable qu'en hongrois actuel non régional on dit *szomjúságodat* (ta soif), mais par ex. dans le poème de Balassi commençant par « *Mindennap jó reggel...* » (Chaque jour le matin de bonne heure...), n°984 du Répertoire, cette prononciation falsifierait les rimes, il convient donc de garder dans le deuxième vers de la strophe 4 le texte tel qu'il est orthographié dans les éditions courantes: « *Te szomjúságodat, szép forrásból csorgott tiszta vizével oltod* » (Tu étanches ta soif de l'eau pure coulant d'une belle fontaine). Il faut espérer que le texte est enregistré sur disquette sous la forme citée, mais alors il y aurait une divergence dans l'orthographe des incipit et des textes, ce qu'il faudrait, nous le répétons, expliciter quelque part.

*

Dans un document annexe, une sorte de mode d'emploi, l'utilisateur apprend les diverses manipulations à effectuer pour pouvoir consulter les contenus de la disquette. Apprécier leur ergonomie nous paraît prématuré, en tout cas exigerait une utilisation plus soutenue du Répertoire. Le même document dévoile aussi les principes et le système du codage, ce qui doit retenir notre intérêt.

Conformément aux principes de la logique documentaire, pour chaque problème, tous les cas-types sont pris en compte. Pour ce qui est du modèle littéraire par ex. (paragraphe v11), quatre possibilités sont envisagées: 1) le poème est original, il n'a pas de modèle; 2) il suit un modèle qu'on peut déterminer; 3) il suit un modèle, mais celui-ci ne peut pas être déterminé. 4) Si le poème est une traduction, d'autres paramètres se posent, tel que le titre de l'original, son auteur éventuel; s'il s'agit d'un hymne qui figure dans les tomes d'*Annalecta Hymnica*, ou bien qui a un numéro dans le répertoire de Chevalier, ces faits sont signalés, ainsi que la langue de l'original; si c'est le hongrois qui figure dans cette rubrique, cela signifie qu'on ne peut envisager aucune source étrangère.

En ce qui concerne l'attribution du texte à un auteur (v24), on rencontre six possibilités: 1) le texte est signé par l'auteur; 2) l'auteur est inconnu; 3) il a été attribué à l'auteur peu après sa composition; 4) l'attribution a été effectuée par la recherche moderne; 5) le texte lui-même n'est pas signé, mais il a paru dans un recueil signé par l'auteur; 6) la signature est anagrammatique.

Au paragraphe v28 consacré aux genres, on trouve 110 paramètres combinables. Leur appellation est hétérogène; certains sont en latin ou en allemand, la majorité en hongrois et en français.

D'autres paragraphes systématisent les renseignements au sujet du colophon, de la dédicace, de l'acrostiche; il est signalé si le texte est complet ou non. Le paragraphe v44 présente la typologie métrique qui a été utilisée pour caractériser les vers. Les auteurs eux-mêmes reconnaissent que c'est une partie discutabile, en invoquant comme excuse l'obligation de placer, même au prix d'un certain arbitraire, tous les poèmes anciens dans une case. Cette rubrique étant encore "en gestation", il ne paraît pas utile d'en parler dans ce compte rendu. De même, il serait fastidieux d'énumérer tous les aspects retenus par les auteurs pour caractériser les textes, les sources, les diverses éditions, ainsi que les informations permettant leur localisation dans telle ou telle bibliothèque.

Comme le programme ISIS présente les différentes rubriques sous la forme d'une longue liste unique, l'utilisation de "préfixes" est nécessaire pour le repérage de tel ou tel paramètre. Ces abréviations, au nombre d'une quarantaine, sont énumérées dans ce chapitre; certaines renvoient à des mots français ou latins, d'autres à des termes hongrois, ce qui ne constitue pas d'inconvé-

nient majeur, étant donné que ceux qui s'intéressent à la poésie hongroise ancienne, autrement dit, les utilisateurs éventuels de ce Répertoire, doivent posséder une certaine connaissance dans ces langues.

Une dernière remarque: l'auteur d'un compte rendu n'est pas un simple utilisateur; il doit s'intéresser non seulement au produit fini, mais aussi aux principes et aux procédés qui ont permis sa production. Nos observations ont été faites dans ces perspectives qu'on pourrait appeler "poétiques", c'est-à-dire considérant un ouvrage comme le résultat d'un *faire*.

Dominique RADANYI

Centre Interuniversitaire d'Études Hongroises

Literature and its Cults. La littérature et ses cultes. Publié par Péter Dávidházi et Judit Karafiáth. Argumentum, Budapest, 1994, 270 pages.

Au printemps 1989, Judit Karafiáth, Péter Dávidházi, Ferenc Takács et György Tverdota fondèrent à Budapest un groupe de recherche sur les cultes littéraires. Ils organisèrent un colloque sur ce thème avec leurs collègues hongrois, à la fin de cette même année. Leurs recherches ayant suscité un très grand intérêt, ils décidèrent de réitérer l'expérience, faisant appel à des chercheurs de toute l'Europe cette fois. Un nouveau colloque fut organisé à Budapest en mars 1991. La littérature et ses cultes constitue les actes de ce colloque international, et nous livre des réflexions variées et passionnantes sur le thème.

Tout d'abord, en quoi consiste un culte en littérature? L'écrivain qui devient objet de culte est placé au-delà de la critique, qu'elle soit spécialisée, c'est-à-dire littéraire, ou de tout autre ordre. Son oeuvre devient universelle et hors du temps. D'autres écrivains se rendent en pèlerinage sur les lieux qu'il a fréquentés, où il a vécu et font le récit de ces voyages dans leurs propres oeuvres, entretenant ce culte. Lors de ces voyages, il importe moins d'observer le paysage que d'y retrouver les symboles de l'oeuvre auquel il est associé. D'autre part, des cérémonies commémoratives sont régulièrement organisées et attirent des milliers de personnes, comme c'est le cas à Stratford pour Shakespeare, à Dublin pour le Bloomsday au mois de juin ou à Illiers chez la tante Léonie de Proust.

Shakespeare fut l'un des premiers écrivains culte dans la littérature européenne. Son oeuvre a été connue très tôt dans toute l'Europe et tout ce qui lui a appartenu a été vénéré comme relique. Les Allemands ont été jusqu'à se l'approprier au cours des siècles précédents; les Hongrois l'ont révééré avant même de connaître toute son oeuvre. L'homme qui a racheté sa maison au XVIII^e siècle s'est enrichi en faisant fabriquer de petits objets dans le bois du mûrier de son jardin. Le cas de Shakespeare est tout à fait particulier dans la littérature mondiale car chaque époque a pu l'adapter au goût du jour. Dans les pays anglo-saxons, certaines de ses répliques sont passées dans le langage courant à l'instar de proverbes.

Des romanciers sont également objet de culte, et certains ont contribué à créer une image légendaire d'eux-mêmes ou de leur vie de leur vivant. Leurs activités, les lieux qu'ils ont visités, tout devient mythique. Ainsi, le lecteur de Dickens arpente la campagne anglaise ou la ville de Londres dans le même esprit que les personnages de l'écrivain; le lecteur de Flaubert imagine l'Orient mythique que lui décrit l'auteur; la liaison de Simone de Beauvoir avec Jean-Paul Sartre prend une dimension romanesque: tous deux écrivains, ils manipulent la réalité et la font admettre comme vérité officielle par la postérité.

Proust constitue l'exemple le plus frappant de cette construction du mythe littéraire. Comme il a livré aux critiques une fiction autobiographique, il se retrouve manipulé par eux. Ils construisent "une figure de l'écrivain à partir du filtre de l'oeuvre", nous dit Anne Herschberg Pierrot.

Cela est confirmé par Judit Karafiáth qui nous parle de l'aura entourant Proust en Hongrie au début du siècle: Proust mondain, malade, snob, écrivant dans son lit.

Céline au contraire détruit son image d'écrivain en recevant avant tout les critiques sous son identité de médecin. Travaillant en dispensaire, au service des pauvres, il devient alors une figure mythique de saint dévoué aux autres. Autre figure de saint, mais martyr celui-là, Attila József dont le suicide frappe toute une nation auparavant indifférente à son sort.

La psychanalyse n'échappe pas au culte, nous apprend Ferenc Erős dans une communication passionnante sur le père de la psychanalyse, Sigmund Freud. Le culte littéraire de la psychanalyse passe par différents canaux: utilisation de la psychanalyse en littérature; interprétation psychanalytique de l'oeuvre littéraire.

Littérature et politique peuvent également se rejoindre dans le culte littéraire: c'est le cas en Irlande où la littérature a véhiculé des revendications nationalistes, se réclamant de l'héritage celtique, puis est devenue résolument contemporaine, le gouvernement encourageant les auteurs à produire.

Toutes ces communications constituent le témoignage d'une recherche en plein développement qui nous promet de futures lectures tout aussi intéressantes. Notre imagination est stimulée par tous les exemples cités. J'ai personnellement éprouvé ces sensations de vénération quasi religieuse en marchant dans les pas de Virginia Woolf à Londres ou en pénétrant dans la chambre à coucher de William Butler Yeats en Irlande. Ben Bulbin, montagne que Yeats décrit dans l'un de ses poèmes, ou Innisfree, l'île à laquelle il en consacre tout un autre, ne sont plus des paysages touristiques comme la lumineuse côte du Kerry, mais ont valeur de symbole et sont magnifiés par l'oeil du grand homme qui les a contemplés et en a témoigné.

Nous avons tous des écrivains préférés, auteurs de romans ou de poèmes qui ont trouvé un écho très fort en nous et sont devenus les magiciens créateurs d'émotions particulières. Quoi de plus naturel alors, si nous sommes émus en mettant nos pas dans les leurs? Ce phénomène s'étendant, il était normal que des chercheurs s'y intéressent. Le groupe de Budapest a été le premier à le faire, et nous ne pouvons que saluer et encourager cette initiative.

Károly GINTER

Université Paris III - Sorbonne Nouvelle

EDUCATIO. Pédagogie, sociologie, histoire, économie, psychologie, politologie.

Revue trimestrielle interdisciplinaire destinée aux chercheurs spécialistes des rapports sociaux dans le monde de l'enseignement. Institut de Recherche sur l'Enseignement, Budapest, 1992.

Rédacteur en chef: Tamás Kozma.

La lecture du numéro d'hiver de 1994 offre l'occasion de présenter cette revue qui a l'intention de "spiritualiser" les frontières entre sciences sociales en vue de les inviter à examiner un domaine spécial et typiquement social des activités humaines: l'enseignement. Évidemment, les sept cents pages (quatre volumes annuels) ne permettent pas de couvrir tous les secteurs de l'enseignement. La Rédaction a donc proposé dans tous les numéros un thème d'actualité, traité par des auteurs spécialisés dans les sciences sociales énumérées en sous-titre de la revue.

L'histoire relativement brève de ce périodique rend possible de citer les sujets abordés dans les numéros parus jusqu'ici: « École et Église »; « Argent, marché, école »; « Chômage et enseignement »; « Minorités »; « Enseignement supérieur »; « Enseignants, Bilan »; « Dirigeants »; « Programmes nationaux d'enseignement »; « Manuels scolaires ».

Ceux qui ont suivi l'évolution générale de l'enseignement au cours des années 1990-94 peuvent affirmer que les questions traitées dans *Educatio* n'ont pas manqué d'actualité pendant

cette période qui, vu le retour de la Hongrie à la démocratie, a ouvert les portes aux initiatives privées.

Le numéro 4/1994 suit les changements intervenus dans le domaine des manuels scolaires, des classes primaires jusqu'aux photocopiés universitaires. Les auteurs parlent de l'existence de manuels "parallèles", grâce à la libéralisation générale de l'édition des livres, des problèmes de la publicité et de la distribution; évoquent des antagonismes à résoudre (par ex. l'exclusion des parents du choix des manuels), le rôle des cours photocopiés dans l'enseignement supérieur et dans la carrière professionnelle de leurs auteurs. Ils entrent dans l'analyse des manuels parus au cours de ces cinq dernières années, surtout dans le domaine de l'histoire, et n'hésitent pas à les juger comme une sorte de continuation spirituelle des manuels édités sous le régime Horthy.

Plusieurs articles contiennent des diagrammes ou des tableaux statistiques qui apportent des éléments chiffrés d'argumentation à leurs auteurs. Il est également très intéressant de lire l'histoire de la réglementation concernant les manuels à utiliser dans les écoles hongroises, réglementation caractérisée par un flottement permanent entre la centralisation et la décentralisation-libéralisation. Il semble que les analystes étaient, en 1993-94, favorables à une réglementation plutôt centralisatrice.

Le Comité de rédaction a choisi un mot latin comme titre de la revue. Ce choix suggère une distance par rapport à tout engagement politique, impartialité et objectivité, ainsi qu'un attachement aux valeurs qui émanent de la culture latine. On ne peut que féliciter les rédacteurs de s'ancrer à ces principes. Il serait souhaitable que tous les auteurs réussissent à suivre leurs recommandations.

Paul GRADVOHL

Centre Interuniversitaire d'Études Hongroises

Sándor Bordás, Pavol Frič, Katarína Haidová, Péter Hunčík et Róbert Máthé,

Ellenpróbat. A szlovák-magyar viszony vizsgálata szociológiai és etnopszichológiai

módszerekkel Szlovákiában (Contre-preuves. Examen du rapport slovaque-hongrois en

Slovaquie grâce aux méthodes sociologiques et ethno-psychologiques), traduit en hongrois par

György Kanovits, Nap Kiadó et la fondation Sándor Márai, Bratislava/Pozsony et Dunajska

Sreda/Dunaszerdahely (Slovaquie), 1995, 249 p.

Ce livre de petit format est d'autant plus intéressant qu'il présente les résultats d'une enquête fondée sur trois séries d'entretiens approfondis menés entre mars et août 1994 à chaque fois auprès de 50 personnes. Les trois groupes de référence sont les Hongrois de Slovaquie du sud (mixte), les Slovaques de Slovaquie du sud qui cohabitent avec les Hongrois, et enfin les Slovaques de Slovaquie du nord qui n'ont pas de contact direct avec les Hongrois. Les entretiens ont eu lieu dans la langue maternelle des personnes interrogées.

Sans pouvoir évoquer toutes les riches constatations et conclusions de cet ouvrage, il faut souligner la spécificité de l'identité hongroise en Slovaquie. D'un côté ce groupe ne se sent pas Hongrois, au sens d'une identification avec la République de Hongrie. De l'autre il garde une identité très forte sur le plan culturel, mais aussi dans ses modèles familiaux et ses aspirations. Les ambitions individuelles sont souvent tournées vers l'étranger et, ce qui est rare dans une situation minoritaire, l'attrait pour la culture majoritaire est assez faible. Le groupe hongrois est d'ailleurs volontiers assimilateur.

A l'inverse les groupes slovaques étudiés sont moins assimilateurs et les familles slovaques fonctionnent plus sur une base émotionnelle qu'en fonction d'une réussite sociale (aux définitions variables, mais dont l'existence comme référence est plus forte chez les Hongrois). Le fait que

les Hongrois maîtrisent souvent mal le slovaque génère une insatisfaction forte chez les Slovaques, alors que les Hongrois, bien que conscients de cette faiblesse, ne trouvent pas d'intérêt majeur à mieux étudier le slovaque.

Chez les Hongrois les leçons tirées de l'expérience des aînés sont plus souvent négatives à l'égard des Slovaques que la réciproque chez les Slovaques. Et plus de la moitié des personnes interrogées a pu évoquer au moins un épisode de frustration ethnique pouvant aller jusqu'à la menace à l'encontre de l'existence de l'intéressé. Le maintien d'une identité nationale forte est d'ailleurs avéré dans les deux groupes nationaux, même si chez les Hongrois celle-ci semble plus développée. Ils ont une image plus négative des Slovaques que celle qu'ont ceux-ci des Magyars, ce déséquilibre étant sans doute lié aux faits que les Hongrois se considèrent lésés par les Slovaques. Ces derniers sont plus souvent prêts à envisager un mariage mixte que les Hongrois.

Comme la recherche a utilisé de multiples techniques la richesse de l'approche n'a pu être rendue ici. Mais le travail de ce groupe de chercheurs continue et nous suivrons avec intérêt les efforts de la fondation Sándor Márai pour trouver des solutions au conflit nationaux en Slovaquie (qui se développent de façon très différente de la question tzigane, précisent les auteurs), notamment en formant des enseignants, en étudiant les effets des propagandes officielles, des comportements familiaux, afin de faire face aux situations de crise où l'agression semble être la seule issue comme dans l'ex-Yougoslavie.

Stabilité et instabilité en Europe centrale. L'évolution des rapports interethniques entre les Hongrois et leurs voisins. Rapport final établi par Pierre Kende pour la Transylvanie et la Slovaquie et par Mirjana Morokvasic pour la Voïvodina, CNRS, CRESPO-IPIE, Paris, avril 1994, 39+62 p. et deux cartes. Rapport fourni à la DATAR.

Reposant également sur des interviews dans les régions concernées, cette enquête rejoint en de nombreux points l'ouvrage présenté ci-dessus. Le sentiment d'altérité qui caractérise l'existence minoritaire y est bien décrit, ainsi que le rejet qu'il entraîne chez certains des membres du groupe majoritaire qui ne supportent pas une identité alternative et en même temps égale sur le plan civique. L'étude de situations qui diffèrent par le statut local de la minorité hongroise (nettement minoritaire, en situation équilibrée, ou majoritaire dans des localités) permet une approche fine des diverses frustrations des divers groupes nationaux. Ici aussi la situation particulière des Tsiganes est soulignée. Du côté des groupes majoritaires et au pouvoir le ressentiment à l'égard des minorités est d'autant plus fort qu'elles ne sont que des réalités médiatisées, et non pas des voisins. En Voïvodine les colons installés après la première guerre mondiale n'ont toujours pas intégré la coexistence avec les Hongrois comme un élément naturel, contrairement aux Serbes installés traditionnellement dans cette région. C'est dire que les éléments implantés plus récemment encore sont loin d'avoir adopté les normes locales. La spécificité de la vie urbaine ou de modes de relations interethniques traditionnels a, il est vrai, été effacé par les nombreux bouleversements de ce siècle.

La guerre en ex-Yougoslavie a contribué, en Voïvodine, à polariser les comportements des Serbes d'origine locale et des Hongrois, favorables à un développement régional autonome et des Serbes mal intégrés localement qui réclament plus de centralisation au nom de la nation serbe unie, et sur fond de crainte pour leur avenir en cas de rétablissement d'un cadre moins contrôlé politiquement par Belgrade. L'étude sur la Voïvodine montre aussi que l'identité nationale y est fluctuante. « Au sein d'un même discours, chez une même personne, la définition de "nous" et des "autres" change constamment. » (Voir rapport, p.II/20.) Selon le contexte le clivage national est mis en avant ou négligé. Chez les habitants de souche locale ancienne, il y a la volonté de se définir régionalement ou localement, et c'est souvent la contrainte, les circonstances qui les

forcent à évoquer d'abord une identité nationale. Une de ces circonstances a été la mobilisation pour la guerre en Croatie. Les Hongrois, qui pourtant n'étaient pas plus visés que les autres, se sont perçus comme les victimes désignées de la mobilisation en faveur de « leur guerre avec les Croates ». Dans l'action des mères pour réclamer que leurs fils reviennent de la guerre on a d'ailleurs trouvé ensemble des Serbes et des Hongroises de souche locale. Celles-ci voyaient la passivité des descendantes de colons serbes du XX^e siècle comme le fruit de la manipulation du pouvoir central.

Ce rapport fourmille de remarques tirées des entretiens qui illustrent les nombreuses facettes de la conscience nationale et des façons dont les personnes interrogées perçoivent les manipulations dont elles sont les cibles, pas toujours consentantes d'ailleurs. Un livre co-signé par les mêmes auteurs devrait développer les conclusions du rapport et donner, en français, un instrument riche en informations inédites et vérifiées sur un problème, la question nationale autour du cas hongrois, qui a été à l'origine du Pacte de Stabilité en Europe signé au printemps 1995 à l'initiative de la France. En dépassant l'horizon interethnique, Pierre Kende et Mirjana Morokvasic ont en effet enfin ouvert la voie à la compréhension des réalités mouvantes associées aux phénomènes nationaux et minoritaires dans la région.

Bruno DRWESKI

Institut National des Langues et Civilisations Orientales

À propos de « L'histoire des peuples de l'Europe centrale », de Georges Castellan, Fayard 1994 528 pages.

Georges Castellan est un des historiens français qui a le plus écrit sur les pays de l'Europe centrale et du Sud-est. Il a contribué à les faire connaître et à développer une approche dédramatisée d'une zone dont l'histoire a souvent été, et continue souvent, à être instrumentalisée par des pouvoirs à la recherche d'une légitimité et d'une stabilité rigides. Dans son dernier ouvrage, il s'est lancé dans une vaste et difficile entreprise de synthèse historique. Sa lecture, utile, doit être accompagnée de plusieurs mises au point, encore faut-il qu'elles soient faites en sachant qu'il est salutaire de critiquer des égarements éventuels par rapport à une démarche de recherche historique régionale et non nationale, que l'auteur a lui-même contribué à lancer et à développer en France.

Une compilation impressionnante et périlleuse

Georges Castellan nous dessine une fresque dans laquelle le lecteur découvre des événements, des dates, des conflits, des traités, des personnalités qui devraient permettre à un lecteur profane de saisir la complexité de l'évolution saccadée qu'a connue l'Europe centrale au cours de l'histoire. Les spécialistes des différents pays y remarqueront aussi de nombreuses erreurs. Il y a des erreurs sur les noms de différents personnages, sur les dates des règnes de certaines dynasties, sur certaines appartenances politiques ou sur les titres de certaines revues. Notons quelques observations plus importantes.

L'État polono-lituanien constitué en 1569 n'était pas unitaire. Il préserva l'existence de deux armées distinctes et de deux juridictions. Il n'y eut donc pas « disparition des organismes propres à la Lituanie » (p.80) mais fusion de certains d'entre eux seulement avec ceux existant en Pologne. Cela explique pourquoi le Grand-duché de Lituanie préserva une spécificité qui permit, contrairement à ce que soutient l'auteur (p. 78), à ce territoire d'éviter une russification complète, après son annexion à l'empire des tsars.

La république populaire de Biélorussie qui se constitua au moment de l'occupation allemande en 1918 n'était pas pro-bolchévique mais indépendantiste et socialisante, ce qui n'est pas du tout la même chose. Les statistiques sur les minorités hongroises après 1919 auraient mérité d'être examinées de façon plus critique et plus équilibrée.

Un spécialiste de la zone est souvent surpris de trouver tant de germanismes pour des lieux qui n'avaient rien d'allemand à l'époque concernée. L'auteur s'est visiblement servi de sources allemandes ce qui produit parfois des effets pour le moins étonnants. Si, comme l'indique l'auteur, il y eut bien en septembre 1939 un massacre à Bydgoszcz, les 7000 morts ne furent pas des Allemands mais des Polonais et ils ne furent pas tués par les Polonais mais par les armées allemandes, sur la base de listes préparées avant le conflit par des civils appartenant aux organisations nazies de la minorité allemande de Pologne. Certains d'entre eux furent effectivement arrêtés par les Polonais avant leur fuite de Bydgoszcz ce qui explique l'invention par les nazis du "bain de sang de Bydgoszcz" pour justifier le lancement de leur politique d'extermination. Retrouver cependant en 1995, dans un livre sérieux, un faux de la propagande nazie provoque une grande surprise.

Souignons que l'auteur a, en dépit de germanismes parfois impromptus et de graphies fantaisistes, fait de très louables efforts pour présenter au lecteur certaines graphies, signes diacritiques et prononciations originales. Pourquoi cependant parler de Vilnius au Moyen-Âge puisque cette appellation ne fut inventée qu'au XIX^e siècle par des nationalistes lituaniens qui ne voulaient plus utiliser le terme polonais de Wilno ou celui biélorussien de Vilnia, employé auparavant lorsque le vieux-biélorussien était la langue usuelle du Grand-duché de Lituanie.

Il faut tendre à l'emploi des noms officiellement en vigueur à l'époque concernée, tout en renvoyant le lecteur à un index en fin de livre pour lui permettre de retrouver l'évolution des noms utilisés au cours de l'histoire pour un même lieu. Cette règle peut cependant, elle-aussi, entraîner quelques problèmes. La capitale de la Galicie orientale à la fin du XIX^e siècle, par exemple, devrait-elle être citée sous son nom polonais de Lwow, langue officielle de la province autonome ou allemand de Lemberg, langue officielle de la monarchie habsbourgeoise? Le choix de Lemberg fait par Georges Castellan peut donc se défendre sur ce point.

Des formulations maladroites

L'auteur reprend certaines formulations ou expressions qui mériteraient d'être nuancées ou tout au moins expliquées. Que veut dire le terme de « bourgeoise » (p. 339) dans l'Europe centrale encore largement rurale du début du XX^e siècle? Peut-on qualifier sans explication, en reprenant une terminologie polémique développée par les communistes, les entités indépendantistes biélorussienne, lituanienne et ukrainienne de 1918 de « républiques bourgeoises »? Peut-on décréter « bourgeois » un régime politique dirigé, comme l'étaient d'ailleurs aussi souvent les républiques soviétiques, par des instituteurs, des écrivains, des petits notables sous le seul prétexte que leur légitimité était différente de celle soutenue par les communistes? En quoi consistait, à la même époque, le « capitalisme slovaque », « éliminé » par la concurrence tchèque (p.362)? On voit là les traces d'une influence de l'historiographie "marxiste" qui a voulu plaquer sur un monde centre-européen spécifique des réalités occidentales qui ne correspondaient pas pleinement à la situation locale.

Dans un autre contexte, peut-on systématiquement parler de nationalisme, comme a tendance à le faire l'auteur, chaque fois que l'on a affaire à des militants indépendantistes? Dans certains cas, la revendication indépendantiste se couplait même d'une vision internationaliste et socialiste, dans d'autres, le sentiment patriotique ne se voulait pas ethnocentrique. Le terme « populiste », qui jouit à l'heure actuelle d'une connotation péjorative et que l'auteur emploie pour traduire des concepts différents, mériterait aussi d'être mieux défini.

Beaucoup de lecteurs pourront être choqués par certaines formulations maladroites. À l'occasion des événements de 1956 en Hongrie, Georges Castellan écrit « ...Kadar constituait un gouvernement révolutionnaire ouvrier et paysan pour rétablir l'ordre et protéger les résultats acquis par le socialisme » (p.462). Cette formulation est reprise des textes de propagande en vigueur avant 1989 ce qui mériterait pour le moins d'être rééquilibré. Quant à savoir si l'accession de Jakeš au poste de secrétaire général du PCT en 1987 et la démission de Štrougal du poste de premier ministre en 1988 peuvent être considérées comme « le signe d'une profonde évolution », cela aussi mériterait quelques explications. De même, y eut-il en 1989 « révolution »? Cette affirmation est discutable et devrait être justifiée, d'autant plus qu'elle entre en contradiction avec l'utilisation, citée plus haut, du terme « révolutionnaire » pour qualifier le gouvernement Kádár. Peut-on, par ailleurs, qualifier les régimes existant avant 1989 de « marxistes », comme le fait l'auteur? Ils en avaient, de façon plus ou moins soutenue selon les périodes, la prétention, mais doit-on accepter cela sans prendre de recul? Ces exemples nous ramènent aux contradictions que l'on rencontre dans le texte et que l'auteur pourrait souvent expliquer mais qui, faute de cela, choqueront certainement plus d'un lecteur.

Quand les "peuples" se sont-ils formés?

Cà et là, on retrouve la trace des historiographies officielles d'avant 1989, mais aussi l'influence des visions nationalistes préexistantes. À partir de quand peut-on parler de « peuples » en un sens politique? Affirmer que « les Tchèques, les Polonais, les Hongrois ont constitué des Royaumes » (p.34) au Moyen-Âge, c'est admettre la préexistence des « peuples » qui auraient créé des États. D'une manière générale, il semble plus acceptable de constater que des seigneurs puissants, s'appuyant sur des processus de développement socio-économique et culturel, ont réussi à rassembler au début du Moyen-Âge au sein d'une entité étatique unifiée des clans et des communautés qui allaient progressivement donner naissance au cours des siècles suivants à des communautés que l'on qualifiera de peuple à l'ère moderne. Peut-on même admettre, sans précision, que, avant le XIX^e siècle, les Roumains, les Lituaniens, les Biélorussiens, les Ukrainiens, les Slovaques, pour ne citer qu'eux, ont formé une communauté ethnique? En fait, tout au moins à l'intérieur d'une même famille linguistique, il n'exista longtemps pas de délimitations claires entre groupes ethniques. D'un village à l'autre les parlers quotidiens évoluaient hors de toutes règles établies. Pouvait-on dire où, par exemple, finissait la langue tchèque, où commençait le polonais et où l'on passait à l'ukrainien? Même là où des groupes linguistiques différents se touchaient, et s'interpénétraient, les frontières ont longtemps été mouvantes. Dans la plupart des cas, ce n'est qu'au XIX^e siècle que, sur la base de dialectes codifiés en langues littéraires, des "éveilleurs" définirent l'existence de groupes ethniques précis à partir desquels ils élaborèrent des projets politiques nationaux distincts. Auparavant, seules quelques langues avaient été codifiées (tchèque, polonais, hongrois, vieux-biélorussien). Personne ne se souciait, à commencer par les intéressés, de connaître l'appartenance à un groupe linguistique précis des populations analphabètes, largement majoritaires. Cela explique pourquoi, pendant plusieurs siècles, des Silésiens polonophones et analphabètes n'ont jamais eu conscience d'un quelconque lien avec la polonité alors que des germanophones lettrés de Gdansk comptèrent longtemps parmi les meilleurs « patriotes polonais ». Même chez les lettrés, l'appartenance à une communauté nationale fut longtemps inexistante. Mathias Csak, par exemple, n'était ni Slovaque, ni Hongrois au sens contemporain du terme mais un féodal de Haute Hongrie ce qui, à l'époque, pour les lettrés, avait une signification beaucoup plus réelle. Le terme de peuple ramène à la notion romantique allemande de "Volk" qui s'est révélée être dès le départ plus un mythe qu'une réalité.

Parler de polonisation comme objectif de l'État polono-lituanien au XVI^e siècle (p.91) peut être mal compris par un lecteur contemporain qui y verra une politique nationaliste alors que l'on

avait affaire à un processus spontané, et non unilatéral, de fusion des seules élites dirigeantes qui restèrent par ailleurs toujours multilingues et utilisaient des parlers différents selon qu'elles s'adressaient à d'autres nobles ou à leurs paysans. Ces nobles avaient beau partager la même origine ethnique que leurs paysans, ils n'en avaient aucune conscience et n'accordaient aucune importance à cette question. L'appartenance à un rite religieux était en revanche vécue comme un facteur d'identité comme le montre l'exemple des différentes populations qui cohabitaient en Transylvanie.

Pourquoi réduire la conception d'État-nation à celle de l'État-ethnie (p.313-314)? En fait, au XIX^e siècle, plusieurs projets nationaux concurrents furent élaborés. Certains s'appuyaient sur des traditions historiques, sur des principes politiques et une volonté de multiethnicité, d'autres se limitaient aux facteurs ethnico-religieux. La prédominance quasi-généralisée à l'heure actuelle, sur les décombres des États multiethniques et multireligieux traditionnels, mais aussi de la Yougoslavie, de l'URSS et de la Tchécoslovaquie, de la conception ethnique, donne-t-elle pour autant, a posteriori, totalement raison aux seuls tenants de la vision ethnique? L'histoire se serait-elle aujourd'hui arrêtée et n'y aura-t-il pas de nouvelles révisions à faire à l'avenir?

L'histoire ancienne révèle souvent plus nettement encore ces dilemmes. Depuis le XIX^e siècle, beaucoup « d'éveilleurs nationaux » se sont acharnés à trouver une origine autochtone à leur nationalité. En fait, ce que Georges Castellan ne souligne pas, toutes ces théories restent difficiles à prouver ce qui permet beaucoup de manipulations. Notons que tous les archéologues n'adhèrent pas à ces tentatives d'instrumentalisation de la préhistoire. Aujourd'hui, ce qu'il aurait fallu souligner, la majorité des archéologues polonais remet en cause la slavité de Biskupin (p.16) et considère que le peuplement slave "originel" se trouvait du côté de l'Ukraine occidentale tandis que les archéologues russes, en revanche, se sont convertis à la thèse de la slavité de Biskupin et rejettent leur hypothèse antérieure selon laquelle les Slaves auraient peuplé au départ l'Ukraine centrale et la Russie occidentale. Constatons que Georges Castellan traite de façon beaucoup plus équilibrée l'épineuse question du peuplement originel de la Transylvanie.

L'Europe centrale — frontières et définitions

Georges Castellan définit l'Europe centrale comme une entité historique précise (p.11) mais, au fil de son récit, on voit certains territoires apparaître puis disparaître en fonction de la fluctuation des frontières politiques. Certains "peuples", et l'on a vu la difficulté à en donner une définition précise, semblent appartenir tout le temps à cet espace, d'autres de façon épisodique. Si les frontières politiques ont été mouvantes, l'unité d'un territoire peut dépendre d'autres facteurs, économiques, culturels, religieux, etc. Kiev, par exemple, semble faire partie, selon Georges Castellan, de l'Europe centrale lorsqu'elle est "polonaise" puis cesser d'y appartenir lorsqu'elle est ruthène, russe ou ukrainienne. Pourquoi? Un territoire, et une population, peuvent appartenir à deux, voire trois, ensembles en même temps. Les liens ne disparaissent pas dès qu'une nouvelle frontière administrative est instituée. Si tel était le cas, les Polonais de Varsovie auraient dû disparaître de "l'Europe centrale", au même titre que les Ukrainiens de Kiev, en 1815, pour réapparaître en 1915. Georges Castellan a, en fait, écrit une histoire des États qu'il considère comme centre-européens et non pas une histoire des peuples liés, de façon plus ou moins constante, à cet espace. Quoi qu'il en soit, le concept même d'Europe centrale mériterait d'être expliqué plus en détail. Le lecteur doit pouvoir savoir quels critères ont été retenus.

Si, comme le soutient Georges Castellan, l'Europe centrale regroupe les territoires situés entre le monde allemand et russe, elle devrait englober tous les territoires où l'on dénote la présence d'influences sortant du cadre de la germanité et de la russité strictes. Ce domaine s'étendrait alors aux marches germaniques de l'Est, à l'Autriche mais également à toute la Biélorussie et à toute l'Ukraine. Cette région pourrait aussi se limiter aux seuls territoires n'ayant

subi aucune influence germanique et russe profonde ce qui excluerait de l'Europe centrale la Biélorussie et l'Ukraine mais aussi l'Autriche et l'Est de l'Allemagne. Le même type de problème se pose pour définir la frontière "exacte" entre le monde balkanique et celui de l'Europe centrale. On voit bien en fait que cette zone est insaisissable dans des frontières précises et qu'il faut admettre l'existence d'un espace mouvant de transition, un creuset, entre des pôles constitués par les mondes germanique, occidental et maritime d'une part, russe, eurasiatique et continental d'autre part mais aussi ottoman et méditerranéen. Le concept d'Europe médiane peut mieux rendre cette donne, celui d'Europe centrale reste à définir.

Les manuels scolaires polonais, par exemple, placent la Pologne en Europe centrale parce que le point de rencontre entre la ligne tracée entre le cap Matapan, le cap nord, le cap Roca et le milieu de la chaîne des monts Oural se trouve à l'Est de Varsovie. Un peu déplacées, ces lignes se rencontrent au nord-est de l'Ukraine ou au sud-est de la Biélorussie. Ces deux États, se basant sur cela, ont eu tendance, après 1991, à soutenir qu'ils étaient au centre même de l'Europe. Toutes ces élaborations découlent de considérations politiques conjoncturelles. Plusieurs définitions de l'Europe centrale peuvent être soutenues mais l'ouvrage de Georges Castellan n'en présente aucune de façon conséquente.

L'auteur ne donne pas de définition du monde russe. Selon les pages, on trouve le terme de « Russe » pour qualifier ce qui est russe, russe (ou ruthène) ou soviétique. En fait, le terme « russe » ne peut s'appliquer que depuis qu'il a été créé dans la langue grand-russienne, c'est à dire depuis Pierre le Grand. Jusque là, il y avait plusieurs populations russiennes, ou ruthènes, ayant subi des influences différentes. Ne deviendront réellement "russes" que les populations ayant fait partie de la Moscovie depuis ses origines, ce qui n'empêche par ailleurs pas de constater que les Russiens non-russes (les Biélorussiens et les Ukrainiens) possèdent avec les Russes des éléments d'héritage commun. Il ne pouvait donc pas y avoir d'irrédentisme russe visant la Pologne ou la Ruthénie subcarpathique avant 1939 mais des irrédentismes biélorussiens et ukrainiens (p.391). Pour ce qui est de la Russie, on pourrait tout au plus parler à cette époque d'un expansionnisme russe ou, plus certainement, de visées soviétiques ce qui n'a pas grand chose à voir avec un irrédentisme national.

La spécificité de l'Europe centrale

Après ces considérations sur la difficulté à définir l'Europe centrale, dont Georges Castellan esquisse les contours sans approfondir suffisamment le sujet, il est frustrant de constater qu'il ne mentionne pas certains éléments qui, incontestablement, permettent de mieux saisir la réalité du concept d'Europe médiane, voire d'Europe centrale.

L'auteur souligne, en passant, la tolérance religieuse de tel ou tel souverain (p.50, p.97, p.105) en Pologne, en Bohême, en Transylvanie, etc. mais néglige le fait que, dans cette zone, de l'empire ottoman jusqu'aux rivages de la mer Baltique, la coexistence légale au sein d'un même État de différentes confessions religieuses fut pendant longtemps la règle. Hormis dans les États des chevaliers Teutoniques et des Habsbourg, il n'y eut pas de tentatives durables visant à convertir par la force l'ensemble des sujets à la religion d'État. L'empire ottoman, la Hongrie, la Bohême, l'État polono-lituanien refusèrent tous d'introduire chez eux le principe de « *cujus regio. ejus religio* ». Même les Habsbourg durent finalement, au fur et à mesure de leur expansion vers l'Est, abandonner ce principe. Cette "tolérance" (à ne pas confondre avec l'œcuménisme) est une des principales caractéristiques originales communes à l'ensemble des pays de la zone et elle aurait mérité d'être mieux soulignée. Ce phénomène explique l'absence de politiques durables d'uniformisation étatique et linguistique, semblables à celles enclenchées à l'ouest du continent européen par les monarques absolus ou les États centralisateurs. Il y eut, en corollaire, à la même époque, maintien de la prédominance du monde et de l'économie ruraux ainsi que le

développement, dans toute cette zone, du "second servage" ce qui constitue une différence fondamentale entre l'Europe "post-carolingienne" et l'Europe centrale et orientale. Ce processus socio-économique a joué un rôle au moins aussi important dans l'évolution historique de cette zone du continent européen que les politiques menées à l'initiative de tel ou tel chef d'État.

Georges Castellan passe également très vite sur les responsabilités occidentales dans les drames qu'a connus cette région de l'Europe. Le choc provoqué en Hongrie par le traité de Trianon mériterait mieux que la phrase de conclusion: « Vingt ans après, la Hongrie remâchait encore sa rancune du traité de Trianon » (p.376). La politique révisionniste de l'Allemagne de Weimar vers l'Est, et le manque de réactions soutenues des États occidentaux mériteraient aussi d'être analysés. L'inaction anglo-française en 1938 et en septembre 1939 est trop vite abordée. Le refus des Anglo-américains d'envisager des actions lorsque les autorités polonaises leur communiquèrent des informations détaillées sur l'extermination des Juifs entreprise par les nazis aurait pu être mentionné. Lorsque l'on sait tout cela, on comprend mieux les politiques suivies par les puissances occidentales après 1945, ou après 1989. On aurait aussi désiré que l'auteur aborde de façon plus détaillée le chapitre des répressions stalinienne et de leurs multiples conséquences.

En guise de conclusion

L'ouvrage de Georges Castellan aborde donc beaucoup de questions intéressantes et apporte de nombreux repères pour un lecteur attentif. À cause de certaines lacunes, il faut cependant pouvoir le confronter avec des sources ou avec d'autres ouvrages portant sur cet espace. Ces lacunes incombent en partie à l'auteur mais reconnaissons qu'il est toujours difficile d'éviter certains travers dans la rédaction d'ouvrages de synthèse aussi vastes et qu'un auteur a du mal à se relire sans voir dans son texte non pas ce qu'il a voulu y mettre et qui lui semble évident mais ce que le lecteur, profane sur le sujet, en retiendra. Cette difficulté est universelle et il appartient à l'éditeur, avant la publication de chaque ouvrage, d'en refaire une lecture distanciée facilitant une réécriture permettant d'éliminer les imperfections et de toiletter le texte. Constatons qu'en France les éditeurs ont trop tendance à se contenter du va vite et à faire tout reposer sur l'auteur.

Retenons de cet ouvrage deux points plus positifs. L'auteur ne cède pas aux nostalgies à la mode à l'égard du passé lointain et des grands États disparus. La couronne de St-Étienne, la République polono-lituanienne, l'empire des Habsbourg, etc... comme d'ailleurs ensuite l'URSS et la communauté socialiste ont incontestablement laissé des traces durables dans la culture de chacun des peuples qui ont appartenu à ces ensembles. Leurs apports sont sans aucun doute inscrits dans l'héritage de tous les peuples qui en ont fait partie. Cela est indéniable. Mais ce qui devait disparaître a disparu. On peut, et on doit chercher à redécouvrir un passé enfoui, pour peu qu'il ait laissé des traces vivantes mais on ne doit pas verser dans l'adulation et la réhabilitation systématique de ce qui, pour des raisons objectives, à un moment ou un autre de l'histoire, ne bénéficiait plus d'un appui suffisant au sein des populations concernées pour survivre. Au moment où il est de bon ton de manifester une nostalgie, parfois suspecte, à l'égard des régimes politiques d'avant 1939 ou des grands États ayant existé avant le XX^e siècle, il est nécessaire de constater que Georges Castellan n'a pas souscrit à cette mode. L'Europe centrale traverse aujourd'hui une délicate période de transition. Les nouveaux idéologues, à l'Est comme à l'Ouest, sont tentés de tuer ce que leurs concitoyens adoraient hier pour "réédifier" ce qui existait avant-hier. Ce processus est naturel mais ne peut être durable et nécessite un regard critique ce que peu d'auteurs osent faire de façon conséquente. Il est bon, pour un historien, de porter un regard distancié sur les phénomènes passagers et conjoncturels, même lorsqu'ils sont légitimes.

Georges Castellan subit moins que beaucoup d'autres auteurs l'influence des phénomènes de mode et du "politiquement correct". On trouve chez lui, ce que j'ai critiqué plus haut sur

certaines points, des traces de ce que les inquisiteurs modernes au service de "la pensée unique" qualifieraient "d'archéo-marxisme" comme la marque d'influences des historiographies nationalistes. Cela n'est pas forcément et systématiquement condamnable d'autant plus qu'il mêle à ces interprétations des éléments issus d'une approche plus libérale. Cette démarche est saine. Regrettons que plusieurs lacunes ne permettent pas de se réjouir complètement de cette tentative visant à emprunter tous les éléments rationnels élaborés par les différentes écoles historiques.

Olga SZALAY

Institut Hongrois

Bibliographie 1994

(Bibliographie établie à partir de la base ELECTRE, également consultable sur 3615 ELECTRE)

Dans la bibliographie, on a essayé de réunir le plus possible de parutions (livres, périodiques, de France et de Hongrie) de l'année 1994, en français. Notre source principale, Livre hebdo est complétée par d'autres instruments documentaires français et hongrois. Nous remercions ici les Éditions du Cercle de la Librairie qui nous ont autorisés à reprendre les informations de Livre Hebdo, ELECTRE.

Archéologie

Exposition, Saint-Germain-en Laye (Yvelines), Musée des antiquités nationales, 1994, *Le Bel âge du bronze en Hongrie*, exposition, Musée des antiquités nationales, Château de St-Germain-en-Laye, 7 sept.- 5 déc. 1994, SAEM nationale Mont-Benray, 1994, 224 p.: ill. en noir et en coul.

Quelque neuf cents objets racontent la vie des populations de la grande plaine hongroise au deuxième millénaire av J.-C. Remarquable témoignage du patrimoine archéologique de la Hongrie et de l'activité des chercheurs dans le domaine de la protohistoire.

Architecture

Budapest: "Lumière et couleur dans la Ville européenne", préf. par Jean Paul Dollé, conception Annick et Jean Desmier, La Vilette, 1994, 14 planches en coul.

Après Prague et Lisbonne, voici Budapest, troisième tome de "Lumière et couleur dans la Ville européenne" présenté sur 14 planches colorées.

Arts (généralités)

Les musées de Budapest, trad. du hongrois par Éva Szilágyi, Budapest, Corvina, 1994, 224 p.: ill. en coul. Diff. In Fine.

Les plus belles œuvres d'art des six grands musées de Budapest sont présentées: celles du Musée national, du Musée des beaux-arts, de la Galerie nationale, du Musée des arts décoratifs, du Musée ethnographique et du Musée de l'histoire de Budapest.

Beaux-arts

CHALUPECKY, Ivan, WOLF Vladimír, *L'œuvre de Maître Paul: l'église Saint Jacques de Levoča (Lőcse)*, Proart, 1994, 33 p.; ill. en coul.

Déjà au 13^e siècle Levoča (Lőcse) était devenue la capitale de la Communauté des Allemands de la province Spiš (Szepes) jouissant dans le cadre de la Hongrie d'alors d'une large autoadministration. C'est ici qu'avait trouvé un milieu convenable pour son travail Maître Paul de Lőcse, un des plus célèbres sculpteurs sur bois.

Bibliographie

ARMAND, Monique, Éd., AYMARD, Marguerite, Éd., CHARBONNER, Claire-Lise, Éd., *Bibliographie européenne des travaux sur l'URSS et l'Europe de l'Est*

(European Bibliography of Soviet, East European and Slavonic Studies; Europäische Bibliographie zur Osteuropaforschung), École des hautes études en sciences sociales, Institut d'études slaves, 1979, Éd. trilingue anglais-français-allemand 15:1989, 1994, 362 p.

Recensement des livres, articles de périodiques, comptes rendus publiés dans sept pays européens (Autriche, Belgique, Finlande, France, Grande-Bretagne, Allemagne, Pays-Bas) sur l'URSS et l'Europe de l'Est dans le domaine des sciences sociales étendu à la littérature, aux arts et à la linguistique.

Biographies

DUPECHEZ, Charles, *Marie d'Agoult: 1805-1876.*, 2^e éd. corr., Plon, 1994, 404 p. pl.; ill.

Le portrait d'une femme, témoin de son temps, connue pour son salon tout à la fois politique et littéraire, son amour tumultueux pour François Liszt.

GUILHAUME, Philippe, *Attila: le fléau de Dieu*, France-Empire, 1994, 226 p. (Les Grands conquérants).

L'historien nous entraîne, dans ce récit, sur les pas d'un géant qui domina aussi bien les empires romain et perse que les tribus barbares.

Christianisme

ONORIO, Jean Benoît dir., *Le Saint-Siège et le jeu stratégique européen*, préf. par Jean François Deniau., Mame, 1994, 272 p.

Au sommaire: Le Projet européen de Jean-Paul II; La Diplomatie pontificale en Europe orientale, de la révolution bolchévique à la coexistence pacifique; Le Saint-Siège et la construction de l'Europe; L'Église, les nations et les minorités dans l'Europe postcommuniste; Jean-Paul II et l'Europe de l'Est; L'Europe au synode spécial des évêques de 1991.

Droit

CENTRE POUR LA COOPÉRATION AVEC LES ÉCONOMIES EN TRANSITION, *Procédures de faillite et de restructuration des entreprises dans les pays de l'OCDE et d'Europe centrale et orientale*, Centre pour la coopération avec les économies en transition, OCDE, 1994, 152 p.

Huit études portant sur des pays en transition (Hongrie, Pologne, etc.) et sur les pays membres de l'OCDE (Allemagne, France etc.).

OCDE, *Politique de la concurrence dans les pays de l'OCDE: 1991-1992*, OCDE, 1994, 502 p.

Ces rapports des pays de l'OCDE présentés au Comité du droit et de la politique de la concurrence résument les principaux faits nouveaux intervenus dans le domaine de la politique de la concurrence et dans l'application de la législation sur la concurrence. Contient aussi les rapports de deux pays non membres de l'OCDE, la Pologne et la Hongrie.

SZABÓ, Denis et LEBLANC, Marc, *Traité de criminologie empirique: phénomène criminel, justice pénale et mesures pénales*, 2^e éd. Presses de l'Université de Montréal, 1994, XI-464 p.

Denis Szabó (Budapest 1929), criminologue à renommée internationale, membre de la Société Royale de Canada et de l'Académie des Sciences de Hongrie.

Économie

CENTRE POUR LA COOPÉRATION AVEC LES ÉCONOMIES EN TRANSITION, OFFICE CENTRAL STATISTIQUE (Hongrie), *Comptes nationaux de la Hongrie: sources, méthodes et estimations*, Centre pour la coopération avec les économies en transition: Office central statistique hongrois, OCDE, 1994, 221 p.

Rappelle les principales caractéristiques des comptes nationaux hongrois durant la période d'économie planifiée. Décrit de quelle manière des comptes de production, des comptes d'exploitation, de distribution et d'utilisation du revenu et des comptes de capital ont été élaborés pour la période 1988-1991.

CENTRE POUR LA COOPÉRATION AVEC LES ÉCONOMIES EN TRANSITION, *Examen des politiques agricoles: Hongrie*, Centre pour la coopération avec les économies en transition, OCDE, 1994, 238 p.

Cette étude examine les politiques agroalimentaires mises en œuvre en Hongrie entre 1986 et 1992, en mettant l'accent sur la transition amorcée avec les changements politiques intervenus en 1989.

Le Chômage dans les pays en transition: tenace ou passager, OCDE, 1994, 376 p.

Hongrie: FAJTH, Gáspár et LAKATOS, Judit, « Les politiques du marché du travail et certains aspects du chômage de longue durée en Hongrie », p. 187-216; Commentaires: György Lázár, p. 217-220.

KORNAL, János, *La récession transformationnelle: le cas de la Hongrie*, PUG, 1994, 76 p. (Les Conférences François Perroux).

Une étude de la transformation de l'économie hongroise pendant les années 1986-1992. Cette période est caractérisée par une baisse spectaculaire de la production et une contraction générale de l'économie.

LAVIGNE, Marie, Éd., *Le capitalisme à l'Est: un accouchement difficile*, Economica, 1994, 369 p. (Grands débats).

Les déficits économiques de la transition; Privatisation et marchés; Intégration économique Est-Ouest; L'assistance occidentale à la transition.

MAUREL, Marie-Claude, *La Transition post-collectiviste: mutations agraires en Europe centrale*, L'Harmattan, 1994, 366 p. (Pays de l'Est).

La décollectivisation a été engagée sans que la question du changement de modèle agricole ait fait l'objet d'une réflexion de la part des acteurs concernés. Analyse comparée des changements affectant les liens entre terre, capital et travail survenus en Hongrie, en Pologne et en République tchèque.

Politique, marchés et échanges agricoles: suivi et perspectives 1994 dans les pays d'Europe centrale et orientale (PECO), les Nouveaux États indépendants (NEI), la Mongolie et la Chine, OCDE, 1994, 279 p.

Les secteurs agro-alimentaires de ces pays ont été de façon croissante orientés par le marché et privatisés. La plupart ont vu leur production décliner et leurs balances commerciales agricoles ainsi que les termes de l'échange agricole se détériorer, dans la mesure où les prix à la production n'ont pas réussi à suivre la hausse croissante des prix des facteurs de production agricole.

Les Relations économiques entre la France et l'Europe centrale et orientale, Rapport présenté par Bertrand Renouvin, Direction des Journaux Officiels, 1994, 238 p. (Conseil Économique et Social).

Histoire de l'Europe centrale et orientale

BÉRENGER, Jean, *L'Autriche-Hongrie de 1815 à 1918*, Armand Colin, 1994, 192 p.; cartes (Cursus Histoire).

Pour les étudiants des 1^{er} et 2^e cycles en histoire, en langues et civilisations germaniques, et les élèves de classes préparatoires littéraires.

BOGDAN, Henry, *Histoire des pays de l'Est: des origines à nos jours*, Hachette-Pluriel, 1994, 640 p. (Pluriel).

L'histoire des pays de l'Est, des origines à nos jours, permet de mieux comprendre ce qui se passe actuellement. D'où sont issus les particularismes qui s'expriment aujourd'hui? L'histoire chaotique de cette région répond à cette question.

CASTELLAN, Georges, *Histoire des peuples d'Europe centrale*, Fayard, 1994, 528 p.

L'auteur, professeur, a enseigné durant dix ans l'histoire des Balkans à l'Institut des langues et civilisations orientales à Paris.

DUPLAN, Christian, GIRET, Vincent, *La vie en rouge*, Seuil, 1994, 2: Les Insoumis: 1968-1989; 1994, 734 p.

Journalistes, les deux auteurs poursuivent l'épopée des hommes qui, derrière le rideau de fer, ont fait l'histoire de l'Europe de l'Est depuis 1945. Dans ce 2^e volume: Havel et la Charte 77, Walesa et la naissance de Solidarnosc, le fils Rajk et les ambiguïtés hongroises, Doina Cornea et la solitude roumaine.

FEJTŐ, François, *Requiem pour un Empire défunt: histoire de la destruction de l'Autriche-Hongrie*, nouvelle préface de l'auteur, Nouv. éd., Lieu Commun, 1994, 436 p.

À partir d'archives souvent inédites, l'auteur démontre que les conflits nationaux n'auraient pas conduit au démembrement de la monarchie austro-hongroise si les alliés n'avaient pris la décision de rayer l'Empire de la carte.

LE BRETON, Jean-Marie, *L'Europe centrale et orientale de 1917 à 1990*, Nathan, 1994, 304 p., chronologie p. 285-291. (Fac., série "Histoire").

Ancien ambassadeur à Sofia et à Bucarest, Jean-Marie Le Breton a une expérience directe de l'histoire de l'Europe centrale et orientale à laquelle il a consacré quinze années de sa vie professionnelle. Il a enseigné à l'Institut d'Études Politiques de Paris et à l'ENA.

Histoire de la Hongrie

DEROGY, Jacques, *Raoul Wallenberg le juste de Budapest*, Nouv. éd. actualisée, Stock, 1994, 53, La-Flèche Impr. Brodard et Taupin. 319 p.

KÖPECZI, Béla, *Histoire de la culture hongroise*, Budapest: Corvina, 1994, 343 p.

Dans cet ouvrage d'initiation et de référence, l'auteur essaie d'esquisser les particularités de l'histoire hongroise en les replaçant dans un contexte européen. Il a tenu compte d'une façon spéciale des rapports de la culture hongroise avec la culture française, ce qui lui a permis non seulement de situer les phénomènes, mais aussi de les comparer et de rendre plus compréhensibles au lecteur les traits communs ou différents de l'évolution. Un index des principaux noms et lieux, ainsi qu'une abondante bibliographie aident l'orientation.

LUKÁCS, John, *Budapest 1900*, trad. de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat, 2^e éd., Quai Voltaire, 1994, 327 p. (Petite collection bleue).

Né en Hongrie en 1924, John Lukács s'est engagé aux côtés des troupes alliées au cours de la Seconde Guerre Mondiale puis s'est installé en 1946 aux États-Unis. Il est l'auteur d'une quinzaine de livres dont trois ont paru en français: *La Dernière Guerre européenne* (1978), *Le duel Churchill—Hitler* (1992). Hongrois de naissance, américain de circonstance, John Lukács est resté un Européen dans l'âme, de cette Europe qui s'étend "de l'Atlantique à l'Oural".

NEMESKÜRTY, István, *Nous, les Hongrois: Histoire de Hongrie*, trad. du hongrois par Judit Chévadé, Levente Dévényi, Ilona Kovács, etc., trad. revue par Jolán Kelemen, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1994, 382 p.

Titre original: *Mi magyarok*.

Une lecture captivante qui facilite la compréhension du présent de la Hongrie par la présentation de son passé.

Langue hongroise

KASSAI, Georges, SZENDE, Tamás, *Ungarisch ohne Mühe*, avec la collab. de Monika Klier; ill. J.-L. Goussé, Assimil, 1994, IX-394 p., ill. (Die Methode für jeden Tag).

Méthode de hongrois pour les personnes de langue allemande.

KASSAI, Georges, SZENDE, Tamás, *Ungarisch ohne Mühe*, avec la collab. de Monika Klier; ill. J.-L. Goussé, Assimil, 1994, IX-394 p.+4 cassettes audio, Die Methode für jeden Tag). Sous coffret.

Méthode complète de hongrois pour les personnes de langue allemande.

Littérature - poésie

BALASSI, Bálint (1554-1594), *Poèmes choisis* (Válogatott versei), trad. du hongrois par Ladislav Gara, versifiés par Lucien Feuillade, présentés par Jean-Luc Moreau, Budapest, Balassi Kiadó, 1994, 88 p., Éd. bilingue français-hongrois.

Des poèmes du "Ronsard hongrois", Bálint Balassi.

FORRAI, Eszter (1938), *L'ombre des éclairs* (Villámok árnyéka), trad. du hongrois et libre adapt. par Sylvie Reymond-Lépine, préf. par Miklós Magyar, L'Harmattan, 1994, 103 p. (Poètes des cinq continents, 65), Éd. bilingue français-hongrois.

Tout un univers dominé par la vision déchirante de douloureux souvenirs familiaux, et surtout par le lyrisme d'une sensualité omniprésente.

MEZEI, András (1930), *Fait-poèmes*, trad. du hongrois par Louis Marton et Zeno Bianu, Budapest, Budapest City, 1994, 49 p.

Au-dessus de ses activités de journaliste et d'éditeur, Mezei est avant tout un poète, auteur d'une trentaine d'ouvrages. Son dernier recueil de poésie porte le titre « 'Adorno' ». Il apporte sa réponse personnelle à l'affirmation du grand philosophe allemand: « 'après Auschwitz on ne peut plus écrire des poèmes' ». La plupart des textes de Mezei sont en effet des « 'faits poèmes' ». Il s'agit de la mise en vers de la réalité nue de l'holocauste: souvenirs personnels, anecdotes relatés par les survivants, coupures de journaux, procès verbaux.

Littérature - romans et nouvelles

ARNOTHY, Christine (1930), *Voyage de noces*, Plon, 1994, 300 p.

La tante multimilliardaire de Nick est-elle perverse? Pour entrer en possession de son fabuleux héritage, le jeune Américain doit épouser une Française, sinon une secte s'emparera de ses biens.

ESTERHÁZY, Péter (1950), *Le livre de Hrabal*, trad. du hongrois par Agnès Kahane, Clara Hermann, Gallimard, 1994, 176 p. (Du monde entier).

Titre original: *Hrabal könyve*.

L'auteur dédie son livre au romancier tchèque Bohumil Hrabal, auquel il emprunte non seulement de longs passages, mais aussi l'idée de se décrire lui-même vu par les yeux de sa

femme. C'est l'un des ressorts comiques de cette œuvre dont le thème central est le dilemme auquel se trouve confrontée l'héroïne: se fera-t-elle avorter ou non?

FÜST, Milán (1888-1967), *L'Histoire de ma femme*, préf. par Albert Gyergyai, trad. du hongrois par E. Berki, S. Denteuil, Gallimard, 1994, 480p, (L'Étrangère).

Titre original: *A feleségem története*.

L'histoire du capitaine Stör, géant rabelaisien qui jouit au maximum de sa vie de marin, de son prodigieux appétit, de ses aventures, jusqu'au jour où il se marie à une petite Française dont il est passionnément, exclusivement, incurablement amoureux...

HORVÁTH, Ödön von (1901-1938), *Prosa*, trad. de l'allemand par Bernard Lortholary, Henri Christophe, Christian Bourgois, 1994, 391 p.

Prosa, terme littéraire allemand, désigne tout ce que n'est ni théâtre, ni poésie. Ces brefs textes narratifs ou descriptifs à tendance philosophique ou surréaliste, furent pour la plupart publiés en revue avant d'être rassemblés en un volume posthume.

HUNYADY, Sándor (1890-1942), *La maison à la lanterne rouge*: nouvelles, trad. du hongrois sous la dir. de Jean-Luc Moreau, postf. par Miklós Hubay, In Fine, 1994, 187 p. (Domaine hongrois).

Transylvain par sa naissance mais budapestois comme on est parisien, Sándor Hunyady, contemporain de Babits et de Kosztolányi, est unanimement considéré comme l'un des plus grands nouvellistes hongrois de sa génération. Ses récits ont inspiré nombre de films dont *Un amour du dimanche* et *Une nuit très morale*.

KOSZTOLÁNYI, Dezső (1885-1936), *Le traducteur cleptomane*, trad. du hongrois par Péter Ádám et Maurice Regnault, Vivianne Hamy, 1994, 160 p.

Un choix de nouvelles dont le protagoniste, Kornél Esti, n'est autre que le double de l'auteur.

MÉSZÖLY, Miklós (1921), *Variations désenchantées*, pseudo-roman, trad. du hongrois par Georges Kassai, Phébus, 1994, 268 p. (D'aujourd'hui, Étranger).

Les huit textes ici rassemblés, composés entre 1954 et 1988, constituent une chronique légendaire de l'histoire et de l'imaginaire douloureux de son pays, la Hongrie.

MIKSZÁTH, Kálmán (1847-1910), *Le parapluie de Saint-Pierre*, trad. du hongrois par Ágnes Járász, Viviane Hamy, 1994, 256 p.

Titre original: *Szent Péter esernyője*.

Sur fond de légende slovaque, ce roman, écrit au XIX^e siècle, demeure très populaire en Hongrie. L'auteur y révèle les tares humaines de la société hongroise multiculturelle du siècle dernier, avec l'humour et la désillusion qui le caractérisent.

ÖRKÉNY, István (1912-1979), *La famille Tót; Le chat et la souris*, trad. du hongrois par Natalia Zaremba-Huzsvai et Charles Zaremba, préf. par Miklós Magyar, In Fine, 1994, 192 p. (Domaine hongrois).

Titres originaux: *Tóték; Macskajáték*.

La famille Tót c'est une sorte de "Comment se débarrasser de l'occupant". Un beau matin débarque chez les paisibles Tót un étrange et tyrannique commandant. Comment ils finiront par s'en débarrasser, c'est toute l'histoire de cette grande Farce profonde aux arrière-plans subtils et amers d'apologue. *Le chat et la souris* est une comédie de l'espèce dite "de caractère" mais d'une parfaite modernité au cours de laquelle l'humour tragique propre à l'auteur atteint son plus haut niveau.

PILINSZKY, János (1921-1981), *Entretiens avec Sheryl Sutton: le roman d'un dialogue*, trad. du hongrois par Lorand Gaspar et Sarah Clair, Vallongues, 1994, 158 p.

Pilinszky, mobilisé en 1941, a été envoyé en Allemagne en 1944; fait prisonnier par les Alliés, il regagne son pays en novembre 1945. Ses premiers poèmes parus en 1946 sous le titre de *Trapèze et barres parallèles* le placent d'emblée au premier rang des poètes hongrois, et parmi les plus grands écrivains d'inspiration catholique et existentialiste en Europe.

Le Serpent à plumes, n° 9; Europe centrale, *Serpent à plumes*, 1994, 194 p. (Serpent à Plumes-Poche; 9). Trad. de différentes langues.

Des textes inédits d'auteurs originaires d'Europe centrale: Péter Nádas, Kondrotas et Klima.

TARDOS, Tibor (1918), *Le Télégramme andalou; Lévrier afghan*, trad. du hongrois par l'auteur, *L'Harmattan*, 1994, 17 p. (Domaines danubiens; 9).

Les gens soutiennent la fin de la tyrannie. Le narrateur du roman prend le contre-pied. Il forme les vœux pour la disparition de... l'ennemi de la terreur. Commence alors une série d'aventures.

TARDOS, Tibor (1918), *Une fille au-dessus de la Tour Eiffel*, trad. du hongrois par l'auteur, *L'Harmattan*, 1994, 186 p. (Domaines danubiens)

Tibor Tardos, écrivain d'origine hongroise, a passé 40 ans de sa vie comme réfugié à Paris. C'est son premier roman, le cinquième volume de son œuvre en France.

Littérature - romans policiers

FAGYAS, Maria, *La cinquième femme*, Nouv. éd. Gallimard, 1994, 224 p. (Série noire; 893), Trad. de l'américain.

À Budapest pendant l'insurrection hongroise de 1956, alors que les cadavres jonchent les rues de la ville, un inspecteur de la brigade criminelle s'obstine à trouver l'assassin d'une femme qui, se sentant menacée, était venue demander son aide peu de temps auparavant.

Musique

CITRON, Pierre, *Bartók*, Nouv. éd. rev. et augm. Seuil, 1994, 222 p.: ill. en noir et en coul. (Microcosme. Solfèges) Bibliogr. Discogr.

La vie et l'œuvre de ce compositeur hongrois, né en 1881 à Nagyszentmiklós, aujourd'hui en Roumanie, mort à New York en 1945.

Périodiques, Annuaire

Acta Geographica, 1994.

N° 1 et 3: VAL, George, « Regards sur la Roumanie » p. 32-38.

Bulletin Hebdomadaire, 1994. Budapest, Agence télégraphique hongroise.

Ce bulletin informe régulièrement sur quelques pages les lecteurs francophones sur les actualités essentielles de la Hongrie, de sa vie politique, économique, sociale, culturelle etc.

Cahiers d'Études Hongroises, 1993. N°5. Paris, Budapest, Balassi Kiadó, CIEH, Institut Hongrois, 1994, 315 p. Revue annuelle. Rubriques: Traduire du hongrois, traduire en hongrois; Relations culturelles franco-hongroises au XIX^e siècle; Points de vue (Dossier: autour de l'histoire de la Transylvanie); Varia; Chroniques; Comptes rendus; Documents; Atelier de traduction; Résumés en hongrois.

Le Courrier des pays de l'Est, Mensuel, 10 numéros par an. 1994.

N° 390: REISS, Christian, « Les investissements directs d'entreprises françaises en Pologne et en Hongrie », p. 68-75.

N° 390: HAMMID, Christiane, « Les privatisations en Hongrie. Annexe: principaux éléments sur la privatisation en Hongrie », p. 4-18.

N° 391: GUEULLETTE, Agota, MICHEL, Bernard, « Vers la renaissance de l'élite économique en Hongrie et en République tchèque », p. 52-63.

L'aventure des nouveaux entrepreneurs du secteur privé connaît des fortunes diverses selon les pays: le poids du passé, les atouts de la réforme entreprise dès 1968, comme en Hongrie, mais

aussi le facteur humain, sont essentiels à la compréhension de ce phénomène. Les auteurs étudient à partir d'une enquête concernant environ cinquante nouveaux entrepreneurs, leurs origines, comportements et motivations.

N° 391: HOLCBLAT, Norbert, « L'économie hongroise en 1993 et au début de 1994: reprise et déséquilibre extérieur », p. 64-72.

L'économie hongroise en 1993 contraste avec les années précédentes: production industrielle et consommation ont progressé, tandis qu'est apparu pour la première fois un fort déficit extérieur, malgré une meilleure tenue des ventes hongroises. Le taux de chômage tend à décroître. Mais selon l'auteur le déficit budgétaire reste le principal objet d'inquiétude: le nouveau gouvernement vient d'ailleurs d'annoncer des mesures de rigueur.

Dossiers sur la Hongrie, 1994, Ministère des Affaires Étrangères, Budapest.

N° 1-2: Les relations de la Hongrie avec les Communautés européennes, 6 p.

N° 4: La Hongrie: république à régime parlementaire, 4 p.

N° 5: La forme de gouvernement de coalition en Hongrie, 6 p.

N° 6: Les perspectives européennes de l'agriculture hongroise, 4 p.

N° 7: Les partis politiques en Hongrie, 6 p.

N° 8: La République de Hongrie, 4 p.

N° spécial: Données sur la CSCE 1994. Sommet de la CSCE: Informations sur l'histoire du processus, l'activité de la CSCE et le rôle de la Hongrie, pays hôte, 4 p.

Études danubiennes, 1994, tome X. Revue semestrielle éditée par le Groupe d'Études de la Monarchie des Habsbourg du Centre d'Études Germaniques, Strasbourg.

N° 1, 1^{er} semestre: « Les forces religieuses dans la Monarchie des Habsbourg 1815-1918 », 1^{re} partie. Au sommaire:

HOREL, Catherine, « Orthodoxes et néologues: le Congrès des Juifs de Hongrie et la scission de la communauté: 1868-1869 », p. 25-42.

N° 2, 2^e semestre: « Les forces religieuses dans la Monarchie des Habsbourg 1815-1918 », 2^e partie. Au sommaire:

NOUZILLE, Jean, « Calvinisme et pouvoir en Transylvanie », p. 163-174.

RESZLER, André, « Ottokár Prohászka ou le dernier chevalier de la Contre-Réforme », p. 147-154.

Études finno-ougriennes, 1993, Tome XXV, A.D.E.F.O. 1994, 210 p. Revue annuelle. Rubriques: articles; chronique; comptes rendus.

Au sommaire:

BÜKY, Béla, « Présence française à l'Université des arts et lettres de Miskolc », p. 188-190.

GERGELY, Jean, « Deux grands disparus hongrois des recherches bartókiennes », (Ernő Lendvay et János Demény), p.183-187.

GERGELY, Jean, « Les mains messagères de joie. Réflexions en l'honneur d'un hongrois octogénaire (Imre Csenki) », p. 172-182.

POGÁNY, Mária, « La place des collèges populaires dans l'histoire de la Hongrie contemporaine », p. 159-178.

TIHANY, Leslie-Charles, « L'armée française et la restauration de la droite en Hongrie: 1918-1919 », p. 137-158.

Europ, Revue trimestrielle bilingue, 1994.

L'Europe, revue trimestrielle bilingue, offre une approche transnationale de l'actualité européenne: par la juxtaposition de reportages sur un thème dans plusieurs pays européens, on peut mieux comprendre les évolutions en cours en Europe.

N° 72, Hiver: DOOLEY, Chris, « Divided They Stand », p. 13-15. Rubrique: Tsiganes. (Hungary's Gypsies Struggle for Survival as Their Political Leaders Squabble.)

N° 74, Été: BRAND, Katrin, « Priest of the Household », p.15-17. Rubrique: Religions (In Judaism the Family is the Centre of Life. How Do Modern Jewish Women Like the Idea.)

N° 74, Été: TURNER, Aiméc, « Remembrance of Things Past », p. 54-57. Rubrique: Antisémitisme. (The Spirit of Glasnost Unleashes the Spectre of Anti-Semitism.)

N° 74, Été: KIM-WAH, Chai, « The Slings and Arrows of Arts Funding », p. 73-75. Rubrique: Culture. (Accusations Fly about Attempts to Control Cultural Institutions and Financing.)

N° 75, Automne: SIANNE, Patrick, « A Quest for Comfort », p. 47-48. Rubrique: Campagne. (A Village Offers a Better Alternative)

N° 75, Automne: MUCIENTES, Miguel, « Danser pour rester hongrois », p. 69-71. Rubrique: Jeunesse. (Les jeunes cherchent dans la "táncház" - maison de danse - une identité négligée par les communistes et menacée par l'occidentalisation.)

Les Enjeux de l'Europe: hors série Hongrie N°2 bilingue

Au sommaire: Le président Göncz en visite en France; Autour du Bükk; Un nouveau directeur à l'Institut Français en Hongrie.

Matériaux pour l'histoire de notre temps, 1994. Nanterre, Bibliothèque de documentation internationale contemporaine. Revue trimestrielle;

N°36: GUÉNARD, Annie, « De la reconstruction à l'éviction: entre 1944 et 1949, une politique culturelle française en Europe centrale et orientale confrontée à l'organisation du Bloc communiste », p. 21-27.

Le MOCI. Moniteur du commerce international, 1994.

N°1151 du 20 octobre: Enquête: « La Nouvelle Hongrie aux portes de l'Europe: un partenaire pour la France », p.116-128.

Modernités, 1994, N° 6: « Ce que modernité veut dire », II, Presses Universitaires de Bordeaux.

Au sommaire:

PÓR, Péter, Béla Balázs—Béla Bartók: « Le château de Barbe-Bleue », ou le chemin vers la rencontre de deux âmes substantielles, p. 143-165.

L'Observateur hongrois, Budapest, 7^e année, 1994. Revue mensuelle.

N°11: « Sécurité et coopération. »

Rubriques: Éditorial; CSCE; Hongrie—République Tchèque; Sous le charme de Paris; Industrie et commerce; Automobile; Prix Nobel; Affaires et diplomatie; Théâtre: Chats d'agrément; Musée: Environnement.

N° 12: « L'Année des élections. », « Quel avenir pour Budapest? »

Rubriques: Éditorial; CSCE; Élections locales; La voie indonésienne; Nouveau bâtiment d'ambassade; Conférence du Financial Times; Économie; Environnement; *Le Mouvement Hospice*; Institut Français; Anniversaire: Littérature (György Faludy, István Fekete).

Revue déconomie du développement, PUF, 1994, 128 p.

N° 1: « Hommage à Béla Balassa. »

La Revue d'Europe centrale. 1994, Revue semestrielle éditée par le Centre d'Études Germaniques, Strasbourg.

Tome 2, N°1, 1^{er} semestre: « La tragédie yougoslave ». Au sommaire:

BARIETY, Jacques, « La France et la naissance du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes: 1914-1919 », p.1-12.

Tome 2, N°2, 2^e semestre: « Les années 1945-1948 en Europe Centrale », textes réunis par Miklós Molnár et André Reszler

CSÁKY, Moritz, « L'Europe centrale et la "dépluralisation" des sociétés (1918-1945) », p. 141-153.

LITVÁN, György. « Les partis politiques hongrois entre 1945 et 1947: ruptures et continuités », p. 173-180.

MOLNÁR, Miklós, « 1945, La stratégie d'un viol annoncé », p. 168-172.

RESZLER, André, « Le témoignage d'un écrivain "offensé": le Journal de Sándor Márai », p. 181-190.

VAJAY, Szabolcs de, « Les élites mises en cause », p. 161-166.

Photographie

BORHAN, Pierre, *André Kertész: La biographie d'une œuvre*, Seuil, 1994, 386 p.: ill. (Œuvre photographique).

Différentes études éclairent les quelque 360 photographies reproduites dans cet album (dont quelques-unes en couleurs), permettent d'appréhender au fil de sa création, le défi têtue d'un visionnaire contemporain et ami de Mondrian, Tzara, Léger, Zadkine, Chagall.

HERVÉ, Lucien, NOËL, Bernard, *Intimité et immensité*, Photogr. Lucien Hervé, Temenes, 1994, 120 p.; ill.

Si Lucien Hervé est le photographe de Le Corbusier, son travail couvre un champ infiniment plus vaste. Ces photographies révèlent un regard humaniste et poétique par la présentation d'une cinquantaine de photographies en noir et blanc accompagnées de poèmes inédits et d'un essai de Bernard Noël.

Politique

PATAKI, Gábor Zsolt, *Le fédéralisme comme solution du problème des minorités nationales en Europe Centrale et Orientale: Le cas des Hongrois en Roumanie*, Nice: Inst. Européen des Hautes Études Internationales, 1994, 114 p. (Mémoire), manuscrit.

ROUSSO-LENOIR, Fabienne, *Minorités et droits de l'homme, l'Europe et son double*, av.-pr. Bronislaw Geremek; préf. par Catherine Lalumière, Bruylant, LGDJ, 1994, 199 p. (Axes; 9. Essais).

Historiquement indivise à l'affirmation des nationalités, la question des minorités menace à nouveau la paix européenne. Mettant en regard le droit des minorités et les droits de l'homme, selon leur progression historique, juridique et philosophique, l'auteur pose les bases d'une instance internationale pour la garantie des droits de l'homme des minorités.

Psychologie, Psychanalyse

FERENCZI, Sándor, *Les écrits de Budapest*, préf. par Wladimir Granoff, EPEL, 1994, 362 p. Trad. du hongrois.

Inédits en français, ces textes, parus en hongrois de 1899 à 1907, laissent entrevoir les intérêts intellectuels, les positions théoriques, la rigueur clinique ainsi que les soucis thérapeutiques du jeune médecin.

FERENCZI, Sándor, RANK, Otto, *Perspectives de la psychanalyse: sur l'indépendance de la théorie et de la pratique*, Payot, 1994, 120 p. (Bibliothèque scientifique). Trad. de l'allemand.

À l'été 1922, un échange de vues sur les problèmes d'actualité de la psychanalyse a été à l'origine de ce projet commun de Ferenczi et Rank: comment traiter et résoudre en même temps les difficultés théoriques et pratiques qui se posaient à eux, comme à d'autres analystes.

Ferenczi, patient et psychanalyste, préf. par Michèle Bertrand, L'Harmattan, 1994, 156 p. (Psychanalyse et civilisations).

La première partie de l'ouvrage prend en compte, à partir de la correspondance de Ferenczi avec Freud, la dimension pathétique de son transfert à Freud. La seconde contribution spécifique à la théorie psychanalytique.

Relations franco-hongroises

LEYMARIE, Michel, *Jérôme et Jean Tharaud écrivains et journalistes: des années de formation à la notoriété 1874-1924: une marche au conformisme: tome 1-2*, Institut d'Études Politiques de Paris, Mention histoire, 1994, 1100 p., index, annexes, bibliogr.; (Thèse de doctorat), manuscrit.

Jérôme Tharaud, le premier lecteur de français au Collège Eötvös de 1899 à 1903. Chapitre p.788-864. sur la Hongrie: « Bolchévistes de Hongrie » dans la *Revue des deux mondes*, sous le titre « Quand Israël est Roi », chez Plon — une interprétation antisémite de la Commune de Béla Kun.

Sociologie, Société d'aujourd'hui

L'Engagement des intellectuels à l'Est: Mémoires et analyses de Roumanie et de Hongrie, textes réunis par Catherine Durandin, L'Harmattan, 1994, 159 p.

SZÁSZ, Thomas, *La persécution rituelle des drogués*, Lézard: Dagorno, 1994, 280 p. Trad. de l'anglais.

Théâtre (pièces)

HORVÁTH, Ödön von, *Théâtre complet*, 1: pièces, variantes, scènes retranchées, fragments, synopsis, L'Arche, 1994, 209 p., Trad. de l'allemand.

Les titres: Un épilogue; Dósa; Meutre dans la rue des Maures; Le Funiculaire; L'Institutrice; Le Belvédère.

Tourisme (guides), voyage

FALLON, Steve, *Hongrie: guide de voyage*, Lonely Planet, 1994, 482 p.; ill. en noir et en coul.

Comporte une introduction à l'histoire et au patrimoine culturel du pays, des informations pratiques sur l'hébergement, les transports, les activités culturelles et sportives, enfin, le guide est illustré de nombreuses cartes.

MALAISÉ, Gilles, *Budapest: Perle du Danube*, Dauphin, 1994, 16 p. (Carnet de voyage).

Une invitation au voyage à Budapest par un correspondant permanent en Europe centrale de l'agence de presse américaine World News Link et Jane's Defence Weekly.

Pays de l'Est: Pologne, République tchèque, République slovaque, Hongrie, Roumanie, Bulgarie 1994-95, Hachette-Guides de voyage, 1994, 348 p.; cartes. (Le Guide du routard).

De nouvelles destinations touristiques à découvrir.

RADKAI, Márton, *Hongrie*, Reise und Verkehrsverlag, 1994, 96 p.; ill. en coul. (APA guide de poche).

Des informations pour un voyage de quelques jours.

VÁMBÉRY, Ármin (1832-1913), *Voyage d'un faux derviche en Asie centrale*, trad. par E.D. Forgues, Phébus, 1994, 303 p. (D'ailleurs).

Le jeune Armin a un projet en tête: il étudie les langues avec passion, et s'est mis dans l'idée de retrouver au cœur de l'Asie centrale le berceau de sa langue maternelle, le hongrois, qu'il pense être issu de la souche turco-mongole. Il apprend donc une douzaine d'idiomes divers, traverse les Balkans et se retrouve à vingt-cinq ans (en 1857) à Constantinople. En quelques années, il devient le plus turc des Turcs.

Résumés

SZABICS Imre

Balassi Bálint és a trubadúrköltészet

Gerzdi Rabán eredeti gondolatából kiindulva, mely szerint egy gazdag és érett késő középkori és reneszánsz szerelmi költészet – ennek népi változatát képviselték a *virágénekek* – előzte meg Balassi Bálint szerelmi líráját, tanulmányunkban konkrét költői motívumok elemzésével kíséreljük meg feltárni a trubadúrok és a magyar költő szerelemfelfogása között mutatkozó ontológiai és tipológiai rokonságot. E két, időben és térben egymástól távol eső költészet közös nevezőjét és összekötő láncszemét a Balassi által jól ismert újplatonikus szerelemkoncepció és a trubadúrköltészet hatására keletkezett itáliai petrarkista szerelmi líra alkotta.

A virágmotívumok közül elsősorban a *liliom*, a *rózsa* és a *viola*, az állatmotívumok közül pedig mindenekelőtt a szerelem par excellence madara, a *fülemüle* játszik meghatározó szerepet mind a trubadúrénekekben, mind Balassi Júlia- és Caelia-verseiben. Hasonlóképpen kimutathatók Balassi szerelmi lírájában a trubadúrköltészet olyan alapvető poétikai komponensei, mint a szerelem és a szeretett nő egylényegűsége, a szeretett hölgy előtti meghódolás vagy a szeretett nő elérhetetlenségének esztéje.

KOVÁCS Ilona

Száműzetés és irodalom

H. Rákóczi Ferenc alakja a köztudatban úgy él, mint a száműzetés sokféle változatának megtestesítője. Életútja során – gyermekkorától Rodostóig – a kívülről rákényszerített, majd az önként vállalt, végül a megmásíthatatlanná vált száműzetésben telt le életéből összesen 32 év. Íróvá is végső soron ez a körülmény tette. Műveit három nyelven írta: magyarul, latinul és franciául. A szerző részletesen elemzi ezek eltérő szerepét. Anyanyelvét a fiatal Rákóczi egy időben úgyszólván elvesztette: a szabadságharc idején ez (mind a szóbeliség, mind az írásbeliség terén) rendkívüli lendületet kap, de később ismét háttérbe szorul. A latin a vallásos elmélkedés nyelveként jelentkezik néhány művében (*Confessio, Meditationes*). A francia ismét más szempontból válik fontossá: ezen a nyelven folytatja diplomáciai levelezését, s ezt használja fiaival való érintkezésében is. Művei közül a *Mémoires* és a *Réflexions* franciául született. Különleges kérdést vetnek fel azok az alkotások, melyeknek párhuzamos francia és latin változata is van; a szerző szerint ilyenkor mindkettő magától Rákóczitól származik. Mindezekből a tényekből többnyelvűségre is lehetne következtetni: a valóság azonban az, hogy Rákóczi nyelvileg is hontalanságban élt. Írásművei hátterében nem irodalmi ambíció, hanem a magányos, bűnbánó ember lelkiismeret-vizsgálata áll; ilyen értelemben tágabb értelemben is a "vallomások" írójaként jelenik meg.

PENKE Olga

Az elbeszélő és az olvasó megjelenési formái Bessenyei György filozófiai műveiben

Bessenyei filozófiai írásainak egyik jellegzetessége az elbeszélő és a fiktív olvasó megjelenítése. Az elbeszélő érzelmei, gondolkodása, életkörülményei, főleg az időskori munkákban, az íróval rokoníthatók. Az olvasó alakja lehetővé teszi az író számára, hogy önmagát megkettőzve, ellentmondó gondolatait párbeszédként adhassa elő. A két alak gyakran hasonlít, kiegészíti egymást, de szembe is kerülhetnek egymással. Párbeszédük segítségével tanúi lehetünk a gondolatok megszületésének és könnyebben fogadjuk azok igazságát.

Első példánk két, harminc év eltéréssel készült fordítás egyazon műből, amelynek jegyzetei mutatják be az elbeszélő és az olvasó alakját: az elsőben az író vitára bíztatja a partnernek tekintett olvasót, a másodikban a tanulatlan, vidéki nemesnek tanító célzattal magyarázza a fordítást.

Két folyóirat-jellegű írást hasonlítottunk össze ezután: a magyar nyelvű mű a fejlődéssel szembeforduló olvasót kívánja meggyőzni történelmi példák idézésével, a német nyelvű munká-

ban az elbeszélő, az "előítélet nélküli ember" az ideális olvasót, az "Olvasó-Barátot" intellektuális kalandra kíséri, önálló gondolkodásra serkenti, ugyanazokat a példákat idézve, mint a magyar nyelvű írásban.

A tanulmány elemzi azokat a műveket, amelyekben az elbeszélő-olvasó jelenléte és dialógusa meghatározó, de bemutat néhány jellegzetes kivételt is: a fiktív olvasó általában hiányzik azokból a szövegekből, amelyeket Bessenyei konkrét személyekhez címzett, vagy ahol az elbeszélő jelenik meg két különböző alakban.

MONOK István

Francia szerzők a magyar nemesség olvasmányaiban

Az a Szegeden másfél évtizede folyó kutatás, amely a XVI-XVII. századi olvasmánytörténeti források feltárását tűzte ki célul, lassan eljut abba a fázisba, hogy talán nem csak a magyarországi szakembereknek tudunk érdemleges jelenségekről beszámolni. A francia szerzők jelenlétének vizsgálata a korszak magyarországi nemességének olvasmányaiban adalékuul szolgál annak a képnek a kialakításához, hogy a francia kultúra miként, milyen formában hatott az akkori Európa peremterületén.

Mint azonban az a tanulmány függelékeként közreadott könyvjegyzék-listáról egyértelműen kiderül, a francia szerzők jelenléte elenyésző arányú volt úgy a középnemesi, mint az arisztokrata könyvtárakban Magyarországon. Pedig e lista összeállításakor figyelembe vettük Jean Calvin és Théodore de Bèze munkáit is. Hiába kerestük azokat a hugenotta tudósokat is, akik a református lelkészek, illetve az erdélyi kálvinista polgárok hagyatéki jegyzékein gyakran előfordulnak. Ugyanígy az orvosok, patikusok könyvtáraiban gyakran felbukkanó Joseph Duchesne (Quercetanus), Jean Fernel vagy Jacques Primrose is csak a sárospataki Rákóczi könyvtárban, illetve Zrínyi Péter könyvtárának töredék-jegyzékén szerepelnek. A francia szerzők statisztikusan ilyen mértékű hiánya részben a kedvezőtlen forrásviszonyoknak köszönhető, más, nem olvasmánytörténeti források természetesen ennél lenyegesen mélyebb francia hatásról is tanúskodnak.

Baththyány Boldizsár francia-orientáltsága olvasmányaiban ritka volt a maga korában. Zrínyi Miklósnak a francia államelméleti irodalomra való odafigyelése azonban nem lehetett véletlen, s nem is volt ezzel a figyelmével egyedül. Az olvasmánytörténeti statisztika is Pázmány Péter személyét sejteti a háttérben, akinek ilyen irányú tevékenységéről – tehát az órá figyelő fiatal arisztokrata generáció államelméleti neveléséről – mindeddig csak keveset írtak. Talán nem véletlen, hogy az említett politikaelméleti szerző-kör művei a Bibliotheca Zrínyiiana mellett Pázmány Miklós gyűjteményében szerepelnek ilyen mértékben.

HÉJJAS Eszter

Franciák és magyarok az 1663-1664-es hadjáratban

A jelen tanulmány a felhasznált levéltári forrásokra, mindenekelőtt a párizsi külügyi Archivum dokumentumaira támaszkodva egyfajta vázlatot kíván adni az 1663-1664-es hadjárat francia vonatkozásairól. A diplomáciai jelentéseken kívül figyelembe vettük a hadjáratban résztvevő francia katonatisztek levelezését, annál is inkább, mert éppen ők azok, akik személyesen is kapcsolatba kerülnek Zrínyi Miklóssal.

A velencei francia követ már 1663 elejétől részletesen és rendszeresen beszámol XIV. Lajosnak a magyarországi állapotokról, különös tekintettel egy esetleges Habsburg ellenes szervezkedés lehetőségeire. Ez ugyanis a francia uralkodó számára azt jelentené, a császár nem képes teljes erejével a nyugat-európai politikai szintérré összpontosítani, így a Napkirály minden kínálkozó alkalmat figyelemmel kísér keleti politikájában.

Az 1663-1664 évi hadjárat, a török ellen szervezett európai koalíció, a hadjáratban a francia segélycsapatok sikeres tevékenysége politikai lehetőséget rejt, amelyet a magyar arisztokrácia

Zrínyi vezette szárnya éppúgy szívesen kihasználta, mint a francia király. Hogy az események végül más fordulatot vettek, nem elsősorban rajtuk múlt.

CSERNUS Sándor

”Pro Christo et contra inimicos ejus”, Buda 1686

Egy olyan dokumentum publikálására vállalkozunk itt (a család engedélyével), melynek eredetije a Maigret-grófok családi levéltárában található, s Budavár visszavételére vonatkozó igen értékes adatokat tartalmaz.

A hadjárat egyik résztvevője, a császár szolgálatában álló főtisztok egyike, François-Guillaume de Maigret, aki Lotharingiai Károly ezredeseként tüntette ki magát a harcokban, a Buda alatti küzdelemben tanúsított hősiességéért kapott Lipót császártól és magyar királytól birodalmi grófi címet. A szöveget, melynek az eredetije természetesen latin nyelvű, a francia adminisztráció számára fordították le, s ez az első autentikus fordítás 1770 októberéből származik. Az eredeti dokumentum a magyar királyi kancellária produktuma (1687. május 1-jei keltezésű), leírja a törökellenes harcok iránti érzékenységről ismert Burgundia egyik régi családjának, a Maigret családnak a rövid történetét, a császár szolgálatában szerzett érdemeit, s külön részletességgel tér ki Maigret gróf kivételes hősiességére, melyet a döntő roham alkalmával, 1686. szeptember 2-án tanúsított, miközben a kapott sebek ellenére egységének vállalkozását sikerre vezette, s a várba bejutva pozícióit meg is tartotta.

Az adománylevél tehát egy olyan leírást, ”narratio”-t tartalmaz, mely a magyar okleveles hagyománytól korántsem idegen, s amely az ostrom egy részletének rendkívül élő, gazdag, szinte ”filmszerű” bemutatását adja. Fontosnak tartjuk kiemelni, hogy a várat elfoglaló ostromló sereg haditetteit tárgyaló dokumentumok és tanulmányok rendre kitérnek arra, hogy kinek jutott az elsőnek kijáró hadi dicsőség a vár elfoglalásakor, anélkül, hogy a felvetett kérdésre kielégítő választ tudnának adni.

Úgy véljük, hogy az általunk közölt, eddig nem hivatkozott dokumentum alapján François-Guillaume de Maigret nagy valószínűséggel azért kapott birodalmi grófi címet, mert a vár megvételekor a *leges legelsők* közé tartozott. A történelem során a Maigret család és Magyarország története csak egy alkalommal kapcsolódott össze, ez az alkalom azonban mind az ország, mind a Maigret grófok felemelkedése szempontjából kivételes fontosságú pillanat volt.

TÓTH Ferenc

Voltaire és egy magyar származású francia diplomata Keleten

François baron de Tott törökországi tevékenysége Voltaire és II (Nagy) Katalin levelezése tükrében

Voltaire levelezése nélkülözhetetlen forrása a XVIII. századi történeti és irodalomtörténeti kutatásoknak egyaránt. Magyar vonatkozásait tekintve sem elhanyagolható. A tanulmány szerzője egy ma már méltatlanul elfeledett, magyar származású diplomatának, François baron de Tottnak (1733-1793) a híres filozófus és Nagy Katalin cárnő levelezésében fel-felbukkanó neve nyomán kíséri végig az újkori európai történelem egy kevésbé ismert periódusát, az 1768-tól 1774-ig tartó orosz-török háború korát. François baron de Tott apja, Tóth András magyar nemes, a Rákóczi-szabadságharc leverése után érkezett Franciaországba, ahol hamarosan fontos diplomáciai szerepet játszik török és tatár földön. Kisebbit fiát, François-t szintén magával viszi 1755-ben Konstantinápolyba, hogy elsajátítsa a török nyelvet. Apja halála után François is a diplomáciai pályát választja. Első igazán komoly misszióját 1767-ben kapja, amikor kinevezik francia konzulnak a krími tatár kán udvarában. A francia érdekeknek megfelelően fontos szerepet játszik a háború kirobbantásában, majd később Konstantinápoly védelmében. Az oszmán hadsereg tűzérésgének fejlesztése során is számos érdemet szerez. A korabeli európai hírlapok, gazetéik napról-napra beszámolnak a harci eseményekről, amelyekben Tott személyes jelentősége

különösen felértékelődött. Voltaire, aki valószínűleg ismerte Tottot, Nagy Katalinhoz írt leveleiben sűrűn ostorozza, amiért a török oldalon harcol. A magyar származású báró neve még egy csípős voltaire-i versikében is megjelenik. Ugyanakkor ebben a magatartásban inkább a francia külpolitika kritikáját kell látni, mintsem a filozófus személyes ellenszenvét. Voltaire ismertebb eszméi a toleranciáról és rajongása az oszmán birodalom iránt nehezen egyeztethetők össze az orosz uralkodónőhöz írt leveleivel. Ezért a filozófus e korszakának értékeléséhez szintén fontos forrás az említett levelezés. François baron de Tott kitüntetett szereplése a levelezésben bizonyítja azt is, hogy már a korabeli médiák jelentős szerepet játszottak a közvélemény formálásában és ezen keresztül az egyének sorsában.

Jean PERROT

Szókészletteni elemek és nyelvtani elemek: a határok kontrasztív megközelítése a kétnyelvű lexikográfiában

A szókészlet és a nyelvtan körébe tartozó elemek elhatárolása sajátos módon jelentkezik a kétnyelvű szótárak esetében. Megfelelés állhat fenn olyan kifejező eszközök között, melyek az egyes nyelvek morfológiai szerkezetében más-más helyet foglalnak le, s ennek megfelelően a szótár két felében más-más elbírálást kívánnak: amennyiben az egyik nyelvben a szókészlet (vagy a tágabb értelemben vett lexikai elemek) körébe tartoznak, a másokban pedig a nyelvtan keretében tárgyalandók, akkor a szótár egyik fele feltünteti őket, a másik pedig nem. Ez az eset áll fenn a francia és a magyar nyelv vonatkozásában is. Egy kétnyelvű szótár számos példát kínál a fent jelzett megfelelésekre: viszonyító elemek (esetragok a magyarban / prepozíciók a franciában), személyre vonatkozó elemek az ige és a névszó körében (ragok, ill. jelek a magyarban / névmási alany, ill. melléknévi szerepű birtokos névmás a franciában), igenemek (műveltető képző a magyarban / *faire* segédige a franciában), igemódok (*-hat/-het* képző a magyarban / *pouvoir* módális segédige a franciában). A kétnyelvű szótárnak meg kell oldani azt a nem könnyű feladatot, hogy az elméleti egység igényét összeegyeztesse a szótár gyakorlati használhatóságával.

KIEFER Ferenc

A megfelelések kérdése az aspektus és az akciómínőség kifejezésének körében

A tanulmány mindenekelőtt meghatározza a címben szereplő kulcsfogalmakat. Az aspektus a mondat belső időszerkezete; mint ilyen, mondatsemantikai kategória; ezen belül az ige aspektusa olyan tényező, mely az ige felől járul hozzá a mondategész aspektusának kialakításához. Az ezzel kapcsolatos ige-osztályozás felvázolása után a szerző példák során mutatja be a kompatibilitási feltételeket, s különösen az időhatározók szerepét. A folyamatos és a befejezett aspektus a következőképpen állítható szembe: az előbbi esetben az adott időtartomány legtöbb osztatáról is elmondható, hogy az igével jelölt esemény fennáll; az utóbbiban az osztatokról ez nem mondható el, s ilyen értelemben az adott esemény időtartománya osztatatlan.

Az akciómínőség morfoszemantikai kategória, mely az ige jelentésének alkalmi módosulásaként értelmezhető. Ezt a módosulást morfológiai elem (igekötő vagy képző) fejezi ki. Maga a módosulás leírható egy általánosan jellemző jelentéssel. A tanulmány felsorolja a magyar nyelv jellegzetes akciómínőség-kategóriáit: eredménnyel járó (rezultatív) igék, kezdő (ingreszív) igék, gyarorító (iteratív) igék; stb.

Mindezeknek a kérdéseknek a kétnyelvű lexikográfia szempontjából is fontos következményei vannak. A szerző javaslatokat tesz a készülő magyar-francia szótár számára: a *perf.*, ill. *imperf.* jelzést ajánlja az aspektus jelölésére; következetesen használható határozószókat vagy szerkezeteket (*une seule fois, un peu, longuement, trop*) az akciómínőség érzékeltetésére.

NYÉKI Lajos

A nyelvtan és a szókincs határán: a magyar igekötős igék

A hetvenes évek óta az ún. "funkcionális" nyelvtanok (illetve "grammaires systémiques") a lexikális és mondatani ismereteket közös nevezőre hozva, ezeket egyöntetűen nyelvi kényszereknek tekintik. Tárgyára térve, a szerző abból a megállapításból indul ki, hogy az igekötők használatában mutatkozó nehézségek legfőbb oka egyrészt az igekötőként használt elemek nagy száma, másrészt a betöltött funkciók sokfélesége. A cikk, miután közli az igekötők úgyszólván teljes listáját, a szemantikai domináns jegyek és a francia megfelelőik feltüntetésével (A) átér a különféle funkciók (szóképzés, actance", aspektusok) felsorolására (B), különös tekintettel a vonzattípusokra, hangsúlyozva, hogy a vonzatok nemcsak morfológiai, hanem szemantikai kényszereket is tartalmaznak (« schèmes sémantico-syntaxiques »). Az idegen nyelvi megfelelők keresése során ugyanis kiderül, hogy az egyes jelentések bizonyos szemantikai halmazokhoz kapcsolódnak (C és D lista).

Egy szótár használhatósága nagy mértékben függ attól, hogy mennyire sikerül az említett szempontokat az egyes szócikkekben érvényesíteni.

Anne-Marie LOFFLER-LAURIAN

A szóképzés és a szintaxis közötti határok a szótárakban

A szóképzés és a szintaxis – a rendszerbeli különbségek ellenére – nem állítható mereven szembe egymással: funkcionális szempontból a szóképzéltani és a szintaktikai tények összefonódnak, sőt egybe is mosódnak.

A nyelv írott és beszélt változata közül a szótárakban kétségtelenül az írott forma jelentkezik. Ugyanakkor a szótári szó absztrakció, mely morfológiailag rendkívül kötött, redukált formában jelenik meg.

A "lexematika" és a morfológia határán helyezkedik el a szóképzés; a morfológia és a jelentéstan határán a "használat". Mindezek a határterületek a szótárakban is jelen vannak, amint ezt különféle francia és angol szótárak eljárásai világosan mutatják.

A szó a szövegkörnyezetben nyeri el jelentését: ennek hiányában a szótári jelentés sem határozható meg. Ezért a rendszeresen együtt használt elemek feltüntetése elengedhetetlenül fontos. Mindez a szótár didaktikai szerepére világít rá: a használó számára kommunikációs "útikönyv"-vé kell válnia.

Egy szótár akkor használható, ha számol a szintaxissal, s ha – ezen túlmenően – számol az adott nyelv hátterében álló kultúrával is.

François SAUVAGNAT

Az igazság pszichotikus szenvedélye: az elhagyatottság alakzatai József Attilánál

Az elhagyatottság tudata központi szerepet játszik Edvard Munchnak, az expresszionizmus egyik vezéralakjának életművében is, ott azonban a szubjektum és a művészi alkotás összességében egymással. József Attilánál szakadék tátong az írásaiban megjelenő egyetemes és társadalmi tartalom, s az elhagyatottság-tudatból táplálkozó formaépítés között. Ennek hátterében az igazság szenvedélyes kutatása ragadható meg: végső soron mindig a Másik megbízhatóságáról akar meggyőződni, tapasztalatai azonban rendre abban összegeződnek, hogy a Másik teljes megbízhatatlansága miatt számára egyetlen út marad: a pusztulás. A Másikba való bezártság élménye olyannyira meghatározó, hogy a leválás csak disszonáns módon lehetséges. A töredék-lét képei és a névvel, megnevezéssel, kinevezéssel kapcsolatos vívódások ezzel hozhatók összefüggésbe.

A tanulmány a továbbiakban József Attila három analitikusának megközelítési módját elemzi. Rapaport Samu a regressziós mechanizmusokat állította a középpontba; Gyömrői Edit a tárgykapcsolat korrekciójára tett kísérletet; Bak Róbert a magányból, elhagyatottságból adódó

”dinamikus elégtelenség”-ben kereste a fő értelmező elvet. A szerző szerint a skizofréniára jellemző ”írónikus igazság” a Másik megbízhatatlanságának alapélménye felől közelíthető meg.

KARDOS Gábor

A műfordítás mélylélektani nehézségei József Attila verseinek fordítása kapcsán

E tanulmány a költő életművének szentelt, 1993 novemberében Párizsban megrendezett konferencián tartott « József Attila és a Freud-komplexus » című előadás első része, melyben a szerző most megjelenő kétnyelvű József Attila-antológiája (*Le miroir de l'autre*, [A másik tükre], Orphée/La Différence, az UNESCO "Világörökség" sorozatában) fordítási tapasztalatait összegzi, elsősorban a műfordítói, illetve mélylélektani megközelítés konfliktusaiból kiindulva. Különösen József Attila esetében érvényes, hogy a műfordítás egyszersmind indulat- illetve gondolatátítétel is. Az ezzel szembeni tudatos avagy tudattalan ellenállás oka nem csupán a minden nemzeti kultúrára jellemző nyelvi nárcizmus, hanem főként a nyelv eredendő "idegenségét" (Unheimlichkeit-jét) feltáró *mélyköltészettel* szembeni idegenkedés. Pedig a versfordítás "lehetetlensége" azonos eredetű a versírásával. Az etimológiai műfordítás lényege, hogy nem törekszik az eredeti idegenségének interpretatív semlegesítésére, hanem megpróbálja megfelelően visszaadni. Ismert József Attila-versek fordítása szemlélteti e sajátos ars hermeneutica alapesszméit.

Caroline VAUTHRIN

Találkozás a halállal (Három Kosztolányi-regény összehasonlító elemzése)

A tanulmány a *Néró, a véres költő*, az *Aranysárkány* és az *Édes Anna* című regényekben vizsgálja meg a Kosztolányi-életmű egyik kulcskérdésének: a halálnak a megjelenítését. Első elemzési szempontként azt veszi számba, hogyan épül be a halál a regényszerkezetbe, miként alakul vele összefüggésben a narráció, a leírás jellege, a dialógusok sora, az időkezelés, a helyszín bemutatása, a megnevezés. Másodszor arra fordítja a figyelmet, hogy a három regény egy-egy kiemelt jelenetében maga a halál hogyan tölti ki a szöveg terét: miképp jelenik meg a maga érzékelhető valóságában, s hogyan élük át a szereplők a vele való találkozást. Végül az írás felől elemzi a halál problematikáját, rávilágítva a narrátor alakjára, a leírás hangnemére, s mindarra, ami magában az írásban a kimondatlanság-kimondhatatlanság, a kérdés és a rejtély felé vezet.

GYIMESI Tímea

Ottlik csendje

Ottlik Géza a modern magyar próza egyik legmarkánsabb egyénisége. Az ötvenes években némaságra kényszerült, s hangját akkor is a misztikus csend jellemezte leginkább, amikor végre megszólalhatott. Az 1959-ben megjelent *Iskolát a posztumusz Budáig* (1993) nem követte újabb nagyregény, csupán apró esszék és novellák, amelyek magukon viselik az Ottlik-féle építkezés hezitáló mozdulatait. A tanulmány a társadalmi-politikai erővonalak feltérképezése után az 1980-ban megjelent esszékötet (*Próza*) egyes darabjait vizsgálja, főleg a poézis, azaz az írói alkotás folyamatáról elmélkedő írásokat, s párhuzamba állítja Ottlik alkotásra vonatkozó elképzeléseit a kortárs francia gondolkodók, Maurice Blanchot és Roland Barthes irodalomszemléletével.

Az "igazi szó", a "kérdés" megragadhatatlan. Kívül reked a szimbolikuson, vagyis a nyelv dimenzióján. Ez a végérvényesen elveszett tárgya (jelöltje) annak a Szent Pál-i mondatnak is, amely kiinduló pontja az *Iskola a határon* című regény elemzésének. A tükrözés-öntükrözést egyébként, mint a klasszikus "mise en abîme" technikájának példáját, Szegedy-Maszák már tanulmányozta monográfijában. Ottliknál azonban bonyolultabb a helyzet, mint Gide-nél: az ottlik-i szakadék (abîme) – úgy tűnik – örökre elnyelt valamit...

A dolgozat zárógondolata annak a lacani koncepciónak az igenlése, amely szerint a betű – a maga teljes valójában és tisztaságában – öl. A betű, vagyis a levél, a Szent Pál-i levél (lettre), a csend. A hallgatásnál talán csak beszélni veszélytelenebb...

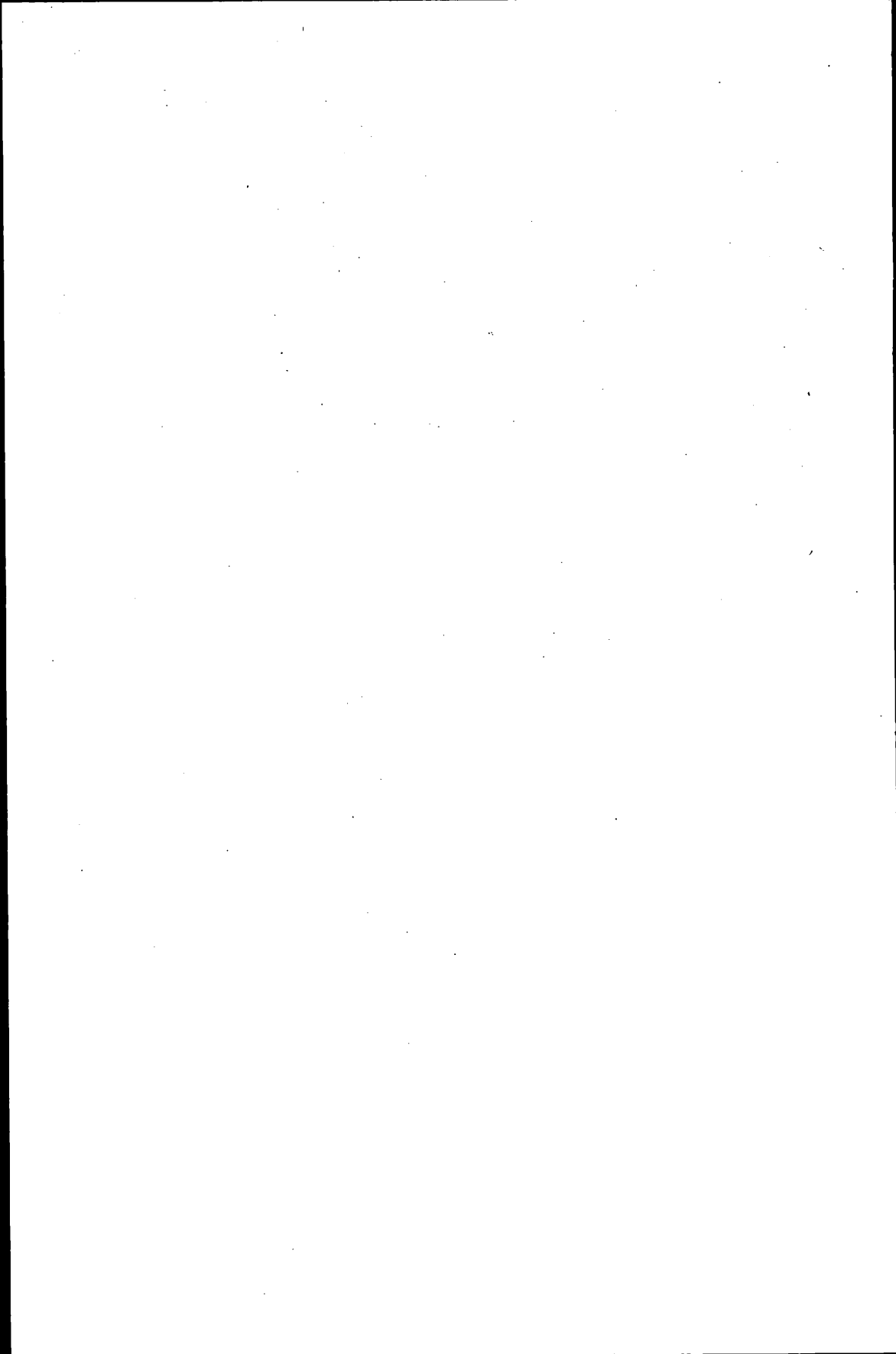
Catherine HOREL

A zsidó vállalkozók és a kapitalizmus születése Magyarországon, 1830-1850

A tanulmány magyarországi zsidó családok nagykereskedővé való válásának folyamatát elemzi: hogyan jutottak el a nagykereskedelemig, miként sikerült megtalálni helyüket a születendő, Bécs által irányított, magyar kapitalista gazdaságban, s annak szervezeteiben.

Az 1840-es években induló ipari és kereskedelmi hálózatok kialakításában jelentős szerepet játszottak a magyarországi zsidók, ami nagyban hozzájárult az ország társadalmába való beilleszkedésükhöz. E beilleszkedés a figyelemre méltó társadalmi mobilitásnak köszönhető. Végigkísérhetjük, hogyan váltak nagykereskedőkké, iparosokká, bankárokká. A szerző képet nyújt néhány zsidó családról, azok tevékenységéről: az Ullmann családról, amelynek egyik tagja, Mózes kezdeményezte a Pesti Magyar Kereskedelmi Bank létrehozását: a széles tevékenységű Wodianer családról, a Goldberger családról.

Fontos eleme még a tanulmánynak a zsidók megjelenése a kaszinókban. Az első magyarországi kaszinót angol klubok mintájára gróf Széchenyi István alapította. Ő javasolta a zsidók felvételét is az ország kaszinóiba. De befogadásuk, ezen intézmények megnyitása előttük rengeteg akadályba ütközött, noha vállalkozói szerepük fontos volt az ipar, a kereskedelem és a pénzügyek terén.



Note technique sur les *Cahiers d'Études Hongroises*

Indications pour les auteurs:

Le **texte de l'article** est présenté sans formatage spécial (y compris sous forme de fichier informatique). Les auteurs sont invités à ne pas se soucier de mise en page (début des paragraphes à la marge, pas d'espace supplémentaire entre titre, sous-titre et texte, ou entre paragraphes, seule la justification à gauche est utilisée, sauf cas particulier). Une numérotation en bas au centre peut apparaître.

1^{re} ligne Prénom et le Nom de l'auteur

2^e ligne Lieu de travail

3^e ligne Titre (ou le début du titre si celui-ci excède une ligne)

4^e ligne Début de l'article. La justification reste à gauche.

Pas d'espace devant les signes de ponctuation, sauf doubles (:;?!). Pas d'espace après la parenthèse ouvrante et avant la parenthèse fermante.

Toutes les **majuscules gardent leur accent** en hongrois et en français (ÀÁÄË-ÊËÏÍÓÖŒÚÚ).

L'abréviation des noms ordinaux se fait de la manière suivante: 1^{re}, 2^e, XX^e.

Le **petit tiret** (-) est utilisé: pour la coupure des mots en fin de ligne, les dates (1991-1992), les pages (21-22), les mots composés. Prière de ne pas utiliser de programme de coupure de mot!

Le **tiret long** (—) est utilisé: pour les incises, les dialogues (sauf la première intervention ouverte par «), les ruptures (ex.: « Il fait beau — heureusement! »).

Les **guillemets hauts** ("...") sont utilisés dans trois cas:

pour marquer la distanciation;

pour indiquer une traduction mot à mot;

pour faire une citation dans une citation encadrée par des guillemets bas.

Les **guillemets bas** (« ... ») sont utilisés dans tous les autres cas, notamment les citations en cours de paragraphe. Ils sont précédés et suivis d'un espace.

Les **citations présentées sous forme de paragraphes** sont en italique et entre guillemets.

Les citations de poèmes sont sans guillemets, composés du même corps que le texte. Seul le titre est en italique. Les auteurs sont invités à justifier ces citations aussi à gauche.

Les **intertitres** sont présentés sans enrichissement typographique et précédés d'un simple astérisque (*). Quand il sont numérotés, veuillez utiliser les chiffres arabes. Si possible éviter de numérotter.

Notes en bas de page:

Le texte des notes est inséré dans le cours du texte entre chevrons, le premier chevron étant immédiatement suivi du signe dollar, et du F: <\$Le texte d'une note se conclut toujours par un point.> Ne pas indiquer de numéro. La numérotation sera faite automatiquement.

Les abréviations suivantes sont autorisées et exigent l'italique: *id.*, *ibid.*, *o. c.* ou *op. cit.*

Références:

Ou bien il y a une bibliographie en fin d'article, et dans le corps du texte on trouve une mention renvoyant à celle-ci, ou bien les notes en bas de page comprennent les références. Dans tous les cas, quand il s'agit d'un article, c'est le titre de la revue qui est en italique alors que celui de la contribution de l'auteur plus précisément utilisée dans la référence est mis entre guillemets bas.

En langue anglaise, dans les titres, tous les mots qui ne sont pas des articles ou des prépositions prennent une majuscule initiale, à la différence du français. Pour les références allemandes, les règles normales de l'orthographe allemande jouent.

1/ Le renvoi dans le texte se fait sous la forme (Pótó, 1994-2, 103-104) et dans la bibliographie la référence correspond aux modèles suivants:

a) /article/: Pótó (János), 1994-2, « Az Akadémia államosítása » (L'étatisation de l'Académie), *Történelmi Szemle*, 1994/1-2, 79-110. (Cet exemple suppose qu'il y a une référence 1994-1 du même auteur précédant celle-ci dans la bibliographie qui est classée par ordre alphabétique pour les noms d'auteur puis par ordre chronologique pour ce qui est des publications de chacun d'entre eux. On n'utilisera le p. pour signaler une pagination qu'en cas d'ambiguïté résultant de l'usage des seuls numéros de pages.)

b) /contribution/: Kiss (Jenő), 1991, « A magyar nyelv » (La langue hongroise), *A magyarságtudomány kézikönyve* (Manuel de hungarologie), sous la direction de Kósa (László), Budapest, Akadémiai Kiadó, 77-164. (La date n'est pas rappelée.)

c) /ouvrage/: Konrád (György), 1969, *A látogató* (Le visiteur), Budapest, 2^e éd.

2/ Dans les notes de bas de page les mêmes références prendront la forme suivante:

a) János Pótó, « Az Akadémia államosítása » (L'étatisation de l'Académie), *Történelmi Szemle*, 1994/1-2, 79-110.

b) Jenő Kiss, « A magyar nyelv » (La langue hongroise), *A magyarságtudomány kézikönyve* (Manuel de hungarologie), sous la direction de László Kósa, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1991, 77-164.

c) György Konrád, *A látogató* (Le visiteur), Budapest, 1969.² (La date de l'édition est immédiatement suivie d'un chiffre en exposant indiquant une seconde édition.)

Dans les **articles à thème linguistique** on respectera les usages spécifiques suivants:

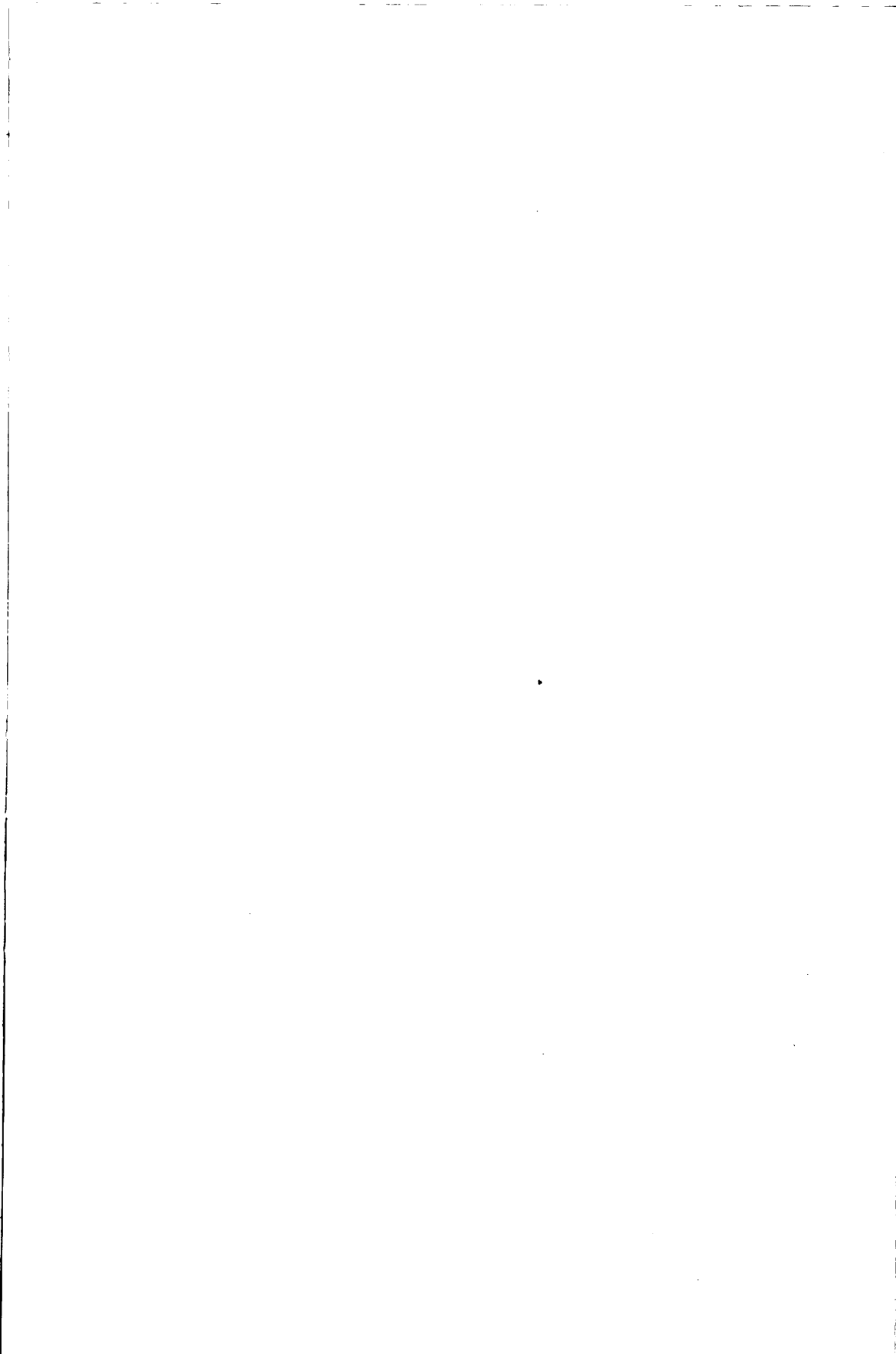
Les formes citées sont présentées en italique.

Le sens des formes est indiqué entre guillemets hauts.

La traduction d'une phrase est incluse entre guillemets hauts.

Lors de la citation de matériel phonique la présentation des unités phoniques se fait en italique, sauf si on veut préciser qu'il s'agit ou d'un phonème, inséré entre deux barres obliques (/b/), ou d'une réalisation phonétique de phonème, insérée entre crochets ([b]).

Les auteurs qui souhaiteraient **pouvoir être contactés par les lecteurs directement** doivent, à la fin de leur article, signaler leur coordonnées en rappelant leurs établissement d'appartenance et/ou titre, prénom et nom.



A nyomdai munkálatokat a László és Tsa BT végezte
Felelős vezető László András

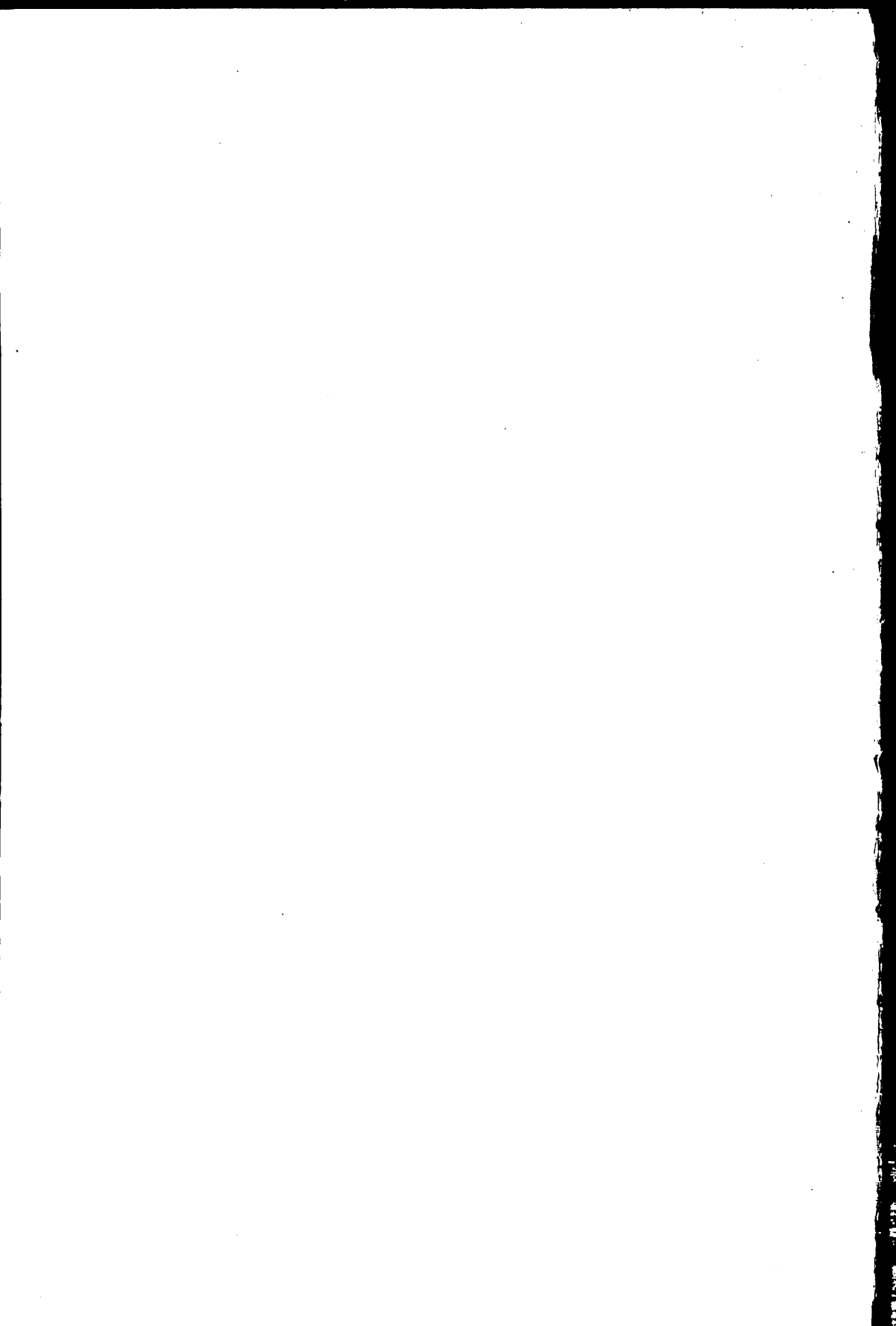


TABLE DES MATIERES

Littérature et histoire — la Hongrie des XVI^e—XVIII^e siècles

Imre SZABICS : *Bálint Balassi et la lyrique troubadouresque*

Ilona KOVÁCS : *Exil et littérature. La période 1711-1735 dans l'œuvre de François II Rákóczi*

Olga PENKE : *Les figures du narrateur et du destinataire* dans l'œuvre philosophique de György Bessenyei

István MONOK : *La présence des auteurs français dans les lectures de la noblesse hongroise*

Eszter HÉJJAS : *Français et Hongrois dans la campagne de 1663-1664*

Sándor CSERNUS : « *Pro Christo et contra inimicos ejus* » (Buda, 1686) Document

Ferenc TÓTH : *Voltaire et un diplomate français d'origine hongroise en Orient.*

Lexique et grammaire

Jean PERROT : *Matériel lexical et matériel grammatical: un problème contrastif de frontières en lexicographie bilingue*

Ferenc KIEFER : *Le problème des équivalences pour l'expression de l'aspect et du mode d'action*

Lajos NYÉKI : *Aux frontières du lexique et de la grammaire: le cas des verbes préverbes en hongrois*

Anne-Marie LOFFLER-LAURIAN : *Frontières entre lexique et syntaxe* dans les dictionnaires

Varia

François SAUVAGNAT : *Une passion psychotique du vrai: figures de la déréliction chez Attila József*

Gábor KARDOS : *Traduire « l'inquiétante étrangeté » d'une poésie étrangère*

Caroline VAUTHRIN : *Kosztolányi et la rencontre avec la mort*

Timea GYIMESI : *Ottlik, amateur du silence*

Catherine HOREL : *Les entrepreneurs juifs et la naissance du capitalisme en Hongrie 1830-1850*

Traductions

Chroniques

Comptes rendus

Bibliographie 1994

Résumés